B 760

1631

B.746

PHILOSOPHIE

DU

SOCIALISME.

PRÉFACE.

FONDS DUBOIS : 1634

PHILOSOPHIE

DU

SOCIALISME

OU

ÉTUDE SUR LES TRANSFORMATIONS

DANS LE MONDE ET L'HUMANITÉ

PAR A. GUÉPIN,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE NANTES, MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ETC.

Que l'idéal soit toujours le but et la règle de votre vie. L'idéal pour un noble cœur, ce n'est ni la fortune ni les honneurs, mais l'ordre des cieux sur la terre.

MANUEL, 1826, lettre à l'auteur.

PARIS,
GUSTAVE SANDRÉ,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIERRE LEROUX,
11, rue Percée-St-André-des-Arts.
1850.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE POITIERS

CB 185050

PRÉFACE.

PRÉFACE.

Trois choses entre toutes nous frappent dans la vie : le ciel qui brille au dessus de nos têtes, le monde que nous habitons, l'humanité dont nous faisons partie.

Sur ces trois choses, que savons-nous ?

La vie est-elle universelle ?

Se manifesterait-elle dans tous les êtres, mais sous des formes diverses et à des degrés différents ?

Ce phénomène simple, ou collectif, a-t-il une raison d'être et une loi de développement ?

L'émanation serait-elle la source de toute vie connue ? Des transformations successives serviraient-elles à manifester les phases diverses de toute existence minérale organique ou sociale, et Dieu se retrouverait il au fond de chacun des problèmes que la nature nous présente ?

La religion, la science et la philosophie ne seraient-elles que trois manières différentes d'étudier le grand mystère des mondes ? Y a-t-il un ordre sériaire pour tout ce qui existe ? Le ciel, la terre et l'humanité pourraient-ils se résoudre en une harmonieuse unité produite par la multiplicité des vies ? Cette doctrine qui affirme l'unité de plan de la nature, le balancement de ses organes, qui nie les monstres et les dérogations aux lois générales du

monde, cette doctrine que l'on respire dans l'air du siècle, a-t-elle des fondements solides? Jusqu'où peut aller l'action de l'homme sur les végétaux et les animaux, sur l'atmosphère, les eaux et les continents, dans la modification de ce qui existe et dans l'appropriation du monde terrestre à ses besoins? L'exploitation du globe par la grande famille humaine peut-elle trouver dans la philosophie générale de la nature des règles fixes, des promesses d'un plus grand, d'un immense bien-être pour tous et la possibilité d'une réalisation? Le travail pourra-t-il devenir attrayant et glorieux pour toutes les castes humaines, pourra-t-il briser les fers de l'esclavage et les entraves de la féodalité?

Y a-t-il quelque rapport régulier entre les attractions et les destinées des êtres que nos études peuvent atteindre? Le monde moral est-il l'image réelle du monde physique, a-t-il eu ses soulèvements et ses formations diverses de civilisations superposées? Les attractions et les affinités, ces lois de la matière inerte, gouvernent-elles aussi les intelligences et les cœurs?

Voilà les questions qu'il y a 17 à 18 ans je soumettais à Nantes, en un cours public, à l'examen de mes concitoyens. N'était-ce pas leur demander, en d'autres termes, d'où vient et où va le monde, d'où vient et où va l'humanité? Si humble que je sois, j'apportais donc ma pierre au grand édifice intellectuel des hommes, en enseignant de mon mieux les transformations dans les cieux, sur la terre et au sein des sociétés humaines.

J'aurais voulu livrer plus tôt à une plus grande publicité des croyances qui sont déjà celles de beaucoup, qui seront avant la fin du siècle celles du plus grand nombre. J'aurais voulu surtout donner à ce livre les formes élégantes et pures que réclame l'étude de la providence et de ses manifestations diverses ; mais j'ai subi longtemps les rudes labeurs du prolétariat scientifique, et si depuis j'ai eu plus de loisir, la patrie ne m'a-t-elle pas pris au milieu de mes travaux pour me donner, au sein de circonstances très-imprévues, l'administration de deux départements difficiles, dans lesquels les tiraillements intérieurs du pouvoir et son indécision, peut-être même son ignorance, ne m'ont pas permis de réaliser le bien qu'il était si facile d'accomplir ? Vous tous donc, qui avez en vous le sentiment des devoirs et la religion du citoyen, un peu de bienveillance pour l'auteur, beaucoup d'indulgence pour son écrit. Je ne vous livre qu'un manuel de science sociale, que l'esquisse du grand poème des origines et des existences ; mais je ne suis non plus qu'un soldat d'avant-garde, qu'un pionnier modeste. Toutefois, prenez patience. La série des Pindare, des Homère, des Hésiode et des Orphée, reviendra bientôt suivie des peuples ; elle chantera l'attraction et les affinités, l'orientation des molécules et des intelligences, la Genèse et la physiologie de l'univers, les transformations des corps, la vie des âmes, les révélations des temps anciens et modernes, et la fin des misères du pauvre. Elle dira aussi les grandes joies des associations humaines, la prophétie de l'avenir et l'harmonie universelle de la nature.

LES TRANSFORMATIONS

DANS

LE MONDE ET L'HUMANITÉ

OU LA

PHILOSOPHIE DU SOCIALISME,

PREMIÈRE PARTIE.

LES CIEUX.

LES TRANSFORMATIONS

DANS

LE MONDE ET L'HUMANITÉ

OU LA

PHILOSOPHIE DU SOCIALISME.

PREMIÈRE PARTIE.

LES CIEUX.

Que d'énivrantes et mystérieuses poésies dans l'étude de ces mondes qui roulent dans l'espace ! Elle seule nous donne l'idée de l'infini, elle seule nous révèle dans toute leur grandeur les merveilles de cette force éternellement active qui imprime le mouvement à toute la nature, qui donne la vie à tant d'existences individuelles et collectives plus grandioses que celles de notre globe et de notre système solaire tout entier. Quelle source puissante d'études pour le savant, de méditations pour le philosophe, d'épanchements affectueux vers l'être suprême pour l'homme religieux, que cette réunion de tant de corps immenses roulant les uns autour des autres avec une majestueuse harmonie, au sein d'un espace sans bornes et d'un temps sans limite !!!

D'où vient ce soleil lumineux, qui par sa chaleur

féconde notre globe? A-t-il toujours vécu, vivra-t-il toujours? Sa lumière diminuera-t-elle dans l'avenir, et devons-nous craindre pour notre terre une nuit éternelle que la lune elle-même n'éclairerait plus de ses pâles rayons?

Et cette lune, qu'est-elle? Quelle est sa mission dans ce monde? Est ce une terre habitée? Est-ce un globe inhabitable, un aride désert sans air et sans eau?

Que dire de ces autres terres, de ces planètes qui gravitent comme nous autour du soleil? Que penser de ces comètes, dont les unes, tout à-fait planétaires, paraissent ne point s'écarter des mondes les plus voisins, tandis que d'autres, aux ellipses plus allongées, passent de notre ciel à des cieux inconnus? Cette lumière zodiacale, cette apparence lumineuse à la forme pyramidale qui embellit si souvent les nuits des tropiques, qu'elle en est la cause? Que penser de ces astéroïdes qui, sous la forme d'étoiles filantes, viennent tomber à la surface de la terre? et de ces étoiles qui brillent aux cieux, et de ces nébuleuses qui semblent des systèmes plus ou moins complets comme notre système solaire, mais à des degrés divers d'organisation? Ce sont là quelques-unes des nombreuses questions que nous désirons mettre à la portée de tous, que nous voulons exposer selon le savoir ou les doutes du moment, selon la vérité absolue ou le roman de la science, pour en déduire des conclusions utiles et surtout pour montrer les rapports qui lient intimement toutes les parties de l'univers.

FORMATION DES ASTRES
QUI COMPOSENT LE SYSTÈME SOLAIRE.

Aussi loin que notre intelligence peut remonter dans les infinis du passé, elle comprend qu'une masse immense de matière gazeuse a pu exister quelque part dans les

espaces éthérés à côté de soleils naissants et de soleils éteints, semblable, dans sa manière d'être, à celles que les cieux présentent encore à notre observation. Cette masse, c'était l'ensemble de nos mondes subsolaires.— L'attraction réunit ses molécules éparses, et de leur rapprochement naquirent le mouvement et la forme. Sous l'influence des deux forces attractive et centrifuge, cette masse devint une sorte de sphère très aplatie, ressemblant à une meule de moulin ; tandis que la pesanteur rapprochait les molécules de matière incandescente et gazeuse, déterminant ainsi leur mélange et leur mouvement autour d'un axe central qui devait être celui du soleil, la force centrifuge, au contraire, tendait sans cesse à les écarter et à les disperser dans l'espace. — Le grand diamètre de cette masse était nécessairement plus considérable que la double distance qui existe de la planète Neptune ou Leverrier au centre du soleil, et l'on s'en fait une idée en pensant que la lumière peut à peine la parcourir en dix heures, malgré sa vitesse de 70 mille lieues par seconde.

Le rayonnement calorifique des deux faces de cette matière étant énorme, elle devait se refroidir avec rapidité ; du refroidissement des molécules naissait une tendance nouvelle à la concentration. A chaque instant des astres errants devaient la visiter. Malheur à ceux qui venaient à frapper l'une ou l'autre de ses faces ; arrêtés dans leur marche par le frottement de la matière gazeuze et comme accrochés par l'attraction, ils étaient nécessairement entraînés dans le tourbillon de cette fournaise et servaient à augmenter le volume de ce qui devait être un jour le système solaire actuel. Il résulte naturellement de ce qui précède qu'il ne doit exister présentement dans notre système solaire que les comètes qui, avant sa formation, se trouvaient en dehors de lui. Mais comment les planètes se sont-elles produites ? On peut croire avec La Place que ces corps ont été formés aux limites successives de l'atmosphère du soleil, c'est-à-dire aux limites successives de cette masse de matière gazeuse que nous

venons de décrire, par la condensation des zônes qu'en se refroidissant elle a dû abandonner dans le plan de son équateur. Il est encore naturel de penser que les anneaux de Saturne sont restés autour de cet astre comme un témoignage de la méthode employée par la nature pour produire ce qui existe, et que les lunes ou satellites se sont formés aux limites successives des atmosphères de leurs planètes, comme les planètes elles mêmes aux limites successives de l'atmosphère solaire.

C'est ainsi que l'on s'explique le mouvement de tous ces corps autour du soleil dans des plans peu différents de celui de l'équateur solaire, et leur direction constante d'Occident en Orient, de telle sorte que les trente huit mouvements bien étudiés de notre système soient tous dirigés dans le même sens. C'est encore par le mode de formation des planètes et de leurs satellites, que l'on se rend compte de la forme presque circulaire des ellipses qu'elles décrivent, tandis que celles que parcourent les comètes sont excessivement allongées et très diversement inclinées sur le plan de l'équateur solaire. Ainsi s'explique aussi cet anneau double que l'on croit exister entre Mars et la terre, et qui serait au soleil ce que sont les anneaux de Saturne à cette planète.

Si nous reprenons maintenant les zônes de matière cosmique qui ont formé nos planètes et leurs satellites, pour étudier les faits généraux qui les concernent, nous arrivons à penser que ces bandes devaient contenir, sinon les mêmes substances, au moins des mélanges très rapprochés pour leur composition chimique, surtout dans les zônes les plus voisines. Quelle que soit la date de leur chûte, quelle que soit leur origine, en quelque pays qu'elles soient tombées, les masses ignées connues sous le nom d'étoiles filantes ont un caractère commun qu'il est impossible de méconnaître; elles ont, comme le remarque de Humbold, les mêmes formes extérieures, les mêmes propriétés physiques de la croûte, les mêmes modes d'aggrégation de leurs éléments, bien qu'elles se divisent

en deux classes, celle des fers météoriques et celle des pierres à grains fins ou grossiers. Ce qu'il nous importe de remarquer en ce moment, c'est que les pierres tombées du ciel ont fourni jusqu'à présent, à l'analyse chimique, du fer, du nikel, du cobalt, du manganèse, du chrome, du cuivre, de l'arsenic et de l'étain, puis de la potasse, de la soude, du soufre, du phosphore et du charbon ; c'est-à-dire le tiers des éléments connus des divers minéraux que l'on rencontre à la surface du globe. Que ces bolides soient de petites planètes où des fragments échappés à l'anneau qui nous donne la lumière zodiacale, nous y trouvons la preuve des rapports de composition qui doivent lier entre eux tous les corps de système solaire.

Les zônes ou anneaux gazeux que l'atmosphère solaire a successivement abandonnés, ont dû suivre la même marche dans leurs condensations respectives.

Tout d'abord chaque zône s'est concentrée sur elle-même, ou si elle n'en a pas eu le temps, si elle a été trop vite saisie par le refroidissement, elle a dû donner naissance à un anneau composé d'une infinité de pierres ou de petites planètes liées entre elles par la gravitation. C'est ce qui a eu lieu pour celui qui existe entre les orbites de Mars et de notre planète. Peut-être ce fait s'est-il présenté plusieurs fois de manière à donner naissance à d'autres anneaux formés de corps solides placés à une certaine distance les uns des autres ; mais une production de cette nature est soumise à trop de perturbations de la part des autres astres pour avoir de grandes chances de durée.

Lorsque la zône toute entière a pu se réunir en une seule masse, alors elle a formé une planète brillante comme les étoiles du ciel, environnée d'une immense atmosphère. Plus la masse de matière cosmique de chaque zône se trouvait dilatée, plus elle était éloignée du soleil, plus il y avait de chances pour que la condensation en un seul corps n'eut pas lieu, plus il devenait logique

ou que des lunes se produisissent au moyen des anneaux gazeux abandonnés par les planètes dans leur refroidissement, ou que ces anneaux, conservant leurs formes comme ceux de Saturne, se solidifiassent sur place en conservant aussi les conditions d'élasticité réclamées par leurs mouvements. C'est ainsi que pour chaque planète se répétaient, mais sur une échelle bien plus réduite, les phénomènes que nous avons signalés pour la masse cosmique du système solaire tout entier.

Passons maintenant à une période plus récente, et puisque toutes les planètes ont avec la terre de grandes analogies, expliquons par les transformations de notre globe celles qui ont dû avoir lieu dans les autres.

A une température de plus de 2,000 degrés la croûte planétaire n'existe pas encore.

La terre est une fournaise sphéroïdale. Cependant les premières couches du globe tendent à se former, ce sont des glaçons de granite qui voguent sur une mer de corps fondus, plus brûlants que la lave de nos volcans. Au flux et au reflux des marées, ces glaçons se heurtent, se choquent, se brisent, et forment, en s'accumulant, des îles incandescentes que d'autres marées pourront submerger et détruire. Les principaux métalloïdes, des métaux volatils ou rendus tels par leurs combinaisons chimiques, devaient alors se trouver dans les airs, ainsi qu'une grande partie de cet oxigène qui forme les 40 centièmes des corps composant l'écorce de la terre. Aussi notre atmosphère, qui ne pèse aujourd'hui que 100 kilogrammes par décimètre carré, devait exercer une énorme pression sur les couches inférieures, qui, d'un autre côté, se trouvaient dilatées par une température de plus de 2,000 degrés. A la base de cette colonne se trouvaient naturellement les combinaisons les moins volatiles, tandis que les régions supérieures étaient occupées par des gaz transparents et beaucoup plus légers. De là, deux couches dans cette atmosphère, l'une épaisse et nuageuse formée de métalloïdes, tels que le brôme et l'iode

combinés, et de métaux tels que le mercure, ou de sels; l'autre, plus transparente, composée de vapeur, d'eau, d'oxigène, d'hydrogène, d'azote, d'acide carbonique, excessivement dilatés par la haute température du foyer terrestre et par les réactions chimiques incessantes que devait produire, dans cette atmosphère, le contact de ces différents corps à des températures excessivement élevées. Ajoutez maintenant à cette atmosphère les vents alisés et les marées aériennes, comme moyen continuel de mélange et de frottement des couches gazeuses les unes contre les autres; joignez-y un énorme développement d'électricité qui devait sans cesse produire des combinaisons nouvelles ou détruire, au milieu d'orages continuels, les combinaisons déjà produites, et vous arriverez à conclure que les couches supérieures de la planète devaient être enflammées et former une enveloppe ou photosphère analogue à celle qui, du soleil, lance dans les espaces et la lumière et la chaleur. Notre terre a donc été un petit soleil, et son atmosphère, au lieu de s'arrêter à cette époque à 15 ou 20 lieues, devait s'étendre bien plus loin de son noyau opaque. Nul doute qu'il n'en ait été ainsi pour les autres planètes. Vu des étoiles les plus rapprochées, notre système a dû paraître autrefois comme un assemblage de soleils plus ou moins considérables, tournant autour d'un soleil central plus important.

Ce qui précède n'explique que jusqu'à un certain point la lumière de l'astre qui nous éclaire; cependant si l'on considère qu'il est 1300 mille fois plus gros que la terre, que son atmosphère sombre est à 800 lieues du noyau opaque, que sa pesanteur spécifique est moindre que celle de notre globe, on arrive à conclure que la providence a donné à ces deux astres des destinées très-différentes, et par suite à penser que la production de la lumière et de la chaleur à la surface du soleil a nécessairement quelque chose de cette stabilité que nous admirons dans l'organisation mécanique du système tout entier. Cette quasi-perpétuité ne s'explique pas en prenant notre organisation

de l'atmosphère terrestre pour type; mais on peut supposer telle composition chimique qui permettrait aux oxides et aux sels de se décomposer au sein des nuages, pour se recombiner de nouveau avec dégagement de lumière et de chaleur. Cette hypothèse ne conduit pas à admettre pour le soleil une durée infinie, mais bien une durée indéfinie et excessivement prolongée.

La croûte terrestre a nécessairement passé par des états successifs et progressifs vers cette vie qui embellit sa surface, et ce que nous disons de la terre s'applique entièrement aux autres planètes. Après avoir eu 2000 degrés de température, la surface de notre globe n'en a plus eu que 1500, que 1000, que 500, et son atmosphère s'est abaissée relativement; puis la température est tombée à 100 degrés et au-dessous de 100 degrés. Pareille à ces pellicules qui se produisent par le refroidissement sur les corps liquides et qui donnent naissance à des cristaux plus ou moins variés, selon la nature des substances génératrices, l'écorce de la terre a subi divers degrés de constitution physique avant d'être solide, et bien d'autres encore avant de se modifier de manière à devenir, grâce à son atmosphère et à son humidité, le placenta naturel des organes qui vivent et se développent à sa surface.

Nous venons de dire qu'à l'époque où les roches ignées étaient encore semi-liquides, où se cristallisaient les granites, où se formaient les porphyres, les eaux ne pouvaient exister, mais que d'immenses vapeurs de toute nature ajoutaient au volume et à la densité de l'atmosphère; qu'il n'y avait ni mers ni verdure, mais des îles flottantes de matière incandescente et boueuse comme les laves récemment fondues des volcans, dont la chaleur chassait au loin tout ce qui était susceptible de se volatiliser. Cependant les âges se succédaient, et le refroidissement du globe s'accomplissait selon cette loi que le génie du géomètre Fourier nous a révélée. Pressée au dehors par les vapeurs condensées, rétrécie au dedans par celles qui se formaient sur bien des points par sa cristallisation et son refroidis-

sement, la croûte terrestre, devenue plus solide, dut nécessairement se fendre et donner naissance à des soulèvements, à des anfractuosités, source ultérieure de nombreux volcans; les mers se produisirent alors, et dans leur sein se formèrent des dépôts insolubles aujourd'hui dans nos eaux refroidies, et sous la pression d'une atmosphère dont la composition chimique a totalement changé. Telles ont été, n'en doutons pas, les phases premières des planètes du système dont notre globe fait partie.

LE SOLEIL.

Notre soleil, cette étoile autour de laquelle gravitent des planètes et des comètes, est susceptible d'exercer son influence à des distances plus éloignées que celles des astres qui forment son cortége habituel.

De temps à autre, des comètes, quittant d'autres soleils, viennent à lui des immensités de l'espace, subissent son attraction puissante, et disparaissent ensuite pour aller demander à de nouveaux soleils la même attraction, quelque fois peut-être pour aller augmenter l'intensité des feux de quelque nébuleuse où elles sont consumées.

Il conviendrait à la paresse de notre esprit de faire de notre soleil le centre du monde, ou tout au moins d'admettre que toutes les étoiles se meuvent autour d'un centre immense, lumineux ou obscur; mais les divers groupes de ces corps qui remplissent l'espace de leur lumière et de leur vie, sont loin d'accomplir leurs fonctions dans la même direction de l'immensité des cieux.

Placé en moyenne à 24 mille rayons terrestres de nous, c'est à dire à 38 millions de lieues, le soleil a un volume environ 1300 mille fois plus considérable que celui de la terre; mais sa pesanteur spécifique est moindre que celle

de notre globe : tandis qu'en moyenne la terre pèse 5,500 kilogrammes par mètre cube, le soleil n'en pèse que 1,300. Sa lumière renferme des rayons de trois espèces différentes : les uns produisent de la chaleur, d'autres de la lumière, d'autres sont essentiellement chimiques.

Les savants s'accordent à admettre que cet astre se compose d'un noyau presqu'entièrement obscur, d'une atmosphère nuageuse très dense, et d'une photosphère ou atmosphère lumineuse qui enveloppe le tout et qui nous transmet la lumière et la chaleur. Cette manière de voir explique les taches que l'on aperçoit à sa surface ; non seulement elle s'accorde avec les observations télescopiques, mais elle est encore vérifiée par les récentes découvertes sur la lumière, et par la genèse que nous venons d'exposer. Ainsi, les taches sont produites tantôt par le corps même du soleil, que ses atmosphères nuageuse et lumineuse laissent à nu, tantôt par la seule atmosphère nuageuse que l'atmosphère lumineuse ne recouvre plus, et alors elles se présentent comme une pénombre sans noyau obscur. Il résulte aussi des études d'Arago que la lumière qui émane du soleil est projetée dans l'espace par un corps gazeux et non par un corps solide, tel que pourrait être un boulet de canon chauffé à blanc.

Les taches du soleil ont beaucoup occupé les astronomes ; elles ont fait reconnaître que ce corps immense est doué d'un mouvement de rotation sur lui-même, qui s'effectue d'occident en orient en 25 jours 1/2. La plus grande des taches que l'on ait mesurées de 1716 à 1720, présentait 6,000 lieues de diamètre ; en 1758, Mayer en a mesuré une qui offrait cinq fois le diamètre de la terre ou environ 15,000 lieues ; en 1789 l'on en a mesuré une autre qui était assez grande pour correspondre à seize fois l'espace que notre globe pourrait recouvrir. On s'est demandé quelle peut être l'influence de ces taches sur les saisons et la température de notre globe. Pour résoudre cette question, Herschell avait dressé une table

dans laquelle il plaçait le prix du blé en regard des années dans lesquelles le soleil avait présenté des taches, et des années dans lesquelles il n'en a point offert aux observateurs. Mais ce tableau ne prouve rien: d'un côté, parce que le fameux astronome n'a pas tenu compte de la décroissance de la valeur de l'argent; de l'autre, parce que le blé a été tantôt cher tantôt bon marché, dans les années dans lesquelles le soleil a offert des taches, tout aussi bien que dans les autres.

Une question non moins importante à résoudre, c'est de déterminer la nature de l'enveloppe brillante ou photosphère du soleil. Tout en admettant, avec Herschell, qu'elle en est distante de 800 lieues, nous croyons nécessaire d'admettre aussi que cet astre a passé, comme toutes les planètes de notre système, par l'état de matière diaphane et gazeuse dans lequel se trouvent aujourd'hui certaines nébuleuses. De là, il faut nécessairement conclure que la substance qui en forme le noyau fermente et bouillonne autant et plus peut-être que les laves de nos volcans. L'hypothèse de La Place sur la formation des mondes solaires nous conduit encore à une autre conséquence, c'est que les mêmes éléments chimiques mêlés par le mouvement, mais cependant mélangés et combinés dans des proportions qui doivent varier beaucoup, composent la masse du soleil et des astres qui appartiennent à sa formation. Que de corps simples, selon notre chimie, que de composés binaires et ternaires fixes à nos températures habituelles, qui se volatilisent à moins de mille degrés de température et qui, à deux et trois mille, doivent former nécessairement à la surface du soleil, au dessous de sa photosphère, une couche atmosphérique condensable un jour, mais de nature, dans l'état actuel, à produire les flammes du soleil par les actions et réactions nécessaires qui sont les conséquences de son existence même. Francœur a cru devoir faire remarquer que l'éternelle combustion du soleil, sans diminution apparente de volume, pourrait cependant n'être pas un

fait positif. Puisque, dit-il, cet astre a 2000 secondes de diamètre, et que chaque seconde répond à 267 lieues, une diminution de deux pieds par jour, dans le diamètre du soleil, ne serait que de 160 lieues en 3000 ans, c'est-à-dire tout-à-fait inappréciable. Pour nous, cette observation aura une autre signification : ce n'est pas la combustion, c'est le refroidissement du soleil par diminution de la combustion qui peut entraîner une réduction de volume. Si cette réduction de volume est inappréciable en une série de trente siècles, nous devons en conclure que la phase d'incandescence sera encore d'une immense durée et que la vie du système solaire devra se prolonger pendant des milliers de siècles. Le soleil s'éteindrait donc cependant un jour comme la terre a dû s'éteindre, comme ont dû s'éteindre nos autres planètes. Après avoir commencé dans la voie lactée, à la manière des mondes qui s'y forment encore sous nos yeux, il se dirige à travers l'immensité des temps et des espaces vers la constellation d'Hercule, présidant à l'existence des planètes et des lunes qui forment son cortége, semant à leur surface la lumière et la vie, donnant naissance à ces combinaisons minérales, végétales et animales, qui, multipliées à l'infini, variées à l'infini, toutes formées aux dépens de sa propre substance, toutes subordonnées à son action, toutes solidaires de sa propre vie, racontent chacune à leur manière les grandeurs sublimes de la Providence. Et cependant cet astre, sa force vitale épuisée, sa fonction finie, verrait un jour se terminer son existence, que nos pères croyaient éternelle et qu'ils déifiaient. Alors plus de ces éjaculations embrâsées qui, se répétant sans cesse, donnent au monde qu'il gouverne le bonheur et la joie. Adieu cette photosphère brillante que nos yeux ne peuvent fixer. Vieux et impuissant, passera-t-il à la refonte au sein de quelque nébuleuse embrâsée, ou deviendra t il d'abord, et pour un temps, le vassal, l'humble planète d'un soleil plus puissant qu'il n'a jamais été !...

Naître, produire et mourir, pour revivre encore, se-

rait-ce donc pour tous, grands et petits, la loi providentielle?

MERCURE.

Liées, nous le répèterons à satiété, par une commune origine, les planètes de notre système solaire paraissent toutes soumises aux mêmes fonctions; car le soleil qui les échauffe et les éclaire, le soleil, autour duquel toutes gravitent, les unit et les associe dans une commune solidarité de lumière, de chaleur et de mouvement. Sans être identiques, leurs existences présentent de nombreuses analogies. Longtemps la science s'est occupée des différences qui les séparent; mais le temps est venu de les considérer comme les membres d'une seule famille et d'étudier leurs rapports de fraternité.

Mercure est, de toutes les planètes, la plus voisine du soleil. Il est placé à quinze millions de lieues de cet astre, qui y paraît trois fois grand comme nous l'apercevons. D'après Newton, la chaleur que Mercure en reçoit serait sept fois plus considérable que celle que nous recevons sous la zône torride; mais diverses circonstances modifient sans aucun doute cette température, de manière à la mettre plus en harmonie avec les conditions physiologiques qui produisent la vie à la surface de notre globe. Le diamètre de Mercure est de 0,39, celui de la terre étant un. Son volume est le dixième de notre planète, sa densité ou pesanteur spécifique est justement égale à celle du métal dont il porte le nom; elle est aussi de 2,87, celle de la terre étant prise pour unité. Mercure décrit son ellipse autour du soleil en 87 jours environ et parcourt 635 lieues par minute. En admettant que cette planète se compose de quelques-uns des principaux éléments que l'on trouve à la surface de

la terre, son voisinage du soleil porterait à conclure que la densité de son atmosphère tient à une énorme quantité de vapeur. Les jours y sont plus longs que sur la terre de cinq minutes trois secondes, et ils sont prolongés par des crépuscules plus considérables. Des journées très chaudes, de très violents orages, des nuits relativement froides et donnant naissance à de très abondantes rosées, peu ou presque pas de mers, telles seraient les conséquences des faits connus de cette planète Il est probable encore que ses continents sont très élevés, hérissés de hautes montagnes qui font paraître son croissant comme tronqué à l'une de ses extrémités, et que les conditions physiologiques de la vie doivent y varier plus encore que chez nous des vallées aux grands plateaux et aux montagnes. Il n'est pas irrationel de supposer des hommes dans Mercure, mais tout porte à penser que cette planète doit jouir encore et jouira longtemps d'une existence analogue à celle dont les faits géologiques nous ont fourni la tradition. Sa densité, très considérable, semble indiquer aussi ou que plusieurs planètes sont des sphères creuses, ou que sa composition chimique est différente de celle de la terre. Les montagnes, dont les détritus forment chez nous le sol cultivable, y seraient alors d'une autre nature, l'or, le platine et d'autres éléments d'une grande pesanteur spécifique entrant pour une part considérable dans leur composition.

VÉNUS.

A 27 millions 500 mille lieues du soleil, se trouve une seconde planète à laquelle son brillant éclat a fait donner le nom de Vénus ; pour nous, cette terre nouvelle est au milieu des étoiles une véritable reine de beauté. Son diamètre est à celui de notre globe dans le rapport de

97 à 100. Son volume forme les neuf dixièmes du volume de la terre, sa densité est légèrement plus considérable. Ses jours sont de 23 heures 21 minutes, et ses années de 224 jours 16 heures 51 secondes. La vitesse de sa marche est de 485 lieues par minute. Presqu'aussi grande que la terre, elle se meut avec plus de rapidité parce qu'elle est plus rapprochée du soleil.

Vénus possède une atmosphère analogue à notre atmosphère terrestre. Elle n'a point de lune, mais comme le dit Arago, la planète Mercure est son étoile du matin. De hautes montagnes, lorsqu'elle nous paraît sous la forme d'un croissant, nous dérobent l'une de ses cornes. On croit y avoir observé des mers et des continents. Le soleil y paraît double en grandeur de ce que nous le voyons ; mais pour tempérer ses ardeurs, combien la providence ne s'est-elle pas montrée prodigue de ressources! D'abord, son année est moins longue que la nôtre de 141 jours, et la brièveté des saisons a pour résultat naturel d'en adoucir les rigueurs ; en second lieu, cette planète a sous sa zone torride deux étés et deux hivers chaque année ; aussi pourquoi des hommes ne vivraient-ils pas à sa surface ; pourquoi des végétaux et des animaux analogues à ceux de notre planète n'embelliraient-ils pas les solitudes de ce monde inconnu et si favorisé du ciel ; pourquoi cette sphère n'aurait-elle pas comme la nôtre une vie complète, lorsqu'il est présumable qu'elle possède toutes les conditions de bonheur que créent à la surface de la terre les climatures les plus favorisées ? Pourquoi les mêmes lois qui ont produit chez nous l'aggrégation de la matière et la vie n'existeraient-elles pas à la surface de Vénus ? Comment supposer qu'il s'y trouve de l'azote, de l'oxigène, de l'hydrogène et du carbone, sans que ces substances aient donné lieu aux combinaisons qu'elles produisent à la surface de la terre, aux corps qu'elles y animent ou à des corps relativement semblables et créés pour une même fin ? Serait-ce donc seulement pour exciter la curiosité de quelques

savants de notre planète que Dieu aurait donné à Vénus une croûte solide pareille à notre croûte terrestre, des minéraux probablement semblables aux nôtres, une pesanteur spécifique presque pareille, une atmosphère source de vie pour les végétaux et les animaux, des eaux pour mêler à cette atmosphère les vapeurs que réclament sur notre globe toutes les existences animales et végétales, et des saisons relativement plus favorables que les nôtres? Quoi! la providence aurait fait de Vénus un Eden véritable, et cet Eden serait une solitude magnifique mais inanimée!.... Evidemment cela ne se peut pas. Combien de fois, dans mes rêveries, n'ai-je pas étudié les conditions physiologiques des êtres qui habitent Vénus, et les probabilités de leurs fonctions et de leurs formes! D'autres reprendront ces vagues pressentiments avec des découvertes nouvelles, et quelque jour le roman de la science s'agrandira de données aussi profondes que poétiques, aussi curieuses que grandioses. Les mondes de Fontenelle seront à refaire en entier au point de vue d'une philosophie plus religieuse et plus élevée.

LA TERRE.

La terre est un sphéroïde légèrement applati à ses pôles; son demi-diamètre, à l'équateur, est de 6,377,107 mètres, et au pôle, de 6,356,198; ce qui donne une différence de 20,909 mètres.

Cette planète fait sa révolution diurne en 24 heures, et sa révolution annuelle en 365 jours 5 heures 48 minutes 48 secondes; c'est là ce que l'on appelle l'année tropique. Mais si l'on prend une étoile fixe pour point de départ et d'arrivée, l'on aura l'année sidérale qui est de 365 jours 6 heures 9 minutes 12 secondes.

L'inclinaison de son axe sur son orbite est de 66 degrés 52 minutes. Sa densité est environ 5, 5, celle de l'eau étant prise pour unité. Sa distance du soleil est de 38 millions de lieues.

Vue de Vénus, la terre est une planète dont le croissant présente une brisure au pôle austral qui se termine par des mers, tandis que les continents vont plus loin au pôle boréal. Les savants de Vénus ont dû aussi être surpris par la vue de deux corps brillants situés à nos pôles, qui ne sont autre chose que les glaces polaires; mais en étudiant la planète Mars ils en auront trouvé de semblables.

Vue de la lune, notre terre, au dire des astronomes, présente un aspect tout différent. Les habitants de la lune, s'il y en avait à sa surface, la verraient comme une lune superbe, quatorze fois plus grande que celle qui éclaire nos nuits, mais toujours immobile à la même hauteur du ciel. Tandis que notre satellite tourne sur son axe, la terre lui présente les aspects les plus variés. Les îles, les continents, les mers lui apparaissent comme autant de taches de grandeur et d'éclat différent que modifient sans cesse les nuages de notre atmosphère.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, nous nous étendrons longuement sur les études que comporte notre globe; nous dirons ses transformations, son aspect actuel et ses ressources de toute nature.

LA LUNE.

La lune est à 86,000 lieues de nous; son diamètre forme les 27/100 du diamètre terrestre; son volume en est la cinquantième partie, elle pèse en moyenne 3575

kilogrammes par mètre cube; en d'autres termes, la densité de la terre étant un, la sienne est de 0,715,076. Sa révolution est de $27\,^{8}/_{10}$. C'est là le mois lunaire périodique ; mais si l'on compte le mois lunaire en prenant le soleil pour point de départ, comme le soleil aura marché pendant la révolution de la lune, ce second mois, que l'on appelle synodique, sera plus long de deux jours et quelques minutes.

La lune nous réfléchit la lumière du soleil et n'émet point de lumière propre. On appelle lumière cendrée celle réfléchie par notre globe sur son satellite, qui permet souvent de voir une portion de la lune qui n'est point éclairée par le soleil. Les montagnes de la lune sont visibles à l'œil nu et elles le deviennent plus encore avec un télescope. Les astronomes ont mesuré les plus élevées ; il s'en est trouvé 6 au dessus de 5,800 m. et 22 au-dessus de 4,800 m.; cette dernière hauteur est celle du Mont-Blanc. Toutes ces montagnes sont formées par des soulèvements ; toutes ont la forme de très grands cratères annulaires, et l'on a cru longtemps qu'il y avait encore dans la lune des volcans en activité ; le célèbre Herschell a partagé cette opinion, qui était la suite d'une illusion d'optique. On n'a jamais aperçu de nuages à la surface de notre satellite, et jamais il n'a donné lieu à aucun phénomène de réfraction ; c'est donc un astre mort, incapable de servir de théâtre à des vies telles que notre physiologie terrestre les conçoit, si peu ambitieuses que puissent être ces existences. Il n'y a donc point d'habitants dans la lune. On s'est demandé si notre satellite devait être considéré comme une comète arrêtée dans son mouvement par la terre, ou s'il fallait accepter en entier la théorie de La Place. Tout milite en faveur de cette dernière opinion, que l'étude de la terre confirme. Comme il est naturel, d'après la loi des analogies, d'admettre que la lune a possédé des liquides et une atmosphère, nous devons penser que les gaz et les eaux ont disparu par absorption chimique, en servant à former des oxides et des sels à sa surface.

La lune nous présente toujours le même côté, et l'on a fait de nombreuses suppositions sur celui que nous ne voyons pas. Aucune d'elles n'a conduit à un résultat utile ou spécieux. Envisagée sous un autre point de vue, la lune nous fournit des preuves curieuses de la solidarité qui relie tous les faits de la création, et qui rattache l'homme et sa venue sur la terre à l'histoire géologique du globe.

Cet énorme aérolithe destiné à vivre sans habitants, a des montagnes très différentes des nôtres ; des soulèvements de même nature ont pu leur donner naissance, elles peuvent avoir et elles ont leurs analogues parmi les montagnes de notre globe ; mais cette terre n'a jamais eu ses vallées labourées par les orages et par les torrents, et les mers n'ont roulé leurs galets ni sur ses collines, ni même sur ses parties affaissées. Chez nous, au contraire, une destination d'une autre espèce, une appropriation tout-à-fait différente donnait au résultat du refroidissement de la cristallisation et des soulèvements un caractère de nécessité absolue et de prévision : de nécessité, puisqu'il était le produit de lois immuables ; de prévision, en ce qu'il élevait au-dessus des mers des surfaces considérables, dessinant à grands traits les vallées et le cours des eaux, et surtout en ce qu'il plaçait au-dessus de la sphère d'action de la chaleur intérieure du globe des glaciers presqu'aussi vieux que les dernières montagnes, sources intarissables qui devaient alimenter les grands bassins de notre planète, et fournir plus tard des moyens de transport aux produits miniers et forestiers des montagnes, aux productions agricoles et manufacturées des vallées.

C'est ainsi, nous le répétons, que l'existence d'une atmosphère longtemps chargée d'immenses vapeurs entraînait providentiellement à sa suite la formation de mers, de vallées, de fleuves et de ces terrains déposés par les mers et par les grands lacs, dans lesquels l'homme trouve de si importantes ressources pour les besoins de sa vie ; la possibilité d'un règne végétal et d'un règne

animal dont la lune est dépourvue ; la formation de grands canaux naturels, et plus tard la création de canaux pour le transport des produits et le passage d'une mer à l'autre avec l'établissement de villes d'entrepôts destinées à résumer à l'embouchure de chaque grand fleuve le commerce et l'industrie des contrées qu'il parcourt et qu'arrosent ses affluents. Ces observations ne sont pas sans importance, puisqu'elle rattachent la mission de l'homme et ses travaux sur le globe à un plan d'ensemble parfaitement préconçu.

BOLIDES, ETOILES FILANTES, AÉROLITHES.

On pense généralement aujourd'hui, sans en avoir de preuves satisfaisantes et suffisamment scientifiques, qu'autour du soleil se meuvent, comme les planètes que nous venons d'étudier, d'autres planètes bien plus petites, au nombre desquelles les bolides, les pierres météoriques et les étoiles filantes, en décrivant comme les premières des sections coniques.

Quoique l'on ait établi des différences entre les étoiles filantes et les bolides, il n'y en a pas d'essentielles. Les bolides considérables, accompagnés de détonations de fumée et d'un fort dégagement de lumière, et ces corps plus petits, les étoiles filantes, qui se dessinent sur l'azur du ciel comme la lumière d'un feu d'artifice, ne sont peut-être que le même phénomène dans des conditions différentes.

A diverses reprises l'on a mesuré la prodigieuse rapidité des bolides, des étoiles filantes et des aérolithes, mais l'on n'a rien pu établir de précis sur leur formation.

Leur composition chimique a été soigneusement étudiée. On a relevé avec soin toutes les récits qui les

concernent; mais il reste encore à la science beaucoup d'études à faire dans cette direction. Quelques uns de ces météores ont développé à la surface de la terre la prodigieuse vitesse de 12 lieues par seconde. On a cru remarquer plusieurs fois que ces corps se montraient à plus de 200 lieues au dessus de la terre. Dans diverses circonstances ils ont donné lieu à une véritable pluie de pierres. Il en tomba plus de 4,000 en 1802 dans le département du Haut Rhin, et en 1803 plus de 300 dans le département de l'Orne. En 1833, dans la nuit du 12 au 13 novembre, l'on en observa un si grand nombre à Boston, que pendant un quart d'heure le directeur de l'Observatoire ne put les compter; mais le phénomène ayant diminué d'intensité, il en put numérer 650 en 18 minutes. D'après le calcul d'Arago, il dut en tomber cette fois, pendant 7 heures que dura ce phénomène, au moins 240,000.

En comparant avec soin les époques auxquelles ont eu lieu ces chutes d'étoiles filantes, on a remarqué qu'elles se représentaient surtout deux fois l'an, l'une du 12 au 14 novembre, l'autre du 9 au 14 août; il y a cependant une autre époque, celle des 10 derniers jours d'avril, dans laquelle les pluies d'aréolythes sont communes. On a signalé aussi la période du 6 au 12 décembre; d'où cette conclusion que les grandes chutes d'étoiles filantes sont périodiques. Jusqu'à ce jour elles se sont montrées indépendamment de toute circonstance locale; cependant leur apparition coïncide souvent avec des aurores boréales.

Probablement ces myriades d'astéroïdes forment deux anneaux continus qui coupent l'orbite terrestre ou qui s'en rapprochent beaucoup; mais la théorie de ces anneaux est trop récente pour n'être pas encore fort obscure. On a remarqué non pas une précession, mais un retard dans l'apparition des grandes époques des chutes de ces météores; l'on ne sait s'il faut l'attribuer à une rétrogradation ou à une oscillation de l'anneau formé par les aérolythes, oscillation qui modifierait le point où l'orbite terrestre est coupé par le plan de ces bolides.

Il s'en faut de beaucoup que les deux apparitions annuelles d'étoiles filantes soient aussi remarquables que celles de 1799 et de 1833. Olbers a prophétisé pour 1867, du 12 au 14 novembre, le premier retour de ce grand phénomène où les étoiles filantes et les bolides tombent du ciel comme des flocons de neige. Qui vivra verra. De Humbold suppose que les observations anciennes prouveront la rétrogradation ; il cite à cette occasion une apparition d'étoiles filantes signalée dans les annales de l'église de Prague, sous la date du 21 octobre 1366 (ancien style), et il se demande si cette apparition, qui fût très remarquable, ne correspond pas à celles qui signalent aujourd'hui la mi-novembre.

En général, le 7 février et le 12 mai le soleil perd de son éclat et de sa chaleur. Le 12 mai correspond à ces jours de saint Mamert, saint Pancrace et saint Gervais, que le peuple appelle des jours froids ; quelquefois l'obscurcissement du soleil a duré plusieurs jours, et le refroidissement consécutif a été très sensible. On attribue maintenant ces phénomènes au passage des deux anneaux d'aréolythes, d'où proviennent les principales pluies de pierres qui tombent sur notre globe ; et en effet, le 7 février les étoiles filantes, qui étaient en opposition au mois d'août, se trouvent en conjonction avec le soleil ; il en est de même pour les dates de mai et de novembre, elles correspondent probablement aux oppositions et aux conjonctions des bolides qui forment le second anneau.

MARS.

Environ deux fois plus éloignée du soleil que la terre, cette planète à des années doubles des nôtres. Les jours et les nuits s'y succèdent à peu près comme sur notre globe, puisqu'elle tourne sur elle même en 24 heures 1/2, mais

elle est près de six fois plus petite et n'a pas de satellite. Tandis que la distance de la terre au soleil ne varie guère que d'un million de lieues, celle de Mars peut varier de plus de 5 millions de lieues ; c'est par l'étude de cette planète que l'illustre Képler est arrivé à la détermination des lois qui régissent les mouvements des corps de notre système.

Deux taches très brillantes se font remarquer aux deux pôles de Mars ; celle du pôle sud paraît surtout considérable. On a reconnu qu'elle augmentait en hiver et diminuait au contraire en été, ce qui fait supposer qu'elle est due à des glaces semblables à celles de notre terre. Le soleil ne transmet à cette planète que le tiers de la lumière qu'il nous accorde; la hauteur et la densité de l'atmosphère de Mars doivent apporter des modifications d'un autre ordre à sa surface, et compenser, d'après Arago, l'absence de lune ou de satellite. Il s'en faut beaucoup cependant que les lunes aient été créées pour éclairer leurs planètes respectives ; si la providence avait voulu s'en servir dans ce but, elle eut trouvé moyen, par une autre disposition très simple, d'arriver à ce résultat ; il suffi a t, pour y parvenir, de mettre à l'origine notre lune en opposition avec le soleil, dans le plan même de l'écliptique à une distance de la terre égale à la centième partie de la distance de la terre au soleil, et de donner à la lune et à la terre des vitesses parallèles et proportionnelles à leurs distances de cet astre. Alors la lune, sans cesse en opposition avec le soleil, eut décrit autour de lui une ellipse semblable à celle de la terre, les deux astres se seraient succédé l'un à l'autre sur l'horison, et comme à cette distance la lune n'est pas éclipsée, sa lumière aurait constamment remplacé celle du soleil. Ainsi pensait La Place. Pour nous, la question est d'un autre ordre, elle appartient à l'embryogénie des planètes et à leur développement sous l'influence de la gravitation sidérale. Reste à savoir encore si la providence n'a point employé les satellites dans un autre but, si en même temps qu'ils

ont été le résultat de plusieurs centres d'attraction dans la même zône de matière cosmique au sein de l'ancienne nébuleuse solaire, ils n'auraient pas eu pour mission de soustraire à leur planète des corps qui eussent pu détruire la vie à leur surface. On peut aussi dire, des lunes ou satellites, ce que nous dirons plus loin de certaines séries animales, que ce sont des efforts de la nature qui n'ont pas abouti, qui sont restés sans conclusion, comme un témoignage de la marche qu'elle a suivie dans les modifications que ses lois ont imprimées à la matière.

PLANÈTES TELESCOPIQUES.

Vesta, Junon, Cérès et Pallas sont des planètes que le télescope seul permet d'examiner. Leurs orbites se coupent ; deux de ces orbites dévient beaucoup du zodiaque. Ces planètes ne sont pas rondes, elles ont des faces anguleuses, et passent toutes par le même point exactement comme si elles étaient les fragments d'une plus grosse planète brisée dans ce même point de l'espace. Vesta n'a pas l'aspect que présente un disque ; on la croit à 91 millions de lieues du soleil ; elle met 3 ans 2 mois à faire sa révolution. Junon est plus ronde, elle a 275 lieues de diamètre ; sa révolution dure 4 ans et 4 mois ; sa distance du soleil est d'environ 102 millions de lieues. Cérès a été découverte en 1801 ; son diamètre n'est pas connu ; Herschell l'a évalué à 50 lieues et Schrœter à 475, ce qui semblerait prouver qu'elle a la forme d'un fragment et que ces deux astronomes ont mesuré des diamètres différents ; sa révolution dure 4 ans 1/2 ; sa distance du soleil est d'environ 106 millions de lieues ; elle possède une atmosphère que l'on croit très élevée. D'après les mesures de Schrœter, cette atmosphère aurait au moins 276 lieues

d'épaisseur. Pallas, découverte en 1802, aurait, d'après Herschel, 501 lieues de diamètre et 700 d'après Schrœter. Son orbite est très allongé; sa révolution dure 4 ans 7 mois et 11 jours; elle est blanche et très difficile à apercevoir; sa distance du soleil est de 106 millions de lieues. Tout annonce qu'elle a la forme d'un fragment, et les mesures différentes de son diamètre confirment cette opinion.

JUPITER.

Jupiter est la plus grosse des planètes. C'est la plus brillante après Vénus, quelquefois même elle la surpasse en éclat. Son diamètre, dans le sens des pôles, est au diamètre équatorial dans le rapport de 13 à 14. Sa rotation sur son axe est excessivement rapide; elle s'accomplit en 9 heures 33 minutes, ce qui doit donner aux vents de l'équateur, c'est-à dire à ceux qui correspondent à nos vents alisés, une vitesse extrême. Sa révolution autour du soleil a lieu en 12 ans. Sans doute qu'il éprouve des phases comme Mercure et Vénus, mais sa grande distance ne permet pas de les observer. Son volume est 1,470 fois plus considérable que celui de la terre, mais sa densité est à peu près quatre fois moindre; d'où cette conclusion que Jupiter ne renferme que les plus légères des substances que l'on trouve à la surface de la terre, ou que cette planète est une sphère creuse. Ces deux suppositions ne sont pas sans probabilités; l'une et l'autre pourraient être vraies. Le soleil paraît de Jupiter cinq fois plus petit que de la terre; la distance de ces astres est de 200 millions de lieues; le diamètre de Jupiter est de 34,680 lieues; l'inclinaison de son axe sur son orbite est à peu près un angle droit, soit 89, 45.

Jupiter possède quatre lunes ou satellites ; elles se meuvent dans un orbite qui est à peu près le plan de l'équateur de cette planète. Comme notre lune, ces satellites présentent toujours la même face à leur planète ; les éclipses de ces satellites n'ont jamais lieu d'orient en occident, d'où vient cette déduction que ces lunes marchent, comme toutes les planètes de notre système, d'occident en orient. Elles ont fourni le moyen de déterminer la vitesse de la lumière, et sont d'une grande utilité pour la détermination des longitudes.

Avec un bon télescope l'on apperçoit à la surface de Jupiter des bandes brillantes que l'on considère comme des nuages transportés par les vents. Leur vitesse, d'après les observations d'Herschell, pourrait aller jusqu'à six mille mètres par minute ; le corps de la planète paraît brun ; les nuits de Jupiter sont courtes et à peu près constamment égales aux jours, dont la durée moyenne est d'environ cinq heures. Jupiter reçoit du soleil vingt fois moins de chaleur que nous, mais les nuages que l'on voit à sa surface le protégent contre la déperdition que notre terre subit ; la variation des saisons y est insensible, le soleil se trouvant toujours presque perpendiculaire au plan de son orbite ; par cette même raison, la chaleur qui lui arrive du soleil est aussi profitable que possible à son bien être.

Les êtres qui habitent cette planète ont nécessairement une constitution physique très différente de la nôtre, à cause des vents si rapides et de la pesanteur des corps que la grande masse de la planète rend bien plus considérable. Nous ne sommes encore ni assez avancés en civilisation, ni assez raisonnables pour que nous nous permettions ici de décrire les généralités de leurs conditions d'existence. Toutefois personne n'ignore que la lumière seule produit les belles colorations, et que les animaux et les plantes de Jupiter sont mal éclairés ; personne n'ignore que les vents assez rapides pour parcourir six mille mètres en une minute, ou 100 mètres par seconde,

ont une vitesse prodigieuse par rapport à notre terre. Prenez garde toutefois de tomber dans une grande erreur, en supposant l'atmosphère de Jupiter identique ou très comparable à la nôtre ; il est évident que sa plus grande élévation et l'attraction plus considérable à laquelle elle est soumise, doivent la rendre au minimum trois fois plus dense à la surface de cette planète ; il est évident encore que les grandes vitesses des nuages se produisent assez loin de la croûte solide de Jupiter, et que les résultats de ces vitesses doivent être réduits par la pesanteur. Cependant, de ce qui se passe dans la partie supérieure de l'atmosphère de Jupiter, de l'immense agitation que l'on y remarque, il ne serait pas logique de conclure à une agitation pareille à la surface des terres et des mers. Peu de coloration chez les animaux, une transpiration bien moins facile que chez nous, quoique fortement excitée par le mouvement de l'atmosphère, un air au moins trois fois plus lourd à respirer, voilà des éléments différents qui doivent réagir sur les formes. Il faut encore que les animaux de Jupiter diffèrent des nôtres sous le rapport des moyens de station. Que deviendraient notre girafe, notre chameau, notre cheval, dans une atmosphère aussi fortement agitée ? Ne seraient-ils pas entraînés par des alisés si rapides ? La matière animale a donc, dans Jupiter, d'autres formes donnant moins de prise et susceptibles de s'accrocher plus fortement au sol. Rien qu'en s'abandonnant aux vents ordinaires, si cette planète possède des bêtes volantes, ses oiseaux pourraient en 199 de nos jours faire le tour de leur monde, même en supposant qu'ils se repossassent la nuit.

Aller plus loin dans cette voie, ce serait entrer tout à fait dans le domaine du roman scientifique. Nous éviterons donc de chercher à résoudre les questions suivantes :

Quels ont dû être les phénomènes géologiques de Jupiter ? Quelles ont été ses conditions de refroidissement ?

Quels sont ses éléments de production et de conservation de chaleur ? Quelle est la hauteur probable de son atmosphère ? Quel est le poids minimum d'un mètre cube de cette atmosphère à la surface du sol ? Quelles modifications peut-il résulter de sa densité pour des branchies et des poumons? Que penser de la combustion des corps à la surface de cette planète? Que supposer sur la production et la propagation de la lumière et de la chaleur?.....

Et cependant un jour viendra que toutes ces questions seront en parties résolues.

SATURNE.

De même que nous verrons l'homme résumer dans sa vie facetale toutes les vies antérieures, de même Saturne résume dans son état actuel les principaux phénomènes des transformations qui ont eu lieu dans les bandes ou zônes cosmiques abandonnées par le soleil à leur action spontanée ; il est à lui seul une série complète dans la série solaire dont il forme le neuvième élément, si l'on compte pour un terme les anneaux qui nous donnent les aréolithes. Cet astre possède sept satellites et un anneau. Cet anneau est double. Le demi diamètre intérieur du plus petit aurait, d'après Herschell, 23,000 lieues; le demi diamètre extérieur du plus grand en aurait 35,000. La largeur totale des deux anneaux serait donc de 12,000. Ces anneaux tournent sur leur axe en 10 heures 29 minutes 16 secondes, exactement comme le ferait un satellite qui aurait pour orbite leur circonférence moyenne. Arago pense que les anneaux de Saturne n'ont pas plus de 100 lieues de largeur. Ces corps si intéressants sont composés de substances solides ; le plus extérieur est le moins brillant, l'autre n'a pas le même éclat dans toute sa largeur.

Le diamètre moyen de Saturne étant d'environ 29 mille lieues, il en résulte que la partie voisine du second anneau en est encore à plus de 8,000 lieues. Evidemment, lors de la formation de Saturne, si les anneaux n'avaient été saisis et solidifiés par le refroidissement, ils eussent donné naissance soit à un, soit à deux satellites. Leur peu d'épaisseur s'explique très bien par leur mode de formation ; ils devaient être beaucoup plus étendus et former deux larges nappes lorsqu'ils se trouvaient à l'état de vapeur gazeuse.

Un fait très curieux, c'est que le plus grand diamètre de Saturne ne se trouve pas à l'équateur. Cette planète semble avoir été produite par la révolution d'un rectangle à angles arrondis. Son diamètre maximum fait avec l'autre un angle de 43 degrés 20 minutes. Quelle est la cause de cette forme ? Herschell a voulu l'expliquer par l'attraction de l'anneau, mais il est difficile de comprendre sa démonstration ; il serait plus naturel de croire que l'anneau eut dû rendre au contraire le diamètre équatorial plus considérable que les autres. Nous trouvons une explication plus simple de ce fait dans le même refroidissement très prompt qui a saisi à la fois les anneaux et la planète, de telle sorte que tout est resté dans le statu quo sans pouvoir passer à la transformation qui devait suivre cette forme temporaire. En d'autres termes le froid a produit dans Saturne un arrêt de développement. Quant à l'éclat plus remarquable des parties inférieures de l'anneau interne, il doit tenir à la plus grande densité de ces parties, et cette plus grande densité a été la conséquence naturelle de la pesanteur.

Le volume de Saturne est 887 fois plus considérable que celui de notre globe ; mais cette planète ne pèse cependant que cent une fois plus que la nôtre, ce qui prouve, comme pour Jupiter, qu'elle est creuse ou composée d'éléments plus légers que la terre, ou peut-être la vérité de ces deux suppositions. Il est difficile d'admettre que la croûte de Saturne ait une densité moyenne égale ou su-

périeure à 3, celle de l'eau étant un ; il est aussi très difficile de supposer que cette planète n'ait pas une écorce solide, et cependant sa densité moyenne n'est que de 56. En supposant une écorce dont la densité serait 2, 24, c'est-à-dire plus légère que le feldepath, le quartz et le mica, il en résulterait 3/4 de creux; en admettant une écorce dont la densité serait 1, 12, c'est-à-dire presque celle de l'eau, la moitié de la planète serait encore à l'état de creux, remplie par des vapeurs qui devront se condenser un jour si elles ne le sont pas dès maintenant. Ces considérations sur la genèse de Saturne ne sont pas sans importance ; elles conduiront à étudier une partie de la science qui ne l'a pas été suffisamment, et nul doute qu'elles n'amènent soit directement, soit indirectement, à donner l'explication d'une forme qui n'a pas d'analogues connus dans la série des planètes.

La distance de Saturne au soleil est de 336 millions de lieues, sa rotation se fait en 10 heures un quart, sa révolution sidérale dure 29 ans et demi. Le soleil lui paraît huit fois plus petit qu'à nous.

La lumière de Saturne est bien moins intense que celle de l'anneau, ce qui peut tenir à une atmosphère dont l'anneau serait dépourvu. Sa surface présente de grandes bandes blanches semblables à celles de Jupiter, mais plus difficiles à apercevoir ; elles sont aussi plus variables, celles du jour diffèrent de celles du lendemain ; elles représentent probablement des nuages chargés de vapeur ou de neige. Les régions polaires varient d'éclat ; éclairées longtemps par le soleil, elles deviennent moins blanches, ce qui semblerait indiquer une fusion sous l'influence de cet astre.

Les satellites de Saturne se meuvent dans le plan de son équateur, à l'exception du septième, qui s'en écarte sensiblement ; s'ils étaient plus visibles, ils pourraient servir, comme les satellites de Jupiter, à nos usages astronomiques. Le septième ne fait qu'un tour sur lui même pendant la durée de sa révolution ; probablement qu'il en

est ainsi des autres. La vitesse de l'anneau, qui est celle qu'aurait un satellite placé à la partie moyenne, ajoute singulièrement à cette présomption ; mais nous ne savons pas encore pourquoi les planètes qui se sont produites dans les anneaux ou zônes de matière cosmique abandonnées par le soleil sont animées d'un très rapide mouvement sur elles-mêmes en tournant autour du soleil, aux dépens duquel elles se sont formées, tandis que les planètes secondaires ou satellites conservent le mouvement qu'avaient les anneaux qui les ont précédées, ne faisant qu'une seule révolution sur elles-mêmes en parcourant leur orbite autour de l'astre dont elles sont émanées. Cependant cette question, comme bien d'autres, laisse entrevoir sa solution, et elle ne résistera pas longtemps aux investigations humaines.

URANUS.

Uranus ou Horschell est à 737 millions de lieues du soleil. Son diamètre est d'environ 12,600 lieues, ou 4 fois et quart celui de la terre. Son volume est 77 fois et demi celui de notre globe ; il pèse 19, 8 fois plus que la terre. Sa densité, plus considérable que celle de Saturne, est de 1, 53, celle de l'eau étant un. Sa révolution dure environ 83 ans et un mois. On ignore la durée de sa rotation ; l'on ignore aussi l'inclinaison de son axe sur son orbite. Sa marche est de 93 lieues par minute. On lui a reconnu deux satellites et l'on croit en avoir aperçu quatre autres.

NEPTUNE.

Neptune ou Leverrier termine la série des planètes de notre monde solaire ; ce corps, très peu connu, parcourt

son ellipse en 79,402 jours, ce qui fait plus de 216 années terrestres.

SÉRIE PLANÉTAIRE.

Les planètes forment une série composée de deux groupes, c'est-à-dire que toutes possèdent des caractères communs à la série, des caractères moins tranchés particuliers au groupe dont elles font partie, et des caractères spéciaux qui constituent leur individualité. Leurs caractères généraux tiennent à leur origine. Ce sont : 1° de se mouvoir dans des courbes planes, dont les rayons recteurs décrivent autour du soleil, placé à l'un des foyers, des aires proportionnelles au temps ; 2° de parcourir des ellipses presque semblables à des cercles, par suite des rapprochements de leurs foyers ; 3° d'accomplir leurs révolutions dans des temps dont les carrés sont proportionnels aux cubes des grands axes des orbites. Si la loi de Bode sur les distances des planètes au soleil n'est point parfaitement exacte, si Mercure, Vénus et la Terre lui donnent un démenti, il n'en est pas moins vrai qu'elle possède un dégré d'approximation suffisant pour mériter d'être signalée comme reliant encore les planètes les unes aux autres. Ainsi donc, la communauté d'origine et la solidarité de fonctions, voilà les deux faits qui caractérisent surtout la série planétaire.

Si l'on considère les planètes télescopiques comme un groupe intermédiaire formant une zône de séparation, les planètes les plus rapprochées du soleil seront intérieures et les autres extérieures. Les planètes intérieures jouissent de propriétés analogues; elles tournent sur leurs axes dans des temps presqu'égaux, qui se rapprochent pour chacune du jour terrestre. Elles sont médiocrement

aplaties aux pôles, de grandeur moyenne, d'une densité à peu près cinq fois plus grande que l'eau, à l'exception de Mercure, qui pèse environ quatorze fois plus. Les planètes extérieures sont énormément plus grosses et beaucoup moins denses. Leur aplatissement aux pôles est plus considérable, leur rotation au moins deux fois plus rapide ; ajoutons que leurs satellites sont nombreux, et remarquons bien que les transitions brusques qui existent entre les divers termes de ces deux groupes n'excluent pas la généralité des règles secondaires auxquelles chaque groupe se trouve soumis. Ainsi la vitesse de rotation augmente de Mercure à Neptune avec la durée de la révolution autour du soleil, tandis que la densité marche en sens inverse, mais sans régularité géométrique.

DES COMÈTES.

La famille des comètes se sépare des planètes par des caractères tout à-fait tranchés. Les comètes ne parcourent point des ellipses presque circulaires, mais des ellipses très allongées, quelquefois même des paraboles ; de telle sorte qu'elles peuvent venir se chauffer aux rayons de notre soleil pour disparaître à jamais. Leurs inclinaisons varient, et beaucoup s'en faut qu'elles appartiennent à ces plans très rapprochés dans lesquels se meuvent le soleil et les astres, ses satellites ; elles peuvent avoir, par rapport à ce plan, toutes les inclinaisons possibles. On appelle noyau leur point central, qui est la partie la plus lumineuse, et chevelure, la nébulosité qui les environne. Les astronomes ont dressé un catalogue des comètes étudiées ; mais il ne renferme pas la description de 180 trajets de ces astres si nombreux dans le ciel.

La comète de Halley est la première dont on ait an-

noncé la périodicité et prédit le retour. Son histoire présente ce fait remarqnable, que Clairaut annonça que ce retour serait retardé de 618 jours par l'action de Jupiter, ce qui se vérifia. Depuis lors, la comète de 1770, la comète d'Encke ou à courte période, la comète de six ans trois quarts ou de Biela, la comète de 1843 et celle de Faye, ont eu le privilège, entre toutes les autres, d'intéresser non-seulement les astronomes, mais encore le public éclairé.

Dans une étude claire et précise comme tout ce qu'il écrit, Arago s'est occupé de toutes les questions qui concernent les comètes; il a dit leur variabilité de formes, décrit leurs anneaux et leurs queues, prouvé qu'elles empruntent au soleil une grande partie de leur lumière, sans établir toutefois qu'elles n'aient aucune lumière propre; il a démontré par A plus B qu'elles n'exercent aucune action sensible sur le cours des saisons, qu'il n'y a aucune chance qu'elles puissent venir heurter la terre; que notre globe n'a jamais été choqué, au moins fortement, par l'un de ces astres; que la terre peut passer par la queue d'une comète sans en éprouver aucune influence fâcheuse, quoiqu'aucun fait de ce genre n'ait encore été signalé. Arago établit encore que les brouillards secs de 1782 et 1831 n'ont pas été produits par des queues de comètes, et que la lune non plus n'a jamais été choquée par un de ces astres. Tout en acceptant qu'une énorme comète puisse enlever la terre à sa position et l'entraîner à sa suite comme un satellite, il prouve le peu de probabilité d'un fait semblable; il établit enfin que la comète de 1680 n'a pas produit le déluge, et que le choc d'une comète n'a point subitement changé les latitudes des divers points de notre globe.

Nous renvoyons aux intéressants écrits d'Arago tous ceux qui désirent d'autres renseignements sur ces nombreuses questions; pour nous, c'est surtout à un autre point de vue que nous nous occupons du Ciel; nous savons qu le système dont nous faisons partie est peu variable,

qu'il oscille autour d'un état moyen, et nous avons foi dans sa stabilité : c'est par cette raison toute religieuse et toute philosophique, que nous avons foi aussi dans la grandeur des lois qui gouvernent les mondes.

D'où viennent les comètes ? voilà par où nous eussions désiré commencer et par où nous regrettons de ne pouvoir finir. Sur cette question, rien ne nous éclaire, et nous n'aurions à présenter que de vagues hypothèses ; autant vaut garder le silence.

DES ÉTOILES FIXES.

Il y a deux mille ans qu'Hypparque déterminait la position de 1,080 étoiles. Parmi les astres qui forment les constellations dont cet astronome et d'autres savants de l'antiquité nous ont laissé la description, il en est quelques uns qui ont singulièrement changé d'éclat ; d'autres ont disparu peut-être pour toujours ; d'autres se sont éclipsés pendant un temps, tandis qu'il est des étoiles nouvelles qui ont apparu dans le ciel depuis les écrits de l'antiquité. L'intensité des lumières célestes a donc des variations qui peuvent tenir à des causes très différentes les unes des autres.

L'étoile du pied de devant du Bélier était, au temps d'Hipparque, une étoile remarquable ; elle n'est plus aujourd'hui que de quatrième grandeur. L'étoile Alpha de Cassiopée, autrefois plus brillante que Bèta, est aujourd'hui moins lumineuse. Le 10 octobre 1781, W. Herschell aperçut la cinquante-cinquième d'Hercule placée sur le col de la constellation, et remarqua qu'elle était rouge. Le 11 avril 1782, il l'aperçut de nouveau, et la nota comme une étoile ordinaire ; le 24 mai 1791, il n'en restait plus aucune trace. Sirius, l'une des plus brillantes

des étoiles du ciel, était rougeâtre il y a 1900 ans. Ces variations dans l'intensité lumineuse des astres qui embellissent nos nuits, ont été pour les astronomes une source d'études nouvelles. On s'est demandé s'il n'y aurait pas quelque chose de régulier dans l'apparition et la disparition de certains astres, et la question a bientôt été résolue pour plusieurs.

En 1639, Phocylides Holwarda reconnut que l'omicron de la Baleine était périodiquement visible et invisible. On sait aujourd'hui que le temps qui s'écoule entre deux disparitions successives de cet astre est de 331 jours; le Khi, du Cygne, visible pendant 404 jours, disparaît pendant 90; pour d'autres étoiles, la lumière s'affaiblit et décroît rapidement, et reparait ensuite : quelquefois ces phases sont assez rapides pour ne durer que quelques jours.

On a formé deux classes des étoiles variables : dans l'une on a placé toutes celles qui le sont réellement; dans la seconde, celles sur lesquelles on a des doutes.

On s'est épuisé en conjectures sur les motifs de la variation d'intensité des étoiles. Le tort des savants a été de tout vouloir expliquer par une seule cause, là où il y avait probablement des phénomènes très différents. Bouillaud a rendu compte de la disparition de certaines étoiles, en les considérant comme des corps lumineux dans une partie de leur surface, obscurs dans le reste, et doués d'un mouvement de rotation autour de l'un de leurs diamètres.

Il est d'autres étoiles qui sont doubles et qui tournent autour l'une de l'autre : quelquefois elles sont de couleur différente; l'une est blanche et brillante ou bleue, l'autre est rouge, et leur valse immense s'accomplit silencieusement à travers les espaces sans bornes dont la science seule nous a révélé l'infini. Les étoiles doubles ou multiples entraînent peut-être à leur suite des cortéges de planètes et de lunes invisibles à nos faibles yeux, même armés des plus puissants télescopes; mais le centre de

leurs mouvements se trouve dans un espace qui paraît vide, occupé seulement par de la matière cosmique ou par un corps obscur. Il ne s'en suit pas cependant qu'il n'existe aucune analogie entre ces corps et ceux de notre système solaire. Si, pour nous, le centre des planètes est situé à l'intérieur d'un corps visible qui est notre soleil, que l'on considère les choses sous un autre point de vue, que, placé en esprit dans un autre astre, l'on examine le mouvement du soleil et des planètes les plus brillantes de son cortége, et peut-être alors l'analogie avec les étoiles multiples du ciel deviendra-t-elle plus sensible.

Le temps que la lumière met à nous venir des étoiles, nous est un gage de leur éloignement ; il faut 9 ans un quart à un rayon lumineux parti de la soixante onzième du Cygne, pour arriver jusqu'à la terre. La lumière des étoiles visibles avec le télescope de 10 pieds met au moins mille ans à traverser les espaces pour se montrer à nous ; d'autres étoiles mettent au moins 2,700 ans à nous manifester leur clarté, et parmi les nébuleuses, il en est qui mettent des centaines de milliers d'années et même des millions d'années à nous faire parvenir leur lumière.

Il y a donc des étoiles et des corps brillants dans le ciel qui ont changé de place depuis longtemps, qui ont changé d'aspect et de forme, qui se sont évanouis, qui sont morts, peut-être, quand leur lumière paraît à des astres naissants et à des astres vieillis, sans que l'on puisse le moins du monde apprécier quelle quotité du ciel cette lumière a parcourue. En présence d'une semblable immensité, que l'homme, que les heures, que les années, que la vie sont peu de chose !!! Mais quelle est grande cette pensée par laquelle Dieu a permis que ses enfants comprissent quelque peu les merveilles de ses œuvres!

Les nébuleuses sont ces lumières diffuses que l'on remarque dans toutes les parties du ciel. Elles résultent d'une collection prodigieuse d'étoiles que l'œil et les faibles instruments ne peuvent distinguer, ou elles sont le produit d'un amas de matière diffuse qui est lumineuse

par elle-même. Beaucoup de nébuleuses stellaires, après avoir résisté à des grossissements de 50, de 100, de 150 et de 200 fois, se décomposent en étoiles distinctes quand on les examine avec un télescope d'un pouvoir grossissant de mille. Les nébuleuses stellaires varient dans leurs formes; cependant elles ont, en général, l'aspect d'un anneau elliptique ; mais cet aspect n'est qu'une apparence, et c'est ainsi que la forme sphérique doit se montrer à nos yeux. On en remarque qui n'ont point de contours réguliers, l'on en voit qui paraissent comme un anneau brillant obscur au centre, d'autres ressemblent à des éventails, à des aigrettes, à des lignes droites, etc., etc.

Des appréciations, aussi exactes que possible dans l'état actuel de nos connaissances, portent à penser qu'une nébuleuse, grande en apparence comme le dixième de la lune, ne contient pas moins de 20,000 étoiles. Ces immenses agglomérations d'astres ne sont pas uniformément répandues dans toutes les régions du ciel ; en général, elles sont distribuées par couches.

Les nébuleuses diffuses affectent toutes les formes, et présentent souvent comme des points de condensation. Ticho-Brahé, Kœpler, et d'autres astronomes avant et depuis eux, ont considéré ces immenses amas de matière cosmique comme le lieu de formation de nouveaux systèmes solaires. Herschel a fait plus, il a démontré la possibilité et la probabilité de formations semblables, et si nous pouvions reproduire ici les belles leçons d'Arago dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes et dans son cours de l'Observatoire, ces propositions seraient pour tous, vérités acquises.

De Humbold a écrit sur la question qui nous occupe en ce moment, et sur la position dans le ciel de notre système solaire, quelques passages intéressants par lesquels nous croyons devoir terminer cette première partie.

« Il a fallu, dit ce savant, recourir à des hypothèses plus ou moins vraisemblables sur les diverses grandeurs des étoiles et sur leur nombre relatif, c'est-à-dire sur leur

accumulation plus ou moins marquée dans les espaces égaux que circonscrit le champ d'un télescope donné, armé toujours du même grossissement, pour évaluer l'épaisseur des couches ou des zônes qu'elles constituent. Aussi est-il impossible d'attribuer à ces aperçus, quand il s'agit d'en déduire les particularités de la structure des cieux, le même dégré de certitude auquel on est parvenu dans l'étude des phénomènes particuliers à notre système solaire, ou dans la théorie des mouvements apparents et réels des corps célestes en général, ou même dans la détermination des révolutions accomplies par les étoiles composantes d'un système binaire autour de leur centre commun de gravité. Cette partie de la science du Cosmos ressemble aux époques fabuleuses ou mythologiques de l'histoire. Toutes deux remontent, en effet, à ce crépuscule incertain où viennent se perdre les origines des temps historiques et les limites de l'espace que nos mesures cessent déjà d'atteindre. Alors l'évidence commence à disparaître de nos conceptions, et tout invite l'imagination à chercher en elle-même une forme et des contours arrêtés pour ces apparences confuses qui menacent de nous échapper.

« Mais revenons à notre comparaison entre la voûte céleste et une mer parsemée d'îles et d'archipels ; elle aidera à mieux saisir les divers modes de répartition des agrégats isolés que forme la matière cosmique, de ces nébuleuses non résolubles, condensées autour d'un ou de plusieurs centres, portant en elles-mêmes l'indice de leur antiquité; de ces amas d'étoiles ou de ces groupes sporadiques distincts qui présentent des traces d'une formation plus récente. L'amas d'étoiles dont nous faisons partie, et que nous pourrions appeler ainsi une île dans l'univers, forme une couche aplatie, lenticulaire, isolée de toutes parts ; on estime que son grand axe est égal à sept ou huit cent fois la distance de Sirius à la Terre, et le petit axe à cent cinquante de ces unités. Quand à la grandeur absolue de l'unité dont il s'agit, pour s'en former une

idée, on peut supposer que la parallaxe de Sirius ne dépasse point celle de la brillante du Centaure ; dans ce cas, la lumière emploierait trois années à parcourir la distance qui nous sépare de Sirius. D'après les admirables travaux de Bessel sur la parallaxe de la soixante-unième du Cygne, étoile dont le mouvement propre considérable laissait soupçonner la proximité, un rayon lumineux parti de cet astre ne peut arriver jusqu'à nous qu'après neuf ans et un quart. »

« Notre amas d'étoiles, dont l'épaisseur est relativement faible, se partage en deux branches sur un tiers environ de son étendue : on pense que le système solaire y est situé excentriquement, non loin du point de partage, plus près de la région ou brille Sirius que de la constellation de l'Aigle, et presqu'au milieu de la couche dans le sens de son épaisseur. »

« Nous l'avons dit plus haut, c'est en jaugeant systématiquement le Ciel, c'est en comptant les étoiles contenues dans le champ invariable d'un télescope dirigé successivement vers toutes les régions de l'espace, que l'on est parvenu à fixer ainsi la place de notre système solaire, à déterminer la forme et les dimensions de l'amas lenticulaire d'étoiles dont il fait partie. En effet, si les nombres plus ou moins grands d'étoiles que renferment des espaces égaux, varient en raison de l'épaisseur même de la couche dans chaque direction, ces nombres doivent donner la longueur du rayon visuel, sonde hardiment jetée dans les profondeurs du ciel, lorsque le rayon atteint le fond de la couche stellaire ou plutôt sa limite extérieure, car il ne peut être question ici ni de haut ni de bas. Dans le sens du grand axe, le rayon visuel doit rencontrer les étoiles échelonnées suivant cette direction, en beaucoup plus grand nombre que partout ailleurs ; les étoiles sont, en effet, fortement condensées dans ces régions, et comme réunies dans une nuance générale qu'on peut comparer à une poussière lumineuse. Leur ensemble dessine sur la voûte céleste une zône qui paraît l'envelopper complète

ment. Cette zône étroite, dont l'éclat inégal est interrompu çà et là par des espaces obscurs, suit, à quelques dégrés près, la direction d'un grand cercle de la sphère, parce que nous sommes placés près du milieu de la couche d'étoiles et dans le plan même de la voie lactée, qui en est la perspective. Si notre système planétaire se trouvait situé à une grande distance de cet amas d'étoiles, la voie lactée offrirait l'apparence d'un anneau ; à une distance encore plus forte, elle apparaîtrait, dans un télescope, comme une nébuleuse irréductible terminée par un contour circulaire. »

OBSERVATION SUR L'ORDRE DES MATIÈRES.

Au lieu de mettre en tête de la première partie de ce livre le résumé des conclusions qui en découlent, nous l'avons conservé pour la place qu'il occupe, afin de le rapprocher du résumé de la deuxième partie. Nous engageons nos lecteurs, maintenant qu'ils sont au courant des idées générales de la philosophie de la science, à lire attentivement ces deux résumés et celui qui se trouve en tête de la troisième partie de notre livre. C'est ainsi qu'ils se familiariseront avec des croyances dont ils trouveront la démonstration dans les divers chapitres de ce Manuel.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Tout notre système solaire oscille autour d'une situation moyenne ; aussi présente-t-il de grandes conditions de stabilité dont la durée semble indéfinie, ce qui permet aux vies individuelles de chacun des astres qui le composent de se développer en liberté sans inquiétude prochaine d'avenir.

La science ignore si la matière cosmique qui a formé les mondes existe de toute éternité aussi ancienne que Dieu, ou si une puissance préexistante l'a fait sortir du néant.

Quoiqu'il en soit, cette matière excessivement dilatée qui occupe encore à l'état informe des espaces immenses dans le ciel, voilà la substance qui a servi à former les systèmes solaires et le nôtre en particulier.

Notre système solaire n'a donc pas été créé dans le sens propre de ce mot, mais il s'est formé par le refroidissement et par la gravitation au sein d'une masse gazeuze antérieure à lui ; il est donc une émanation et une transformation de ce qui l'a précédé.

Les planètes et les satellites qui composent ce système ayant existé sous une autre forme dans l'atmosphère jadis excessivement dilatée du soleil, ne sont autre chose que des émanations de ce corps immense arrivées par des transformations successives à l'état qu'elles présentent aujourd'hui.

Les satellites des planètes et les anneaux de Saturne sont des émanations de leurs planètes respectives formées aux limites successives de leurs atmosphères, comme les planètes se sont formées par le refroidissement et la gravitation aux limites successives de l'atmosphère du soleil.

Les périodes progressives présentées par la matière

qui compose notre système solaire forment une série de termes qui sont tous l'émanation les uns des autres, qui tous ont été produits par une évolution qui n'a fait autre chose que transformer successivement le premier terme dans le second, le second dans le troisième, le troisième dans le quatrième.

Les corps qui gravitent autour du soleil forment aussi une série dont les termes différents ont tous été produits par émanation du soleil, et non, cette fois, par émanation les uns des autres. Ils sont, du reste, reliés entre eux par une commune origine, par la symétrie des formes, par la solidarité de fonctions, et par les lois de Kœpler, auxquelles ils sont tous soumis.

La série de nos planètes se divise en deux groupes ou familles, dont les membres ont entre eux des relations de parenté exprimées par leurs origines, leurs volumes, leur vitesse de rotation, et quelques autres propriétés respectives plus ou moins développées dans chacun des deux groupes.

Tout ce que nous savons sur les comètes, les aréolithes, les étoiles, les nébuleuses réductibles et les nébuleuses irréductibles, confirme les propositions qui précèdent et l'immense antiquité de l'univers, dont beaucoup de collections d'astres existent depuis des millions d'années.

Remarquons encore que chacune des planètes a reproduit dans les premières phases de sa vie, c'est-à-dire dans son embryologie, les principaux phénomènes de la formation du système entier. Cette observation s'applique surtout à la planète Saturne, et nous verrons plus tard l'embryon de l'homme passer dans le sein de sa mère par des formes diverses qui sont les états réguliers des espèces inférieures à lui, de manière à rappeler toutes les phases parcourues par l'organisation des animaux qui le précèdent dans l'échelle des êtres.

Il y a donc dans cette Genèse mille pressentiments sur l'évolution de notre globe, sur celle de l'homme lui-même et de l'humanité.

Trois vérités sont inscrites sur la voûte des cieux.

La première, que la Providence a produit les plus grands corps de la nature non point par création, mais par émanation ;

La seconde, qu'elle les a modifiés par une série de transformations toutes progressives dans les faits à nous connus, toutes produites par l'action constante des lois immuables de la nature ;

La troisième, que chaque série renferme ses harmonies, et que chacun des corps étudiés jusqu'à ce jour a vu ses attractions déterminer et régler sa destinée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉSUMÉ.

Après avoir été un anneau de la matière cosmique qui entourait le soleil, après avoir brillé comme une petite étoile, après avoir eu son atmosphère sombre et sa photosphère brillante, notre terre s'est refroidie successivement, laissant lentement déposer toutes les substances qui formaient autour d'elle une immense couche gazeuse, puis elle a donné naissance à 27 ou 28 formations que 12 soulèvements principaux ont mises en évidence.

Dans les diverses couches de ces dépôts formés à la surface du globe se trouvent les débris des êtres organisés des autres âges.

Ces débris attestent que la vie a toujours marché du simple au composé, et que les organes des végétaux et des animaux se sont de plus en plus perfectionnés, de manière à produire successivement la série des végétaux et la série des animaux qui existent actuellement à la surface du globe.

Les tremblements de terre et les volcans contribuent à nous éclairer sur l'état intérieur de la terre et sur l'histoire de la formation de son écorce.

Notre globe présente cinq organes qui se sont développés simultanément, à savoir :

Les continents ou placenta terrestre, les eaux, l'atmosphère, la substance végétale et la substance animale.

Tout ce qui existe à sa surface est émané de sa substance, comme lui-même il est émanée de la substance

du soleil. Toutes ces émanations diverses ont été suivies de transformations et successives et progressives.

Il n'y a pas eu à la surface du globe de création dans le véritable sens de ce mot ; tout ce qu'il nous présente s'est produit par émanation et s'est développé par des transformations successives.

L'étude du placenta terrestre conduit à penser que la forme actuelle de nos continents sera longtemps définitive, tout en indiquant les ressources immenses accumulées par les siècles au profit de l'humanité.

L'étude de l'air atmosphérique semble prouver que l'homme aura désormais plus de puissance que les réactions directes des agents naturels pour le modifier. Cette étude enseigne en outre une foule de données intéressantes pour les associations humaines.

Les mers ont formé successivement leurs grands dépôts, leur salure ne se modifiera guère d'ici des milliers d'années, et l'on peut dire qu'elles oscilleront longtemps autour d'un état moyen fournissant à l'espèce humaine des ressources qu'elle commence à peine à exploiter.

L'agriculture modifiera profondément, lorsqu'elle sera organisée, toutes les espèces végétales qu'elle jugera convenable de conserver à la surface de la planète.

La climatologie nous enseigne les conditions générales de la culture du globe ; elle nous montre de plus que ces conditions n'ont changé depuis 3,000 ans que sous l'influence de l'homme.

L'étude des substances fertilisantes et des nouveaux procédés agricoles, nous prouve qu'il serait plus facile à la France, avec une bonne organisation, de nourrir 72 millions d'hommes, qu'il ne le lui est aujourd'hui de subtanter à peine, comme elle le fait, ses 36 millions d'habitants. De là, pour l'humanité, les conséquences les plus importantes.

Ce livre est le premier ouvrage, peut-être, où l'on ait clairement affirmé l'unité du plan de la nature, non-seulement en ce qui concerne les animaux, mais encore pour

les quatre grandes vies minérale, végétale, animale et sociale, en laissant de côté toutes les données poétiques ou métaphysiques, pour ne s'appuyer que sur des faits scientifiquement étudiés. Nous admettrons donc, pour la substance végétale, qu'elle s'est produite par émanation, développée par transformation, tantôt par une seule série, tantôt par des séries parallèles ; nous admettrons encore que les harmonies végétales sont le résultat de la distribution des végétaux en groupes et en séries échelonnées et non interrompues, et que chaque végétal, guidé par ses attractions, s'est fait à lui même sa destinée. En deux mots, la physiologie végétale dans tout ce qui concerne les genres, les espèces, les variétés, l'organogenésie, la reproduction, les monstruosités, sera pour nous la préface de deux physiologies plus complexes et plus élevées ; la physiologie animale et la physiologie sociale, fait important, que Raspail a pressenti, qu'il a indiqué, mais qu'il n'a pas suffisamment démontré.

Les espèces animales sont formées sur un seul, plan et constituent une grande série dans laquelle les animaux inférieurs ne sont que les supérieurs arrêtés dans leur développement.

Les monstruosités, loin d'être une protestation contre les lois connues de la nature, s'expliquent parfaitement au moyen de ces lois dont elles sont une éclatante confirmation.

Les animaux supérieurs parcourent dans leur vie fœtale toute l'échelle des êtres.

L'homme résume toutes les vies de la série animale avant de développer sa vie propre, arrivant ainsi, par des transformations successives et progressives, à son état définitif.

L'embryologie en nous donnant les règles du développement du corps humain, en nous enseignant son organogénésie, nous indique aussi les régles de l'embryologie et de l'organogénésie sociale. Dans la troisième partie de cet ouvrage, nous aurons donc nécessairement à con-

tinuer l'œuvre de Saint Simon et de Fourrier, en étendant à l'humanité les grandes lois de la physiologie comme ils l'ont fait pour la gravitation et les affinités.

Les conditions de la vie à la surface du globe ont été tout d'abord très favorables à la production des genres, puis à la production des espèces, mais elles ne le sont plus qu'à la production des variétés.

Plus l'incubation de l'œuf dans la matrice est longue, proportionnellement à la masse du fœtus, plus l'animal se trouve doué à sa naissance d'organes parfaits.

La période humanitaire et la période historique ont saisi les créations animales à des dégrés divers d'avancement sur les différents points du globe.

La Nouvelle-Hollande, Bornéo, Sumatra, Madagascar, le Cap de Bonne-Espérance, l'Ancien Monde, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud ont eu leurs créations spéciales d'espèces animales, ou plutôt leurs transformations spéciales.

L'homme peut accomplir de grands progrès dans la culture et la domestication d'un grand nombre d'espèces, les unes domestiques, les autres sauvages.

Il pourra produire des mulets nouveaux et de nombreuses et utiles variétés des espèces connues.

Les races humaines actuelles les plus inférieures ne sont pas destinées à périr, mais à s'élever par des transformations, suites de croisements.

La vie et l'intelligence humaine doivent être étudiées physiologiquement. Les faits intellectuels et moraux sont soumis aux influences des affinités.

La nourriture de l'homme adulte à son minimum, indiqué par la chimie moderne et signalé par Dumas, c'est la ration du cavalier français.

La respiration de l'homme a aussi ses exigences physiologiques indiquées par la science.

La formation du chyle et la nutrition sont des faits dont la chimie rend parfaitement compte.

La calorification est une fonction très bien expliquée par Bequerel.

La circulation du sang est en grande partie produite par la loi de la pesanteur.

L'homme adulte est, sous le triple rapport physique, intellectuel et moral, le produit de deux facteurs : la nature et l'éducation.

La société peut pétrir et modifier l'espèce humaine par l'éducation, comme elle le fait pour les espèces domestiques.

Elle est bien plus responsable des fautes des individus que les individus eux-mêmes,

Une excellente éducation, un système pénitentiaire basé sur la physiologie, voilà donc les premiers besoins de toute société qui comprend ses devoirs.

La pensée, la volonté elle-même, sont, comme l'a dit Raspail, le résultat de combinaisons atomiques entre deux éléments subtils et impondérables : l'impression et la propension.

Les facultés intellectuelles sont multiples. Sous le rapport des intelligences et de la cranioscopie, les animaux forment une série bien évidente, de la grenouille à l'homme.

Les preuves de la multiplicité des facultés intellectuelles sont excessivement nombreuses.

Chaque faculté intellectuelle est douée de mémoire, de jugement, d'imagination et d'imitation.

L'étude physiologique du cerveau, organe de l'intelligence, conduit scientifiquement à la morale, d'où le positivisme d'une morale ainsi démontrée.

Tout ce qui existe peut être classé en sept séries. Toutes ces séries sont soumises aux lois générales de la nature. Toutes expriment des progrès accomplis par des transformations successives; toutes représentent la volonté de Dieu. Donc l'homme doit vouloir accomplir la loi sériaire à laquelle est soumise l'humanité.

L'idéal de l'homme doit être de s'élever de plus en plus au dessus des animaux, par le développement des facultés qui lui sont propres, à savoir : la religiosité, la sociabilité, l'idéalité, la causalité, et de leur soumettre,

par une bonne éducation, toutes ses attractions, qui toutes alors deviendront bonnes et utiles.

La masse cérébrale est une république des organes matériels de l'esprit, une assemblée délibérante de facultés passionnelles, intellectuelles et morales. Cette grande vérité permet de faire disparaître toutes les dissidences qui séparent les philosophes et de les ramener à l'unité.

Au point de vue auquel nous nous plaçons, l'étude n'est que la transformation de la prière, comme la science est la transformation de la grâce.

Gall comptait 27 facultés primitives, dont 8 spéciales à l'homme. Spurzheim, dont la classification vaut mieux, admettait quelques autres facultés de plus. Quelle que soit la classification que l'on admette, l'on arrive aux mêmes conséquences morales.

Les sens sont des prolongements ou appendices cérébraux placés en dehors de la boîte osseuse, pour aller au devant des sensations.

Chaque sensation exige trois faits : l'impression, la transmission et la sensation proprement dite.

Une impression devient durable par une combinaison stable entre la propension et l'impression.

Malgré l'état normal et régulier des appareils des sens, les sensations peuvent être défectueuses si les organes cérébraux, appliqués à juger les impressions, ne sont pas en état de les apprécier convenablement.

L'étude des sens est instructive mais, elle est loin d'avoir l'importance que lui attribuait une école célèbre. — S'il n'y a pas d'idées innées, l'on peut affirmer qu'il existe des propensions innées. — Les aveugles jugent des distances par la vue lorsqu'on leur rend la vision. — Les défauts des facultés intellectuelles et des organes des sens sont souvent héréditaires.

L'homme vient au monde avec les dispositions physiologiques nécessaires pour se créer un langage. Les rapports des sens avec les idées expliquent les rapports généraux des langues.

Les faits de démonomanie, d'extase, de magnétisme animal, de catalepsie, sont des phénomènes d'ordre naturel, que la science classe et apprécie sans les avoir encore convenablement expliqués jusqu'à ce jour. Ils sont de tous les temps, de tous les lieux, et les faits surprenants auxquels ces phénomènes donnent naissance, peuvent être produits par certaines personnes tout-à-fait indépendamment des croyances religieuses dans lesquelles elles ont foi. Aussi les prétendus miracles des Swedemborgistes et leurs cures merveilleuses ne sont que des phénomènes très-naturels, que le magnétisme religieux d'un musulman ou d'un indien pourrait tout aussi bien produire.

LA TERRE ET SES ORGANES.

Au premier jour de son existence, la terre n'est autre chose qu'un anneau de matière cosmique faisant partie de l'atmosphère du soleil.

Dans une seconde phase, elle se forme à la limite de cette atmosphère par la condensation de la matière gazeuse, et la lune à son tour se produit de la même manière à la limite de l'atmosphère terrestre.

Dans une troisième période, la terre se présente comme une petite étoile, ayant comme le soleil qui nous éclaire une atmosphère de gaz enflammés, puis au-dessous une atmosphère sombre formée de sels volatilisés qui enveloppent une sphère incondescente et semi-liquide.

Dans une quatrième période, notre globe est un petit soleil éteint qu'entoure encore une épaisse atmosphère de gaz, de vapeurs et de sels volatilisés; sa surface est formée par une croute brûlante composée de roches primitives de silicates de diverses natures et surtout de granit. (1)

(1) Les principales roches primitives sont le Feldspath, qui se compose de silicates de chaux, d'alumine, de potasse ou de soude; le Pyroxène,

Sur cette croûte se déposent les substances les moins volatiles de l'atmosphère, en produisant des réactions chimiques aussi grandioses que le laboratoire dans lequel elles s'opèrent.

Dans la cinquième période de sa vie, notre globe, considérablement refroidi, se trouve recouvert par de nombreux dépôts amorphes ou cristallisés de sels et d'oxides; son atmosphère est encore impropre à la vie des plantes et des animaux, et sa croûte trop brûlante pour leur permettre d'exister.

Une sixième phase se manifeste par la continuation du refroidissement; les eaux roulent à la superficie de la terre et malgré leur température relativement très élevée, quelques plantes, quelques animaux presque aussi inférieurs, se produisent selon les conditions physiologiques de leur existence, soit au sein des eaux, soit à la surface des crêtes qui émergent. C'est ainsi que la vie végétale et la vie animale se formulent et s'essaient timidement encore, prêtes à se manifester bientôt avec des organes plus nombreux, plus compliqués et plus parfaits. Mais ne fallait-il pas que les végétaux et les animaux commençassent par de simples vésicules organisées, par du tissu cellulaire, pour arriver successivement à présenter des êtres d'une nature plus élevée? La Providence qui avait formé les mondes sous l'influence d'une seule loi, la gravitation, la Providence, qui avait fait sortir les planètes et leurs satellites par émanation de l'atmosphère du Soleil pouvait-elle se donner à elle-même un démenti en recourant à une autre méthode pour la formation des espèces animales et végétales; devait-elle et pouvait elle imposer silence à cette attraction moléculaire qui avait été, qui

l'Amphibole et le Péridot, formés de silice d'alumine de chaux et de protoxide de fer; le Mica, qui contient des silicates à base d'alumine de chaux, de potasse et d'oxide de fer; le Quartz, qui n'est autre chose que de la silice ou acide silicique; le Granit qui est un composé de Feldspath, de Quartz et de Mica; le Porphyre, qui est formé d'une pâte feldspathique renfermant des cristaux de Feldspath; le Gneiss, qui n'est autre chose qu'un granit auquel la disposition des lames de Mica donne un aspect schisteux.

était encore sa manifestation sous les formes les plus harmonieuses et les mieux ordonnées, pour se retourner vers un autre mode de création ? Après avoir ménagé les transitions entre la 1re et la 7e époque du globe terrestre eût il été rationel de les brusquer ?....

La Providence, que nous ne connaissons que par les grandes lois de la nature, ne crée rien que graduellement, et par cela même, n'ayant pu produire que successivement les végétaux et les animaux, elle a procédé du simple au composé, leur donnant d'abord des organes d'imbibition, rudiments des organes digestifs, que suivent ensuite des organes respiratoires, des organes du mouvement, des organes générateurs, puis enfin des organes de circulation et de sensibilité de plus en plus développés. Il n'est donc pas étonnant de ne trouver dans les anciens dépôts connus sous le nom de terrain cambrien et composés de grès à gros grains et de quelques couches de calcaire, que des brachiopodes, des entroques, des polypiers et quelques trilobites. Lamarck avait bien raison, quand il proposait de présenter la série zoologique dans un ordre tout différent de celui que nous suivons, c'est à-dire en commençant par les plus imparfaits et les plus simples, pour arriver aux plus composés des animaux.

A la septième époque de la vie de la terre, à son septième jour, pour parler le langage de Moïse, un soulèvement produit la première saillie durable qui se soit conservée à la surface de notre vieille Europe, dirigé E. 25° S plus récent que le terrain que l'on appelle de transition inférieur, plus ancien que le terrain de transition moyen ; c'est à lui qu'appartiennent le Westmoreland et le Hundsruck en Ecosse, ainsi que les granits qui ont soulevé et percé le terrain cambrien dans la Bretagne et la Normandie, et que l'on trouve si souvent à nu au centre de la Bretagne, qu'ils coupent en travers, où parfois ils forment des dômes arrondis comme le Men ou Menez Guen (montagne blanche) sur la route de Baud à Pontivy.

Pendant toute la durée de la période qui suivit, se produisirent des grès à gros grains, du schiste ardoisier, du calcaire appartenant à la formation que les géologues ont appelée silurienne, puis les vieux grès rouges et l'anthracite du terrain dévonien. Cette phase de la vie du globe atteste, par les productions géologiques qui lui appartiennent, de nombreuses transformations et des progrès véritables. Par le calcaire, la Providence fait déjà des réserves abondantes en chaux et en acide carbonique pour les besoins de l'agriculture à venir et les usages industriels des temps futurs; par l'anthracite, elle commence ces provisions de charbon fossile que l'homme utilise aujourd'hui. Sous l'influence de ces dépôts, l'air et l'eau se purifient de manière à permettre à des vies plus exigeantes de se manifester dans leur sein.

Ce dernier fait est capital, et Lamark, s'il l'avait connu, en eut tiré un immense parti pour établir mieux encore sa théorie des transformations.

Dans la période antérieure, la terre n'offrant pas de hautes montagnes, ne possédait par contre aucun bassin profond pour loger les mers. Les eaux recouvraient donc les collines les plus élevées; quelques marécages situés sur des hauts fonds, tels étaient les rudiments de nos continents. L'atmosphère extrêmement impure était impropre à la respiration des mammifères, des oiseaux, des reptiles eux mêmes. Des herbes aquatiques et des fucus réunis aux animaux les plus infimes, témoignaient seuls en faveur des espérances de l'avenir. L'épuration de l'air et de l'eau, suite nécessaire des dépôts de charbon ou anthracite et de carbonate calcaire, modifia profondément cette situation. Des polypiers, des mollusques, des radiaires et de nombreux poissons dans l'ordre animal; des fougères, des calamites, des plantes voisines de celles que nous trouvons dans les houillères, attestèrent successivement les développements de la vie et les progrès de ses organes en regard des changements de l'air, des eaux et de quelques collines émergées.

Nourrir, développer, conserver les individus ; les multiplier et les reproduire, voilà, remarquons le bien avant de passer outre, le but de ce que nous appelons la vie chez les êtres qui la possèdent. Ces phénomènes étant tout-à fait physiques, sont essentiellement du domaine de l'observateur. Il manquerait de philosophie, celui qui ne demanderait pas aux lois de la nature les règles des changements intérieurs qui se manifestent et dans les corps inertes et dans ceux dont la vie est plus apparente, celui qui ne considérerait pas les phénomènes observés dans les corps vivants comme des faits physiques, et qui ne regarderait pas l'organisation comme la manière d'être normale des corps qui ne peuvent cristalliser, parce que, composés de vésicules, leur cristallisation à eux, c'est d'être groupés de manière à former des organes remplissant des fonctions de plus en plus élevées. Il manquerait encore de philosophie, celui qui, après avoir remarqué que tous les animaux ne sont pas susceptibles de penser, de vouloir, d'éprouver des sensations ni même de faire volontairement des mouvements, ne chercherait pas, soit en étudiant les espèces animales actuelles, soit en étudiant les divers terrains géologiques où sont ensevelies les premières espèces, à se rendre compte des transitions dans la graduation des facultés et la multiplication des organes au fur et à mesure que l'on passe de l'une des séries inférieures aux séries supérieures. Aurait-il le moindre esprit d'observation, celui qui ne remarquerait pas que plus les couches géologiques sont anciennes, plus sont inférieurs aussi les fossiles qu'elles renferment?

Désireux de faire bien comprendre comment le progrès géologique s'est manifesté à la surface de la terre et simultanément, dans l'émersion de montagnes nouvelles, dans le creusement des mers et la réduction de leur surface, dans l'épuration de l'air et des eaux, dans le développement des organes des espèces animales et végétales, qui sont arrivées par suite à présenter de nombreuses espèces nouvelles aussi variées pour les formes que pour

les fonctions, nous allons continuer à faire marcher de front l'histoire du progrès des cinq organes de la planète.

La terre, continuant à se refroidir et, par suite, à se contracter, la croûte ou enveloppe qui s'était formée à sa surface prit du retrait, se trouva plus étroite que la masse enveloppée, et trop peu solide pour résister également partout aux réactions intérieures de cette masse brûlante qu'elle renfermait. De là des brisures et des fentes, le soulèvement de certaines parties, l'abaissement de quelques autres, et le redressement de couches horizontalement déposées. Un événement de cette nature, en faisant saillir dans la direction E. 15° S. les Vosges, les collines de la Normandie, du Bocage de la Vendée, et celles de la Bretagne qui sont dirigées de l'Ouest à l'Est, peut servir de date au huitième jour de la vie terrestre. A partir de cette phase nouvelle, les cinq organes de la terre voient accélérer leur mouvement de progrès. Le nombre et l'étendue des îles émergées devient plus considérable. Les pôles ne sont pas encore assez refroidis pour présenter des glaces. D'immenses brouillards, dus à la grande évaporation des eaux, s'opposent la nuit à la déperdition de la chaleur terrestre par le rayonnement, et protégent les plantes et les animaux, pendant le jour, contre l'excès de température, de manière à créer pour la terre entière une climature à peu près égale. Un air moins impur que par le passé couvre la surface du sol. Mêlé d'une grande quantité d'acide carbonique et de vapeur d'eau, plus lourd et plus puissant en énergie refractive que notre air actuel, surtout aux parties inférieures, il prolonge les jours par de plus longs crépuscules, retardant l'apparition, chez les animaux, d'organes pulmonaires perfectionnés, s'opposant par suite à la production d'un cœur double, à deux ventricules et deux oreillettes, et à la parfaite circulation du sang, qui en est la conséquence, ce qui devait faire obstacle à l'apparition des mammifères ou animaux vertébrés pourvus de mamelles, et même à celle des oiseaux, dont la respiration

est si étendue. De hautes montagnes n'avaient pas encore soulevé leurs cimes en dehors de la sphère d'action de la chaleur intérieure de la terre ; il n'existait, à proprement parler, que des collines élevées, sans neiges ni glaciers. Rien ne refroidissait les vents, ils ne rencontraient nulle part les sommets des Cordilières, des Alpes et de l'Hymalaïa, qui divisent aujourd'hui les courants d'air en abaissant leur température. Aussi, nos pays européens devaient-ils nécessairement jouir alors d'une climature analogue aux chaudes journées des contrées intertropicales. Toutefois, la plus grande partie de notre Europe se trouvait encore sous les eaux ; mais d'immenses tourbières augmentaient la surface des îles qui existaient et dessinaient ces contrées qui devaient être un jour les terrains houillers. En Europe, en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande, la végétation présentait partout les mêmes plantes ; c'étaient des cryptogames vasculaires, des fougères grandes comme nos arbres, des lycopodiacés, des équisétacées gigantesques, et d'autres encore voisines des conifères et des cycadées, dont les analogues ne se retrouvent plus aujourd'hui que sous le climat brûlant des Tropiques. Des insectes, des poissons, et même de volumineux reptiles, animaient déjà les terres et les mers de cette époque. L'électricité produite par la vaporisation des eaux et par l'agitation d'une atmosphère plus dense, était une source, une cause nécessaire de grands phénomènes aériens. De temps à autre donc, des orages dont ceux des pays intertropicaux peuvent à peine nous donner une idée, devaient bouleverser la nature entière, hachant et déracinant les arbres, et balayant par des pluies torrentielles tout ce qui se trouvait sur la route des eaux. Les plaines et les coteaux, surtout, perdaient leur chevelure verdoyante, qui s'arrêtait dans les tourbières, au milieu des grands herbages. Bientôt ce dépôt était recouvert par des couches de vase ou de sable enlevées aux côteaux voisins, et c'est ainsi que, par des stratifications successives de carbonne et de calcaire carbo-

nifère, de schiste (1) ou de grès houiller, le globe se préparait à des périodes nouvelles et balançait l'action et le développement de ses cinq organes, les continents, les mers, les airs, la substance végétale et la substance animale.

Ces grands drames des solitudes de l'ancien monde n'étaient pas sans poésie : de temps à autre, au milieu des violentes commotions de la nature bouleversée, la mer, moins profonde que de nos jours, s'élançait au loin sur les terres aplaties de ses rives, produisant d'immenses inondations, des déluges véritables, tandis que les réactions intérieures de la chaleur du globe poussaient sans cesse, à travers les couches de sa surface, des granits, des porphyres quartzifères, des serpentines, des euphotides, des diorites, roches ignées encore brûlantes, échauffées aux chaudes entrailles de la terre, qui devaient produire sur leur passage les révolutions les plus épouvantables. Puis, par intervalles tout rentrait dans l'ordre et le calme renaissait. De nombreuses et fertiles alluvions s'élevaient au-dessus de la ligne ordinaire des eaux ; bientôt elles étaient couvertes d'une végétation luxuriante, que de nouveaux orages et de grandes commotions ensevelissaient encore pour les besoins des temps à venir. Ainsi l'air atmosphérique et les eaux continuaient à se purifier par des dépôts dont l'importance est facile à comprendre, quand on songe que tout le carbone de notre atmosphère ne formerait qu'une couche de houille d'un millimètre 3/10 à la surface du globe, et qu'il faut un siècle de végétation forestière sur la surface qu'elle recouvre pour produire l équivalant de 16 millimètres de houille. Les calcaires, en se déposant, fournissaient un élément de plus à la transformation de ce qui existait. D'un côté, le calcium avait absorbé de l'oxygène pour se

(1) On appelle schiste, des rochers qui se divisent par lames ou par feuilles, comme les ardoises, et qui en ont la texture. On appelle grès les roches siliceuses formées de sables réunis par un ciment quartzeux.

faire chaux ; de l'autre, la chaux absorbait de l'acide carbonique pour devenir carbonate. Le fer carbonaté lui même, si commun dans cette formation, solidifiait aussi lui une masse considérable d'oxygène et d'acide carbonique ; ainsi se produisaient des dépôts successifs de calcaire bleu avec couches de houille, de fer carbonaté, de schiste avec couches de houille et de grès houiller qui composent la formation dite carbonifère ou le terrain de transition supérieure (1).

Nous ne saurions trop le répéter, au fur et à mesure que nous avancerons vers l'époque actuelle, les plantes et les animaux se rapprocheront de ceux qui vivent aujourd'hui sur nos continents et dans nos mers. Les espèces végétales et animales, soit qu'on les classe dans l'ordre naturel et scientifique, soit qu'on les range dans l'ordre géologique, qui est celui de leur apparition, forment toujours deux séries semblables dont les organes sont de plus en plus parfaits.

Dans la série animale, qui est la dominante, l'ordre géologique et l'ordre scientifique commencent par les infusoires pour passer aux polypes et aux radiaires, qui n'ont ni cerveau, ni moëlle épinière, ni moëlle allongée, ni sens, qui sont très-variables dans leurs formes. Viennent ensuite les insectes, les arachnides, les crustacés, puis les annelides, les cirrhypèdes, les mollusques, qui n'ont pas encore de colonne vertébrale, mais qui sont symétriques dans leurs organes, possèdent des sens, un cerveau et le plus souvent une masse médullaire allongée;

(1) Nota. Nous avons dit déjà ce que signifient au point de vue de la composition chimique les noms de Granit et de Porphyre. Les Serpentines sont des roches à base de magnésie souvent tachées de jaune, de vert et de rouge, de manière à rappeler la peau des serpents; leur texture est compacte. L'Euphotide est une roche feldspathique compacte, avec jade et diallage Les Diorites sont encore des roches feldspathiques coloriées par de l'Amphibole. Il était impossible que ces roches brûlantes se trouvassent au contact des roches et des terrains formés par dépôt sans en modifier profondément la contexture, quelques fois même la nature chimique.

viennent enfin les vertébrés, c'est-à-dire les poissons, d'abord, puis les reptiles, les oiseaux et les mammifères, sur les caractères desquels nous n'avons point en ce moment à nous étendre.

Le soulèvement du nord de l'Angleterre et de la pointe occidentale de la Basse-Bretagne, attribué en Angleterre à l'éruption des roches trapéennes, en Basse-Bretagne à celle des rochers amphiboliques, soulèvement dirigé S. 5° E., vint clore ou interrompre la série des dépôts houillers et donner naissance à la 8e phase de la vie terrestre. Alors se forme le terrain dit penéen. Un nouveau grès rouge, renfermant très-peu de restes organiques, quelques fois des schistes bitumineux du calcaire mêlé de schiste que l'on appelle zechstein, voilà les éléments de ces dépôts, qui devaient commencer la série des terrains secondaires.

Les reptiles étaient rares dans la houille, ils venaient à peine de paraître; ils deviennent communs dans cette formation, dans laquelle l'on remarque aussi des plantes de la famille des conifères. Le soulèvement des Pays-Bas et du pays de Galles interrompit cette formation par une brusque révolution, et fut suivi de l'apparition du grès des Vosges, neuvième époque, neuvième date de la terre dans la partie européenne, qui n'a laissé après elle que peu de vestiges et de souvenirs. Le dernier soulèvement (le quatrième) avait eu lieu dans la direction E. 5° N.; il fut suivi du soulèvement des bords du Rhin, dont la direction est N. 21° E. Alors commença le dixième jour de la Genèse terrestre, époque de la formation du terrain de trias. On appelle ainsi ce dépôt, parce qu'il est formé de trois produits géologiques, de grès bigarré de calcaire coquillier et de marnes (1) irisées. Ce terrain a, en outre, quelques dépôts de charbon fossile, et souvent ses marnes renferment des amas de

(1) Les Marnes sont des argiles renfermant beaucoup de carbonate de chaux.

gypse ou sulfate de chaux et de sel marin ou chlorure de sodium.

Dans la Hesse, le grès bigarré a conservé les empreintes des pieds des batraciens ; et en Amérique, on y trouve des empreintes de pieds de volatiles, mais il ne me paraît pas probable que ces volatiles fussent des oiseaux. L'air n'était pas encore assez pur pour les besoins de leur respiration. Le calcaire de cette époque est surtout très riche en débris organiques. Tandis que de nouvelles espèces s'ajoutent au règne végétal, le règne animal s'avance vers une plus grande perfection et s'élargit. Il s'enrichit surtout d'un nombre très-considérable de coquilles.

Quant aux roches qui faisaient irruption dans les terrains de cette époque, et que la réaction des forces intérieures du globe poussait à travers les couches de son écorce, c'était encore le granit plus ou moins modifié qui devait se terminer aux terrains crétacés, les porphyres quartzifères qui, moins anciens que les granits, devaient cependant s'arrêter plus tôt.

La onzième époque de la terre succède au soulèvement connu sous le nom de système du Thuringerwald ; alors se forme le terrain jurassique, dont les couches calcaires plus ou moins marneuses, alternent avec des couches d'argile. Les étages supérieurs portent le nom de calcaire oolithique ; son étage inférieur est appelé lias ; c'est un calcaire dans lequel on trouve une énorme quantité de gryphées arquées ; il recouvre une couche de grès. Pendant cette époque, qui a dû avoir une longue et pacifique durée, les progrès de la vie du globe ont marché régulièrement et sans catastrophes. Purifiée par les dépôts de calcaire et de carbone, l'atmosphère renfermait des animaux supérieurs à ceux des époques précédentes. Dès lors, vivaient des lézards volants ; dès le lias, l'on trouve des squelettes de plésiosaures de sept mètres de longueur, des icthiosaures de quatre à cinq mètres. Ces animaux, moitié lézards, moitié poissons, devaient être

d'une grande voracité. On trouve aussi dans le lias des ptérodactyles, sauriens volants et hideux, aux ailes de chauves-souris : quelques autres sauriens étaient plus effrayants encore ; l'un d'eux, le megalausaurus, atteignait une longueur de quinze à vingt mètres, et consommait, pour sa nourriture, énormément de matière animale.

Quoique ralentie, la formation du combustible fossile avait encore lieu ; le lias en contient quelques dépôts.

Au-dessus du lias, se trouve le calcaire à forme d'œufs de poissons, connu sous le nom d'oolithique, qui comprend quatre groupes ; la grande oolithique et les calcaires oxfordien, corallien et portlandien. Les plantes de la grande oolithique sont encore des conifères, des cycadées, des fougères, mais d'espèces différentes de celles qui les avaient précédées; des squelettes, de grands cétacés et même des marsupiaux, se rencontrent dans cette formation, ainsi que des gryphées, des térébratules, des ammonites. Le calcaire oxfordien présente des ammonites et des gryphées. Des polypiers, des madrépores, des coquilles, caractérisent la formation corallienne. Le terrain portlandien possède quelques gisements de combustible fossile, des ammonites et surtout une grande quantité d'huitres.

Dans la période antérieure, c'étaient les orages qui balançaient et retenaient entre eux, dans une juste proportion, les cinq organes de la nature. Maintenant, les animaux voraces commencent à prédominer et à régler la quantité des espèces végétales et animales, en mettant une limite au développement des espèces animales. Ils deviennent évidemment les rois de la terre, tant il est vrai que depuis longtemps la force gouverne le monde.

Immédiatement après le dépôt des terrains jurassiques, eut lieu le soulèvement de la Côte-d'Or, des Cévennes, de l'Erzgebirge, dans la direction E. 40° N. Le terrain crétacé inférieur se produisit. Il se compose de sables ferrugineux, de grès ordinairement verdâtre, appelé pour

cela grès vert, et de la craie-tuffau de la Touraine. On y trouve beaucoup de débris animaux, et l'on s'aperçoit en les étudiant que les organes de la vie se sont perfectionnés.

Un nouveau soulèvement N.-N.-O. fit saillir le Mont-Viso, plusieurs crêtes élevées de la Grèce, parmi lesquelles se remarque la fameuse montagne du Pinde, détermina la direction des principales côtes d'Italie, et se fit sentir en France et en Espagne à travers les Pyrénées, depuis l'île de Noirmoutiers jusqu'à Valence, en donnant une journée nouvelle à notre globe. Il interrompit les dépôts des terrains de l'époque antérieure, et fut suivi de la formation d'une puissante assise de calcaire mêlée de couches de silex, à laquelle on a donné le nom de terrain crétacé supérieur. On y remarque des bancs très considérables uniquement composés de coquilles microscopiques. Cette alluvion est riche en squelettes. Les deux tiers appartiennent à des espèces qui n'existent plus. L'énorme saurien de Maëstricht, voisin des iguanes par ses formes, connu sous le nom de Mosasaure, long de 8 mètres, dont la tête, longue d'un mètre et demi, était armée de dents terribles; puis des mammifères-cétacés, appartenant aux genres lamentins et dauphins, figurent au premier rang parmi les plus curieux de ces débris fossiles. En revanche, la Flore est peu riche.

Un neuvième système de montagnes fut soulevé, E. 18° S., par la réaction des forces intérieures du globe. Il éleva tout-à coup au-dessus des eaux la plus grande partie de notre continent, la chaîne des Pyrénées, les Appenins, les Alpes Juliennes, les Carpathes, les Balkans, diverses montagnes de la Grèce, de la Bosnie et de la Croatie, et fit sentir son action même en Angleterre. Il sépara le terrain crétacé supérieur de ceux que l'on devait appeler un jour les terrains tertiaires. Alors commencèrent à se déposer l'argile plastique et les lignites de cette formation, puis le calcaire grossier, puis les marnes gypseuses avec ossements de mammifères.

La chaleur superficielle du globe était moins intense que par le passé. La croûte terrestre augmentait en épaisseur ; les saisons commençaient à se dessiner ; l'air était sensiblement purifié : aussi, le règne végétal et le règne animal se rapprochèrent-ils, par des modifications nouvelles, de ce qu'ils devaient être un jour.

Des conifères se rencontrent en compagnie de phanérogames monocotylédones, de palmiers et de dycotiledons.

Le calcaire de cette époque est riche en coquilles, et surtout en madrépores, en cerites, en cétacés, qui ont encore leurs analogues. Les oiseaux étaient en petit nombre ; c'étaient probablement les premiers qui eussent paru, car il conviendrait peu sans doute d'appeler de ce nom les volatiles qui vivaient dans l'air de l'époque du grès bigarré. Parmi les mammifères terrestres, on remarquait des paleotherium et des anoplotherium.

Trois autres soulèvements sont venus, depuis l'apparition des Pyrénées et des Appenins, modifier encore la surface du globe et dessiner, tels qu'ils le sont aujourd'hui, nos continents. Le premier, N.-S., a fait saillir la Corse et la Sardaigne, antérieurement à la déposition du grès de Fontainebleau, du calcaire d'eau douce, des meulières et des lignites du terrain tertiaire moyen.

Le second, N. 26° E., auquel appartiennent les Alpes Occidentales, a précédé beaucoup de trachytes et de basaltes (1). Ces roches ignées, produites par éruption, ou si mieux l'on aime par éjaculation, qui se sont manifestées

(1) Les Trachytes sont des roches d'éruption quasi-volcaniques, formées presque entièrement de feldspath, dont elles offrent parfois de très beaux cristaux. Les unes ont coulé comme les laves de nos volcans, les autres se sont élevées à l'état pâteux, sous la forme de masses arrondies. Les Basaltes sont des produits volcaniques composés principalement de labrador, qui est un feldspath à base d'alumine de chaux, de soude et de pyroxène, substance que nous avons déjà fait connaître. Souvent les basaltes forment des prismes gigantesques accolés les uns aux autres ; constamment sur leur passage ils modifient les couches qu'ils traversent transformant le combustible fossile en coke, et le carbonate de chaux en marbre.

entre les volcans modernes et les melaphyres traps diorites et serpentines.

Cette formation a été produite par le soulèvement de granits que, par erreur, longtemps l'on a appelés protogynes ; elle a précédé le tuf à ossements fossiles, les couches de sable et les alluvions de la première époque des terrains tertiaires.

Le 12e et dernier soulèvement Européen a mis en relief la chaîne principale des Alpes. Dirigé E 16° N, il est postérieur aux dépôts des terrains tertiaires et antérieur aux terrains contemporains, aux grands volcans des Andes, à nos autres volcans modernes éteints ou brûlants, à cette formation que l'un de mes amis, M. Emile Boblaye, a décrite à la suite de son voyage en Morée, à l'apparition des dépôts sédimentaires de la Sardaigne, aux terrains d'alluvions qui remplissent nos vallées ou qui forment des deltas à l'entrée de nos fleuves. Ce douzième cataclysme signala la 18e journée de l'existence du globe. C'est alors que l'Angleterre et la France furent séparées, que la Méditerranée fut limitée dans son contour actuel.

Nous devons revenir maintenant sur les dernières formations pour rappeler quelques faits. C'est surtout à l'époque jurassique qu'apparaissent les icthiosaures, les plésiosaures et les ptérodactyles.

C'est dans le terrain crétacé supérieur que l'on rencontre les mammifères, dauphins et lamentins qui vivaient au sein des eaux. C'est dans la formation que le soulèvement de la Corse et de la Sardaigne a mise en évidence, que l'on trouve les premières plantes dycotiledonées et des animaux vertebrés de l'ordre des mammifères supérieurs aux cétacés et aux marsupiaux, analogues à nos tapirs et à notre rhinocéros. Les terrains qui suivirent renferment des squelettes de palcotherium différents de ceux du gypse et de dynotherium giganteum. On y trouve du combustible fossile ; les empreintes de ces lignites nous apprennent que des noyers, des ormes, des érables, des bouleaux pareils à ceux qui existent,

mêlaient leur feuillage à celui de plantes du genre des palmiers dans la Suisse, la Provence et le Languedoc. — Le soulèvement des Alpes occidentales paraît avoir précédé l'apparition des grands carnivores analogues aux ours, aux hyènes, aux lions, aux tigres, aux loups qui vivent encore à la surface de la terre. Ils habitaient des cavernes où leurs ossements se trouvent en grand nombre. Ces animaux et la masse des plantes dycotiledonées n'ont apparu qu'après une dernière épuration de l'air par la craie. Avant ce cataclysme qui a précédé la venue de l'homme sur la terre, une configuration différente du globe lui donnait une autre climature, et puis ces diverses espèces d'animaux pouvaient différer quelque peu des nôtres : aussi les éléphants, les mastodontes, l'hippopotame, le rhinocéros, le tapir, le megatherium, le cerf et le bœuf vivaient-ils dans les contrées où l'on trouvait l'ours, l'hyène, le lion et le tigre de l'époque?

Ce qu'il importe surtout de bien remarquer, c'est que les forces organogénésiques de la nature ont toujours agi depuis la formation des premières mollécules animales et végétales, en procédant du simple au composé. C'est que le développement des êtres doués de vie a marché progressivement au fur et à mesure que leurs milieux, l'air et l'eau, s'épuraient et s'amélioraient. C'est que les organes de la vie animale ont suivi rapidement les progrès de la respiration. Comment comprendre que les poumons reçussent de jour en jour un air plus oxygéné et plus pur de vapeurs et d'acide carbonique ans admettre une oxygénation plus parfaite du sang, une nutrition différente de tous les organes poussant à des modifications progressives dans chacun d'eux, modifications incessantes qui devaient promptement altérer une race de manière à la transformer en une race nouvelle. Comment admettre encore, avant l'existence d'animaux à poumons que l'action d'un air plus pur fut sans influence sur les organes qui se trouvaient à son contact?

Un jour ce livre que j'écris sera refait avec les données

fécondes de découvertes nouvelles ; alors il contiendra la série des différentes phases du globe, représentées par des cartes analogues à celles qu'Elie de Beaumont a tracées pour nos contrées européennes.

La série des soulèvements du monde entier aura son histoire plus complète que ne l'est aujourd'hui celle des soulèvements européens.

En regard de chaque formation géologique, figureront les plantes et les animaux que l'on y trouve, ainsi que les roches ignées qui les ont traversées.

Les épurations successives des eaux et de l'atmosphère seront appréciées par la nature et l'épaisseur des couches qui ont servi à cette œuvre si importante. Ainsi se trouveront écrites les vies solidaires des cinq organes du globe, les continents, les eaux, les airs, la substance végétale et la substance animale, et l'homme, dans cette grande histoire des ères antérieures à la sienne, trouvant le secret de sa mission, puisera le courage nécessaire pour accomplir ses destinées.

TREMBLEMENTS DE TERRE ET VOLCANS.

Les tremblements de terre et les volcans sont comme les sources chaudes et la chaleur des puits artésiens, une conséquence de la chaleur intérieure du globe. On y trouve en outre, une preuve de la réaction des substances incandescentes liquides ou pâteuses que le globe renferme contre l'écorce de la planète.

Les tremblements de terre sont plus communs dans les pays équatoriaux que dans nos contrées tempérées, dans les îles que dans les continents considérables. Ils se font surtout sentir au voisinage des volcans, ce qui relie leur action à celle de ces profonds soupiraux qui mettent en communication l'extérieur de la planète et la partie

liquéfiée. Les sources d'eau chaude ou de vapeurs, les volcans de boue ou salzes, les déjections aqueuses ou acides des volcans, les scories incandescentes et les ruisseaux ou coulées de laves fondues, forment une série de phénomènes dus à la chaleur intérieure du globe dans lesquels les tremblements n'apparaissent qu'après les autres, surtout lorsqu'ils se propagent au loin.

Lorsqu'une contrée très-étendue se trouve ébranlée, il arrive souvent que les points intermédiaires ne le sont pas sensiblement. En 1755, lors du fameux tremblement de terre qui détruisit en partie Lisbonne, les maisons de la plaine souffrirent beaucoup, mais celles de la montagne ne furent pas endommagées.

Les tremblements de terre se manifestent, soit par de simples mouvements analogues à ceux que produirait la percussion du sol, soit par des secousses ondulatoires, soit encore, ce qui est bien plus grave, par des secousses de bas, en haut. Souvent dans ce dernier cas, le tremblement de terre se fait sentir à des centaines de lieues du point où il manifeste sa principale action, par des fentes, des crevasses et des soulèvements.

Lors de celui de Lisbonne, des secousses furent éprouvées jusque dans le nord de l'Europe, sur les côtes occidentales de cette partie du monde et sur les côtes d'Afrique. Plus la cause qui produit le tremblement de terre est profonde, plus les effets de la secousse doivent se faire sentir loin.

En l'année 1829-1830, la Loire ayant accumulé de grandes quantités de glaces en amont du pont de Pirmil, je proposai de les faire sauter avec des marrons et de mettre ainsi les communications à l'abri de toute interruption. Il existait deux couches de glace fort épaisses séparées par 3 décimètres d'eau. J'eus soin de placer mes marrons au dessous de la seconde couche de glace, ils étaient chacun d'un kilogramme de poudre et descendaient à près d'un mètre au dessous du niveau de la première couche. Chacun d'eux produisit une ouverture

de 8 à 10 mètres de diamètre et des fentes rayonnées qui se prolongèrent à 150 et 200 mètres. Ainsi font sur une grande échelle les tremblements de terre. Lorsqu'ils sont dus à des matières gazeuses produites par des réactions chimiques nées probablement de la pénétration de l'eau, leur effet est presque toujours entièrement local parce qu'il n'a pas lieu à une très-grande profondeur. Mais l'on ne saurait attribuer à cette cause ceux qui donnent naissance à de grandes commotions. Dans cette occurence il est naturel de penser que les matières contenues sous l'écorce terreste se trouvant trop resserrées par la cristallisation de l'enveloppe, réagissent sur les parties les plus faibles, à cinq six lieues au moins, à plus de dix lieues peut-être de profondeur dans l'intérieur du globe. Alors des bancs épais de roches et de terrains stratifiés se trouvent rompus, soulevés et redressés. Mais de pareilles violences ne peuvent avoir lieu sans produire des fentes et des commotions à de très-grandes distances, c'est-à-dire quelques fois à 3, 4 et 500 lieues.

Il est difficile d'apprécier exactement l'état de l'intérieur du globe. Si la couche cristallisée qui forme l'enveloppe recouvre une masse liquide, cette masse doit être soumise aux attractions solaires et lunaires qui ont à l'équateur leur maximum d'intensité. Est-ce pour cela que les tremblements de terre et les volcans sont bien plus communs dans cette partie de notre monde? Nous ne pouvons l'affirmer, mais il est présumable que cette cause influe sur la moindre fréquence des agitations terrestres vers les pôles.

Les volcans ne sont point comme on l'a cru longtemps la cause des tremblements de terre, mais bien l'un des effets des causes qui les produisent. Ne faut-il pas, même dans les actions locales, des puissances d'une grande énergie pour soulever des cônes aussi élevés de trachyte-feldsphatique et de dolérite que le Puits-de-Dôme en France et le Chimborazo dans l'Amérique du sud. Lorsque cette action des forces intérieures de la chaleur cen-

trale s'exerce d'une autre manière, lorsque les couches pressées de bas en haut sont brisées puis relevées extérieurement de manière à donner naissance à un escarpement intérieur, elles produisent l'enceinte d'un cratère de soulèvement et favorisent la formation d'un conduit plus ou moins sinueux par lequel pourront s'échapper des gaz, des vapeurs et des liquides incandescents. Si un semblable phénomène se passe au fond des mers, il créé naturellement une île volcanique ; ainsi se sont formés les cirque de Nisyros et celui de Palma décrit par de Buch. Il arrive parfois, comme le fait remarquer de Humbold, qu'une partie de l'enceinte de ce cratère de soulèvement soit détruite et que la mer y creuse des bassins, où des familles de coraux installent leurs habitations cellulaires. Par fois un conduit s'établit, et le cratère de soulèvement devient un volcan véritable, possédant vers son centre un canal d'écoulement ou plutôt d'éjaculation. Sous cette forme, le volcan n'est autre chose qu'une soupape de sureté pour les contrées voisines, mais il peut arriver aussi qu'après les violences qui ont brisé et redressé les couches de la surface du globe de manière à les soulever sous une forme plus ou moins annulaire, une partie de la masse retombe et ferme aussitôt l'issue sinueuse et longue de plusieurs lieues ouverte par des déchirements et de violentes secousses aux efforts des substances comprimées, alors il n'y a qu'un cratère de soulèvement sans volcan véritable. Ainsi se sont produits quelques-uns de ces îlots de la mer du sud qu'agrandissent aujourd'hui, de manière à les transformer en îles habitables, les efforts si faibles en apparence, si puissants en réalité par leur persévérance et leur action continue, de ces êtres infimes dont les demeures forment des bancs de calcaire tout autour et quelque fois même de dangereux recifs.

Ces phénomènes ne sont pas d'aujourd'hui, et les roches volcaniques ne sont pas seulement celles qui coulent sous la forme de laves des soupiraux modernes du globe, mais dans toutes les phases de sa formation la terre eut ses

soulèvements. Les basaltes et les trachytes sont des roches ignées qui ont précédé les nôtres et qui ont eu aussi leurs antérieures, tout comme des familles d'animaux, antérieures aux familles de coraux ont travaillé d'une manière analogue d'autres substances que le calcaire, par exemple la silice elle même, ce que d'Ehrenberg a prouvé dans ces derniers temps.

Un volcan réel n'existe pour nous que là où la nature a crée une communication permanente entre l'atmosphère et l'intérieur du globe. Alors on voit le volcan s'élever au centre d'un cratère de soulèvement, son cône d'éruption est entouré d'un rempart circulaire de roches; mais il s'en faut de beaucoup que cette forme régulière se produise toujours, quoiqu'il y ait en général une grande identité d'aspect entre les élévations et les montagnes produites par les mêmes causes.

De Humbold a rendu cette pensée avec grandiose et poësie : — « Lorsque, dit-il, le navigateur éloigné de sa » patrie est parvenu sous d'autres cieux où des étoiles » inconnues ont remplacé les constellations accoutumées, » il voit dans les îles des mers lointaines, des palmiers, » des arbustes nouveaux pour lui et les formes étranges » d'une flore exotique; mais la nature inorganique lui » offre encore des sites qui lui rappellent les dômes ar- » rondis des montagnes d'Auvergne, les cratères de » soulèvement des Canaries et des Açores, le Vésuve et » les fissures éruptives de l'Islande. Un coup d'œil jeté » sur le satellite de notre planète permet de généraliser » l'analogie que nous venons de signaler. Les cartes de » la lune dessinées à l'aide de télescopes moyens, nous » montrent la surface de cet astre parsemée de vastes » cratères de soulèvement qui entourent des éminences » côniques ou qui les supportent sur leurs enceintes cir- » culaires. Il est impossible de méconnaître ici les effets » d'une réaction de l'intérieur du globe lunaire contre » les couches extérieures, réaction éminemment favorisée » par la faiblesse de la pesanteur qui règne à la surface » de notre satellite. »

L'activité des volcans est généralement en raison de leur élévation. Le Stromboli est en pleine vie depuis les temps d'Homère et sert de phare aux navigateurs, tandis que des montagnes Ignivomes six et huit fois plus élevées n'entrent en éruption qu'à de très-longs intervalles.

La hauteur des volcans donne la mesure de la force que la nature a employée pour les produire. Quelques-uns ne sont que de simples collines, tandis qu'il existe des cônes de 6000 mètres d'élévation. En supposant, ce qui doit être passablement exact, tous les foyers situés à la même profondeur, il est bien évident que la force nécessaire pour élever les laves depuis le foyer jusqu'à la partie supérieure, doit varier selon la hauteur de l'ouverture qui leur donne une issue. De Humbold qu'il faudrait citer à chaque ligne si l'on voulait être complet, en décrivant les phénomènes terrestres, signale à cette occasion la série suivante :

Le Stromboli, colline qui fume tous les jours.

Le Guacamayo, 707 mètres ; il est aussi toujours en action.

Le Vésuve, 1181 mètres.

L'Etna, 3313 mètres.

Le pic de Ténérife, 3711 mètres.

Le Cotopaxi, 5812 mètres.

Toutefois il ne conviendrait pas d'exagérer la valeur de cette remarque. Il n'est pas supposable que dans les centres d'action volcanique, la croûte solide du globe ait plus de 5 à 10 lieues d'épaisseur ; d'où cette conséquence que la pression exercée sur les liquides terrestres par la colonne à laquelle le volcan donne issue, n'est pas moindre de 20,000 mètres de rochesfondues représentant, à cause de leur pesanteur spécifique, de 4 à 6,000 atmosphère. Une surélévation de 6,000 mètres ou de 1,200 à 1,800 atmosphères, de 4,000 mètres ou de 800 à 1,200 atmosphères a son importance, mais n'explique pas suffisamment l'activité continuelle des petits volcans et la très-grande intermittence des autres.

Il est très-intéressant d'observer que plus les volcans vieillissent, plus leurs déjections sont pesantes et que les produits volcaniques antérieurs à l'apparition de l'homme avaient un poids moindre que nos laves actuelles, ce qui s'explique bien naturellement quand on prend garde que les parties les plus lourdes ne pouvaient se trouver à la surface liquide de la terre. Il est rare que les éruptions se fassent par les cônes des volcans eux-mêmes et c'est ici surtout qu'il faut tenir compte des hauteurs relatives. Plus le volcan sera élevé plus il y aura chance que la pesanteur et la chaleur de la lave fondante lui ouvrent une issue latérale vers les points où la montagne offre le moins de résistance. Il se forme souvent, dit de Humbold, des cônes d'éruption sur ces fissures latérales, mais c'est à tort que les plus grands sont considérés comme des volcans nouveaux. Ce n'est pas un petit travail que de créer des soupiraux destinés à faire communiquer l'intérieur et l'extérieur de la terre ; il est toujours plus facile aux laves de r'ouvrir ceux qui existent, fussent-ils obstrués, que d'en percer de nouveaux. Nous ne savons au juste quelle est la pression exercée sur les laves fondantes à la base des colonnes auxquelles nos volcans donnent issue, mais cette pression doit souvent atteindre et dépasser 400,000 kilogrammes par décimètre carré de surface. De Humbold a encore remarqué que les volcans entourés de plateaux élevés ne vomissent presque jamais de laves quoique leurs détonations se fassent entendre à plus de cent lieues et que leurs scories incandescentes donnent lieu à de formidables éruptions. Nous ne savons ce qui se passe alors dans les entrailles de la croûte terrestre et si les laves ne s'y logent pas de temps à autre dans de grandes fissures, laissant les produits plus volatils vaincre la résistance de la pression et s'épancher au dehors.

M. de Buch qui a fait une si belle étude des volcans, les divise en deux classes : les volcans centraux et les volcans établis sur des chaînes. Les premiers rayonnent autour de leur centre d'action ; les seconds sont alignés dans une

même direction, probablement le long d'une faille ou grande fissure de la croûte terrestre.

En Europe et en Asie il n'existe pas de volcans alignés, tandis qu'ils le sont tous en Amérique. Les volcans alignés sont donc représentés sur la terre ferme par la chaîne à laquelle ils appartiennent et dans les mers par des montagnes sous-marines indiquées çà et là par des îles.

Voici, d'après Girardin, le relevé des volcans actifs et des solfatares ou volcans éteints :

PARTIES DU MONDE.	SUR LES CONTINENTS	SUR LES ILES.	TOTAL.
EUROPE	4	20	24
AFRIQUE	2	9	11
ASIE	17	29	46
AMÉRIQUE	86	28	114
OCÉANIE	»	108	108
	109	194	303

Davy, après avoir découvert le potassium, le sodium et par suite toute la série des corps analogues tels que le silicium, l'aluminium, le magnésium, etc., etc., supposa que ces métaux pouvaient exister à l'état simple dans les entrailles du globe ; il devenait alors tout-à-fait naturel d'expliquer, par les infiltrations et par la décomposition des eaux, tous les phénomènes volcaniques. Le sodium, le potassium, le silicium, l'aluminium en s'oxidant produisaient la silice, l'alumine, la potasse et la soude, développaient une énorme chaleur, une immense quantité de gaz, augmentaient considérablement de volume, de là les laves et les produits volcaniques, de là encore ces immenses cavités au moyen desquelles l'on peut expliquer les bruits terribles des volcans et leur tonnerre souterrain. Le voisinage de la mer qui se trouve à proximité des grands volcans venait à l'appui de cette théorie en faisant jouer aux chlorures, qu'elle renferme, un rôle important dans les

opérations chimiques des laboratoires des monts ignivomes.

Tout en critiquant cette théorie d'après laquelle il devait se produire des masses d'hydrogène que l'on ne remarque pas, Gay-Lussac la modifia en admettant que les phénomènes volcaniques sont dus à l'action des eaux de la mer sur les alcalis et les chlorures contenus dans les entrailles de la terre. Il explique l'acide sulfureux des volcans par la décomposition des sulfates à une température élevée, et la transformation du soufre en acide sulfureux au contact de l'air. — Il suppose qu'après avoir pénétré par des fissures dans de grandes cavités souterraines, la mer laisse refermer ces voies conductrices. Les longues intermittences des volcans lui permettent de croire que les feux volcaniques ne se rallument que peu à peu et que la lave après avoir obstrué les conduits par lesquels l'eau était arrivée s'élève ensuite par son dégorgeoir accoutumé.

Cette théorie est bien incomplète: 1° il y a des volcans qui ne sont pas au bord de la mer et qui laissent échapper de l'acide chlorhydrique ; 2° il est bien plus naturel que les laves suivent un conduit tout tracé que de rompre pour s'ouvrir une route, des couches de roches et de terrains consolidés de 5, 6 et 10 lieues d'épaisseur. Sans doute les métaux terreux et alcalins et les chlorures anhydres sont susceptibles de produire de très-violentes réactions sous l'influence des infiltrations aqueuses, mais rien n'explique la première de ces infiltrations dans la théorie de Gay-Lussac. Nous n'accepterons donc cette théorie que pour les phénomènes accessoires et nullement pour les phénomènes principaux. Une citation intéressante empruntée à de Humbold va compléter notre pensée :

« Les volcans qui s'élèvent au-dessus de la limites des » neiges perpétuelles présentent, comme ceux de la chaîne » des Andes, des phénomènes particuliers. Les masses » de neige qui les recouvrent fondent subitement pendant » les éruptions, et produisent des inondations redou- » tables, des torrents qui entraînent pêle-mêle des blocs

» de glace et des scories fumantes. Ces neiges exercent » encore une action continue pendant la période de repos » du volcan, par leurs infiltrations incessantes dans les » roches de trachyte.

« Les cavernes qui se trouvent sur les flancs de la » montagne ou à sa base sont transformées peu à peu en » réservoirs souterrains que d'étroits canaux font commu- » niquer avec les ruisseaux alpestres du plateau de Quito. » Les poissons des ruisseaux vont se multiplier de pré- » férence dans les ténèbres des cavernes, et quand les » secousses, qui précèdent toujours les éruptions des » Cordilières, ébranlent la masse entière du volcan, les » voûtes s'entrouvrant tout à coup, l'eau, les poissons, » et les boues tuffacées sont expulsés à la fois.

. . . . . .

» Dans la nuit du 19 au 20 juin 1698, le sommet du » mont Carguairazo, de 6000 mètres de hauteur, s'écroula » subitement, sauf deux énormes piliers, derniers vestiges » de l'ancien cratère. Les terrains environnants furent » recouverts et rendus stériles, sur une étendue de près » de sept lieues carrées, par du tuf délayé et par une vase » argileuse contenant des poissons morts. Les fièvres » pernicieuses qui se déclarèrent sept ans plus tard dans » la ville d'Ibarra, au nord de Quito, furent attribuées » à la putréfaction d'un grand nombre de ces poissons, » que le volcan avait rejetés. »

Voilà les phénomènes qu'explique la théorie de Gay-Lussac. Que l'eau provienne de la mer ou d'ailleurs, c'est elle qui, par sa pénétration, les produit, mais toujours à la surface du sol ou à peu de profondeur. Les boues et les eaux qui sont alors expulsées ne sortent pas habituellement du cratère lui-même, mais bien des cavernes qui existent dans la montagne, aussi pensons-nous, avec de Humbold, que leur apparition n'est qu'un phénomène accessoire et nullement un fait réellement volcanique. On peut en dire autant de cet autre phénomène que de Humbold a décrit sous le nom d'orage volcanique.

« Des vapeurs d'eau extrêmement chaudes s'échappent » pendant une éruption, s'élèvent à plusieurs milliers de » mètres dans l'atmosphère et forment, en refroidissant, » un nuage épais autour de la colonne de cendres et de » fumée. Leur condensation subite et, selon Gay-Lussac, » la formation d'un nuage à large surface, augmentent » la tension électrique ; des éclairs sortent en serpentant » du sein de la colonne de cendres, l'on distingue parfai- » tement les roulements du tonnerre et les éclats de la » foudre au milieu du bruit qui se produit dans l'intérieur » du volcan. Tels furent en effet en 1822, dans les derniers » jours d'octobre, les phénomènes qui signalèrent la fin » de l'éruption du Vésuve, d'après Olafsen. La foudre » éclata, au sein de ces nuages volcaniques pendant » l'éruption du Katlagia (Islande), le 17 octobre 1755, « elle tua deux hommes et onze chevaux. »

Non seulement ces faits viennent à l'appui de notre opinion sur les volcans, mais le dernier justifie complètement la théorie que nous avons émise sur les atmosphères sombre et brillante de notre planète, à cette époque où sa surface était encore brûlante. Si de nos jours des nuages de vapeurs, de cendre et de fumée donnent lieu, en s'étalant, à de violents orages volcaniques, et par suite à de grandes réactions, combien les mêmes causes agissant sur une bien plus grande surface, et multipliées par des agents beaucoup plus énergiques, n'ont- elles pas dû donner lieu à des phénomènes, bien plus grandioses que ceux qui nous frappent aujourd'hui, de terreur et d'admiration !!!...

M. Cordier a recours à une autre théorie pour expliquer les tremblements de terre et les volcans. Il admet, ce qui est vrai, que le globe est dans un état de refoidissement progressif ; que par suite la rapidité de rotation de la terre doit augmenter. Il admet encore que les pôles doivent en conséquence se rapprocher. Il établit qu'une diminution de 1/300 de millimètre dans le rayon terrestre correspond à un kilomètre cube d'éjaculation volcanique. Il en conclut

qu'un retrait d'un millimètre dans le rayon de la terre fournirait de quoi alimenter, pendant plusieurs siècles, les éruptions des volcans ; puis acceptant (et ici il quitte le fait pour l'hypothèse dénuée de preuve) que la surface intérieure de la croûte solide est couverte d'inégalités, qu'elle présente de vastes cavités remplies de gaz ; il explique les oscillations et les tremblements de terre par leur déplacement plus ou moins rapide. Les craquements seraient le résultat du froissement les uns sur les autres des terrains déplacés ; quant aux laves, elles seraient éjaculées sous la pression du retrait de la croûte terrestre.

Cette théorie est très ingénieuse, mais il nous semble plus naturel d'attribuer aux simples retraits et aux plissements de l'écorce les phénomènes volcaniques ; alors ils deviennent, ainsi que les tremblements de terre, un simple effet et la conséquence physiologique de la fracture des couches de l'écorce du globe ; ils succèdent aux grandes dislocations, au lieu de les produire et de les précéder. Aussi tous les volcans sont-ils placés sur une ligne de faîte de montagnes, c'est-à-dire sur une ligne où la brisure des couches du globe a permis aux matières incandescentes de l'intérieur de se glisser plus facilement, et d'arriver avec moins d'efforts à la surface de la planète.

FUMAROLLES, SALZES, GEYSERS ET SOURCES CHAUDES.

A côté des tremblements de terre et des volcans, les fumarolles, les geysers, les volcans de boue ou salzes et les sources d'eau chaudes sont des phénomènes bien secondaires, quoiqu'ils méritent à tous égards de fixer notre attention.

Les fumarolles sont des éruptions de vapeurs qui s'échappent du sol par des crevasses, à une température très-élevée et bien supérieure à 100 degrés. Quelques fois

leurs colonnes ont une élévation de 10, 15, 20, 25, mètres, presque toujours elles produisent, en sortant des entrailles du sol, le bruit de ces jets de vapeur qui s'échappent de nos machines à haute pression, dans lesquelles il n'y a pas d'appareil condensateur. On les observe dans les solfatares, dans les cratères des volcans et même dans quelques autres terrains.

L'Italie présente en Toscane une ligne de ces fumarolles qui peut avoir dix lieues de long. Les jets de vapeur s'y trouvent sur plusieurs points, quelques fois au nombre de 10, 20, 30. L'on pense que la ligne qu'ils tracent sur le sol correspond à une brisure de couches souterraines.

L'on nomme geysers des sources jaillissantes qui projettent de l'eau bouillante. Quelques-unes sont intermittantes. On cite surtout celle d'Islande qui aurait par fois 6 mètres de diamètre, et 50 d'élévation. La haute température de ces eaux leur permet de dissoudre une foule de substances insolubles dans nos eaux froides. Celles d'Islande déposent une grande quantité de silice.

Les volcans de boue sont des cônes de peu d'élévation qui laissent échapper par leur sommet des gaz, de l'eau, de la vase ; il en existe dans le Modènais, en Sicile, en Crimée, dans la province de Carthagène, dans l'Amérique méridionale ; de Humbold a rendu ces derniers célèbres en les décrivant. Il y en a encore en Chine et dans l'Indoustan. Quelques fois ces volcans donnent lieu à de légers tremblements de terre, mais leurs commotions ne se font jamais ressentir au loin.

Les sources d'eau chaude ont joué un grand rôle dans les époques géologiques, on leur doit la formation d'un grand nombre de terrains que leurs solutions ont laissé déposer ; elles sont, ainsi que les sources de gaz, des conséquences de la chaleur centrale, mais leur rôle s'est bien réduit Leur température indique approximativement la profondeur à laquelle elles passent avant d'arriver à la surface du sol. Une source de 50 dégrés a dû presque nécessairement traverser des terrains situés à cinquante fois

30 mètres, c'est-à-dire ,500 à mètres avant d'arriverau sol.

La source de Vichy a déposé une masse de calcaire considérable sur laquelle est bâtie la ville de Vichy même, et cependant, aujourd'hui, l'eau de Vichy ne contient guère de chaux. Les eaux du Mont d'Or, qui ne contiennent plus de silice, ont jadis déposé des masses de cette substance. A Saint-Nectaire, les eaux ont successivement déposé de l'arragonite, ou carbonnate de chaux, de la silice, de l'ocre très-friable, puis du travertin, et c'est encore ce qu'elles déposent aujourd'hui. Il suffit de ces exemples pour montrer comment, dans les époques antérieures, les sources d'eau chaude ont pu contribuer à la formation de nombreux terrains.

Nous trouvons en France plusieurs sources d'une température élevée ; celles de Chaudes-Aigues sont à 88 d. celles de Dax à 60 d., celles de Bourbonne à 50 dégrés.

Les puits artésiens nous seront un jour un moyen puissant dont l'homme pourra et devra disposer pour se procurer des eaux thermales.

DES FILONS MÉTALLIQUES.

Il y a deux opinions sur le remplissage des filons ou fentes de la croûte terrestre par des métaux et des sels. Les uns demandent à l'action marine ou lacustre des eaux l'explication du phénomène, d'autres à la sublimation et à la pénétration des couches terrestres de bas en haut. Ces deux explications s'appliquent à quelques cas, mais nullement à tous. Il est une troisième explication qui complète les deux premières, c'est d'attribuer certains filons, certaines masses minérales à la déposition sur le globe de substances jadis sublimées et répandues dans notre atmosphère sous forme de vapeurs. Ajoutez à ces

trois explications l'action lente des puissances électro-chimiques les plus faibles mais les moins contestables, et vous aurez la solution de tous les cas qui peuvent se présenter à votre examen.

APERÇU SUR NOS RESSOURCES MINÉRALOGIQUES.

Le jour viendra sans doute où l'humanité croira nécessaire de faire l'inventaire de la planète pour connaître ses ressources en minéraux de toute espèce, pour mieux régler la distribution des végétaux et des animaux, supprimer les espèces inutiles, dangereuses ou nuisibles, améliorer, multiplier et varier celles que l'homme a déjà conquises, soumettre et transformer celles qui sont susceptibles de culture et de quelqu'avantageuse modification. — Dans chacun de nos empires actuels, un ou plusieurs jardins des plantes, vastes établissements placés de manière à fournir à toutes les espèces végétales et animales d'un grand nombre de contrées, une climature et des habitudes qui ne soient pas trop différentes de leur passé, serviront à créer entre les peuples une noble émulation dans l'appropriation du globe et des êtres qui vivent à sa surface; guerre nouvelle de savoir et d'intelligence, la seule qui puisse être acceptée par des hommes civilisés. Alors de nombreux échanges multiplieront partout les plantes et les animaux reconnus les plus avantageux, tandis que partout aussi l'on dressera la statistique des produits minéraux, des ressources géologiques et des améliorations déjà crées. De cette grande étude que compléteront d'autres recherches, naîtra tous les dix ans par exemple, un livre extrêmement utile. Alors l'on ne publiera plus le *patria* de la France, mais le *patria* de l'humanité. En attendant cette heureuse réalisation de nos espérances, nous esquisserons à grands traits dans ce travail, un inventaire som-

maire des richesses minérales du globe dressé ou point de vue de son avenir.

LE SOUFFRE qui sert à la fabrication de nos allumettes et de l'acide sulfurique, se trouve dans les cratères éteints d'un grand nombre de volcans et surtout en Italie et en Sicile, par amas irréguliers, au milieu de marnes bitumineuses, de couches de Gypse et de calcaire appartenant à la formation crayeuse. On pourrait aussi l'extraire de quelques sulfates très abondants dans la nature tels que le sulfate de chaux ou plâtre.

La quantité de cet utile minéral dépassera toujours les besoins. Le globe en consomme aujourd'hui, année commune, 50,000,000 de kilogrames.

L'acide sulfureux et l'acide sulfurique, versés dans notre atmosphère, ne doivent point nous inquiéter pour sa pureté. Dissoutes par les eaux, ces substances, ainsi que l'acide azoteux ou nitreux et l'acide chlorhydrique de nos fabriques, sont reprises par les vapeurs atmosphériques et retombent bientôt sous forme de pluie acide, sans pouvoir porter très loin leurs ravages.

CARBONE. Il suffit de relire ce que nous avons écrit sur les formations géologiques des divers terrains pour reconnaître quels sont ceux dans lesquels on peut rencontrer du combustible fossile. La carte de l'époque houillière de M. Elie de Beaumont, établit que les trois quarts de la houille européenne se trouvent sous les eaux, sous la forme d'un immense trapèze, dont l'un des petits côtés réunirait Edimbourg et Chester, tandis que l'autre moitié moindre passerait près de Liège. Un autre banc de houille, moins considérable mais cependant large encore de plus de 10 lieues, commence dans le nord de la France pour aller se terminer en Irlande, après avoir traversé l'Angleterre dans sa plus grande largeur; malheureusement une moitié de cette formation se trouve sous les eaux. Les pays les plus riches en houille sont l'Angleterre et la France; on en trouve encore au Harz en Saxe, en

Bohême, en Autriche. L'Espagne, le Portugal et l'Italie en paraissent presqu'entièrement privés. En Asie, la Chine et le Japon sont très riches en combustible fossile; on en a rencontré aussi en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande et en Sibérie; malheureusement la consommation de la houille double en 14 ans. La statistique des terrains houillers serait extrêmement utile; par elle l'on pourrait prévoir l'avenir industriel réservé d'ici à plusieurs siècles aux principales contrées du globe.

Le produit des houillères dont l'exploitation était connue, fournissait en 1844, 250 millions de quintaux représentant plus de 150 millions de francs, et si l'industrie reprend toute son activité, l'on pourra compter en 1860 sur une extraction de 750 millions de quintaux représentant plus de 450 millions de francs. Il serait temps du reste que les divers gouvernements de la planète s'entendissent sur la réglementation de l'exploitation de la houille afin de ne pas arriver à un épuisement presque complet des mines avant quatre cents ans. Ajoutons que sur plusieurs points, la mauvaise exploitation des houillères fera perdre, comme à Saint Etienne, le quart du charbon.

Il est vrai que de nouvelles découvertes viendront diminuer en apparence la consommation du combustible. Ainsi pensera t on pour ces machines à vapeur et à ether, dans lesquelles la vapeur d'eau sert à vaporiser de l'ether, du chloroforme ou du chlorure de carbone, et pour ces machines à air chaud qui réalisent la force d'un cheval de vapeur avec le tiers ou le quart de sa consommation habituelle de houille. Mais il est bien évident pour ceux qui suivent les progrès de l'industrie, que ces machines perfectionnées auront pour résultat de répandre de plus en plus l'usage des forces motrices et d'augmenter encore la consommation actuelle du combustible fossile.

ARSENIC. Les principaux produits arsenicaux sont trop peu employés pour que l'on ait à se préoccuper des mines de cette substance appelée métal par les uns, métalloïde par les autres. Sa consommation ne figurera dans les

statistiques de l'avenir qu'à titre de renseignement industriel.

POTASSE. Indispensable dans le grand atelier de la nature pour la production de toutes les plantes qui ne vivent pas au bord de la mer, elle est nécessaire à l'homme pour son existence, et son absence, dans son économie lui donne le scorbut. Elle n'est pas moins nécessaire dans nos ateliers industriels ; elle est du reste très répandue. Les mica et les feldspath en contiennent, ce qui explique la fertilité de certains granits en décomposition. On l'extrait des cendres des végétaux. Parmi ses différents sels l'on exploite le nitrate de potasse qui forme la base de la poudre et qui serait bien plus utilement employé si l'on s'en servait pour l'agriculture où il pourrait entrer pour un dixième dans les mélanges servant d'engrais, aussi serait-il d'une bonne économie sociale d'en encourager la production dans l'Inde, l'Egypte et l'Algérie où elle se peut faire à si bon marché. — L'hydriodate de potasse n'a guère été employé jusqu'à ce jour qu'en médecine et son prix exhorbitant a besoin d'être réduit. Disons encore en terminant que les savons mous sont à base de potasse.

LA SOUDE existe à l'état de silicate dans quelques roches primitives. On peut la préparer avec la cendre des plantes marines ; elle sert de base aux savons durs. Le sulfate de soude est employé en médecine et dans les arts, mais le carbonate rend surtout de très-grands services à l'industrie. L'azotate de soude que l'on trouve en Algérie, au Brésil et principalement au Pérou, pourrait être aux contrées tempérées comme l'Angleterre et la France de la plus grande utilité. L'on pourrait aussi l'exploiter avec avantage pour la préparation de l'acide azotique et du fulmi-coton. Le sel marin ou chlorure de sodium est employé sur nos tables comme condiment.

La consommation du sel marin n'est rien auprès de ce qu'elle devrait-être si notre civilisation était aussi sérieuse qu'elle est superficielle. Le chlorure de sodium ne facilite pas la germination des plantes, il lui est même nuisible,

mais il est très-favorable au développement des plantes qui ont germé. Mêlé avec 1/20 de matière animale je l'ai vu donner de belles récoltes à la simple dose de 3 à 4 hectolitres par hectare. Partout il pourrait entrer à la dose d'un hectolitre par hectare dans la composition des mélanges fertilisants, partout il pourrait être avantageusement donné aux bêtes bovines, aux bêtes ovines qu'il préserve de la phtysie, et même aux chevaux. La France devrait en consommer actuellement 15 à 20 millions d'hectolitres pour son agriculture, et les pays qui ont notre climature pourraient y trouver le moyen d'augmenter d'un cinquième au moins la quantité d'engrais employés à la fumure des terres, quantité qui est presque partout au dessous des besoins du sol.

LES SELS AMMONIACAUX sont utilisés dans les arts, mais le chlorhydrate, le sulfate et le phosphate pourraient l'être en agriculture. Le phosphate fait la base du guano, engrais fossile que l'on trouve au Chili, au Pérou, dans la république de Vénézuela, et qui n'est autre chose que de la fiente d'oiseaux de mer appartenant les uns à notre époque, les autres à une époque antérieure aux dernières révolutions du globe.

Les sels ammoniacaux, surtout le phosphate, réussissent merveilleusement en agriculture, soit qu'on les emploie seuls, soit qu'on les ajoute à d'autres substances fertilisantes. Le plus important problème que puisse résoudre la chimie serait de les produire à 15 francs les cent kilogrammes. L'on en emploie fort peu et presque partout l'on perd l'eau ammonicale des usines à gaz, tandis que la France seule devrait en consommer annuellement 12 millions d'hectolitres, c'est-à-dire la quantité nécessaire pour fumer intégralement 3 millions d'hectares.

CHAUX. L'agriculture se plaint sans cesse de l'insuffisance des engrais, mais elle a tort. Ce ne sont pas les engrais qui lui manquent, c'est l'intelligence des agriculteurs qui fait faute et ne sait pas les prendre où ils sont. Employée sur les terres à la dose de 15 à 30 hectolitres

à l'hectare, la chaux est à la fois un amendement utile et une fumure excellente par la transformation en ulmine qu'elle fait subir à toutes les substances végétales avec lesquelles on la statifie quand elle est vive. Il n'est pas de pays européen qui ne puisse en moyenne fumer à la chaux le dixième de ses terres, et quelques uns pourraient aller au cinquième. De ce fait, de ceux qui précèdent et de ceux qui suivent, nous devons conclure qu'à l'aide des engrais minéraux l'on pourrait arriver à augmenter considérablement les terres du globe actuellement consacrées aux légumes, aux prairies et aux céréales, tout en augmentant dans une énorme proportion leurs rendements habituels. La chaux sert encore à une foule d'usages domestiques. Combinée avec de la silice elle devient hydraulique. Fort heureusement les gisements des calcaires qui servent à la fabriquer sont aussi abondants et aussi communs qu'on peut le désirer.

Le sulfate de chaux employé sous la forme de plâtre dans les arts, dans les constructions et en agriculture se trouve en grande quantité soit dans le terrain de trias, soit dans le terrain tertiaire inférieur. Il se présente en général en amas considérables de forme lenticulaire. Quelques-uns ont été produits par des sources thermales.

Le carbonate de chaux a des formes très-variées, il est extrêmement abondant. A l'état de craie et de coquilles il peut être employé en agriculture ; en roches il sert à la préparation des chaux grasses ou hydrauliques.

Le phosphate fait la base des os des animaux, il se trouve dans un grand nombre de graines. Son emploi en agriculture facilite singulièrement la fructification. Intimement mélangé avec un dixième ou un vingtième de matière animale, il devient un excellent engrais à la dose de 8 hectolitres à l'hectare. Il forme les 80/100 du noir animal résidu des raffineries que l'Ouest de la France achète sur tous les marchés de l'Europe pour fumer ses terres. L'on emploie aussi dans bien des contrées, pour le même usage, les os pulvérisés non privés de leur géla-

tine. En y ajoutant un dixième de sel de nitre leur action devient plus rapide et plus vive. Il y a un gisement de phosphate de chaux en Estramadure, mais il est peu considérable. Il serait bien à désirer que les gouvernements s'occupassent de cette précieuse substance qui sert encore dans nos laboratoires à préparer le phosphore et ses combinaisons.

ALUMINE. Elle est très-abondante dans la nature et ne manque a jamais aux besoins de l'homme; elle forme la base des argiles, du kaolin ou terre à porcelaine, de la terre à modeler, de la terre à dégraisser ou à foulon, et du sel que l'on nomme alun.

LA SILICE, non plus, ne manquera jamais aux exigeances de l'humanité. Elle sert à la fabrication du verre. Unie à l'alumine, dans des proportions diverses, elle forme des terres à brique et à poterie.

MANGANÈZE. L'on emploie son bioxide pour la prépation du chlore ; il est abondant dans la nature.

FER. Si employé à l'état de fer doux, puis de fonte et d'acier, qui sont des combinaisons avec le carbone et le silicium, le fer est le roi des métaux, son magnétisme nous a permis toutes les études qui ont été faites à cette occasion, et les progrès de la navigation ; sa dureté, sa malléabilité, sa tenacité l'ont rendu le métal de la guerre et surtout de la civilisation.

Quoique les minerais de fer soient excessivement abondants, cependant il serait très-important que les gouvernements empêchassent de les gaspiller et qu'ils s'occupassent à cet égard d'une statistique destinée à en bien faire connaître les ressources. Tous les jours l'emploi du fer augmente rapidement et il doit augmenter encore. Le nombre des machines est très-réduit auprès de ce qu'il doit devenir. Les chemins de fer se multiplient et traverseront le monde entier. Des essais tout nouveaux ont permis d'émailler le fer et probablement l'on se servira sous peu d'ustensiles de tôle recouverts d'émail pour

tous les usages de la cuisine. L'on en fera des doublages pour remplacer le cuivre employé à recouvrir les navires, l'on s'en servira pour la toiture des édifices nationaux, l'on y aura recours pour tous les instruments qui peuvent être ainsi préservés de l'oxidation. Faut-il ajouter que pour les usages les plus élémentaires, l'agriculture n'emploie pas la moitié du fer dont elle aurait besoin si le travail était moins opprimé ! — Est ce que tous les socs de charrue ne devraient pas être en fer et de dimension convenable ? est-ce que le nombre des charettes et leur ferrure ne sont pas au-dessous des besoins ? est-ce que les herses, les extirpateurs et autres machines agricoles perfectionnées sont suffisamment répandues ? trouve-t-on partout les machines à battre, mues par la vapeur, qui réussissent si admirablement, en allant de village en village, à supprimer le plus pénible des travaux agricoles! Nos vignerons peuvent-ils se permettre d'ajouter quelques cercles de fer à leurs fûts pour leur donner à la fois et de la qualité et de la durée ? Est-il possible d'avoir sur nos rivières quelque chose de plus léger que nos bateaux en fer ? L'emploi de la fonte et du fer n'a-t il pas doublé depuis quelques années dans nos maisons et nos édifices publics? Tout ne nous annonce-t-il pas que nous verrons se multiplier les ponts en fer, les ponts suspendus et les ponts à tablier de tôle ? Nous nous arrêterons dans cette énumération qui nous conduirait beaucoup trop loin si nous voulions la faire complète ; nous avons justifié nos réclamations contre le gaspillage des minerais et cela suffit.

N'oublions pas cependant de bien saisir la relation qui existe entre le bas prix du fer et les progrès de la civilisation. Il importe de comprendre parfaitement que la fabrication du fer a été la plus importante et la plus utile des découvertes. Privée de ce métal précieux, comment notre société se soutiendrait-elle ? La lithographie suppléerait plus ou moins à l'imprimerie qui demande de l'acier pour graver ses caractères, mais toutes les ma-

chines disparaîtraient et les outils seraient remplacés par de mauvais instruments de cuivre. Le travail des mines, la construction des navires, la fabrication de nos vêtements et de nos meubles, la préparation de nos aliments, la culture des terres seraient entravées par d'énormes difficultés.

Prenons la question dans un ordre inverse et nous voyons les peuples qui nous ont engendrés s'arrêter faute de fer, à la civilisation des Péruviens. Comment, en effet, sans la boussole et les instruments nautiques, la navigation eut-elle pu se perfectionner? Comment les arts, comment l'industrie, comment la science, qui réclament dans leurs engins et leurs instruments une si grande perfection, eussent-ils pu arriver sans fer, sans fonte et sans acier, au point où ils sont aujourd'hui?.....

Le fer se trouve dans tous les terrains et forme un grand nombre de minerais que l'on peut classer ainsi :

FER MÉTALLIQUE.	Fer météorique. Fer natif (très rare.)
OXIDES.....	Oxide rouge anhydre. Oxide rouge hydraté. Oxide noir ou magnétique. Franklinite.
FERS SULFURÉS ET TELLURÉS...	Pyrites jaunes et blanches. id. magnétiques. Tellurures.
PHOSPHURES ET ARSÉNIURES...	Phosphure de fer. Arséniure de fer. Arsénio-sulfure de fer.
SELS	Sulfate de fer. Carbonate de fer. Silicate de fer. Arséniate de fer. Oxalate de fer (Humboldite).

SELS A ACIDES MÉTALLIQUES.. { Chromites. Tungstates. Tantalites et Tantalates. Titanates.

En 1843, la production du fer était en Europe de 18,072,950 de quintaux ainsi répartis :

Angleterre	9000 000
France	3084 450
Russie	1027 000
Suède	802 500
Autriche	850 000
Prusse	734 000
Hartz	600 000
Hollande et Belgique	680 000
Ile-d'Elbe, Italie	280 000
Piémont	200 000
Espagne	180 000
Norwège	150 000
Danemarck	135 000
Bavière	130 000
Saxe	80 000
Pologne	75 000
Suisse	30 000
Savoie	25 900
	18,072 350

ZINC. Jadis peu employé, le zinc sert aujourd'hui à couvrir les édifices, à faire des voitures publiques, des baignoires, des vases et même des statues et des ouvrages d'art, mais il n'est pas probable que son emploi augmente proportionnellement à celui du fer ou même du cuivre.

Les mines de zinc actuellement connues suffisent aux besoins de la société. Ce n'est pas d'elles que l'on doit s'occuper le plus activement.

NICKEL. Le nickel possède à un haut dégré toutes les propriété qui peuvent rendre un métal utile en industrie. Inaltérable à l'air, ductile, malléable, d'un blanc d'argent, il sert aujourd'hui à faire des alliages imitant l'argent et serait très employé s'il était à bas prix, aussi ne saurait on trop en encourager la recherche

ÉTAIN. Ce métal était jadis très employé à la fabrication de vases et d'ustensiles consacrés aux usages domestiques. Il sert à étamer le cuivre. On l'emploie en feuilles minces pour préserver beaucoup de substances de l'action de l'air et de l'humidité. La fabrication des bronzes, le fer blanc, l'étamage des glaces, la soudure des plombiers en absorbent de notables quantités. Il sert encore à préparer des chlorures utilisés par les teinturiers: la laque minérale, le pourpre de Cassius et l'or mussif. Mais ses usages ne paraissent pas devoir s'accroître aussi rapidement que ceux d'un grand nombre de substances minérales. L'Europe ne produit guères que 110 mille quintaux d'étain et l'Angleterre entre dans cette production pour 100 mille. Les mines du Brésil et du Mexique sont abondantes. Celles de la partie méridionale de l'Asie, de la Chine, du Pégu, de Sumatra, de Malaca, de Banca passent pour être extrêmement riches, mais très-mal exploitées et l'on n'en connaît pas le produit.

PLOMB. Très utilisé à l'état de plomb métallique, d'alliage et de sels, le plomb est cependant si abondant dans la nature que beaucoup de ses mines ne sont pas exploitées. C'est un métal dangereux pour ceux qui le préparent ou qui fabriquent ses préparations telles que le plomb à giboyer, les céruses, le minium; il les empoisonne en produisant d'abord une colique nerveuse trop connue dans les hospices sous le nom de colique saturnine, et cependant jusqu'à ce jour la société n'a pris aucune précaution en faveur des malheureux qui travaillent le plomb et ses combinaisons chimiques.

CUIVRE. Ce métal entre dans la composition du bronze,

du laiton, des monnaies, du métal des cloches, du métal des bouches à feu, des tam-tam, des cymbales, et sert à une foule d'usages domestiques. Son emploi augmenterait encore beaucoup s'il était d'un prix moins élevé. Les mines qui le produisent sont en général situées dans des pays où son exploitation ne présente ni les facilités ni la sécurité désirables.

L'on ne connaît en aucune façon la production des mines de cuivre du Japon, de la Chine, de l'Arabie, de la Tartarie et de l'Anatolie. — L'on ne connaît pas mieux les produits des mines du Chili où dans la guerre de l'indépendance l'on a remplacé les boulets de fer par des boulets de cuivre. L'on estime à 400 mille quintaux valant 70 millions de francs, les quantités livrées au commerce par les contrées dont nous connaissons tant bien que mal la production. La France n'entre dans ce compte que pour une valeur de 500 mille francs, mais cette statistique est encore très-incomplète, quoiqu'il soit si utile à tous les pays civilisés d'être parfaitement renseignés sur toutes les questions qui concernent la production et la richesse minéralogique.

MERCURE. Le prix élevé de ce métal tient plus au monopole et à la rareté, qu'aux dangers de sa préparation pour les malheureux qui le manient sans cesse. En général jusqu'à ce jour en industrie la vie de l'homme n'a été comptée pour rien. Si un ouvrier se tue, c'est à peine si l'on y fait plus d'attention qu'à un alluchon cassé dans un rouage de mécanique. — Le mercure est employé en industrie à de nombreux usages et le serait bien d'avantage encore s'il était à meilleur marché. Ses nombreuses préparations sont très-utiles et la médecine les emploie fréquemment. La recherche des mines de mercure devrait occuper sérieusement les gouvernements; ils devraient surveiller aussi avec soin leur exploitation au point de vue de la salubrité. On extrait le mercure en Espagne, en Carniole, en Hongrie, en Transylvanie, dans le duché des Deux-Ponts, en Chine, au Japon, au Pérou. Il paraît aussi

que la Californie en possède des mines importantes.

ARGENT ET OR. Ces métaux, indépendamment des autres services qu'ils nous rendent, font l'office de monnaie. Les mines d'or avant la découverte de la Californie, produisaient 45 fois moins que les mines d'argent, cependant vu les nombreux usages de l'argent, sa valeur vénale n'était que 15 fois moindre que celle de l'or. Cette valeur est susceptible de variations, aussi les gouvernements ont-ils eu tort d'avoir pris plusieurs métaux pour monnaies. Avant la révolution de 1789, la pièce d'or de 24 francs se vendait 25 livres 8 sous, ce qui prouve la vérité de notre assertion. En Orient, les valeurs respectives de l'or et de l'argent ne sont pas les mêmes qu'en Europe. Au dire des voyageurs, une livre d'or vaudrait en Chine 12 livres d'argent, et 9 seulement au Japon. M. de Humbold évalue à 259,000,000 le produit des mines de métaux précieux. M. Beudant à 226,000,000 seulement, dont l'Europe ne fournit que la dix-septième partie. L'abondance des mines d'argent serait telle dans les Andes, au dire de M. de Humbold, et ce métal aurait été si mal exploité jusqu'à ce jour, que sa valeur devra considérablement baisser. L'on peut en dire autant pour les mines d'or, depuis les découvertes de la Californie.

PLATINE. Le platine sert à fabriquer des instruments de chimie. Sa résistance à l'action des acides et de la chaleur la plus élevée de nos fourneaux, le rend extrêmement précieux. Il forme aisément des alliages avec le fer, le cuivre, le plomb, l'argent, l'étain, le zinc et l'or. A l'état d'éponge, il est employé à des expériences curieuses dans les laboratoires de chimie. Ce métal se trouve dans les dépôts sableux qui contiennent de l'or et des diamants. On ne saurait trop, dans l'intérêt des sciences et de l'industrie, en encourager la recherche.

Telles sont les principales substances minérales que l'homme peut approprier à ses besoins. Heureux s'il employait son courage à lutter contre la nature pour la vaincre et la dompter, pour devenir à son tour un second créateur, au lieu de consacrer la vie humanitaire à des guerres incessantes d'homme à homme, de famille à famille et de peuple à peuple!

DES MONTAGNES.

Les montagnes se divisent en deux séries très-distinctes. Les unes sont assez élevées pour que la végétation des arbres s'arrête sur leur pente, à une hauteur qui varie mais qui ne dépasse guère 2,500 mètres, et leurs sommets sont en général couverts de neiges. Les autres, plus anciennes, portent moins haut leurs cîmes. Pour les unes comme pour les autres, les forêts sont le meilleur moyen de prévenir la dégradation des pentes. Plus on étudie les harmonies de la nature, plus l'on trouve que les forêts sont faites pour les hauteurs. Là elles servent à briser les vents, à abriter les vallées, à tempérer l'atmosphère, à s'emparer de son humidité, qu'elles rendent ensuite à leur partie la plus déclive sous la forme de sources, à retenir le sol dans les lieux élevés et à prévenir ainsi les ensablements. Combien de rivières, aujourd'hui desséchées, combien de torrents qui ont porté le nom de fleuves, dans les lieux où les bois ont été détruits. Frappées par les rayons du soleil, les montagnes qui entretenaient leurs sources, ne présentent plus aux nuages qu'une surface chaude qui vaporise leurs eaux prête à s'y fixer, au lieu de cette verdure qui les attirait autrefois.

Les attérissements du Missipi suivent une marche progressive depuis les grands desséchements de l'Amérique du Nord. Le déboisement des montagnes de la France et le des-

séchement d'un grand nombre d'étangs et de marais, a rendu notre climat moins froid en hiver, mais il est devenu moins chaud en été, et beaucoup de nos rivières perdent de leur navigabilité. N'oublions pas que, dans cet instrument que l'on appelle daguéréotype, les surfaces vertes agissent exactement comme les surfaces noires, que par suite les forêts ont une puissante action absorbante pour la lumière, la chaleur et les rayons chimiques qui les accompagnent, action qu'elles exercent fructueusement au profit de la vie du globe. Planter les plaines de grands arbres, ce serait ramener nos contrées à leur ancienne climature. La plantation de nos montagnes et la culture de leurs bois sont donc d'une grande importance; mais comment espérer, que quelques particuliers, sans mission, veilleront à l'intérêt général de contrées étendues. Que leur importe à eux qu'un port, éloigné de 150 à 200 lieues, soit comblé dans quelques siècles, en même temps que la rivière qui passe auprès de leurs propriétés cessera d'être navigable à la même époque? C'est donc à la société à intervenir directement elle même et à s'occuper activement de planter toutes les chaînes dont les versants donnent naissance à des sources importantes.

Nous dirons plus loin à l'article des eaux, de quelle ressource pourraient être pour toutes nos industries des tunnels passant sous les plus élevées de nos montagnes. Remarquons toutes fois que les ruisseaux auxquels leurs pentes couvertes de bois donnent naissance deviennent canalisés, par la main de l'homme les moyens de transport et d'exploitation des forêts et des mines de ces mêmes montagnes. Ainsi, tout est solidaire en ce monde et son étude nous prouve que notre globe a été fait pour l'homme, comme l'homme a été fait pour le globe, de la même manière que la géologie nous enseigne que l'humanité a paru sur cette terre le jour où purgée de ses grands carnivores, embellie par la végétation de plantes acolyledonées et dycotiledonées, arrosée par des fleuves magnifiques, la terre avait pris ses habits de fête pour la recevoir.

LES PLATEAUX, LES PLAINES, LES VALLÉES ET LEUR AGRICULTURE.

Si les forêts sont faites pour les montagnes, les autres cultures doivent occuper les plateaux, les plaines et les vallées, excepté dans les contrées très froides où les bois de construction sont trop souvent la seule exploitation que puisse essayer l'agriculteur. Dans les pays rapprochés du cercle polaire, disent les statisticiens, les bois et le chanvre sont presque les seuls objets que le règne végétal fournisse avec abondance de manière à permettre à l'homme des champs de s'occuper de leur culture. Aménagé convenablement, l'hectare de bois rapporte 20 francs, mais l'hectare de chanvre donne plus de 200 francs. L'encombrement de ces produits rend onéreux leur chargement, leur transport, leur déchargement et leur entrepôt. La culture de l'olivier, de la garance et du cotonnier fournit en Grèce 600 francs par hectare, ce qui est un produit double de celui des bonnes terres de notre climat. Sous les tropiques l'hectare cultivé en caféiers et en cannes à sucre rapporte huit fois plus qu'un hectare de blés ou de vignes de nos contrées, trois ou quatre fois plus que les cultures de Grèce dix à onze fois plus que les produits avantageux des contrées boréales, et cent fois plus que leurs forêts. Trente six lieues carrées de bonnes terres aux Antilles suffiraient, bien cultivées, à produire le sucre que la France consomme. Ces faits de la plus haute importance suffisent-ils à prouver comme nous l'avons écrit en 1834 dans notre traité d'économie sociale, comme beaucoup l'ont répété depuis sans nous citer, que la tendance des hommes du nord à lancer vers le midi, vers les pays où le soleil est plus chaud et la terre plus fertile, des essaims de leur population, doive durer jusqu'à ce que la population moyenne de ces contrées soit avec celle de la France dans le rap-

port de 8 à 1 et que ce soit une bonne politique que celle de distribuer les hommes sur la surface du globe en raison de la puissance pécuniairement productive de chaque contrée? Non sans doute; toutes les cultures du midi ne sont pas aussi avantageuses que celles du sucre et du café; bien des produits de la Grèce sont inférieurs en rendement pécuniaire, aux olives et aux cotons, et puis n'est il pas indispensable de tenir compte de cette mollesse que produisent les climats brûlants vis à-vis de l'énergie que l'homme peut développer dans les pays plus froids? Il est nécessaire pour se rendre compte de l'avenir agricole du monde de prendre la question à un autre point de vue.

La culture des céréales, des fourrages artificiels, des racines et des légumes se compose avant tout de deux éléments, les labours et les engrais, puis d'un troisième, les arrosages, dans quelques localités exceptionnelles et privilégiées. La culture des prairies naturelles en comporte deux, les engrais et les irrigations. Cela posé, voyons ce que peut l'homme pour améliorer les produits de son industrie agricole. Prenons les 53 millions d'hectares de France pour une moyenne entre les terres diverses qui forment les 14 milliards d'hectares du globe, et voyons par ce qu'il est possible de faire de la France, ce que pourrait devenir le monde entier.

Sur ces 53 millions d'hectares nous trouvons en :

Prairies naturelles.....	4,198,000 hectares.
Prairies artificielles.....	1,570,000
Jachères attestant notre ignorance et notre impuissance agricole.....	6,763,000
Pâturages, pâtis, landes et bruyères, terres mal utilisées.....	9,191,000
Froment seulement.....	5,586,000
Epeautre.....	4,000
Seigle.....	2,577,000

Méteil	910,000
Orge	1,188,000
Avoine	3,000,000
Maïs et millet	631,000
Sarrazin	651,000
Fèvres, fevrolles et lentilles.	12,000
Pois, vesces, bisaille	29,000
Légumes secs	296,000
Jardins	360,000
Bois et forêts, châtaigneraies	9,253,000

Ce tableau serait incomplet si nous n'ajoutions que les $^4/_{5mes}$ de nos prairies ne sont jamais fumées et que les cultures de blé le sont, en moyenne avec 25 mètres cubes de fumier d'étables par demi-hectare. En présence de ce fait déplorable d'impuissance, il convient de poser nos convictions et nos espérances. Pendant quatre ans nous nous sommes occupé d'engrais artificiels; nous avons vu échouer dans les terres neuves contrairement à l'opinion des Dumas, des Payen et des autres célébrités, les engrais simplement azotés qui réussissent dans les autres. Leurs erreurs nous ont coûté 25 mille francs et nous nous avons quelque droit de parler sur cette question, ayant fait et suivi de près de très-nombreuses expériences.

Nos calculs établissent que la France pourrait arriver à posséder un cinquième et plus de sa surface en prairies naturelles, soit environ 10 à 12 millions d'hectares au lieu de quatre. Si ces 10 millions d'hectares étaient convenablement arrosés et fumés chaque année, leur produit total atteindrait en moyenne 6 milliers de kilogrammes par hectare, ou moitié en sus du produit ordinaire. Ainsi le prouvent les expériences faites par d'autres et par nous-même avec du guano, des sels ammoniacaux, des tourbes animalisées, des sels de morue, des noirs résidus de raffinerie et des poudrettes, en valeur moyenne de 30 à 60 francs par hectare.

La France qui ne possède que 51 millions 1/2 de bêtes de toute nature se verrait donc bientôt dans la possibilité d'augmenter considérablement son cheptel, puisqu'elle aurait accru le chiffre de ses prairies dans le rapport de 10 à 4 et celui de leur rendement dans le rapport de 2 à 1.

Actuellement elle ne recueille pas 12 millions de milliers de kilogrammes de foin, et cependant elle pourrait arriver à dépasser 60 millions de milliers de kilogrammes.

Aujourd'hui encore que l'on peut cultiver avec des charrues de 4 décimètres au versoir, avec des herses en fer à dents longues et tranchantes, comme des couteaux, aujourd'hui que l'on peut émietter et écraser les mottes avec le rouleau, la culture jardinière peut être entreprise presque partout avec des bœufs ou des chevaux et avec des instruments perfectionnés, et le problème agricole pour les céréales, les fourrages artificiels, les racines et même les légumes, est devenu une question d'engrais. Voyons par suite ce que notre pays peut se procurer sous ce rapport.

Partout il est possible d'employer des tourbes, des terres sèches mêlées d'un peu de charbon et de plâtre, à servir d'excipient, pour recevoir nos urines et nos matières fécales, les eaux de vaisselle de nos ménages, les balayures et les ordures de nos habitations ; partout il est possible de recueillir ces détritus, dans de véritables nitrières artificielles. En y ajoutant du sulfate de fer ou de l'acide sulfurique pour ne rien perdre des sels ammoniacaux, et 5 °/₀ d'un mélange de sel marin et de nitre, par hectolitre desséché, tous ces detritus, parfaitement utilisés, fourniraient en France la fumure de 14,000,000 d'hectares de terre, c'est-à dire la quantité nécessaire pour produire en moyenne de 224 à 250 millions d'hectolitres de blés divers ce qui, déduction faite des 28 millions d'hectolitres consacrés à la semense de 14 millions d'hectares, représente environ 200 millions net d'hectolitres, ou 555 litres par année, par individu : c'est-à dire beaucoup

plus que la consommation moyenne par habitant ; d'où cette conséquence, que la quantité des seuls engrais humains s'accroît en raison directe de la population, et qu'elle est plus que suffisante pour fumer les terres destinées à nourrir cette même population.

Nourris, autant que possible, à l'écurie ou à l'étable, nos animaux domestiques actuels pourraient arriver à produire la fumure de 20 millions d'hectares, et celle de 40 si leur chiffre venait à doubler, ou de 20 seulement, si l'on voulait fumer très fortement.

Si l'on appelait la poudre de viande de cheval, la poudre des chairs des morues et des autres poissons, les phosphates de chaux, toutes les substances animales, les sels ammoniacaux, le guano, les nitrates de potasse et desoude, le sel marin, le charbon pulvérisé, la tourbe moulue, etc., etc., etc., à venir en aide à nos fumiers habituels, sous la forme d'engrais pulvérulents, ou à se mêler directement à nos fumiers eux-mêmes ; il est évident que l'on pourrait arriver à augmenter leur masse fertilisante d'au moins un cinquième, soit encore la fumure de 4 millions d'hectares.

La chaux pourrait entrer aussi en agriculture pour le dixième des engrais employés, et représenter en conséquence la fumure de 3 à 4 millions d'hectares.

La France, avant de longues années, pourrait donc avoir un cheptel de 100 à 300 millions de bêtes de toutes espèces, 10 millions d'hectares de prairies, et plus de 30 millions d'hectares parfaitement fumés et cultivés, de manière à nourrir 72 millions d'hommes, beaucoup mieux qu'elle ne nourrit aujourd'hui les 36 millions qui foulent son sol souvent ingrat. Mais qui oserait comparer la France à la Hongrie, à l'Ukraine, à l'Italie, à l'Espagne, à l'Algérie, à l'Egypte, à l'Inde et surtout aux Amériques, même à l'Afrique, dont la fertilité deviendrait si grande avec de bonnes irrigations? Il sera donc possible un jour de produire sur notre globe une nourriture très confortable pour 14 milliards d'habitants qui fouleraient ses

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE POITIERS

14 milliards d'hectares de terre, et de donner à la famille humaine un luxe de bien-être matériel qui dépasse l'imagination.

Lorsque la solution de ce problème sera devenue possible, la science par de nouveaux progrès se sera mise en mesure d'ajouter encore au bien être de l'humanité en augmentant les produits obtenus par le travail humain.

Plus l'on étudie les ressources de la nature plus en vérité l'on reste stupéfait en voyant tout ce que nous pourrions faire et le peu que nous faisons pour notre bonheur.

Si maintenant nous nous demandons la loi de cette grande circulation qui transforme dans des conditions données en terres arables, en humus, en plantes et en animaux, l'oxigène, l'hydrogéne, le carbonne, l'azote et divers éléments minéraux, nous arrivons à penser que l'humanité ne sait encore diriger en aucune manière les agents naturels dont elle dispose, qu'elle les connait à peine passablement depuis 50 ans et qu'elle peut accroître la production en denrées alimentaires bien plus rapidement que ne marche l'accroissement de la population. Nous sommes donc au début d'une magnifique série de conquêtes scientifiques et de progrès en bien-être matériel. Cette série suivra la loi de la vie, elle se développera pendant des milliers d'années, puis elle oscillera jusqu'au refroidissement du globe autour d'un état moyen, alors viendront la vieillesse et la décrépitude de l'humanité, puis cette transformation qui est la fin de la vie et le renouvellement de l'existence.

QUELQUES INDICATIONS A L'OCCASION DE LA CLIMATURE.

L'état moyen autour duquel les mondes oscillent est une garantie indéfinie de stabilité pour les astres qui en font partie ; mais il n'est pas indifférent de retrouver de

nouvelles preuves à l'appui de la pensée du géomètre qui l'a exprimée la première fois. Nous devons à Arago l'une des plus curieuses démonstrations qui puissent être données sous ce rapport à l'occasion de la climature terrestre. Voulant établir que depuis 3000 ans la température du globe n'a pas varié d'un demi-dégré, il en a trouvé la preuve dans un fait de la végétation.

La limite inférieure de la vigne se trouve dans les pays où la température moyenne est de 21 à 22 dégrés centigrades. La limite supérieure pour la fructification des palmiers est de 21 dégrés centigrades. La Palestine étant le point de jonction de ces deux cultures, il en résulte que sa température moyenne est entre 21 et 22 dégrés. Mais depuis 3000 ans ce fait a lieu ; donc depuis 3000 ans la température n'a pas varié en Judée d'un demi dégré. De là cette autre conclusion que 30 siècles n'ont apporté aucune réduction sensible à la chaleur versée par le soleil sur la surface de notre globe.

Cette intéressante démonstration d'Arago conduit naturellement à distribuer notre terre en une série composée de sept zones :

1° Celle qui permet au café de mûrir.
2° Celles des dattiers.
3° La région ou zône des oliviers.
4° La région des vignes.
5° La région des céréales.
6° La zône ou région des herbages.
7° La zône ou région des forêts.

M. de Gasparin, dans son excellent ouvrage d'agriculture. a considéré les cinq dernières comme appartenant à la climature Européenne.

Tandis que le café réclame une moyenne d'aumoins 23 dégrés, condition dans laquelle la vigne ne vient plus qu'à l'ombre, le dattier ne réclame que vingt-et-un dégrés. — L'olivier ne peut supporter que quelques jours seulement une température au-dessous de sept et huit dégrés, et de

plus il est nécessaire, pour qu'il fructifie, qu'il reçoive un surcroit de 1099 calories météréologiques en sus des dix neuf dégrés de température moyenne de l'époque à laquelle il fleurit. — La vigne entre en floraison à une température de dix-sept ou dix-huit dégrés, et pour que son fruit mûrisse, il faut qu'il reçoive $21^d, 5$. Quelque soit notre désir de contribuer à faire accepter la classification des cultures que nous venons de signaler, nous devons faire remarquer que les trois dernières se pénètrent singulièrement et ne se soumettent qu'à des considérations générales, nullement à des considérations mathématiques de séparation. Il n'en est pas moins exact que la série des principales cultures du globe se partage en sept divisions et si les herbages pénètrent dans la zône des blés et réussissent mieux en Angleterre et en Bretagne, cela tient à ce que souvent les terres de ces contrées se trouvent humides au point de trop favoriser le développement de plantes étrangères. — L'on admet qu'après trois jours de pluie, la terre des pâturages perennes doit renfermer $^{23}/_{100}$ d'eau ; cette condition n'est évidemment pas favorable à la culture des bois et, de plus, elle rendrait impossible celle des céréales. — Les blés et les pâturages se terminent par des arbres verts et des bouleaux. Viennent ensuite, soit que l'on s'élève sur les montagnes, soit que l'on s'avance dans le nord, des arbres rabougris, le rhododendron, puis des plantes vivaces rasant le sol, puis du lichen, dernière trace de la vie dans les lieux où la chaleur intérieure du globe n'exerce plus d'action sensible.

LES EAUX.

Lorsque l'on quitte les côtes de notre Océan pour passer sous la zône torride, l'on est frappé, surtout dans les pays chauds, de la phosphorescence de la mer. Le jour

disparaît à peine et l'on voit jaillir du sein des eaux une lueur phosphorique. Cette lumière se montre surtout à la crête des vagues, soit qu'elles se brisent contre les flancs d'un navire ou contre les rochers du rivage. Il n'est pas rare qu'un vaisseau dans sa marche rapide, laisse après lui une longue traînée lumineuse. Au premier abord, si peu naturaliste ou philosophe que l'on soit, l'on est impressionné vivement par cette brillante et mystérieuse manifestation de la vie. Peu à peu l'on s'y habitue et l'on n'y prend plus garde ; mais ceux qui aiment à savoir le pourquoi et le comment des choses, ne s'arrêtent pas à une observation superficielle. Deux causes seulement peuvent produire cette phosphorescence : où elle est due aux animalcules qui nagent dans la mer et qui nous présentent sur une très-grande échelle l'effet des vers luisants, ou elle est développée par des matières organiques tenues en suspension dans les eaux et susceptibles comme les mucosités qui suintent de certains poissons, de développer cet état particulier. La première opinion est confirmée par les observations de MM Quoy et Gaimard qui ont étudié ce phénomène dans l'île de Rawac sous l'équateur. Ces savants ont trouvé que la phosphorescence de la mer était dûe, près de cette île, à de très-petits zoophytes qui nageaient en zig-zag et laissaient sur l'eau des traînées brillantes. Ayant placé de ces animalcules dans un bocal rempli d'eau, leur opinion se trouva confirmée par la phosphorescence qu'ils communiquèrent au liquide. Ils reconnurent aussi que leur faculté lumineuse était liée à la chaleur. Les observations de MM. Bequerel et Breschet prouvent que la seconde opinion peut être soutenue.

Les grandes étendues d'eau varient beaucoup en couleur, tantôt elles sont vertes, tantôt bleues comme certains lacs de Suisse ; tantôt elles ont un aspect sombre et même quelques fois rougeâtre. Jusqu'ici l'on ne s'est pas bien rendu compte de ce phénomène qui est intimement lié aux faits de la lumière ; il est toutes fois des colorations

qui tiennent à d'autres causes ; c'est ainsi qu'un haut fond de sable jaune fera paraître l'eau de couleur verte et que les matières organiques qu'elle tient en suspension peuvent lui donner une couleur fauve. Les grandes bandes d'eau verte des mers polaires ne doivent cet aspect qu'à des milliers de milliers de méduses dont la teinte est jaunâtre.

La pesanteur de l'eau de mer varie. Le décimètre cube de ce liquide pèse de 14 à 16 à 29 grammes de plus que l'eau distillée. Les mers les moins salées sont celles qui pour une petite étendue reçoivent une grande somme de cours d'eau douce. Ainsi la Baltique, la Mer-Noire, la mer de Marmara qui en dérive.

Les eaux de la Méditerranée sont au contraire les plus lourdes de toutes. La pesanteur spécifique plus grande des eaux de mer est dûe aux chlorures de sodium et de magnésium, au sulfate de magnésie, au sulfate de chaux, aux carbonates de chaux et de magnésie.

Pour l'Atlantique le poids des sels est de 40 grammes 926 par kilogramme. Dans la Manche il est de 39 grammes 314, dans la Méditerranée de 41 grammes 130. En général la salure des mers diminue quand on se rapproche des pôles, mais l'on n'a pas encore déterminé si elle varie selon les profondeurs des océans. Si la quantité de sel que les mers renferment était desséchée, elle serait assez considérable pour recouvrir toute la terre d'une couche d'environ quinze mètres. La salure des mers tient aux sels gemmes que les eaux renferment depuis une époque qu'il est très-difficile d'apprécier, aux fleuves salés et aux sources souterraines également chargées de sel que reçoivent les grands bassins de la planète M. Boussingault a calculé que le rio-vinaigre qui sort du volcan de Puracé débite par 24 heures 34784 mètres cubes d'eau chargée de 38611 kilogrammes d'acide sulfurique et de 31,654 kilogrammes d'acide chlorhydrique.

Becquerel a calculé que la salure des mers devait augmenter rien que par l'apport des eaux de pluie transfor-

mées en eaux fluviales de 1/20 en cent mille ans, mais nous ne nous arrêterons pas à ce détail qui est loin d'avoir la valeur des ingénieuses considérations si communes chez cet auteur. Remarquons toutefois à cette occasion que les eaux de la Mer-Morte où lac asphaltite doivent plus que bien d'autres ressembler à celles des mers et des grands lacs géologiques. Gmélin en a fait l'analyse et il y a trouvé sur cent parties :

Chlorure de calcium.....	3,214
— de magnésium.....	11,773
Bromure de magnésium.....	0,489
Chlorure de sodium.....	7,078
— de potassium.....	1,674
— d'aluminium.....	9,090
— de manganèse.....	0,022
Sel ammoniac.....	0,008
Sulfate de chaux.....	0,053
Total des sels.....	24,401
Eau.....	75,599

Ce lac et la source acide du Puracé nous expliquent une foule de faits des temps antérieurs, que la chimie plus calme et plus pacifique de notre globe ne reproduit aujourd'hui que très-exceptionnellement. Ce sont en quelque sorte des souvenirs des âges passés des temps paléontologiques, conservés presque fortuitement, pour ménager la transition au milieu de l'époque que caractérisent les quadrumanes et les bimanes, les singes et les hommes.

Existe-t-il un pôle austral et un pôle boréal de salure dans chacun des océans? L'Océan atlantique est-il plus salé que l'Océan pacifique? Ces faits sont probables et appellent de nouvelles observations qui confirment celle du capitaine Kotzebue.

La température des eaux de la mer varie singulièrement à sa surface, mais elle est toujours en rapport avec celle de l'air ambiant qu'elle surpasse quelquefois d'un dégré. La température des profondeurs est généralement

bien moins élevée ; de là des courants d'eau froide qui se dirigent par les fonds et des courants d'eau chaude qui se dirigent par les surfaces.

L'élévation des mers qui communiquent entre elles, diffère peu cependant. D'après le nivellement de la commission d'Egypte, la Mer-Rouge serait de 9^m 9 à marée haute, et de 8^m 12 à marée basse, plus élevée que la Méditerranée, mais ce nivellement est contesté. A Panama, le niveau de l'Océan pacifique est de 1^m 1 plus élevé que le niveau moyen de l'Océan atlantique à Chagres. Le niveau des mers intérieures varie quelquefois dans une proportion très-différente. Les lacs amers entre la Méditerranée et la Mer-Rouge, lacs dans lesquels se rendait autrefois le canal qui joignait la Mer Rouge au Nil sont d'une centaine de mètres au dessous de la mer. La Mer-Morte est de 427^m au-dessous de la Méditerranée et la Caspienne est de 18^m 3 au-dessous de la Mer d'Azoff. Il en résulte qu'un jour des canaux d'une construction nouvelle pourront réunir la Mer-Noire à la Caspienne, la Mer Rouge et la Méditerranée à la Mer Morte ; qui sait même si cette dernière ne sera pas le moyen le meilleur de mettre en communication les mers intérieures et l'océan des Indes ?

L'on estime que la masse des mers équivaut à une couche liquide de mille mètres d'épaisseur qui recouvrirait toute la surface du globe. La superficie des mers y compris celle des lacs est de 3,700,000 myriamètres carrés. La surface totale du globe n'est que de 5,100,000 ce qui laisse pour les terres et les îles 1,400,000 myriamètres carrés. Il existe plus de mers au midi qu'au nord et le contraire a lieu pour les terres. Evidemment, la surface des mers a diminué en raison du relief acquis par les continents. Nous ignorons qu'elle est la forme de leurs bassins, mais l'on suppose avec quelque raison qu'elle doit avoir les plus grands rapports avec la forme des continents. L'on prétend que l'Océan atlantique a une profondeur moyenne de 1,000 mètres et l'Océan pacifique de 4,000. Les deux continents n'ont point la même direc-

tion, mais leurs grandes pointes sont tournées vers le sud ; les chaînes des montagnes ont sensiblement la même direction que leurs continents respectifs : il en est de même des grands lacs.

Les changements que les eaux ont subis pendant les temps géologiques s'expliquent par les immenses dépôts lacustres ou marins que les soulèvements de nos montagnes ont mis en évidence ; mais l'état des mers ne présente rien aujourd'hui qui annonce pour l'avenir des modifications considérables Les espèces végétales et les espèces animales qui habitent les eaux ne trouveront donc dans cet élément aucune cause de modifications nouvelles assez puissante pour créer des genres nouveaux, ni même pour transformer les espèces actuelles en espèces nouvelles. Ainsi tout s'accorde pour nous prouver que la terre est arrivée à l'époque de sa virilité manifestée par la stabilité de ses principaux organes. Le règne social qui est né le dernier, aura seul à subir les nombreux progrès qui doivent manifester sa vie. Tout nous prouve encore que désormais l'homme doit régner en souverain sur le monde qu'il habite, chargé de détruire les animaux nuisibles de multiplier et de varier les plantes et les races utiles.

La nature ne nous a pas donné les mers qui baignent nos continents, et les fleuves qui les arrosent, pour continuer à mourir de misère et de souffrances à côté de ces grandes richesses. Les eaux sont l'aliment le plus puissant de la végétation ; l'art des irrigations a donc besoin de sortir de l'enfance ; tous les corps que l'on plonge dans l'eau perdent une quantité de leur poids, justement égale au poids du liquide déplacé. L'eau est donc, par suite, un moyen de support et de transport économique. Les chûtes d'eau produisent une force motrice, et dans le sein des eaux de nombreux animaux, utiles ou agréables, peuvent trouver les conditions et les aliments de leur vie. C'est à ce quadruple point de vue que la société doit et devra de plus en plus les envisager. N'oublions pas cependant que l'énorme capacité de l'eau, pour absorber la

chaleur, peut encore en faire un excellent intermédiaire, pour produire dans nos habitations le chaud et le froid.

Ces prémices posées, que répondrait l'humanité si on lui demandait compte de l'usage qu'elle a fait de la plus abondante et de la plus utile des substances minérales. Si sa conscience était plus développée quels ne seraient pas ses remords et sa douleur!

Pour diminuer les frais des longs voyages et surtout pour en réduire la durée, il serait indispensable de percer les isthmes de Suez et de Panama. L'antiquité avait, dit-on, créé ce travail si utile pour l'isthme de Suez : elle avait fait plus, un second canal joignait au Nil les lacs amers ou salés, lacs très profonds placés, nous l'avons dit, à plus de 100 mètres au dessous du niveau des mers et dont la surface avait considérablement augmenté par suite de leur communication avec la mer Rouge; mais nous, les civilisés modernes, nous les avons laissés s'ensabler. Des grandes œuvres des Pharaons il ne nous reste aujourd'hui que des souvenirs historiques et des vestiges.

Quant à l'isthme de Panama, si aisé à couper sur plusieurs points, notre lésinerie va le rendre plus facile à traverser au moyen d'un chemin de fer; il eut été cependant tout-à-fait digne de notre époque de permettre au même navire de faire le tour du globe. A quoi bon ces chargements et déchargements inutiles que l'on pourrait éviter; est-il donc si difficile soit avec des machines à vapeur, soit avec des moulins à vent, de faire monter l'eau jusqu'aux points de partage qui regardent à la fois les deux océans, de manière à suppléer à l'insuffisance des sources et à réparer les pertes de l'évaporation jointes aux exigences du service des écluses?

Jusqu'à ce jour en Europe, et non moins en France qu'ailleurs, l'on a fait des canaux pour faire des canaux. Très-souvent les grandes irrigations qu'ils pouvaient produire et les données industrielles qu'ils devaient résoudre ont été complètement négligées. L'on a oublié

que ces canaux pouvaient devenir la source de pêches lucratives ; l'on est même allé jusqu'à négliger entièrement les forces motrices de leurs écluses.

J'écris ces lignes à 200 mètres du canal de Bretagne, qui ne sert à aucune irrigation, qui a créé très inutilement d'inutiles marécages et des fièvres intermittentes, dont les chûtes d'eau sont vierges encore d'usage industriel et dont les chaussées perpendiculaires ont supprimé la pêche des saumons autrefois si lucrative. Ce n'est pas tout : son absurde tarif équivaut à une prohibition pour le transport des produits. C'est ainsi qu'une énorme machine de 130 lieues de long, qui a coûté plus de 68 millions, qui pourrait produire en 20 ans une plus value de plus de 600 millions, chôme depuis vingt années au milieu de populations misérables, au grand détriment des intérêts de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Hommes du siècle, administrateurs des privilégiés, voilà vos œuvres !

Tout canal créé dans des conditions avantageuses, coûte en moyenne, dans ce monde, un million au plus par lieue, et rapporte habituellement à la société, en plus values de toute nature, de cinq à seize fois le capital engagé, D'où nous pouvons conclure, que si la France seule avait employé, sous le règne de Louis-Philippe, à creuser des canaux, la dépense de ses armées permanentes, qui ne sont qu'une grande gendarmerie, nous posséderions aujourd'hui plus de sept milles lieues de navigation nouvelle, source abondante et reproductive, représentant une plus value d'au moins trente-cinq milliards et peut-être de cent milliards. — Ces chiffres presque fabuleux sont cependant au-dessous de la réalité. Le canal du centre, qui a coûté 16 millions, ne produit pas moins de 10 millions de plus value annuelle, ce qui équivaut à 12 fois son capital ; tandis que le canal du Languedoc, qui a coûté 30 millions, produit 25 millions de revenu annuel, ce qui revient à dire qu'il a donné au pays 16 fois la valeur du capital engagé. Que serait-ce donc si une civili-

sation véritable savait utiliser les canaux au mieux des intérêts de l'humaine espèce? Supposez un instant que la France ait consacré en 18 années 7,200 millions à lutter contre la nature par des voies fluviales artificielles pour féconder et embellir son territoire; supposez encore qu'elle ait employé dans cette glorieuse entreprise tout le savoir, toute l'imagination, toute l'adresse, toute la ruse, tout le bon goût, tout l'art de ses enfants, quelle admirable métamorphose!!!....

Partout les canaux deviennent d'immenses viviers, dans lesquels l'on essaie et l'on multiplie les plus beaux, les plus délicieux poissons des deux mondes. Toutes les chutes sont utilisées, car les chevaux d'eau ne mangent ni foin ni charbon. Celles qui ne travaillent que le jour servent la nuit à faire des irrigations au moyen de roues, de turbines, de béliers ou d'autres engins hydrauliques. Les jardins arrosés et les prairies qui sur une surface de 53 millions d'hectares n'occupent aujourd'hui en France que 4 millions 1/2, arrivent à dépasser le chiffre de 10 millions d'hectares parfaitement mouillés à souhait, par des eaux vives. Aux flancs des montagnes et sur les sommets des collines, l'œil surpris aperçoit les bateaux des mariniers qui se dessinent au milieu de la plus brillante verdure, de la plus luxuriante végétation, tandis que par des canaux ou syphons souterrains des villes des bourgs, et de grands villages, souvent même des cités importantes voient partout des eaux jaillissantes se marier sous les formes les plus gracieuses et les plus élégantes à la verdure, aux arbres, aux animaux vivants et aux monuments qui les décorent; des troupeaux splendides de gros et de menu bétail paissent à souhait sur des terres aujourd'hui stériles; partout les chants du laboureur se mêlent au mouvement, au bruit, au va-et-vient de l'industrie. Ici c'est un canal souterrain; veritable Styx, servant à verser dans la Loire les eaux des houillères de St-Etienne et les produits de son industrie. Ailleurs ce sont de vastes tunnels passant sous les plus hautes mon-

tagnes pour relier la France à l'Espagne et à l'Italie, en faisant descendre à la fois sur notre sol, par des ouvertures artificielles, leurs sources abondantes et les produits de mines nouvelles qu'elles recèlent nécessairement dans leur sein; car si partout ailleurs l'homme ne peut pénétrer qu'à 2000 mètres dans l'intérieur de la terre, les montagnes semblent disposées tout exprès pour lui permettre d'atteindre, sans s'exposer à une température trop élevée, les minéraux les plus riches qui se trouvent actuellement à l'abri de ses recherches. Mais à quoi bon cette énumération des valeurs que nous pourrions créer en utilisant les eaux; n'est ce donc pas à leurs irrigations que l'Egypte et la Judée devaient leur agriculture si prospère? Les Pharaons n'avaient ils pas semé de puits artésiens leur royaume et les limites du désert? Le Tigre et l'Euphrate ne nous offrent ils pas encore les restes de digues puissantes? Et nous, peuples forts, nous les émancipés de la science, nous dépensons à tuer ou à tyranniser nos semblables, les richesses qui multiplieraient le bonheur!...

Toutes les eaux ne sont pas fournies sur la surface du sol par les pluies ou par les fleuves. Les puits artésiens nous sont un moyen d'aller saisir, entre deux couches de terrains imperméables, un fleuve souterrain qui traverse une couche perméable. En été, ces puits peuvent devenir un moyen de rafraichir l'atmosphère et d'y verser la vie: en hiver, ils fournissent une eau chaude qui pourrait servir au chauffage et à l'arrosage de grandes serres telles que l'on n'en construit pas encore; de serres immenses, gigantesques, ayant quelquefois plusieurs hectares de surface et destinées dans les grandes villes de nos climats brumeux à réunir au besoin plus de cent mille personnes à l'abri des injures des saisons, au milieu des arbres et des fleurs de tous les pays du monde. Les puits artésiens serviront aussi à limiter les déserts de l'Afrique et de l'Asie, à reconquérir les terres ensevelies sous les sables, a créer des oasis de verdure dans les terrains

les plus brûlants, à marquer les étapes de ces caravanes civilisatrices qui verseront un jour, sur les bords du Niger et dans l'intérieur de l'Afrique, la science et la vie des hommes de l'Occident

DE L'AIR ATMOSPHÉRIQUE.

L'air atmosphérique enveloppe tous les points de notre globe. Sa pression, sur une surface donnée, est justement égale à celle de la colonne barométrique du mercure. Au niveau des mers, la moyenne de cette pression est de 0^m 76. Si au lieu de mercure l'on prenait de l'eau, cette colonne aurait 10^m 3 d'élévation; si elle s'appuyait sur une base d'un décimètre carré elle pèserait 100 kilogrammes et 300 grammes.

A la pression ordinaire, le mètre cube d'air pèse 1293 grammes 187. Il n'a pas été possible jusqu'à ce jour de reconnaître la hauteur réelle de l'atmosphère, mais il est bien positif qu'elle s'élève à plus de dix lieues au-dessus du globe; tout porte à croire qu'elle s'étend à quinze ou vingt lieues.

L'eau dissolvant une certaine quantité d'air atmosphérique, l'on a calculé qu'elle pouvait être la masse de celui qui se trouve engagé dans les mers et l'on a trouvé pour maximum 1/300e de l'atmosphère.

Le poids de l'air ambiant étant d'environ 100 kilogrammes par décimètre carré, il s'en suit que l'homme adulte dont la surface est d'un mètre 5/10mes supporte au moins 15 mille kilogrammes de pression, et cependant il ne s'en aperçoit pas, tant que ses fluides intérieurs ont une force élastique susceptible de faire équilibre à la pression de l'air; mais qu'on applique une ventouse sur une partie, ou que des circonstances intérieures modifient

la vitalité et par suite l'élasticité des organes, aussitôt la question change. C'est du reste ce qui arrive quand on gravit des montagnes élevées, la même quantité d'air ne pouvant plus satisfaire aux besoins de la vie, la respiration devient précipitée. Si l'on s'élève davantage, des hémoptysies, des crachements de sang, sont souvent la suite du défaut de pression sur les muqueuses en contact avec l'air atmosphérique.

Le mercure du baromètre s'abaissant au fur et à mesure que l'on s'élève, cet instrument suffit seul pour avoir des indications approximatives sur l'élévation des montagnes ou sur la profondeur des mines. Pour avoir des données réellement exactes, il faut tenir compte aussi de la température et de l'humidité : de la température, parce qu'une chaleur plus élevée tend à allonger la colonne du baromètre ; de l'humidité, parce que l'eau retenue dans l'atmosphère modifie nécessairement son poids.

Il est d'usage dans le monde de se servir du baromètre pour savoir s'il fera de la pluie ou du beau temps. Mais cet instrument ne donne sous ce rapport que des indications très incertaines.

L'air atmosphérique se compose en poids de 23,01 d'oxigène et de 76,99 d'azote ; en volume de 28,81 d'oxigène et de 79,19 d'azote ; on y trouve des traces d'acide carbonnique. A 6 et 7000 mètres sa composition ne varie pas ; cependant, il est probable qu'à une plus grande hauteur la différence de pesanteur entre l'oxigène et l'azote doit augmenter la quantité de ce dernier corps. — Les plantes absorbent pendant le jour l'acide carbonique de l'air et lui restituent de l'oxigène.

Les études faites par les savants sur l'air atmosphérique ont conduit à des résultats physiologiques d'une haute importance. Nous allons les énumérer rapidement.

La pluie diminue la quantité d'acide carbonique de l'air, elle dissout ce gaz et le porte aux racines des plantes. Il y a quelquefois des proportions notables d'acide carbonique dans l'atmosphère des villes.

D'après Dumas, un homme adulte consomme par heure ou brûle par l'effet de sa respiration, tant en carbone qu'en hydrogène une quantité équivalente à dix grammes de carbonne, et l'air sortant de ses poumons contient, en moyenne, 4 °/₀ d'acide carbonique. Un kilogramme d'acide stéarique produit la même altération de 4 °/₀ sur 50 mètres cubes d'air.

Péclet a trouvé qu'il faut par heure, à un homme adulte, 6 mètres cubes d'air ; c'est la quantité nécessaire pour que l'eau, produite par ses transpirations pulmonaire et cutanée, soit maintenue à l'état de vapeur. Mais combien de malheureux qui couchent la nuit dans des lieux étroits où chacun n'a pas, pendant toute la durée de son repos, les 10 mètres cubes que Péclet regarde comme la proportion la plus convenable au bien-être, pour une heure seulement? N'y a-t il pas déjà beaucoup à réformer, dans un état social qui ne donne pas à tous les hommes l'air nécessaire à leur respiration? Cependant, les expériences de Leblanc nous apprennent que l'air vicié d'un centième est très-nuisible, et celles de M. Dumas, concordant avec les études de Péclet, nous prouvent qu'en une heure un homme vicie six mètres cubes d'air, en y versant 2 millièmes d'acide carbonique, c'est-à dire en quintuplant la quantité normale de ce gaz. Appliquant ces données à la recherche de l'air nécessaire, pendant la nuit, aux hommes adultes l'on arrive au chiffre de 50 mètres cubes.

Nous avons visité des casernes, où les soldats n'avaient que 10 mètres cubes ; des logements d'ouvriers, où chacun devait se contenter de 7 mètres ; des salles d'hospice, qui ne renfermaient que 8, 12, et 14 mètres cubes d'air par lit de malade. Pendant six années, nous avons été chef de service dans des salles de l'Hôtel-Dieu de Nantes où, faute d'air, les enfants qui venaient avec leurs mères tombaient malades, de telle sorte qu'il fallait ou renvoyer la mère non guérie, ou exposer les jours de l'enfant. Voilà ce qui se passe journellement sous nos yeux. Grands dieux, que de réformes à faire dans cette direction !!!

Chez l'homme, la privation d'air pur produit un grand nombre de maladies, dont quelques-unes, comme l'ophtalmie catharrale, sont contagieuses; dont plusieurs autres, comme la fièvre muqueuse avec symptômes typhoïdes, sont extrêmement graves. Chez les chevaux, la morve paraît être souvent la conséquence du séjour dans des écuries mal aérées. Du reste, jusqu'à ce jour, la chimie a été très-impuissante à rechercher et à mesurer les miasmes que la respiration verse dans l'atmosphère. J'ai vu des hommes auprès desquels il m'était impossible de séjourner, et cependant le produit de leur respiration n'a donné, aux réactifs usuels, aucun résultat appréciable. En somme, nous ne devons jamais oublier que nos organes peuvent être influencés défavorablement par une proportion d'acide carbonique inférieure à un centième. N'oublions jamais non plus les dangers de la combustion du charbon qui verse dans l'air, non seulement de l'acide carbonique, mais aussi de l'oxide de carbonne, substance réellement et fortement vénéneuse. — Dans certains lieux tels par exemple que les mines, des décompositions peuvent absorber de l'oxigène, et rendre très promptement l'air impropre à la respiration. Il suffit pour cela, ou que la proportion d'oxigène soit réduite à 15 %, ou que des gaz nuisibles soient mêlés à l'air atmosphérique.

L'état stationnaire auquel semblent arrivées les eaux se présente aussi quand on étudie l'atmosphère. Tout nous porte à croire que sa composition ne variera plus sensiblement. L'acide carbonique qui s'y produit est aussitôt absorbé par les plantes. L'oxigène consommé est sans cesse rétabli par l'excrétion des végétaux et l'azote solidifié dans les nitrières de la nature ne peut compter que pour mémoire. Mais ici se présente une grande question: l'homme ne pourra-t-il pas lui-même par l'agriculture continuer en quelque sorte la création? Chargé de distribuer la substance animale et la substance végétale à la surface de la planète, pouvant puiser dans ses entrailles, n'aura-t-il pas sous la main les moyens, par des transfor-

mations nouvelles, de se faire créateur à son tour?.....

L'école phalanstérienne a examiné l'air atmosphérique dans ces derniers temps à un double point de vue, celui des voyages et celui des forces gratuites. Victor Meunier a résumé dans d'intéressants articles tout ce qui concerne la navigation à travers les airs, problème assez facile à résoudre si l'Etat voulait s'en occuper et lui consacrer quelques millions. Mon ami Tessier Dumotay a étudié les forces gratuites ou presque gratuites, non-seulement au point de vue de la théorie, mais encore en praticien. Il a construit des machines à air destinées à remplacer les machines à vapeur, qui marchent avec une grande économie de combustible, puisse t il trouver dans son exil les moyens de continuer des recherches qui peuvent singulièrement influer sur les destinées de l'humanité!

DE LA SUBSTANCE VÉGÉTALE.

C'est une règle générale dans la nature que les incubations des germes se fassent à l'abri de la lumière et sous l'influence d'une douce chaleur. Les êtres les plus parfaits, l'homme lui même, proviennent d'œufs qui sont incubés au dedans de la mère, et qui possèdent un placenta auquel le fœtus est fixé dans le premier âge, puis un amnios ou liquide chaud et albumineux, nécessaire au développement d'une vie trop faible encore pour se mouvoir dans un autre milieu. La nature a profité de ce moment passager qui dans l'existence de la terre a duré quelques milliers d'années, où les mers étaient chaudes et formaient un liquide plus dense et plus onctueux qu'aujourd'hui, où quelques collines se dessinaient à peine à la surface des eaux où l'atmosphère, chargée d'énormes vapeurs, couvrait d'un voile protecteur ses premières opérations créatrices en les dé-

robant aux ardeurs du soleil, pour procéder à la grande incubation des germes des êtres qui devaient exister; faisant ainsi des crêtes émergeantes de nos collines, le placenta des espèces futures et des mers un immense amnios. Alors se développèrent la vie animale et la vie végétale par des formations très rudimentaires, et le grand arbre des existences futures ne parut avoir qu'une seule souche avant cette bifurcation, qui par des organes de plus en plus distincts a lentement séparé chaque jour les végétaux des animaux, formant ainsi des deux grandes séries des êtres organisés un couple nouveau, une pile galvanique gigantesque destinée à fabriquer les produits de ce laboratoire terrestre au sein duquel selon le plan providentiel de la nature, l'humanité doit un jour manifester ses progrès en continuant l'œuvre de Dieu par une série de créations appropriées à ses triples besoins physiques, moraux et intellectuels.

Aujourd'hui que les recherches modernes nous ont appris que la vie animale domine dans les profondeurs océaniques, au sein d'une nuit éternelle, tandis que la vie végétale se répand plus abondamment à la surface des eaux et sur les continents, ces anciens placentas de leurs premiers germes, nous trouvons dans ce fait une induction de plus dans l'ordre de nos conceptions philosophiques sur les origines et le développement des deux grandes vies dont nous esquisserons largement les principaux phénomènes.

Un axe inférieurement développé en racine, et supérieurement en tige, voilà la forme générale des plantes. — Les végétaux ont par suite une polarité très-accentuée. — Leur sympathie pour la lumière et le soleil, sympathie qui dans mille circonstances modifie leur développement, nous montre que cette polarité se rattache aux phénomènes généraux de la vie de la nature.

Les botanistes ont classé les végétaux par séries de familles naturelles. Cette classification la plus philosophique de toutes a le grand avantage de commencer par

les végétaux les plus simples, les moins organisés pour s'élever successivement par d'insensibles transitions aux végétaux les plus organisés.

L'ensemble des familles végétales forme trois embranchements, lorsque l'on considère leur manière de se reproduire et lorsque l'on étudie les premiers jours de leur développement.

Les végétaux acotylédonés sont ceux dont les organes de reproduction ne nous sont pas bien connus. Dans cette grande famille la structure est quelquefois entièrement cellulaire, sans axe, sans quoique ce soit qui ressemble à des feuilles ; d'autres plus organisés arrivent à posséder un axe et des feuilles connues sous le nom de fronde foliacée. Les algues sont dans le premier cas les hépatiques et les mousses dans le second. D'autres acotylédonés possèdent une organisation cellulo-vasculaire. Leurs organes reproducteurs sont connus et diversement disposés ; leur structure est beaucoup plus parfaite. Les équisétacées, les lycopodiacées, les fougères appartiennent à cette nouvelle série.

Lorsque l'embryon du végétal se développe par une extrémité à un seul lobe dans la partie qui correspond à la tige, la plante appartient à l'ordre des monocotylédonés. Elle appartient à celui des dycotilédonés lorsque l'embryon présente une division profonde et par suite deux lobes à cette même extrémité. Sous le rapport de l'organisation, les dycotilédonés l'emportent de beaucoup sur les monotylédonés.

Nous l'avons déjà démontré, le règne végétal des mondes primitifs a successivement varié ; il a marché dans ses progrès organiques, parallélement à l'agrandissement des terres émergées, à l'épuration des eaux de la mer, à l'épuration de l'atmosphère et aux progrès des espèces animales. Les époques successives de la vie du globe ont eu leurs flores successives et en même temps progressives. Les plus infimes des végétaux, les algues marines apparaissent seules dans le terrain cambrien et

même dans la plupart des formations siluriennes. Le terrain devonien nous offre des végétaux appartenant à des familles plus organisées des calamites et des lycopodiacées. Probablement, c'est à la vascularité et à la nature moins développée des acotylédinés de cette époque, qu'il faut attribuer la structure particulière de l'anthracite, qui est de la même date. Le terrain carbonifère est la quatrième étape parcourue par la substance végétale dans ses pérégrinations à travers les âges. La flore de cette époque est assez riche, pour que déjà l'on ait pu classer près de quatre cents espèces fossiles qui lui appartiennent : ce sont des fougères, puis des monocotyledonées, à savoir des gazons, des liliacées, des palmiers, puis des dycotyledonées inférieures telles que des conifères et des cycadées; Parmi toutes ces plantes nous remarquons avec intérêt des calamites et des lycopodiacées grandes comme nos arbres, des lepidodendrons squammeux, des stigmaria pareils aux cactus, des sigillaria de vingt mètres de longueur, des fougères aussi élevées que celles de nos pays équatoriaux, des frondes nombreuses et variées, des naiades, des conifères presque pareils à nos pins du genre araucaria. Cette flore aux formes étranges, qui réclamait un air plus chaud et plus chargé d'acide carbonique, a vécu jusqu'au grand dépôt de la craie et même jusqu'à l'apparition de ses dernières couches. Quelle a été du reste la durée de l'époque houillière? il est difficile de l'apprécier; mais mille siècles ou cent mille années de la végétation de nos forêts ne suffiraient pas pour produire un seul des lits de charbon du Creuzot; il faudrait au moins cinq cent mille ans pour fournir les dépôts de houille, de saarbruck. J'admets qu'à cette époque la vie végétale pouvait être deux fois, trois fois, cinq fois plus active, c'est encore cent mille années, pour le moins, qu'aurait duré la formation houillière. Remarquons maintenant que les espèces géologiques complètent la série de nos végétaux actuels, De Humbold, qui s'est occupé de cette question, fait observer que les lepidodendrons

géologiques se placent, d'après Lindley, entre les conifères et les lycopodites; il fait remarquer encore que les végétaux géologiques ne sont point répartis confusément dans les lits superposés de charbon de terre, sans distinction de genre ni d'espèce; que le plus souvent, au contraire, ils y sont disposés par genres, de telle sorte que les lycopodites et certaines fougères se trouvent dans une couche, les stigmaria et les sigillaria dans une autre, d'où cette double conclusion que la vie végétale a toujours progressé, et que, de plus, elle a dû exiger bien des milliers d'années pour recouvrir successivement la même surface de genres et d'espèces différentes.

Les lignites des trois périodes qui ont précédé l'époque contemporaine sont un charbon brun dans lequel on trouve les plantes géologiques acotiledonées des autres âges, d'autres arbres de la zone torride et des conifères. Des palmiers et des cycadées apparaissent encore dans le terrain tertiaire moyen; mais la végétation du terrain tertiaire supérieur offre la plus grande analogie avec notre flore actuelle, toutes fois les espèces géologiques de cette formation sont remarquables par leur énorme volume; c'est ainsi que l'on a trouvé à Yseux, près d'Abbeville, un chêne de 4 mètres 1/2 de diamètre, c'est-à-dire âgé de mille ans au moins lorsqu'il fut enseveli dans la tourbière où il s'est conservé.

Si de l'histoire du passé nous revenons à notre époque moderne, à l'étude qu'elle fait et qu'elle pourrait faire des quarante mille plantes connues, pour les approprier à ses besoins et les modifier de la manière la plus profitable, nous arrivons tout naturellement à l'énumération de nos ressources en richesses végétales; toutes fois nous passerons outre en faisant remarquer que les végétaux sont un moyen de reporter le sol sur les terrains dénudés, de fixer les sables errants, de produire de la nourriture herbacée pour ceux des animaux qui en vivent, et de fournir à l'homme pour ses besoins domestiques et économiques des combustibles, des bois de construction,

des denrées alimentaires et ces mille produits que nous employons dans les arts et dans la pharmacie, soit pour embellir nos demeures, soit pour conserver notre existence. A la botanique générale se rattachent, au point de vue scientifique, le commerce des graines et des farines, l'agriculture, l'horticulture, le commerce des denrées exotiques; et celui des drogues; et la physiologie qui résulte de ces investigations, forme comme nous l'avons déjà dit la préface de deux physiologies plus élevées.

Le socialiste ne se borne pas à étudier l'utilité des choses. Le bien-être matériel et les jouissances sensuelles ne sauraient lui suffire; il n'y voit que l'un des éléments du bonheur idéal auquel il aspire dans ses rêveries. Il a besoin d'une nourriture intellectuelle et morale, aussi demande-t-il à la nature le secret de ses merveilles, et aux lois régulatrices de la vie, les mystérieuses pensées de la Providence. Si peu savant qu'il soit, il a besoin d'être renseigné sur les phénomènes des diverses organisations, sur les progrès de la science et les espérances de l'avenir. Sachant quelque peu d'où il vient, il a la prétention de vouloir savoir où il va, et d'éclairer au flambeau de l'étude la route qu'il doit parcourir. Essayons donc de résumer rapidement les généralités sur les organes, les fonctions et les transformations des végétaux que tout homme un peu complet a besoin de connaître, pour se faire à lui-même sa petite encyclopédie et comprendre le lien qui unit toutes les existences.

Les principaux organes des végétaux sont la tige, la racine, les feuilles, les bourgeons. Leurs principales fonctions sont: l'absorption des racines, la circulation, la respiration, la nutrition et la reproduction qui soulève la série des intéressantes questions de l'embriologie végétale.

L'embryon ou spore d'un végétal acotyledoné n'est en général qu'un simple réservoir (utricule) rempli d'une substance granuleuse. Placé dans des circonstances favorables, la partie qui appuie sur le sol devient une racine

tubulaire, tandis que l'extrémité opposée s'élargit. Pour beaucoup il ne se produit pas de tige. Les premiers rudiments de cet organe se montrent sous la forme de cellules accollées présentant souvent une série de tubes. Viennent ensuite des tiges plus compliquées formées de cellules disposées autour d'un axe qui est dépourvu de vaisseaux. Leur apparition constitue un nouveau progrès. Sous ce rapport, les lycopodes sont plus organisés que les mousses, comme les mousses le sont plus que les charas, et les charas que les plantes rudimentaires. Les fougères ne sont pas toujours herbacées comme dans nos contrées ; elles s'élèvent souvent à 15 et 20 mètres dans les pays équatoriaux, ce qui a eu lieu aussi pour d'autres espèces aux époques géologiques, mais leurs tiges ne croissent que par leur extrémité supérieure et par l'allongement des faisceaux déjà formés ; si par fois elles sont bifurquées, cela tient à l'existence primitive de deux bourgeons terminaux qui ont vécu accollés pendant longtemps avant de se dédoubler. Coupée perpendiculairement à l'axe, la tige d'un arbre acotyledoné présente de gros faisceaux ligneux rangés en cercle vers sa circonférence ; ces faisceaux sont entourés extérieurement et intérieurement de tissus cellulaires. — Dans les monocolylédonés les faisceaux ligneux sont disposés dans l'ordre apparent. Le centre reste tout-à-fait cellulaire, mais dépourvu de cette organisation qui en forme un étui médullaire, de telle sorte que l'axe est encore imparfait. Le tronc des arbres de cette série est élancé, uniforme, dépourvu de branches et de rameaux et présente seulement à son sommet une touffe de feuilles ou quelques branches touffues. La solidité de leur tige décroit de la circonférence au centre. — Pour les dycolyledonés la tige est beaucoup plus compliquée. Au centre l'on trouve la moëlle, plus en dehors des fibres ligneuses qui servent aux usages de nos industries. En contact avec la moëlle, existent des vaisseaux appelés trachées. D'autres sont plus gros et plus extérieurs. Sur les fibres ligneuses se

trouve appliqué le système cortical qui se compose de l'épiderme et de trois couches ; les deux extérieures sont cellulaires, la troisième est fibreuse. — Le tissu cellulaire qui sépare la couche ligneuse de la couche corticale, sera plus tard le siège d'une fluxion de liquides et d'une organisation de deux feuillets, l'un cortical, l'autre ligneux, phénomène qui se répète chaque année. C'est pour cela que la coloration et la dureté diminuent du centre à la circonférence.

Les racines comme les tiges se composent et s'organisent depuis les algues jusqu'aux plus parfaits des dycotyledonés. Rudimentaires dans la première série, elles ont pour les monocolylédonés la même structure que la tige. Ce fait n'est pas aussi absolu pour les dicotyledonés, cependant leurs racines conservent l'étui médullaire et se développent de la même façon.

Les feuilles sont aqueuses ou aériennes selon que la plante vit dans l'air ou dans l'eau. Elles ont deux faces et un parenchyme. La partie inférieure est plus vasculaire que la partie supérieure. Les feuilles aqueuses n'ont pas d'épiderme et leur structure est très différente.

Dans les angles compris entre les tiges et les feuilles naissent les bourgeons qui ne sont autre chose que le premier âge des branches. On les a comparés aux embryons dont ils diffèrent parce qu'ils font partie d'un végétal tout formé et parce que leurs premières feuilles ne sont nullement charnues et nullement destinées comme les cotylédons à fournir à leur nourriture.

Comment s'exécutent les fonctions des végétaux ? Deux liquides l'un très aqueux, l'autre plus dense, séparés par une membrane perméable pouvant servir de filtre se mêlent, mais de telle sorte, que le premier augmente rapidement en volume aux dépends du second qui filtre à travers le tissu membraneux. Ce fait porte le nom d'endosmose ou d'imbibition et il explique très-bien l'absorption des végétaux. Lorsque Du Trochet le découvrit, il voulut en faire une loi nouvelle et générale, mais Raspail

réduisit bientôt cette grande loi de la nature à ses véritables proportions, en prouvant par de nouvelles expérimentations que Du Trochet avait trop vite généralisé; que la gomme et l'albumine, substances très avides d'eau, sont presque les seules qui soient propres à constater le phénomène observé par Du Trochet, qui joue un si grand rôle dans la végétation.

La sève plus épaisse que l'humidité du sol en est séparée par une membrane perméable qui permet à l'endosmose d'avoir lieu. Les fortes racines sont moins propres à l'absorption que les radicelles parce que leur épiderme est plus épais, plus dense par suite bien moins perméable. La circulation s'exécute en grande partie sous l'influence de l'endosmose, toutefois il est des végétaux qui possèdent des vaisseaux, et alors elle se trouve activée par la capillarité de ces tubes excessivement étroits. La sève ascendante en raison de ce que nous venons de dire doit-être d'autant plus liquide qu'elle est prise plus près des racines, c'est aussi ce que l'expérience vérifie. Si la sève est si abondante au printemps, c'est qu'à cette époque la terre extrêmement humide est une véritable éponge dans laquelle l'endosmose est d'autant plus active que les cellules et les vaisseaux de la plante sont remplis d'un suc épaissi par l'hiver. Hales a reconnu par des expériences très exactes que la sève pouvait avoir une force d'ascension dans la vigne égale à la pression exercée par un mètre de mercure ou par 14 mètres d'eau, ou cinq fois plus grande que celle qui pousse le sang dans la grosse artère d'un cheval. Le développement des bourgeons et des feuilles et leur transpiration exerce aussi une action puissante sur l'ascension de la sève en produisant une succion véritable. Dans les arbres la sève ascendante monte par le ligneux, et surtout par cette partie du ligneux qui, moins colorée et plus récente de formation porte le nom d'aubier. Arrivée aux feuilles elle y subit le contact de l'air et s'y transforme, puis elle redescend douée de propriétés souvent tout-à-fait diffé-

rentes de celles de la sève ascendente ; quelquefois c'est un liquide très vénéneux, tandis que la sève ascendante serait, au contraire, une boisson agréable et rafraîchissante. On l'appelle parfois corticale, à cause de la partie du végétal dans laquelle cette sève circule en descendant aux racines, imitant dans cette seconde portion de sa course ce qui a lieu dans les vaisseaux capillaires des animaux. Elle dépose dans sa route des amas de substance, destinés pour la plupart à former les tissus et c'est ainsi qu'elle revient au point de départ. Outre cette circulation, il y a un mouvement rotatoire observé d'abord dans le chara, observé depuis dans une foule de plantes de genres très différents, qui paraît général. C'est ainsi qu'il existe sous l'écorce des végétaux, dans le silence de cette vie paisible si longtemps ignorée dans ses curieux détails, des courants produits par l'endosmose et la capillarité, des courants de rotation qui montent et descendent en changeant sans cesse de direction et en se ramifiant ; un fourmillement moléculaire incessant, découvert par le célèbre botaniste Robert Brown et dont toute matière très-divisée doit, selon l'opinion de de Humbold, présenter quelques traces. Les plantes ont encore leurs phénomènes de nutrition et leurs gaz intérieurs, forces puissantes si méconnues pendant tant de siècles ; et c'est de la sorte qu'elles manifestent leur vie, croissant et multipliant à l'infini sur toute la surface du globe.

Leur respiration a cela de particulier que les organes dans lesquels elle paraît s'effectuer ressemblent aux trachées des insectes, mais une étude plus approfondie a prouvé que ce n'était pas là le véritable lieu de cette importante fonction. La manière dont elle agit sur l'air atmosphérique est très importante : pendant le jour elle fixe le carbone et dégage de l'oxigène. Pendant la nuit elle dégage de l'acide carbonique en absorbant au contraire de l'oxigène ; mais la respiration du jour suffit pour faire équilibre et à l'action de la nuit et à l'action

en sens inverse des animaux qui absorbent de l'oxigène et versent dans l'atmosphère de l'acide carbonique. Ainsi se comporte cette grande circulation des éléments gazeux ou aériens. La même substance peut être successivement partie d'une plante, détritus, de végétal, terrain fertile, substance dissoute et désagrégée, solide, liquide ou gazeuse, partie intégrante de l'air ou de l'eau de la planète ou partie intégrante d'un animal ou sécrétion fécondante fournie par le règne animal; toutes fois la quantité de substance enlevée aux mers et à l'atmosphère pour se transformer en terrains fertilisables et fertilisés, en végétaux et en animaux est encore susceptible d'augmenter longtemps sous l'action de l'homme, de manière à modifier la géographie animale et végétale.

Dumas a défini les végétaux des appareils de fixation et les animaux des appareils de combustion. Cette manière de les envisager est trop exclusive pour être vraie. Au moment de leurs amours les végétaux deviennent trop évidemment des appareils de combustion susceptibles pour quelques-uns d'une notable élévation de température pour qu'aux autres époques de la vie ils ne possèdent ni souvenir, ni pressentiment de ce qui se passe alors en eux, au moment du rut; quand aux animaux ils ne doivent leur accroissement qu'à la propriété qu'ils possèdent de fixer les substances élémentaires pour en former leurs tissus.

Vincent Raspail a dit avec raison que le règne organisé se divise en deux départements tellement confondus par leurs points de contact que l'esprit est très-embarrassé de tracer entre eux une limite. L'éponge animale d'un côté, le fucus végétal de l'autre, le zoophyte et la conferve oscillatoire ne présentent point de différence essentielle. Poursuivant cette pensée, Raspail ne trouve pas que le mouvement, que la locomotion, que la possession d'un cœur et de poumons soient le caractère exclusif des animaux. Quant au tube intestinal, Raspail déclare très-philosophiquement

que son essence ne réside pas dans sa forme canaliculée, mais dans la fonction de ses parois, et cette fonction, le prisonnier de Doulens la retrouve chez les végétaux; d'où cette conclusion légitime qu'il doit exister une physiologie générale dominant et résumant les physiologies des corps qui cristallisent, des corps qui s'organisent et des corps qui s'associent, c'est-à-dire minérale, organique et sociale.

Raspail, dans son nouveau système de chimie organique, a distingué les éléments organiques des tissus de la manière suivante : il a appelé substances organisées végétales, la fécule, l'inuline, la fécule verte, le ligneux, la subérine, l'ulmine, le gluten, la legumine, l'hordeine, le pollen, la lupuline; substances organisées animales les tissus graisseux ou adipeux, albumineux, membruneux, musculaires, nerveux, osseux, cornés, cellulaires, respiratoires, embryonaires, parasites et spontanés. Il a nommé substances organisatrices végétales, la gomme, le sucre, la sève; substances organisatrices animales le lait, le produit de la digestion, le sang, la lymphe et le sperme; les graisses et les huiles grasses, la cire et la chlorophylle ont été reconnues par lui substances organisantes commune aux deux règnes, mais les huiles essentielles, les résines et les gommes-résines sont du régne végétal, tandis que la bile, le picromel, le suc pancréatique et la salive sont du règne animal.

Les acides végétaux, les matières odorantes ou aromatiques, les matières colorantes peuvent être le produit de l'organisation dans le règne végétal; des miasmes de l'esprit pyro-acétique, de l'alcool, le produit de la désorganisation; des éthers, des alcalis végétaux, des acides, le produit de l'action humaine. Les séries des matières colorantes et des matières odorantes sont le produit de l'organisation. Le mucus, diverses sécrétions, la sueur, l'urine, l'urée, l'acide urique, le produit de la désorganisation normale ou vitale. La suppuration, la gale, le produit de la désorganisation anormale.

Raspail considère encore l'osmazome, la gélatine, l'acide prussique, le cyanogène comme des produits artificiels. Après ce tableau des divers produits de la vie organique, il énumère les bases incrustées sur les tissus, combinées avec leur substance, dissoutes dans les liquides qu'ils élaborent, isolées ou décomposées par la carbonisation et par l'incinération. L'exposition de cette grande étude forme un livre qui a révolutionné la science en semant à chaque pas des idées nouvelles. Raspail a pu errer, il a été souvent paradoxal, mais il est le *Rousseau* de la physiologie.

Nous n'essaierons point, pour clore ce chapitre, de signaler ici les nombreuses conquêtes que l'homme peut faire en améliorant par la culture, des plantes que l'on regarde aujourd'hui comme improductives, ou que l'on n'a pas étudiées. Qui donc ignore les transormations que la main de l'homme peut faire subir aux végétaux? nous ne signalerons point les avantages qui pourraient résulter pour un grand nombre de contrées de l'échange de leurs plantes, par suite d'un acclimatement bien dirigé. Nous ne dirons point les espèces et les variétés nouvelles que l'on pourra créer par des fécondations artificielles. Nous ne dirons point non plus les modifications que les diverses espèces de greffe peuvent faire subir aux végétaux. Sous tous ces rapports, l'homme est à peine éclairé depuis quelques siècles par le flambeau de la science de telle sorte que tout est dans l'enfance, et qu'aux yeux du philosophe notre profond savoir se réduit à un simple germe que l'avenir devra développer. Lorsque la masse des hommes recevra le bienfait d'une véritable éducation, lorsque le rapprochement des habitations aura permis et créé les grandes études sur toute la surface du monde, lorsque toutes les villes posséderont de magnifiques jardins couverts, c'est alors seulement que l'homme saura se servir des plantes pour créer les bois, les denrées alimentaires, les épices, les teintures, les gommes et les produits divers que réclament

ses besoins et qu'il considèrera la substance végétale dans ses mille variations vivantes et animées comme un laboratoire naturel, qu'il est de son devoir d'entretenir et de perfectionner.

DES ESPÈCES ANIMALES ET DE LEUR EMBRYOLOGIE.

Quand on étudie la vie intra utérine de cet embryon qui doit un jour devenir un homme, quand on fait des recherches sur les fœtus des autres mammifères, quand ensuite on fait couver artificiellement des œufs pour se rendre compte des développements progressifs du germe du poulet, l'on arrive de suite à cette conclusion ; qu'un germe ne ressemble en aucune façon à l'animal auquel il doit un jour donner naissance ; qu'il n'est point cet animal dans tous ses détails et réduit à des proportions infiniment petites, mais que les germes des animaux supérieurs, parcourent, quand ils sont dans l'œuf, tous les dégrés inférieurs de l'animalité, ceux-là même avec lesquels il seront le plus en différence lors de leur parfait développement.

D'après ce principe, les animaux les plus inférieurs pourraient être considérés comme des germes non developpés. Chez eux l'état régulier c'est de vivre avec un arrêt de développement dans leurs principaux organes, tout comme l'état normal et régulier de l'homme et des animaux qui l'avoisinent c'est de parcourir à l'état de fœtus, dans le sein de leur mère, les différents dégrés de l'échelle des êtres avant d'arriver, par le progrès de leurs divers organes, à leur entier développement. Cette maniere de voir modifie singulièrement toutes les idées qu'on a pu avoir jusqu'à ce jour sur les espèces animales et sur leurs apparitions successives et toujours progressives.

Si l'on applique aux espèces géologiques les considérations qui précèdent l'on est conduit à conclure que les races animales de plus en plus perfectionnées dans leur organisme, qui ont paru à la surface du globe, sont les filles les unes des autres et que cette filiation a dû entraîner des modifications dans les incubations des œufs d'où elles sont sorties.

Toutefois l'on ne saurait nier l'influence lente et continue qu'ont dû exercer sur les races l'action d'un air de plus en plus pur, d'une respiration de plus en plus développée, d'une lumière agissant plus directement, n'ayant pas à traverser des nuages énormes pour arriver à la terre. Une simple expérience suffit pour fixer sa croyance sur cette question délicate. L'on prend des têtards de grenouille, on les emprisonne dans une boîte en fer blanc largement percée de trous de tous les côtés et l'on place cette boîte dans une rivière, par exemple sous un bateau à laver, de telle sorte qu'elle soit privée de contact direct avec l'atmosphère et la lumière du soleil. Dans cette condition les têtards grandissent, mais leur entier développement n'a pas lieu. Leur transformation en grenouilles ne peut s'effectuer ; ils restent têtards et se développent avec un arrêt dans leur évolution. Ce que nous faisons de cette manière artificiellement, la nature l'a produit accidentellement en plaçant dans les mines de la Carniole et de la Carynthie le Protée anguiforme, têtard véritable qui lui, naît, meurt et se reproduit à cet état. Il y aurait à cette occasion une bien curieuse expérience à faire ; ce serait d'amener à la surface de la terre dans l'espace de quelques années, c'est-à-dire à l'air, à la lumière et à une moindre pression atmosphérique, ce poisson si longtemps une énigme pour les physiologistes, afin de voir si son espèce se conserverait ou si elle se modifierait. Mais cette expérience, combien ne demande-t-elle pas de soins et d'études ?

Il y a donc deux éléments, deux grands facteurs pour la production de tous les êtres animés. La *Providence*,

qui infusé dans les molécules une tendance à l'organisation manifestée par des attractions propres ; le *milieu*, ou l'éducation de l'individu par les éléments ambiants. Sa spontanéité, plus ou moins vive, qui semble faire pencher la balance du côté de la Providence ou du côté de l'influence fatale du milieu, bien qu'en réalité la Providence arrive toujours à ses fins, malgré la perte d'un nombre infini de germes, et les déviations anormales d'une multitude d'individus ; n'est en réalité que le produit des deux facteurs primitifs, la Providence ou la nature, et l'éducation.

La zoologie moderne a classé en quatre séries tous les animaux qui vivent à la surface de la terre, sous les noms de zoophytes, de mollusques, d'annelés et de vertebrés. Dans cette classification, la polarité ou, ce qui revient au même, les axes jouent un très-grand rôle. Chez les zoophytes il n'y a point d'axe proprement dit, mais on en trouve un germe, quelques fois il est représenté par un simple point central, soit à l'état adulte soit seulement dans le jeune âge. Ces animaux n'ont point de squelette articulé, soit intérieur soit extérieur, leur système nerveux est nul ou rudimentaire ; chez les mollusques, la polarité se développe, les molécules sont mieux orientées. L'animal est en général symétrique, par rapport à une surface habituellement courbe qui le partage en deux. Le système nerveux se compose de ganglions dont la réunion ne constitue jamais quelque chose de semblable à cette réunion de ganglions qui, chez les vertébrés, porte le nom de moëlle épinière. Tantôt le corps est nu, tantôt il est revêtu d'une coquille, il n'y a ni squelette articulé intérieur, ni squelette annulaire extérieur. Les annelés sont des animaux chez les quels la polarité se dessine davantage. Leurs divers organes sont symétriques, par rapport à une surface médiane qui est un plan véritable. Ils n'ont pas encore d'axe cérébro-spinal, mais leur système nerveux se compose d'une série de ganglions disposés par paires, le long du corps, sur la ligne médiane

de manière à constituer une chaîne; ils n'ont point de squelette, ou charpente osseuse intérieure, mais généralement ils possèdent un squelette tégumentaire, composé d'anneaux mobiles. Chez les vertébrés, la polarité plus prononcée encore se manifeste par la symétrie du développement des organes des deux côtés du plan qui coupe le corps, par un système nerveux ganglionaire, dont les ganglions rapprochés et accolés forment la moëlle épinière, la moëlle allongée et le cerveau, par des sens symétriquement placés, par un squelette intérieur, qui sert de support à l'économie et d'attache aux muscles.

En 1816, M. de Blainville émit une idée féconde sur la classification des animaux et proposa de les diviser d'après le caractère général de leurs formes en trois séries ou embranchements sous les noms de binaires, de rayonnés et d'amorphes ou sans forme; embranchements qu'il eut été plus logique encore de présenter dans l'ordre inverse qui a été celui de leur manifestation à la surface de la terre. Cette seconde classification n'accorde pas moins aux axes et à la polarité que la première. Quelle que soit celle que l'on adopte, l'on voit avec le développement de l'axe de l'animal se perfectionner tous ses organes.

Si maintenant l'on étudie au point de vue d'une philosophie véritable tous les animaux du globe, l'on est porté à se demander si tous les animaux d'un même genre n'ont pas été primitivement des espèces aussi rapprochées les unes des autres que le sont aujourd'hui les diverses races humaines; espèces alors bien moins distinctes, chacune ayant subi pendant des centaines de mille ans les influences de son milieu spécial, de manière à se modifier profondément. En d'autres termes l'âne, le cheval, l'onagre, le couagga et le zèbre n'auraient-ils pas été primitivement une série de chevaux aussi rapprochés que le sont aujourd'hui les chevaux arabes, belges, bretons, barbatres et andaloux; en d'autres termes encore les chevaux bretons, arabes, barbatres, belges et andaloux

ne pourraient-ils pas être dans 500 mille ans tout aussi distants que l'âne et le cheval si l'on évitait les croisements qui les rapprochent sans cesse?

Nous devons encore nous poser, avant de passer outre, deux autres questions, laissant à nos lecteurs le soin de les méditer :

1° Les eaux ne sont-elles pas le berceau de toutes les espèces animales?

2° Chacun des grands cataclysme terrestres n'aurait-il pas eu sur les métamorphoses de la vie animale quelqu'influence analogue à l'accouchement, qui fait passer le fœtus d'un milieu dans un autre? Pourquoi si les espèces ont eu leurs transformations, pourquoi si l'œuf du papillon produit une chenille qui devient chrysalide et se transforme en papillon, et si l'œuf de la grenouille produit un têtard qui devient grenouille, les genres n'auraient-ils pas eu leur état larvé, leur forme de têtard? et si le têtard est un animal respirant avec des branchies tandis que la grenouille possède des poumons, pourquoi nos grands mammifères n'auraient-ils pas eu dans la vie du genre auquel ils appartiennent un phénomène de cette nature? Lorsqu'ils naissent ne sont-ils pas pourvus d'un organe qui semble un souvenir de cette phase des âges si loin déjà dans le passé? Toutefois si l'homme et le singe ont eu leurs têtards dans la vie des mondes, si leur transformation semble correspondre au dernier cataclysme, il est évident que ces têtards devaient former deux genres très rapprochés, l'un plus universellement répandu sur le globe et l'autre plus spécial aux contrées tropicales.

Les derniers travaux des savants nous ont appris que l'œuf des femelles avant la fécondation se compose de trois choses: d'une enveloppe, d'une vésicule prolifère et de la substance appelée vitellus. La vésicule prolifère se développe avant le vitellus, elle est déjà parvenue à l'état presque parfait que le vitellus existe à peine, qu'il est encore incolore, sans globules jaunes et sans membranes. La vésicule prolifère est d'abord située au centre du

jaune, mais peu à peu, sous l'influence de l'augmentation de pesanteur spécifique des globules de cette masse, la vésicule prolifère s'élève à sa surface et bientôt un point spécial produit par son accolement montre qu'elle s'y est attachée et que le vitellus s'est recouvert d'une membrane. Cette position excentrique de la vésicule prolifère paraît indispensable pour que les animalcules contenus dans le sperme du mâle que l'on appelle zoospermes arrivent au contact de la partie prolifique de l'œuf de la femelle et produisent la fécondation.

Que se passe-t-il dans l'acte de la fécondation, c'est encore là l'un des mystères que la science actuelle est impuissante à dévoiler. Nous savons du reste la réalité du fait; nous ignorons le comment et nous passons outre, trop heureux de pouvoir actuellement lire dans le livre de vie quelques pages de la Genèse que nos pères n'avaient pu déchiffrer.

La fécondation produite, la vésicule prolifère de l'œuf se rompt et son fluide s'épanche sur le vitellus, Serre fait remarquer avec juste raison que là commence le premier fait d'excentricité dans la production des organismes dont l'œuf va être à la fois le lieu et le moyen de développement.

Est il possible d'admettre une tendance longtemps prolongée sans une fluxion consécutive et cette fluxion consécutive, n'est-ce pas le rudiment d'un nouvel organe qui marchera toujours en se développant, jusqu'à ce que la fonction soit remplie et le besoin satisfait?

A Dieu ne plaise, que nous veuillons mettre de côté les savantes investigations de Lamarck; comme lui, nous croyons que la vie par ses propres forces tend continuellement à accroître le volume de tout corps qui la possède et à étendre les dimensions de ses parties jusqu'à un terme qu'elle amène elle même.

Comme lui, nous croyons que la production d'un nouvel organe dans un corps animal, résulte d'un nouveau besoin survenu qui continue de se faire sentir et d'un

nouveau mouvement fluxionnel que ce besoin fait naître et entretient.

Comme lui, nous pensons que le développement des organes et leur force d'action sont constamment en raison de leur emploi, ce qui équivaut en zoologie à cet axiome du célèbre socialiste Fourrier, les attractions sont proportionnelles aux destinées.

Comme lui encore, nous pensons que qui a été acquis, tracé ou changé dans l'organisation des individus pendant le cours de leur vie, est conservé par la génération et transmis aux nouveaux individus qui proviennent de ceux qui ont éprouvé ce changement.

Conséquent avec ce que nous avons dit plus haut, nous croyons cependant devoir signaler un élément à introduire parmi ceux qui ont produit nos espèces animales. Cet élément, ce facteur zoologique nouveau sera quelque chose d'analogue à l'orientation des mollécules, qui produit dans le règne minéral les axes et les cristaux. De même, que les faits prouvent que toutes les mollécules inorganiques ne peuvent cristalliser d'après le même type, de même, il est naturel d'accepter que les mollécul s organiques doivent se groupper entre elles selon leur nature de manière à produire d s formes générales différentes. Ainsi s'expliquent les animaux rayonnés et les animaux à axe plus distinct, ainsi s'expliquent encore ces séries parallèles qui existent dans la nature entre deux genres et qui forment deux ou plusieurs transitions. — Le milieu est pour beaucoup dans la vie, mais il n'est pas tout, il domine les virtualités faibles, il est souvent dominé par les virtualités puissantes.

Ces données suffisent à elles seules pour expliquer la variabilité des genres et des espèces dans la série des âges. En les appliquant l'on trouve les conditions de cette variabilité et l'on a le secret de ces transformations des êtres antérieurs qui ont été si longtemps considérés comme des créations successives et intégrales. N'est-il pas naturel de penser avec Lamarck qu'un mollusque gas-

téropode pourrait arriver à se faire naître deux ou quatre tentacules et à les produire insensiblement et graduellement sous l'influence d'un besoin ardemment et fréquemment senti de palper et de juger les corps qui sont devant lui? N'est il pas encore d'observation journalière que l'emploi plus fréquent d'un organe le développe et le fortifie, tandis qu'il se détériore et s'atrophie par le défaut d'action? Sans doute les espèces sont assez stables quand nous les examinons dans la courte période de quelques années et même de quelques siècles, mais il faut les considérer à la fois dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace, c'est-à-dire soumises à des conditions très-différentes d'air, de lumière, de chaud et de froid, de nourriture abondante ou exigue, facile ou difficile à se procurer; dans le temps, ou si l'on veut, subissant les influences mobiles et changeantes d'un milieu incessamment variable tel qu'il a dû être pendant les douze dernières périodes de la vie du globe. Eh quoi! l'air, l'eau, la lumière, la climature, la nourriture et les autres êtres, tout changerait sur la terre autour des espèces animales, elles seules, sollicitées par leurs besoins et par mille modificateurs changeant avec les révolutions du globe, elles seules traverseraient les âges sans éprouver aucune transformation? Cela ne peut pas être et n'est pas. La physiologie à priori dit le contraire, et la géologie nous a montré que chaque race, plus organisée que les précédentes, développe son existence à la surface des terrains qui ont enseveli les premières.

Répétons-le encore une fois : sous l'influence d'une grande lumière l'être entier se modifie, sa peau se colore et des changements sont nécessairement produits dans les écailles, les poils ou les plumes de cette peau. Pourquoi même cette lumière ne contribuerait-elle pas à changer les écailles en plumes ou les plumes en poils. — La diminution de la chaleur entraîne où la mort de certaines espèces ou de profondes modifications dans leur calorification qui dépend de la nutrition et de la circulation. — Sous

l'influence d'un air plus pur, une oxigénation plus parfaite du sang verse à tous les organes une nutrition plus abondante. Mais cette oxigénation plus parfaite exige à son tour un chyle plus réparateur ; elle impose des obligations au tube digestif, elle crée des besoins à l'alimentation, elle devient pour l'animal la nécessité de se servir de ses organes et de les approprier de son mieux aux exigeances de sa vie selon le milieu ou le hasard des circonstances et les attractions de son espèce ont fixé son existence. C'est ainsi qu'un animal peut et doit se modifier, changer profondément de forme et d'aspect, devenir une création, une espèce véritablement nouvelle. Ce ne sont point les organes, nous dit très bien de Lamarck, c'est-à-dire la nature et la forme des parties de leurs corps qui ont donné lieu aux habitudes et aux facultés particulières des animaux ; ils en sont au contraire le résultat.

Le défaut d'emploi d'un organe l'appauvrit comme son usage le perfectionne et le conduit à un parfait développement. Chez les vertébrés qui avalent leur nourriture sans la mâcher, les dents ne prennent point de développement ; elles peuvent rester cachées dans la mâchoire comme chez les baleines. Les yeux disparaissent presqu'entièrement chez la taupe qui n'en a pas besoin ; les intestins diminuent de longueur chez le cheval arabe pur sang que l'on nourrit en Arabie de galettes faites avec de la farine détrempée dans du bouillon. Ils diminuent aussi chez les hommes adonnés à la boisson, qui mangent fort peu. Maintenant n'est-ce point la natation qui a développé les membranes que nous voyons entre les doigts des canards et des oiseaux nageurs, des grenouilles, des tortues de mer, de la loutre, du castor et du chien de Terre-Neuve ? Ne sont ce pas leurs habitudes qui ont fait de certains oiseaux des échassiers, qui ont allongé le cou d'un grand nombre, donné des formes si différentes à la langue, disposé les yeux selon la commodité de chaque espèce de manière parfois, comme chez certains poissons, à supprimer la symétrie, ce qui se remarque chez les soles et les turbots ?

Les chevaux que l'on soumet dans leur jeune âge à l'entraînement deviennent des échassiers, leurs épiphyses non encore soudées se déplacent, leurs jambes deviennent très longues et ils transmettent à leurs produits ces résultats acquis ; mais ce que l'homme obtient artificiellement sur une espèce, pourquoi la nature ne l'aurait elle pas créé lentement sur les autres! N'est-ce pas là l'explication naturelle des jambes sèches, maigres et longues du cerf, de la gazelle et de quelques autres animaux forcés de demander leur salut à leur vîtesse, quand ils sont attaqués par de redoutables carnivores? Tout, s'explique, avec cette théorie qui appartient au savant auteur de la philosophie zoologique.

Les griffes sont nées du besoin de saisir et de déchirer une proie, les ongles retractiles de ce besoin et de la nécessité de marcher ensuite sur un sol rocailleux ; de là encore la solidarité des organes. Le bec de l'aigle suppose des serres, des aîles vigoureuses et un estomac façonné à la digestion de la chair crue ; d'où cette conclusion, que la nature en produisant toutes les espèces animales les a fait dériver les unes des autres par des transformations successives et progressives dans tous leurs organes, transformations qui se sont accomplies sous l'influence excessivement lente des modifications nombreues qui ont réagi sur les diverses espèces d'animaux, Cela revient à dire que toutes les espèces animales sont le produit de l'éducation, dans le large sens que la philosophie doit attacher à ce mot lorsqu'elle ne le sépare point de l'idée d'un plan providentiel.

Dans le lieu où la vésicule prolifère vient s'attacher à la membrane du vitellus ou jaune de l'œuf, il y a un disque, destiné peut être à retenir la vésicule prolifère et que l'on appelle disque ou ligament prolifère. Ce disque, dit Serre, s'isole dans les premières heures de l'incubation. A partir de la seizième heure, sous le climat de Paris l'on remarque, le premier jet des organismes, c'est une longue ligne obscure placée selon l'axe

du disque prolifère dont la transformation est achevée quatre ou cinq heures plus tard.

Dans ce premier travail, il s'est produit deux sacs germinateurs, deux cellules cellulaires, germes de l'embryon et des organes qui se développent en lui. Le premier travail de la nature dans la fécondation a donc pour but l'ordre, la symétrie, le dualisme de l'être qui va être produit. L'espace qui sépare ces deux sacs germinateurs a été considéré à tort comme le rudiment de la moëlle épinière, comme l'axe cerebro-spinal ; il n'est que le lieu où il existera, la ligne future de conjonction des deux partie du corps. L'animal se forme donc à la fois par des organes séparés placés symétriquement. Les deux cellules juxtaposées sont le rudiment de ces deux formations destinées bientôt à n'en faire qu'une seule.

Chacun de ces sacs est composé de trois feuillets, l'extérieur est séreux, le second porte le nom de vasculaire, le troisième est appelé muqueux et leur développement marche successivement de l'extérieur à l'intérieur. Le plus externe s'accroît le premier de manière à laisser successivement sortir de son sein la moëlle, l'encéphale, les vertèbres, le crâne, les sens et leurs dépendances. Ces faits accomplis, le feuillet moyen devient à son tour le siège du travail producteur ; en lui les vaisseaux périphériques, les veines caves, les aortes, le cœur commencent à se manifester et ce dernier n'est tout d'abord qu'un double vaisseau replié. — Les organes de nutrition appartenant au troisième feuillet ferment la marche de cette série.

Au moment de leur apparition tous les organes sont le siège d'une fluxion qui fait que la vie s'y développe d'une manière qui serait outrée si elle ne devait être modifiée ; mais l'excès de développement des organes circulatoires qui appartiennent au second feuillet des cellules embryonifères, a pour résultat de corriger le développement trop considérable produit dans les premiers organes existants et de la même manière l'excès de développement du

troisième ordre d'organes a pour résultat de corriger les excès de développement du système vasculaire ; ainsi se produit l'équilibration. Nous choisirons, dit Serres, pour exemples de cette loi l'axe cérébro-spinal, le cœur, l'intestin et le foie. L'axe cérébro-spinal, parce qu'il est l'organe principal des développements du feuillet externe des sacs germinateurs ; le cœur, comme principal organe de ceux du feuillet vasculaire ; l'intestin et le foie, parce que ce sont les organismes principaux du feuillet muqueux. De cette manière, nous aurons un type de chaque feuillet formateur, et nous pourrons apprécier l'action réciproque par laquelle ils s'influencent.

Soit donc l'axe cérébro-spinal du système nerveux ; son ampliation est si grande, dès le début des développements, que non seulement ses cordons sont contournés en spirale, pour occuper le moins d'espace possible, mais qu'encore le canal vertébral et le crâne sont ouverts et écartés en avant et en arrière, pour agrandir le champ qui doit le contenir. Cette exagération de développement se conserve jusqu'à l'époque où les rudiments du cœur, réunis en un canal deux fois replié sur lui-même, donnent à l'organe ce développement exagéré qui l'a fait comparer au goître. Or cette première exagération du cœur a pour effet de réduire l'axe cérébro-spinal, de déplisser d'abord ses cordons, de diminuer ensuite le champ qui les contient, ce qui permet au canal vertébral et au crâne de se réunir en avant et de former une large gouttière dans laquelle l'organe repose. Néanmoins, son volume dépasse encore les proportions qui doivent constituer son état normal, car il fait hernie en arrière du crâne et du rachis, qui ne peuvent le contenir dans son entier. Une seconde réduction de ce volume se produit lorsque les cavités du cœur, élargies outre mesure, font acquérir à cet organe les dimensions exagérées qui ne se reproduisent plus que dans l'état pathologique. Cet excès de développement du cœur fait encore revenir sur lui même l'axe cérébro-spinal, de sorte que le canal céphalo-rachidien peut se clore en

arrière comme il s'était clos en avant, et constituer un étui dans lequel est logé définitivement la partie centrale et fondamentale du système nerveux. Tels sont les faits. Si on compare les organes entre eux, on voit évidemment que les uns semblent acquérir ce que les autres perdent; on voit que les réductions qui s'opèrent dans l'axe cérébro spinal tournent au profit du développement du cœur, qui dépasse alors toutes les dimensions connues, de même que l'axe central du système nerveux avait de prime abord dépassé toutes les siennes. Mais on voit aussi qu'il y a réellement transport de l'action formatrice du feuillet externe des sacs sur le feuillet moyen ou vasculaire; de sorte que l'on peut traduire cet effet en disant que l'exagération de formation des organismes du feuillet vasculaire fait rentrer dans leurs limites les organismes du feuillet externe, qui les avaient dépassées.

Si l'équilibre a été rétabli dans l'axe cérébro-spinal par l'exagération qu'ont prise le cœur et les gros vaisseaux, par quel moyen ces dernières parties rentreront-elles, à leur tour, dans les dimensions qu'elles doivent conserver? Disons d'abord que les dimensions du cœur sont alors tellement exagérées qu'il est situé hors de la poitrine, comme l'axe cérébro-spinal était situé hors des cavités de la colonne vertébrale et du crâne. Remarquons ensuite ce qui survient en ce moment dans l'ordre des développements. Le phénomène le plus saillant qui se manifeste à cette période est la formation du foie, organe principal du troisième feuillet des sacs germinateurs, qui est au feuillet muqueux ce que le cœur est au feuillet vasculaire, et le cerveau au feuillet séreux. Or, tout le monde sait que chez l'embryon le foie est si prodigieusement développé que non seulement il remplit à lui seul l'abdomen, mais qu'il refoule encore les intestins dans le cordon ombilical et qu'il maintient à distance les parois de l'abdomen. Que résulte-t-il de cette hypertrophie exagérée du foie? Il en résulte l'atrophie du cœur. En effet, pendant que l'organe principal du feuillet muqueux acquiert ces dimensions

outrées, l'organe principal du feuillet vasculaire s'atrophie. Le cœur diminue de volume à mesure que le foie s'accroit : il se réduit et rentre dans ses limites par un mécanisme tout-à-fait semblable à celui par lequel il a fait lui-même rentrer l'axe cérébro-spinal dans les siennes. L'action formatrice s'est ainsi déplacée une seconde fois du feuillet vasculaire, elle a passé sur le feuillet muqueux, comme précédemment elle avait passé du feuillet externe sur le feuillet vasculaire ; et de même que la réduction de l'axe cérébro-spinal avait permis au canal céphalorachidien de se fermer d'abord en avant puis en arrière, de même la réduction du cœur permet à la poitrine, jusque là ouverte antérieurement, de se clore définitivement par la réunion des sternums. Tous ces faits se suivent, se ressemblent, se répètent ; tous sont assujettis à la même règle, au même mécanisme, à la même équilibration. En observant cet assujettissement de la nature aux mêmes procédés de développement, aux mêmes lois organogéniques, à la même unité de méthode, on reconnait avec admiration la main puissante qui la conduit et la dirige vers son but. Que sont les causes finales à côté de ces grands phénomènes ?

De l'équilibration de la tête et de la poitrine, passons à celle de l'abdomen. Que vont devenir les intestins projetés hors de cette cavité et logés provisoirement dans le cordon ombilical ? Comment rentreront ils dans le domicile qu'ils doivent occuper toute la vie ? Comment les parois de l'abdomen se refermeront-elles sur eux pour les clore hermétiquement ? C'est ici surtout que les faits sont évidents, par la raison que l'embryon étant plus âgé, leur constatation devient plus facile. Ce déplacement des intestins a été produit, comme nous venons de le dire, par l'ampliation énorme du foie à laquelle suffit à peine toute la cavité abdominale ; leur hernie en est la conséquence, de même que les hernies de la moelle épinière, de l'encéphale et du cœur sont les conséquences de leur excès de développement. Or, l'hypertrophie exagérée du foie venant à cesser, sa diminution fait un vide dans l'ab-

domen, et ce vide est occupé aussitôt par les intestins qui se précipitent dans son intérieur. En même temps aussi les parois abdominales, n'étant plus tenues écartées par le foie, suivent le mouvement des intestins, arrivent au point de contact, et se réunissent comme l'ont fait les deux sternums. La fermeture de l'abdomen est donc la répétition de la fermeture de la poitrine, comme celle ci était la répétition de la fermeture du canal rachidien et du crâne.

Mais ces faits d'équilibration ne disent pas encore la raison de la diminution si frappante de cet organe. Cette raison se trouve dans l'excès de développement que prend d'abord l'estomac et puis le duodénum, excès de développement qui passe ensuite sur les intestins grêles et s'arrête en définitive sur les gros intestins. Cette succession d'hypertrophies dans le canal alimentaire atrophie successivement l'organe hépatique et le ramène à l'état qu'on lui connaît chez l'adulte ; en même temps elle produit sur les parties diverses de ce conduit des ampliations exagérées qui d'abord rapprochent l'estomac de celui des ruminans, qui font ensuite que les intestins grêles sont reellement les gros intestins, et qui s'épuisent enfin sur cette région finale du canal intestinal Quel spectacle que celui de ce balancement successif dans les dimensions des diverses organismes. Quelle sagesse dans cette action formatrice qui les hypertrophie chacun à leur tour et les fait rentrer dans leurs limites en se transportant de l'un sur l'autre! Rien de plus surprenant sans doute que la simplicité de ce mécanisme, si ce n'est la grandeur du résultat qu'en fait sortir la nature en harmoniant ainsi toutes les parties de l'embryon Rien de plus simple également, et rien de plus constant que ce mouvement centripète agissant de la périphérie vers le centre, poussant ainsi les organes vers les cavités qu'ils doivent occuper, et aussitôt qu'ils y sont arrivés refermant sur eux les parois pour les abriter et les clore définitivement. Si la fixité et la régularité des mouvements à grandes distances

excitent notre admiration, la régularité et la fixité de ces mouvements à petite distance n'ont-elles pas aussi leur intérêt?

Or, le mécanisme d'équilibration que nous venons d'exposer se reproduit partout; il se répète jusque dans les plus petits détails de l'organisation; il se fait même sentir jusque dans les tissus élémentaires des parties. Il nous suffira d'en observer les effets dans les cavités splanchniques, et d'abord dans le crâne pour ce qui concerne l'encéphale. Sur cet organe, l'excès de développement porte d'abord sur les lobes optiques, dont l'exagération, persistant dans des classes entières, atrophie ce qui l'environne; tantôt le cervelet, comme cela a lieu chez la plupart des reptiles; tantôt les hémisphères du cerveau, comme on le remarque chez presque tous les poissons. Chez les mammifères, l'excès de développement se portant sur le cervelet et le cerveau, ce sont au contraire les lobes optiques qui sont réduits dans leurs dimensions. Chez les oiseaux, l'équilibration est différente encore, les lobes optiques conservant une prédominance marquée; mais comme déjà leur constitution encéphalique marche vers celle des mammifères, ces lobes ne restent plus sur la face supérieure de l'encéphale; ils exécutent un demi-mouvement de rotation qui les fait saillir sur les côtés, et rapproche l'un de l'autre le cervelet et le cerveau. D'où il suit que les lobes optiques sont réellement l'organe régulateur de l'encéphale chez les animaux vertébrés, puisque l'équilibration s'opère sous leur influence.

Mais l'influence de l'évolution d'une partie sur l'évolution des autres n'est nulle part plus marquée que dans l'abdomen et le thorax, à cause de la mobilité des organismes contenus dans ces cavités. Le foie, qui les domine tous, les assujettit tous à ses propres évolutions. Nous avons déjà vu que, lors de son hypertrophie exagérée, la cavité abdominale suffisant à peine à son extension, il en repousse le canal intestinal; nous avons vu aussi que, lorsqu'il réduit ses dimensions, le cœur d'abord, puis les

intestins, rentrent dans leurs cavités respectives. Mais là ne se borne pas son influence : à peine ces organes sont-ils rentrés dans leur domicile qu'ils se placent sous la domination du foie, et obéissent à ses moindres évolutions. Lorsqu'en effet le cœur est rentré dans la poitrine, le foie, hypertrophié encore, occupe la partie médiane de l'abdomen, sans s'incliner ni d'un côté ni d'un autre. Le cœur repose dans le milieu du thorax, maintenu là par le plan horizontal que lui offre le diaphragme immédiatement appliqué sur la convexité du foie. Plus tard l'équilibre de la décroissance du foie se trouve rompu, l'atrophie porte principalement sur le lobe gauche, le lobe droit conserve son volume, et il s'enfonce dans l'hypocondre du même côté. Le cœur qui repose médiatement sur la surface convexe de cet organe, suit naturellement l'inclinaison du plan qu'elle présente. A mesure que le lobe gauche du foie s'affaisse, le cœur suivant son mouvement s'abaisse avec lui ; il glisse de droite à gauche et se fixe à la position que lui a faite l'évolution du foie. D'où il suit que l'inclinaison à gauche du cœur répète dans la poitrine l'inclinaison du foie dans l'abdomen ; d'où il suit encore que les mammifères chez lesquels le cœur ne repose pas médiatement sur le foie restent étrangers à cette inclinaison, de sorte que chez eux le cœur occupe toujours le milieu de la poitrine. Il en est de même de la position de l'estomac et de la rate. Le foie, en se plaçant à droite, entraîne la petite extrémité de l'estomac de ce côté, ce qui nécessairement force la grosse extrémité à laquelle adhère la rate de se loger dans l'hypocondre gauche. Le lobe droit du foie entraîne ainsi avec lui le cœur pulmonaire, les veines caves, l'azygos, le duodénum et le cœcum, tandis que le lobe gauche est accompagné par le cœur aortique, par l'aorte pectorale, l'estomac, la rate et l'S iliaque du colon. Ce qui achève bien de prouver que l'évolution de ces organes est subordonnée à celle du foie, c'est que celui-ci se transpose.

C'est ainsi que Serres, l'un des maîtres de la science,

nous raconte avec clarté une partie de notre vie si longtemps voilée pour nous.

Pour appliquer à l'homme les grandes données physiologiques que nous venons d'exposer, remarquons que chez lui le progrès consiste dans le développement très-remarquable du système nerveux qui est, comme l'on sait, l'instrument de l'intelligence. Or, pour qu'un embryon, que nous appellerons A, soit celui de l'homme plutôt que de tout autre mammifère, il faut nécessairement que l'excès de développement porte surtout sur les lobes du cerveau et sur les lobes antérieurs, de manière à réduire le cervelet et les lobes optiques dans leurs dimensions, de manière même à bien mieux balancer les lobes postérieurs par les antérieurs, que cela n'a lieu chez les autres mammifères. — Quelle cause produit ainsi le balancement des diverses parties? Pourquoi et comment s'arrête-t-il plus vite dans la vie embryonaire d'une espèce que d'une autre? C'est encore le secret de la nature ; la difficulté n'est pas résolue, elle est portée plus loin que par le passé, et nous en savons seulement un peu plus que nos pères sur les premiers moments du commencements des êtres.

L'excès de développement du cerveau se produit surtout d'abord par les couches dites optiques, quoiqu'elles ne servent en rien à la vision. Si cet excès persiste, le cervelet pourra rester atrophié comme cela se passe chez les reptiles, ou bien ce seront les hémisphères du cerveau comme chez les poissons. Chez les oiseaux, le cervelet se rapprochera du cerveau, et les lobes optiques se déjetteront sur les côtés, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

Une fois ce point de départ établi et les premières observations bien faites, l'anatomie a pu poursuivre ses investigations, et montrer comment les parties diverses s'équilibrent et se balancent chez les animaux sans vertèbres ; comment, chez tous, s'établit la symétrie ou le dualisme des organes ; comment ils se réunissent et se conjuguent ; comment se produisent les organes impairs, c'est-à-dire comment l'unité organique ressort de la dualité

primitive. Comment enfin se forment les cavités organiques, les canaux et les ouvertures

Les naturalistes ont essayé bien des hypothèses dans le but d'expliquer l'origine de l'homme et son apparition sur la terre; pour nous, que guide la croyance à la constance d'action des grandes lois de la nature, nous n'en avons nul besoin. Les transformations sont notre *Credo*, et la science une seconde fois nous a mis sur la voie d'une solution en nous poussant à l'étude de l'ovologie. Est-ce que les animaux les plus parfaits ne sont pas ceux dont l'œuf est couvé au-dedans de la mère elle même? Ceux dont les incubations sont les plus prolongées, proportionnellement à leur masse? Ceux dont les organes sont les plus compliqués? ceux dont l'existence a la plus longue durée? Ceux dont l'enfance se termine le plus tard? Est-ce que tous ces caractères, sans exception, ne dérivent pas chez l'homme de son embryon et de la formation de cet embryon qui passe par tous les états inférieurs au sien, parcourant en neuf mois le chemin suivi, pendant des milliers de siècles, par la substance animale, pour arriver à produire notre espèce.

DES MONSTRUOSITÉS.

Ce livre serait incomplet si nous n'y placions quelques pages sur les monstruosités; il y a dans leur étude, qui porte le nom de Tératologie, des faits qui parlent avec une haute éloquence en faveur des idées que nous croyons appelées à gouverner le monde, et puis serait-il juste, après avoir nourri nos lecteurs des doctrines de Lamarck, de Geoffroy-Saint-Hilaire et de Serres, de négliger les preuves que nous pouvons apporter encore à l'appui de cette philosophie que leurs études ont créée? Ne nous

importe-t-il pas de parler des monstruosités animales pour faire pressentir les monstruosités sociales et montrer que rien en ce monde n'échappe aux lois constantes de la Providence, à ces règles que l'on pourrait appeler à bon droit la nature en action?

Au siècle dernier, deux habiles anatomistes, Winslow et Lemery, discutèrent vivement cette question, à savoir : *s'il y a des germes monstrueux*. Tous les deux publièrent de nombreux mémoires à cette occasion, mais quelle que fut l'habileté de Winslow, il se trouva forcé d'abandonner à son adversaire la majeure partie du terrain. Cependant, ni l'un ni l'autre ne résolut le problème d'une façon satisfaisante. Plus tard, Haller, après avoir soutenu la doctrine des monstruosités originelles, se convertit presqu'entièrement à l'opinion opposée. De nos jours, cette belle étude, reprise à nouveau par Geoffroy Saint Hilaire, puis par Serres, puis par Geoffroy Saint-Hilaire fils, a reçu sa solution définitive. Ce dernier a publié un ouvrage très savant, où devront puiser désormais tous ceux qui voudront comprendre ce qu'il y a d'enseignements de toute nature, dans l'examen des anomalies de l'organisation. Cependant, pour être absolument complet, cet ouvrage demanderait à être précédé de l'étude des monstruosités dans le règne végétal.

M. Isidore Saint-Hilaire s'occupe d'abord des anomalies simples, qu'il divise en cinq classes. Dans la première, sous le nom d'anomalies de taille et de volume, il range le nanisme, le géantisme, la petitesse d'un membre, le défaut général de développement d'un muscle, la petitesse des mamelles, du vagin, des yeux et le grand volume de la tête, le développement considérable du système adipeux ou graisseux, le volume excessif des mamelles et la présence des mamelles lactifères chez l'homme.

Les anomalies de forme, portant sur des régions entières comme la tête, ou sur un organe comme l'estomac, constituent la seconde classe.

Dans la troisième, il a placé les anomalies de couleur

et de structure ; c'est à cette classe que se rapportent l'étude des Albinos et de la couleur noire accidentelle.

La quatrième classe comprend les anomalies par déplacement, par changement de connexion ; les anomalies de continuité, de cloisonnement, de disjonction ; il faut lui rapporter la transposition des viscères ou d'un seul organe, le pied bot, les dents hors rang, les variétés des vaisseaux, l'ouverture du vagin dans le rectum, du rectum à l'ombibic, l'imperforation du rectum, de la vulve, de la bouche de l'iris, la réunion des reins, des testicules, des doigts, des dents, des côtes ; l'adhérence de la langue au palais, le cloisonnement du vagin, la persistence des orifices du cœur.

La cinquième classe comprend les anomalies par réduction et par augmentation numérique, telles que l'absence de vertèbres, de côtes, de doigts, de dents ; l'existence d'un seul poumon, d'un seul rein, l'absence de la matrice, de la vessie, et puis par contre les muscles et tendons, les vertèbres, côtes, doigts et dents surnuméraires, l'augmentation du nombre des mamelles, des reins, etc., la duplicité de la matrice, l'existence d'une queue.

Passant à l'étude des hermaphrodites, il les distingue en masculins, féminins et neutres ; en mixtes par hermaphrodisme, superposé, semi latéral, latéral et croisé ; puis en hermaphrodites avec excès dans le nombre des parties ; masculin complexe, féminin complexe ; puis en bisexuel donnant l'un des sexes, ou tous deux imparfaits ou tous deux parfaits. (Ce dernier cas n'a pas encore été réalisé.)

Arrivé à ces anomalies que l'on appelle plus spécialement monstruosités, il les divise en monstruosités simples et doubles ou composées. Dans la première classe, il range les trois ordres suivants : les *autosites* unitaires, c'est-à-dire les monstres capables de vivre et de se nourrir par le jeu propre de leurs organes, ceux qui peuvent subsister hors du sein de leur mère, parce que chez eux la monstruosité n'affecte encore qu'une ou plusieurs régions

du corps, les autres se trouvant à l'état normal, le cœur, les poumons, presque tous les viscères dijestifs, et pour le moins un partie de la tête, étant constamment conservés, la forme général du corps restant symétrique et presque naturelle. Viennent ensuite les *omphalosites*, ainsi nommés parce qu'ils vivent uniquement par le moyen du lien qui les unit à la mère, leur existence cessant aussitôt qu'ils en sont séparés ; ils manquent d'un grand nombre d'organes et tous ceux qui existent sont imparfaits ou simplement ébauchés, leurs formes extérieures ne sont ni régulières ni même symétriques. Les *parasites* sont des monstres qui se présentent sous forme de masses inertes, irrégulières, composées d'os, de dents, de poils et de graisse, implantées sur les organes générateurs de la mère, aux dépens de laquelle ils vivent d'une exist nce végétative et parasite.

Isidore St-Hilaire a divisé les monstres doubles en deux classes, les uns *autositaires*, les autres *parasitaires*. Les premiers sont composés de deux individus offrant le même dégré de développement, contribuant l'un et l'autre à la vie commune et dont chacun est analogue à un autosite. — Dans les monstres doubles parasitaires, l'un est un autosite souvent complet dans son organisation, l'autre est un omphalosite ou un parasite vivant aux dépens du premier ; c'est dans cette classe que se trouvent les monstres doubles par inclusion.

Quant aux monstres triples on conçoit les variétés infinies qu'ils pourraient présenter, mais ils sont excessivement rares.

C'est en vain que dans les considérations qui vont suivre, nous voudrions offrir quelques déductions nouvelles. L'ouvrage dont nous venons de présenter la charpente est entier ; il pose les principes et fait même pressentir les déductions qu'il ne donne pas ; aussi est-il difficile après l'avoir lu d'éviter de continuelles réminiscences en passant en revue les mêmes questions. Nous écarterons d'ailleurs toutes celles qui n'auraient pas

trait à notre thèse ; il ne s'agit pas dans ce livre de présenter un petit traité de tératologie ou même un résumé du livre de Geoffroy St Hilaire le fils, mais bien de montrer que l'attraction des parties similaires que l'unité de plan, que la formation centripète de l'embryon et le progrès des espèces par transformations successives, sont des vérités désormais acquises à la science, afin d'arriver plus tard aux déductions que la science sociale doit tirer de ces prémisses

Les nains beaucoup plus rares chez les animaux que chez l'homme, doivent l'existence à des conditions que l'étude n'a pas encore su apprécier. Quelques uns vivent jusque dans un âge avancé et prennent un développement considérable dans leur vieillesse, d'autres meurent jeunes. Les uns sont très-intelligents, d'autres presqu'idiots ; ils sont parfois susceptibles de se reproduire par la génération et de donner le jour à des enfants bien conformés. L'on cite une naine anglaise de 33 pouces de hauteur, qui mourut en mettant au monde un enfant qui n'offrait rien d'extraordinaire. L'on a vu au jardin des plantes et dans les ménageries des animaux étrangers malades de nostalgie, de phtysie, de rachitisme mettre bas de très petits produits, mais ce n'étaient point à proprement parler des nains, c'étaient simplement des sujets mal nourris au sein de leurs mères et cependant venus à terme quoiqu'ils eussent souffert dans leur vie placentaire, par suite de la mauvaise constitution de l'animal et souvent des animaux générateurs.

L'histoire et l'étude des géants sont encore en arrière de ce qui regarde les nains. Le moyen-âge et les derniers siècles ont été abasourdis par des écrits nombreux ayant pour but d'établir l'amoindrissement de la race humaine sous le rapport de la taille et l'existence d'ossements fossiles de géants ; mais pas un de ces ouvrages ne supporte l'examen. Les os et les dents trouvés en Amérique près de la rivière d'Hudson en 1712 étaient ceux d'un mastodonte, et les autres dont il a été parlé appartiennent aussi sans nul doute à des animaux antediluviens.

Il y a parmi les géants beaucoup plus d'idiots que parmi les nains. Tous sont mous, lymphatiques, d'une complexion délicate et mal proportionnés dans leurs formes. L'on a constaté l'existence d'un grand nombre de géants de sept pieds, de quelques-uns même de huit pieds à huit pieds et demi. — Plus rares encore que les nains, les géants meurent de bonne heure et l'on en trouve peu d'exemples parmi les animaux. La plupart, comme les nains, doivent le jour à des femmes très-fécondes. La puberté amène promptement la fin de l'accroissement et *vice versâ*. Aussi les géants ne sont-ils pubères que fort tard, beaucoup même sont impuissants.

L'accroissement précoce est une anomalie plus commune chez les garçons que chez les filles, mais en revanche les filles sont souvent réglées de très bonne heure.

La taille des animaux dépend singulièrement de la nourriture qu'ils ont pu prendre pendant leur période de croissance ; de là pour l'homme la possibilité de créer des variétés nouvelles par la production de monstruosités véritables. C'est ainsi que s'est produit le mouton à grosse queue et que les agriculteurs anglais ont fabriqué le bœuf de boucherie de Durham.

Quelques physiologistes ont attaché une grande importance à la taille des espèces et spécialement à la taille des espèces humaines. Nous ne saurions nullement partager leur opinion. L'expérience nous a prouvé mille fois pour une, que la nourriture est pour beaucoup dans l'élévation des races, et que sous ce rapport elle peut créer de notables anomalies. Les chevaux arabes transportés en Angleterre ont acquis de la taille Tous les animaux domestiques nourris dans les landes, sur les collines de la Basse Bretagne sont petits mais robustes et musculeux, et pour les faire grandir il suffit de changer leur nourriture. J'ai remarqué dans la même contrée que les fils de paysans qui étaient mieux nourris que leurs pères étaient généralement plus grands qu'eux de plusieurs pouces.

L'albinisme est l'une des anomalies les plus curieuses

et les plus communes dans certaines contrées. Le plus souvent il est le résultat d'un arrêt de développement dû à ce que le pigmentum qui produit la coloration et qui n'existe pas dans les premiers mois de la vie intra-utérine ne s'est pas produit.

Le mélanisme est l'opposé de l'albinisme, il est le produit d'un pigment plus coloré ou plus abondant que celui qui siége dans le corps muqueux de la peau. Partiel il est commun, total il est excessivement rare.

C'est une anomalie de structure assez curieuse que celle qui offre à l'état mou ou cartilagineux des parties habituellement osseuses. Elle a pour résultat de présenter accidentellement dans quelques espèces ce qui est l'état normal d'espèces où de familles d'un rang inférieur dans l'échelle des êtres.

Les changements de position des organes sont d'une haute importance. Serres a vu l'encéphale faire hernie à travers la base du crâne, dans les fosses nasales et le pharynx, placé ainsi entre les deux moitiés de l'ethmoïde et du sphénoïde; fait curieux et qui prouvait en même temps la grande loi de formation dont nous lui sommes redevables. Le cœur est l'un des organes qui se dévient le plus souvent; on a vu sa pointe se diriger verticalement en bas, devenir antérieure ou même supérieure. Il est tout à-fait à droite dans les transpositions dont la doctrine de Serres sur la formation excentrique ou centripète rend si bien compte. Il peut faire hernie à travers la partie supérieure, antérieure ou inférieure du thorax. Par contre, les intestins peuvent être déplacés à leur tour; on les a vus quelques fois faire hernie dans la cavité thoracique. Les intestins sont aussi susceptibles de former une hernie ombilicale qui peut tenir soit à un exomphale, soit à une éventration. Dans le cas d'exomphale c'est l'état des derniers temps de la vie intra-utérine du fœtus qui persiste. S'il y a éventration, c'est l'état des premiers mois qui s'est arrêté sans être modifié par les développements qui se manifestent habituellement dans

les mois suivants et la doctrine de Serres en rend un compte exact.

Les anomalies de la vessie très intéressantes pour les chirurgiens, n'ont pas la même importance en physiologie ; il n'en est pas ainsi de celles des testicules. Très-souvent chez l'homme l'un des testicules ou même tous les deux restent dans l'abdomen, reproduisant accidentellement un état qui est normal chez beaucoup de races inférieures à la notre.

Les quatre variétés du pied bot sont une étude obligatoire pour les chirurgiens ; le renversement en dedans et le renversement en dehors quelles que soient les causes qui les aient produits chez le fœtus réalisent deux états qui sont permanents et normaux chez d'autres mammifères moins élevés que l'homme.

Chez un grand nombre d'animaux les uretères exportent directement l'urine ; cette disposition est quelques fois reproduite chez l'homme par une anomalie. Il en est une autre qui fait aboutir dans le même vestibule l'anus, la matrice et le canal de l'urêtre, ce qui est l'état normal d'un grand nombre d'animaux. Dans le fœtus, les orifices des narrines, de la bouche, de l'anus, du prépuce et du vagin sont imperforés. Les premiers s'ouvrent avant les seconds, aussi n'est-il pas rare de voir ces états se conserver au-delà du temps habituel surtout pour les ouvertures qui s'ouvrent les dernières. Un arrêt de développement suffit pour expliquer ces faits curieux qui se présentent assez fréquemment à l'observation des médecins, surtout pour l'imperfection de l'anus.

Toutes les parties similaires ayant une grande tendance à se rapprocher et à se réunir, l'on ne doit pas trouver étonnant de rencontrer les reins formant un croissant à concavité supérieure sur la colonne vertébrale et plus rarement à concavité inférieure. Par la même raison, les testicules pourraient être réunis en un seul ; on pourra même voir les deux accolés et n'en formant qu'un. Ces phénomènes seront produits par la même loi qui

réunit les deux aortes primitives pour ne former qu'une seule artère ; il suffit que l'action des affinités des organes similaires exerce sa puissance avec plus d'énergie ou plus longtemps pour que des monstruosités de cette nature en soient la suite ; c'est là ce que Geoffroy Saint-Hilaire père appelait l'attraction de *soi* pour *soi*.

La réunion des poumons en un seul, observée par Diemerbroeeck, reproduit en quelque sorte l'état normal des serpents, tout comme celle des reins en un, réalise la disposition des poissons.

J'ai eu deux fois occasion d'opérer des mains palmées ; — dans le premier cas, qui était très facile, la peau représentait la membrane des palmipèdes ; dans le second, les doigts qui au premier abord paraissaient soudés ne l'étaient réellement pas, mais il y en avait un de plus à chaque main. Il y a encore des cas plus curieux où l'on voit cette réunion former une soudure telle que les doigts ne fassent qu'un et ne possèdent qu'un seul ongle. Quelques fois les doigts sont soudés deux à deux. Toutes ces anomalies rappellent singulièrement les états réguliers des mains de certains animaux et même de mammifères. Les dents composées de l'éléphant et des rongeurs résultent de la réunion de plusieurs en une seule ; le même fait se présente accidentellement chez l'homme et simule encore ainsi par anomalie l'état habituel propre à d'autres espèces.

La formation de tous nos vaisseaux et de tous nos viscères par le rapprochement de deux vaisseaux primitifs établit trois temps, l'un celui de l'existence de deux vaisseaux, le second celui de leur rapprochement et de leur jonction, le troisième celui de la suppression de leur cloison qu'un arrêt de développement pourra conserver en témoignage du procédé suivi par la nature. C'est à cet arrêt de développement que nous devons bien évidemment les cloisons rencontrées dans le vagin, dans la vessie et dans la matrice. Quelques fois le cloisonnement au lieu d'être longitudinal est horizontal ; l'on cite plusieurs

exemples de cette curieuse anomalie. Une dame de ma connaissance était ainsi cloisonnée dans l'intérieur du vagin, mais cette séparation présentait une petite ouverture; elle a pû devenir enceinte et accoucher très heureusement. J'en ai vu deux autres cas dans mon service à l'Hôtel-Dieu, l'un chez une vieille fille qui a quitté pour n'être pas examinée par les élèves; chez elle la cloison était trouée bien que la perforation fût peu visible.

Le diaphragme peut s'arrêter dans son développement et donner lieu à une disjonction qu'explique très-bien l'embryogénie, de même qu'elle rend compte de la persistance du canal artériel, des urines rendues par l'ombilic, de la position en ce point de l'ouverture de l'anus dans quelques cas heureusement fort rares, et de toutes ces anomalies du cœur et des gros vaisseaux qui rappellent les dispositions de ces organes chez des animaux inférieurs et surtout chez les reptiles.

Lorsque l'olécrane ne se soude pas, il en résulte une rotule au membre supérieur comme à l'inférierr, rotule que *Rudolphi* et *Mekel* ont retrouvée chez des reptiles et Geoffroy Saint-Hilaire fils, chez des chauves-souris. Le bec-de-lièvre est une anomalie analogue que l'on voit à l'état normal chez les poissons; fait curieux signalé encore pour la première fois par Saint-Hilaire le fils. Il en est ainsi de la fissure iridienne ou colobome de l'iris que j'ai vu reproduire sensiblement l'œil d'animaux inférieurs. Cette anomalie est un preuve nouvelle de la loi de formation donnée par notre grand philosophe M. Serres.

La division de la langue est une anomalie très-rare; mais lorsqu'elle existe elle reproduit assez exactement la langue des phoques et présente de l'analogie avec celle des sauriens et des serpents. La division du nez très-rare chez l'homme se montre à l'état de variété fort commune chez le chien et chez quelques rongeurs. La division et la bifurcation du pénis reproduisent les états réguliers des monotrèmes d'une part, des ophidiens, et des sauriens de l'autre; de plus toutes les anomalies

par fissure s'expliquent avec la plus grande facilité par la théorie des formations excentriques et du dualisme général de toutes les parties primitives.

L'on remarque souvent chez l'homme et les animaux plus de doigts qu'ils ne doivent en avoir. Ces organes surnuméraires ne sont pas toujours produits par la scission de parties ordinairement uniques ; à l'état normal ils peuvent encore l'être par le développement de parties ordinairement rudimentaires et par la production de parties entièrement nouvelles. — Les anomalies numériques des organes pairs se montrent habituellement sur tous les deux ; elles ne sont pas sans intérêt pour la grande étude qui nous occupe. L'on a vu les poumons manquer ; l'on a vu aussi un seul poumon faire défaut de manière à présenter l'état normal des serpents. Les mamelles disposées longitudinalement chez beaucoup de mammifères, sont rappelées de temps à autre chez l'homme par des anomalies. Le plus souvent il existe une troisième mamelle surnuméraire placée entre les deux autres, mais il arrive aussi qu'elle occupe une autre place ; l'on a vu plusieurs fois quatre mamelles dans notre race, et bien rarement cinq.

Tandis que l'inversion splanchnique est sans exemple chez les animaux et qu'elle s'explique très bien chez l'homme par l'atrophie du lobe droit ou du lobe gauche du foie qui entraîne tous les organes à gauche ou à droite sous la pression de l'enveloppe cutanée, les inversions générales sont communes chez les animaux.

Chez beaucoup, les organes des sexes ont assez de ressemblance pour qu'il soit difficile de les distinguer, chez l'homme ces organes qui nous paraissent si différents sont cependant très rapprochés. La femme n'est qu'un mâle arrêté dans son développement, ont dit quelques anatomistes ; ces savants sont allés au-delà du vrai, mais il n'en est pas moins exact que toutes les parties sexuelles de la femme ont leurs analogues chez l'homme d'où il résulte que les plus simples modifications tendent

à produire un état intermédiaire qui est l'hermaphrodisme. Cette question a été traitée par M. Geoffroy Saint Hilaire fils avec une grande supériorité, grâce à sa division de l'appareil générateur en six segments principaux ; nous y renvoyons nos lecteurs : (Tératologie 11 page 47.) Remarquons toutefois avant de quitter cet intéressant sujet, que les appareils interne et externe de la génération sont indépendants; ce qui avait permis à Geoffroy le père, d'établir que des mâles pourraient avoir l'appareil externe des femelles et *vice versâ*, proposition curieuse qu'il a vérifiée en 1830 sur une chèvre hermaphrodite, mâle par les parties reproductrices et femelle par les parties copulatrices. Aussi la recherche des causes de l'hermaphrodisme a-t elle été transformée par son fils dans l'étude des variations de deux organes particuliers et des causes de ces variations.

M. Isidore Saint Hilaire est arrivé, par de profondes études sur les monstres, à en former une série divisible en trois embranchements qui correspondent parfaitement aux embranchements zoologiques de M. de Blainville, mais il a commis la même faute que ce savant ; il les a placés dans leur ordre de dégradation au lieu de les placer dans l'ordre naturel qui est aussi leur ordre de production et de progrès en organisation ; les parasites correspondant aux premiers temps de la vie fœtale, les omphalosites à la seconde époque, les autosites étant susceptibles d'une vie propre en dehors de la mère.

L'on est divisé d'opinion sur les parasites. Beaucoup d'anatomistes les considèrent comme des débris de fœtus normaux. Geoffroy Saint-Hilaire les envisage à un autre point de vue. Pour lui, ce sont des embryons distincts bien qu'incomplets. Ils ont à ses yeux une existence propre et individuelle, quoique réduits à quelques parties seulement par un arrêt dans leur formation. Pour lui encore, la production d'une de ces masses dans l'utérus, dans une trompe, dans un ovaire ou dans l'abdomen est une véritable grossesse avec anomalie dans ses conditions, dans

ses phases et dans son produit. Ce savant physiologiste, auquel il a été donné de faire revivre en lui son digne et si respectable père, le grand-prêtre de la science, tire de cette manière de voir d'importantes conclusions. Par cette hypothèse, si hardie au premier abord, l'on se rend compte des privilèges du parasite, qui peut prolonger indéfiniment sa vie au sein de sa mère, précisément à cause de l'imperfection et de la simplicité de son organisme; l'on comprend aussi que presque toujours inférieur dans son action sur la mère à un faible embryon, le parasite mène dans son sein une vie obscure et silencieuse, sans produire au neuvième mois la nécessité d'un accouchement. Protégés par leur propre faiblesse, par ce que l'on pourrait appeler leur insignifiance, ces êtres vivent un temps illimité sur la partie sur la quelle ils se sont développés, bien différents des fœtus normaux qui peuvent se développer dans les mêmes parties, par suite de circonstances exceptionnelles. Acceptons donc cette conclusion du professeur du jardin des plantes, et disons : « Les monstres parasites sont des embryons permanents, pour lesquels le terme de la gestation n'arrivera pas. »

Ainsi s'expliquent les longs poils que l'on rencontre dans ces monstruosités ; ainsi encore, les dents de seconde dentition qui s'y développent et qui n'y sont pas rares, et n'est-il pas admirable de retrouver, au sein de ce qui paraît le désordre de la nature, quelque chose qui rappelle les périodes régulières de la vie normale, de telle sorte que les deux existences puissent être rattachées aux mêmes règles, et celle qui suit le développement le plus régulier, et celle-là même qui semble une protestation contre ce développement. — Déjà du reste avant Geoffroy Saint Hilaire, Mekel avait entrevu la vérité sur les parasites, il avait même exprimé sa pensée d'une manière incisive et pittoresque en disant que les masses qui se développent dans l'utérus, la trompe, les ovaires et l'abdomen ne sont que des parties anormales produites par une tendance avortée à la production d'un fœtus. Il ad-

mettait qu'une excitation isolée et contre nature de l'appareil générateur pouvait produire des monstruosités parasites. N'est-il pas bien curieux de voir quelques fois une seconde gestation tout à fait régulière se placer à côté de la gestation anormale d'un parasite? Ce fait incontestable et même assez fréquent n'explique-t-il pas les tumeurs ovariennes que l'on voit quelques fois chez des femmes avancées en âge, tumeurs dont l'origine doit remonter à une date très éloignée.

Les monstres omphalosites sont beaucoup plus élevés dans l'échelle de l'organisation et de la vie que les parasites; les plus imparfaits ne sont pas ceux chez lesquels la tête ne s'est pas développée ou ne s'est manifestée que par des rudiments, qui souvent n'ont ni cou ni thorax, qui souvent encore manquent de viscères abdominaux. Il y a entre eux et les parasites une classe intermédiaire, ce sont les anidiens ou *sans forme*, qui n'ont pas de viscères et se trouvent composés d'une bourse cutanée. Au-dessus des acéphaliens se trouvent les paracéphaliens, monstres plus complets et plus organisés; en général, ils sont les jumeaux de fœtus bien réguliers. En général, les deux êtres sont du sexe féminin et dans tous les cas du même sexe. Jamais les para-céphaliens ne sont viables, jamais ils n'ont donné signe de vie à leur naissance. A l'accouchement, c'est le jumeau bien conformé qui se présente le premier et cet accouchement a lieu avant terme.

Ajoutez quelque chose à la tête des para-céphaliens et vous aurez un monstre plus complet que vous pourrez appeler oto-céphalien, parcequ'il aura une remarquable disposition des oreilles qui se réuniront sur la ligne médiane.

Si au lieu de porter sur la partie postérieure de la tête, la difformité porte sur la partie antérieure, ce sont les yeux qui seront remarquables et le monstre pourra être appelé cyclocéphalien. Que l'individu soit plus complet, moins monstrueux, qu'il manque seulement de la voûte

du crâne et de l'encéphale et on pourra l'appeler anencéphalien ; que l'encéphale soit remplacé par une tumeur sanguine et le monstre un peu plus complet encore sera un pseudocéphalien. Maintenant que le cerveau existe, mais déplacé, déformé, l'organisation du monstre sera cependant plus complète et l'on pourra le nommer exencéphalien ; dans ces deux derniers cas les anomalies du tronc et des membres seraient accessoires. Ce sera un nouveau progrès vers l'organisation normale que d'avoir une tête et de présenter seulement une volumineuse hernie de viscères nombreux, dûe à une éventration naturelle. Les monstres ainsi constitués seront appelés celosomiens ou *corps herniés*. D'autres moins gravement affectés, présenteront seulement une réunion, une fusion de membres, de là le nom de syméliens ; chez d'autres il n'y aura pas fusion mais simple avortement des membres, d'où ils seront appelée ectroméliens. Ainsi sera formée une famille naturelle procédant du plus incomplet au plus complet.

Les monstres composés comprennent les monstres doubles à ombilic distinct, les monstres doubles à têtes confondues, les monstres à double tête avec la partie inférieure du corps simple, ou avec le corps entier tout-à-fait simple et les monstres parasites dans lesquels l'un des deux êtres vit aux dépens de l'autre implanté à l'extérieur ou enfermé à l'intérieur de l'être principal.

La question des axes qui joue un rôle important partout est ici plus sérieuse encore. Chaque monstre double possède naturellement trois axes, à savoir : les deux axes des deux sujets composants et l'axe général du monstre.

Maintenant l'on doit bien comprendre, même après cette rapide esquisse, la parité qui existe entre la série des formations animales et la série des développements humains. La série des formations animales est basée sur une unité de plan qu'expliquent et que prouvent les irrégularités de formation et de développement et dans certaines circons-

tances, ce que Geoffroy St-Hilaire père appelait le balancement des organes. La série des formations se développe d'après un plan préétabli, parceque les affinités quelles qu'elles soient ont leurs conséquences forcées et les animaux leur polarité : aussi l'on voit les phases d'un individu reproduire les faits généraux d'une autre série, de telle sorte qu'ils puissent réciproquement s'expliquer.

Est-ce que les phases diverses de l'individu ne forment pas la série de ses développements selon les âges, comme les formes diverses des animaux correspondent à des âges divers dans la grande série géologique ?

Maintenant qu'est-ce le plus souvent qu'une anomalie, qu'une monstruosité, sinon la permanence d'un état qui ne devait être que passager ? Partant, quoi de plus naturel que de retrouver à l'état normal, dans les espèces inférieures, les états transitoires par lesquels ont passé les espèces supérieures ? De là cette formule hardie et paradoxale pour le vulgaire que tous les animaux sont des embryons de l'homme, des portions de la substance animale sur lesquelles les affinités ont agi pour arriver à lui ; des monstruosités semées sur la route qui devait conduire au plus parfait des *binaires mammifères*.

Et maintenant cette société qui a sa vie composée, qui forme un être spécial par la réunion de tant de petites et de grandes sociétés humaines, n'a-t-elle pas aussi ses monstres et sa tératologie placés comme un enseignement sur la route de la série qu'elle parcourt, et que nous pouvons étudier dans l'espace et dans le temps ? dans l'espace par la géographie, dans le temps par l'histoire.

DE LA DISTRIBUTION DES ESPÈCES ANIMALES A LA SURFACE DU GLOBE ET PRINCIPALEMENT DES RACES HUMAINES.

Les animaux sont inégalement repartis entre la terre et l'eau, cette première patrie de la plupart des êtres organisés. Les plus parfaits, vivent sur la terre, les autres dans nos mers ou dans nos fleuves et se trouvent ainsi plongés dans un milieu qui rend leurs aliments plus faciles à saisir. Leurs organes moins développés répondent aux besoins d'une vie moins exigeante.

Parmi les animaux, les plus importants sont les mammifères; de ceux-ci les plus grands dans chaque genre vivent au sein des eaux. M. Isidore St-Hilaire fait remarquer avec juste raison, à l'appui de cette proposition, que le lion marin et le phoque à trompe l'emportent en taille sur tous les carnassiers, comme parmi les individus du groupe mustela de Linné, les espèces aquatiques sont beaucoup plus grandes que les autres; ce que l'on peut encore vérifier pour les rongeurs et les insectivores. Par contre les mammifères qui habitent la terre sont plus volumineux que ceux qui vivent sur les arbres ou qui volent. Mais cette importante proposition a un autre corollaire que voici: Les animaux les plus volumineux sont ceux qui se nourrissent des substances que la nature présente avec le plus d'abondance; aussi partout la taille des mammifères se trouve en rapport avec l'étendue des lieux qu'ils doivent habiter; c'est ainsi que les grandes espèces ont été faites pour les grandes mers, les continents et les grandes îles, et les petites pour les rivières et les îles peu étendues. Ces propositions

enseignées par l'observation peuvent être déduites directement de cette proposition de Lamarck, les besoins font les organes, ou de cette autre de Fourier, les attractions sont proportionnelles aux destinées.

Il semble au premier abord que l'Amérique et l'Australie contredisent cette manière de voir, mais probablement la date de l'émersion de leurs plaines est plus récente que celle de la formation des grandes espèces de l'ancien continent, peut être même est-elle presque contemporaine de l'homme.

Soit que l'on étudie les continents, soit que l'on examine en même temps les mers qui les environnent et les fleuves qui les arrosent, l'on reconnaît bientôt que les espèces d'une contrée ne sont pas celles d'une autre, d'où cette conséquence que la période actuelle, cette phase de la vie terrestre qui est caractérisée par la présence de l'homme, a saisi la matière animale à des dégrés divers dans ses transformations sur les principaux points du globe.

La Nouvelle-Hollande, la plus jeune des cinq parties du monde est aussi la terre où la faune se présente avec les caractères les plus intéressants; l'on dirait un défi jeté par la providence aux Cuvier et aux autres faiseurs de classifications. Là, rien qui ressemble aux espèces domestiques de nos anciens continents; rien qui ressemble aux ours, aux lions, aux tigres, aux jaquars, aux éléphants, aux bœufs des autres parties du monde. Des phalangers volants, des ornithorinques au bec d'oiseau, au corps velu, aux pattes de grenouilles; des kanguroos, etc.,etc., voilà les animaux que le chasseur trouve sur sa route.

L'homme de ces contrées est l'un des plus infimes des bimanes, longtemps les Anglais lui ont fait la chasse comme à une bête féroce, employant contre lui les chiens, le plomb et même, au dire de quelques voyageurs, des gateaux à l'arsenic; payant les têtes d'Australiens comme nous payons celles des loups, et le gouvernement anglais fermait les yeux sur des crimes qui servaient sa politique. Il

est vrai de dire que la nature des habitants de la Nouvelle-Hollande, sans justifier le moins du monde de pareilles atrocités, diminuait beaucoup l'intérêt qui eut pu se rattacher au sort de ces malheureux. Leur langue, entièrement dans l'enfance, ne ressemble en rien à ces combinaisons savantes que, dès les premiers âges du monde, l'on admire chez les Caucasiens ; ils n'ont ni écriture ni calcul un peu composé, rien de ce qui ressemble à un rudiment de civilisation. Leurs femmes ne sont ni des compagnes ni des épouses, mais des femelles avec lesquelles les mâles s'accouplent, de malheureuses esclaves qu'ils dominent par la force brutale. Tout fait penser que l'Australien est autochthone, cependant, il serait possible qu'issu primitivement par croisement des races inférieures de l'humanité, il se soit encore abaissé et dégradé en pratiquant la sauvagerie dans des conditions d'existence assez difficiles. Ses membres dénués de vigueur sont longs, maigres et grêles ; ses cheveux lisses, courts et noirs. Sa tête ronde présente un angle facial de 75 dégrés ; le front fuyant, de manière à n'offrir que le tiers au plus en élévation du front d'un européen bien constitué ; les angles du nez sont relevés. Ses lèvres épaisses et proëminentes lui donnent une assez grande ressemblance avec le singe Mandrille ; l'arcade sourcillère est saillante, le sourcil épais.

Il ne faut confondre avec les Australiens, ni les Papous, ni les nègres de l'Océanie, ni les jaunes de la nouvelle Zélande et des Iles des-Amis.

Les Papous sont très-probablement le produit des croisements de la race malaise avec les nègres d'Ethiopie, que l'on trouve dans son voisinnage. Ils habitent la Nouvelle Guinée et les îles voisines. Leur peau est brune foncée, souvent atteinte de maladies squameuses, leurs cheveux très-noirs ne sont ni lisses ni crépus.

Les Océaniens qui habitent Bornéo, Formose, la Nouvelle-Guinée, l'archipel du Saint Esprit et quelques-unes des Philippines ont les plus grands rapports avec les nègres d'Etiopie. Leurs cheveux varient, quelques-uns les ont lisses.

Les îles voisines, Sumatra, Java et une partie des Moluques sont habitées par la race Malaise qui semble tenir le milieu entre les Indous et les Chinois, et qui varient d'une île à l'autre, cette race étant très probablement le résultat de divers croisements.

Dans l'île de Bornéo, que nous venons de citer, se trouve exclusivement le fameux Orang-Outan, ce singe si remarquable par sa ressemblance avec l'homme, surtout dans sa jeunesse.

La Nouvelle-Zélande est habitée par une race très-guerrière et antropophage qui ne manque pas d'intelligence. Chez elle l'usage de la chair humaine a été très-probablement le résultat de l'absence dans son île d'aliments du règne végétal et du règne animal. La même race se retrouve à Otahiti. Chez les Zélandais le front est fuyant, peu développé dans les parties indiquées par Gall comme le siège de la bienveillance et de la religiosité, c'est-à-dire dans la partie correspondante aux organes cérébraux qui représentent les tendances sociables. Il n'en est pas ainsi chez les Otahitiens et ce fait nous montre que pour tout ce qui concerne la morale et l'intelligence aussi bien que pour les facultés physiques, le développement des organes est toujours la conséquence naturelle de cette irritation prolongée à travers les siècles que l'usage peut produire pour les races mieux encore que pour les individus. Quelques têtes de Zélandais ont passé entre nos mains; elles différaient sensiblement les unes des autres et devaient donner lieu aux mêmes différences sous le rapport intellectuel. Toutes semblaient annoncer des dispositions assez notables pour le calcul, pour le dessin ou la construction. Mais la partie cérébrale consacrée aux passions qui nous sont communes avec les animaux, devait être proportionnellement très-développée.

Madagascar a aussi sa faune séparée. Les grands quadrupèdes que l'on y rencontre proviennent de l'importation. L'on y trouve des makis, singes spéciaux qui forment

la transition entre les singes ordinaires et les carnivores. Un singe écureuil appelé aye-aye et quelques autres animaux que l'on ne voit pas ailleurs. Les hommes qui habitent l'île Malgache sont des nègres très-intelligents, mais ils proviennent de plusieurs souches soit autocthones, soit importées par les naufrages ou la navigation; de nombreux croisements ont pu et dû en outre avoir lieu à Madagascar entre les Arabes, les Ethyopiens, les Indoux et les naturels de manière à produire les races actuelles, aussi les esprits sérieux qui ne se contentent pas de vagues aperçus ne sauraient-ils rien affirmer à leur sujet.

Le cap de Bonne-Espérance possède le curieux insecte le thermite qui vit en communauté dans des demeures spacieuses et bien construites, des oiseaux remarquables que l'on ne retrouve pas ailleurs, son éléphant aux grandes oreilles, son rhinocéros spécial, sa girafe, son zèbre ou âne tigré solipède tout-à-fait distingué par ses formes et son pelage, des antilopes, un buffle aux larges cornes, un lion à crinière noire et plusieurs singes parmi lesquels le chimpanzé qui ressemble tant à l'homme.

L'on trouve encore au cap des nègres appartenant à la race caffre et des Hottentots qui occupaient exclusivement la côte du sud avant que les européens s'y fussent établis. Ces derniers sont bien évidemment l'une des transitions entre le genre homme et le genre singe; ils ont, comme les quadrumanes les os propres du nez soudés à une seule lame; leur humérus ou os du bras est très long et percé d'un trou pour recevoir l'olécrane, caractère qui les sépare des hommes de notre race et qui leur est commun avec les singes, les chiens et divers carnivores. Leur angle facial n'est que de 75 dégrés, leur tête fuit en pointe, elle est déprimée au sommet; les parties qui correspondent aux organes de la religiosité, de la sociabilité, de la sagacité comparative ou philosophisme et de l'idéalisme sont rudimentaires, aussi leur profil rappelle-t-il singulièrement celui des animaux. Leur pied assez différent

du nôtre et même du pied des autres nègres, laisse sur le sol une trace caractéristique. Les femmes de cette race ont comme les singes des protubérances graisseuses énormes à la partie supérieure des fesses. Ce que l'on appelle leur tablier n'est autre chose qu'un développement considérable des petites lèvres, développement que nous retrouvons en France chez des filles publiques et quelques fois chez des femmes atteintes de pustules syphilitiques sous l'influence desquelles le tissu des nymphes s'est singulièrement hypertrophié. Les Hottentots vivent peu. Vieux à quarante ans, ils dépassent rarement le chiffre de cinquante.

Le nord de l'Afrique, le Maghreb des arabes, a complètement changé depuis les temps historiques. La tradition nous a conservé le souvenir de la conquête agricole du grand Delta de l'Egypte qui formait un immense marécage. Une tradition plus confuse nous parle d'un pays des atlantes qui se serait trouvé au-delà du détroit de Gibraltar, c'est à Platon que nous en sommes redevables ; elle établit que les atlantes étaient autrefois un peuple très puissant et que leur pays a été enseveli sous les eaux par un tremblement de terre. Quoiqu'il en soit de ce souvenir confus des prêtres d'Egypte que nous ne voulons pas discuter, mais qui pourrait être exact dans de certaines limites si réellement la chronologie égyptienne remontait à 24 mille ans ; toujours est-il bien évident quand on étudie l'Afrique, que le Shahara n'est qu'une mer desséchée ; fait important sous le rapport zoologique, puisqu'il a dû nécessairement séparer longtemps les hommes du nord du Maghreb de ceux qui habitent au sud du désert.

Nous ne connaissons que fort peu l'intérieur de ces pays si curieux, et les anciens ne nous ont pas laissé de longues descriptions des vastes territoires qu'ils offrent à l'humanité pour s'y établir. Avant les carthaginois, la la ligne méditerranéenne était presque déserte ; les plaines offraient moins d'élévation, les montagnes des bois

plus considérables ; les éléphants, les lions, les panthères, les serpents, étaient excessivement communs sur cette terre chaude et humide ; près d'Alger, la plaine de la Mitidja qui sépare le coteau des montagnes africaines est une alluvion qui s'est élevée même depuis les temps historiques. Il suffit de consulter les auteurs romains pour comprendre que l'aspect du nord de l'Afrique a dû nécessairement changer avec les modifications apportées dans la statistique de ses espèces animales. Quand à l'intérieur du continent, il n'a été parcouru que par sept ou huit voyageurs qui ont suivi en partie les mêmes routes et qui n'étant pas musulmans, n'étaient pas en position convenable pour tirer tout le parti possible de leurs pélérinages scientifiques.

Dans l'état actuel, nous trouvons donc en Afrique diverses races humaines très différentes ; les hottentots, race nègre, qui ne ressemblent en rien à leurs voisins les cafres. Les cafres, autre race nègre, les iolofs : ceux-ci sont d'une belle taille et fort intelligents ; l'on peut en faire d'excellents marins, de bons soldats ; ils apprennent avec facilité les langues et les arts industriels. Nous en connaissons plusieurs en France : tous ont été bien partagés par la nature. Généralement passionnés, ils sont violents, colères et cependant prudents et discrets. Tous aussi paraissent doués d'une grande fermeté et d'une personnalité fort développée.

Les nègres cannibales appartiennent à plusieurs types différents ; les uns possèdent, dit-on une queue ou coccix mobile d'un décimètre et plus de longueur ; d'autres hideux à voir, ont les canines excessivement développées et leur figure rappelle singulièrement les animaux tels que les singes et les makis.

Les Mandingues paraissent d'une autre race que les iolofs, ils se civilisent avec facilité.

Les Fellats ou Foula ressemblent parfaitement aux Basques, à la couleur près ; ils ont les cheveux tantôt lisses, tantôt crépus. Ce sont de beaux hommes, et si

nous les jugeons par ceux qui sont venus en France sous la restauration il est difficile de trouver des types plus purs et plus distingués. Quelques physiologistes les considèrent comme des Arabes noircis par le soleil, d'autres comme des Hybrides, d'autres enfin comme une race autocthone ; mais toutes ces opinions ne s'appuyent que sur des suppositions sans preuves.

L'on trouve encore en Afrique des Abyssiniens décrits dans de récents voyages, des Ethyopiens, des Arabes, des Berbères ou Kabyles qui descendent des Lybiens, des Juifs, des Turks et des Turko-Arabes ou Coulouglis. Les Albinos ne forment pas une race à part, leur existence est un phénomène pathologique commun à toutes les espèces humaines.

Les Amériques du nord et du sud ont eu aussi leurs créations spéciales et leurs importations d'hommes et d'animaux. L'Amérique du nord possède comme preuve de ce fait un bœuf musqué qui ne s'écarte point des parages qu'il habite, et un ours terrible par sa force et sa férocité qui se rapproche par son squelette de l'animal fossile décrit par Cuvier sous le nom de megalonyx. On trouve encore dans l'Amérique du nord beaucoup d'oiseaux, de reptiles, d'insectes et d'animaux divers qui caractérisent cette contrée. L'Amérique du sud possède la vigogne et le lama, deux ruminants très-intéressants à divers titres, de grands carnivores très-rapprochés du tigre, toute une série de singes que l'on ne trouve pas ailleurs, un tapir et quelques autres animaux remarquables. Mais avant l'arrivée des Européens, les immenses prairies du Nouveau-Monde n'avaient ni bœufs ni chevaux sauvages et pas un éléphant ne foulait les grandes herbes des Pampas. Les différentes races humaines de l'Amérique, sont les Peaux-Rouges, les Caraïbes, les Mexicains, les Péruviens, les antropophages du pays des Amazones et les Patagons. Quant aux races importées, la date de leurs émigrations est trop récente pour qu'on s'y arrête dans cet ouvrage.

Les Patagons appartiennent-ils à un seul type ou à

plusieurs? Je ne sais, mais ils diffèrent bien évidemment des indigènes leurs voisins et beaucoup de voyageurs prétendent que leurs peuplades sont loin d'offrir les mêmes caractères physiques. Leur grande taille est devenue proverbiale. Leurs femmes sont repoussantes de laideur et de malpropreté. Quoiqu'on en ait dit, les hommes sont forts et vigoureux. Les Patagons qui avoisinent les Pampas montent aussi bien à cheval que les Gauchos et manient la lance et le lasso avec la plus grande adresse. Médiocrement sensibles aux charmes de notre musique, ceux qui ont entendu le cor de chasse à bord de nos navires, hommes, femmes et enfants en ont paru ravis. Nous ne savons rien de leur langue, de leurs mœurs ni de leur intelligence.

Il est maintenant bien difficile d'étudier convenablement les indigènes du Mexique et du Pérou. Des hommes dégradés par la servitude et la persécution ne sauraient nous représenter d'une manière exacte leurs types primitifs. A l'époque où les Espagnols ont envahi leurs contrées, elles jouissaient d'une grande prospérité et du degré de civilisation auquel les races européennes se seraient arrêtées si elles n'avaient pas eu de fer pour faciliter toutes leurs industries et marcher à de nouvelles découvertes. Les Indiens dont nous nous occupons sont souvent très-vigoureux ; la belle agriculture et l'industrie des Mexicains et des Péruviens semblent prouver que les vaincus valaient mieux que les vainqueurs, les Espagnols n'ayant su apporter dans toutes leurs possessions américaines qu'une détestable idolâtrie aussi éloignée que possible du véritable christianisme, qu'une religion toute matérielle, descendant par fois jusqu'au fétichisme et très inférieure à cet islamisme qui fait de nos jours la conquête de l'Afrique refoulant au loin le fétichisme, l'idolâtrie, l'esclavage, le despotisme et les vices brutaux qui en sont la conséquence.

Il est fort douteux pour nous que les Caraïbes et les Peaux-Rouges ne soient, comme on l'a écrit, qu'une seule

race occupant jadis les vastes contrées qui s'étendent depuis le fleuve Saint Laurent jusqu'à la baie de Hunduras. Leur caractère, la forme de leurs têtes, leurs allures différentes, tout proteste contre cette opinion née de l'idée fausse d'une unité du genre humain qui n'existait pas dans le passé, que l'avenir seul pourra réaliser dans une certaine mesure par le croisement des espèces.

Les peaux rouges de l'Amérique du nord que les Anglais et les Américains ont traités comme des bêtes fauves depuis 400 ans, les tuant avec de l'eau de-vie et d'autres poisons, leur faisant la chasse avec des chiens parfaitement dressés pour les suivre à la piste, ont été presqu'entièrement détruits. Quelques-unes de leurs dernières peuplades se civilisent en se livrant à l'agriculture; d'autres se retirent le plus avant possible au fond des terres. Leur taille est élevée, ils sont fort agiles; leur figure n'a rien de désagréable; à la coloration près, elle ressemble beaucoup à celle des Européens. Les hommes ont peu de poil; leur peau est couleur de cuivre rosette; les femmes ont le sein bien conformé, elles sont nubiles de bonne heure et les exemples de longévité sont très-fréquents dans les deux sexes.

Nous ne savons rien de positif sur les cannibales de la rivière des Amazones; j'ai interrogé avec soin l'un des voyageurs qui les avait vus de plus près, et je n'ai pu retirer de ses réponses aucun document scientifique. Il paraît toutefois qu'ils diffèrent des peuplades voisines pour les mœurs, le caractère, les habitudes et l'aspect.

Il serait bien difficile de retrouver aujourd'hui dans l'Europe et l'ancienne Asie le berceau exact des diverses races d'hommes et d'animaux qui habitent cette partie du vieux monde. En ce qui concerne le genre humain, nous voyons tout d'abord des blancs et des jaunes; ces derniers se divisent en Hindoux, Mogols et Chinois. Les premiers ont fourni directement ou par leurs croisements tous les peuples de l'Europe, les Turcs, les Juifs, les

Arabes, les Géorgiens et quelques autres peuplades.

Dans les races blanches, les femmes sont nubiles de 12 à 16 ans et cessent d'être fécondes de 35 à 45. Les hommes arrivent vers 17 ans à la puberté et souvent ils conservent au-delà de 60 ans la faculté de procréer. La femme a ses mamelles arrondies, les mamelons sont à la hauteur des aisselles. Hommes et femmes présentent un angle facial de 80 à 90 degrés ; leurs lèvres sont rosées, la supérieure est plus mince que l'inférieure ; les oreilles sont petites, la barbe généralement épaisse. L'Iris varie du brun foncé au bleu clair, la peau plus ou moins blanche est sujette à changer de coloration selon les impressions de l'âme ; la moyenne de la taille dépasse cinq pieds pour les hommes ; les genoux sont plats, le mollet développé, le calcanéum médiocrement avancé en arrière et le pied ne s'applique pas en entier sur le sol ; c'est une exception maladive quand il est plat.

L'on a divisé cette espèce en quatre variétés : la blonde, la rousse, la châtaine et la brune, mais il est plus naturel de la partager en dix souches principales qui auraient produit les Ibères, les Gaëls, les Kimry, les Germains, les Slaves russes Polonais Bohêmes slovaques Hongrois Croates et Esclavons, les Hongrois maggyares, les Grecs, les Turcs, les Arabes, les Juifs, les Géorgiens et tous les peuples provenus de leurs croisements. Ces 10 souches sont très-rapprochées les unes des autres et il n'est pas impossible qu'elles soient issues d'un même couple ou seulement de deux couples primitifs.

Les Ibères occupent une partie du midi de la France et de l'Espagne. Ils sont petits et bruns ; leur tête est plus ronde que longue. Peut-être sont-ils Autocthones, peut-être sont ils le résultat d'un croisement entre les atlantes et les blancs dans les temps anté-historiques.

Les Gaëls sont plus élevés de taille ; leur nom en celtique signifie les blonds ou les roux, mais il est évident qu'ils se sont modifiés en France comme en Italie sous

l'influence de la climature. Quoiqu'en dise Edwards, il est difficile de les distinguer à des caractères physiques que le temps et les usages ont modifiés.

Les Kimry ou Cimbres ont un type plus tranché ; ils sont grands, leur nez est droit sans être busqué ; il y a chez eux beaucoup de blonds et de rouges ; ils ont le menton assez saillant ; quelques uns comme les Kimri du pays de Galles et ceux de la péninsule bretonne parlent encore la langue de leurs pères, langue curieuse qui a des rapports nombreux avec le grec, avec le sanscrit et aussi avec les langues semitiques. Autrefois ils se peignaient le corps avec le suc des plantes et de l'ardoise pilée. Venus de l'Orient ils ont apporté dans nos contrées la religion druidique sur laquelle nous aurons plus tard à nous expliquer. Probablement ils amenèrent avec eux leurs animaux domestiques ; leur cheval remarquable par ses qualités a les plus grands rapports avec le cheval cosaque dont il est peut-être issu. Sans entrer ici dans des études de langues, étrangères à notre sujet, nous croyons devoir faire remarquer que les noms français d'un grand nombre de lieux sont cimbres ou kimry. Hyr Land signifie longue terre. Le mot Bretagne désigne des hommes tatoués Ar cad ti, Arcadie, veut dire le jour des lièvres. Béotie, pays à bœufs. Les noms de fleuves Eurotas, Dordogne, Eure et bien d'autres ; les noms de montagnes tels que Canigou, Alpes, Apennins ont une signification naturelle en bas breton. Dans la même langue les noms propres de la bible trouvent souvent explication. Rebecca, nom de femme, signifie la bavarde ; Enoch, le vieillard ; Ruben, tête rouge ; il en est d'autres comme Ephron, Ephod, Eden, Aman, Canaan, Joas, Samuël, Samson, Cam, qui sont communs à l'hébreu et au kymri sans avoir conservé la même signification dans les deux langues.

Les Kimry du pays de Galles et de la péninsule bretonne possèdent les mêmes chants populaires, les mêmes airs nationaux ; leurs danses sont les mêmes ainsi que

leurs instruments de musique; mais ces danses et ces instruments se retrouvent aussi chez les Grecs avec des airs analogues. Nous ne dirons rien des autres races dont personne ne conteste l'origine orientale; nous ferons cependant remarquer, avant de passer outre, qu'il est fort possible que les Phéniciens et les Carthaginois aient contribué à peupler la grande et la petite Bretagne, quoique le souvenir des Alluvions Cimbres venues à travers l'Allemagne nous ait été conservé par l'histoire et par de nombreux monuments

Nous ne passerons point en revue les autres variétés de l'espèce blanche, mais nous relèverons en passant trois erreurs graves d'Edowards et de Broc; le premier a pris les Madgyards ou Hongrois pour des Huns. Ce sont les frères des Turcs avec lesquels ils ont la plus grande ressemblance. Le second a fait des Slaves une race germanique, tandis qu'ils en diffèrent entièrement pour le caractère et les habitudes. Chez les Slaves comme chez les Kimry, les pères des Français actuels, les femmes jouent un rôle important que ne leur accorde pas la vie allemande, aussi la poësie chez ces deux peuples est-elle essentiellement différente, tandis qu'il y a de grands rapports entre les Slaves et les Français.

Une seconde erreur de Broc, c'est après avoir divisé les blancs d'Orient en deux branches, l'une arabique, l'autre adamitique ou semitique, d'avoir placé le berceau de cette seconde race qui aurait fourni les Phéniciens, les Hébreux, les Berbères, les Assyriens dans la haute Egypte, tandis que les langues, les traditions et les religions primitives nous montrent que tous ces peuples sont originaires des environs des sources de l'Euphrate, que tous étaient primitivement Ariens ou voisins de l'Arie. Remarquons toutefois avec le même auteur que les femmes de ces deux races et surtout les femmes arabes sont nubiles dès l'âge de 9 à 12 ans et perdent de très bonne heure la faculté d'engendrer, tandis que les hommes au contraire la conservent jusque dans un âge avancé, ce

qui contribue à expliquer pourquoi les Arabes sont devenus si facilement polygames.

Les jaunes de la Chine, de la Cochinchine, de Siam et du pays des Birmans ne forment qu'une seule race qui habite en partie le long des fleuves; elle se nourrit de riz et de poisson et change d'habitation, au dire de Desmoulins, avec la plus grande facilité selon la convenance de la pêche, les exigeances de la moisson ou les besoins de sa sécurité lorsque l'ennemi tient la campagne. Aussi telle ville qui est aujourd'hui sur le bord de la mer se trouvera, dans un mois, à 15 et 20 lieues du rivage. Les femmes de cette race sont pubères de bonne heure et d'une extrême fécondité, qu'il faut peut-être attribuer à leur nourriture. Dès l'âge de 17 à 18 ans, les mamelles leur tombent jusqu'au nombril; les hommes ont une taille moyenne de 5 pieds 4 pouces, leur figure est large à la hauteur des pommettes qui sont saillantes, aussi le front paraît-il se rétrécir fortement sur les côtés pour arriver à se terminer en pointe; le nez est droit, les yeux sont fendus en amandes et légèrement obliques, l'iris est brun foncé, la conjonctive légèrement jaune; les formes du corps sont belles et régulières.

La civilisation de ces peuples remonte à une très-haute antiquité, mais leur langue, leur écriture et leurs mœurs ont en quelque sorte arrêté tout progrès dans ces belles contrées où rien ne manque cependant, ni le génie de l'homme, ni l'esprit d'industrie et de patience, ni la résignation au travail, ni la fertilité du sol, ni la richesse des mines, ni les ports magnifiques, ni les grands fleuves. Partout, à côté de ce qui pourrait créer la grandeur et le bonheur des populations, l'on trouve, jusque dans les plus infimes détails de la vie, une étiquette qui règle tout, qui asservit tout, qui entrave tout. La religion dominante est le bouddhisme; les expositions d'enfants sont permises, et les mœurs diffèrent essentiellement des nôtres. Le code de la civilité puérile et honnête est ici en pleine vigueur; il règle, jusque dans les plus minutieux détails, les rap-

ports du clergé, de la cour, de la magistrature et du commerce, tout jusqu'à la durée, la tournure et l'intonation des phrases; l'attitude des personnes diverses, les vêtements et le mobilier des individus, et l'on devient justiciable, non pas de la mode, il n'y en a point dans ces contrées, mais de la police si on change un iota à ce qui est accepté et consacré par l'usage depuis des siècles.

Tous les jaunes dont nous parlons en ce moment sont extrêmement sobres; ils boivent rarement de liqueurs fortes, mais ils adorent l'opium et les parfums. Sur tous les marchés, où ils se présentent comme ouvriers, marins, porte faix, laboureurs, commerçants, prêteurs à la petite semaine ou banquiers d'un ordre plus élevé, leur adresse, leur patience et leurs habitudes, leur donnent une grande supériorité sur leurs concurrents, aussi deviendraient-ils pour nous les rivaux les plus redoutables s'ils avaient une autre langue, une autre écriture et s'ils se livraient à l'étude des sciences d'occident.

Les Mogols ont la taille moins élevée que les jaunes dont nous venons de parler, leur tête est plus volumineuse, leurs épaules sont plus fortes, leurs yeux plus petits et très-éloignés l'un de l'autre, leur peau plus jaune; leur visage est ridé, leurs pommettes sont extrêmement saillantes, ce qui rétrécit encore le front; les poils sont rudes et ressemblent à du crin, leurs cheveux sont très longs. Cette race fournit quatre variétés: les Tongours, les Mongols, les Kalmouks et les Yacoutes; ces derniers sont très-laids et tout-à-fait nomades.

Les Hindous varient avec les classes auxquelles ils appartiennent. Ceux des classes supérieures proviennent probablement d'un croisement de la variété géorgienne, de la race blanche avec la race jaune, ou plutôt bronze du pays. Dans cette race les femmes sont belles, elles ont les épaules élégantes, le sein bien conformé, mais placé plus bas que chez les blanches, les yeux noirs, les sourcils noirs et arqués, peu de poils au pubis, elles passent pour lascives et sont mères de bonne heure, sou-

vent à 9 et 10 ans, aussi leur existence est-elle de courte durée. Les hommes ont environ cinq pieds deux pouces, les cheveux plats et noirs, la barbe peu fournie si ce n'est au menton.

C'est à cette race qu'appartiennent les Tzengari ou Gitanos, très-connus sous le nom de Bohémiens ; ils sont issus de l'une des castes inférieures et leurs femmes souvent très jolies peuvent donner une idée de celles des Hindous, car leur type est resté le même depuis le XV^e^ siècle qu'ils sont en Europe.

Les Japonais, les Samoïèdes et les Esquimaux forment les trois variétés d'une dernière race désignée par les physiologistes sous le nom d'hyperboréenne, parce qu'elle habite le pôle-nord du globe. Ils ont de 4 à 5 pieds de hauteur, la tête enfoncée entre les deux épaules, le corps musculeux, les cheveux noirs et un peu rapprochés du crin, les jambes courtes et très-grosses, la figure courte et ronde, le nez écrasé, les narines ouvertes, les pommettes saillantes, peu de barbe. Les femmes sont parfois laides à faire plaisir ; leurs mamelles sont démesurément longues, elles ont le vagin extrêmement large, aussi accouchent-elles avec facilité.

Dans cette race, le cerveau est plus développé que dans la nôtre, mais cet excès de volume ne porte pas sur les facultés intellectuelles et sociables; au contraire c'est à l'opposé, c'est à la base du crâne qu'a lieu un grand développement signalé par Blumenbach.

La couleur de cette race est cuivrée, cependant l'on a rencontré des hyperboréens qui étaient très noirs.

Ces malheureux, au dire des voyageurs vivent en familles et dans la plus grande promiscuité Leurs huttes sont en partie souterraines, le chien et le renne sont leurs animaux domestiques ; presque tous parviennent à un âge très-avancé et jamais ils ne sont malades, malgré la dureté de leur vie. Leur intelligence ne s'est jamais fatiguée à la recherche des causes ; ils ne comprennent rien aux idées intellectuelles qui passionnent les Euro-

péens et ne se doutent pas que l'on puisse faire la guerre pour se disputer le sol. Presque tous ceux que l'on a enlevés à leur pays sont morts de nostalgie dans nos contrées.

Que conclure maintenant de ce qui précède si non que dans le genre humain ou bimane les espèces très-rapprochées les unes des autres, beaucoup plus que dans le genre quadrumane, peuvent toutes s'accoupler et se reproduire ensemble en donnant naissance à des hybrides ou mulets reproducteurs.

N'est-il pas évident encore pour tout homme de bonne foi qu'il y a eu au moins huit souches primitives incontestables, et peut être douze à savoir : une pour les blancs, trois pour les jaunes d'Asie, une pour les Hyperboréens, deux pour les indigènes d'Amérique, quatre pour les Nègres y compris les Hottentots, et une dernière pour les Australiens.

Les Guanches de Madère qui n'existent plus aujourd'hui, les Malgaches, les Malais, les nègres de la Polynésie, les Papuasiens, les Zélandais, les Otahitiens et les autres insulaires de la mer du Sud, les Mexicains, les Péruviens, les Cannibales des sources de la rivière des Amazônes, les Caraïbes et d'autres variétés non moins importantes ont pu dériver des tribus primitives soit directement, soit par des croisements divers. — Si Madagascar, le Cap, l'Afrique intérieure, l'Asie et l'Amérique ont eu leurs quadrumanes nombreux et spéciaux, pourquoi ces contrées n'auraient elles pas eu chacune plusieurs bimanes? Pourquoi demander compte au temps de variétés anatomiques dans la forme et la couleur qui ne sont la conséquence ni des variations de la nature depuis des milliers d'années, ni des besoins divers des races, ni de leurs habitudes spéciales, qui sont les seules modifications dont la raison puisse accepter et discuter l'action. Au point de vue de l'histoire naturelle pourquoi dire que le genre bimane ne se compose que d'une seule espèce? Au point de vue de la religion qui donc pourrait trouver sage

d'imposer à l'homme des croyances démenties par les œuvres de Dieu?

DE LA DOMESTICATION DES ESPÈCES ANIMALES ET DE LA CRÉATION DE VARIÉTÉS ET D'ESPÈCES NOUVELLES. — DES RACES HUMAINES. DOIVENT-ELLES DISPARAÎTRE ENCORE ?

Ce titre pose d'abord trois questions :

1° L'amélioration des espèces conquises et la création de variétés nombreuses appropriées à nos besoins;

2° La conquête d'espèces actuellement sauvages;

3° La création d'espèces nouvelles ou tout au moins de mulets nouveaux par des croisements faits avec intelligence et dans les conditions les plus favorables.

Le premier problème sera résolu quand nous serons parvenus à modifier les races domestiques comme nous le faisons aujourd'hui pour le chien, le cheval et le bœuf dont nous trouvons des variétés si différentes à côté les unes des autres.

Très peu d'hommes et surtout très peu de naturalistes se sont occupés du second problème, mais le fils de Geoffroy Saint-Hilaire a eu l'honneur d'entrer largement le premier dans cette direction. Son travail est complet et ne laisse rien à désirer dans l'état actuel de nos connaissances. Nous lui avons emprunté le tableau qui est au dos de cette page.

INDICATION DES GROUPES ZOOLOGIQUES.		NOMBRE DES ANIMAUX domestiques. Auxiliaires.	Alimentaires	Industriels	Accessoires	TOTAL.
MAMMIFÈRES...	Carnassiers....	3	»	»	»	3
	Rongeurs.....	»	1	»	1	2
	Pachydermes..	2	1	»	»	3
	Ruminants...	7	2	»	»	9
OISEAUX.....	Passereaux....	»	»	»	1	1
	Pigeons.....	1	»	»	1	2
	Gallinacés.....	»	3	»	5	8
	Palmipèdes....	»	3	»	2	5
POISSONS.....	Malacoptérigien	»	1	»	1	2
INSECTES.....	Divers ordres..	»	»	5	»	5
Total pour les Mammifères.		12	4	»	1	17
Total pour les Oiseaux....		1	6	»	9	16
Total général.....		13	11	5	11	40

Nous pensons avec M. Geoffroy St-Hilaire qu'il n'est pas un seul ruminant dont la domestication ne put être à l'homme de quelqu'utilité. Nous voudrions voir multiplier le plus rapidement possible dans toute l'Europe la vigogne et l'alpaca qui sont acclimatés maintenant en Hollande et à Paris. Nous voudrions voir faire quelques tentatives, d'abord sur les lieux, puis ensuite dans nos contrées sur les tapirs de l'Amérique et de l'Inde. Ne désespérons pas d'arriver à dompter les animaux du genre cheval qui sont restés sauvages. Peut être à défaut d'autre service pourront ils nous donner des mulets distingués. Pourquoi ne demanderions nous pas à la Nouvelle Hollande, en échange de nos animaux domestiques, ses marsupiaux et ses animaux divers; ceux-ci parcequ'ils ont une peau utile, ceux-là pour consommer leur chair sur nos tables. N'y a t-il pas aussi plusieurs rongeurs, des singes, des phoques, des lamentins dont nous pourrions encore tirer parti autrement que pour les montrer dans nos ménageries. N'y aurait il pas plus de gloire et plus d'utilité véritable à soumettre à nos besoins les beccos, les pénélopes, les catracas, les lophophores, les napauls, les casoars et l'autruche qu'à détruire en un jour par le fer et le feu, comme nous le faisons dans nos batailles, tant d'hommes choisis parmi les plus beaux et les plus intelligents de l'humanité. Il y a même parmi les insectes des animaux que nous pourrions utiliser, ceux-ci pour détruire les autres insectes nuisibles, ceux-là pour nous donner dans les soies communes des variétés importantes.

Le troisième problème à résoudre que je n'aborde qu'en tremblant tant cette question est grosse de discussions, aurait pour but la création d'espèces nouvelles, ou tout au moins de variétés importantes et de mulets utiles. — Je m'empresse d'aller au devant des objections.

Si l'on examine avec soin un loup, un chien et un chacal, l'on sera porté à considérer ces trois animaux comme formant trois espèces séparées. Le loup de France,

le seul que j'aie étudié par moi-même, demanderait de très-longs et de très-nombreux efforts pour être réduit en domesticité; cependant on peut obtenir des métis d'une chienne et d'un loup. Ces chiens peuvent reproduire et introduire un sang nouveau dans l'espèce canine. Les mulets du cheval et de l'âne quoique presque toujours improductifs ont donné lieu à quelques exceptions par des produits misérables mais prouvant une possibilité de fécondation. Tous les essais faits jusqu'à ce jour ont d'ailleurs été tentés de la manière la plus mesquine en dehors des conditions qui pourraient assurer le succès. Ce n'est pas dans une cour, c'est dans une forêt qu'il faut livrer une chienne à un loup si l'on veut arriver à un résultat. C'est aussi dans un grand parc et sous l'influence d'une climature convenable qu'on pourra obtenir un accouplement volontaire des solipèdes indomptés avec les solipèdes domptés, tels que l'âne et le cheval.

Si des animaux inférieurs nous passons à l'homme, la question grandit singulièrement en importance et en utilité.

Si la race blanche est généralement mieux partagée que les races colorées sous le rapport des facultés sociables et intellectuelles, celles-ci ont leurs vertus spéciales qui les rendent excessivement propres à certaines fonctions, et leurs métis jouissent souvent des dons les plus brillants de la nature.

Les blancs ne sauraient seuls s'approprier la surface entière du globe. Ils fondent au soleil des tropiques comme la neige lorsqu'elle vient à tomber sur une terre chaude. Les noirs, les jaunes et les métis colorés réussissent au contraire merveilleusement dans les contrées équatoriales. Favorisons donc de tout notre pouvoir les unions entre les races différentes, et s'il est vrai comme nous le croyons que les blancs soient beaucoup plus reproducteurs dans leurs mariages avec les femmes colorées que les hommes colorés dans leurs unions avec les blanches; s'il est encore vrai que les produits de

ces unions soient généralement meilleurs quand c'est le père qui appartient à la race caucasienne, consacrons la fraternité humaine et préparons l'avenir en encourageant les mariages qui peuvent abaisser les barrières qui nous séparent les uns des autres. — Quelques hommes d'un caractère très-indépendant et dont on ne saurait mettre en doute le dévouement pour leurs semblables vont plus loin que nous. Soit que les races blanches procèdent toutes du même père, soit qu'elles viennent de parents différents, toujours est-il, nous dit le docteur Bodichon, que suivant la loi appliquée aux animaux antédiluviens il en est parmi elles qui sont fatalement vouées à la destruction.

« Aux jours de l'antiquité, une variété de nègres errait au nord de l'Afrique, là où sont actuellement les territoires de l'Algérie et du Maroc. Elle fut absorbée sous le contact des races blanches.

A une époque indéterminée, une autre variété de nègres occupait l'archipel d'Asie. Ainsi Java, Sumatra, Bornéo, Timor, etc., etc. Sous la pression de la race Javano-Malaisienne, elle s'est éteinte progressivement. Maintenant, de beaucoup réduite, elle est reléguée dans les montagnes et les lieux inaccessibles de l'intérieur, vivant à peu près comme les bêtes sauvages.

La race entière des Guanches a disparu au contact des Espagnols et des Portugais. Depuis longtemps on n'en trouve pas un seul vestige vivant dans les Canaries.

Seize millions d'Indiens au moins, et probablement beaucoup plus, habitaient l'Amérique septentrionale, de l'isthme de Panama à la mer Polaire.

Un nombre incalculable possédait les îles voisines : ainsi Cuba, Haïti, Porto Rico, la Jamaïque, la Guadeloupe, la Martinique, la Trinité, etc., etc.

Les uns, comme les Mexicains, vivaient en corps de nation nombreuse, gouvernés par un chef absolu assisté de dignitaires féodaux.

Les autres, comme les Natchès, vivaient sous un régime monarchique.

Ceux ci, comme les Iroquois, vivaient en confédération.

Ceux-là, et c'étaient les plus nombreux, vivaient séparés par tribus indépendantes.

D'autres encore, comme les Tlascalans, vivaient en république.

Or, depuis l'arrivée des Européens, ils ont couru si rapidement vers l'extinction de leur race, qu'aujourd'hui, sur toute l'étendue de ce vaste territoire, de Panama au détroit de Béring, ils n'atteignent pas le chiffre de deux millions d'âmes.

Le christianisme a voulu les réunir sous ses ailes.

Au Canada, au Mexique, dans les Grandes et Petites-Antilles, à la Louisiane, en Californie, de pieux missionnaires catholiques leur enseignaient la charité, la bienveillance universelle, l'oubli des injures. Ils leur laissaient leurs danses, leurs poésies, leurs chansons, une partie de leurs mœurs afin de les conduire doucement à la civilisation.

Vains efforts ! A peine les avaient-ils rendus des hommes nouveaux, il survenait des maladies épidémiques. La variole, le choléra, les fièvres typhoïdes et la famine emportaient en quelques années une masse de population que la guerre la plus désastreuse n'aurait pas enlevée en un siècle.

Les îles Sandwich comptaient quatre cent mille habitants il y a soixante ans. Les missionnaires, tant anglicans que des autres sectes protestantes, ont voulu les évangéliser et les constituer d'après les principes émanés de la réformation. Ils leur ont appris à lire la bible, à chanter des cantiques. Ils ont soudainement corrigé leurs mœurs, proscrit leurs danses nationales et leurs chansons, afin de les forcer d'entrer brusquement dans la civilisation. »

Efforts impuissants, leur destruction marche à pas de géant. De ces quatre cent mille habitants, à peine en reste-t-il cent mille, et tout porte à croire qu'à la fin de

ce siècle il n'y en aura plus que quelques-uns à l'état d'échantillon.

A Taïti, à la Nouvelle-Hollande, à la Nouvelle Zélande, sur d'autres îles de l'Australie et de la Polynésie ce fait se renouvelle. Partout, au contact des Européens, les indigènes disparaissent, malgré les efforts des missionnaires chrétiens. Leurs femmes qui, étant jeunes, paraissent robustes, telles que les plantes du désert, ne conservent leur vigueur que sous la condition de ne pas devenir mères. Quand elles ont mis au monde deux enfants, elles tombent dès-lors en décrépitude.

Accouplées avec leurs nationaux, elles perdent leur fécondité : accouplées avec des européens elles sont d'une fécondité remarquable.

Les voyageurs ont constaté qu'une famille indigène se compose, terme moyen, des parents et de deux enfants ; mais quand une femme est croisée avec un européen la famille se compose des parents et de six enfants

Ne semble-t il pas que la nature poursuit l'extinction des races barbares, en les frappant de stérilité ?

Fatale et redoutable destinée ! La guerre et les mauvais traitements en tuent des centaines ; la paix, les bons traitements, les bonnes intentions en tuent par milliers.

Cependant, à l'exception de quelques insulaires de l'Océanie, ils possédaient des facultés qui semblaient devoir conserver l'existence de leur race.

Les Guanches étaient les hommes les plus grands de l'ancien monde.

Les Mexicains étaient plus policés que plusieurs nations modernes de l'Europe. Ils avaient des digues, des chaussées, des canaux des chemins bien entretenus ; ils connaissaient l'architecture, les arts, l'industrie ; vivaient sous des institutions civiles, militaires et religieuses ; ils cultivaient en grand le maïs.

Les Caraïbes étaient bien constitués au physique, avaient un commerce étendu, connaissaient la navigation et l'arithmétique.

Les variétés comprises sous le nom de Peau-Rouge, étaient des hommes trempés à l'antique. Leur odorat égalait celui d'un chien, leur vue celle de l'aigle, leur agilité celle du cerf. Ils pratiquaient l'hospitalité comme les patriarches, et montraient une dignité personnelle que peu d'Européens savent conserver. Les Spartiates ne supportaient pas plus stoïquement la faim, la soif, le froid et la chaleur; les Romains n'étaient pas plus dévoués à leur patrie, et les martyrs n'ont jamais montré un plus sublime mépris de la mort, ni une plus admirable résignation au milieu des tourments.

Eh bien, malgré ces facultés, l'extinction de leur race s'accomplit graduellement, et malgré les efforts philanthropes.

Pourquoi cela?

Parce que leur état social est un attentat perpétuel contre l'humanité. Ainsi, le meurtre, les dépradations, les luttes incessantes et inutiles des uns contre les autres, sont leur état normal. Ils pratiquent les sacrifices humains et la mutilation de l'homme; ils sont pétris d'antipathie et d'hostilité envers tout ce qui n'est pas de leur race. Ils maintiennent la polygamie, l'esclavage et soumettent la femme à des travaux que ne comporte pas son organisation.

Aux yeux de la théologie, ils sont des hommes déchus; aux yeux de la morale, des hommes vicieux; aux yeux de l'économie humanitaire, des improducteurs.

Parce qu'en outre, dès leur origine, ils ont méconnu et refusent encore de reconnaître une loi suprême imposée par Dieu, savoir: l'obligation du travail.

Toutes les nations sont solidaires, elles doivent toutes s'appliquer à la production, parce qu'elles pourront de cette façon se secourir mutuellement aux jours des famines. Sont donc hautement coupables, celles qui, possédant une terre fertile, refusent de l'utiliser.

La véritable philantropie ne doit pas souffrir l'existence d'une race, d'une nationalité qui s'oppose au progrès, et qui régulièrement porte atteinte aux droits généraux de l'humanité.

Depuis quatre mille ans la race arabe est restée la même.

Je résume son rôle social : Hostile aux autres nations, violant les lois de l'humanité, utile dans les plaines arides, des déserts, nuisible dans les autres terres, où elle reproduit la sauvagerie de l'homme et de la nature. Ici, son extinction est donc un bien : elle devient une harmonie.

Que les véritables philanthropes se pénètrent donc bien de la mission dont certains peuples sont chargés, de détruire un état social qui outrage à la fois la nature et l'humanité.

C'est là le rôle des pionniers en Amérique, des Anglais en Océanie et dans l'Afrique australe ; c'est le nôtre dans l'Afrique septentrionale. Par sympathie, à l'égard de la race coupable, refuser d'accomplir cette mission, c'est être semblable à un homme qui, chargé d'assainir un marais, ne voudrait pas en écouler les eaux stagnantes dans la crainte de faire périr les plantes aquatiques.

Aux éloquentes pages qu'on vient de lire, à ces phrases accentuées, l'on reconnaît de suite un de ces hommes vigoureusement trempés, dont la probité a su rester intacte au milieu de cette masse de Verrès de bas étage qui ont exploité pendant dix-huit ans notre terre d'Afrique, mais il s'en faut de beaucoup que le docteur Bodichon ait complétement raison et nous croyons devoir réfuter ses arguments parcequ'ils pourraient être très-dangereux dans la bouche et dans la pratique des hommes corrompus.

Supposez en face du médecin de l'Algérie l'un des parias des races destinées à disparaître, n'aurait-il pas quelque droit de lui tenir ce langage :

Naturaliste vous vous trompez : il n'y a pas eu destruction des races anti-diluviennes d'une manière absolue; toutes vivent, mais modifiées et transformées dans nos espèces actuelles ; toutes vivent en vous-mêmes par l'embryologie de l'être humain et beaucoup sont restées sur la terre en témoignage des phases diverses accom-

plies par la substance animale dans sa marche progressive vers la production de notre être. Homme d'Europe ne soyez pas si fier de votre origine; les Arabes sont descendus comme vos pères des plateaux de la haute Asie, et cette race que vous voulez supprimer n'a guère moins fait que la vôtre pour la civilisation. Que nous dites-vous de votre état social, de vos mœurs, de vos progrès, de votre loi du travail; ne savons nous pas nous autres les deshérités des races humaines ce que valent les prétendus civilisés. Vous prêchez le mariage et partout vous vous faites un honneur d'obtenir les faveurs des femmes ou des filles de vos concitoyens, pratiquant ainsi la polygamie et même l'adultère. Vous nous attaquez comme pillards et comme meurtriers, mais qu'êtes-vous autre chose dans vos guerres politiques? Paris, la ville civilisée par excellence, n'a-t-elle pas été le théâtre de brigandages affreux? Les chefs de vos nations ne se sont-ils pas baignés dans le sang des peuples en Sicile, à Naples, dans toute l'Italie, en Autriche et dans la Hongrie? Vous prétextez de notre infériorité religieuse, mais à quoi vous sert d'avoir une religion qui vous prescrit la fraternité si vous ne la pratiquez jamais; une religion qui vous enseigne la tolérance si vous êtes les plus intolérants des hommes. N'est-ce pas d'ailleurs au nom de cette religion de paix et d'amour que vous avez brûlé tant de victimes en Espagne, torturé les Albigeois, ensanglanté les deux tiers de l'Europe pour combattre la réforme, organisé les dragonnades, chassé de la France les ouvriers et les producteurs les plus habiles? N'est-ce pas au nom de cette religion que les cardinaux et les ministres de votre Pape viennent encore de se livrer aux actes de la plus sauvage férocité? Nous maintenons l'esclavage c'est vrai, nous avons la franchise d'avouer nos fautes, mais presque partout nos esclaves font partie de la famille, ce qui n'a pas lieu dans vos contrées chrétiennes. En Russie, sous le nom de serfs, vous leur faites supporter toutes les peines sociales; vous

leur prenez leurs filles quand elles sont belles et vous les jouez à l'écarté comme monnaie courante.

En Angleterre et en France, vos prolétaires sont-ils autre chose que des esclaves industriels soumis aux caprices des chefs d'usine, aux hasards de la concurrence, obligés de justifier partout de leurs livrets, enchaînés par mille entraves, et chargés de fournir par les impôts de consommation aux principales dépenses des privilégiés, sans avoir, comme nos esclaves, la ressource de grands bois et de forêts vierges pour s'y faire marrons. Nous soumettons, dites-vous, la femme à des travaux que ne comporte pas son organisation, c'est encore très-vrai, mais si nous allions dans vos contrées, nous y apprendrions de vous-mêmes en voyant vos paysannes et vos femmes du peuple soumises à des travaux bien autrement pénibles, que la femme est un animal domestique dont avec la civilisation européenne nous pourrions tirer un meilleur parti. Et cette loi du travail que vous nous accusez de méconnaître, où donc la pratiquez vous? Nous voyons le servage dans une partie de l'Europe, le prolétariat dans l'autre ; serait ce par hasard cette magnifique organisation que notre ignorance et notre sauvagerie pourraient vous envier! — Européens, ne soyez pas si fiers de votre intelligence, votre supériorité a tenu surtout à ce que vous possédiez avant nous le fer, le métal de la guerre. Vous avez été souvent vaincus par les jaunes en Asie et même en Europe et les noirs de St Domingue vous ont donné de rudes leçons au commencement du siècle. Ah! s'ils avaient eu du fer, les Caraïbes, les Péruviens et les braves du Mexique ne se seraient pas laissé égorger par vos pères ; ils vivraient aussi pour la gloire de l'humanité, ces Gouanches magnifiques, les plus beaux de tous les humains, que votre férocité a peut être enlevés aux plus glorieuses destinées.

Avant de songer à nous détruire, n'est ce pas une obligation pour vous de nous donner une civilisation véritable et d'essayer préalablement, des efforts, physio-

logiquement dirigés ? Nous vous recevons à bras ouverts, nous vous donnons nos filles pour épouses, nous vous chargeons de l'éducation de nos enfants, que vous faut-il de plus pour réussir et nous élever à la civilisation si vous êtes réellement civilisés ? Mais de même qu'il est si facile de confondre la fausse avec la vraie gloire, prenez garde de confondre le vernis des arts, des sciences et des lettres avec la civilisation véritable. Avec un peu de réflexion, vous trouveriez peut-être que tous les peuples sont encore sauvages ; entre eux, la différence c'est que les uns sont des sauvages disciplinés et savants, sachant organiser le brigandage auquel ils donnent le nom de guerre, tandis que les autres n'ont pas dépouillé la rude écorce de l'état de nature. Européens, si vous étiez hommes, si vous étiez bienveillants, si vous deveniez nos frères, pourquoi serions-nous plus difficiles à dresser que les chevaux et les autres animaux domestiques de nos prairies et de nos forêts. Loin de mépriser nos tribus errantes, étudiez-les, car elles sont le germe de l'avenir, le germe fécond que ni vous ni nous n'avons encore su développer. Comment obtenir la fraternité sur la terre autrement que par l'association des familles et des tribus en peuples. Est-ce donc votre individualisme et votre morcellement qui pourront jamais créer au milieu des hommes la pratique d'une éducation égalitaire et variée pour tous, sans laquelle vos plus belles promesses de bonheur, de liberté, de bien-être, ne seront jamais que des paroles vides et mensongères. Que m'importe à moi, pauvre de vos contrées, paria de l'Inde, ou proscrit des races inférieures que l'on invente des procédés nouveaux pour rendre la vie délicieuse aux élus de la fortune ; ce qu'il nous faut, c'est une organisation sociale qui satisfasse à toutes les exigences légitimes et physiologiques de notre être ; à côté de cette découverte toutes les autres ne sont et ne seront jamais rien.

Sans doute vous avez le Christianisme, cette parole divine qui dit fraternité entre les races, fraternité entre

les peuples, fraternité entre les tribus ou communes, fraternité entre les familles, mais ce sera la voix du désert tant que vous n'aurez pas demandé à la mécanique sociale ses procédés d'organisation.

Ainsi parlerait le paria, et quelque rude que fut son langage, quelque brutale et incisive que fut sa parole, le savant de nos contrées n'aurait malheureusement rien de vrai ni rien de juste à répliquer.

LA VIE ET L'INTELLIGENCE HUMAINE DOIVENT ÊTRE ÉTUDIÉS PHYSIOLOGIQUEMENT.

De prime abord nous observons chez nous une première fonction qui a pour but de nourrir, de développer, de conserver notre être, puis une seconde consacrée à la reproduction, puis une troisième aux relations extérieures. Autour de ces trois fonctions l'on peut grouper tous les phénomènes de la vie.

De ce qu'aucune molécule simple d'oxigène, de carbone, d'hydrogène, ne possède la propriété de se mouvoir ou de sentir, de ce qu'aucune molécule binaire, ternaire ou quaternaire ne se trouve en dehors de cette loi, nous concluons qu'une faculté animale qu'elle quelle soit est, un phénomène organique, c'est à-dire exprimé par un organe, en d'autres termes par des molécules plus ou moins complexes, disposées, ordonnées selon les règles de l'organisation.

De ce fait d'observation, nous arrivons à penser que toutes les fonctions de la vie doivent être étudiées physiologiquement, soumises au creuset de l'observation. Que la psycologie admette une âme immatérielle en dehors de mon cerveau, soit, ce peut-être ma croyance sentimentale, ma conviction personnelle, mais je ne puis invoquer la science actuelle à l'appui de cette opinion; aussi, ne discu-

terai-je point ici les propriétés de cette âme, sa nature, son passé, son avenir et ses espérances. Laissant de côté, dans le roman du cœur ou du savoir, tout ce qui est possible sans être susceptible de démonstration positive, je m'arrêterai uniquement à examiner comment avec mon cerveau je pense, sans accepter le moins du monde de sortir du domaine scientifique en posant autrement la question; car, s'il est facile de discuter indéfiniment sur les croyances psycologiques, il est indispensable et nécessaire de s'incliner devant les croyances scientifiquement acquises à l'humanité.

NUTRITION, DÉVELOPPEMENT, CONSERVATION DE L'HOMME.

Examinés au point de vue de la nutrition, tous les animaux et les végétaux sont des appareils de fixation et de combustion : C'est une règle générale, absolue, à laquelle tous les êtres organisés sont soumis. Mais chez-nous, comme nous l'avons signalé déjà, le phénomène de la combustion domine le fait de la fixation, tandis que le contraire doit avoir lieu chez les végétaux, puisqu'ils sont l'élement opposé de cette grande pile galvanique qui préside à la circulation des agents naturels, aux combinaisons et décompositions incessantes qui s'effectuent sans cesse sous nos yeux.

Lorsque nous prenons pour notre nourriture du pain, de la viande, du beurre, du lait, ou d'autres substances alimentaires, nous les introduisons dans la bouche. Coupée, taillée et hachée par les dents, remuée et pétrie par la langue qui la pousse, soit contre le palais, soit contre les dents, ramollie par la salive, la matière destinée à la nutrition ne franchit l'isthme du gosier qu'après avoir été

examinée en quelque sorte par un organe appelé la luette, qui la repousse s'il y a lieu. Une fois cet isthme franchi, le bol, ou matière alimentaire, lubréfié par les amygdales pour glisser plus aisément, est serré par une ouverture musculeuse appelée pharinx, qui le pousse dans l'estomac au moyen d'un canal musculeux, que l'on nomme l'œsophage, a peu près comme nous poussons, au moyen d'un entonnoir, dans un intestin de cochon, la viande hachée qui doit servir à faire saucisse ou boudin.

Une fois le bol alimentaire dans l'estomac, il est soumis à trois actions; l'une celle d'une chaleur à 38 dégrés centigrades vaille plus, vaille moins, selon les individus et l'état de bonne ou mauvaise santé; la seconde toute musculaire, qui lui fait subir le même mouvement qu'elle éprouverait si elle était soumise dans un mortier à l action d'un pilon; la troisième est chimique et produite par un liquide spécial, appelé liquide stomacal ou suc gastrique, qui se compose chez-nous de la manière suivante :

	Eau		991
Sels.	Phosphate de chaux.		
	Chlorydrate d'ammoniaque.		
	Chlorure de sodium.		9
Matières organiques	Mucus.		
	Matières inconnues.		
			1000

Ce liquide, dont les propriétés ont été mises en évidence par Spallanzani, suffit seul avec une température convenable et le mouvement d'un pilon pour transformer en chyme dans un mortier les substances dont l'homme fait sa nourriture habituelle.

Lorsque la matière alimentaire est suffisamment ramolie et homogène, elle passe dans le duodénum ou le chyme devient chyle sous l'action du suc pancréatique et de la bile. Le chyle est alors un liquide blanc, une émulsion véritable mêlée aux substances étrangères qui seront

plus tard excrétées par l'anus sous forme de matières fécales.

Du duodénum, le chyle passe mélangé aux autres substances dans le jéjunum et plus tard dans l'iléon, deux intestins très longs et assez étroits, à la surface desquels, surtout dans le jéjunum et le commencement de l'iléon, l'on apperçoit une foule de petits tuyaux capillaires et par conséquent suceurs qui pompent le chyle. On peut dire que dans cette occasion la matière alimentaire est jetée sur un passe bouillon. L'intestin c'est le passe-bouillon où restent les substances solides destinées à suivre leur route ; les trous du passe-bouillon ce sont les ouvertures des vaisseaux chylifères, et plus tard les ouvertures des veines absorbantes des intestins qui achèvent d'enlever aux matières sorties de l'estomac tout ce qu'elles contiennent de nutritif. — Les vaisseaux chylifères conduisent le chyle au canal thoracique, et ce canal verse dans la veine sous-clavière gauche, le chyle mêlé aux liquides limphatiques recueillis dans l'économie.

La veine sous clavière conduit à la veine cave le sang et les liquides blancs qu'elle a reçus, cette veine les transmet à l'oreille droite du cœur où se retrouvent tous les produits absorbés à la surface des intestins,

Le cœur se compose de deux pompes aspirantes et foulantes qui lancent le sang à toutes les parties du corps et qui le reprennent dans toutes ces parties quand il a servi aux usages de la vie. Les deux oreillettes sont les organes qui, au moyen des veines, aspirent le sang dans toutes les parties ; les deux ventricules servent à le fouler pour l'envoyer à toute l'économie ; leur mécanisme est très simple :

Le sang des veines arrive à l'oreillette droite. Cette oreillette le reçoit, se contracte et le fait entrer dans le ventricule droit. Au moment où elle se desserre, se décontracte, un vide se produit; ce vide fait une aspiration et aussitôt le sang des veines y rentre ; une soupape qui s'ouvre de dedans en dehors s'opposant à ce que le sang

revienne du ventricule dans l'oreillette. Le ventricule se contracte à son tour et il chasse le sang dans l'artère pulmonaire; ici encore un jeu de soupape ouvrant de dedans en dehors empêche le sang chassé de rentrer dans le ventricule.

Arrivé au poumon, le sang subit l'action de l'oxigène. De noir qu'il était, il devient rouge, de veineux il devient artériel. — Il est repris alors dans le poumon par les veines pulmonaires, les seules du corps qui conduisent du sang artériel, et amené à l'oreillette gauche. Celle-ci s'ouvre, fait une aspiration, reçoit de nouveau sang, se contracte et le chasse dans le ventricule. Une soupape empêche son retour dans l'oreillette. A son tour le ventricule se contracte et chasse le sang rouge qu'il a reçu dans l'artère aorte. Quand la contraction cesse, un jeu de soupape empêche le sang de revenir dans le ventricule et le vide qui s'y produit aspire le sang de l'oreillette gauche, tout comme le vide du ventricule droit aspire le sang de l'oreillette droite.—De l'aorte le sang va par les artères à toutes les parties de l'économie.—Remarquons que l'aspiration qui se fait dans les veines au moyen des oreillettes étant produite par le vide, est justement égale à la pression que l'atmosphère exerce sur une surface du corps de même étendue. Remarquons encore que c'est au moyen de vaisseaux plus forts que les veines, c'est-à-dire au moyen d'artères que le sang rouge est distribué à nos organes, et n'oublions pas que les veines ascendantes sont pourvues de clapets qui réduisent la pression qu'elles devraient supporter. C'est ainsi que la machine humaine est pour les mécaniciens un modèle digne de leurs plus sérieuses études.

Arrivé au poumon, le sang abandonne de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique pour changer de coloration. Mais si l'on en croit Collart de Martigny, il reviendrait au cœur moins chaud d'un demi-degré centigrade. Dumas évalue l'hydrogène et le carbonne brûlés dans l'économie à une quantité équivalente chez les adultes à 300

grammes de carbone. c'est-à-dire à la quantité de charbon nécessaire pour élever par heure de un degré du thermomètre 94 litres d'eau, mais notre économie perd naturellement toute la partie de cette chaleur employée à produire la vapeur d'eau qui sort des poumons par la respiration.

Longtemps nos pères n'ont rien compris au phénomène de la calorification. La source de la chaleur animale n'est pas dans le cœur, comme le supposaient Hyppocrates et Galien, elle n'est pas dans le frottement du sang contre les parois des vaisseaux qu'il parcourt, opinion qui n'en vaut pas mieux pour avoir été soutenue au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, elle n'est pas non plus dans la respiration ; Collart de Martigny, Brodie et Chossat ont prouvé le contraire. Le premier en examinant le sang des deux oreillettes, les deux autres en établissant que les animaux décapités se raidissent plus vite que les asphyxiés, et plus vite encore sous l'influence d'une respiration artificielle. Chaussier admettait une force spéciale, la caloricité, mais c'était se payer d'un mot. Quand à nous, avant d'expliquer la calorification, nous croyons utile de faire connaître quelques-uns de ses modes.

De 0 à 10 degrés centigrades, les grenouilles vivent dans l'eau ; au-dessus de 10 il leur faut une respiration aérienne, ce qui rend leur pêche bien plus facile en été. — L'asphyxie par l'acide carbonique demande du froid au corps ; l'homme alors ne peut supporter qu'une faible respiration. — Les animaux hybernants n'ont en hiver qu'une faible respiration, très-réduite et très-lente, au printemps et en été leur fonction pulmonaire est au contraire très-active. — Les jeunes mammifères supportent aisément un abaissement de 10 à 12 degrés de température sans mourir, mais cet abaissement se produit avec une extrême facilité, de là l'une des grandes causes de mortalité chez les enfants trouvés. — Lorsque la température s'abaisse malgré l'accélération de la respiration, cette accélération ralentit le refroidissement. — Les ani-

maux consomment d'autant plus d'oxigène qu'ils produisent plus de chaleur, aussi de jeunes moineaux vivent-ils plus longtemps que de vieux dans l'air qui n'a pas été renouvelé. — D'après Crawfort l'on consommerait plus d'air en respirant un air froid qu'un air chaud.—Dans un appartement à 1d5 l'on réveille une chauve-souris, sa température est de 4 dégrés; 1/2 heure plus tard, elle s'est élevée à 15; 1/2 heure plus tard à 27, puis elle reste stationnaire. La même expérience faite sur un hérisson dans un lieu à 3 dégrés au-dessous de 0 donne d'abord 12d5 pour sa température; une heure plus tard elle est de 30; une heure plus tard elle cesse de s'élever. Chez les mammifères et chez l'homme, les individus les plus lymphatiques ont une chaleur animale inférieure aux autres d'aumoins un 1/2 dégré. Chez tous, la chaleur du tissu cellulaire est moins élevée que celle des autres parties qui varie de 36 1/2 à 38 1/2. Cette chaleur devient plus considérable dans l'état de maladie. L'on a trouvé 40 dégrés dans un abcès scrofuleux du cou, mais le fait capital c'est que la compression d'un membre réduit immédiatement d'une manière très appréciable et son dégré de température et la chaleur qui s'y développe.

De ces faits, qu'il était important d'établir, si nous revenons à la circulation, le premier phénomène qui nous préocupe est celui du passage du sang artériel dans les veines et les lymphatiques. Dans ce passage, soit qu'il s'effectue directement de vaisseau à vaisseau, soit que les artères aboutissent à un corps spongieux dans lequel, veines et lymphatiques, viennent puiser le liquide déposé, toujours est-il qu'il existe une disposition analogue à celle d'une immense série de petites piles, produites par la présence et le contact de liquide rouge d'un côté, de sang noir ou veineux ou de lymphe de l'autre; piles analogues à celles que nous pouvons former en mettant dans des tubes en U deux liquides, ou en faisant réunir deux tubes contenant des liquides non identiques, au moyen d'un corps spongieux et conducteur,

Toutes les terminaisons de nos vaisseaux seraient donc autant de petits appareils très-faibles mais inombrables d'électro-chimie. Que l'animal dorme ou soit éveillé, ces appareils agissent ; voilà pourquoi les reins, le foie et les autres glandes continuent pendant le sommeil à sécréter l'urine, la bile et les autres liquides glandulaires. Si un muscle est au repos, il ne reçoit que la quantité de sang artériel exigée par sa position. Mais aussitôt qu'un membre se meut, tous les muscles qui le font agir reçoivent une quantité de sang plus considérable. Le liquide rouge et vivifiant devient noir en traversant les muscles, et cette métamorphose multipliée et répétée augmente la température de la partie, tandis que cette température diminue aussitôt que le membre revient au repos pour s'abaisser encore si l'on comprime ses vaisseaux nourriciers, de manière à réduire la quantité de sang rouge que le cœur lui envoie. La calorification que l'on peut diviser en volontaire et souvent perçue et en involontaire, est donc le résultat de la réaction chimique du sang dans tous les organes, sous l'influence électrique d'une multitude de petites piles vasculaires, produites par la présence des tubes artériels et veineux ou lymphatiques, contenant des liquides qui ne sont pas identiques.

Admirons maintenant les harmonies de l'organisation humaine.

L'homme habite-t-il un pays froid, aussitôt il mange davantage afin de fournir plus d'aliments à la combustion, source de chaleur ; il donne plus d'exercice à ses muscles afin de produire des combustions plus nombreuses ; par suite les pulsations du cœur et la respiration sont accelérées. Le contraire a lieu en sens inverse. Constamment, du reste, dans l'état de santé, chaque organe reçoit selon ses besoins, et ses besoins sont proportionnels à son travail. Admirable exemple pour l'organisation sociale ! Puisse un jour l'humanité le mettre à profit.

Tant que l'animal puise dans le chyme de ses intestins une nourriture plus considérable que les pertes qu'il subit par la respiration, par la transpiration cutanée, par les matières fécales et par les urines, son corps augmente de volume et profite par la fixation à l'intérieur, de principes déposés dans les diverses parties de l'économie. Cette quantité de nourriture est réglée chez l'homme adulte de nos contrées par les 15 grammes d'azote qui figurent dans ses urines, sous la forme de carbonate d'ammoniaque, quand elles ont subi l'action de l'air, sous la forme d'urée dans le cas contraire, et par le carbone et l'hdvrogène que sa respiration pulmonaire verse au dehors. Aussi a-t on trouvé que l'homme adulte de nos contrées avait besoin de six mètres cubes d'air par heure pour sa respiration, et de la ration du cavalier français pour son alimentation. Au-dessus il y a bien être et luxe, au-dessous souffrance, misère, maladie. Faire en sorte que tous les adultes reçoivent intégralement ces deux premiers éléments de la vie, tel est le devoir de tout gouvernement quel qu'il soit. L'économie humaine fléchit quand un organe, un seul est malade. L'économie sociale souffre et va mal quand il existe dans son sein des membres ou organes de la société qui ne peuvent fonctionner selon les conditions régulières et physiologiques de leur vie.

Ce travail n'étant pas un traité de spécial physiologie, ce que nous avons dit suffit à nos lecteurs et nous pouvons passer de suite aux fonctions relatives.

DU PRINCIPE PHYSIOLOGIQUE SUR LEQUEL DEVRAIENT REPOSER L'ÉDUCATION ET LE SYSTÈME PÉNITENTIAIRE.

Par l'action de ses muscles, l'homme se déplace et peut accomplir le travail nécessaire pour se procurer les ali-

ments de sa vie ; il boit et il mange ; par les cinq organes des sens, il se met en rapport avec le monde extérieur.

Par la parole, il communique avec ses semblables et même avec un grand nombre d'animaux ; par son intelligence, il manifeste ses tendances morales, son savoir, ses passions.

Du reste, quoiqu'il fasse, l'homme adulte, l'homme physique, intellectuel et moral est le produit fatal de deux facteurs : la nature et l'éducation, tout aussi bien que la capacité matérielle d'une pyramide est le produit de sa base par le tiers de sa hauteur, tout aussi bien que la quantité A par B est le produit de A et de B. Cette importante vérité a été peu sentie jusqu'à ce jour, quoiqu'elle se trouve implicitement exprimée dans les ouvrages de Gall et de ses disciples, dans les écrits de Robert-Owen et de quelques autres socialistes, dans les révélations de l'antiquité qui toutes enseignaient dans les sanctuaires la croyance à l'innéité des attractions et l'action du milieu. Elle a besoin d'une démonstration complète ; la voici :

Un homme ne se donne pas le principe de la vie ; ce principe est le résultat de la fécondation d'un ovule de la mère par le sperme du père, et si nous remontons plus haut, il est l'œuvre de la Providence. Le fruit de cette fécondation est fatalement l'héritier de ses parents, sous bien des rapports. Il apporte au monde des prédispositions pour leur ressembler physiquement, moralement et intellectuellement. Il en apporte aussi pour leur ressembler au point de vue des dispositions organiques et de la constitution, bien plus il est souvent l'héritier de leurs maladies. Il peut venir au monde imprégné de scrophules, de psore ou de syphilis. Cela même va bien plus loin ; le fœtus humain, au moment où il sort de l'œuf, peut être empoisonné par une maladie qui ne se manifestera chez-lui que dans un âge plus avancé, et qui fera son incubation pendant des années dans son économie avant de se manifester ; maladie larvée ou latente qui a puissance d'être,

et qui pourra quelque jour jeter le trouble, le chagrin, le désordre et les regrets dans une famille entière. Ce que j'avance, je ne l'ai pas appris seulement dans les ouvrages des auteurs, mais à diverses reprises je l'ai lu en gros caractères dans le grand livre de la nature. Ainsi donc la providence a voulu que le principe de vie de chaque homme, fut une émanation des parents. Elle a créé par suite des prédispositions, non seulement innées mais encore traditionnelles, en inscrivent dans la progéniture quelque chose des progéniteurs, en marquant l'enfant au cachet du père et de la mère. Cette influence mystérieuse, tantôt bonne tantôt mauvaise, que des parents même inconnus exercent sur des enfants dont ils ont pu être séparés dès le premier jour de leur naissance, voilà ce que nous appelons la nature. Aussi est-il vrai de dire que si l'être adulte n'a pu en rien modfiier l'ovule et le sperme qui l'ont produit, l'influence vitale qu'il a recu de ses parents, la force initiale avec laquelle il a paru pour la première fois dans le monde en sortant du vagin de sa mère, l'un des facteurs de son être, est en dehors de ses efforts et de sa volonté; quel homme de sens voudrait l'en rendre responsable?...

Nous entendons maintenant par éducation les influences diverses exercées sur l'être humain depuis le berceau jusqu'à l'âge adulte par le lait qu'il a sucé, par la nourriture qu'il a reçue, par la climature du pays où il a vécu, par les soins de toute nature qui ont protégé ou tourmenté sa faiblesse; par la misère, l'aisance ou la richesse de la maison paternelle, par son père et sa mère, son tuteur, ses frères et sœurs, ses parents, voire même par le chien, le chat, la chèvre et les animaux domestiques de la maison; par ses voisins et les enfants qu'il a fréquentés, par l'époque sociale qui a fait retentir à ses oreilles des airs d'amour ou de guerre, des paroles de dévouement ou de haine; qui lui a mis sous les yeux le drame de l'invasion de son pays ou la vie rude et pacifique du laboureur; par la poësie ou la monotonie des

paysages qui ont frappé ses yeux, par les idées religieuses qui lui ont été enseignées; en un mot par tous les agents quels qu'ils soient, à quelque règne qu'ils appartiennent qui ont pu faire sur lui quelqu'impression.

Mais cette éducation qui donc se l'est donnée, qui donc a choisi ses parents, ses voisins, sa patrie, la climature de son pays et les divers agents de toute nature qui ont impressionné son enfance; qui donc en est responsable?

Si maintenant l'on accepte que l'éducation soit une seconde nature, si l'on tient compte des nombreuses influences que la société peut exercer sur tous les enfants pour les dévier de leurs voies traditionnelles, pour les diriger et les modifier, l'on arrive à comprendre que les enfants sont en quelque sorte à sa merci et que par eux elle dispose des germes reproducteurs, de manière à dominer non seulement le facteur éducation, mais encore le facteur nature dont elle pourra disposer un jour par des réactions incessantes et prolongées pendant de longues générations. Toutefois ce travail social a besoin d'ordre, de paix et de stabilité pour être persévérant et continu.

Ce qui précède revient à dire que Dieu nous a laissé une large part d'action sur nos propres destinées en nous permettant de pétrir et de modifier la race humaine, comme nous le faisons pour les races de nos animaux domestiques. Cette doctrine est aussi pleine de tolérance pour l'individu que de sévérité pour la société; elle a pour conséquence l'amélioration nécessaire des hommes et de leur sort par l'amélioration progressive des individus; elle concilie merveilleusement les révélations des sages et les découvertes de la science du XIX^{e} siècles, Pythagore et Condorcet, Moïse et les socialistes modernes.

Accusateurs injustes et passionnés, avocats superficiels et bavards, cessez donc dans vos tribunaux, cessez au plus vîte votre lutte pitoyable, et vous jurés mettez vous à la hauteur de votre rôle.

Virginie, cette malheureuse fille que vous avez sous les

yeux, a 18 ans ; son père était galérien libéré, sa mère entremetteuse. Dès son plus jeune âge elle a eu sous les yeux des scènes d'ivrognerie et de prostitution. Maintes fois on lui a répété dans son enfance que tout le monde vole, mais que les gens honorables ce sont ceux qui ne sont pas pris. A quatorze ans sa mère a vendu à quatre ou cinq reprises sa virginité. Son corps a été livré à des débauchés et des sodomites, pendant que son cœur était serré, aplati, atrophié par la misère et l'obscénité. Nul ne lui a enseigné la religion, mais en revanche ses camarades lui ont mis au cou une médaille miraculeuse pour la préserver de la maladie vénérienne et des sergents de ville. Ah ! pour Dieu ne lui demandez pas compte de sa vie ; où donc aurait-elle appris la chasteté, l'amour et les joies des âmes, la sanctification des plaisirs ; où donc le respect des lois des hommes ; où donc la culture de ses facultés morales ; où donc l'idéal et la poësie du beau ; où donc la tendresse et les vertus domestiques ? Sa nature initiale n'était-elle pas imprégnée de vices et son éducation a-t-elle jamais eu pour but de lui apprendre à aimer ce qui est aimable et bon ; à fuir le mal, à réformer les vices de son caractère, à se soustraire à la prostitution qui est son gagne-pain, son seul moyen d'existence. Voyez du reste comme elle est flétrie : sa chevelure est déjà tombée, ses dents sont cariées et fuligineuses, ses lèvres coupées de fissures ; une odeur alcoolique s'échappe de sa bouche et sa parole est aussi rauque, aussi rude pour le son que pour le langage ; ses yeux, ses beaux yeux de jeune fille sont éraillés et chassieux, ses longs cils ont disparu et son corps porte les honteuses cicatrices du mal d'Amérique. A cette fille ce n'est point la prison qu'il faut ; quoiqu'elle ait fait, elle ne sera jamais si coupable envers la société que la société l'a été à son égard. Oh ! Virginie, viens pauvre enfant, viens sans crainte ; ce n'est pas une maison de pénitence ou de repentir que te destine la science : tu hais la pénitence, et ta moralité n'est pas assez élevée pour atteindre au repentir. Viens

dans une maison d'éducation complémentaire recevoir ce qui t'a manqué jusqu'à ce jour, des soins bienveillants et affectueux, le contact d'êtres dévoués, viens apprendre la morale par le travail et t'instruire sur le but et la destinée de la vie. Viens plier ton corps à des habitudes nouvelles, c'est le seul moyen de te guérir de tes maladies physiques et morales. Tu n'es qu'une bête immonde et c'est une femme que nous devons à la société. Ainsi parlerait le physiologiste s'il lui était permis de faire succéder aux scènes de nos tribunaux les efforts d'une réformation bien comprise et bien dirigée.

L'étude des facultés intellectuelles de notre être va confirmer entièrement ce qui précède. Nous y trouverons les éléments d'une morale positive ou plutôt la confirmation de la morale de Zoroastre des druides et des chrétiens dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé.

DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

Le cerveau est l'organe des facultés intellectuelles. Cette vérité si longtemps contestée ne fait plus doute pour qui que ce soit.

Les facultés intellectuelles sont multiples et presque toutes nous sont communes avec les animaux.

Les propensions qui nous sont spéciales peuvent être réduites à quatre qui sont, l'instinct religieux, l'instinct sociable, l'instinct philosophique et l'instinct artistique ou poétique qui nous entraîne vers l'idéal. Ces propensions chez l'homme bien organisé dominent fort heureusement toutes les autres, elles sont l'axe moral de l'homme.

Les organes intellectuels ont comme ceux des autres fonctions un ordre de développement ; les uns apparaissent et s'éteignent les premiers, d'autres se manifestent plus tard et se conservent plus longtemps dans toute leur vitalité.

Sans prétendre localiser d'une manière absolue les facultés intellectuelles, nous sommes obligés de remarquer que le front s'abaisse insensiblement depuis les plus belles races humaines jusqu'à la grenouille, de manière à former une très-intéressante série cranioscopique.

Ce qui manque aux autres animaux de substance cérébrale pour manifester des idées religieuses, sociables, philosophiques et artistiques, c'est donc cette portion qui se trouve placée chez l'homme à la partie antérieure et supérieure.

Tous les organes intellectuels constituent autant d'instincts ou de propensions diverses et c'est une locution très-fautive que la distinction établie entre l'intelligence et l'instinct ; ceux qui l'ont introduite dans le langage n'étaient pas physiologistes, ils avaient oublié que l'homme n'est autre chose que le plus parfait des mammifères et que chez lui les quatre facultés cardinales qui lui sont propres élèvent singulièrement toutes les autres en leur donnant une valeur nouvelle.

Nous ne chercherons point à donner ici une nouvelle classification des facultés de l'homme, nous nous bornerons à les énumérer. Ce sont la personnalité, la fermeté, l'amour physique ou de la reproduction, celui de la progéniture, l'habitativité si souvent la source d'un patriotisme rétréci, la circonspection, la discrétion, la destructivité ou combativité, l'organe du goût, celui des odeurs, ceux de la forme, des couleurs, des nombres, de la constructivité, du temps, de l'étendue, de la mélodie, de l'harmonie, du langage, du philosophisme ou causalité, de l'idéalisme, de la sociabilité et de la religiosité.

Ces 23 instincts représentent toutes les propensions de l'homme. On peut du reste les subdiviser comme l'ont

fait Gall et Spurzeim, ces illustres inventeurs de la psycologie positive, c'est-à dire de la physiologie intellectuelle. L'on peut aussi leur donner des noms différents, tout cela importe peu et ne change rien au fond de la question.

Chaque organe plus ou moins développé constitue une prédisposition plus ou moins forte ; chacun d'eux est susceptible de recevoir des impressions et doué d'imitation, de mémoire, de jugement, d'imagination et de volonté.

La pensée est l'expression, latente ou manifestée de jugements qui s'exercent à l'occasion de sensations, produites par une cause interne ou externe.

La sensatiou de cause externe est constamment précédée de deux faits : 1° de l'impression ; 2° de la transmission de cette impression au cerveau.

L'on appelle sens les prolongements nerveaux au moyen desquels le cerveau s'avance en quelque sorte en dehors de la boëte osseuse à la recherche des impressions.

Une sensation peut être fautive soit par défaut du sens qui reçoit l'impression, soit par défaut du nerf qui la conduit, soit par défaut de l'organe cérébral qui la juge.

L'instrument de Daguerre nous offre un moyen de nous rendre compte de ce qui se passe dans notre cerveau. Si l'impression est faible elle s'efface vite et ressemble à ces images que l'on n'a point passées au mercure. Si au contraire l'impression est vive elle devient susceptible de se conserver dans les loges cellulaires du cerveau et d'être reproduite à l'esprit par la mémoire exactement comme les images daguerriennes qui ont été fixées sur la plaque d'argent par un procédé chimique.

Une idée pourrait donc n'être autre chose qu'une combinaison de chimie transcendante entre deux élémeuts très-subtils, l'impression et la propension. Raspail qui est entré le premier dans cette voie a dit avec raison que les mots, idée, jugement et raisonnement n'ont été créés que pour faciliter le langage, attendu qu'il n'y a pas plus d'idée sans jugement que de jugement sans raisonnement.

Chacune des 23 propensions que nous avons signalées étant plus ou moins développée chez chaque homme, leurs combinaisons différentes, produiront toutes les variétés, toutes les nuances de l'esprit humain.

Chaque propension peut être faible ; plus développée elle porte le nom de goût ; plus développée encore, celui de passion. Au delà de la passion nous trouvons la manie, la folie.

Lorsqu'une impression se produit au cerveau, les diverses propensions tendent à s'en emparer pour former une combinaison qui sera plus ou moins stable selon l'énergie de cette impression.

Les organes cérébraux de notre intelligence sont donc une véritable assemblée délibérante chargée de présider aux actes volontaires de la vie.

La volonté n'est autre chose que le résultat d'une de ces délibérations qui sont incessantes, que la résultante des forces qui nous entraînent vers une action quelconque ou vers une abstension, que le produit du vote des propensions cérébrales, que le résultat de leur scrutin.

L'on me demande d'aller au théâtre entendre d'excellente musique, de là un désir représenté par deux. Un autre désir exprimé par 7 m'arrête à écrire ces lignes et je reste à travailler, retenu par une puissance dont le chiffre 5 est l'expression.

Si les votes sont égaux ou presque égaux il y a indécision, la volonté est oscillante Si après le scrutin les organes qui ont mal voté s'en aperçoivent, leur propension disparaît, il ne reste plus alors qu'un vote contraire aux propensions qui lui sont opposées, c'est à dire qu'un regret.

Quand les organes intellectuels sont vivement excités, la volonté peut devenir énergique, l'indécision extrême et le regret amer.

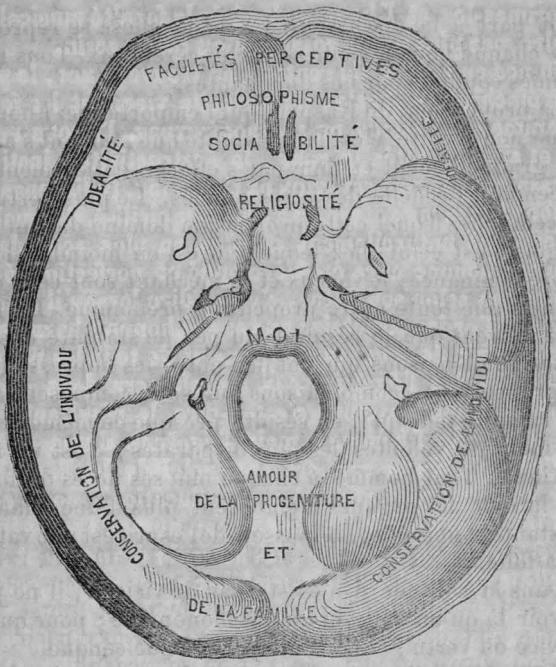
Dans nos assemblées délibérantes, il y a des meneurs qui conduisent les autres, des hommes faibles qui laissent faire, des dormeurs ou des inattentifs qui ne prennent

point part à la discussion. La même chose se reproduit chez chaque homme pour ses actes cérébraux. Tous nous sommes conduits par nos dominantes.

La propension, dit Raspail, qui l'emporte chez l'homme même non civilisé, c'est la sociabilité que l'on voit s'affaiblir graduellement et finir par s'effacer entièrement en descendant l'échelle des êtres animés. Le plus vertueux est celui chez lequel cette propension domine davantage. L'égoïste est celui chez lequel elle est en moindre dégré de prédominance; le vicieux et le méchant sont ceux chez lesquels une toute autre propension prédomine. La folie n'est souvent que le résultat du peu de stabilité des diverses combinaisons qui ont lieu entre les impressions et les propensions, combinaisons qui se décomposent avec une rapidité telle qu'il en résulte presque en même temps une foule de volontés les plus disparates; c'est un rêve continuel. Tout homme a chaque nuit ses accès de folie, car la nuit les organes n'élaborent plus d'une manière constante et normale. La fausseté de l'esprit est une variété de la folie.

Dans la solitude il n'existe pas de vicieux, il ne peut y avoir là qu'un sage et qu'un monomane; pour qu'il y ait vice ou vertu, il faut une société quelconque.

Cette doctrine que nous venons d'exposer sommairement n'est que la traduction en langage philosophique des croyances des anciens, comme l'on pourra s'en convaincre dans notre troisième partie en lisant les articles Moyse et Pytagore. Elle se concilie merveilleusement avec les écrits de notre vieil ami Pierre Leroux. Ah! ce n'est pas matérialiser l'homme que d'arriver par une voie nouvelle à ces conséquences, qui ont été l'enseignement des sages, de tous les temps et de tous les lieux; toutefois, il est une manière d'exprimer graphiquement, et de desssiner aux yeux la polarité morale, nous allons y recourir: ce sera le complement de ce chapitre.



La figure ci-jointe représente la base du cerveau, le MOI, est le pivot de cette boussole intellectuelle et passionnelle sur laquelle nous avons résumé en quelques mots toutes les facultés cérébrales. — A l'extrémité antérieure nous lisons d'abord, FACULTÉS PERCEPTIVES. Toujours plus complètes chez l'homme que chez les animaux, ces facultés lui sont cependant communes avec les autres mammifères. Viennent ensuite sur la ligne médiane l'ESPRIT PHILOSOPHIQUE ou CAUSALITÉ, la SOCIABILITÉ et la RELIGIOSITÉ, puis sur les côtés l'IDÉALITÉ. Ce sont là les facultés qui sont spéciales à notre être et qui transforment ses organes instintifs en organes réellement intellectuels ;

supprimez-les et l'homme doué de la faculté musicale ne vaudra pas plus qu'un rossignol ou qu'un serin.

Un peu en arrière du centre l'on trouve le MOI, le pivot de la machine cérébrale, puis ensuite viennent les facultés animales, l'AMOUR DE LA PROGÉNITURE, l'AMOUR PHYSIQUE et sur les côtés la ruse, la destructivité, instincts nécessaires à la CONSERVATION DE L'INDIVIDU. Indispensables à l'homme sauvage et même à l'homme civilisé, ces qualités deviendront naturellement de plus en plus secondaires lorsque l'homme aura été développé et perfectionné par l'éducation selon son idéal, c'est-à-dire lorsqu'il se sera élevé par l'ordre sociétaire au rang d'homme harmonisé.

La morale de tous les individus et de tous les peuples a toujours été l'égoïsme, la morale sera donc encore l'égoïsme dans l'avenir, c'est-à-dire la résultante des attractions de l'homme; mais l'égoïsme d'une nature idéalisée n'a aucun rapport avec celui de la bestialité. Pour l'homme perfectionné par l'éducation, pour celui dont les lobes antérieurs du cerveau auront acquis toute la prédominance désirable, les actes de dévouement, les élans de la plus chaleureuse sociabilité ne seront pas, comme on le croit habituellement, des faits d'abnégation, mais des actes passionnels dictés par le besoin de satisfaire un penchant très-développé, souvent irrésistible. Oui, l'homme vertueux est un égoïste à sa manière, comme tous les autres, il veut satisfaire ses penchants et ses goûts pour se procurer du bonheur, et comme ses penchants et ses goûts l'entraînent vers les idées grandes et généreuses, vers les actes de religiosité, de sociabilité, de philosophisme et d'idéalisme, c'est en se livrant à ses tendances, c'est en cherchant les jouissances personnelles, c'est en subalternisant l'animal qui est et vit en lui par la partie postérieure du cerveau, à l'homme qui habite la partie antérieure, qu'il arrive aux actes les plus nobles et les plus élevés. Oui, c'est un bonheur et un grand bonheur que celui de risquer sa vie pour sauver celle d'autrui, que de la donner même au besoin pour la sainte cause de

l'humanité. L'égoïsme sous cette forme est réellement humain. Il devient animal et même bestial, lorsqu'il subalternise la poësie de l'amour à l'amour physique, l'amour des hommes à celui de la famille, les recherches de l'étude, la religion et la philosophie, aux plaisirs de la chasse et de la pêche. — Dites qu'il faut user de toutes les attractions de l'homme, que les attractions sont un rouage qui trouvera sa place dans une mécanique passionnelle telle que la commune sociètaire, et vous serez dans le vrai ; mais gardez-vous bien d'ajouter que toutes les passions sont également bonnes, également utiles, également saintes, car ce serait placer sur la même ligne des instincts, des appétits, des voluptés d'ordre très-différents et nier la gradation qui existe dans la série des animaux sous le rapport du développement de plus en plus considérable des lobes antérieurs de la masse cérébrale.

DE LA PLURALITÉ DES ORGANES INTELLECTUELS.

Deux hypothèses seulement sont discutables : l'une, celle de l'unité des facultés intellectuelles, l'autre celle de la pluralité. Cette dernière opinion s'appuie sur des raisons nombreuses et sur l'observation scientifique des faits.

Qui de nous en entrant dans un collége ou dans un pensionnat, n'a été frappé de la diversité des facultés intellectuelles de chacun ? Celui-ci, a des dispositions pour la musique, mais il est privé du sentiment, des couleurs ; cet autre est déjà mystique, il a une tendance très-prononcée à l'adoration. Un troisième se fait remarquer par de grandes dispositions pour le dessin, quoique très-mé-

diocre sous d'autres rapports. Comment admettre cette variété et cette inégalité spéciale des intelligences, sans admettre aussi la division en plusieurs organes de l'instrument intellectuel? Un piano n'a-t il pas de nombreuses touches qui correspondent à des notes très-diverses? est-il pour cela privé d'unité? Pourquoi donc l'instrument intellectuel ne serait-il pas un et multiple tout ensemble?

Une seconde raison qui a sa valeur, c'est la similitude que l'on peut établir entre les sens internes et les sens externes. De ce que nous avons un organe pour recevoir les impressions de couleur et de forme, un autre pour les impressions des sons, trois autres pour les trois autres séries d'impressions, extérieures, l'homme en est-il moins une unité intellectuelle et matérielle? Pourquoi donc cette division du travail établie pour les sens, ne le serait-elle pas pour les facultés d'un autre ordre? Comment répugnerait-il d'admettre pour ces dernières, ce que nous voyons de nos yeux pour les autres?

N'a t-on pas fait une série parlante aux yeux, en dessinant une succession de profils d'animaux dont les fronts depuis la grenouille se redressent constamment de manière à arriver au front de l'homme par des transitions bien ménagées, par une insensible graduation.

La forme générale du cerveau étant la même chez tous les hommes, cette forme n'explique nullement les variétés psycologiques; il faut donc qu'elles résident dans des parties isolées. Ces parties isolées, quelle que soit leur liaison, ne peuvent être que des organes différents.

N'a-t on pas vu souvent une blessure, un corps étranger, exalter ou supprimer une faculté intellectuelle? N'est-ce pas à la suite d'une chûte que Grétry est devenu tout-à-coup un musicien si remarquable? N'a-t-on pas des exemples de personnes qui ont perdu la faculté de parler et d'écrire les noms par suite de la blessure du nerf appelé la corde du tympan, n'a-t-on pas vu la compression par une tumeur des lobes antérieurs du cerveau détruire complète-

ment la faculté du langage ? Quelle autre hypothèse que celle de la multiplicité des organes, des facultés intellectuelles, pourrait expliquer ces faits intéressants ?

DU MARIAGE.

Depuis vingt ans, les rapports des sexes ont beaucoup occupé les socialistes. Enfantin, Fourier et leurs nombreux disciples, ont fait à plaisir de la métaphysique souvent très ardue sur cette grande question qui se résout d'elle-même et sans effort quand on en demande la solution à la physiologie. Dans la série des animaux comme dans le développement de l'humanité, les rapports des mâles avec les femelles nous offrent un triple aspect ; il y a promiscuité ou mobilité absolue, c'est-à-dire échange incessant de femelles dans les amours, puis viennent la polygamie et la monogamie. Le cheval est polygame ; le morse l'est aussi, mais avec beaucoup plus d'intelligence. Sa famille rappelle singulièrement celles des tribus africaines et asiatiques ; il vit en patriarche au milieu de ses épouses et de ses petits, manifestant le sentiment de la propriété et même une sociabilité souvent très-remarquable. — Le coq est polygame, mais d'autres oiseaux sont monogames. Quelques-uns pendant une année, d'autres pendant toute leur vie, sont fidèles à la compagne qu'ils ont choisie lors de leur premier amour. Ce simple apperçu fait pressentir les études intéressantes que présente l'histoire naturelle, mais nous devons, dans ce livre, nous borner à une rapide esquisse. Toutefois, il est un fait qui mérite d'être cité : Nous avons introduit un jour un nouveau coq, jeune, ardent, magnifique de plumage, avec deux poules nouvelles dans une basse cour où il y avait déjà des poules et un vieux coq. Celui-ci fut battu à plusieurs re-

prises par son adversaire, et cependant nous avons vu des poules résister aux ardeurs amoureuses du jeune coq avec un courage et une fermeté qui manquent souvent chez les femelles d'une espèce bien autrement élevée.

Dans l'humanité, nous trouvons la promiscuité en Laponie. La polygamie existe dans le nord de l'Afrique et dans l'Asie méridionale depuis les temps les plus anciens. La monogamie est au contraire la pratique des races dites Japéthiques ou issues anciennement de l'Arie. Si la promiscuité existe en France et dans les pays civilisés, dans la classe la plus inférieure du peuple et dans les plus hautes classes de la société, cela tient aux conditions de notre vie sociale, et c'est un fait exceptionnel qu'il serait possible et même facile de réformer. La misère d'une part, l'oisiveté de l'autre, voilà ses causes. Instruits sur la polarité morale de l'homme, nous croyons et pouvons dire avec quelque certitude, que plus l'humanité s'élèvera dans les phases de son développement, plus le mariage animal le cèdera au mariage moral et intellectuel. Nos enfants ne seront pas seulement notre progéniture charnelle, ils seront encore notre reproduction selon le cœur et l'esprit, et c'est ainsi que le sang se perpétuera sous les trois aspects de la vie. Q'une femme riche, de 40 ans, achète un jeune homme à peine majeur, qu'un homme de 50 ans, achète une jeune fille de 18, je vois là des désirs de plaisirs sensuels qui se satisfont à prix d'argent, d'une façon légale, mais analogue à celle usitée dans nos maisons de prostitution.

Ne me dites point que le jeune homme est mobile, qu'il a des sens, qu'il désire le changement, qu'il a besoin de varier ses maîtresses comme sa vie ; c'est une erreur. L'on peut par l'éducation transformer l'adolescent de telle sorte qu'il trouve le bonheur de son être, le charme de sa jeunesse dans les poésies de l'amour platonique, qu'il apprenne à maîtriser ses sens, à vouloir posséder une femme beaucoup moins pour son corps que pour son cœur et son esprit. L'éducation de nos grandes villes est

corruptrice ; l'on y a trop souvent sous les yeux des tableaux obscènes, pour n'être pas conduit à une tolérance incroyable pour les mauvaises mœurs. Les hommes y parlent avec une indicible légèreté, même devant les femmes, du plaisir que l'on peut demander à des étrangères, soit à prix d'argent soit de toute autre manière. Les petites villes et les champs comprennent autrement la vie. Heureux celui qui arrivé aux heures ardentes de l'existence, s'asseoit pur de cœur près de l'objet aimé. Heureux celui qui peut à 20 ans promener aux champs avec une femme adorée, respirer le parfum des fleurs, l'air embaumé des prairies, fouler le sol ombragé, et là s'asseoir avec elle, sans penser qu'il lui soit permis de demander à son amour autre chose qu'un serrement de main, qu'une douce étreinte, qu'un chaste baiser, que la promesse d'une vie commune, chassant loin de lui, comme indigne de sa passion, toute pensée sensuelle. Heureux celui qui arrive au lit conjugal sans s'être jamais souillé au contact des prostituées patentées ou clandestines, et qui n'a jamais trouvé sur sa route quelque vieille Araminthe pour l'initier à des plaisirs qui sont bien peu de chose, quand le cœur n'est pas de la partie. Un jour cet homme sera grand dans la société ; disciple de Pythagore ou du Christ, il aura pour sa patrie les élans de la plus généreuse vertu, du dévouement le plus absolu. Maître de lui-même, il ne vendra pas sa parole comme Mirabeau, il ne se souillera pas comme Danton par le pillage d'un garde-meuble. Si grand ou si humble qu'il soit dans la vie sociale, il continuera dans le mariage l'amour platonique de la jeunesse et trouvera une seconde conscience, un complément de son être, une Ève véritable, une nouvelle faculté créatrice et volitive, dans cette épouse avec laquelle, il se sera essayé, par le chaste amour, à la grande vie de la religion du socialisme, du philosophisme et des arts; il sera protégé par une vertu puissante contre les courtisannes et l'orgie, et, s'il doit un jour souffrir de la pauvreté, il aura dans son infortune

les consolations les plus douces et les plus dévouées. Jeunes gens, c'est un homme de 44 ans qui vous parle, c'est un médecin, c'est un confesseur qui a vu de près l'humanité; eh bien! j'ai eu le bonheur d'entendre un jour ces nobles paroles, adressées par une femme vertueuse et pauvre, à son mari au quel on avait proposé de vendre sa conscience contre de l'argent et des honneurs : « Je sais d'où tu viens, je devine ce qu'on t'a offert, je ne doute pas de ta réponse. Oh! mon ami, sois prudent dans les actes extérieures de ta vie, mais continue à marcher courageusement et sans inquiétude. Nous serons condamnés à des privations cruelles dans le vêtement et la nourriture, nous aurons peut-être même à subir la misère, mais du moins nous ne cesserons pas de nous aimer, et nous n'aurons jamais à rougir de rien, même d'intimes pensées, que nous n'oserions exprimer tout haut l'un devant l'autre. » Citoyens, voilà le type du mariage de l'avenir. — Cette institution est susceptible de progrès, comme tout ce qui tient à notre espèce, mais ce progrès ne s'accomplira point dans la direction de la liberté des amours et de la mobilité, il se liera nécessairement au développement de plus en plus considérable des quatre facultés cardinales de notre être, parce qu'il est dans les destinées de l'humanité de s'élever sans cesse, par des progrès nouveaux, vers cette vie toute idéale, vers cette vie d'intelligence et d'amour, qui doit utiliser et diriger la sensation, au lieu d'être guidée par les attractions purement matérielles. Nier ce qui précède, ce serait nier que le cerveau des espèces animales s'élève constamment de la grenouille à l'homme; ce serait nier encore que l'éducation doive avoir surtout pour but de développer chez tous les facultés intellectuelles et morales; ce serait mettre le rut au-dessus de l'amour et consacrer l'exploitation des femmes.

FORMATION DES LANGUES.

Il existe, avons nous dit, au cerveau de l'homme un ou plusieurs organes qui correspondent à la faculté du langage. — J'ai rencontré une malheureuse, saine d'esprit sous d'autres rapports, à laquelle une altération syphilitique de l'os du front avait enlevé l'intelligence des mots. Dernièrement à Angers, l'étudiant Charles d'Avila constatait que chez un malade la faculté de parler avait été détruite par un kyste qui comprimait la partie la plus antérieure des lobes cérébaux. — Nous avons vu la cautérisation imprudente de ce filet nerveux qui se rend à la langue en passant contre le timpan de l'oreille, produire des douleurs dans la langue et une altération grave dans les facultés cérébrales qui président au langage soit écrit, soit parlé. — Dans certaines paralysies des yeux, les mots paraissent de travers, d'autres fois l'on n'en voit que la moitié; dans ce cas-cila dame imprudemment cautérisée oubliait en écrivant des portions de mots, il lui arrivait encore de transporter à un nom la signification d'un autre.— La physiologie a donc le droit de s'immiscer dans la linguistique.

Loin d'avoir été improvisées, les langues se sont peu à peu développées au sein de l'humanité, au contact du monde entier et des hommes eux-mêmes, les uns avec les autres, de manière à produire toutes les diversités qui existent aujourd'hui. — Chez les peuples inférieurs elles sont restées très-inférieures, chez les autres elles ont fait des progrès proportionnels à leurs facultés philosophiques. A son apparition sur la terre, l'homme intellectuel n'était que le germe de ce qu'il est aujourd'hui, germe précieux que devaient développer et féconder les réactions des sens;

c'était, comme l'a dit ingénieusement d'Olivet, une plante créée pour porter et produire des pensées comme un rosier des roses; il y avait chez lui le principe de la parole qui existait en puissance d'être, mais qui n'était pas encore manifesté. Ses premiers moyens de communication avec ses semblables furent des gestes, signes importants en ce qu'ils sont les mêmes chez tous les peuples. Après ce langage muet survint le langage articulé. D'Olivet a très-bien établi dans ses longues recherches sur la restauration de l'hébreu que toutes les langues existantes ou mortes se réduisent à un petit nombre de radicaux. La langue chinoise qui se compose de plus de 80,000 signes n'offre guère que 250 racines formant à peine 1,200 mots primitifs. Les caractères hébreux n'étaient dans l'origine que le signe même du langage désigné par une sorte de hiéroglyphe. Rapprochés par groupe de 2 ou 3, ces caractères ont formé les racines monosyllabiques et les mots sont résultés de combinaisons plus composées.

En partant de ces données et en s'aidant des racines de d'Olivet, mon ami Pécot, le bibliothécaire de Nantes, était parvenu non-seulement à apprendre parfaitement l'hébreu mais encore à comprendre beaucoup de hiéroglyphes qu'il expliquait de la manière la plus simple et avec une grande apparence de succès. Enlevé à l'âge de 43 ans à ses études, qu'on l'accusait de poursuivre avec l'ardeur d'un monomane, il est mort sans avoir rien écrit de ses découvertes et même sans avoir publié la traduction des passages hiéroglyphiques qu'il avait interprétés. Pour quelques-uns, nous devons le dire, il ne s'accordait nullement avec Champollien.

C'est aussi dans d'Olivet que l'abbé Latouche, l'auteur du panorama des langues, a puisé les principes généraux dont il s'est servi pour former dans notre patrie de nombreux élèves. Rien de plus simple que les règles générales qui ont présidé à la formation des langues et qui devraient en diriger l'étude. L'homme parle sa pensée. Son langage est calqué sur la nature, il est le fait de l'éduca-

tion dans le sens le plus étendu que ce mot puisse recevoir. Il est le produit de l'onomatopée et de l'imitation. Les idées intellectuelles et morales ont des analogies avec les idées matérielles, et de là sont venus les mots qui servent à les représenter. Le langage est donc en réalité un et triple dans son essence, puisque les trois bases sur lesquelles s'est appuyée sa formation sont l'onomatopée, l'analogie, le figuré. — Les consonnes, forment le squelette des mots, les voyelles correspondent aux modulations de la voix. Les consonnes représentent la vie intellectuelle, les voyelles la vie passionnelle, une troisième vie se trouve manifestée par les premières syllabes que prononcent les enfants.

Chez tous les peuples et dans tous les pays, les rudiments du langage forment une triade en rapport avec l'état trinaire de notre nature. L'aspect sous lequel l'homme a vu un être a toujours été la cause de sa désignation phonique. De là les diverses dénominations existantes pour le même objet, de là naturellement aussi la variété des langues. D'autres causes ont ajouté aux différences du langage. La gamme phonique se compose de labliables, B, P, PH, F, V, W; de dentales, T, D, TH ou T' aspiré; de sifflantes, S, Z, X; de chuintantes, SCH, EH, J, TCH, ANG; de nazales, L, M; de gutturales, G, Q, C, K; de liquides, L, R. Les voyelles n'ont point la même importance que les consonnes, elles varient suivant le caractère des peuples; toutes fois beaucoup de consonnes sont équivalantes les unes des autres et peuvent donner lieu à des substitutions dans l'aspect écrit des mots, sans changer sensiblement leur son parlé. M, B, P, PH, F, V, W sont des consonnes qui se substituent à chaque instant les unes aux autres, selon le génie des peuples; il en est ainsi de S, T, D, DJ, Z, etc., etc., d'où il suit qu'il n'y a en réalité que quatre lettres dans tous les alphabets: une labiale, une dentale, une liquide et une gutturale, ce qui conduit à réduire à 40 et quelques les sons primordiaux communs à toutes les langues qui en

forment le squelette.— De ce qui précède, l'on peut conclure naturellement qu'il n'y a dans le monde qu'une seule langue divisée en un nombre infini de dialectes, par suite de trois ordres de substitutions ; substitutions de dénomination, selon que les uns ont vu l'objet sous un aspect, d'autres sous un autre, substitutions de consonnes, substitutions de voyelles. Ne nous faites pas dire qu'il y aurait eu une langue primitive, dont toutes les autres seraient dérivées, mais comprenons bien que toutes les langues se sont formées selon les mêmes lois, avec les mêmes éléments, sous l'influence des conditions physiologiques d'existence des peuples qui les ont créées.— Si les unes sont gutturales et aspirées, si par exemple le zend qui équivaut au sancrit dont il possède les racines, en diffère cependant beaucoup, c'est que les peuples de l'Arie, soumis à une vie rude comme chasseurs, pêcheurs ou agriculteurs devaient prononcer d'une toute autre manière que les Indoux, ces mous cultivateurs de plaines fertiles. Il résulte de ce qui précède que des mots d'une langue quelconque, même inconnue, pourront à l'avenir être rattachés par les véritables linguistes au sens général qu'ils représentent, et que si des enfants étaient abandonnés avec des muets dans une île déserte, la langue qu'ils créeraient paraîtrait se rattacher aux langues anciennes parce qu'elle se produirait selon les règles qui ont présidé à la formation de toutes celles qui existent.

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE DE GALL.

Gall ne s'est pas borné à émettre les principes de phrénologie sur lesquels nous avons basé notre étude de l'intelligence humaine, il est allé plus loin, il a fait l'ana-

tomie intellectuelle de cette intelligence et il a cherché à localiser chaque faculté de l'esprit dans un organe spécial du cerveau. — La première partie de cette grande étude, celle qui a servi de fondement à notre travail est inattaquable ; la seconde ne l'est pas, on peut en discuter les détails ; cependant Gall est allé plus loin, il a fait une troisième œuvre, il a créé une science nouvelle la cranioscopie qui apprécie les facultés de l'homme d'après la forme de sa boëte osseuse. Evidemment la cranioscopie ou craniologie, basée sur une science incertaine ne peut donner que des indications semi-positives ; leur valeur diminue encore quand on tient compte de tout ce qui peut influencer les formes de la boëte cérébrale, cependant elle n'est pas à dédaigner. Chez tous les hommes de génie, chez tous les êtres extraordinaires ses indications sont en général justifiées par l'expérience et je ne comprendrais pas que les artistes qui en ont fait si longtemps par instinct, oubliassent aujourd'hui d'étudier ses règles quand ils peuvent s'appuyer sur des données généralement vraies.

Notre maître, comptait vingt-sept organes cérébraux sur lesquels dix-neuf communs à l'homme et aux animaux, et huit privatifs à l'homme et servant à consacrer sa supériorité.

Les premiers sont les organes :

1° De la propagation de l'espèce ; — 2° de l'amour maternel ; — 3° de l'amitié ; — 4° de la défense de soi-même ; — 5° de l'instinct carnassier (amour de la destruction) ; — 6° de la vie ; — 7° de l'amour de la propriété ; — 8° de l'orgueil ou plutôt de la personnalité ; — 9° de la vanité ou plutôt de l'amour de l'approbation ; — 10° de la circonspection ; — 11° de l'éducabilité ; — 12° des localités ; — 13° des sens ; — 14° des personnes ; — 15° des mots et du langage artificiel ; — 16° des couleurs ; — 17° des tons ; — 18° des nombres ; — 19° de la mécanique.

Les organes propres à l'homme sont ceux de :

L'instinct religieux ; — de la fermeté ; — de l'imitation ; — de la bienveillance ; — de l'esprit de saillie ; — du talent poétique ; — de l'esprit métaphysique ; — de la sagacité comparative.

Spurzheim, collaborateur de Gall, admettait encore quelques autres organes, à savoir, ceux :

De l'instinct du séjour ; — de l'ordre, du temps ; un organe de la justice ; — un autre de l'espérance ; — un autre de la surnaturalité ; — un autre du sens, de l'étendue ; — puis trois autres encore pour la configuration, la consistance et la pesanteur des corps.

Il importe médiocrement d'admettre les 27 organes principaux de Gall, ou la division de Spurzheim que nous préférons. Quelque soit celle que l'on accepte, elle devra répondre soit par les noms de ses organes principaux, soit par des sous-divisions à toutes les facultés de l'entendement.

Gall rapportait, et il était alors entièrement dans le vrai, toutes les facultés spéciales à l'homme à la partie antérieure et supérieure du cerveau, à celle sur laquelle se trouve appuyé l'os du front.

Gall admettait encore que plus une faculté est indispensable, plus son organe se rapproche de la ligne médiane et de la base du cerveau. Il reconnaissait aussi que les facultés qui se prêtent secours, sont juxta-posées, d'où cette conséquence, que l'on pourrait réduire tous les organes cérébraux essentiels à l'homme à un petit nombre. Telle est notre manière de voir. Nous croyons que l'instinct religieux ou religiosité, l'instinct philosophique ou causalité, ainsi nommé parce qu'il conduit à la recherche des causes, l'instinct de la bienveillance ou sociabilité et l'instinct artistique ou idéalité, peuvent être considérés comme quatre facultés cardinales exclusives à l'homme, en ce sens qu'elles sont à peine rudimentaires chez les animaux ; de la combinaison de ces quatre tendances, naîtront une foule de facultés composées.

Voici du reste comment Gall procédait et dans son

cours et dans ses écrits. D'abord il commençait par établir la nécessité et l'innéité de la faculté dont il s'occupait. Il indiquait ensuite les époques de son apparition, de sa plénitude, de sa décroissance, ses caractères spéciaux selon les âges et les sexes, enfin d'après l'examen d'un grand nombre de cerveaux d'hommes et d'animaux, il arrivait à indiquer sa localisation. — Il appelait goût l'énergie d'un organe manifestée par des désirs fréquents mais modérés ; passion, l'énergie, manifestée par une extrême activité, montrant successivement toute la différence qui existe entre le goût et la passion de la recherche des causes, le goût et la passion de la sociabilité. Une fois placé sur ce terrain, il ne tardait pas à conclure que la possibilité, le goût, le penchant, le besoin, la passion peuvent se dire de toutes les facultés dont ils ne sont que des degrés divers. A côté des modes de quantité, il admettait aussi des modes de qualité, des modes affectifs, comme ceux de plaisir et de peine.

Procédant d'après ses nombreuses observations, il partageait les hommes en cinq classes ; la première, chez laquelle prédominent toutes les facultés spéciales à l'homme serait admirablement organisée pour pratiquer avec facilité et même avec bonheur l'étude et la vertu. c'est-à dire pour recourir à la prière des forts et pour arriver au résultat qu'elle prépare. A cette classe appartiennent ces organisations d'élite qui dominent le monde sous les noms de Confucius, de Zoroastre, de Pythagore, de Moïse, de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Kæpler, de Descartes, de Leibnitz et de Newton. A cette classe il faut ajouter encore la masse des grandes célébrités dans la théologie, la science et le socialisme.

Gall en faisait une seconde des individus chez lesquels dominent les facultés animales. Moins portés vers l'idéal, moins bien organisés pour l'étude, moins heureusement partagés par la nature, moins préparés par leurs organes à pratiquer le bien, c'est-à-dire ce qui est utile à tous ; ils ont besoin de cette éducation, de cette culture

que nous donnons aux plantes de nos jardins, dont la faiblesse réclame appui et direction. Malheur aux sociétés qui ne sauraient pas prévenir leurs fautes par une éducation en harmonie avec leurs besoins. Malheur aux législateurs qui n'auront pas prévu les vices ou l'insuffisance de l'éducation de ces hommes, c'est pour eux surtout qu'il importe que les lois humaines ne soient que des lois acceptées et approuvées par la physiologie.

Le grand Phrénologue faisait une troisième classe de ces individus chez lesquels les facultés humaines et les facultés communes aux animaux sont également très-développées ; à ces organisations exceptionnelles, il faut une très-habile éducation ; c'est chez-eux tout naturellement que l'on trouve à la fois et les plus grands hommes dans l'ordre politique, et les plus grands criminels. Généralement plus énergiques, plus vigoureux, plus complets que les autres individus, ils les dominent et les entraînent. Ils portent souvent des noms célèbres. Qu'ils s'appellent Lacenaire, Bujaud, Napoléon, Danton ou Mirabeau, tous sont doués d'une indomptable activité, d'une fougueuse énergie.

La quatrième classe se compose de ces hommes qui ont toutes les facultés ordinaires, à l'exception d'une seule qui se trouve développée d'une façon toute exceptionnelle.

Gall rangeait dans une cinquième classe la grande masse, c'est-à-dire ceux qui n'ont rien de saillant ni en bien ni en mal. Sans avoir tiré de sa doctrine toutes les déductions possibles, il avait porté très-loin ses pressentiments, et s'il posait à son cours ses conclusions sous forme de questions, il était souvent bien moins réservé dans l'intimité. Alors il n'hésitait pas à vous dire avec un accent de conviction profonde :

« L'état de perfection acquis au cerveau par l'exercice » au sein d'une société fortement distinguée, sous le » rapport des organes spéciaux à l'homme, se transmet » de génération en génération, et c'est de la sorte que s'a- » méliorera la race humaine. Ainsi s'expliquent les diver-

» sités cérébrales de races douées, primitivement peut-
» être d'une égale aptitude. Ma doctrine doit devenir la
» base des systèmes d'éducation et de législation. Ceux
» qui voudront diriger les hommes, soit dans l'enfance,
» soit dans l'âge viril, sans avoir étudié leurs diverses
» natures et les conditions physiologiques de leurs
» organes, voilà les véritables auteurs des révolutions
» passées et futures, voilà les oppresseurs les plus dan-
» gereux pour l'humanité. Jamais leur autocratie ne
» laissera de grands souvenirs; elle pourra se lier à de
» grandes œuvres, mais en fin de compte elle exercera
» toujours une action dangereuse et subversive eu égard
» à ce qui devrait exister, voilà pourquoi je suis très-
» sévère pour Napoléon. »

Gall avait été dans sa jeunesse oiseleur, pêcheur et chasseur habile; aussi, ce savant naturaliste avait-il eu l'occasion d'étudier l'intelligence sous toutes ses formes, depuis l'homme jusqu'aux animaux les plus inférieurs. Ses leçons étaient semées d'annecdotes curieuses et servant toujours à prouver sa doctrine. Il possédait une magnifique collection de crânes d'hommes célèbres et d'animaux, dont il faisait usage dans ses cours.

Puisse le résumé rapide que nous venons d'en faire, donner à tous le désir de lire son ouvrage; les plus sceptiques ne doivent pas oublier qu'après l'avoir long-temps combattu, Broussais finit par devenir le continuateur de son œuvre.

DE L'EXTASE.

Dans l'état habituel de l'existence, l'homme se met en rapport avec les objets extérieurs par l'intermédiaire des

sens que nous lui connaissons. Alors les muscles jouissent d'une contractibilité que le fluide cérébral peut exercer à chaque instant; alors aussi la sensibilité se montre dans toutes les parties de notre être sous les diverses formes qui appartiennent à chacune d'elles; mais il peut arriver que la contractibilité et la sensibilité elle-même disparaissent, ce qui produit l'état de catalepsie. Dans ce cas l'organe de notre intelligence, le cerveau, privé de ses moyens habituels de communication, peut s'en créer de nouveaux. C'est ainsi que tous les sens peuvent être transportés à l'épigastre, fait curieux signalé par le docteur Petetin qui l'avait observé chez les cataleptiques de Lyon et que nos académies ont dédaigné depuis, dans un grand nombre de circonstances, abandonnant l'une des questions les plus difficiles et les plus élevées de la science aux solutions et aux expérimentations des ignorants, des empiriques et des charlatans.

Cet état particulier qui peut concomiter avec la catalepsie, mais qui n'a pas toujours lieu, cet état dans lequel outre l'absence de contractilité musculaire et surtout de sensibilité, il peut y avoir un déplacement des sens et tous les phénomènes extraordinairement curieux qui découlent naturellement d'une aussi profonde modification de notre être, porte le nom *d'extase*, mais il s'en faut de beaucoup qu'il se présente toujours dans les mêmes circonstances et sous les mêmes influences, et puis, jusqu'à ce jour, l'on n'a pas encore suffisamment étudié les phénomènes que l'extase peut produire, pour dégager les faits positifs, des contes mensongers et des récits merveilleux dont la crédulité populaire et le charlatanisme les entourent trop souvent au détriment de la science.

L'extase, qu'il serait bien difficile de définir, est une manière d'être de la vie que jusqu'à présent l'on n'a pas étudiée, chez les animaux. Si l'on considère que dans cette situation anormale, les facultés religieuses, sociables et artistiques ou poëtiques jouent souvent un très-grand

rôle, pour ne pas dire le principal, l'on conçoit qu'elle ne doive se présenter habituellement que chez les hommes; toutefois il n'est pas absolument prouvé que l'avenir ne nous réserve pas sous ce rapport les plus précieuses découvertes. Les anciens prétendaient que Pythagore avait trouvé ou appris dans ses voyages le moyen de converser avec les bêtes; sans accepter cette manière de poser la question, nous croyons qu'un jour les phénomènes d'extase pourront s'abaisser jusqu'à leur nature.

Connue dans le monde, depuis une antiquité très reculée, cultivée longtemps dans les temples à l'état de science secrète, pratiquée dans l'Inde par les disciples de Brahma sous le nom de ravissement en Dieu, comme complément des études et des exercices de la religion, l'extase s'est manifestée depuis chez tous les peuples, empruntant à leurs mœurs, à leur caractère, à leurs habitudes, à leur génie spécial, les formes sous lesquelles elle s'est produite. C'est-elle qui a créé les sorciers, les possédés du diable, les lycanthropes, les magnétiseurs et certains phénomènes religieux que nous aurons ultérieurement occasion de décrire et d'apprécier. Extrêmement rare de nos jours chez les catholiques, elle doit surtout aux Swedemborgistes ces curieuses manifestations qui depuis 20 années eussent dû fixer davantage l'attention des médecins, des philosophes, de tous les hommes qui s'occupent de physiologie humaine ou sociale. — C'est assez dire que la science des phénomènes extatiques n'existe encore qu'à l'état théologique ou métaphysique, qu'elle n'a point rassemblé ces faits nombreux, posé ces principes sûrs qui conduisent à une solution positive et par suite à une théorie susceptible d'embrasser tous les phénomènes et d'expliquer les véritables maladies morales dont nous parlerons dans les chapitres suivants.

Remarquons avant de passer outre qu'il existe chez l'homme une tendance à l'imitation que manifestent toutes nos propensions, tendance dont Gall a fait un organe séparé sous le nom de *mimique*, mais plus puissante et

plus élevée selon nous, que ne l'indique la dénomination qui précède; et destinée par la providence à copier tout ce qui se présente à notre examen pour l'utiliser selon les besoins de notre être. Dirigée par nos facultés cardinales l'imitation comme la mémoire, le raisonnement et l'imagination donne d'excellents résultats en cherchant à mettre en équilibre la civilisation des diverses contrés, par l'introduction dans chacune des idées et des faits utiles, des procédés de chasse, de pêche, d'agriculture, d'industrie et d'organisation sociale qui peuvent contribuer au bonheur des associations humaines. Dévié de son but, soustrait à la direction qu'il doit subir, l'esprit de copie devient une monomanie sur laquelle les médecins ont appelé l'attention en la désignant par le nom d'imitation contagieuse.

Voici une malheureuse jeune fille, qui jette par la fenêtre un enfant qu'elle aime, sous la triste influence de la lecture d'un de ces détestables canards judiciaires que l'on donne si souvent en pâture au peuple. Une autre après avoir usé de pareille nourriture intellectuelle, s'arme à plusieurs reprises d'un couteau pour assassiner l'enfant qui lui est confié, trop heureuse d'arriver à faire au père de cet enfant la révélation de sa maladie, et de se soustraire à un meurtre et aux conséquence qu'il entraîne. Nulle part l'imitation contagieuse n'est plus fréquente et plus commune que sous l'influence des phénomènes de l'extase, pour lesquels elle créé une prédisposition très-favorable à leur multiplication. L'extase devra donc se manifester souvent par de véritables épidémies et c'est aussi ce qui a lieu. Le seul homme du siècle qui ait traité en France avec philosophie la question qui nous occupe, c'est le docteur Bertrand, de Rennes, rédacteur de l'ancien Globe, auteur d'un livre vieilli sur les révolutions de la terre et d'un ouvrage ex-professo sur l'extase. Bien que nous ayons été souvent en dissidence avec lui sur l'existence d'un fluide magnétique propre à notre espèce et sur quelques autres points de sa doctrine, nous ferons à ses écrits de nombreux emprunts, heureux de rappeler

à cette occasion le souvenir d'un maître, d'un ami, d'un compatriote, que son époque n'a pas apprécié selon sa grande valeur philosophique.

DES EXTATIQUES NATURELS.

L'extase se manifeste naturellement chez d'autres que chez les cataleptiques. Dans ce cas, la contractilité musculaire est souvent parfaite, la sensibilité seule n'existe pas. Dans le siècle dernier, Sauvages a rendu compte à l'académie des sciences d'un fait de cette nature. Voici quelques passages de son récit, le plus ancien de ceux que nous connaissons :

« Comme cette fille avait les yeux ouverts, je crus que » la feinte, s'il y en avait, ne pourrait tenir contre un » coup de la main appliqué brusquement au visage, mais » cette expérience ne lui fit pas faire la moindre grimace, » et elle n'interrompit point le fil de son discours. Je » cherchai un autre expédient : ce fut de porter rapide- » ment le doigt contre l'œil et d'en approcher une bou- » gie allumée assez près pour brûler les cils des paupiè- » res ; mais elle ne clignota seulement point.

» En second lieu, une personne cachée poussa tout à » coup un grand cri vers l'oreille de cette fille, et fit du » bruit avec une pierre portée contre le chevet de son » lit. Cette fille, en tout autre temps, aurait tremblé de » frayeur, mais alors cela ne produisit rien.

» En troisième lieu, je mis dans sa bouche et dans ses » yeux de l'eau-de-vie, du sel ammoniac ; j'appliquai sur » la cornée même, d'abord la barbe d'une plume, ensuite » le bout du doigt, mais sans aucun succès.

» Le tabac d'Espagne soufflé dans le nez, les piqûres

» d'épingle, les contorsions des doigts, faisaient sur elle » le même effet que sur une statue; elle ne donnait » jamais le moindre signe de sentiment. »

Les faits semblables sont aujourd'hui trop nombreux et trop connus pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

MANIFESTATION RELIGIEUSE DE L'EXTASE CHEZ LES PREMIERS CHRÉTIENS.

A aucune époque l'anomalie qui nous occupe n'a été si commune que parmi les premiers chrétiens. Grand nombre de martyrs ont dû à l'insensibilité qu'elle leur procurait, d'être exempts des douleurs dont leur mort eut dû être accompagnée. Dans le nombre très grand des exemples que nous pourrions choisir à l'appui de notre opinion, nous n'en rapporterons qu'un seul; c'est le martyre de Sainte-Perpétue. Nous choisissons ce fait de préférence à tant d'autres, parce qu'il est au nombre des plus inattaquables, et parce que cette sainte, vraiement admirable par le courage avec lequel elle sut s'élever au-dessus des affections les plus douces du cœur humain, s'est trouvée pendant son martyre, d'abord, dans l'état d'extase et d'insensibilité, puis ensuite dans l'état habituel de la vie.

Il est assez remarquable au surplus, que saint Augustin et l'auteur des *Actes des Martyrs* s'accordent tous deux à reconnaître que ce fut à l'extase dans laquelle était plongée Perpétue pendant le premier acte de son martyre qu'elle dut l'impassibilité qu'elle présenta. Seulement ces deux auteurs attribuent cet état anormal à une cause surnaturelle (1).

(1) Le martyre dont nous parlons doit être rapporté à l'année 204, sous le règne de Sévère. On conserve quelqu'incertitude relativement

L'on avait d'abord dépouillé les deux saintes Félicité et Perpétue, toutes deux âgées de 20 à 22 ans, pour les exposer dans un filet; mais le peuple ayant eu dégoût de cette insulte à la pudeur, on les en retira pour leur donner quelques vêtements. Perpétue fut livrée la première à une vache furieuse qui l'enleva avec ses cornes, et la jeta par terre. La sainte tomba sur le dos. Elle se releva sur son séant, et s'étant aperçue que sa robe était déchirée par le côté, elle se recouvrit aussitôt, et donna par toutes ses actions des preuves de son calme et de sa raison.

Félicité fut à son tour attaquée par la même vache et montra la même impassibilité que Perpétue. Le peuple ayant trouvé que la scène avait duré assez longtemps, ses maîtres firent cesser le spectacle, et l'on emmena les deux saintes et leurs compagnons vers la porte nommée *Sana Vivaria*, où ils devaient être mis à mort. Perpétue en cette occasion donna encore les preuves du plus grand sang-froid et de la présence d'esprit la plus entière; elle renoua ses cheveux épars, de peur, dit la relation, qu'il ne parut quelque marque de tristesse dans son triomphe; elle se leva, et ayant vu félicité couchée par terre, elle s'en approcha, lui donna la main, et l'aida à se relever. Elles s'en allèrent ensuite toutes deux vers la porte où devait s'achever leur suplice. Perpétue fut reçue par un catécumène nommé Rustique, qui était de ses amis.

à la ville d'Afrique dans laquelle il eut lieu; la plupart des auteurs le placent à Carthage. (V. la collection de D. Kuinart; l'histoire de Tertullien, par Delamotte; l'histoire Ecclésiastique de Fleury, tome 2, page 32 et suivantes.) L'histoire de la captivité de sainte Perpétue et de ses compagnons a été écrite par sainte Perpétue elle-même, qui, jusqu'à la veille de sa mort, écrivit jour par jour tout ce qui leur arriva.

Le récit naïf que nous devons à cette héroïne est un monument précieux pour l'histoire des temps auxquels il se rapporte. Il ne peut laisser aucun doute sur l'existence de l'état d'extase tant chez elle que chez ses compagnons. Faisons remarquer à cette occasion que l'histoire de l'Etablissement du christianisme est absolument inintelligible pour quiconque ne connaît pas l'état d'extase. Le philosophe le plus érudit, privé de cette connaissance, ne peut voir qu'un tissu de fables absurdes dans le récit des faits les plus vrais et les plus importants.

« Alors elle se réveilla comme d'un profond sommeil, » ayant été jusqu'à ce moment ravie en extase; elle com- » mença à regarder autour d'elle comme une personne » qui ne savait où elle était; et au grand étonnement de » tout le monde elle demanda quand ce serait donc qu'on » les exposerait à cette vache dont on lui dit qu'elle au- » rait à supporter la furie. »

Le ravissement de cette sainte avait été si profond qu'elle crut d'abord qu'on la trompait lorsqu'on lui assura qu'elle avait déjà subi l'épreuve de la vache. Elle ne se rendit que sur l'affirmation de Rustique confirmée par le désordre de ses vêtements et les blessures dont elle portait les traces.

Quelques furieux ayant demandé que les martyrs fussent ramenés dans le cirque, pour avoir le plaisir de leur voir enfoncer le poignard dans la gorge, on les reconduisit au lieu d'où ils étaient venus. Tous supportèrent l'épreuve avec courage, tous à l'exception d'une femme, et cette femme, c'était Perpétue. (Voir traduction des actes de leur martyre, par Delamotte. *Histoire de Tertullien.)*

« Les autres martyrs, dit la chronique, ayant donc » reçu ce dernier coup sans parler et sans branler, Per- » pétue qui n'avait senti auparavant aucune douleur à » cause de cette *extase* où elle était, tomba entre les » mains d'un gladiateur maladroit et inexpérimenté qui, » lui ayant enfoncé son épée sans la tuer, lui fit jeter des » cris. A l'instant elle conduisit elle-même à sa gorge la » main tremblante du gladiateur, comme si le malin esprit » avait eu peur de faire mourir cette femme si généreuse » et qu'elle n'eût pû être tuée si elle-même ne l'avait » voulu. »

Des phénomènes d'un autre ordre se sont aussi manifestés dans cette épidémie d'extatiques qui a signalé les premiers jours du christianisme. Les uns, selon l'apôtre, ont eu le don des langues, d'autres celui des guérisons.

En considérant, disait Bertrand en 1829, combien

l'extase est fréquente dans la nature et à combien d'événements importants se rattache son apparition, on ne peut manquer de s'étonner de l'ignorance dans laquelle sont restés à son égard les médecins, les philosophes et les historiens. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Bornons-nous à remarquer que le merveilleux des faits a été la principale cause de l'ignorance même où l'on est resté. Ceux qui n'en ont pas été témoins, les ont rejetés à *priori* comme contraires à l'ordre naturel, et, par la même raison, ceux qui les ont vus n'ont jamais évité de croire aux causes surnaturelles auxquelles les fanatiques les attribuaient. Il est, au surplus, beaucoup plus difficile qu'on ne l'imaginerait d'abord, à quiconque se trouve jeté sans préparation au milieu d'une épidémie d'extase, d'échapper à l'illusion relativement à la cause qui opère ces faits merveilleux. Parmi les théologiens qui ont traité des possessions, on pourrait en citer plusieurs qui, sous tout autre rapport, étaient gens de bon sens, pleins de droiture et d'instruction; pourtant il n'en est pas un seul qui, en présence des faits, ait su voir autre chose que le diable dans l'extase des possédés. Même remarque pour les juges qui condamnaient au feu les sorciers et les lycanthropes, et pour les protestants éclairés qui croyaient aux miracles des Cévennes. Même remarque enfin pour les théologiens appelants qui suivaient l'œuvre des convulsionnaires. Parmi ces derniers, au milieu du dix-huitième siècle, à Paris, il ne s'en est pas trouvé un seul qui, témoin de la réalité des faits de convulsions, ait cru devoir les attribuer à autre chose qu'au diacre Pâris ou au diable.

POSSÉDÉS, SORCIERS ET MAGICIENS.

Depuis Sauvages, les extatiques naturels n'ont pas manqué en Europe, et il a été constaté, quoique le plus

souvent par des personnes étrangères à la physiologie, que chez-eux la sensibilité n'existait plus, qu'il y avait déplacement des sens, que les impressions pouvaient être perçues sans leur intermédiaire, et quelque fois à d'assez grandes distances ou dans des circonstances tout-à-fait particulières. Ainsi des extatiques auraient vu des personnes entrer dans des chambres voisines. (*Vu* n'est pas tout-à-fait le mot propre, *senti* conviendrait mieux, sans qu'il soit possible de rendre compte de l'impression qui a produit cette sensation.) Ils ont décrit les vêtements de ces personnes et deviné la nature d'objets placés dans des boîtes parfaitement fermées. D'autres ont manifesté leurs facultés spéciales avec le plus remarquable talent. Chez presque tous, il y a eu quelque fois communication de pensée entre l'extatique et les personnes qui l'entouraient, sans l'intermédiaire de la parole, de l'écriture ni du geste ; phénomène qui se manifeste souvent chez les somnambules des magnétiseurs.

Au premier abord, il semblerait qu'il n'y a aucun rapport entre les extatiques cataleptiques, les extatiques naturels et les possédés du Démon. Mais il n'en est pas ainsi pour l'observateur consciencieux. Généralement, le possédé du diable, se croit sous l'influence d'un sorcier, d'une personne qui lui a jeté un sort et donné la possession, comme le somnambule magnétique se croit et se trouve réellement par suite, sous l'influence du magnétiseur. Quelque fois il arrive que le possédé se croie sorcier lui-même ; de plus, il est habituel que les possédés, dans les moments où ils appartiennent au diable, c'est-à-dire dans les moments d'extase, deviennent d'une insensibilité absolue. Quelques-uns sont alors atteints de catalepsie, d'autres voyagent en esprit et vont au sabbat. Malheur, dans les siècles d'ignorance, aux personnes désignées par les possédés pour avoir chez-elles des réunions mystérieuses. L'encyclopédie de Diderot que l'on devrait juger un livre très-avancé, ne met en doute ni la réalité des sorciers, ni celle des possédés du diable. Mallebranche,

qui engageait à se défier des contes de sorcellerie, accepte cependant qu'il existe des sortilèges et des charmes, mais il demande qu'au lieu de brûler les sorciers on les traite comme des fous, beaucoup, dit-il n'étant sorciers que dans leur imagination. Ce ne sont pas seulement les chrétiens et les juifs qui ont cru aux sorciers, mais aussi tous les peuples de l'antiquité. En général, c'étaient chez-eux, des Thessaliens et des Chaldéens qui se livraient à la magie ou que l'on accusait de s'y livrer.

Bertrand fait remarquer, avec juste raison, que l'histoire d'un très-grand nombre de procès de sorcellerie, se réduit aux termes suivants :

Un sorcier prétend avoir assisté au sabbat telle nuit, dans tel endroit déterminé. Il précise les lieux, les personnes, donne un grand nombre de détails très-particuliers. Mais il est avéré qu'il avait été vu cette nuit là dormant chez-lui d'un profond sommeil. Son assertion est donc erronée ; il n'a donc fait qu'un rêve. Non, disaient les juges ; car, pendant ce temps, le corps que vous prétendez avoir été le sien était privé de tout sentiment ; on l'a frappé, piqué, brûlé, il n'a donné aucune marque de sentiment.

Mais, répliquaient certains médecins de bon sens, faites attention que le sorcier, quand il se réveille, porte sur son corps les traces des lésions que vous avez fait subir à sa prétendue ressemblance. Ces traces disaient les démonomanes, ne sont qu'un résultat de la malice du diable, qui pour induire en érreur, imprime sur le véritable corps qu'il tient au sabbat, des marques analogues à celles qui auraient dû être le résultat des coups portés au corps privé de vie qu'il a mis à sa place. Ainsi, comme on voit, la condamnation portait toute entière sur un seul fait positif, l'insensibilité de l'extatique pendant ses rêves.

« Je tiens du président de la Tourette, dit Bodin, qu'il a vu en Dauphiné une sorcière qui fut brûlée vive, laquelle étant couchée le long du feu fut ravie en extase. demeu-

rant son corps à la maison ; et parcequ'elle n'entendait rien, son maître la frappait dessus à coups de verges, et pour savoir si elle était morte. On lui fit mettre le feu aux parties les plus sensibles. Pour tout cela elle ne s'éveilla point, et, de fait, le maître et la maîtresse la laissèrent en la place pensant qu'elle fût morte. Au matin elle se trouva en son lit couchée, de quoi son maître ébahi lui demanda ce qu'elle avait eu. Alors elle s'écria en son langage : « Ah! mon maître tant m'avez battue. » Le maître ayant fait le conte à ses voisins, on lui dit qu'elle était sorcière. Il ne cessa qu'elle ne lui eut confessé la vérité, et qu'elle avait été de son esprit dans l'assemblée des sorciers. Elle confessa aussi plusieurs méchancetés qu'elle avait commises, et fut brûlée.

LYCANTHROPES.

Les loups garous ou lycanthropes ne différaient pas dans l'immense majorité des cas, des autres sorciers. Toute la différence consistait en ce que, dans leur extase, au lieu de se croire transportés au sabbat, et de se figurer qu'ils y dansaient et banquetaient, ils étaient convaincus que, changés en loups, ils couraient le pays, et y commettaient toutes sortes de désordres. Quelques-uns seulement, sortes d'aliénés à penchants atroces, poussés par un véritable désir de se repaître de chair humaine, couraient les champs et commettaient des désordres qui, bien que très-rares, donnaient aux démonomanes occasion de généraliser le fait. Laissons ceux-là de côté, et ne nous occupons que de ce qui était vrai pour l'immense majorité des cas.

Entendez Gaspar Pencer sur ce sujet : il n'a connu que les lycanthropes extatiques.

Hérodote, raconte qu'il avait passé pour certain chez les Scythes, et parmi les Grecs qui trafiquaient en Scythie, que les Neuriens se changeaient tous les ans, quelques jours durant, en loups. Comme Hérodote, Pencer faisait d'abord l'incrédule, et ne voulait pas croire que les Livoniens se transformassent en loups; mais il a dû se rendre aux témoignages positifs de témoins oculaires. « Gens dignes de foi qui l'ont su au vrai par les confessions de ceux qui ont été emprisonnés et tourmentés pour tels forfaits. » Suit le récit le plus absurde qu'ait jamais enfanté le cerveau d'un homme en délire. « Ces hommes, par milliers, transformés en loups, courent en troupe sous la conduite d'un diable armé d'un fouet. S'estimant être devenus loups, ils suivent ce porte-fouet. Etant en campagne, ils se ruent sur les troupeaux de bétail qui se trouvent, déchirent et emportent ce qu'ils peuvent. Quand ils approchent des rivières, le guide fend les eaux avec son fouet et les fait passer, etc... » Douze jours après Noël toute la troupe s'écarte, et chacun retourne en sa maison, ayant dépouillé la forme de loup et repris celle d'homme.

Rien ne manque à l'absurdité des détails, et vous êtes tenté de jeter le livre avec indignation. Mais lisez jusqu'au bout, tout va s'éclaircir; l'auteur va indiquer comment s'opère la métamorphose :

» Cette transformation (en loups) se fait en cette sorte : » les transformés tombent soudainement par terre et » demeurent étendus comme morts et privés de tout sen- » timent; or, il ne bougent de là ni ne vont en lieu quel- » conque, ains ressemblent à des charognes, car quoi- » qu'on les roule et secoue, ils ne montrent apparence » de vie. Delà est née l'opinion que les âmes extraites » des corps entrent en ces fantômes courants en forme de » loups; puis quand l'œuvre entreprise par le diable est » parachevée, elles retournent ès corps, qui lors recou- » vrent vie. »

L'explication est assez claire; nul doute sur la préten-

due transformation. Tout se passe en songe chez le lycanthrope qui court les champs comme chez le sorcier qui va au sabbat ; c'est un extatique insensible qui rêve, avec la vivacité d'impression qui caractérise son état.

Le célèbre voyageur Klaproth semble avoir retrouvé chez les tribus montagnardes du Caucase un vestige de ce qu'Hérodote raconte des anciens Scythes, et de ce que Gaspar Pencer observa chez les Livoniens qui appartenaient comme on le sait à la grande race finoise. Il raconte en effet que chez les Tcherkesses et les autres peuplades « on voit le soir de la St. Sylvestre, toujours » à la même époque connue, des hommes et des femmes » tomber dans une espèce d'extase, de sorte, dit-il, » qu'ils restent étendus à terre, immobiles, comme s'ils » dormaient. Mais, en s'éveillant, ils disent qu'ils ont » vu en grande foule les âmes des défunts montées sur des » cochons, des chiens ou des boucs, et traversant un » grand marais. »

TREMBLEURS DES CÉVENNES.

Le *Théâtre sacré des Cévennes*, ouvrage aujourd'hui fort rare est presque le seul document qui nous reste sur cette épidémie. Qu'il nous suffise de dire à cette occasion que des paysans ignorants et grossiers arrivés à l'extase par le fanatisme religieux, en ont usé pour prouver ce qu'ils croyaient la vérité, pour démontrer la supériorité de leur foi. Nous ne savons de quelle manière Clary soutint victorieusement l'épreuve du feu, épreuve aujourd'hui si facile depuis les travaux récents de Boutigny, mais nous croyons à la véracité du narrateur quand il raconte que les paysans se laissaient choir des arbres sur lesquels ils étaient grimpés, et qu'ensuite ils se livraient

à l'improvisation de la manière la plus éloquente et la plus remarquable, au lieu de s'occuper le moins du monde des contusions produites par leur chute.

Nous n'avons, non plus aucun motif, de révoquer en doute tout ce qui a été raconté sur plusieurs extatiques et spécialement sur la bergère du Cret. Pourquoi nier qu'elle ait parlé endormie, qu'elle ait joui en cet état de facultés qu'elle ne possédait pas éveillée? Pourquoi nier encore son insensibilité pendant l'extase et son oubli complet, une fois réveillée, de tout ce qu'elle avait vu, dit, ou fait pendant son somnambulisme religieux? Avant dix ans ces réflexions paraîtront bien plus sérieuses et bien plus fondées quand on aura vu le socialisme persécuté, produire aussi lui son épidémie et ses merveilles extatiques de toutes formes et de toute nature.

CONVULSIONNAIRES DE SAINT MÉDARD.

Les académiciens Morand et la Condamine ont observé cette épidémie religieuse du dernier siècle et constaté les faits qu'elle a présentés. Comme tous ceux qui en ont été témoins, ils n'y ont rien compris. Des femmes faibles et délicates se faisant mettre en croix, se laissant percer les mains et les pieds avec des clous, causant même sur la croix, ne paraissant éprouver aucune douleur de ce qui eut si vivement torturé les autres; voilà les faits extraordinaires dont ils ont été témoins, et cependant il ne se trouva dans ce temps aucun esprit assez philosophique, assez ami du rapprochement des états anormaux de la vie et de la recherche des causes, pour se demander si les miracles des convulsionnaires des Cévennes, si leur insensibilité, n'était pas de la même nature que celle de

Madeleine Mandolle qui fut cause de la mort, par le feu, du curé Gaufridy, condamné en 1611, comme sorcier, à être brûlé vif et qui plus tard, elle-même reconnue sorcière, finit par mourir en prison ; que celle des religieuses de Louviers qui, en 1647, firent déterrer le corps du curé Picard et brûler vivant son vicaire Boulle. Que d'extatiques méconnus, cause involontaire d'assassinats juridiques ! ! ! Que de pages de l'histoire souillées par les forfaits de l'ignorance, par les cruels jugements d'hommes superstitieux ! ! !

Madeleine Bavant qui fut condamnée pour toute sa vie au pain, à l'eau et à la prison, était aussi une extatique. L'on peut en dire autant d'Elisabeth Ranfain, fondatrice du refuge, qui se crut et que l'on crut possédée ; fait pour lequel le malheureux médecin Poirot fut brûlé vif malgré la protection du duc de Lorraine, son souverain. — L'on retrouve tous les caractères de l'extase chez toutes les possédées d'Auxone (1662), chez celles de la paroisse des Landes (1718), chez celles de Bully, près Rouen (1724). Chez plusieurs de ces filles l'insensibilité fut constatée par des épreuves tout-à-fait concluantes, dont rien n'eût pu excuser la cruauté en toute autre circonstance. Un chirurgien requis légalement d'en examiner plusieurs, enfonça, dit le rapport, des épingles dans les doigts, au lieu où s'attache l'ongle ; mais la possédée ne parut rien sentir du tout. On enfonça à une autre, entre les doigts, une aiguille qui sortit par la peau du bras sans qu'il parut chez elle aucune douleur ; pourtant la fille, dit toujours le rapport, ne paraissait ni malade ni assoupie ; elle parlait avec les assistants (comme l'opérée de M. Cloquet et les somnambules magnétiques), les pressant d'y employer le fer et le feu, protestant ne rien sentir absolument. Dans le rapport fait par des chirurgiens sur les possédées des Landes, il est dit, entre autres choses qui prouvent l'insensibilité la plus complète, que l'une d'elles fut soumise à l'épreuve suivante ; on plaça une chandelle allumée

sous son bras nu ; la peau fut brûlée, et une plaie considérable fut faite, sans que la possédée donnât le plus léger signe de douleur. A Louviers, on voyait journellement les possédées se jeter à la renverse, quelquefois de plus de dix pieds de haut, et se frapper la tête avec violence sur des dalles.

C'étaient aussi évidemment des extatiques insensibles que ces religieuses de Loudun, tant calomniées, et qui, si elles se permirent (après la mort de Grandier), quelques fourberies bien condamnables, se croyaient pourtant en conscience trés-réellement possédés par le fait de ce malheureux, qu'elles firent brûler.

D'autres avant le docteur Bertrand avaient deviné l'extase, mais personne ne s'était occupé de réunir tous les faits, de les rapprocher et d'en déduire des conséquences philosophiques. Le magnétisme ne nous eut-il valu que d'avoir été l'occasion d'un pareil travail, ce serait un grand service qu'il nous aurait rendus. Il est vrai, nous ne connaissons pas encore l'essence de l'extase et les moyens de rattacher directement à la physiologie cette forme pathologique de notre être, mais nous savons, et c'est beaucoup, que cet état existe ; nous connaissons plus ou moins les principaux phénomènes qui le caractérisent ; nous savons aussi quelles circonstances le produisent, de quelle manière l'on peut en user pour le bien des hommes, et les scandaleux tripotages d'argent auxquels il a donné lieu ; n'est-ce pas beaucoup ? Qui donc parmi les plus renommés des médecins du siècle oserait dire, je connais l'essence de certaines maladies des plus vulgaires et des plus communes, telles que les fièvres intermittentes, les dartres et le choléra ?

DES SWEDEMBORGISTES.

Il y a vingt ans, lorsque je suis venu m'établir à Nantes, il n'était bruit dans cette ville, que de Madame de Saint-Amour, et des guérisons miraculeuses que ses prières obtenaient de la divinité. Liée à la secte des swedemborgistes, d'une grande puissance de volonté, très exaltée dans sa religion, fort mystique en ses croyances, quoique douée d'une intelligence peu commune et d'un remarquable esprit d'Analyse, cette dame croyait fermement que l'on peut obtenir par la prière la guérison des maladies, et qu'à nos vives demandes, Dieu se laissant aller à nos sollicitations pressantes, réagit en notre être par un puissant magnétisme, de manière à le profondément modifier. Aussi n'hésita-t-elle pas à se servir de ce moyen selon la charité de son cœur, pour rendre des services et pour rappeler à l'adoration de l'être suprême les âmes qui s'en éloignaient. Quelques guérisons eurent lieu. Les récits publics s'en emparèrent, les grossirent, les multiplièrent. Bientôt ce fut chez elle un concourt immense de malades de toute espèce qui se pressaient à sa porte et s'exaltaient à l'envi les uns les autres, se plaçant ainsi d'eux-mêmes et sans le savoir dans les meilleures conditions possibles d'imitation contagieuse et d'extase. Etes-vous guéri, demandait un jour le docteur Fouré à l'un des aveugles qui étaient allés chez Madame de Saint-Amour et qui parlait avec une grande vivacité de l'amélioration qu'il avait éprouvée : non, Monsieur, répondit-il, je ne vois pas encore (cet homme complétement inguérissable n'avait plus d'yeux), je ne pourrais me conduire, mais il s'est produit un grand effet dans mes yeux et je sens que je verrai bientôt. Parmi

tous les malades que j'ai moi-même interrogés, il n'en est pas un seul qui ne m'ait dit que les prières de Madame de Saint-Amour lui avaient produit une vive impression. La manière dont elle interrogeait, l'accentuation si pénétrante de son langage, cette onction tout à la fois magnétique et religieuse avec laquelle elle imposait les mains, produisait chez les patients un frémissement intérieur et beaucoup se trouvaient ou se croyaient immédiatement guéris. — Dieu me garde de penser que Madame de Saint-Amour eut jamais pu, par son magnétisme, agir chirurgicalement, mais des fiévreux, des chlorotiques et d'autres malades atteints de paralysies locales, d'aménorrhées, de leucorrhées, de gastralgies et d'affections nerveuses, ont eu réellement à se louer en assez grand nombre de l'influence telle quelle que dans son amour du noble et du bien, elle avait su verser sur leurs souffrances. — Il n'eut pas été philosophique de nier à priori, comme l'ont fait tant d'hommes de science, ce qu'il m'était si facile de vérifier par moi-même. Je me suis donc assuré qu'il y avait eu des guérisons, et j'ai constaté de plus qu'il y avait eu peu de guérisons radicales et durables ; un bon nombre d'améliorations sensibles mais passagères ; un nombre infini d'espérances.

Dans le moment actuel un vieillard de 78 ans, le commandant Laforgue, N° 14, rue Serviez à Pau, obtient des résultats semblables à ceux de M^me^ de Saint-Amour, et de bien plus remarquables encore. Comme elle, il produit son magnétisme sous l'influence de la foi dans la bonté de Dieu ; comme M^me^ de Saint-Amour, il sait qu'il magnétise, mais il croit qu'il ne réussirait pas s'il n'avait pour but unique de manifester la gloire de Dieu, par les grâces dont il est l'intermédiaire. Doué d'une impressionabilité très-particulière, mais dont on rencontre quelque fois des exemples, il lui arrive souvent à la vue d'un malade de deviner, par un sentiment intérieur, tout ce qui concerne ses souffrances ; et de pouvoir se passer d'interrogation. Parfois, il sent ou croit sentir s'échapper

de lui comme une vertu secrète, et en ce cas il est bien rare, dit-on, que cette vertu n'agisse pas aussi promptement qu'efficacement pour la guérison demandée. — Croire qu'il guérisse toutes les affections qui se présentent à lui, croire qu'il guérisse toutes celles qui sont ou paraissent identiques, croire qu'il obtienne tous les jours des résultats semblables, serait une grande erreur. Le curieux, le merveilleux de phénomènes de cette nature ne réside aucunement dans le nombre et la variété des guérisons, dans les récits auxquels ces guérisons donnent lieu, mais uniquement dans la possibilité de leur manifestation. Or ceci, c'est un phénomène physiologique qui s'est présenté dans tous les temps et dans tous les lieux, sous l'influence de toutes les religions, aussi mérite-t-il une étude sérieuse et une appréciation scientifique.

Tous les jours, le respectable commandant Laforgue, reçoit chez-lui 60 et 80 malades; l'un de mes amis en a compté jusqu'à 120. Ne pouvant vérifier par moi-même les faits si curieux qui se passent à Pau, j'ai fait faire, du 22 septembre au 14 octobre 1849, un relevé des guérisons les plus importantes, par une personne malheureusement étrangère à la médecine, mais pleine de dévouement et d'intelligence, Il en est résulté pour moi cette conviction que le commandant Laforgue a guéri, dès la première séance, un grand nombre de photophobies que l'on prenait pour des cécités; résultat que les procédés usuels de la science ne donnent point aux oculistes. Sept surdités ont été guéries dans la même période. La dernière était accompagnée d'une cécité de l'œil droit qui remontait à 25 ans. Les sourds dont il est cas dans la note qu'on m'a donnée, devaient-ils leur surdité à une accumulation de cérumen dans l'oreille externe, à des fausses membrannes, où à la surdité nerveuse, à l'amaurose de l'oreille, je ne sais, mais ils ont tous entendu dès la première séance, et pour le dernier la cure a eu lieu en présence de 60 malades qui ont crié au miracle. Voici maintenant un pauvre diable, perclus de tous ses membres, qui marche à la

première séance et qui à la seconde s'en va guéri, ou se croyant guéri. En voici un autre qui marche depuis 17 mois avec des béquilles, et qui dès le premier jour les dépose dans un coin, sur un monceau de 150 à 200 paires, laissées par d'autres malades, antérieurement guéris. Que penser d'un goître énorme qui disparaît presqu'entièrement en trois séances ; d'une hernie guérie aussi promtement, au moins en apparence, chez un ancien artilleur et ce, assez radicalement pour qu'il dépose son bandage? Que dire d'une tumeur du genou qui se modifie en trois ou quatre séance magnétiques? Pourquoi nierais-je ce qu'ont vu des hommes loyaux et qui avaient intérêt à bien examiner? Qui donc oserait se flatter parmi nous de connaître tous les phénomènes naturels et les lois de leur production? Quoiqu'on en dise, nous pouvons affirmer qu'il y a dans ce monde des êtres privilégiés, qui, soit par une influence morale, soit par une influence électro-chimique, analogue en son espèce supérieure, à celle du gymnote du silure et de la torpille, guérissent ou soulagent avec promptitude des souffrances rébelles à beaucoup d'agents médicaux. Là, disent les adeptes, ne se borne pas l'influence des magnétiseurs et des extatiques. Non seulement ils peuvent produire et guérir l'insensibilité, la catalepsie; non seulement ils peuvent soulager des misères nombreuses et apporter une guérison rapide dans des maladies peu connues encore, mais ils sont prophètes, ils jouissent du don de seconde vue, ils agissent à distance et sont susceptibles d'exercer des influences qui paraissent tout-à-fait en dehors des lois connues de la nature. L'imagination des magnétiseurs est très-vive et sous ce rapport elle est souvent, trop souvent en avant des faits. En voici deux cependant qui sont assez curieux et qui paraissent exacts : M. N.... arrive à Pau, consulter le Commandant pour sa fille ; retournez chez vous, lui dit-il, car de ce moment elle va mieux, ce qui était vrai. Madame XX... de Nantes, est atteinte de migraines très-douloureuses ; soyez rassuré, répondit-il à son mari,

des phénomènes d'un autre genre, se sont substitués avec avantage à cette terrible affection, et c'était encore vrai. Quand vous voudrez faire le bien, ajouta-t-il, pensez à Dieu qui veut le bonheur des hommes, pensez à moi son très-humble serviteur, auquel il a donné le don des guérisons, et je serai en esprit près de vous, exerçant avec vous le ministère sacré que j'accomplis ici chaque jour.

Nous n'acceptons ni rejetons ces données nouvelles du problème; nous déclarons positives et acquises à l'humanité celles qui ont été suffisamment vérifiées; quant aux autres, nous sommes loin de croire que l'étude de la nature et de ses manifestations diverses ait dit son dernier mot. Jusqu'à nouvel ordre nous nous renfermerons dans un doute circonspect qui est en pareil cas le devoir de tout esprit philosophique.

MAGNÉTISME ANIMAL.

Deux individus se trouvent en présence l'un de l'autre, l'un est généralement fort et plein de vie, l'autre délicat et maladif. Le premier est doué d'une virilité puissante, le second est le plus souvent une femme frêle et souffrante, atteinte de chlorose[8], d'aménorrhée, de maladie nerveuse, quelquefois d'épilepsie; le premier a la volonté de produire des phénomènes d'extase chez le second, et dans ce but il le fait asseoir, ordinairement dans une chaise plus basse que la sienne, puis il place ses genoux contre les genoux du patient, lui prenant les pouces jusqu'à ce que les quatre mains se trouvent à peu près à la même température; en même temps il le fixe du regard avec la ferme volonté d'arriver à un résultat, puis il fait à peu de distance des passes le long des membres supérieurs et des

cuisses du magnétisé, en ayant soin de suivre la direction du sang artériel; on dirait qu'il procède à une aimantation, car il agit toujours dans la même direction, évitant les passes en sens inverse. Quelquefois aussi il applique une main ou sur le front, ou sur l'épigastre et bientôt le patient éprouve des mouvements involontaires dans les muscles; sa tête devient lourde, malgré lui ses paupières se ferment, il s'assoupit et le sommeil succède à cet assoupissement; sommeil qui est toujours assez profond et qui peut dépasser les bornes de l'état normal. Il arrive en effet quelquefois que ce sommeil soit accompagné d'insensibilité complète, comme dans l'état d'extase; d'autres fois la catalepsie peut se produire sous l'influence du magnétiseur; il se peut enfin qu'une extase parfaite, soit le résultat de ces agissements. C'est ce que l'on appelle le somnambulisme magnétique.

La catalepsie des somnambules magnétiques, ne saurait être révoquée en doute. Maintes fois nous en avons été témoin; maintes fois nous avons vu les magnétiseurs la produire instantanément et sous l'influence de leur seule volonté, sans parole et sans geste de leur part.

La paralysie locale d'un membre, peut encore être produite à volonté par le magnétiseur, et cela même à distance. L'on a vu poser la demande suivante : Que le somnambule se réveille avec le membre inférieur droit ou gauche paralysé. Le somnambule était réveillé, on lui demandait d'aller prendre quelqu'objet, et il se trouvait dans l'impossibilité de se lever par suite de la paralysie du membre désigné.

L'insensibilité, soit locale, soit générale, peut être la conséquence du somnambulisme magnétique. Le chirurgien Cloquet a opéré en 1828 une dame magnétisée par le docteur Chapelain, qui ne s'en apperçut en aucune façon. Depuis lors, d'autres opérations d'une haute gravité ont été pratiquées sur des malades magnétisés par M. Ricard et par M. Lafontaine, toujours avec le même succès, le

magnétisme donnant des résultats aussi complets que ceux que l'on obtient aujourd'hui par le chloroforme.

Les paralysies, la catalepsie et l'insensibilité locale ou générale peuvent donc être le résultat du magnétisme, mais là ne s'arrête point son action. Il est des phénomènes d'un autre ordre qui appellent notre examen.

J'ai eu occasion de voir à Nantes, chez M. Papote, un petit somnambule formé je crois par M. Ricard. Je lui ai bandé les yeux moi-même, avec toutes les précautions dont un médecin est capable et j'ai joué avec lui à l'écarté. — Je lui donnais ses cartes retournées et sans qu'il put les voir et je cachais avec soin mon jeu ; je faisais les cartes pour lui et pour moi, et seul je regardais la tourne que je ne découvrais cependant pas. Cet enfant m'a nommé à plusieurs reprises les cartes que j'avais dans mon jeu et celles qu'il avait dans le sien et qu'il n'avait pas examinées. Toujours il a connu la tourne. — Ses erreurs, car il en a fait plusieurs, ont été celles ci : Il a pris des 10 pour des 8 et vice versâ. Il a pris aussi du carreau pour du cœur, mais ces erreurs elles-mêmes étaient intéressantes ; j'ajouterai qu'il était impossible de lui faire une tricherie.

Le même enfant qui savait médiocrement lire, a lu de grosses affiches les yeux bandés et parfaitement couverts ; d'où cette conclusion : Dans l'état d'extase magnétique, le cerveau a une autre manière d'aller au-devant des impressions que dans l'état habituel. Laissant de côté les sens, il s'en crée de nouveaux que nous ne connaissons pas encore et qu'il importe d'étudier.

Les transmissions de pensées sont assez communes chez les extatiques magnétiques. Voici ce que nous entendons par cette expression : Le magnétiseur pense et l'extatique lit dans son esprit la pensée qui s'y produit. — L'on peut aussi, mettre l'extatique en rapport avec une autre personne et souvent le même phénomène a encore lieu. Ce fait expliquerait très bien la vue par les magnétisés de

certains objets placés derrière eux, ou la vision les yeux bandés.

Il est moins difficile de s'en rendre compte, qu'on ne le supposerait avant d'y avoir réfléchi. Admettons que la pensée ne soit autre chose par rapport à son instrument, l'organe cérébral qu'un phénomène électrochimique, et nous concevrons très bien que ce phénomène, puisse être conduit d'une intelligence à une autre intelligence, d'un cerveau à un autre cerveau, par un autre conducteur que les sens impressionnés par l'écriture, le geste ou la parole.

L'exaltation des facultés naturelles les plus développées, est une autre conséquence du magnétisme : alors l'imagination et la mémoire jouent un rôle beaucoup plus actif que dans l'état normal. Les dévôts deviennent des sainte Thérèse ; des musiciens peuvent répéter de souvenir des opéras entiers; les personnes charitables, rêvent de malades guéris, de secours aux malheureux et de médecine. Sous l'influence de ces exaltations, se produisent des phénomènes intéressants, qui frappent le vulgaire et lui font croire de suite à la surnaturalité des faits d'extase. Ces phénomènes, sont de l'ordre de ceux qui ont créé l'éloquence des protestants extatiques des Cévennes et de quelques autres extatiques des premiers temps du Christianisme ; ils sont en général plus communs et plus faciles à reproduire que beaucoup d'autres.

Pour les ignorants, la prévision est impossible ou surnaturelle ; pour les hommes sensés, la prévision n'est que le résultat d'une vision intellectuelle et scientifique. L'astronomie, la chimie, la physique, la médecine, ont leurs prophéties. Mais si les mêmes lois qui président à la physiologie des corps inorganiques et des corps organisés, président aussi à la physiologie des corps sociaux, comment donc nier, que la prophétie puisse exister réellement dans certaines limites et avec d'assez grandes probabilités de vérification. Des extatiques, ont prédit, avec une exactitude mathématique, l'heure et la minute du retour

des règles, d'attaques d'épilepsies; pourquoi donc la manière d'être spéciale de leur intelligence, qui leur a permis de voir si juste pour des faits organiques, ne leur permettrait-elle pas de résoudre un problème compliqué de variables et d'indéterminées, dans les limites qu'assignerait par exemple le calcul des probabilités, s'il pouvait bien poser les données de ce problème. Il suffit d'avoir vu 10 extatiques pour savoir que dans cet état l'on juge assez bien des attractions qui nous dirigent.

Il est tout naturel, que beaucoup d'extatiques, ne disent autre chose en fait de prophétie, que ce qui est la croyance de leurs magnétiseurs; c'est alors de la transmission de pensée et rien de plus. Il est tout naturel encore, que leurs prévisions soient entachées d'amour propre, la personnalité étant plus développée encore dans l'état d'extase que dans l'état de veille; mais il y a des limites, entre lesquelles ils peuvent peut-être prophétiser, parce que les faits d'ordre moral, sont soumis tout comme les autres à leurs affinités directrices. De prime abord, croire qu'on puisse annoncer à heure fixe, et même à la minute, une attaque d'épilepsie, cela répugne à notre esprit; c'est un fait auquel il n'est pas habitué, mais ce fait prouvé, pourquoi ne croirions nous pas tout aussi bien à l'annonce de faits et d'événements sociaux?

Les oracles de l'antiquité les plus célèbres, devaient leur renommée à des faits d'extase ou de magnétisme. Sénèque, les définissait : la volonté des Dieux ou de la nature, exprimée par la bouche des hommes. Ils étaient loin de se rendre tous de la même manière. Ici une prêtresse convulsionnaire, servait de communication entre l'interrogateur et la vie universelle; c'était selon les peuples et selon les lieux, Velleda, ou la pythonisse de Delphes. Remarquons en passant le grand rôle qu'ont joué chez les Celtes gaëls, les Celtes kymri et les Scandinaves les femmes inspirées. Ailleurs le dieu répondait en songe à celui qui l'interrogeait, mais pour obtenir les songes désirés, il fallait un sommeil propice, auquel on se prépa-

rait par des jeûnes, des sacrifices, des ablutions, des mystères ; par une série de pratiques susceptibles de produire un état d'extase. Si les premiers chrétiens ont cru en pareille matière à l'intervention du démon et des possédés, n'est-ce pas une preuve nouvelle en faveur de la doctrine que nous soutenons? N'avons nous pas établi de la manière la plus positive, la coïncidence de l'extase et de la démonomanie? Les philosophes Grecs étaient du reste divisés sur cette grande question. Les platoniciens, les stoiciens et les pythagoriciens, tous issus de l'Egypte, de l'Inde et de Pythagore y croyaient dans de certaines limites, tandis que les cyniques et les épicuriens, s'en moquaient ouvertement.

Parmi les pères de l'église il en est qui les ont traités d'œuvres démoniaques, mais il en est d'autres qui n'ont vu dans les oracles que de grossières impostures, à l'exemple d'Eusèbe et de Clément d'Alexandrie. Pour nous, placés à un point de vue nouveau, si nous croyons à la friponnerie des prêtres payens, nous ne pouvons cependant révoquer en doute l'importance des phénomènes d'extase dans un grand nombre d'oracles renommés. Van-Dale et Fontenelle ont écrit sur cette matière : le premier un livre complet, le second un traité très spirituel, mais ni l'un ni l'autre n'avait la clef de ce monde nouveau que les anciens avaient entrevu, qui, retrouvé par Van-Helmon et Mesmer, sera restitué d'une manière définitive à l'humanité, lorsque les études de Bertrand seront reprises à nouveau par de véritables philosophes.

Depuis sa réapparition dans le monde, sous la forme du somnambulisme magnétique, l'extase a été très utilisée au point de vue médical. Les uns, comme le commandant Laforgue, en font un instrument religieux et agissent directement sur leurs malades en les magnétisant, parfois même à leur insu : d'autres se servent de somnambules pour aller à la recherche de la cause des maladies et des moyens de guérison. Le charlatanisme le plus effronté, a exploité d'une manière honteuse cette

branche de l'art médical. Quelles qu'aient été ses fautes, elles ne diminuent en rien l'importance et la vérité des faits prouvés et bien établis. Il y a d'ailleurs à côté des fripons, des êtres dévoués et généreux, comme Mme de Saint-Amour et le Swedemborgiste de Pau qui n'ont jamais voulu rien accepter des malades qu'ils avaient guéris, leur prêchant au contraire, cette ardente charité qui a toujours été le mobile de leur vie.

Arrivé à cette partie de notre travail, si nous nous posons cette question : Qu'est-ce qu'un magnétiseur, qu'est-ce qu'un somnambule magnétique ? Nous dirons, dans l'impossibilité de répondre scientifiquement : le magnétiseur est cet aimant, qui, placé sous une feuille de papier couverte de poudre de fer, imprime à cette poudre des mouvements et la dispose régulièrement sous l'influence de sa vie propre. Voulez-vous en savoir davantage, et pénétrer plus avant dans cet intéressant mystère scientifique? Etudiez les axes des cristaux, étudiez la polarisation partout où elle se présente ; ne séparez pas l'homme de la nature, considérez-le au contraire comme la mollécule sociale et vous trouverez dans cette direction, sinon des faits, du moins des pressentiments nouveaux, pour marcher à de nouvelles recherches; voilà ce que nous disions à Bertrand en 1827. Pourquoi faut-il que depuis cette époque la physiologie de l'extase n'ait pas fait un pas. Le vol au magnétisme de certains hommes ne justifie nullement à nos yeux la coupable indifférence de nos savantes académies.

BASES PHYSIOLOGIQUES DU SOCIALISME.

Tout ce qui existe, était primitivement à l'état amorphe au sein de la nature. Nous avons l'habitude d'appe-

ler créations, les métamorphoses de la vie. Tous les êtres du règne minéral, du règne végétal et du règne animal, sont arrivés à leur existences actuelles, par des transformations qu'ont produites leurs attractions et leurs affinités ; il est donc logique de penser que pour le règne social, les attractions et les affinités produiront aussi la série des futurs développements. Les axes qui déterminent l'orientation et la polarité, sont un fait général qui se remarque dans les quatre grandes vies de la nature. Plus ces vies sont élevées dans l'ordre hiérarchique des êtres, plus l'axe est palpable et joue un grand rôle. La vie sociale a le sien, qui est déterminé par les quatre facultés cardinales de l'homme, la religiosité, la sociabilité, le philosophisme et l'idéalisme.

Émaner, se transformer, arriver a un état de complet développement, osciller plus ou moins longtemps autour de cet état, se dégrader et cesser de se manifester, pour se reproduire de nouveau dans des émanations nouvelles ; voilà la série des principaux faits de la vie dans tout ce qui existe. Toute vie, est donc une série composée de divers groupes de manifestations, qui représentent ses différentes phases. Toute vie, est une harmonie, parce qu'il y a rapport régulier, entre deux moments, entre deux termes contigus de toute existence. La nature, ayant distribué par séries de groupes, les vies minérales, végétales et animales, l'harmonie des vies sociales résultera nécessairement d'une semblable disposition. La vie sociale, se compose de faits matériels et intellectuels, dont le cerveau est l'organe directeur. Le cerveau, est soumis aux règles de la physiologie, donc rien n'échappe aux grandes lois de la nature, et l'idée d'une mécanique sociale, parallèle à la mécanique céleste, aux mécaniques végétales et animales n'a rien qui puisse répugner à l'esprit. Le cerveau de tout homme, est une république d'organes intellectuels ; chaque organe est doué de propension, d'imitation, de mémoire, de jugement et d'imagination. Chacun d'eux, dans sa spécialité,

dirige souvent seul l'être humain: Chacun d'eux, se délasse du travail en laissant à un autre le soin de présider et de diriger à son tour. Par suite, varier les travaux c'est rendre le travail attrayant, c'est comprendre une des lois importantes de la mécanique passionnelle des individus et des sociétés. Quoique l'étude des phénomènes anormaux de notre être nous ait appris beaucoup de faits concernant l'extase et ses diverses formes, l'extase religieuse, le magnétisme animal, la démonomanie, la lycantropie, les guérisons dites miraculeuses, ouvrant ainsi un vaste champ à de nouvelles études; cependant il reste immensément à faire dans cette direction. En analysant chacun de nos actes intellectuels, nous y trouvons la sensation, le sentiment, la connaissance, division trinaire qui se reflète partout. Nos actes cérébraux étant des phénomènes physiologiques, la sensation, le sentiment, la connaissance et par suite tous les faits moraux et intellectuels, rentrent dans le domaine de la physiologie. La spontanéité de toute vie, oscille sans cesse entre deux forces, la nature et l'éducation, la Providence et le destin, la cause première et les faits qu'elle a produits. Cette oscillation constitue ce que l'on appelle la liberté. Chaque existence ayant un commencement, un milieu, une fin, à ces trois termes correspondent les trois phases de l'esprit de l'homme et de l'esprit des peuples, la poésie, la métaphysique et la science; l'enfance, la jeunesse et la virilité des intelligences. Et comme au sein des nations la vie se renouvelle sans cesse en mille manières différentes, nous verrons se reproduire à chaque nouvelle découverte de l'esprit humain, ces trois phases qui correspondent à la sensation, au sentiment et à la connaissance. Ajoutez à ce qui précède le plan providentiel, c'est-à-dire l'unité de plan de la nature, se reflétant dans toutes les séries des êtres, le balancement des organes, suite de cette unité de plan, les lois et les analogies embryogéniques et vous aurez une physiologie générale pouvant expliquer tout ce qui existe, même ce que l'on appelle

les monstruosités et les miracles; pouvant par suite annoncer, prophétiser, décrire le monde social dans les principaux faits de sa vie, depuis son existence embryonaire jusqu'à sa mort.

Affirmer maintenant, que la religion, la philosophie, la science, marchent à l'unité, ce ne sera plus du paradoxe mais une déduction logique de nos études. L'attribut essentiel de la religion, c'est l'amour, qui s'appelle aussi attraction, amitié, charité, prévoyance, organisation; donc il est nécessairement possible de concilier la science qui éclaire, la philosophie qui discute, qui pèse, qui apprécie; la religion qui unit, qui associe, qui relie déjà les hommes quoique peu philosophes et peu savants et qui les reliera bien mieux quand ils le seront davantage. Et vous chrétiens si vous m'accusiez de détruire vos nobles croyances, écoutez au moins avant de juger, réfléchissez avant de vous prononcer. Je sacrifie la prière, direz-vous? A Dieu ne plaise. La prière est une élévation de notre âme vers Dieu, donc quelle prière plus agréable à la Divinité que celle qui a pour but de demander par l'étude, à la Providence, de soulever un peu plus du voile qui couvre encore ses œuvres à nos regards! Mais tout se transforme en ce monde, et la prière de l'humanité vigoureuse et pensante, ne saurait être celle de l'enfance débile et craintive. Je renie la grâce; qui, moi renier ce qu'il y a au monde de plus onctueux et de plus touchant? A Dieu ne plaise encore; mais la grâce, cette protection spéciale accordée à l'humanité dans son berceau, cette lisière qui soutient l'enfant, se transforme plus tard et devient la science, le divin flambeau que Dieu nous permet d'allumer à la révélation de ses lois. *La prière et la grâce, l'étude et la science*, ne sont donc que deux expressions différentes de faits identiques, que des transformations progressives dans l'ordre théologique, analogues à celles que nous avons étudiées dans les grandes séries qui ont passé sous nos yeux.

Mais vous niez la révélation. Nouvelle erreur; la 3e

partie de ce livre en fait foi. Je ne la nie pas, je l'explique, bien persuadé, comme le disait St. Jean, qu'il sera donné à chacun dans le temps, la quantité de nourriture intellectuelle qui lui convient.

Le souffle de Dieu sur notre monde, la puissance qui a produit à travers les âges, dans l'ordre moral, la série des progrès de toute nature, a porté des noms différents; elle s'est appelée Confucius à la Chine; Pythagore, Socrate et Platon dans la Grèce; Moïse et Jésus dans la Judée, les Pères de l'Eglise sur les ruines de l'empire de Rome.

La convention nous représente à la fin du dernier siècle ces diverses écoles socialistes, issues nombreuses par lesquelles s'échappent de nos jours, comme d'autant de sources abondantes, le fluide inspirateur qui électrise l'humanité.

Nous devons encore considérer comme des révélateurs véritables les grands hommes de la science; ceux qui nous ont fait connaître les admirables lois de l'univers, les Galilée, les Kœpler, les Descartes, les Leibnitz, les Newton, les Laplace, les Bichat, les Gall, les Geoffroy St-Hilaire; et par une heureuse tendance, qui chaque jour devient plus commune, les grandes puissances de l'ordre moral sont aussi les grandes puissances de l'ordre scientifique.

L'esprit saint, se révèle donc sans cesse aux hommes, s'incarnant dans les plus nobles créatures, pour parler différents langages, selon les temps et les lieux, et se faire partout la divine eucharistie qui doit nourrir et entraîner les âmes vers l'avenir.

L'avenir, c'est l'idéal dont l'humanité se rapprochera sans cesse davantage, et par la pratique et par la théorie; l'idéal, c'est le règne de Dieu sur la terre, c'est l'harmonie universelle, progressivement produite par la gravitation, les affinités et la polarité, c'est l'ordre des cieux dans l'humanité.

Hommes, croyez-moi: vos âmes en s'élevant par de

scientifiques oraisons à la source du sentiment et de l'être, y perdront, comme dirait Jean-Jacques, la sécheresse et la langueur que produisent en nous les désordres sociaux, elles y renaîtront, elles s'y ranimeront, elles y trouveront un nouveau ressort, elles y puiseront une nouvelle vie, elles ne souffriront plus de ces maladies morales qui affligent notre espèce.

Le ciel, la terre, l'humanité, voilà la grande trilogie dans laquelle je vous supplie de me suivre encore, et de venir avec moi contempler les grandeurs de la Providence, étudier ses merveilles, apprendre sa volonté. Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire; ce n'est point réciter continuellement, souvent dans une langue étrangère, des prières que l'on ne comprend pas, mais bien, remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose, et faire, en vue de lui obéir et de lui plaire, tout ce qui convient à l'état dans lequel il nous a placés. Pour faire ce qu'on doit, ne faut-il pas le savoir, et pour l'apprendre ne faut-il pas le demander? L'étude des œuvres de Dieu n'est-ce point là cette prière par laquelle en nous élevant à lui, nous apprendrons à le connaître et à l'aimer?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

RÉSUMÉ.

De nos jours, pour être autre chose aux yeux des hommes sérieux, qu'une impraticable utopie, toute doctrine ou croyance sociale, doit apporter avec elle sa démonstration. Pour être acceptée par tous les peuples, il faut que cette démonstration soit d'ordre scientifique. Nous avons fait rentrer l'étude de l'intelligence humaine, dans le domaine des faits physiologiques, l'organisation des sociétés ne sera pas plus rebelle à nos moyens d'analyse.

Un atome de métalloïde ou de métal, voilà la molécule minérale, elle s'appelle oxigène, fer, platine, selon sa nature spéciale et ses propriétés chimiques.

Un corps vésiculeux, composé d'oxigène, d'hydrogène et de carbone, contenant en outre souvent de l'azote, quelques fois d'autres substances, telles que des sels, voilà la molécule organique, on lui donne selon sa provenance, le nom de végétale ou d'animale, mais le plus souvent elle pourrait appartenir aux deux règnes.

L'homme, à quelque race qu'il appartienne, voilà la molécule sociale.

Le premier groupement des molécules sociales vers un orgonisme, c'est la famille. Elle est représentée dans le règne minéral, par les combinaisons stables de la matière, par les oxides, les chlorures, iodures, sulfures et les sels ; elle a aussi ses analogues dans le règne végétal et le règne animal.

Les molécules simples, binaires ou ternaires forment des cristaux, les molécules organiques des organes et les familles des tribus des associations.

Les mots cristallisation, organisation, association, représentent le même phénomène de la vie, mais à des dégrés très divers et dans trois ordres différents.

Si le gouvernement patriarchal est le seul légitime au sein de la famille, la République est le seul qui soit rationel dans une tribu ou association de familles, dans laquelle chacun des patriarches a un droit égal. La royauté qui a pu s'introduire dans le monde à la faveur du patriarchat, n'en est donc pas la conséquence logique.

Une grande tribu, composée de plusieurs autres, dont chacune se livre à des fonctions spéciales, c'est un peuple qui s'organise selon le système des castes.

Le corps humain sera toujours un excellent modèle pour le corps social; il a ses organes spéciaux, dont les uns fabrique de l'urine ou de la salive, tandis que d'autres s'occupent des impressions et des sensations, d'autres de la circulation; mais dans cette association, chaque organe reçoit toujours selon ses besoins justifiés par son travail.

L'on a donc déclamé à tort contre le régime des castes qui représente la division des fonctions dans l'économie sociale, et qui n'est en réalité, lorsqu'on le pratique avec intelligence, que l'imitation de ce qui se passe dans l'économie humaine.

Lorsqu'un peuple, se compose de castes appartenant à des races inégales en savoir et en intelligence, les supérieures doivent élever à elles les inférieures, par une action constante, par une excellente éducation, par cette hiérarchie basée sur la vertu, qui peut seule procurer l'ordre et la paix, ces conditions premières de toute amélioration durable; malheureusement il est rare que les classifications de la société soient produites par le travail; le plus souvent elles ont été le résultat de la guerre, de la superstition et de l'abus des supériorités intellectuelles.

Chez un peuple nombreux et se croyant avancé en civilisation, la prédominance outrée d'une caste reproduit par un arrêt de civilisation, l'un de ces états du corps humain que l'on appelait autrefois des monstruosités, avant que la tératologie nous eut expliqué leur conditions physiologiques de formation.

Les lignes qui représentent les phénomènes matériels ont souvent des points ou moments singuliers.

La vie de l'homme est une ligne dont le moment singulier correspond à cet instant où l'enfant sort à l'état complet du vagin de la mère et se révèle par ses premiers cris. La vie sociale aura aussi elle son moment singulier, celui qui séparera son existence embryonaire de son existence parfaite, ce premier jour où il n'y aura plus de peuples, mais une humanité souveraine et maîtresse d'elle-même, de par Dieu, fermière du globe dont elle aura chassé le mal pour y établir son divin royaume.

La société véritable, n'existera donc intégralement, qu'après avoir réuni tous les peuples en un seul et corrigé la prépondérance outrée que certaines castes se sont arrogée dans bien des pays, alors seulement elle aura le droit de se reconnaître pour un tout, pour une grande unité, composé d'organes associés comme ceux du corps humain.

Les diverses civilisations des peuples de la terre ne sont donc encore autre chose que les diverses phases de la vie embryonaire du grand corps social.

Étudier l'humanité au point de vue auquel nous nous plaçons, c'est lui appliquer la loi des transformations sériaires; par conséquent, l'on devra pouvoir comparer son développement soit à celui de notre système solaire soit à celui de notre globe. — Sous ce double rapport, les analogies sont nombreuses et fécondes. Une seule entre toutes : est-ce que dans l'ordre moral, les idées ne produisent pas des soulèvements analogues à ceux des époques géologigues ?

Cette idée, ou cette ensemble de croyances, qui change

la physionomie des sociétés, qui fait souvent surgir des peuples nouveaux, tout comme le soulèvement d'une chaîne de montagnes donne au monde physique une nouvelle forme, nous l'appelons RÉVÉLATION OU RÉVOLUTION.

Les douze soulèvements connus que nous avons décrits, ayant été la grande cause efficiente de la géographie de l'Europe actuelle, en regard nous posons et devons poser les révélations, comme la cause parallèle des états sociaux. Elles ont troublé, modifié, hâté le travail de l'embryologie humaine, en lui imprimant une direction que nous aurons successivement à juger pour chacune d'elles.

Ce que nous avons fait pour l'étude géologique du globe, il convient donc de le répéter pour l'étude des civilisations, en prenant les révélations pour termes historiques de cette série nouvelle.

L'esprit conçoit de prime abord le fétichisme, le polythéisme et l'unitéisme, comme les trois premières phases nécessaires des religions, et cependant ce n'est peut-être pas dans cet ordre que la théologie s'est évolvée au sein des peuples. Ce que la métaphysique accepterait immédiatement comme vrai, l'histoire doit le vérifier. L'observation seule soigneusement enrégistrée, voilà la base de ses études, et si la tradition se compose de légendes, c'est à la philosophie moderne à rechercher les faits réels, que la poësie a pu amplifier et glorifier, et ceux auxquels elle a pu donner un sens nouveau, en les présentant sous forme de mythes.

Pour peu que l'on cherche à classer dans son esprit les diverses civilisations, à passer de l'ordre primitif des sociétés naissantes à l'ordre actuel, l'on est conduit à reconnaître que la nature a procédé et procède chaque jour pour l'humanité, comme elle l'a fait d'abord pour la masse de notre monde, pour les corps stellaires qui composent notre système solaire, comme elle l'a fait depuis pour la terre et pour tout ce qui existe à sa surface.

Le corps social arrivera donc par des transformations successives et progressives à son évolution complète et

tandis que notre système solaire, le placenta terrestre, l'eau et l'atmosphère semblent à leur complet ou presque complet développement, l'humanité, qui n'est pas encore sortie de son état embryologique, paraît devoir être aujourd'hui l'objet le plus spécial de l'action de la Providence, par cela même qu'elle comporte encore dans son organisation des progrès plus considérables, des modifications plus nombreuses.

Une première révélation lui a dit en langage très poétique les métamorphoses de la nature, et ces métamorphoses sont devenues son idéal, en même temps que les familles aînées s'emparaient des familles cadettes, pour s'en aider dans l'accomplissement de ce qu'elles considéraient comme l'œuvre sociale. De là la féodalité des castes et le panthéisme indien.

Une seconde révélation, celle de l'Arie, a trouvé la masse des travailleurs à l'état de paria de castes inférieures et plus grande que la première, elle n'a pas hésité à proclamer l'unité de la famille humaine, prescrivant aux aînés de cette famille de ne pas tourmenter leurs cadets; faisant une loi du chaste amour, du respect des femmes, de la prière et surtout du travail; disant très haut, que l'agriculture est entre toutes, l'œuvre la plus méritoire devant l'Eternel; enseignant une autre vie, la récompense des bons et l'espérance d'un retour en Ormuzd pour les méchants. Nous devons à Zoroastre d'avoir élevé entre toutes les vertus la sociabilité, d'avoir consacré les grandes phases de la vie par des sacrements et institué la 1re eucharistie ou communion des hommes en Dieu. De lui sont issus les mages, les druides et les patriarches de la Judée.

Une troisième révélation, procédant des deux autres et peut-être de l'atlantique de Platon, a formulé nettement en Egypte, pour la première fois, la religion de la vie universelle.

Embarrassée par son organisation communiste et aristocratique des castes, elle en a cependant tiré parti

selon les temps, pour léguer à l'humanité les grands souvenirs d'une agriculture et d'une industrie constamment dirigées par les savants les plus éclairés, par les hommes les plus religieux du pays.

Appelé par ses études dans les colléges des prêtres d'Egypte, par sa vie extérieure au sein du monde égyptien et par 30 ans de méditations intérieures à donner à son peuple une loi nouvelle, Moise s'est emparé de la parole de Dieu pour dire aux hommes sa conception sur le mystère des mondes et l'humanité.

Dieu c'est l'infini, c'est l'âme universelle, c'est le passé, le présent, l'avenir. C'est la tradition la plus élevée, la politique la plus habile, la prévision la plus admirable. Il est l'ordonnateur des mondes et le créateur de la loi régulatrice de l'univers. Le règne minéral, le règne végétal, le règne animal et Adam où le règne social sont son ouvrage. La terre lui appartient, les peuples sont ses fermiers. Il a dicté la loi du travail et proscrit le prêt à intérêt. Il a limité la quantité de terre que chaque homme peut transmettre à ses enfants ou posséder par voie d'acquet; de lui viennent les seules règles de la vie sociale qui puissent assurer à tous les Juifs le bien être et la liberté. Mais il n'y a qu'un Dieu et l'esclavage, la misère et l'opprobre, voilà le lot des peuples matérialistes, des adorateurs des images. Esclave en Egypte, le Juif est élevé par Moïse à la théologie la plus grande; il devient de prime saut l'égal des savants des sanctuaires de Thèbes et de Memphis, Il n'entre pas dans une voie nouvelle, il ne fait que renouveler alliance avec le tout-puissant d'Abraham et de Jacob. Plus on étudie l'œuvre de ce grand homme, plus l'on se sent pénétré de reconnaissance et d'admiration.

La théologie de Moïse est complète; elle embrasse tout, elle dit l'essence de Dieu, raconte la Genèse, donne un code moral et formule avec précision les formes sociales de la Judée; elle embrasse toutes les manifestations de notre être dans l'espace et dans le temps; elle est encyclopédique.

Les druides sont les mages et les patriarches d'occident. L'histoire prouvera peut-être un jour, qu'ils avaient puisé en Chaldée et en Egypte leurs connaissances cosmogoniques et leur croyance à la vie universelle.

Bouddha fait faire un pas à l'Inde arriérée et jette quelques grains de ferment dans cette immense civilisation de Brahma prête à se pétrifier.

Pythagore résume en lui le savoir et les pressentiments les plus élevés de son époque. Il prend et réforme la doctrine des Egyptiens sur la vie universelle, pour l'enseigner comme elle ne le sera plus après sa mort qu'au bout de 2,500 ans. Il n'omet rien. Jamais intelligence humaine ne fut plus complète. Il a deviné les cieux, compris l'homme, donné un idéal à l'humanité, enseigné aussi lui le chaste amour, la vie des âmes et la pureté du cœur, Il veut pour la grande patrie humaine des citoyens beaux, sains et vertueux ; il sait le procédé de la trempe d'acier à donner aux chefs, aux guides des peuples, et pendant 40 ans, il soumet la Grèce entière à la souveraineté de la raison, acceptant les religions et les institutions telles quelles, des peuples de la Grèce, pour en déduire par une série de transformations bien graduées, une religion plus philosophique et des lois plus en harmonie avec l'avenir de l'humanité, mais il néglige d'appuyer cette pensée nouvelle qu'il enseignait à la Grèce sur des intérêts nouveaux, et il périt avec presque tous ses disciples, victime d'une générosité trop grande, d'une conduite plus philosophique que politique.

Pythagore, avait négligé les traditions ; Jésus renoue leur fil antique. En lui, Moïse et Zoroastre trouvent un terrain commun que saint Matthieu et surtout saint Paul, sauront rendre palpable. Il y a de saintes promesses, il sera leur réalisation. Il y a des espérances, il saura les justifier. L'on attend un messie prédit par les prophètes, il saura mourir sur la croix pour l'être en réalité, pour donner une sanction parfaite à sa parole. Peu de mots résument toute sa doctrine et toute son œuvre. Les

arts, la science, l'industrie, la religion domine tout, parce qu'elle embrasse tout.

Mais la religion, ce n'est pas seulement la foi en Dieu et l'espérance en Dieu ; c'est avant tout et pardessus tout la charité, c'est-à-dire la sociabilité passionnée de Pythagore et l'ardente fraternité des Esséniens.

La véritable pensée chrétienne, et universelle ou catholique, c'est donc que la charité de christ doit régénérer les individus et la société, transformer les peuples en un seul peuple et créer l'humanité. Sous une modeste apparence elle est encyclopédique.

Jésus, s'est posé comme le fils de, Dieu comme son verbe, parce qu'il sentait en lui la parole du Père et la puissance de le prouver.

Depuis sa venue, deux opinions, deux doctrines ont seules droit à partager le monde des penseurs et des sages. Il faut être chrétien ou pythagoricien, et ce qu'il y a d'admirable dans les routes tracées par la Providence, c'est que les deux voies d'avenir, la foi et la science, aboutissent à une même morale, à un même socialisme, convergeant chaque jour davantage l'une vers l'autre.

Sous le nom d'Odin, un nouveau patriarche, un nouveau druide, essaie de rajeunir la pensée que les Gaulois avaient fait triompher depuis la Thrace jusqu'aux colonnes d'Hercule. Poète, prophète et guerrier, il devient pour les peuples monogames du nord, ce que Mahomet sera plus tard pour les peuples polygames du Midi.

Dans l'Inde, les classes laborieusés étaient condamnées à une éternalle infériorité. L'Arie et la Grèce brisent cette chaîne de fer, et tout en conservant des esclaves, elles permettent l'affranchissement.

Le Christianisme transforme l'esclave en serf. Il ne devient pas plus heureux matériellement, mais spirituellement rachetées par l'industrie, les classes laborieuses sont arrivées au prolétariat.

La constance du dualisme, ce que l'on pourrait appeler la polarité universelle, est une manière d'envisager

toute vie qui a son aspect philosophique. L'Orient et l'Occident sont deux termes historiques qui nous rappellent l'état actuel de la Turquie, la lutte des croisades et la révélation de Mahomet. Cette révélation n'est-ce qu'une hérésie chrétienne ou bien le prophète des Arabes ne se serait-il point proposé pour but de résoudre des difficultés dont le judaïsme et le chrisitanisme ne pouvaient triompher, par un retour a une religion simple et philosophique dans les dogmes et dans la pratique, mais de nature à passionner les hommes de sa contrée, par la promesse d'une seconde vie pleine de jouissances et de voluptés ? L'islamisme n'aurait-il pas eu pour résultat de combattre l'idolâtrie et de se prêter beaucoup mieux que le christianisme à la conquête des races inférieures de l'Afrique et des Indes ?

Gardons nous, de juger les musulmans éclairés, les chefs de la religion, par les dévôts inintelligents. Sachons comprendre, qu'il valait bien mieux en Orient, inscrire la polygamie dans la loi que de la tolérer dans les mœurs à la manière européenne. Cette polygamie, sera longtemps encore, le seul moyen social d'élever à l'égalité politique, dans la même contrée, des hommes de couleurs et de races différentes. N'oublions pas enfin que le déisme pur de Mahomet, a exercé dans le monde un immense pouvoir par les armes et ce qui est bien autrement respectable, par ses profondes études dans toutes les branches du savoir ; et qu'il fait en ce moment la conquête religieuse de l'Afrique.

Entre Jésus, Mahomet et la démocratie française, que d'hommes, parmi lesquels Charlemagne dresse sa tête organisatrice !... Et maintenant que de choses sans noms, que d'inventions qui fécondent les idées, quelle nombreuse série de découvertes en physiologie, en astronomie, en mathématiques, en magnétisme, en horlogerie, en procédés industriels de toutes sortes ; que de soulèvements dans l'ordre moral, que de commotions répétées, destinées à annoncer la grande révolution française !....

Qu'ils sont éminents tous les talents du moyen-âge de la réforme, des derniers siècles et de l'encyclopédie!!! Mais Dieu quel changement dans les formes du progrès! Voici un peuple, qui se croit le Christ des nations, qui le dit et qui le prouve par tous les héroïsmes possibles, par tous les genres de dévouement. Citoyens de l'avenir, salut à la bannière nouvelle : c'est la convention, ce sont les demi-dieux nos pères, qui nous lèguent pour testament et les discours de Robespierre et la déclaration des droits. La pierre du sépulcre se soulève, un tremblement immense se fait dans le monde, l'ancienne société est prise de frissons et partout l'autorité chancelle. A défaut de charrue, le sabre laboure le sol de la vieille Europe. L'Afrique et l'Asie, les terres saintes d'Egypte et de Judée en ont tressailli. La migration des âmes et leur renaissance en l'humanité semblent se vérifier. Voici que l'on enseigne à nouveau la mécanique céleste, les séries animales, les créations par transformations, l'unité de plan des espèces et par dessus tout la grande unité de la nature. L'on étudie, l'on creuse le ciel et la terre ; l'homme est disséqué, anatomisé dans son corps et dans son intelligence ; et la charité du Christ, incarnée dans le Christ peuple, s'empare de toutes les découvertes pour les faire profiter aux nations. Tout se socialise et l'influence de l'individualisme s'affaiblit d'autant. C'est au nom d'une puissante association d'intelligences, c'est au nom de savants, d'industriels et d'artistes d'un haut mérite que le Saint-Simonisme sème dans le monde sa religieuse parole sous la paternelle direction d'Enfantin. Pierre Leroux et Jean Reynaud ne sont pas seulement des hommes éminents, mais encore la représentation la plus élevée des groupes d'hommes vigoureux qui les entourent et les appuient. Seul, Fourrier semblait condamné à l'impuissance, mais cette brillante série, qui compte dans son sein les Considérant, les Jules le Chevalier, les Victor Meunier, les Toussenel, les Vidal, les Hennequin, les Cantagrel, va lui venir en aide et donner aux attractions

de sa doctrine la destinée qu'elles réclament. Le vieux catholicisme se rajeunit en Buchez ; mais Buchez ce n'est pas un homme, c'est le nom générique d'une foule de ces vrais chrétiens qui veulent retremper la religion du Sauveur dans les saintes eaux de son baptême. De lui sont issus Chevé, Corbon, Pascal et bon nombre d'autres.

Faudra-t-il considérer Lamennais comme un penseur isolé? N'est-ce pas plutôt, cette source vive et abondante, d'où s'écoule d'abord une éloquente plainte contre l'indifférence en matière de religion? Barrée dans son cours par l'éboulement d'une montagne minée par les ans, elle ne disparaît aux yeux, que pour reparaître à quelque distance, plus vive et plus impétueuse que jamais, féconde à désaltérer tous ceux qui avaient soif de véritable christianisme et à donner naissance à mille sources nouvelles de savoir et de philosophie. Auguste Comte, Raspail, Cabet et Proudhon ne sont eux-mêmes, malgré leur profonde individualité, que les têtes de groupes nombreux et puissants. Arrière donc les individus: place aux groupes, place aux tribus, place à la commune. Pour la gloire ou pour le martyre, l'association est prête; il lui faut la couronne des rois où l'auréole des saints apôtres et souvent toutes les deux deviennent son partage. Après Jésus, c'étaient de simples individus, que la foi conduisait au supplice. Aujourd'hui ce sont des peuples entiers, Polonais, Milanais, Romains et Hongrois qui cueillent la palme sanglante du nouveau baptême égorgés par ordre des Nérons de l'époque. Tous appellent de leurs vœux le règne de Dieu sur la terre, ce nouveau monde promis et décrit par les prophètes des temps anciens et modernes. Mais plus que jamais la pierre du sépulcre s'agite et se soulève : est ce une vision fantastique, est-ce un songe, un rêve les yeux ouverts !!!... Que vois-je! N'est-ce point l'image du Christ que l'on arrache à d'indignes prêtres de notre époque tout couverts du sang des peuples, pour la porter au sommet d'une pyramide, sur laquelle se lisent les noms les plus glorieux

des prêtres des savants et des socialistes de tous les âges?..... Je m'oublie.

Ah! quoi qu'on fasse, est-il possible de vivre froidement et sans agitations fiévreuses, au milieu de ce monde en travail, au sein de cette société qui pousse des cris, aux déchirantes douleurs de son enfantement laborieux.

. . . . . .

. . . . . .

Ce serait une grande erreur, de croire à un secret mystérieux, pour déduire le terme prochain de la série sociale, de celui qui s'accomplit en ce jour. Le corps humain dans ses progrès embryogéniques, marche vers la vie de l'homme par le développement de tout son être; ainsi bien évidemment le corps social actuel, ce germe de l'avenir, s'avance vers cette vie nouvelle qui devra réaliser l'unité des peuples, en donnant à chaque organe, à chaque mollécule sociale selon ses besoins justifiés par son travail.

Les affinités que l'on confond souvent à tort avec la gravitation, représentent les forces intimes de la vie et demandent pour agir le rapprochement des mollécules.

C'est ainsi qu'elles produisent les combinaisons chimiques, les organes des végétaux et des animaux, et dans un troisième ordre la famille.

Leur action prolongée, produit les cristaux, les individualités végétales et animales, les tribus et les communes.

La cristallisation, produit des minéraux, que leurs axes distribuent en six classes.

Les axes jouent un rôle immense dans les séries végétales; chez les animaux, dans la série des vertébrés, l'axe devient la partie dominante, le pivot de l'économie.

Dans le corps social il y a analogie. Chaque commune s'est formée et se formera de plus en plus dans des conditions de chasse, de pêche, d'agriculture, d'industrie minière, manufacturière ou commerciale qui lui serviront d'axe ou de pivot, qui rapprocheront les hommes en socia-

lisant leurs habitations, leurs moyens de travail, d'éducation, de plaisirs, d'études religieuses ou scientifiques.

Ici comme partout, la série fera naître les harmonies et les attractions, sous l'influence vivifiante de la sociabilité, produiront encore ce que l'on appelle la destinée. Le socialisme et l'égoisme, les droits de tous et de chacun, mieux pondérés qu'aujourd'hui consacreront la liberté sociale tout en sauvegardant la spontanéité individuelle et la révolution du socialisme triomphera fatalement, parce qu'elle aura pour appui tous les intérêts légitimes auxquels elle est appelée à donner satisfaction.

Chaque jour, il y aura, quoiqu'on fasse, en vertu des lois immuables et invincibles de la nature, en vertu des affinités sociales représentées activement dans l'humanité et personnifiées par la charité du Christ, un progrès constant.

L'homme, conquerra de nouvelles espèces végétales et de nouvelles espèces animales. Pour ses besoins de toute nature, il modifiera profondément celles qu'il a conquises, de manière à produire des variétés aussi utiles que nombreuses; il saura mieux exploiter qu'aujourd'hui toutes les richesses déposées dans les 28 couches de terrains qui forment la partie connue de l'écorce du globe. Conduit par l'unité de la science, de la religion et de la philosophie, il saura mieux diriger ses penchants, mieux utiliser ses passions, mieux employer sa force. Il agira de manière à précipiter la réforme du passé et le règne du progrès; car il y aura progrès.

Dans la nourriture, l'abri, le vêtement des classes actuellement pauvres; dans l'éducation physique, morale et intellectuelle de tous; dans l'enseignement religieux, scientifique et professionnel; dans l'éducation, les fêtes publiques et la réforme pénitentiaire; dans l'organisation de la production et de la consommation; dans l'utilisation des substances aujourd'hui perdues; dans l'agriculture, l'industrie et le commerce; dans l'exploitation des grandes

forces de la nature, destinées à venir en aide aux associations humaines; dans les routes, les canaux, les chemins de fer, les postes et les télégraphes, et dans leur appropriation à tous; dans la baisse de l'intérêt de l'argent; dans l'organisation du crédit; dans la réduction croissante de l'influence du capital; dans la prédominance du travail; dans la création d'immenses travaux publics; dans la spécialisation des associations; dans leurs échanges et leurs relations réciproques; dans les couvents nouveaux de notre nouvelle humanité, tels que les sociétés icariennes ou phalanstériennes, où les donneurs de règles de vie expérimenteront à l'avenir toutes les réformes sociales.

Ces progrès, rapprocheront les hommes et leurs habitations, supprimeront le morcellement des terres et du travail, l'égoïsme et l'individualisme sous toutes leurs formes habituelles. La guerre et les armées seront transformées; les banques, d'individuelles deviendront sociales. Une assurance générale et des revenus sociaux remplaceront nos impôts actuels. L'émulation succèdera à cette guerre d'industrie que l'on appelle concurrence, et chaque homme, venant en ce monde certain d'avoir de l'éducation, une fonction, puis une retraite, se trouvera débarassé par une providence sociale, des limbes de l'erreur et des langes de la misère. Ainsi l'humanité, s'élèvera vers Dieu, embellissant ce globe dont elle est la fermière et s'associant aux forces créatrices de la providence, dans la mesure exacte de ses affinités, représentées par sa puissance intellectuelle et son amour.

RÉVÉLATION DES VÉDAS.

Les premières tribus qui ont donné naissance aux peuples de la race caucasienne, habitaient au pied des hautes

montagnes de l'Asie. Naturellement prédisposées aux combinaisons métaphysiques de l'esprit, dont elles ont donné de nombreuses preuves, dans la création de leurs langues si habilement et si grammaticalement organisées et dans l'invention de leurs alphabets, frappées incessamment des grandeurs de la nature, qui s'offrait à leurs regards sous les aspects les plus variés, elles durent apporter dans l'examen et la coordination de leurs institutions religieuses, l'esprit philosophique qui leur était spécial et qui caractérise encore aujourd'hui leurs descendants. Elles ont donc dû vénérer d'abord tout ce qui était grand, tout ce qui impressionnait leur intelligence, tout ce qui étonnait leur imagination; mais comment étudier les merveilles de la création, comment voir tous les jours la vie naître et disparaître, pour reparaître encore dans cette matière, qui est tantôt humus, tantôt végétal, tantôt animal, puis humus de nouveau; comment assister au spectacle des nuages qui nous rapportent incessamment sur les ailes des vents, les eaux que nos fleuves conduisent à la mer et qui les déposent sous forme de pluie sur nos coteaux, sous forme de pluie congelée pendant l'hiver, ou même en été sur les hautes montagnes des continents; sans arriver de suite à considérer comme au-dessus de nous toutes ces manifestations de la nature? Plus on y réfléchit, plus l'on est disposé à croire que chez des peuples intelligents le fétichisme a eu promptement un caractère général et qu'il s'est exercé sur la nature entière, passant avec rapidité et presque sans transition à l'état de panthéisme. Mais des hommes qui raisonnent sur l'abstrait, qui étudient une langue et une grammaire, le positif et le figuré, qui rencontrent sans cesse les choses que les sens peuvent atteindre, et l'ordre immatériel qui n'est accesible qu'à l'esprit, ne pouvaient être de purs matérialistes. Le panthéisme spiritualiste des Védas est, donc issu naturellement et nécessairement de ces diverses conditions. N'oublions jamais en étudiant les premiers âges, que l'homme est né avec un penchant

naturel pour la vénération et que cette propension innée, a dû aller au devant des impressions du monde extérieur pour la création d'une première religion telle quelle. Ce n'est donc pas dans une dérogation aux lois de la nature, mais au contraire dans l'organisation cérébro-intellectuelle de notre espèce, dans les rapports des premiers hommes et des premières tribus avec la nature ambiante et avec elles-mêmes, que se trouve l'explication naturelle de la création des religions, des langues, des alphabets, des premières organisations sociales et des premières idées sur Dieu, le monde et l'humanité.

L'idée de la vie individuelle, du moi, l'idée d'une vie plus générale, du monde, de l'univers, qui enveloppe et renferme le moi; les rapports du moi avec le non moi, de l'homme avec l'univers, ont donc été naturellement les premières pensées religieuses des premiers philosophes de l'humanité. C'est donc en réalité la vie qui les a préoccupés tout d'abord, et si toutes les religions dignes d'être étudiées, procèdent d'un premier centre de révélation, toutes les religions, que le vulgaire le sache ou l'ignore, ont donc la vie pour objet, pour fond de leurs études; mais le temps qui s'écoule, présente incessamment trois phases, le passé, le présent, l'avenir, ou deux termes, le passé et l'avenir, reliés par un troisième, le présent, rapport analogue à ceux qui relient chaque *moi* de l'humanité au grand univers. La trinité, ou ce qui revient au même le dualisme éternel et universel, aux deux termes reliés par un troisième, ce n'est donc pas un rêve d'hier mais une conception de tous les temps et de tous les lieux où l'on a philosophié.

Les védas, au nombre de quatre, sont les livres les plus vénérés de l'Inde. La langue dans laquelle ils sont écrits n'est plus parlée. L'alphabet dont on a fait usage pour les transcrire n'est plus usité; tout prouve qu'ils remontent à la plus haute antiquité et cependant, rien n'établit d'une manière positive que nous possédions encore ce que nous appellerions volontiers leur première

édition. L'oupnek'hat est le résumé de ce qu'il y a de plus élevé dans ce dépôt sacré de la première révélation. Traduit en persan pour l'édification religieuse du musulman Mohammed-dara-Schekouh qui avait en vain cherché dans le coran, la bible et l'évangile les préceptes qu'il désirait connaître sur la doctrine *de l'union à Dieu*, ce livre nous a été apporté en France par Anquetil Duperron, qui en a fait une traduction latine difficile à lire. Cette traduction a été mise en français par Lanjuinais et nous croyons utile d'en extraire les passages suivants :

« Dieu est le créateur. Son nom mytérieux est *Aum*, il » faut le prononcer en TROIS TEMPS. Ayant appris ce mot, » méditez le aussitôt, car c'est le mot par excellence. » C'est pourquoi dans le Sâma veda (3me veda) on le » prononce d'une voix haute, avec mélodie.

» Ce mot *Aum* comprend les trois védas.

» On appelle aussi Dieu *âtmâ*, l'âme par excellence. » On l'appelle encore l'esprit, l'âme universelle, l'âme des » âmes, le créateur ; c'est-à-dire l'agent par excellence, » car c'est lui qui agit dans toutes nos actions et nos » perceptions. On l'appelle aussi joie sans fin, illusion, » à cause du monde matériel qui est la figure de Dieu, » de ce monde, qui paraît exister et qui n'existe pas. Il » est la forme de la lumière, la forme de la vérité, la » forme de la science, la forme de la joie.

» Dieu remplit tout, il est dans tout, et au-delà de » tout. Il est l'ancien, il est mâle et femelle, il a tout fait » et n'a pas été fait, il est immortel, il n'a pas de sens » intérieurs ni de sens extérieurs, il est pur, il est subtil, » plus subtil que tous les êtres, il est l'être universel et » unique sans dualité.

» On sait que tout, on possède tout, on mange tout » quand on sait que ce qui se nourrit et ce qui est mangé, » c'est le créateur lui-même qui est partout, sous des » formes différentes. »

Remarquons dans ce qui précède trois choses : tout d'abord l'idée panthéistique, Dieu est à la fois créateur

et création, esprit et matière ; en second lieu, le premier rudiment d'une trinité dans un mot composé de trois lettres *Aum*, que l'on prononce en trois temps ; En troisième lieu, le premier germe de la pensée eucharistique, renfermé dans le dernier paragraphe.

« Dieu, pour les ignorants, a deux figures et six » qualités. Deux figures, c'est-à-dire qu'il est avec forme » et sans forme. Six qualités, c'est-à-dire qu'il est mortel » et immortel, fini et infini, ce qu'il y a de plus extérieur » et ce qu'il y a de plus intérieur.

» Le créateur est le temps ; il a deux formes. L'une le » temps, et l'autre sans temps. Avant le soleil, il n'y » avait pas de temps, depuis le soleil, le temps existe. » — Il y a diverses parties du temps : Le clin d'œil, le » gheri (24 minutes), l'heure (60 minutes), le pher ou » huitième d'un jour, puis le jour, la nuit, le mois, » l'année qui est de 12 mois. »

Cette division n'étant pas celle qui se trouve dans les livres de Manou ou lois de Manou, ce point de l'Oupnek'hat demande à être soigneusement examiné.

« Dieu a fait les sept étages du paradis, les sept mers » qui environnent l'Océan, il y a sept étages de la terre.

» Le feu, l'air, le soleil, le temps, l'eau, la respiration, » l'aliment, Brahmâ, Vichnou et Mahâdevâ, tout celà » c'est le créateur ; il est immense, il n'aura point de fin, » il n'a point de corps. »

LA CRÉATION.

« Tout ce monde est le créateur, vient du créateur, y subsiste et y retourne.

» Avant la création, le créateur était en silence méditant sur lui-même ; il prononça le mot *Aum*, nom de Dieu, dans lequel existent les trois mondes. Avant tout, était l'être parfait, sans nom unique et sans pareil, sans vice et sans défaut.

« Il y a des ignorants qui disent que le monde au com-

mencement n'existait que dans son auteur, que le monde a été fait de rien; Oh! vous dont le désir est pur, comment se pourrait-il que du néant il vint quelque chose? Ce premier être unique et sans pareil fut tout au commencement.

» Il voulut se multiplier sous diverses formes, alors il fit sortir le feu de son être qui est lumière.

» Ce feu voulut se multiplier sous diverses formes et il fit sortir l'eau de lui-même, d'où vient que dans l'homme la sueur naît de la chaleur et il multiplia l'eau sous diverses formes.

» La terre parut ensuite et tout ce qui a vie ainsi que les œufs et les semences.....

.....

» Il voulut que tout corps fut composé de feu, d'eau et de terre. Il mit dans les corps les âmes qui sont antérieures aux corps et qui font une portion de l'âme universelle.

» Les corps prennent leur nom de l'un des trois éléments qui y dominent; ces trois éléments ne font qu'un.....

.....

» Dieu a créé le projapati qui est la figure ou l'apparence du monde.

» Les génies bons et mauvais et les hommes ont été faits du projapati.

» L'abordil n'y avait qu'une seule âme; c'est d'elle que sont venues toutes choses.

» Lorsqu'elle eut produit les divers corps, ils étaient comme des pierres, sans mouvement, sans respiration, comme des arbres sans vie.

» Il les pénétra de sa substance et ils eurent vie. »

LE MONDE.

» Outre ce monde visible, il y a le monde primitif, qui est le monde du créateur.

» Outre ce monde-ci, il y a le monde des ancêtres et le monde des bons génies (devas). Outre le monde terrestre, il y a le monde de l'atmosphère et le monde du paradis.

» Dans le paradis il y a deux fleuves et un arbre de vie.

» Le monde est ce qui est environné par une circonférence égale à trente-deux révolutions solaires.

» Au-delà est la mer, environnée d'un cercle égal a cent quatre-vingt-huit révolutions solaires, et là finit le monde.

» D'où vient ce monde? De l'éther. Tout vient de l'éther. Tout est dans l'éther. L'éther est plus grand que tout. Il est infini, il est votre âme.

» Le lieu, le temps, le corps périssent; l'être qui n'a pas été fait ne périt point.

» Quand le monde est sorti du maître du monde, il retourne s'y absorber.

» Le monde est le ventre d'*âtmâ* [de l'âme universelle]. Tout est dans l'*âtmâ*, la terre est son escabeau, il ne cesse pas d'exister; l'air est ses oreilles, le paradis est sa bouche. Cet être est plein de bien et de mal, et tout le monde est dans lui.

» Le monde n'est qu'une apparence, un mensonge; il n'y a de réel, que l'âme universelle qui se manifeste par l'apparence du monde. »

LES HOMMES.

» L'homme est composé de corps et d'âme; cette doctrine règne dans tout l'Oupnek'hat. »

DU CORPS ET DE L'AME.

» L'air, les nuages, la foudre ne sont point des corps. Ils sont sortis de l'éther; et se joignant à la lumière du soleil, ils reprennent ainsi leur forme originelle; de même, l'âme séparée du corps et délivrée de la nécessité d'en prendre un autre, devient lumière, et reprend ainsi son état originel.

» Le corps meurt, l'âme ne meurt pas; elle ne dépend point du corps; le corps n'est que la maison de l'âme. Lors que l'âme s'unit au corps, elle devient sujette au

plaisir et à la douleur. Lorsqu'elle en est séparée, elle n'a ni douleur ni plaisir.

» L'âme à cause de sa liaison avec le corps, s'appelle *djiou âtmà* (âme vitale). Lorsqu'elle est absorbée dans l'être-lumière, elle est l'âme de toutes choses ; tous les plaisirs lui sont faciles. C'est elle qui jouit dans toutes les jouissances des êtres heureux ; elle ne se souvient plus qu'elle a eu un corps : alors c'est elle qui anime tous les corps ; elle voit de tous les yeux, elle sent par tous les organes des êtres sensibles.

» Quiconque connaît ainsi l'âme universelle, tous ses vœux seront accomplis.

» L'homme tient de sa mère le sang, la chair et la peau ; il tient de son père les os, la moëlle et la semence.

» La vie consiste dans la respiration. Dites cela devant un arbre sec, et il reverdira ; ses feuilles et ses rameaux croîtront (Manière hyperbolique d'affirmer une chose). La respiration maintient tous les sens de l'homme, comme le moyeu maintient tous les rayons de la roue. La respiration est Dieu, adorez-le, etc.

» Nous avons trois corps: Le corps grossier (*Asthoul, Asthoula*), le corps vivant et agissant (*Karn, Karana*), et le corps subtil ou presque spirituel (*Soutchem, Soukchma*).

» Les sens sont formés de l'âme universelle, et leur mouvement est le sien. C'est elle qui les comprime devant nous : elle est aussi les objets des sens. C'est elle qui, avec ses cinq rayons, qui sont nos cinq sens, attire tout à elle.

» Les aliments étant consommés, la partie grossière devient excrément, la partie moyenne chair, et la partie subtile âme. Comme la partie supérieure du lait battu est la crême et le beurre, de même la partie subtile des aliments devient âme, respiration et parole. Si on s'abstient de manger, on perd la mémoire et la parole.

» L'âme s'en va en respiration, la respiration s'en va en chaleur, la chaleur va dans le grand génie, et ce grand génie est toutes choses, il est l'âme universelle, et vous êtes

vous même cette âme. Voilà le grand mot (*le mahâvâkya, magna vox*).

» Les sens sont comparés aux *devas* et aux *asouras*, selon qu'ils tendent à connaître Dieu et à observer sa loi, ou qu'ils sont livrés aux désirs, à la volonté de l'homme, à la volupté. Un de nos sens étant soumis au bien, peut amener la soumission des autres.

» L'âme est dans le cœur, elle est excessivement petite, plus petite qu'un grain de riz, plus petite qu'un grain de *schanakaha*; mais l'âme universelle est plus grande que la terre, que l'atmosphère, que le paradis, que tous les mondes. Elle fait tout, elle a tous les désirs, elle sent tous les goûts, toutes les odeurs, elle embrasse tout : voilà votre âme, c'est le créateur même.

» L'âme végétative (*bhoûtâtmâ*) fait les actions des sens; mais c'est l'âme universelle qui les lui fait faire. Celle-ci donne sa qualité au corps, et ne prend point la qualité des corps; les corps sont multipliés sans qu'elle le soit. L'âme végétative parait multipliée, à cause du mélange des trois qualités (créatrice, conservatrice et destructrice), dont le juste mélange entretient la vie.

» Avant que l'âme entre dans le corps, le corps ne connaît point; il est dans les ténèbres.

» Dans cette ville de Dieu, qui est le corps de l'homme, il y a un petit cabinet semblable à la fleur du *nymphæa*; dans ce petit cabinet est une portion d'éther, une portion de l'âme universelle.

» La vie de l'homme est de cent ans. »

DESTINATION DE L'HOMME.

» Chaque homme doit se dire : J'étais le créateur, puissé-je le redevenir! Il doit se dire : je vais dans la compagnie du créateur, je vais habiter sa maison, je suis l'âme du roi, l'âme de tout l'univers, l'âme des âmes; puissé-je obtenir ma délivrance, et n'être plus lié à un corps. Celui qui connait le créateur, le vrai savant, quand il meurt,

retourne à l'âme universelle, reprend un nouveau corps. Celui-là seul qui connaît bien le créateur y est de suite absorbé. Qui ne connaît pas l'âme universelle, quelque savant qu'il soit d'ailleurs, est dans les plus épaisses ténèbres.

» A la mort de l'homme, le *djiou (jiva) âtmâ* devient triste à cause de l'affection qu'il a pour le corps. La personne devient sans connaissance, et le *djiou (jiva) âtmâ* prenant avec lui ce qu'il y a de plus pur dans les sens, se retire au cœur, qui est le siège de l'âme. La vue se réunit au corps subtil du mourant, et la faculté de voir retourne au soleil. L'odorat se réunit au corps subtil, et la faculté de sentir les odeurs retourne à la terre. Le sens du goût se réunit au corps subtil, et la faculté de goûter retourne à l'eau. La parole se réunit, etc., et retourne à l'air. L'ouie se, etc., et retourne à l'atmosphère. La pensée se, etc., et retourne à la lune ; l'intelligence se, etc., et retourne à l'éther. L'âme, le *djiou (jiva) âtmâ* qui, entrée par l'ouverture existant au milieu du cœur, y demeurait, se retire en forme de lumière par la fontanelle. Si l'homme a fait des œuvres qui conduisent au monde du créateur, l'âme va dans le monde du créateur. Ainsi l'âme va dans le monde auquel appartiennent ses œuvres ; ensuite la respiration et l'action des sens cessent, et le *djiou (jiva) âtmâ* prend un autre corps semblable au précédent, le premier qu'il trouve.

» Celui qui a connu le créateur, lorsqu'il vient à mourir, va se réunir à l'être universel dans les régions célestes, conduit par les anges de la lumière et du jour, par celui de la lune en croissant, et par ceux des mois, pendant lesquels, le soleil allant au nord, la lumière croît le jour et la nuit.

» L'ignorant, celui qui n'a pas connu Dieu, qui a cherché le fruit des œuvres, descend aux lieux inférieurs, conduit par les génies de la fumée, de la nuit, de la lune, en decours, et des six mois pendant lesquels, le soleil allant au midi, la lumière décroît le jour et la nuit...

Les lieux inférieurs (l'enfer), c'est ce monde où les âmes de ceux qui n'ont point connu Dieu, prennent des corps de vers, de papillons, de chiens, de couleuvres et d'autres animaux.

» La récompense due aux œuvres bonnes ou mauvaises, est comme les flots de la mer, nul ne peut y mettre obstacle ; elle est comme un cordage qui lie l'auteur des œuvres, et qu'on ne peut rompre, comme la mort, qu'aucun effort ne peut dompter. Celui que le serpent noir a mordu ne recouvre pas le sentiment ; de même celui qui a perdu le sentiment par le venin de la volupté ne peut recouvrer le sentiment.

» Il ne sert de rien à l'homme d'entendre, de voir, de goûter, de toucher, de sentir ce qui semble agréable. L'âme dans ses jouissances oublie sa noble source, l'âme universelle à laquelle elle doit retourner.

» Le corps doit périr, il est la cause de tous nos vices et de toutes nos souffrances ; pourquoi donc l'âme liée au corps chercherait-elle des plaisirs corporels ?

» Tout ce qui tombe sous les sens passe comme des insectes, comme les fruits de la terre ; que peut-il donc y avoir de bon dans tout ce qui tombe sous les sens ?

» Les rois, les généraux meurent comme les autres hommes, et n'emportent rien de leurs richesses.

» Il semble que les bons génies et les mauvais passeront aussi.

» Les mers qui entourent l'océan seront un jour desséchées.

» Les montagnes tomberont ; l'étoile polaire changera de lieu.

» A quoi donc sert d'avoir ici-bas des désirs et d'y chercher les plaisirs ? Livrez-vous à vos désirs, abandonnez-vous à toutes les voluptés, vous ne faites que vous astreindre à contracter en mourant de nouveaux liens avec d'autres corps et avec d'autres mondes. Il n'y a source de paix et de salut que dans la connaissance du créateur. »

Il suffit des citations qui précèdent, pour comprendre que la vie intellectuelle et physique de l'Inde était toute végétative, et que les Védas tels que nous les connaissons, ont dû subir des modifications au fur et à mesure que les opinions religieuses du pays soumis à leur autorité se modifiaient elles-mêmes sous l'influence des siècles. On leur accorde souvent sept mille ans d'existence avant Jésus-Christ, ce qui pourrait être exact, mais nous n'avons aucune donnée chronologique digne d'être invoquée pour assigner l'époque à laquelle cette théologie parut pour la première fois.

Les passages que nous avons transcrits, expliquent suffisamment les croyances des plus anciens habitants du centre de l'Asie, nous allons cependant y ajouter quelques compléments.

La musique chez les prêtres de Brahma faisait partie de l'éducation, tous l'avaient en grand honneur. Le clergé formait une vaste aristocratie que ne dirigeait aucun pape, aucun chef suprême. — Pour devenir prêtre il fallait être issu de la caste des Brahamanes et avoir subi sept années d'épreuves. Alors on recevait la bande humérale ; les cheveux étaient arrangés de manière à former un toupet tombant sur le front et par suite l'on avait le droit d'enseigner et de sacrifier. Après douze années de chasteté et de mortifications passées près d'un maître, le Brahamane pouvait se marier tout en continuant le service de l'autel. La lecture des livres sacrés était une obligation non seulement pour les prêtres mais aussi pour les castes élevées ; il n'était point permis d'en donner connaissance au peuple. Issu de la tête de Brahma, le clergé avait de droit le gouvernement de la société. Les guerriers ne représentaient dans l'organisme du Dieu, que le bras qui les avait produits ; et quand aux autres castes, elles étaient et sont encore aujourd'hui aussi infinies dans l'Inde, que les parties du corps de Brahma dont elles sont issues.

Les nombres paraissaient jouer un rôle important

dans la révélation de Brahma. Les Védas paraissent surtout attacher une grande importance aux chiffres 1, 3, 5, 7, 9, 10 ou deux fois cinq, 14 ou deux fois 7 et 32 que nous retrouverons dans les révélations subséquentes, soit qu'une tradition plus ou moins fidèle les y ait introduits, soit qu'ils dérivent dans toutes les théologies de l'étude des mêmes questions. Ces nombres, jouent aussi un rôle important dans l'œuvre pythagoricienne. Kæpler ne les dédaignait pas et de nos jours Fourrier a mieux fait ressortir encore que tout autre, comment ils se lient essentiellement aux principaux objets de nos méditations. Nous ne nous arrêterons pas à faire des rapprochements entre les questions de haute métaphysique soulevées par les Védas et tout ce qui a été écrit depuis notre ère et surtout depuis Descartes, Mallebranche, Spinosa. Simple narrateur des évolutions de l'esprit humain, nous nous bornerons à le présenter sous les diverses formes qu'il a successivement prises depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Il importe cependant de faire remarquer que les théologiens des Védas connaissaient l'extase ou ravissement en Dieu et qu'ils ont donné plusieurs procédés pour arriver à produire sur soi-même cet état que notre physiologie moderne a étudié avec un zèle soutenu, depuis 60 ans. Les Védas, et cela devait être, renferment à côté de la morale la plus pure, la justification de tous les crimes. Dieu étant tout à la fois, dans ce panthéisme des premiers âges, l'assassin qui frappe, la victime qui est immolée, l'intention perfide ou cupide qui dirige le bras du criminel et l'imprudence qui ne sait se mettre à l'abri, tout est en lui, tout est par lui, tout est lui, tout se trouve justifié. Aussi les Védas disent-ils expressément que celui qui voit Dieu et qui est en Dieu ne pèche pas quoiqu'il fasse. — Nous ne chercherons point ici à montrer l'influence de cette première révélation sur le sort des peuples auxquels elle s'appliquait. Qui oserait affirmer quelque chose de précis sur l'Inde telle qu'elle pouvait être il y a huit à neuf mille ans,

RÉVÉLATION DE ZOROASTRE.

Les naçkas, ou livres sacrés attribués à Zoroastre, sont écrits comme les védas dans une langue qui n'est plus parlée, avec un alphabet mort aussi comme cette langue. Comme les védas, ils sont l'objet d'une grande vénération et les populations qui les possèdent font remonter leur origine à la plus haute antiquité. Mais nous avons pour ces livres un moyen de fixer au moins approximativement leur date. Le grec Hermodore dit le platonicien, a établi dans son ouvrage sur les mathématiques, que Zoroastre avait vécu cinq mille ans avant la guerre de Troie. Hermippe qui avait étudié sérieusement les institutions des mages et leurs livres sacrés, reporte à la même date l'antiquité des naçkas. Plutarque partageait la même opinion. Au dire d'Aristote, Zoroastre avait vécu six mille ans avant Platon. Eudoxe, d'après Pline, était aussi du même avis et toute l'antiquité savante a partagé cette manière de voir. C'est donc bien à tort que l'on enseigne aujourd'hui jusque dans nos colléges que le révélateur de l'Ariane, le plus ancien des mages, était contemporain de Darius, roi ou tzar des Perses. A ceux qui voudraient des preuves plus complètes, nous conseillerons de lire le grand travail de Jean Reynaud, l'une des plus belles études de la théologie moderne; ils y trouveront une discussion très-approfondie de tout ce qui touche le prédécesseur de Moïse et de Jésus.

La langue Zend, dans laquelle sont écrits les naçkas, a les plus grands rapports avec le sanscrit. Son alphabet va aussi lui de gauche à droite, mais cette langue est moins polie, moins douce, moins agréable. Elle rappelle

fortement les peuples des montagnes ; elle est plus directement la mère de quelques-unes de nos langues européennes ; elle a d'ailleurs les mêmes racines que le sanscrit et c'est au moyen de cette communauté, que le savant Burnouf est parvenu à l'étudier et à la traduire.

Toute théologie pouvant se résumer en un petit nombre de concepts, nous dirons rapidement ceux que présente à l'esprit la lecture des naçkas.

Dieu, dans cette seconde révélation n'est plus comme dans les védas l'univers lui-même. C'est un pur esprit qui a rangé les choses qui sont sous nos yeux. Il est l'auteur des admirables harmonies de notre univers. Il est un, éternel et incorporel. Son nom sacré est Ahura Mazda, qu'on lisait Aurmudz sur les murs de Persépolis. L'antiquité grecque en avait fait Ormisdas et nous Ormudz. Il sait tout, il voit tout, il entend tout, mais il n'a créé ni la matière, ni l'espace, ni le temps, il n'a fait que leur donner la forme. Tout ce qu'il a produit est bon ; le mal n'est pas son ouvrage. Il règne seul dans l'empyrée, mais son royaume lui est disputé sur la terre par le chef des mauvais anges. Aussi n'est-ce pas dans ce séjour d'épreuves et de misères où l'homme a été placé pour mériter le bonheur par ses vertus, que nous pouvons acquérir l'idée complète du divin ordonnateur des choses.

Ce dogme, on le voit, est une admirable transition entre le panthéisme indien et la religion du Christ. Toutefois il n'a pas résolu le problème de la création. Mais passons outre.

Comme les planètes sont au nombre de six quand on en déduit le soleil, cette image brillante de la lumière divine, de même Ormudz est à la tête de six esprits ou archanges nommés aussi Amschaspands qui s'appellent la bonté, la vérité, la justice, la piété, la richesse, l'immortalité. Après ces puissances viennent les anges qui remplissent par milliers les espaces célestes, après eux, les saints et les hommes.

Au sortir des mains de Dieu, la terre était brillante et parée de verdure pour recevoir dignement ses habitants; elle ressemblait à un paradis, c'est-à-dire à un parc magnifique. L'Ariane, arrosée par des eaux vives et limpides et par la fontaine Ardouisour, était surtout un lieu de délices incomparable. Ormudz voulait le bien, il l'ordonnait, mais à peine eut-il parlé que le mal, le serpent, le génie de la mort, Arhiman en un mot, produisit contre lui neuf, neuf fois neuf, neuf mille neuf cent neuf mille, quatre-vingt-dix mille envies.

L'écrit saint en cet endroit, nous représente Dieu comme inquiet un instant sur l'avenir de l'humanité. Le doute traverse son âme, il hésite sur le sort de sa création et s'écrie, en regrettant d'avoir donné naissance *à son verbe*: Rends-moi mon premier état, ô, parole sainte! toi qui es toute lumière.

Tout en nous révélant la source du bien, par la bouche de son prophète, Dieu ne nous dit pas d'où est sorti le principe du mal; était-il co-éternel à Ormudz, était-il incréé? sous ce rapport, la théologie des Nackas est incomplète, mais l'infériorité de ce principe est bien établie.

Comme plus tard Satan dans la révélation catholique, c'est par l'orgueil qu'Arhiman se met en hostilité contre la Providence. Il ne nie pas Dieu, mais il se déclare indépendant. Tu es l'excellence, moi je suis le crime, lui dit-il.

Arhiman est le créateur du désordre et des mauvais anges; de lui procèdent l'impureté, la violence, l'avarice, la destruction, la famine, la colère, la pauvreté, la séduction, le rachitisme, la médisance et la calomnie.

Dieu pourrait-il voir d'un œil indifférent tant de calamités, tant de causes de misères destinées à affliger les hommes? Non sans doute, mais s'il n'est pas de son essence de haïr les coupables, il saura détester et combattre le crime, aussi ne cesse-t-il de prêcher à Arhiman l'obéissance et la soumission, lui promettant en échange le

pardon et l'oubli, quelque grande que soit sa culpabilité.

Le Dieu de Zoroastre est infini dans sa miséricorde, parce qu'il est infiniment bon. Aussi, point de peines éternelles, mais seulement un purgatoire d'où les faibles et les coupables, aidés des prières des bons, des saints et des anges, pourront sortir un jour pour entrer au sein de Dieu.

Cette conception est bien supérieure à celle des vedas, elle l'emporte même sur la croyance adoptée par le christianisme. Dieu étant infini, pour proportionner la peine à l'offense, il fallait un enfer, c'est-à-dire des punitions éternelles, ou bien il convenait, oubliant la dignité de l'offensé, que Dieu fut infini dans sa miséricorde. C'est ce dernier parti qu'avait adopté la théologie des Mages.

Remarquons le avant de passer outre, Ormudz veut le bien sur la terre, mais un dew ou mauvais ange a reçu d'Arhiman mission de présider à la famine, à la pauvreté, au rachitisme, à la séduction, à toutes les misères sociales qu'engendrent les mauvaises institutions des peuples. L'homme ayant pour devoir, de combattre de toutes ses forces et pendant toute sa vie, les effets des mauvais esprits, c'est en entrant dans cette voie qui s'appelle aujourd'hui le socialisme, qu'il acquerra des droits au bonheur d'une seconde existence. Pauvre humanité! c'est près de 9000 ans avant notre époque que l'Esprit-Saint, parlant par la bouche de l'un de ses inspirés, demandait comme de nos jours la supression du paupérisme et de la prostitution. Qu'on fait depuis les chefs des nations pour arriver à ce résultat? N'ont ils pas oublié complètement et les enseignements de la révélation et les conseils de la science?

Ormudz a peuplé le ciel d'anges ou de bons génies. Tous les hommes nés ou à naître y possèdent chacun leur protecteur spécial, le type de vertus auquel leurs efforts doivent tendre à ressembler. Jean Reynaud observe avec raison que c'est en faisant alliance avec ce dogme, que Jésus a pu répondre à ses disciples, étonnés de son respect pour la nature humaine, même dans la faiblesse

de l'enfance : « Je vous le dis en vérité, les anges de ces petits enfants sont dans le ciel. »

De cette croyance au culte des morts, il n'y a qu'un pas, et la théologie magdéenne l'avait fait aussi complet que possible. Rien de touchant comme son respect des tombeaux et sa vénération pour les âmes des justes. Les dix derniers jours de l'année étaient consacrés à leurs anges ou férouers. Un passage de l'oraison qu'on leur adressait à cette époque était plein d'une naïveté touchante et nous prouve que les peuples auxquels s'adressait Zoroastre avaient des mœurs agricoles et pastorales : « Qu'il y ait dans cette maison, disent les férouers bien-» veillants, ces anges descendus du ciel, un troupeau » formé d'une vache et de son veau, que le chef de la » famille possède un cheval rapide, un taureau vigoureux, » que ce soit un homme respecté, un homme sage, celui » qui nous offre sans cesse le sacrifice en portant à la » main le lait de sa vache et un vêtement, celui qui récite » la prière, qui fait obtenir la pureté. »

D'un bout à l'autre des nackas le fait théologique qui domine, c'est que chaque homme doit en s'enrôlant sous le drapeau d'Ormudz, devenir par son travail, ses prières et ses œuvres de miséricorde, l'allié, le coadjuteur des saints et des anges, le serviteur du vrai Dieu, l'ennemi d'Arhiman et des mauvais esprits. Le travail, producteur du bien être, doit recevoir les plus grands honneurs ; il chasse la misère, la pauvreté, les souffrances, en produisant les aliments nécessaires à l'homme. Il élève à Dieu ceux qui ont besoin de le connaître, il repousse Arhiman loin du séjour des humains, il réjouit le cœur bienveillant d'Ormudz en préparant l'abondance pour ses créatures. Honneur à celui qui cultive les champs ; ses mérites seront grands s'il laboure avec adresse, s'il fait pénétrer avant le soc de sa charrue, s'il divise parfaitement le sol où il veut semer, s'il plante des arbres fruitiers, s'il élève des animaux domestiques. Ils seront bien grands s'il cultive des blés, ils le deviendront

encore davantage s'il produit d'abondantes récoltes en forts grains ; et s'il peut arriver à fournir aux besoins des autres, ce sera plus que s'il avait offert à Dieu des milliers de sacrifices, le génie du mal en sera furieux et attéré.

La terre étant divisée en deux royaumes, celui de Dieu ou d'Ormudz, celui du djable ou d'Arhiman, tous les animaux dangereux ou nuisibles devaient être combattus par esprit de religion. Les Mages enseignaient au contraire que l'on doit avoir le plus grand soin des animaux domestiques. C'est une faute, c'est un péché véritable de les frapper, de ne pas faire leur litière avec soin. Procure aux troupeaux, dit Ormudz à son révélateur, les plaisirs, les pâturages, nourris ceux qui ne le sont pas, donne un berger à ceux qui en manquent ; l'homme et la femme qui feront cette bonne action auront le vent favorable.

L'on peut croire que sous le rapport de la constitution sociale, la révélation de Zoroastre l'emportait de beaucoup sur celle de Brahma, voici nos présomptions à cet égard : Dans l'Indé il y avait deux races très-différentes, l'une blanche et l'autre cuivrée. L'une qui avait apporté la science et la conquête, l'autre qui avait tout subi et pour laquelle c'était même un crime de chercher à lire les Védas. Le régime des castes indiennes était donc un fait très-explicable. Dans l'Ariane, au contraire, que trouvons-nous ? Des tribus à peiné fixées, composées de pasteurs et d'agriculteurs appartenant à la même race. Ici la servitude est possible, mais les castes ne peuvent être que le résultat de la juxta-position des hommes de professions différentes ; cette opinion ressort aussi de la théologie.

Dans l'Inde, la tête et le bras de Brahma produisirent les deux premières races, la cuisse et le pied les deux dernières Rien de pareil en Arie. Ormudz nous enseigne que tous les hommes sont sortis d'un même couple, c'est le mauvais esprit, c'est Arhiman qui a introduit sur la

terre le mal et l'infériorité. La fraternité qui n'existe pas, même en germe, dans le Brahmanisme, commence donc à se manifester dans l'Orient sous l'influence de la doctrine de Zoroastre ou Mazdéisme. Si tous les disciples du révélateur ne sont pas égaux en fait, tous sont égaux devant Dieu. Le plus infime a son ange au ciel tout comme le plus puissant, et tous ont le droit, sans exception, de porter le cordon sacré réservé aux prêtres seuls par Brahma. La religion de l'Arie était donc un véritable catholicisme; elle n'excluait personne, elle acceptait dans son sein tous les hommes de toutes les races, à tous elle enseignait le même Dieu, et tous ensemble réunis aux saints, aux anges et à l'Etre-Suprême, ne formaient qu'une seule milice, dont le travail et les prières devaient améliorer le sort des hommes et chasser de la terre le vice et la souffrance. Les femmes elles mêmes n'étaient point exclues de cette grande communion des fidèles. Libres de divorcer dans certains cas, de se remarier quand elles étaient veuves, elles pouvaient même s'élever, par la prière et l'étude des livres saints, à certaines fonctions sacerdotales. Les pères devaient veiller avec le plus grand soin sur le choix des époux de leurs filles, et si le mariage était prohibé entre frères et sœurs, il était au contraire recommandé entre les proches, même entre les cousins germains.

La liturgie des mages usait du feu et de l'eau, non qu'elle les fit adorer, mais elle les consacrait comme le fait encore aujourd'hui la liturgie chrétienne. Sous ce rapport il y a entre les deux cultes une grande ressemblance. Les védas nous ont offert le premier germe d'une eucharistie, nous le retrouvons, mais bien plus développé, chez les Mazdéens. Le premier nom que ceux-ci donnèrent à Dieu est celui de Hom; une plante qui croissait dans les montagnes lui était consacrée. Offert à la divinité avec les paroles sacramentelles le jus du hom devenait Dieu lui-même et tandis que les autres sacrements des Mazdéens ne procuraient que la pureté, celui-

ci donnait la vie. — Pour cette seule coupe que je te présente, dit en officiant le ministre du Seigneur, tenant en main le calice de la consécration, donne-moi ô mon Dieu jusqu'à dix pour un. Un fait bien digne de remarque, c'est que le saint sacrifice des Mazdéens ne se faisait pas au nom d'un seul, mais au nom de tous les assistants. La communauté des fidèles et des esprits purs y était toujours invoquée. Tels sont les principaux caractères de la révélation de Zoroastre. Que dirons-nous maintenant de ce grand homme, de ce Moïse des premiers âges. Etait-ce un imposteur voulant exploiter une religion nouvelle au sein des peuples; faut-il au contraire le considérer comme l'un de ces génies bienfaisants dont la haute intelligence a le privilège de plonger plus avant dans le passé et dans l'avenir que celle du vulgaire. L'enfance du genre humain comportait-elle une lumière plus brillante et n'a-t-il pas tout prévu selon son temps?

Deux grandes questions ont agité les savants, les philosophes et les théologiens de tous les pays. L'on a voulu et l'on veut savoir d'où vient le monde et où va le monde; d'où vient l'homme et où va l'homme. Tel est l'éternel problème de l'humanité. Zoroastre ne l'a pas entièrement résolu, mais les solutions qu'il a données lui ont fait un grand nom dans l'histoire et lui vaudront un jour la reconnaissance des peuples éclairés. La vie animique et morale manquait à la révélation indienne, Zoroastre a comblé cette lacune pour l'Arie; il a manqué de science, mais il n'est point resté vis-à-vis de la société à l'état de contemplation.

RÉVÉLATION EGYPTIENNE.

S'il faut en croire ce qui nous a été conservé par les Grecs des souvenirs de l'ancienne Egypte, l'histoire de

ce pays, remonterait à près de 24 mille ans avant notre ère. De ce longs cours de siècles, 18 mille années appartiendraient au règne des prêtres qui gouvernaient sous le nom des dieux, et six mille à peine, aux dynasties diverses qui ont successivement occupé le trône d'Egypte. Nous n'avons pas à nous occuper de vérifier ici cette ancienneté plus ou moins fabuleuse, constatons seulement que la chronologie du prêtre égyptien Manethon, qui fait remonter à environ 5867 ans avant Jésus-Christ le règne du roi Ménès, premier monarque de l'Egypte, se trouve confirmée par les assertions des historiens les plus recommandables de l'antiquité et par des monuments que l'Europe a aujourd'hui en sa possession. Cela posé, peu nous importe, puisque nous ne pouvons le vérifier en aucune façon, que le gouvernement des dieux ait duré plusieurs milliers d'années en plus ou en moins avant celui des monarques. Moins généreux cependant vis-à-vis des prêtres Egyptiens qu'ils ne l'étaient à l'égard d'eux-mêmes, nous doutons fort de l'antiquité qu'ils s'attribuent et nous croyons l'Egypte dérivée de l'Inde. Nos motifs sont assez nombreux, en voici quelques-uns:

En Egypte, comme dans l'Inde, nous trouvons deux races, l'une caucasienne, l'autre plus colorée, que les momies nous ont conservée et qui existe encore en Abyssinie. Cette seconde fortement cuivrée, est peut-être celle qui habite aussi diverses parties de l'Asie. En Egypte comme dans l'Inde nous trouvons une doctrine religieuse qui ne sort pas du sanctuaire et une seconde doctrine moins spirituelle, moins élevée, moins savante, qui domine le culte du peuple, dont elle règle les croyances. En Egypte comme dans l'Inde, les prêtres sont tout au début, et leur aristocratie, gouverne entièrement le reste de la société, dont ils disposent comme d'un troupeau. Si l'origine de l'Egypte, se perd dans une fabuleuse mythologie comme celle de l'Inde, ses rois, au premier desquels la chronologie nous permet de remonter, sont moins anciens que les rois de l'Arianne ou de l'Arie,

d'où nous devrions conclure, ou que l'émigration éthiopienne a eu lieu avant le schisme de Zoroastre, ou que si elle s'est accomplie postérieurement, elle est provenue de la partie de l'Inde, située à l'orient du fleuve Indus, de celle précisément où se trouvent des hommes cuivrés et le régime des castes. Combien d'autres points de ressemblance dans les questions de détail? Les prêtres sont mariés mais leurs femmes ne peuvent approcher de l'autel; il ne leur est même pas permis comme en Arie de prétendre à des positions spéciales; rien ne leur est réservé dans la hiérarchie sacerdatale. — Le même panthéisme dans l'Egypte et dans l'Inde conduit au culte du phallus à la déification de certains animaux, à la consécration du grand fleuve, à la sanctification de la mort que l'on se donne religieusement dans ses flots. Dans les deux contrées l'on croyait à la métempsycose, au jugement des morts, à la pesée des actions humaines. — Sans être identique, l'art a de nombreux points de contact, surtout pour la peinture et l'architecture.

Platon avait habité treize années chez les prêtres de Memphis, avant de revenir dans sa patrie. Rien de plus grave que son longage, et cependant, il affirme avoir vu dans les temples d'Egypte, des peintures qui dataient de dix mille ans Puis, dans la crainte, que l'on ne prenne cette expression, comme désignant seulement une haute antiquité, il a soin d'insister en disant qu'il s'agit d'un chiffre réel, et non d'une désignation vague. Platon ajoute même à cette occasion, que les peintures Egyptiennes sont toujours identiques, que l'art est enchaîné par la religion qui lui défend les changements. L'assertion du philosophe ne ferait pas remonter à moins de treize à quatorze mille ans la colonisation de l'Abyssinie, elle expliquerait du reste, pourquoi les prêtres Egyptiens ne possédaient pas les vedas ou livres sacrés de l'Inde, quoiqu'au fond leur religion fut la même.

Quelque soit cependant notre propension à considérer

l'Egypte comme une colonie, nous sommes loin de tenir les preuves que nous en apportons comme suffisantes. Notre opinion n'a pour elle que des présomptions, de simples probabilités. L'esprit humain étant partout identique dans ses facultés, doit procéder de la même manière ; il serait donc très-concevable que les phénomènes intellectuels qui se sont manifestés dans l'Inde, aient eu lieu une seconde fois sur la terre d'Egypte, sous l'influence de circonstances analogues, et chez des hommes très-rapprochés pour leur organisation des premiers disciples de Brahma. Si les noms d'Isis et d'Osiris, que certains théologues ont cru retrouver dans les poëmes de l'Inde, n'y figurent pas d'une manière reconnaissable, il est cependant vrai que l'évolution de ces divinités s'est faite selon la loi d'évolution des divinités de l'Inde, c'est à-dire par émanation, par déboitement. Tous les dieux mâles peuvent dans l'Inde rentrer dans le dieu primitif, et ainsi des dieux femelles. On dirait de leurs séries, deux longues-vues que les prêtres de ces contrées ont de plus en plus allongées pour les mettre à leur point.

En Egypte, tous les dieux sont un seul dieu, tous les astres un monde unique, le zodiaque est la représentation matérielle de la conception religieuse, la pyramide, le symbole de la hiérarchie des intelligences. — Douze grands dieux président au calendrier. Chacun d'eux a son mois, chacun d'eux a en sous ordre trois dieux secondaires. Les anges de Zoroastre sont ici remplacés par six ordres de démons au-dessous desquels se trouvent des esprits inférieurs quoique supérieurs à l'homme. L'Egypte elle-même a dans ses divisions matérielles et géographiques, quelque chose de la division astrologique du calendrier, et la vie de l'homme, comme le remarque judicieusement Creuzer, se trouve embrassée toute entière par une religion émanée en grande partie de l'étude des astres, expression que l'on peut cependant rectifier en disant : par une religion qui exprime la conception du temps sur la vie universelle. — Quoique l'Egypte ait les plus grands

rapports théologiques avec l'Inde, cependant elle en a aussi de très-considérables avec l'Arie. Son monde des esprits comprend de bons et de mauvais anges. Les nombres y ont un caractères religieux. La vie ne s'y termine pas à la mort et le rôle des anges près des hommes se continue au-delà du tombeau. Cependant ce foyer de civilisation a son caractère spécial et tranché; son panthéisme, bien supérieur à celui des Brahmanes est une intuition scientifique que notre siècle a cru pouvoir reproduire et qui a mérité les éloges de l'Allemagne savante. Peu de mots suffiront pour analyser cette doctrine.

Le monde, n'est point une matière inerte et inanimée, mais un être immense, doué d'une vie propre, d'une vie d'ensemble, dont toutes les parties possèdent des existences très-différentes, appropriées à leurs diverses fonctions. Les astres ne sont point des masses abruptes de matière, mais des êtres animés. Aussi les prêtres d'Egypte pouvaient et devaient-ils dire bien mieux encore que le philosophe de Genève, l'on retrouve Dieu dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

L'Egypte, avait comme l'Inde et comme l'Ariane ou Arie, la chûte des âmes et le retour en Dieu. Les âmes fautives n'étaient pas abandonnées par la providence; soumises à des démons, à des anges ou esprits particuliers, elles étaient guidées à travers l'existence pendant tout le temps qu'elles se trouvaient revêtues de leur enveloppe corporelle. Le moyen âge, a souvent exprimé cette pensée et la cathédrale de Nantes présente à son portail *le pélerinage dans la vie de Mesdames Isabeau et Anne de Bretagne sous la conduite de messeigneurs leurs anges gardiens.*

Le zodiaque, était en dehors de notre terre, la route des âmes, route animée et parcourue par le soleil. La voie descendante conduisait à la vie terrestre, à cette épreuve où l'intelligence subit la lutte des sens et se souille aux imperfections de la chair. Au bout de 3000 ans, l'âme

reprenait le chemin qu'elle avait déjà parcouru, mais en sens invers. Des héros la conduisaient ; ces héros étaient des esprits divins qui, après avoir habité la terre et s'être incarnés dans des corps humains comme de faibles mortels, revenaient en Dieu au sein de l'éther, prendre leur place entre les hommes et les anges.

L'âme de l'enfant était plus belle que celle de l'adolescent, du jeune homme et du vieillard. Récemment descendue de la route zodiacale, elle n'avait pas encore eu le temps de se souiller au contact des passions humaines.

Le nombre 7 n'était pas moins sacré chez les Egyptiens que dans l'Inde et dans l'Arie. La vie présentait ses sept périodes, la semaine ses sept journées

Pindare, le poète des Pythagoriciens, savait cette migration des âmes, le triple essai de celles qui n'avaient pas vécu sur la terre jusqu'à la vieillesse et les sept degrés de l'existence ; soit qu'il eut emprunté cette doctrine à son maître, soit qu'il l'eut directement puisée dans l'Egypte même. Les Champs-Elysées étaient en dehors de la vie terrestre, une huitième sphère consacrée au bonheur, sphère à jamais célèbre par les charmes qui s'y rattachent, par les poésies dont ils ont été l'objet.

Ce culte de la vie universelle qui se présentait chez les prêtres sous la forme panthéistique la plus élevée se reproduisait au milieu des classes laborieuses sous les aspects les plus vulgaires, et la masse ignorante adorait des plantes et des animaux réels, le phallus lui-même, tandis que le clergé du pays ne voyait que des symboles dans ces objets matériels.

Nous ne devons point nous arrêter ici sur les données élémentaires du culte des Egyptiens ; il suffit de ce qui précède pour le bien comprendre. Ajoutons cependant que la pensée religieuse du clergé d'Egypte est admirablement résumée dans ce passage de Pline :

« Ce que nous appelons le ciel, qui dans ses vastes » flancs embrasse tous les êtres, est un Dieu éternel, » immense, qui n'a jamais été produit, qui ne sera jamais

» détruit. Il est tout en tout, ou plutôt il est lui-même » tout ; il est l'ouvrage de la nature et la nature elle-» même. »

Il nous serait impossible, sans doubler le volume de cet ouvrage, de raconter ici les phases diverses des opinions religieuses des prêtres égyptiens, et les modifications qu'elles ont dû subir et qu'elles ont subies sous l'influence du temps et des conquérants. La question de l'invasion des pasteurs et de leur réaction sur l'Egypte serait à elle seule très-longue à discuter. D'où venaient ils, quelles croyances religieuses inspiraient leurs chefs, parlaient-ils une langue rapprochée de celle des Egyptiens, étaient ils parents des peuples de l'Arie, seraient-ils les auteurs de ces colonies qui ont civilisé la Grèce?... Laissant à d'autres l'étude de ces suppositions historiques, nous croyons devoir terminer ce que nous avons à dire de l'Egypte, par l'exposition sommaire de sa pensée industrielle.

Chaque fois que les peuples ont pu jouir de la paix intérieure, il y a eu constamment des travaux publics, l'histoire en fait foi, qui ont servi en quelque sorte à dériver l'activité des masses, en éloignant la discussion des plus brûlantes questions de l'ordre social. Chaque fois aussi, suivant leur époque, ces travaux ont revêtu un caractère particulier, sacerdotal, guerrier ou commercial, dicté par l'esprit des chefs et l'influence des opinions qui dominaient les classes les plus élevées.

En Egypte, les prêtres sont à la fois les directeurs de la philosophie, de la science et de la religion ; aussi leurs travaux publics sont-ils des témoignages vivants de la pensée qui les animait. Peut-être les pyramides ont elles eu pour but de lutter contre les ensablements du désert, mais à coup sûr, c'étaient encore de magnifiques tombeaux et des résumés de la science du temps. La plus grande de toutes, cette montagne factice, dont la masse suffirait pour faire autour de la France un mur d'un pied d'épaisseur et de six d'élévation, nous offre dans la combinaison de ses formes, un caractère qu'il est impossible de mécon-

naître et d'attribuer au hasard. Le côté de la base était placé dans l'axe de la direction du globe, de manière à pouvoir servir à constater son immobilité ou ses variations. Entre les lignes principales de la pyramide, l'apotême et le côté de la base, existait le même rapport qu'entre les nombres 4 et 5. La différence de longueur de ces deux lignes était précisément égale au côté du carré nommé *aroure*, qui servait d'unité de mesure agraire. La base de la pyramide avait 25 aroures de surface, chaque face en présentait exactement 10. De plus, chaque hauteur oblique de la pyramide était la six centième partie du dégré terrestre propre à l'Egypte, et la base en était la quatre cent quatre-vingtième; de telle façon que le contour de cette base formait une demie minute du degré égyptien. L'un des côtés de cette base représentait encore 400 coudées égyptiennes et 500 coudées vulgaires. Le stade était égal à la hauteur de l'une de ses faces, et à la six centième partie du dégré.

Les prêtres égyptiens avaient donc songé, bien longtemps avant les savants français, à tirer du globe lui-même une unité de mesure. Nous devons ajouter que sur cette pyramide, se lisait la démonstration de plusieurs importantes propositions de géométrie. Au centre de gravité de sa coupe triangulaire, existait une chambre située au tiers de sa hauteur; une ouverture au nord y permettait l'observation de l'étoile polaire. — A un intervalle connu de l'équinoxe, la pyramide avait le soleil à son sommet; de telle sorte qu'elle donnait encore la mesure du temps, après avoir fourni des mesures de longueur et de superficie. — Plus de cent mille hommes travaillèrent, dit-on, vingt années pour élever une seule de ces encyclopédies gigantesques de la science d'alors.

Nos pères, guidés par le César des temps modernes, ont parcouru les rives du Nil; leur front s'est incliné devant des ruines majestueuses, qui commanderont encore le respect aux siècles à venir. Le drapeau tricolore a flotté sur les édifices du Caire, au pied des temples de

Thèbes, pendant que nos savants s'efforçaient de refaire dans leur esprit l'ancienne société de l'Egypte, avec son économie, son administration, ses temples géants, sa science cachée au vulgaire. Tous ont rapporté dans notre patrie les opinions que nous venons d'exprimer, savoir :

Que ses plus grands travaux avaient eu pour but de préserver le pays de crises sociales, d'améliorer l'agriculture, de faciliter les relations commerciales et de maintenir le prestige de la religion en l'appuyant sur les plus grandes manifestations de la science et des arts. Pour complément de preuve, je résumerai rapidement les merveilles que renfermait Memphis, qui avait succédé à Thèbes comme capitale de l'empire.

Sa longueur était d'environ deux lieues un quart, sa largeur d'un peu plus d'une lieue. Sa population était évaluée au temps de sa splendeur à 700 mille habitants. Les auteurs arabes qui ont décrit ses ruines à une époque où elles étaient moins ensablées et moins dégradées qu'aujourd'hui, n'en parlent qu'avec admiration. Son enceinte était ornée de temples et de palais ; l'on y voyait des chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture, des portes cyclopéennes formées de trois blocs de pierre, des statues parfaites jusque dans leurs détails, dont l'une, entre autres, de 20 mètres d'élévation. A l'est, une digue puissante, protégeait cette cité contre les débordements du fleuve et lui servait de rempart contre l'ennemi, tandis qu'au nord et à l'ouest elle était défendue par des lacs creusés de mains d'hommes, dans lesquels le Nil épanchait ses eaux. Des canaux admirables fournissaient à ses produits des débouchés faciles, soit vers la basse Egypte, dont elle formait en quelque sorte la clé, soit vers la mer Rouge, qu'une immense tranchée avait mise en communication avec le Nil. — Huit rois surtout, dans l'espace de *douze siècles*, s'étaient efforcés de la rendre riche et prospère par les avantages de sa position et l'étendue de ses relations, étonnante par le grandiose et la richesse de ses monuments. Le plus ancien de ses

temples ne renfermait aucune image de la divinité ; il était consacré à l'intelligence qui a créé le monde, *à celui qui voit tout, qui entend tout, pour lequel il n'y a pas de temps et dont la lumière brille sans cesse.* Cette invocation admirable de grandeur et de simplicité, suffirait à elle seule, pour établir que la révélation égyptienne ne s'est point accomplie en un jour, qu'elle a eu ses modes et ses périodes. — Moins religieux mais plus scientifique et plus récent, le temple de Sérapis semblait avoir pour objet spécial de servir à rendre plus solennelle la mesure des débordements du Nil qui s'y faisait tous les ans. Les rois, à leur couronnement, venaient y jurer de maintenir la division de l'année en 365 jours. — L'Egypte avait alors 7 millions d'habitants et ce chiffre élevé de population prouvait à la fois de la perfection de son agriculture et de l'habileté de son administration.

Nous n'avons rien à dire de la science égyptienne, mille faits en témoignent, de nombreux écrits ont eu pour but de l'exposer.

Dans les temples d'Egypte l'on connaissait une foule de données les plus importantes, de l'astronomie, de la physique et de la chimie. L'on savait teindre, colorer le verre et se servir de petites formes pour imprimer. L'on connaissait la médecine, l'extase, le magnétisme animal et l'on avait de grandes idées sur l'art, sur l'industrie, sur l'agriculture, sur l'administration et sur les questions les plus élevées de la politique.

Telles sont les trois premières révélations qui aient dessiné le monde moral, et qui se soient produites au sein de la société, par l'organisation de grands peuples. En elles se retrouvent en fait ou en germe tout ce qui existe. Nos religions sont les filles de leurs religions, nos langues de leurs langues, notre philosophie découle de leurs philosophies, notre science de leurs sciences, notre organisation sociale de leurs organisations sociales. Le monothéisme juif, Orphée, les druides, Pythagore, le polythéisme grec et romain, et tous les autres faits

postérieurs, viennent directement des sanctuaires primitifs; remarquons encore que l'Inde, l'Arie et l'Egypte représentent les vies végétative, morale et intellectuelle de l'homme et de l'humanité.

RÉVÉLATION DE MOÏSE.

Abraham et les patriarches étaient issus de l'Arie. Nés au voisinage de la Bactrianne, ils avaient reçu de leurs aïeux les traditions religieuses qu'ils ont importées d'au-delà de l'Euphrate, jusque dans les déserts d'Arabie. Moïse leur continuateur n'est donc point à proprement parler un homme nouveau, et la philosophie peut le considérer à bon droit, comme Abraham lui-même, renaissant à la vie, après une longue incubation, sur les bords du Nil. Ce grand homme nous est connu par son livre le Sepher. Il paraît aussi qu'il avait laissé aux anciens du peuple hébreu des traditions orales très importantes, mais au dire de Maimonides, les juifs auraient perdu la connaissance d'une infinité de choses sans lesquelles il est presqu'impossible d'entendre la loi. Le Sepher lui-même a subi, de nombreuses vicissitudes; il est vivement à regretter qu'on ne puisse le rapprocher des livres d'Egypte. Simplicius qui avait été à même de les comparer jusqu'à un certain point, trouvait entre eux les plus grands rapports. Il est certain, dit Fabre d'Olivet, que Moïse s'est servi de mémoires sacerdotaux, mais lui-même ne le cache point. En plusieurs endroits du Sepher, il cite les ouvrages qu'il a sous les yeux : ce sont le livre des générations d'Adam (Sepher I, ch. 5.) le livre des guerres d'Iohah (Sepher IV, ch. 21) le livre des prophéties (Sepher IV, ch. 2, v. 27). Philon dans la vie du

législateur hébreu assure de plus, qu'il possédait un grand nombre de hiéroglyphes et que ses écrits en renfermaient l'explication. Quoiqu'il en soit, ce fut environ 1500 ans avant notre ère qu'il écrivit le Sepher.

Caché à tous les yeux, ignoré même du peuple qu'il devait guider, le livre des Juifs dut à son obscurité de survivre aux vicissitudes qu'ils éprouvèrent durant 400 années. Réduits six fois en esclavage, pendant cette période de douloureuses épreuves, six fois ils sauvèrent leurs traditions et le dépôt sacré de leurs croyances. Mais la prospérité des règnes de David et de Salomon fit oublier Moïse, alors le Sépher s'éclipsa devant des poëmes bien inférieurs. Le schisme de Samarie en créant une guerre civile continuelle entre les Israëlites et les tribus de Juda, servit à prouver que les deux peuples juifs ne possédaient plus le pas important de leurs ouvrages sacrés. Retrouvé longtemps après au fond d'un vieux coffre, le Sepher devint l'ancre de salut de Juda. Réduits en servitude et emmenés captifs à Babylonne, les Juifs emportèrent avec eux leur admirable code. L'étranger, put alors supprimer leur langue, mais la pensée de Moïse était avec eux et les protégea contre une assimiliation complète avec les Assyriens. C'est à cette époque qu'Esdras revit le Sepher, qu'il changea les caractères avec lesquels il était écrit et qu'eut lieu à Babylonne cette grande réunion des rabbins dont les annales juives ont gardé le souvenir; d'où il résulte que 600 ans avant Jésus Christ, les Juifs avaient cessé de comprendre leur langue originelle. Telle est l'opinion des plus habiles critiques. Fabre d'Olivet l'a soutenue avec un grand talent, dans son bel ouvrage sur la langue hébraïque restaurée; de là vint l'usage des *targums* ou interprètes chargés d'expliquer au peuple en langue vulgaire, la loi de Moïse qu'ils ne comprenaient plus. La fameuse version des Septante dont on a tant parlé, nous paraît appréciée à sa juste valeur par le même savant que nous venons de citer. Dans son opinion (il adopte le récit de l'historien

Josephe) Ptolémée voulant avoir pour sa bibliothèque le livre de Moïse, en obtint une copie du grand pontife Eléazar. Les Esséniens du mont Moria furent chargés de sa traduction. Ces pieux sectaires le reproduisirent en grec avec exactitude pour le sens matériel, mais ils laissèrent de côté, sans doute à dessein, le sens spirituel de l'ancien hébreu. Ils firent plus, ils eurent souvent recours au texte samaritain pour rendre leur œuvre plus obscure. Il n'y eut que cinq traducteurs employés à ce travail, Ptolémée n'ayant demandé que les cinq livres de Moïse. Son nom de traduction des Septante lui vient de ce qu'elle a plus tard été approuvée par le Sanhédrin de Jérusalem qui se composait de 70 juges.

Notre bible, est donc une traduction en langue grecque du Sepher hébraïque, mais elle ne rend en aucune façon le texte spirituel. Après avoir cherché à retrouver le véritable sens de la bible, Saint Jérôme fatigué de lutter et de travaillier en vain, se borna à faire une nouvelle traduction latine de la traduction grecque, c'est ce que l'on appelle habituellement la Vulgate.

Pour être bien compris, le Sepher demanderait non-seulement une connaissance exacte de l'hébreu des premiers âges, mais encore la connaissance parfaite des livres sacrés antérieurs à lui, tels que ceux de Brahma, de Zoroastre et de l'Egypte. C'est en vain que s'aidant de tous les moyens actuels, l'on s'efforce d'interpréter convenablement la Genèse. Si l'on arrive à une heureuse traduction pour quelques passages importants, d'autres résistent et semblent défier nos connaissances. — Fabre d'Olivet a cru l'avoir rétablie, mais évidemment son œuvre, surtout pour les 9 derniers chapitres, laisse beaucoup à désirer. Cependant il est possible aujourd'hui en s'aidant de ses laborieuses et spirituelles études, d'arriver à quelques résultats nouveaux. Nous avons repris son travail en nous servant uniquement de ses racines et de son mot à mot et nos lecteurs ne liront peut-être pas sans intérêt les premiers versets de la bible dont voici la traduction:

Dans le principe, OElohim, *lui les dieux*, l'être des êtres, avait préparé à la réunion, les éléments de ce qui constitue les cieux et la terre.

Mais la terre qui n'était pas formée, se trouvait en puissance d'être au sein d'une autre puissance d'être, qui n'existait pas encore. L'immensité, source infinie d'existences susceptibles de se développer un jour, était le théâtre d'une lutte entre les forces d'expansion et de contraction, et l'esprit de Dieu exerçait encore son action génératrice au-dessus des fluides, images de la passivité des choses.

Il s'était dit, *lui les dieux*, la lumière sera et la lumière avait été aussitôt sa pensée.

Considérant l'essence lumineuse comme bonne, il détermina un moyen de séparation entre la lumière et l'obscurité.

Désignant cette lumière sous le nom de jour, manifestation phénoménale universelle, et sous le nom de nuit l'obscurité, manifestation négative.

Tel avait été l'Orient et l'Occident de la première manifestation phénoménale, son but et son moyen, son terme et son départ.

Déclarant une seconde fois sa volonté, il avait dit : il y aura une expansion raréfiée, un éther entre les fluides, il y aura une force raréfiante destinée à les séparer.

Et lui l'être des êtres avait produit cette expansion excitant un mouvement de séparation entre les facultés inférieures et les facultés supérieures des fluides.

Désignant, lui les dieux, cette expansion éthérée du nom de cieux (les fluides exaltés) et tel avait été l'Occident et tel avait été l'Orient, le but et le moyen, le terme et le départ de la seconde manifestation phénoménale.

Il avait dit encore, lui les dieux, les fluides seront entraînés par une force irrésistible vers un lieu unique et ce lieu sera une chose aride que le feu continue à brûler.

Voici maintenant le résumé du premier chapitre de la Genèse :

Dieu, pense qu'il est bon que le ciel et la terre existent; que la lutte cesse entre la force expansive et la force de concentration ou d'agrégation. Que la lumière se produise et qu'elle soit sous les noms de jour et d'obscurité, une manifestation phénoménale universelle. — Qu'un espace éthéré sépare les fluides épars dans l'infini des mondes. — Qu'il existe une terre travaillée par le feu, unissant en elle le mouvement et la stabilité. Il voit dans sa pensée cette terre donner naissance à une foule de plantes susceptibles de se reproduire. — Il voit des centres de lumière présider dans les cieux à la séparation du jour et de la nuit, aux manifestations phénoménales universelles et aux transformations des êtres. Il voit le soleil, la lune et les étoiles animés d'une virtualité en rapport avec leurs fonctions à venir. — Il voit émaner des fluides une foule d'êtres vermiformes et volatiles. — Il voit émaner de la terre les animaux qui vivent à sa surface. — Continuant à penser sur l'avenir des mondes, il se dit: à une race spéciale, à un être fait à notre image je confierai le gouvernement de la terre. — Alors considérant ces six manifestations futures comme présentes devant lui, il avait vu, *lui les dieux*, qu'elles étaient bonnes selon leur nature.

La science actuelle doit reprocher à cette expression des développements futurs des mondes, la place occupée par le 4e paragraphe qui devrait être le troisième, mais nous ne pouvons qu'admirer le profond savoir de Moïse.

Les premiers versets du second chapitre nous prouvent que nous avons bien compris le premier; on peut les rendre ainsi:

Le ciel et la terre qui devaient plus tard se manifester et la loi régulatrice de leur développement, se produisirent devant Dieu en puissance d'exister; alors l'être des êtres revint à son état primitif, sanctifiant à jamais l'existence symbolique de la 7e période de sa pensée, après l'accomplissement de l'acte souverain dont il avait créé le dessein selon sa puissance efficiente.

Or Iohah, l'être des êtres, ayant formé Adam de la sublimation des parties les plus subtiles de l'élément adamique, inspira dans son entendement une essence exhalée des vies, et dès lors Adam, l'homme universel, devint une similitude de l'âme universelle.

Pour être complète et logique la Genèse de Moïse devrait être précédée par un livre sur l'origine et l'essence de Dieu, par une *théogonie*. Fort de ses études sur les nombres et de ses recherches sur le Sepher et les autres écrits des sanctuaires, Fabre d'Olivet affirme que ce livre devait former neuf chapitres, de telle sorte que le premier chapitre de la Genèse servait de transition entre les récits concernant l'être divin et ceux qui nous racontent l'homme d'après la tradition hébraïque.

Nous adoptons entièrement cette supposition, qui porte à six les livres du Sepher, de manière à les mettre en relation avec les six jours de la création, avec les six jours de travail de la semaine, avec les six années qui devaient précéder l'année de repos. Cet ouvrage a-t-il été perdu, Moïse n'aurait-il pas eu le temps de l'écrire, ou bien le législateur des Hébreux aurait-il jugé son peuple trop matérialiste pour lui parler de Dieu, des chérubins, des anges et des héros qu'il devait accepter puisqu'il en est incidemment question dans le Sepher? Les suppositions que nous pouvons hasarder à cet égard ont pour elles les plus grandes probabilités, mais il est douteux qu'elles puissent d'ici longtemps se transformer en certitude.

La vulgate renferme une séparation tranchée entre la création d'après Moïse et d'après Zoroastre, en établissant que Dieu fit sortir le monde du néant, mais le texte samaritain, venant à l'appui de notre tradduction, ne dit pas que Dieu créa, il dit qu'il *compacta*; d'où cette pensée, que Dieu ne fit par la création, que condenser des éléments raréfiés, pour former les centres d'attraction. Cette restauration du véritable sens de la Genèse serait de nature à rétablir la filiation qui devait exister entre

Moïse et le révélateur de l'Arie, mais elle n'est pas le seul point de contact que l'on pourrait signaler.

Arrêtons-nous quelques instants sur la signification de plusieurs des expressions de la Bible. Le mot *Œlohim*, peut être traduit par *lui, ceux, qui, sont.* Moïse désigne les étoiles par une expression qui signifie la *force virtuelle et fécondante de l'univers.* Il peint l'âme par un mot dont les trois racines représentent le triple aspect que Platon et l'Egypte lui attribuaient. La première correspond au souffle inspirant, la seconde à l'expiration, au mouvement de dedans en dehors, elle représente le souffle, la voix, la parole. La troisième donne l'idée de feu, d'ardeur, de passion. Son système sur les animaux mérite d'être examiné : sa première série comprend les animaux de première origine vermiformes, rampant sur terre, nageant dans les eaux ou volant dans l'air. Il les appelle *originante vie vermiforme.* Il subdivise cet embranchement en deux classes ; celle des espèces aquatiques et celle des espèces aériennes qui provient de la première. Les animaux de seconde origine ou formation, qu'il désigne sous le nom de *âme de vie*, forment le second embranchement de sa zoologie. Leur volume, leur force et leurs relations avec les animaux terrestres, les distinguent des premiers. Ceux des eaux sont appelés *amplitudes corporelles*, ceux de l'air *volatile à l'aile rapide et forte.* Il range dans le troisième embranchement sous le nom d'*animalité terrestre*, tous les animaux qui ont quatre membres pour la locomotion, depuis les lézards jusqu'à l'éléphant. — Quand à l'homme universel, Adam, il n'en fait pas un genre spécial, mais un règne nouveau. Ainsi donc, règne minéral, règne végétal, règne animal, règne humain. Voilà comment il comprend la grande série des êtres. Pourquoi ces idées philosophiques que nous empruntons à Fabre d'Olivet, ne sont-elles pas encore enseignées dans nos colléges, depuis bientôt 35 ans qu'elles ont été publiées pour la première fois !.....

Tout serait simple et facile à comprendre dans la Genèse, si l'on pouvait se contenter du sens matériel, qui résulte de la traduction de la Vulgate, mais pour ceux qui veulent aller au fond des choses, les premiers chapitres du Sepher soulèvent de nombreuses questions.

Pourquoi Moïse appelle-t-il la compagne d'Adam *Aishah*, d'abord, pourquoi ne l'appelle-t-il *Hewa*, c'est-à-dire existence élémentaire, qu'après qu'elle a touché au fruit défendu? *Aishah*, qui existe déjà lorsque Adam, l'homme universel, est encore mâle et femelle dans son état rudimentaire, ne serait-elle autre chose, que cette volonté qui individualise l'homme et qui lui permet de réaliser ses conceptions?

Faut-il faire dire à Dieu en traduisant Moïse, que l'homme est poudre et qu'il retournera en poudre, ce qui est singulièrement matérialiste, ou n'est-il pas plus exact d'interpréter ainsi le verset 19 du chapitre III :

« Tu te nourriras des fruits de la nature élémentaire » dans l'agitation continuelle de ton esprit et jusqu'au » moment de ta réintégration à l'élément adamique, ho» mogène et similaire à toi; car comme tu as été tiré de » cet élément et que tu en es une émanation spirituelle, » c'est aussi à cette émanation spirituelle que tu dois » être réintégré. » Ce dernier sens qui est matériellement le plus exact, n'entraîne-t-il pas l'idée de résurrection, idée dont l'absence chez Moïse eut été un fait inconcevable?.....

Au chapitre III, verset 24, Moïse fait apparaître un chérubin. Qu'est-ce qu'un chérubin; pourquoi n'en a-t-il rien dit auparavant? Cette brusque apparition ne prouve-t-elle pas et que Moïse croyait comme Zoroastre aux esprits intermédiaires entre Dieu et l'homme et de plus qu'il a du écrire une théogonie que nous ne possédons pas.

Nous attacherons peu d'importance à l'histoire du serpent qui tente *Aishah*. Au lieu de serpent, d'Olivet a dit une passion égoïste et envieuse, ce qui nous semble plus exact quoique le serpent puisse en être le symbole.

La lutte de *Caïn* et d'*Habel* est un mythe difficile à comprendre, toutefois *Kain*, par l'étimologie de son nom représente la force de concentration et *Habel* la force d'expansion ; *Adam* devenu créateur comme Dieu, par l'intermédiaire de *Heva* sa faculté volitive, sa femme intellectuelle, il y aurait donc eu lutte entre ses deux premières émanations, le génie de concentration, l'assimilateur, le fort, le puissant, l'usurpateur et le génie d'expansion, de dilatation ; le premier aurait absorbé le second.

Les noms des fils de *Caïn* sont très-remarquables. Le premier s'appelle *Henoc'h*, la force centrale, celui qui fonde ; après lui vient *Wirad*, le mouvement excitateur, la volonté conductrice, puis *Mehoujaël*, la manifestation de l'existence. Nous trouvons ensuite *Methousaël*, le gouffre de la mort et *Lamec'h*, le nœud qui saisit la dissolution, le lien flexible des choses. *Lamec'h* épouse deux qualités corporelles, l'une *Whadah*, la périodique, l'évidente ; l'autre *Tzillach*, la profonde, l'obscure, l'abritée. Ici se trouve le vingt-troisième verset du chapitre IV que la traduction protestante rend ainsi : Femmes de *Lamec'h*, écoutez ma voix, entendez ma parole, je tuerai un homme si je suis blessé, même un jeune homme homme si je suis meurtri. — En présence de cette traduction déplorable qui n'a pas de sens, voici la pensée qui résulte des études de d'Olivet.

Lamec'h (le lien destiné à arrêter la dissolution des choses), détruit l'esprit de famille et l'individualité morale de l'homme, pour former la grande famille humaine. N'oublions pas que Moïse écrivait en Asie, dans le pays où la famille a un esprit trop prononcé pour que la commune véritable puisse s'organiser, dans un pays où par le grand nombre des femmes, des enfants et des esclaves, chaque famille résiste à l'association.

Les noms des enfants ou émanations de *Lamec'h* sont remarquables par leur signification. Le premier, c'est *Jabal* (le flux des eaux, l'abondance, la fertilité), le créateur des habitations élevées et de la propriété. Le second,

c'est *Joubal* (le fluide universel, le principe du son, celui qui communique la joie), le père des sciences et des arts. — Voilà les deux fils de *Whadah* (*le retour périodique l'habitude*). *Tzillah* (ce qui est profond, ce qui est abrité) enfanta *Toubal Caïn* (la diffusion de la force centrale) qui travaillait les métaux, et *Naxhomah* (l'aggrégation, l'association).

D'où cette conclusion : que *Lamec'h*, quelqu'il soit, représente le lien qui arrête la dissolution des sociétés par les habitudes, qui créent l'habitation fixe et la propriété, les sciences et les arts, en donnant aux hommes ces habitations profondes et abritées, réclamées par les travaux sédentaires, qui sont la source de toute aglomération, par suite de toute association. *Lamec'h* avait donc raison de dire *Caïn*, dont je suis le continuateur, sera exalté sept fois, et moi septante fois.

Le dernier des fils d'Adam, son troisième fils, est *Seth*, (le fondement des choses), il est issu de l'abattement, de l'infortune, du besoin ; la première des créations de *Seth* c'est l'homme corporel *OEnosh*, qui semble destiné à rendre moins pénible la concentration opérée par *OEnoc'h* fils de *Caïn*.

Nous n'examinerons point la généalogie des enfants d'Adam, nous remarquerons seulement que *Lamec'h* issu de *Seth*, a les mêmes caractères que le *Lamec'h* issu de *Caïn*, qu'il est le lien qui arrête la dissolution et qu'il a pour fils *Noah* ou *Noë*, le repos de l'existence, nom qui résume en lui les quatre dénominations des émanations de *Lamec'h* issu de *Caïn*.

Les noms *Sem*, *Cham* et *Japhet*, reproduisent par le sens, à quelques égards, selon d'Olivet, les noms *Habel*, *Caïn* et *Seth* ; ils désignent du reste, *Sem* tout ce qui est élevé et distingué. *Cham*, ce qui est ardent et passionné, au besoin ce qui est vil. *Japhet*, ce qui est pénétrable, susceptible d'étendue et de dilatation.

Ces noms peuvent représenter aussi les facultés morales physiques et intellectuelles de Noë ?

Le chapitre VI de la Genèse renferme des difficultés que nous ne saurions résoudre, mais le peu de lumière que nous pouvons jeter sur ce fragment du Sepher, nous conduit loin de la traduction vulgaire.

Ici, ce sont encore des émanations intellectuelles de Dieu, qui prennent des qualités, des formes corporelles pour épouses, Pour la première fois, Moïse parle des *néphiléens*, c'est-à-dire des nobles, ils étaient nés de l'union des émanations spirituelles avec les formes matérielles; ils engendrèrent *les Giboréens, les héros dont les noms ont été si célèbres dans la profondeur des temps.* (Verset 4.)

Moïse avait-il l'intention dans ce chapitre, loin de rejeter les croyances fabuleuses et vulgaires de l'humanité, de les accepter pour les faire servir à l'instruction morale de son peuple. Telle est notre opinion, mais ces croyances, il les épure en y apportant le flambeau de la philosophie.

Les hommes se sont souillés et se dégradent sans cesse. Dieu ne les aimera plus, il renoncera au soin de les conserver, il les détruira même; Noë seul trouvera grâce devant lui, aussi lui commande-t-il de construire une *Thébah*. Cet asile sacré ordonné par Dieu, recevra la création, il sera comme l'œuf général de la nature, comme une chrysalide où les êtres vivants se retireront avec Noë (le repos de la nature) pendant l'intumescence produite dans les fluides.

Ce n'est pas sans intention que nous nous sommes servi de cette expression chrysalide; c'est qu'en effet le monde mosyaque se divise en trois périodes. Dans la première, l'humanité se développe à l'état larvé; dans la seconde, cette larve, cette humanité se manifeste avec les autres créations qui s'en rapprochent, à l'état de chrysalide; dans la troisième, l'évolution est parfaite, il ne lui reste plus qu'à remplir sa mission, qui est d'être la fermière du globe.

Il est bien difficile, de traduire exactement dans notre

langue ce que Moïse raconte du déluge universel, mais il est par contre, très-aisé de prouver que nos traductions sont loin du sens véritable. Les derniers mots du cinquième verset peuvent être ainsi rendus :

Les eaux retirées, se manifestèrent les sommets des montagnes, les premières incubations ; les principes des conceptions élémentaires. Cette *thébah* qui représente l'œuf sacré de Brahma, le repos de la nature, laisse sortir l'érèbe, non pas un noir corbeau, comme disent nos traductions, mais l'obscurité de la nuit avec ses retours périodiques, puis la force génératrice du monde dont l'emblême est une colombe. La terre n'était pas prête encore et la nature retira pour un temps sa force génératrice dans la chrysalide symbolique, attendant sept jours pour manifester sa puissance, mais une élévation de nature ignée ou jugée telle par son esprit, fit connaître à Noë que les fluides étaient absorbés et réduits de volume. Un mois et 27 jours plus tard, la terre était séchée.

C'est surtout pour le x^e^ chapitre de la Genèse que les indications de D'Olivet diffèrent des traductions habituelles.

Où le texte grec n'indique que des noms stériles de lieux ou d'hommes, nous trouvons le résumé d'une philosophie.

Voici les passages les plus nets et les plus importants :

Du repos de la nature (de Noë), nous dit Moïse, sont émanés la lumière brillante, la chaleur et l'étendue (*Sem*, *Cham* et *Japhet*) de *Japhet* l'étendue, sont issues l'agglomération élémentaire, la force d'aggrégation, la divisibilité, la ductilité, la diffusibilité, la modalité.

L'agglomération a produit le feu latent, la rareté cause d'expansion, la densité cause de corporisation universelle.

La ductilité génératrice a produit les forces déblayantes et périssantes et le principe des répulsions et des affinités naturelles.

Ces deux facultés, l'une répulsive, l'autre attractive, servent à différencier tous les êtres organisés.

Cham, l'inclinaison chaude et ténébreuse, a produit la combustion, les facultés qui subjugent et l'existence matérielle.

La force ignée (le calorique) a donné naissance aux corps liquides, cause de toute saveur, au tonnerre. Le tonnerre à la réintégration des principes et à l'affinité élective (que d'Olivet considère comme l'électricité).

La force ignée a produit aussi le principe désordonné, la rébellion, l'anarchie, le despotisme de tout pouvoir, n'obéissant qu'à son égoïsme. L'origine de son empire fut au sein des révolutions civiles, la vanité, la mollesse et l'insatiable désir de posséder.

Mais du sein de ces mêmes révolutions civiles, sortit le principe harmonique du gouvernement, manifesté par l'accroissement extérieur, par des colonies, l'éducation de la jeunesse, le perfectionnement intérieur des cités, l'amélioration des lois, le rassemblement des vieillards, le sénat; par une puissance législative placée entre la force extérieure et la force intérieure, entre l'action et la délibération, la jeunesse et le sénat; puissance très-grande et boulevard de la société.

Du principe igné des passions, sont émanées les brisures infinies et les épreuves, expiations qui ont produit les rejetés et les convertis.

L'existence physique matérielle, a été la source de la ruse, de l'affaissement moral, de l'avilissement des vies animales, des passions brutales et haineuses, de l'ardeur du butin, de la soif du pouvoir, de l'insatiable avarice, de la dispersion des tribus. Ces émanations à force de convulsions intestines, affermissent leur empire et deviennent le gouffre des richesses, par d'obscurs détours, par de sourdes menées, par l'insensibilité, la guerre et la tyrannie.

De *Sem* (la lumière brillante) sont issues toutes les productions ultra-terrestres, l'éternité, la légalité,

l'ordre immuable, l'harmonie, la béatitude, le principe médiateur de la providence, la propagation intellectuelle, et la récolte des fruits spirituels.

Le principipe médiateur de la providence a produit la grâce divine ou émission active, etc, etc.....

.....

Voilà les tribus entières des émanations de Noë, le repos de l'existence élémentaire, etc. — Ou cette profonde philosophie, restaurée par d'Olivet, n'est qu'un rêve, ou jusqu'à ce jour Moïse n'a point été compris dans sa partie la plus élevée. La traduction sociale de tout ce qui précède se trouve dans les préceptes que nous allons maintenant exposer. Mais remarquons auparavant quel rôle jouent dans la révélation Mosyaque les nombres 1, 2, 3, 5, 7, 9 et 10 que nous retrouverons bientôt chez Pythagore.

Connaissant Moïse comme philosophe, nous allons apprécier en lui l'homme d'Etat, le chef de nation. L'œuvre qu'il a entreprise, c'est de relever le moral du peuple hébreu avili et dégradé par l'esclavage; c'est de le reconduire en Canaan et de l'y installer en lui donnant pour religion, pour science, pour philosophie, les croyances élevées que nous avons retrouvées dans la Genèse. Pour lui, Dieu est l'être des êtres, le passé, le présent, l'avenir; pour lui le monde a une âme universelle dont l'ombre se reflète en chacun de nous; pour lui l'aspect trinaire de la divinité doit se retrouver dans le règne social. Aussi Adam est il à l'image de Dieu et doué de trois manifestations émanées, *Caïn*, *Abel* et *Seth*. *Noë*, lui-même, cette seconde phase de la vie humanitaire, est encore triple dans ses manifestations émanées. En lui se trouvent l'intelligence des choses morales et ultra-terrestres (*Sem*), les passions qui demandent à être dirigées (*Cham*), et l'intelligence des sciences et des arts (*Japhet*). Poursuivant cet aspect un et trinaire de la vie, Moïse en conclut que tout gouvernement doit avoir la pensée et l'acte, son sénat et sa jeunesse reliés ensemble

par un troisième terme qui sera la puissance législative du pays. Il a vu en Egypte les étrangers et les classes pauvres traités comme des parias, comme des castes déshéritées, mais pour son peuple Dieu sera le père fort, sévère et juste de tous. Il a donc l'audace d'arracher les Hébreux aux travaux abrutissants qu'ils faisaient sur les bords du Nil, et de les amener à travers le désert d'Arabie, vers le lieu qu'ils devront habiter un jour. Son génie ne recule devant aucun obstacle, la grandeur de l'œuvre ne l'effraie point, sortir d'Egypte c'est la moindre chose, il connaît le pays et les habitudes de la Mer-Rouge; le jour, sa caravanne sera guidée par la fumée des torches, comme cela se pratique encore maintenant, et la nuit leur flamme ne sera pas éclipsée par les feux étincelants du soleil d'Afrique. La Mer-Rouge a ses marées : à certaines heures, sa pointe peut être traversée à pied sec; il en profite avec habileté, mais son peuple est trop enfant pour comprendre le génie élevé du législateur, il lui parlera donc en poëte, reportant à Dieu la gloire de ses succès. Moïse a vu les puits artésiens de l'Egypte, et ne craindra point l'aridité du désert. Il saura demander au rocher des eaux jaillissantes, attribuant à l'éternel toute la gloire de ses œuvres, tout ce que ses compatriotes peuvent y trouver de merveilleux.

Nous voici maintenant sur un autre théâtre. L'heure est venue de donner aux Juifs leur loi morale, cette loi d'où découleront la justice et le bonheur pour tous. Jamais mise en scène n'a été plus magnifique et calculée avec plus de science et de génie; les fêtes romaines, les grandes solennités de la République de 93, ces féeriques journées de 1848 qui nous paraissent aujourd'hui de véritables songes, n'étaient que jeux d'enfants à côté de la réception du décalogue.

Après trois jours de préparations, le peuple juif s'avance vers le mont Sinaï; tous ont pris leurs plus beaux vêtements, tous se sont élevés vers l'éternel par des pensées religieuses et le jeune des plaisirs d'amour; tous

se sont lavés et parfumés. C'est une fête splendide et cependant tous les cœurs sont émus et préoccupés, une vague inquiétude agite et domine cette foule immense. Elle marche en silence vers cette montagne ignivone, dont les flammes sont l'emblême de la vie éterrelle, de cette combustion ardente qui ne cesse jamais ; alors *Joha* se fait voir dans la magesté de l'incendie du Sinaï, et l'on entend ces paroles :

« Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'ai tiré du pays » d'Egypte, de la maison de servitude.

» Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.

» Tu ne feras point d'images taillées, ni aucune res- » semblance des choses qui sont là haut dans les cieux, » ni ici bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre.

» Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne « les serviras point ; car je suis l'Eternel, ton Dieu, le » Dieu fort et jaloux qui punit l'iniquité des pères sur » les enfants, en la troisième et quatrième génération de » ceux qui me haïssent.

» Et qui fait miséricorde en mille générations à ceux » qui m'aiment, et qui gardent mes commandements.

» Tu ne prendras point le nom de l'Eternel ton Dieu » en vain ; car l'Eternel ne tiendra point pour innocent » celui qui aura pris son nom en vain.

» Tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre;

» Mais le septième jour est le repos de l'Eternel ton » Dieu ; tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, » ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, » ni ton bétail, ni ton étranger qui est dans tes portes ;

» Car l'Eternel a fait en six jours les cieux, la terre, » la mer et tout ce qui est en eux, et il s'est reposé le » septième jour ; c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour » du repos, et l'a sanctifié.

» Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient » prolongés sur la terre, que l'Eternel ton Dieu te donne.

» Tu ne tueras point.

» Tu ne commettras point d'adultère.

» Tu ne déroberas point.

» Tu ne diras point de faux témoignage contre ton » prochain.

» Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, » tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni » son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne; » ni aucune chose qui soit à ton prochain. »

Quel plus magnifique spectacle que tout ce peuple réuni, contemplant pour la première fois ces nuages de cendre et de fumée, et cette flamme immense qui semblait sortir des entrailles de la terre comme un hommage à la vie générale de la nature, dont elle était une si admirable manifestation! Aux roulements de la montagne, à sa voix terrible, répondait dans les airs la voix non moins éclatante du tonnerre des nuages, dont les éclairs animaient encore ce tableau majestueux. Mis aux prises avec Dieu, qu'il voyait de ses yeux dans le drame imposant du Sinaï, qu'il entendait parler de sa grande voix dans les tonnerres de la montagne et des nuées, Israël resta muet et saisi devant la sublimité de l'Eternel. Oh! parle-nous toi-même, dit-il à Moïse, nous ne pouvons rester devant Dieu, nous craignons que la vie ne nous échappe, nous sommes tout tremblants.

» Alors Moïse dit au peuple : Ne craignez point, car » Dieu est venu pour vous éprouver, et afin que sa » crainte soit devant vous et que vous ne péchiez » point.

» Le peuple donc se tint loin ; mais Moïse s'approcha » de l'obscurité où Dieu était.

» Et l'Eternel dit à Moïse : tu diras ainsi aux enfants » d'Israël : Vous avez vu que je vous ai parlé des » cieux.

» Vous ne vous ferez point avec moi de dieux d'argent, » et vous ne vous ferez point de dieux d'or.

» Tu me feras un autel de terre sur lequel tu sacri- » fieras tes holocaustes et tes oblations de prospérité, » tes brebis et tes taureaux. En tout lieu où je mettrai

» la mémoire de mon nom, je viendrai à toi et je te » bénirai.

» Que si tu me fais un autel de pierres, tu ne les » tailleras point; si tu levais le fer dessus tu les souil- » lerais.

» Et tu ne monteras point à mon autel par des dégrés » de peur que ta nudité ne soit découverte en y » montant. »

Si les lois que Moïse donne aux Hébreux ne répondent point à notre civilisation, gardons-nous d'y trouver à redire. S'il eut fait plus, il eut dépassé ce que son peuple pouvait porter. Admirons d'ailleurs la sagesse du législateur : s'il ordonne au nom de Dieu pour la loi morale, il agit tout autrement pour la loi civile; il ne commande plus, il propose à l'acceptation de ses concitoyens les règles qui leur sont destinées.

« Si tu achètes un esclave, dit l'exode, il te servira » six ans, et au septième il sortira pour être libre sans » rien payer.

» S'il est venu avec son corps seulement, il sortira » avec son corps; s'il avait une femme, sa femme aussi » sortira avec lui.

» Si son maître lui a donné une femme, qui lui ait » enfanté des fils ou des filles, sa femme et ses enfants » seront à son maître, mais il sortira avec son corps.

» Que si l'esclave dit : J'aime mon maître, ma femme » et mes enfants, je ne sortirai point pour être libre.

» Alors son maître le fera venir devant les juges et » le fera approcher de la porte ou du poteau, et son » maître lui percera l'oreille avec un poinçon, et il le » servira toujours.

» Si quelqu'un vend sa fille pour être esclave, elle ne » sortira point comme les esclaves sortent.

» Si elle déplaît à son maître, qui ne sera point fiancé » avec elle, il la fera racheter, mais il n'aura point le » pouvoir de la vendre à un peuple étranger, après lui » avoir été perfide.

» Mais s'il l'a fiancée à son fils, il fera selon le droit » des filles.

» Que s'il en prend une autre pour lui, il ne retran- » chera rien de sa nourriture, de ses habits, ni de l'ami- » tié qui lui est due.

» S'il ne lui fait pas ces trois choses, elle sortira sans » payer aucun argent.

» Si quelqu'un frappe un homme et s'il en meurt, on » le punira de mort.

» Que s'il ne lui a point dressé d'embûche, mais que » Dieu l'ait fait rencontrer sous sa main, je t'établirai un » lieu où il s'enfuira.

» Mais si quelqu'un s'est élevé de propos délibéré » contre son prochain, pour le tuer par finesse, tu le ti- » reras même de mon autel, afin qu'il meure.

» Celui qui aura frappé son père ou sa mère, sera pu- » ni de mort.

» Si quelqu'un dérobe un homme et le vend, ou s'il » est trouvé entre ses mains, on le punira de mort.

» Celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni » de mort.

» Si quelques-uns ont eu querelle, et que l'un ait frap- » pé l'autre d'une pierre, ou du poing, dont il ne soit » point mort, mais qu'il soit obligé de se mettre au lit;

» S'il se lève et marche dehors, s'appuyant sur son » bâton, celui qui l'aura frappé sera quitte de la peine; » Toutefois il le dédommagera pour ce qu'il a chômé, » et le fera guérir entièrement.

» Si quelqu'un a frappé son serviteur, ou sa servante » d'un bâton, et qu'il soit mort sous sa main, on ne » manquera point d'en faire la punition.

» Mais s'il survit un jour ou deux, on n'en fera pas » la punition; car c'est son argent.

» Si des hommes se battent et frappent une femme » enceinte et qu'elle en accouche et que, cependant, » l'accident ne soit point mortel, que celui qui l'a frappée » soit condamné à l'amende que le mari de la femme lui

» imposera ; et il la donnera selon qu'en ordonneront » les juges.

» Mais si l'accident est mortel, tu donneras vie pour » vie.

» OEil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied » pour pied.

» Brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure » pour meurtrissure.

» Si quelqu'un frappe l'œil de son serviteur ou l'œil » de sa servante, ou leur gâte l'œil, il les laissera aller » libres pour leur œil.

» Que s'il fait tomber une dent à son serviteur ou à sa » servante, il les laissera aller libres pour leur dent.

» Si un bœuf heurte de sa corne un homme ou une » femme et que la personne en meure, le bœuf sera lapidé » sans aucune rémission, et on ne mangera point de sa » chair, et le maître du bœuf sera absous.

» Mais si le bœuf avait auparavant accoutumé de » heurter de sa corne, et que son maître en eut été averti » avec protestation, et qu'il ne l'eut point renfermé, en » sorte qu'il tue un homme ou une femme, le bœuf sera » lapidé et même on fera mourir son maître.

» Que si on lui impose un prix pour se racheter, il » donnera la rançon de sa vie selon tout ce qui lui sera » imposé.

» Si le bœuf heurte de sa corne un fils ou une fille ; » on le traitera selon cette même loi.

» Si le bœuf heurte de sa corne un esclave, soit » homme ou femme, celui à qui est le bœuf donnera » trente sicles d'argent à son maître, et le bœuf sera » lapidé.

» Si quelqu'un ouvre une fosse, ou si quelqu'un creuse » une fosse et ne la couvre point, et qu'il y tombe un » bœuf ou un âne,

» Le maître de la fosse lui en fera satisfaction et ren- » dra l'argent à leur maître ; mais ce qui est mort sera » pour lui.

» Et si le bœuf de quelqu'un blesse le bœuf de son » prochain, et qu'il en meure, ils vendront le bœuf » vivant et ils en partageront l'argent, et ils partageront » le mort.

» Mais s'il est notoire que le bœuf avait auparavant » accoutumé de heurter de sa corne, et que le maître ne » l'ait point gardé, il restituera bœuf pour bœuf, mais » le bœuf mort sera pour lui. »

Ces préceptes nous montrent la faiblesse morale des Hébreux; ne pouvant détruire l'esclavage et la polygamie, Moïse transige avec ces misères sociales. — En voici de nouvelles preuves :

« Si quelqu'un suborne une vierge qui n'était point » fiancée, et couche avec elle, il faut qu'il la dote, la pre- » nant pour femme.

» Mais si le père de la fille refuse absolument de la » lui donner, il lui comptera autant d'argent qu'on en » donne pour la dot des vierges.

» Tu ne laisseras point vivre la sorcière.

» Qui aura eu la compagnie d'une bête, sera puni de » mort.

» Celui qui sacrifie à d'autres dieux qu'à l'Eternel seul, » sera détruit à la façon de l'interdit.

» Tu ne fouleras point, ni n'opprimeras point » l'étranger; car vous avez été étrangers au pays » d'Egypte.

» Vous n'affligerez aucune veuve, ni aucun orphelin.

» Si vous les affligez et qu'ils crient à moi, certai- » nement j'entendrai leur cri;

» Alors ma colère s'alumera, et je vous tuerai par » l'épée, et vos femmes seront veuves, et vos enfants » orphelins.

» Si tu prêtes de l'argent à mon peuple, au pauvre qui » est avec toi, tu n'en useras point avec lui à la façon » des usuriers; vous ne lui imposerez point d'intérêt.

» Si tu prends en gage le vêtement de ton prochain, » tu le lui rendras avant que le soleil soit couché;

» Car c'est sa seule couverture, c'est son seul vêtement » pour couvrir sa peau. Où coucherait il? S'il arrive » donc qu'il crie à moi, je l'entendrai aussi, car je suis » miséricordieux.

» Tu ne médiras point des juges, et tu ne maudiras » point le prince de ton peuple. »

Comment faire mieux à cette époque; faisons-nous aussi bien nous, les civilisés du XIX^me^ siècle? Dotons-nous la vierge séduite, et ne prêtons-nous pas à usure?

Voici quelques autres passages qui font pressentir l'Evangile.

« Si tu recontres le bœuf de ton ennemi ou son âne » égaré, tu ne manqueras point de le lui ramener.

» Tu ne pervertiras point dans son procès le droit de » l'indigent qui est au milieu de toi. »

Les préceptes qui vont suivre sont une application malheureuse et trop absolue des nombres sacrés qui jouent un si grand rôle dans toutes les théologies anciennes.

« Pendant six années tu sèmeras la terre et recueil- » leras son revenu;

» Mais en la septième année, tu lui donneras du relâche, » et tu la laissera reposer, afin que les pauvres de ton » peuple en mangent, et que les bêtes des champs » mangent ce qui restera. Tu en feras de même de ta » vigne et de tes oliviers.

» Six jours durant, tu travailleras, mais au septième » jour tu te reposeras, afin que ton bœuf et ton âne se » reposent, et que le fils de ta servante et l'étranger » reprennent leurs forces.

» Tu me célébreras une fête solennelle trois fois l'année.

» Trois fois l'année, tous les mâles qui sont parmi vous » se présenteront devant le Seigneur, l'Eternel. »

Moïse toutefois ne se contente point de vaines paroles; instrument d'un Dieu juste mais terrible pour les pécheurs, il sait agir. Il descendait du mont Sinaï au camp, accompagné de Josué, apportant les tables de la

loi ÉCRITES DU DOIGT DE DIEU (sic), lorsqu'il trouve Israël dansant autour d'un veau d'or. Transporté de colère, il brise les tables de la loi et se tenant à la porte du camp il dit :

« Qui est pour l'Eternel? qu'il vienne vers moi. Et » tous les enfants de Lévi s'assemblèrent vers lui.

» Et il leur dit : Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu » d'Israël : Que chacun mette son épée à son côté; » passez et repassez de porte en porte par le camp, » et que chacun de vous tue son frère, son ami et son » voisin.

» Et les enfants de Lévi firent ce que Moïse leur avait » dit; et en ce jour-là il y eut environ trois mille hommes » du peuple qui périrent. »

Législateur dans toute l'étendue du mot, Moïse règle tous les usages de la vie, permettant l'usage de certains animaux, proscrivant les autres, disant ce qui aura lieu pour les femmes accouchées es lépreux, les teigneux et leur purification, pour les écoulements vénériens des hommes, pour les divers écoulements des femmes ; signalant les peines à infliger à ceux qui se seraient rendus coupables d'attentats à la pudeur ou des crimes de sodomie et de bestialité, trop communs malheureusement à ce qu'il paraît chez son peuple et chez ses voisins. Quelques autres réglements méritent d'être cités textuellement.

« Et quand vous ferez la moisson de vos terres, tu » n'achèveras point de moissonner le bout de ton champ, » et tu ne glaneras point ce qui restera à cueillir de la » moisson.

» Et tu ne grappilleras point ta vigne, ni ne recueilleras point les grains de ta vigne ; mais tu les laisseras » au pauvre et à l'étranger ; je suis l'Eternel votre » Dieu.

» Tu n'opprimeras point ton prochain, et tu ne le » pilleras point. Le salaire de ton mercenaire ne demeurera point chez toi jusqu'au lendemain.

» Tu ne maudiras point le sourd, et tu ne mettras

» rien devant l'aveugle qui puisse le faire tomber ; mais
» tu craindras ton Dieu : Je suis l'Eternel.

» Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de
» ressentiment contre les enfants de ton peuple ; mais
» tu aimeras ton prochain comme toi-même : Je suis
» l'Eternel.

» Vous garderez mes ordonnances. Tu n'accoupleras
» point tes bêtes avec d'autres de diverse espèce. Tu ne
» sèmeras point ton champ de diverses sortes de graines,
» et tu ne mettras point sur toi des vêtements tissus de
» diverses sortes de fil, comme de laine et de lin.

» Si quelqu'un a eu la compagnie d'une femme, et
» que cet homme l'ait déshonorée, lorsqu'elle était ser-
» vante ; si on ne l'a point rachetée, et si la liberté ne
» lui a point été donnée, ils auront le fouet tous deux,
» mais on ne les fera point mourir, car elle n'avait pas
» été affranchie.

» Et quand vous serez entrés au pays, et que vous y
» aurez planté quelque arbre fruitier, vous ôterez son
» prépuce, qui est son premier fruit ; il vous sera
» incirconcis pendant trois ans, et on n'en mangera
» point.

» Mais dans la quatrième année, tout son fruit sera
» une chose consacrée à la louange de l'Eternel.

» Et la cinquième année, vous mangerez son fruit,
» afin qu'il vous augmente son rapport : Je suis l'Eternel
» votre Dieu.

» Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour
» un mort, et vous n'imprimerez point de caractère en
» vous. Je suis l'Eternel.

» Tu ne souilleras point ta fille, la prostituant pour
» la faire commettre impureté ; afin que la terre ne soit
» pas souillée par la fornication, et qu'elle ne soit pas
» remplie d'impiété. »

En tout ce qui concerne spécialement les sacrificateurs, Moïse est encore plus sévère dans ses lois que pour le reste du peuple hébreux. — Nos lecteurs peuvent consulter la

Bible à ce sujet, mais il importe à tous de bien connaître les préceptes qui suivent :

« Quand vous serez entrés au pays que je vous donne, » la terre se reposera ; ce sera un sabbat à l'Eternel.

» Pendant six ans tu sèmeras ton champ, et durant » six ans tu travailleras ta vigne, et tu recueilleras son » rapport.

» Mais en la septième année, il y aura un sabbat de » repos pour la terre ; ce sera un sabbat à l'Eternel ; tu » ne sèmeras point ton champ, et tu ne tailleras point » ta vigne.

» Mais ce qui proviendra de la terre l'année du sabbat, » vous servira de nourriture à toi, à ton serviteur, à ta » servante, à ton mercenaire et à l'Etranger, lesquels » habitent avec toi,

» Et à tes bêtes, et aux annimaux qui sont en ton » pays ; tout son rapport sera pour manger.

» Tu compteras aussi sept semaines d'années, savoir » sept fois sept ans. Et les jours de ces sept semaines » d'années te reviendrons à quarante-neuf ans ;

» Et tu feras sonner la trompette d'un son éclatant » le dixième jour du septième mois ; au jour dis je, des » propitiations, vous ferez sonner la trompette par tout » le pays.

» Et vous sanctifierez l'an cinquantième, et vous » publierez la liberté par le pays à tous ses habitants. » Ce sera pour vous l'année du jubilé, et vous retour- » nerez chacun en sa possession, et chacun en sa famille.

» Or, si tu fais quelque vente à ton prochain, ou si tu » achètes quelque choses de ton prochain, que nul de » vous ne foule son frère ;

» Mais tu achèteras de ton prochain à proportion des » années qui se sont écoulées depuis le jubilé ; on te » fera de même la vente selon le nombre des années de » rapport.

» La terre ne sera point vendue absolument ; car la » terre est à moi, et vous êtes étrangers et habitants chez- » moi.

» Vous permettrez aussi, dans toute la terre de votre » possession, le droit de rachat pour la terre.

» Si ton frère est devenu pauvre, et vend quelque » chose de ce qu'il possède, celui qui a le droit de rachat, » savoir, celui qui lui sera proche parent, viendra et » rachètera la chose qui aura été vendue par son frère.

» Que si cet homme n'a personne qui ait le droit de » rachat, mais qu'il ait pu trouver lui-même ce qu'il faut » pour le rachat de ce qu'il a vendu,

» Il comptera les années depuis la vente faite, et res- » tituera le surplus à l'homme auquel il l'avait faite, et » ainsi il rentrera dans sa possession.

» Mais s'il n'a point trouvé ce qu'il faut pour le lui » rendre, la chose qu'il aura vendue sera entre les mains » de celui qui l'aura achetée, jusqu'à l'année du jubilé ; » alors l'acheteur en sortira au jubilé, et le vendeur re- » tournera dans sa possession. »

Toutefois, il n'en était pas ainsi pour les maisons situées dans l'intérieur des places fortes, l'acheteur en devenait à toujours le propriétaire.

« Quand ton frère sera devenu pauvre et qu'il tendra » ses mains tremblantes, tu le soutiendras, même l'étran- » ger et l'habitant, afin qu'il vive avec toi.

» Tu ne lui donneras point ton argent à intérêt, et tu » ne lui donneras point de tes vivres pour en tirer des » profits.

» Et quand ton frère sera devenu pauvre auprès de » toi et qu'il se sera vendu à toi, tu ne te serviras point » de lui comme on se sert des esclaves.

» Mais il sera chez toi comme seraient le mercenaire » et l'étranger, et il te servira jusqu'à l'année du jubilé.

» Alors il sortira d'avec toi, avec ses enfants et il s'en » retournera dans sa famille, et il rentrera dans la pos- » session de ses pères.

» Et pour ce qui est de ton esclave et de ta servante, » qui seront à toi, achetez-les des nations qui sont au- » tour de vous ; vous achetez d'elles l'esclave et la ser- » vante.

» Vous pouvez aussi en acheter d'entre les enfants des » étrangers qui demeurent avec vous, même de leurs fa- » milles qui seront parmi vous, qui leur seront nées dans » votre pays ; et vous les posséderez. »

Voilà l'œuvre de Moïse ; fille du passé elle a préparé l'avenir en prescrivant la fraternité et la rétribution selon le travail ; en subordonnant l'instrument industriel à l'ouvrier, en proscrivant l'exploitation de l'homme par l'homme. Son organisation exclut le communisme, mais il permet l'association, et par de rigoureuses mesures il maintient la division des propriétés entre tous les Hébreux. Sa loi sur la terre, place le grand instrument de travail aux mains de tous, et le crédit gratuit des autres outils sociaux devient une obligation religieuse.

Que faut-il le plus admirer dans Moïse du génie qui embrasse toutes les connaissances de son époque, du sentiment religieux et sociable qui en fait le chef d'un peuple si au-dessous de lui, ou de cette inébranlable fermeté, de cette parfaite connaissance des hommes, qui dirige constamment tous ses actes ?

LES DRUIDES.

Les Gaulois ne se sont épanchés sur l'Europe, qu'après avoir longtemps habité l'Asie. Leurs prêtres connus sous le nom de Druides, sont les fils, selon l'esprit, de Zoroastre, ainsi que les mages et les patriarches, avec lesquels ils ont les plus grands rapports. L'unité de Dieu, l'essence spirituelle de l'intelligence, la migration des âmes, tels étaient leurs principaux dogmes. Loin de croire à la mort, ils ne voyaient dans la cessation

de la vie qu'un repos sur la route de l'existence, que ce moment d'arrêt qui précède toute transformation. Mourir, pour eux ce n'était pas cesser de vivre, mais quitter une forme pour en prendre une autre. Plus anciens que Pythagore et que Numa, ils ont contribué à éclairer le premier de ces grands hommes, et formé le second à leur école si profondément philosophique.

Lorsque les sublimes vérités de la morale et de la religion se furent révélées au sein des peuples de l'Orient, leurs chefs ouvrirent les yeux à la lumière; mais chaque race parla morale et religion dans son langage, avec la pensée qui lui était familière, avec l'accentuation de sa langue et ses usages traditionnels. Ici domina l'intuition contemplative; ailleurs, la soumission à la fatalité; d'autres virent dans la religion un moyen de tremper plus fortement l'âme humaine, et de lui donner l'empire du monde.

L'idée de l'univers Dieu, voilà le point de départ de la théologie des Indous. Cette idée modifiée par Zoroastre et par l'Egypte se retrouve plus ou moins nette dans toutes les religions anciennes et modernes. Leurs différences tiennent surtout à la manière dont elles ont envisagé la providence, le destin et la spontanéité humaine, ces trois grands faits dont l'étude a occupé depuis huit à neuf mille ans, peut-être plus, les intelligences supérieures. Comme les prêtres de Brahma, de Zoroastre, de l'Egypte et de Jehova, les Druides ne voulaient dans le principe, ni temples, ni figures de la divinité. Depuis la Thrace jusqu'au fond de l'Espagne, cette règle religieuse présidait à leur culte. Ils adoraient cet être supérieur que la métaphysique seule nous permet de concevoir; ils lui consacraient des bois et même des forêts entières, presque toujours des bois et des forêts de chênes. Que de rapports entre cette coutume et la consécration des chênes de Sichem. Abraham les avait plantés; Josué s'assit sous l'un d'eux lorsqu'il rassembla les tribus avant de mourir, et plus tard ils furent encore les muets

témoins de cérémonies patriotiques. Autour d'eux, se réunissaient non-seulement les Juifs, mais aussi toutes les populations qui descendaient d'Abraham sans appartenir à la lignée des douze fils de Jacob. Souvent au pied des chênes consacrés, les Druides établissaient un autel, une pierre du témoignage, roche abrupte que le marteau n'avait point élaborée, de même aussi dans la tradition juive nous voyons au pied du chêne d'Abraham un dolmen druidique. Les autres pierres consacrées dont nous parle la Bible ont encore le même caractère. — Ainsi donc pendant que la Grèce et l'Italie se souillaient par la plus déplorable idolâtrie, fidèle à la tradition de ses patriarches, la race celtique continuait à vivre d'une vie qu'éclairait le flambeau d'une révélation plus élevée.

Les anciens sanctuaires admettaient trois circulations, l'une dans l'homme, qui avait pour but de présider à la satisfaction de ses besoins et de sa vie individuelle; la seconde dans le monde terrestre, que nous avons déjà signalée à l'article des védas et sur laquelle nous reviendrons en parlant des doctrines de Pierre Leroux; la troisième dans un monde plus étendu, dans l'espace immense, dans l'infini. — Nulle part cette doctrine n'a été mieux acceptée que dans les colléges druidiques où elle était la règle des croyances des chefs de la nation. Pour un Gaulois, naître, c'était revivre et mourir c'était simplement passer à une autre phase de la vie; aussi professaient-ils pour la mort le plus superbe dédain. De là ce courage, cette ardeur à courir sur le fer ennemi, ce mépris de l'existence actuelle signalé par tous les auteurs romains qui en ont parlé comme le trait le plus brillant de leur caractère. Séparée du corps qu'elle animait, l'âme du Gaulois s'incarnait aussitôt dans un autre, pour aller résider dans une autre planète, car nos pères avaient sur le système du monde les idées que Pythagore devait répandre plus tard, ces idées que Copernic devait reproduire et qui ont valu à Galilée la plus glorieuse des persécutions. N'est-il pas admirable

en vérité, que pour ainsi dire de prime saut l'intelligence humaine ait deviné toutes ces grandes vérités dont chaque jour la science achève la démonstration? Les Gaulois croyaient tellement à la perpétuité de la vie et par suite à la métempsycose, qu'ils empruntaient avec promesse de restituer dans un autre monde. C'est ainsi que leur doctrine différait de celle des Indous; les uns admettaient que l'homme pouvait repasser par les états inférieurs de l'animalité, les autres qu'il en était à tout jamais séparé et qu'il retrouvait dans une autre vie tout ce qui lui avait été cher. Point de purgatoire, point d'enfer, ni Styx, ni Champs-Elysées dans cette grande croyance; mais une vie continuelle déroulant incessamment ses phases dans les infinis du temps et de l'espace.

Sous ce titre, *Esprit de la Gaule*, Jean Reynaud a publié une étude aussi belle que patriotique, dans laquelle les croyances de nos pères sont appréciées avec la philosophie la plus élevée, toutefois il a omis de signaler les rapports qui liaient les sanctuaires de Thébes et de Memphis, aux enseignements druidiques des forêts gauloises, mais il n'oublie rien en ce qui concerne la croyance des Celtes, à la préexistence et à la persistence de la vie. Il a cité à cette occasion les passages les plus importants des auteurs anciens et des Bardes. Ecoutons, dit-il, Taliésin dans son grand langage :

« Existant de toute ancienneté dans les océans, depuis le jour où le premier cri s'est fait entendre, nous avons été poussés dehors, décomposés et simplifiés par les pointes de bouleau. Quand ma création fut accomplie, je ne naquis point d'un père et d'une mère, mais des neuf formes élémentaires, du fruit des fruits, du fruit du dieu suprême, des primevères de la montagne, des fleurs des arbres et des arbustes. J'ai été formé par la terre dans son état terrestre, par la fleur de l'ortie, par l'eau du neuvième flot. J'ai été marqué par Math avant de devenir immortel. J'ai été marqué par Gwyddon, le grand purificateur des Bretons, d'Eurwys, d'Euron et Médron, de la multitude

des Maîtres, enfants de Math. Quand le changement se fit je fus marqué par le souverain à demi consumé. Par le Sage des Sages, je fus marqué dans le monde primitif, au temps où je reçus l'existence... Je jouai dans la nuit; je dormis dans l'aurore; en vérité, j'étais dans la barque avec Dylan, le fils de la mer, embrassé dans le milieu, entre ses genoux royaux, lorsque semblables à des lances ennemies, les eaux tombèrent du ciel dans l'abîme... J'ai été serpent tacheté sur la montagne; j'ai été vipère dans le lac; j'ai été étoile chez les chefs supérieurs; j'ai été dispensateur de gouttes, revêtu des habits du sacerdoce et tenant la coupe. Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'étais pasteur; j'ai erré sur la terre avant de devenir habile dans la science; jai erré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles; je me suis agité dans cent cercles. »

Cette parole mystique se laisse pénétrer quand on l'étudie avec le flambeau des doctrines de Zoroastre, de l'Egypte et de Pythagore. — On y trouve cette pensée que toutes les créations sont contemporaines. Aussi vieux que le monde, le poète a vu le feu et l'eau renouveler la face de la terre par des transformations successives, s'il n'existait pas virtuellement, il était en germe, en puissance d'être. La providence avait infusé en lui la semence de laquelle elle l'avait marqué dans le monde primitif, pour le rôle qu'il devait remplir et il assiste aux grands cataclysmes de notre terre. Mais avant d'arriver à la vie humaine qui est la quatrième dans l'ordre des existences, il a passé par les vies inférieures, subissant de longues années un état embryonaire. Ne vous dit-il pas qu'il a été vipère dans le lac et serpent tacheté sur la montagne. Arrivé même à la 4me existence de la nature, il passe par les divers dégrés de la vie sociale avant d'être prêtre consacrant la coupe eucharistique. « Il s'est écoulé bien » du temps depuis que j'étais pasteur. » Il a donc commencé par cet état la vie humaine avant de s'élever à la philosophie et au sacerdoce, comme il avait commencé par être un animal inférieur, un reptile avant de devenir

un homme. — Nos pères avaient donc eu dans leurs élans poétiques le pressentiment de ces conceptions religieuses que nous nous efforçons aujourd'hui de démontrer scientifiquement ; et nous ne faisons autre chose en réalité, nous qui écrivons cette philosophie du socialisme, que rappeler nos concitoyens aux antiques traditions de ceux qui ont vécu avant nous en déroulant logiquement le fil de leurs croyances vénérées.

Chez les druides, comme chez les ariens, les juifs, les égyptiens et les disciples de Pythagore, les nombres jouaient un grand rôle. Le chiffre 3 surtout se présentait sans cesse. Il y avait pour les âmes trois cercles, l'un supérieur consacré à Dieu, à l'infini, à l'absolu ; un autre moyen, c'était le cercle du bonheur ; le troisième était celui des épreuves ou des pérégrinations. Plus la spontanéité de l'âme humaine se rapprochait dans ses actes de l'idéal assigné par la Providence, plus elle s'élevait vers le cercle du bonheur, mais à chaque faute il y avait déchéance. C'était ainsi que nos pères concevaient le paradis et l'enfer, et l'on ne peut se dissimuler que cette vue si philosophique ne soit très-supérieure à celle que le christianisme nous enseigne.

Nous ne connaissons guère le ciel théologique ou mythologique de la Gaule, ses saints et ses anges, toutes fois Reynaud fait remarquer avec raison que le culte des saints se développa de manière à absorber celui des anges, c'est ainsi que Hu Gardan surtout, le moïse des Kimry de la Bretagne, était célébré dans un grand nombre de triades.

La race Bretonne avait trois piliers, Hu-Gardan était l'un d'eux.

Trois tribus s'étaient emparées pacifiquement de la Grande-Bretagne, Hu-Gardan dirigeait la première.

L'île des Cimbres avait eu trois législateurs, en tête desquels figurait Hu-Gardan.

Leur race avait eu trois bienfaiteurs, Hugardan était du nombre, il avait enseigné à ses frères, près du lieu

où se trouve aujourd'hui la ville de Constantinople, à cultiver la terre.

Cette même race comptait trois sages, parmi lesquels Hu-Gardan qui avait distribué le peuple en tribus.

Elle avait eu trois grands poëtes, l'un d'eux, Hu-Gardan, avait appliqué la poësie à la conservation des souvenirs historiques.

Des trois ouvrages principaux de l'île de Bretagne, l'un était l'œuvre de Hu-Gardan.

Les druides n'étaient point des prêtres dans le sens que nous attachons à ce mot, mais des philosophes chargés de l'éducation individuelle et collective. Leurs collèges étaient situés au milieu de grands bois ; ils continuaient leur action au sein du peuple par la peine et la récompense. L'interdiction ou excommunication était l'une des peines les plus sévères. Nul ne communiquait avec un interdit ; l'excommunié se trouvait placé en dehors de la société. Nous savons aussi que souvent ils offraient à la divinité en expiation, la vie des grands criminels. Mais nous ignorons quelles étaient les récompenses qu'ils assignaient à la vertu. — Leur justice était en tel renom, que personne n'en doutait. Élevés au milieu de populations guerrières, ils étaient seuls exemptés du service des armes et la force intellectuelle et morale dont ils étaient revêtus, l'emportait presque toujours dans les grandes réunions sur la force brutale des chefs militaires.

Les disciples de Zoroastre se servaient du jus du hom, comme les chrétiens des espèces du pain et du vin, pour la communion eucharistique. Tout fait penser que chez les Druides le guy du chêne avait été consacré à la même destination.

Les prêtres gaulois formaient une triade ainsi composée : les bardes, qui avaient mission de chanter les dieux et les héros, les ovates qui s'occupaient des rites religieux, du soin des malades et de l'interprétation de la nature. Les Druides, les plus élevés de tous dans la hiérarchie, étaient les législateurs, la loi vivante de leurs concitoyens.

Il semble que la papauté et la consécration de prêtres spéciaux, soient deux faits logiques dans l'ordre de développement des sociétés humaines, nous les trouvons chez les chrétiens, chez les bouddistes, chez les juifs, chez les kimry, chez presque tous les peuples dont les ancêtres sont originaires des plateaux de l'Asie centrale; mais le christianisme en prêchant un spiritualisme exagéré a réduit d'une manière très-fâcheuse les attributions du clergé. Les prêtres du moyen-âge n'étaient, comme ceux de nos ancêtres, ni les médecins, ni les astronomes, ni les naturalistes de la société. Très-incomplets dans leurs études, ils ne représentaient l'idéal humain que sous un aspect rétréci et véritablement tronqué. Quelles étaient les connaissances médicales, pharmaceutiques et astronomiques des druides? Nous ne saurions les préciser d'une manière absolue, mais le peu que nous savons à cet égard nous montre qu'ils étaient aussi dignes de continuer à diriger leurs peuples que les prêtres du moyen-âge, ces impuissants héritiers des grands politiques qui avaient su si habilement greffer le monde de Jésus sur l'empire de Rome. — Pourquoi faut-il que je ne connaisse aujourd'hui de la langue de nos pères que quelques phrases usuelles? Que ne sais-je les cinq dialectes de la petite Bretagne, et les chants populaires qui ont si longtemps retenti chez-moi jusqu'au cœur, lorsque, dans les loisirs d'un autre âge, j'allais interroger les menhirs et les dolmens du pays natal, sur les arides bruyères des collines de la péninsule Armorique! Je prendrais à la main le bâton de pélerin. De Loc-Mariaker, de Karnac et de Gavr'innis, où se trouvent les témoignages de nos aïeux; je descendrais vers la rivière dont les bords sont plantés de vignes (gouin gwas), et je suivrais à la trace, jusqu'à Constantinople, les monuments des précurseurs de Pythagore. J'irais demander à la Grèce ses souvenirs et ses traditions. D'où venait cette amitié qui liait les druides aux prêtres de l'Hellenie? L'Egypte elle-même serait l'objet de mes investigations. N'existe-t il aucun rapport entre les monu-

ments de son Karnac et ceux du Karnac morbihannais? Les pasteurs qui firent un jour irruption dans la plaine du Nil, ces grands destructeurs d'idoles, ces hommes qui ne voulaient pas que l'on matérialisât le culte; est-il donc impossible de retrouver aucun souvenir de leur passé, aucune preuve de leur nationalité véritable? J'interrogerais les usages populaires, les danses, les airs nationaux et les costumes historiques. L'Arménie, dont le nom tout celtique signifie pays de montagnes, serait aussi l'objet de mes investigations, et peut-être j'arriverais de la sorte à expliquer pourquoi l'on voit à Constantinople le bignou et les instruments de la musique des Kimry; pourquoi l'on y retrouve, chez des Grecs et des Asiatiques, nos danses, nos airs populaires, et à quelque chose près, nos costumes historiques. Est-il donc impossible d'y retrouver plus encore? Le celtique ou Bas-Breton n'a-t il pas des racines communes avec la langue grecque, avec le sanscrit et par suite avec le zend, et ce dernier rapport ne serait-il pas une nouvelle preuve de la filiation Magdéenne. Voilà ce qu'il serait on ne peut plus intéressant de vérifier au contact direct des langues orientales, dérivées comme la nôtre de la souche primitive. Ainsi s'expliqueraient avec facilité une théologie et des connaissances astronomiques et philosophiques, qui ont dû, à une certaine époque de l'antiquité, former le fond commun des croyances des hommes supérieurs en Grèce en Egypte, en Assyrie et dans l'Inde.

Quoique partis d'une même contrée les deux courants intellectuels et sociaux qui ont civilisé l'Occident ont eu des phases différentes et des trajets distincts. Celui des hommes du Nord a toujours été caractérisé par une plus grande part accordée à la spontanéité humaine, il a crée la liberté de l'individu; celui des hommes du midi tout en acceptant l'intervention providentielle, a souvent amoindri la dignité et la liberté de l'homme en accordant trop au destin, à la fatalité, à l'influence des faits accomplis. Pour les mages et les druides, l'humanité est la fer-

mière du globe qu'elle doit embellir et féconder. Pour les disciples, du Bouddha d'Occident, la terre n'est trop souvent qu'une vallée de larmes. Les premiers élèvent la femme au sacerdoce. Les Celtes ont leurs druidesses vierges, sacrées, extatiques d'un ordre religieux qui prophétisent l'avenir, et les Romains leur empruntent les vestales. Chez les chrétiens les femmes ne peuvent offrir le divin sacrifice et consacrer l'eucharistie sans l'intervention virile. Comme le fait remarquer Jean Reynaud, ce n'est plus une action sur la société qui fait la différence, c'en est une sur l'infini, en principe c'est un abîme.

La civilisation des Celtes, avec tous les éléments de grandeur et de puissance qu'elle paraissait posséder, se trouvait cependant épuisée lors de l'invasion romaine. L'antiquité malgré ses nombreux efforts pratiques avait oscillé entre le communisme des castes égyptiennes et le partage égalitaire des Hébreux, avec leurs lois contre le capital et l'accumulation des propriétés dans quelques mains, sans arriver à autre chose qu'à des oligarchies aristocratiques. Chez nos pères le corps des prêtres ou patriarches, était encore plein de savoir et de vitalité, que déjà l'exaltation de la spontanéité individuelle qui avait élevé si haut les races cimbres, était devenu le dissolvant de leurs sociétés. L'orgueil qu'elle avait engendré avait produit l'indiscipline en étouffant la croyance à la solidarité sous le poids de personnalités insupportables par leurs rivalités de toute nature. De grandes fortunes s'étaient accumulées dans les mains de quelques hommes et la pauvreté la plus misérable s'était posée en regard comme conséquence fatale d'une mauvaise distribution des richesses sociales; le morcellement de la grande patrie; la création de petites oligarchies républicaines de nom, mais très aristocratiques de fait; les jalousies et les intrigues, suites naturelles d'un pareil état de choses, dévièrent nos ancêtres de cette unité qui eût dû s'établir parallélement au pontificat druidique.

L'Orient préludait à la vulgarisation de grandes pensées dans les banquets des égaux et les agapes fraternelles des premiers chrétiens, mais la Gaule n'avait point de socialisme, rien n'y rapprochait les hommes dans ses banquets, vrais repas de bêtes fauves, où les morceaux les plus estimés étaient souvent conquis les armes à la main, moins par gourmandise que par fierté. Détournée de son principe, infidèle à son Dieu, à sa théologie, une civilisation n'existe plus, elle appelle fatalement une initiation nouvelle. Il était donc dans l'ordre des nécessités politiques que nos pères fussent divisés et vaincus, que la conquête leur enseignât l'union, l'humilité, l'obéissance et la discipline, et qu'ils apprissent dans les armées étrangères que la combinaison des efforts est supérieure au courage individuel ; et puis à tout prendre les pauvres et les esclaves ne formaient-ils pas la grande masse, n'étaient-ils pas réellement sans patrie, ne leur était-il pas indifférent que leurs maîtres fussent Gaulois, Romains ou Germains ? Gardons-nous donc de regretter que les nobles de la Gaule aient été successivement remplacés par des nobles de Rome, puis par des Goths, des Burgondes, des Francs ou Wrangs et des Bretons, selon la partie de notre France qu'ils habitaient, car pour le peuple il n'y eut presque rien de changé. Esclave proprement dit, esclave spécial attaché à la terre, ouvrier des corps de métiers dans les villes ; qu'importe qu'il eut des maîtres d'un nom ou d'un autre. Toutefois le druidisme eût pu devenir l'élément d'une rénovation, mais tous les vainqueurs le trouvèrent trop dangereux pour ne pas le combattre. Sans puissance auprès des grands il perdit son prestige auprès des faibles et des opprimés et fut supplanté par le christianisme qui, d'abord profondément socialiste et même communiste, devait plus tard, après de grands services, faire cause commune avec l'oppression en faisant de ses évêques autant de seigneurs féodaux. — Malheureusement les qualités qui distinguaient nos pères se retrouvent dans

la masse du peuple français et surtout dans la démocratie militante, sans que l'expérience de dix-huit siècles d'oppression ait suffisamment corrigé notre orgueil et notre indiscipline. Nous n'apprendrons, hélas, l'association et la tactique qu'à force de défaites. Chacun de nos succès a toujours eu le lendemain ses revers désastreux.

Plus l'on compare les peuples celtiques aux tribus juives, et les druides aux patriarches, plus l'on trouve de ressemblance entre les destinées de ces deux nations. Chez les Juifs, l'incubation plus prompte produit successivement Abraham, Jacob, Joseph, puis Moïse, viennent ensuite Josué, le restaurateur Esdras et ces écoles diverses d'Esseniens, de Nazaréens, de Pharisiens qui, mêlées au mouvement philosophique des peuples étrangers, devaient donner naissance à la pensée de charité, à l'évangile de Christ à la bonne nouvelle des premiers siècles de notre ère. Chez les Celtes, une plus longue embryologie, semble promettre au fruit de cette race des destinées encore plus élevées. Notre Abraham nous est inconnu. C'est à peine si quelques triades nous rappellent les Moïse de notre race. Taliésin, c'est Esdras qui nous transmet un séphèr mutilé. De longs siècles d'esclavage correspondent à la servitude des Hébreux. Comme les Juifs, infidèles à Dieu et à la philosophie que ses sages nous enseignent, nous sommes rudement châtiés de notre désobéissance, par les nobles et les rois. Mais enfin la lumière se fait, la pentecôte arrive, l'Esprit-Saint redescend sur la nation, les philosophies du passé renaissent au monde, grandies et développées par 1800 ans d'études. Ainsi se prépare cette fleur mystérieuse de l'arbre kimryque, cette bonne nouvelle d'un prochain avenir, cet évangile selon le sentiment et selon la science tout ensemble, qui doit réconcilier les races et les castes, et commencer l'unité du genre humain.

RÉVÉLATION DE BOUDDHA.

Nous ne connaissons d'une manière positive ni l'époque à laquelle Bouddha parut dans l'Inde, ni la teneur de ses enseignements, ni la portée de sa doctrine. Tout ce qui concerne la religion des bouddhistes et le socialisme qui en a été la conséquence, présente un nombre considérable de problèmes très-importants à résoudre. Le Ramayan parle, il est vrai, du schisme de Bouddha, ce qui prouve qu'à l'époque où il a été composé, le bouddhisme existait déjà, à moins toutefois qu'en son honneur l'on n'ait ajouté et interpolé un passage pour traiter d'athées les disciples du révélateur. Athées, pourquoi! Par la raison bien simple qu'ils voulaient priver les prêtres de Brahma d'une, des meilleures branches de leur revenu. — Un grand nombre de voyageurs s'accordent à considérer la religion de Fô qui règne à la Chine, et les religions de Ceylan, de l'Inde Orientale et du Thibet, comme des formes diverses du bouddhisme, d'où cette conséquence que le bouddhisme aurait modifié la hiérarchie des castes supérieures, et brisé le régime indien qui n'existe pas dans ces contrées. — La crise produite par une aussi grande protestation, a sans doute été plus grave encore que dans notre Occident l'avénement du protestantisme ; l'on ne peut la comparer qu'à celle du christianisme lui-même. Elle passe pour avoir duré douze cents ans, mais nous ne possédons aucune donnée positive sur ce grand fait historique. Plusieurs savants pensent que le bouddhisme a vécu longtemps dans l'Inde à l'état latent, confondu avec le Brahmanisme dont il ne s'est séparé qu'après avoir formé son corps de doctrines à part, mais on ignore complètement la date de ce jour où les bouddhistes se disant *samanéens*, c'est-à-dire purifiés

par une entière victoire sur leurs passions, appelèrent au sacerdoce et à la prédication tous ceux qui se sentaient l'inspiration nécessaire pour se servir de la parole, ou les vertus de l'apostolat. L'on pense généralement encore que le bouddhisme est antérieur de 1,200 à 1,800 ans au christianisme, où tout au moins de 600 ans, et qu'il a eu son berceau dans le nord de l'Asie.

Pour nous, privé des documents qui pourraient servir à nous éclairer, si nous avions à hasarder une opinion sur cette matière difficile, nous serions porté à le considérer comme le résultat du contact du madzeisme ou religion de Zoroastre avec le brahmanisme, qui en était la racine. Nous retrouvons en effet dans le bouddhisme une prétention à la catholicité, et la pensée d'une monarchie spirituelle universelle. Partout où il existe, il se manifeste par des couvents, des monastères, par l'existence d'un clergé fort et hiérarchisé, ayant à sa tête un conseil de cardinaux, de prêtres supérieurs et un pape ou grand-prêtre spirituel, et parfois aussi temporel, comme le Grand-Lama du Thibet. Dans une contrée où la religion de Zoroastre n'eut pas plus été acceptée que l'Abrahamanisme, le druidisme ou le culte d'Odin, il était naturel que les idées religieuses, pour accomplir un progrès, prissent la forme du bouddhisme, c'est-à-dire qu'elles enveloppassent la pensée révolutionnaire, la protestation contre les castes religieuse et guerrière, de l'habit spirituel auquel les Indiens étaient accoutumés.

Les points les plus importants de la doctrine de Bouddha se rapprochent des doctrines de l'Egypte et de l'Arie. Les âmes, dit le révélateur oriental, sont de la même essence chez les hommes et les animaux, mais l'âme humaine ayant seule la liberté est seule susceptible de mérite et de démérite. — Le principe du bien préside aux félicités des âmes vertueuses, et les récompense selon leurs œuvres; devant sa miséricorde s'effacent toutes les fautes. Les femmes et les hommes sont égaux devant lui; quant aux âmes coupables, leurs peines toujours temporaires

seront proportionnées à leurs erreurs. Les prières et les bonnes œuvres des justes pourront hâter leur délivrance, et les arracher au génie du mal, monarque suprême des enfers. Le temps de l'expiation terminé, les âmes coupables reviennent sur la terre animer des êtres inférieurs, puis des hommes, elles recommencent alors les épreuves qu'elles avaient déjà subies.

Bouddha, nous dit la légende qui nous raconte sa vie, est descendu du séjour céleste dans le sein de Mahamaya, épouse de Southadanna, roi de Magadha, au nord de l'Indoustan, et membre de la famille Sakya, la plus illustre de la caste des Brahmes, véritable famille des David et des Salomon de l'Inde. Sa mère l'avait conçu sans souillure et le mit au monde sans douleur. Bouddha naquit au pied d'un arbre et ne toucha pas à la terre. Les savants et les rois (les mages du pays), connaissant sa destinée, s'empressèrent de venir saluer son berceau. A peine avait-il reçu le jour qu'il fut surnommé Devata-Deva, Dieu des Dieux. Son enfance fut admirable de précocité en savoir et en vertus de toute espèce. Il était d'une grande beauté, aussi faisait-il l'admiration du peuple, quand assis sous un figuier, il lui donnait la nourriture intellectuelle. — Trop sympathique aux maux de la société pour ne pas les apercevoir et désireux de calmer ses douleurs, il laissa de côté les grandeurs paternelles et le palais où il avait été élevé, pour aller au désert se préparer à sa mission divine par le jeûne et par la prière. Là, il se fait prêtre, se consacre lui-même à Dieu, se rase la tête de ses propres mains et se livre à la vie la plus austère. Après de nombreuse épreuves dans lesquelles il fut toujours victorieux du démon, Bouddha, ses pénitences achevées, fit connaître à ses disciples qu'il allait rentrer dans le monde pour l'éclairer par la vérité et se rendit à Bénarès, la Jérusalem du pays. — Avant sa mort Bouddha lutta contre l'invasion du magdzeisme qui voulaient pénétrer dans l'Inde et vainquit les disciples de Zoroastre. Il prophétisa que ses coréligionaires seraient chassés de l'Inde et que sa doctrine,

adoptée par les peuples étrangers, durerait cinq mille ans, après quoi un nouveau Messie, un Homme Dieu paraîtrait sous le nom de Maidari.

LA GRÈCE.

La Grèce, dont nous dirons aussi sommairement que possible la vie sociale, a été le produit de deux éléments; l'Arie, qui s'y est introduite par le Nord, et l'Egypte par les côtes. Peut-être l'Etrurie elle-même n'est-elle pas restée sans influence sur cette contrée; mais les étrusques, qu'étaient-ils autre chose que des celtes ariens, chez lesquels l'œuvre du développement moral et intellectuel s'était continuée loin du foyer primitif d'initiation?

Environ 1800 ans avant le Christ, au siècle où vécut Moïse, un cimbre ou celte de Thrace, du nom d'Orphée, revint en Grèce après s'être initié à Thèbes aux mystères sacrés des prêtres d'Egypte. Ses efforts eurent pour but de réunir en une grande unité ses compatriotes que déchiraient l'anarchie religieuse et politique. Ne pouvant réussir, il s'efforça d'organiser en une grande confédération cette Suisse des anciens âges. La ville de Pytho, était déjà célèbre, par suite des oracles de la Sybille d'un temple consacré au père universel, connu sous le nom d'Apollon. Il en fit le centre de cette confédération. Son savoir en médecine et en magnétisme animal, ses guérisons, ses prédictions, ses conseils et sa brillante élocution, lui firent un grand nombre de partisans, et bientôt son influence lui permit d'organiser le conseil des amphyctions. Ce tribunal auguste, supérieur aux peuples et à ces petits chefs que l'on désignait du nom de rois ou de tyrans, se réunissait deux fois l'an dans le temple de Cérès aux thermopyles, mais ses décrets n'avaient force de lois qu'après avoir reçu la sanction du prêtre qui résí-

dait sur le mont sacré; c'est alors qu'on les gravait sur des tables de marbre et qu'ils étaient considérés comme obligatoires.

Orphée modifia la doctrine des druides, en supprimant les sacrifices humains, il fut le créateur du système musical des Grecs, et se servit le premier de cette forme de vers qu'Homère devait plus tard consacrer à jamais par ses poësies. Il enseignait l'hermaphrodisme divin, et nous avons de lui ce beau vers conservé par Aristote :

Jupiter est l'époux et l'épouse immortelle.

Il parait aussi, qu'il professait déjà sur la trinité, des croyances que nous retrouverons chez les grands initiateurs les plus voisins de notre époque. Ses disciples ont longtemps porté le nom d'eumolpides, qui signifie les hommes parfaits. Sa morale était celle des sanctuaires où il avait étudié. Plus douce que la morale des druides, elle se rapprochait de celle de Pythagore et de Christ. Les tentatives qu'il fit pour substituer les mystères de Bacchus, ou dionysos (l'intelligence divine), à ceux de Cérès usités alors, furent, dit-on, cause de sa mort.

Fabre d'Olivet, dans sa belle étude sur l'essence et la forme de la poësie, parle ainsi d'Orphée :

« Ses institutions, puisées à la même source que celles de Moïse, fondées sur les mêmes vérités, reçurent l'empreinte de son caractère, et celui du peuple auquel il les destinait. Autant celles de Moïse furent sévères, et, s'il faut le dire, dures dans la forme, ennemies des siences et des arts, autant celles d'Orphée furent brillantes, propres à séduire les esprits, favorables à tous les développements de l'imagination. Ce fut sous l'appas du plaisir, de la joie et des fêtes, qu'il cacha l'utilité de ses leçons et la profondeur de sa doctrine. Rien n'était plus pompeux que la célébration de ses mystères. Tout ce que la poësie, la musique, la peinture ont de majesté, de force et de grâce, était employé pour exciter l'enthousiasme des invités. Il ne trouvait point de voile assez beau, de forme assez belle, de charme assez puissant pour

intéresser les cœurs et les attirer vers les vérités sublimes qu'il annonçait. Ces vérités, dont les premiers chrétiens ont reconnu la force, allaient plus loin que celles dont Moïse a été l'interprète; elles semblaient devancer les temps. Non-seulement il enseignait l'unité de Dieu, et donnait les idées les plus sublimes de cet être insondable; non-seulement il expliquait la naissance de l'univers et l'origine des choses; mais il représentait ce Dieu unique, sous l'emblême d'une triade mystérieuse, revêtue de trois noms; il parlait du dogme que Platon annonça longtemps après sur le Logos, ou Verbe divin; et, selon ce que dit Macrobe, il enseignait même son incarnation ou son union à la matière, sa mort ou sa division dans le monde sensible, sa résurrection ou sa transfiguration, et enfin son retour à l'unité originelle.

Cet homme inspiré, en exaltant chez l'homme l'imagination, cette faculté admirable qui fait le charme de la vie, enchaînait les passions qui en troublent la sérénité. Il livrait ses disciples à l'enthousiasme des beaux arts, et voulait que leurs mœurs fussent simples et pures. Le régime qu'il leur prescrivait était celui que Pythagore introduisit par la suite. Un des fruits les plus doux qu'il promettait à leurs efforts, le but même de leur initiation à ses mystères, était de se mettre en commerce avec les dieux; de s'affranchir du cercle des générations, d'épurer leur âme, et de la rendre digne de s'élancer, après la chûte de son enveloppe corporelle, vers son séjour primitif, aux champs de la lumière et du bonheur.

Orphée a été en Europe le véritable créateur de la poésie et de la musique, le père de la mythologie, de la philosophie; c'est lui qui a servi de modèle à Hésiode et à Homère, qui a éclairé les pas de Pythagore et de Platon.

Après avoir sagement accomodé l'extérieur du culte à l'esprit du peuple qu'il voulait instruire, Orphée divisa sa doctrine en deux parties, l'une vulgaire, l'autre mystérieuse et secrète, suivant en cela la méthode des Egyptiens dont il avait été le disciple; ensuite, portant ses

regards sur la poésie, et voyant à quel désordre cette science avait été livrée, et le mélange qui s'y était fait des choses divines et profanes, il la distingua judicieusement en deux branches principales, qu'il affecta, l'une à la théologie, l'autre à la physique. On peut dire qu'il donna dans l'une et dans l'autre le précepte et l'exemple. Théosophe, aussi sublime que philosophe profond, il composa une immense quantité de vers théosophiques et philosophiques sur toutes sortes de sujets. Le temps nous les a presque tous ravis ; mais leur souvenir s'est perpétué dans dans la mémoire des hommes. Parmi les ouvrages d'Orphée que citaient les anciens, et dont on doit regretter la perte, se trouvaient, du côté de la théosophie, *la parole sainte* ou *le verbe sacré* , dont Pythagore et Platon profitèrent beaucoup , *sa théogonie* qui précéda celle d'Hésiode de plus de cinq siècles ; les *initiations aux mystères de la mère des Dieux* et le *rituel des sacrifices*, où il avait consigné sans doute les diverses parties de sa doctrine : du côté de la philosophie, se trouvait une cosmogonie célèbre, où se développait un système astronomique, qui ferait honneur à notre siècle, touchant la pluralité des mondes, la station du soleil au centre de l'univers et l'habitation des astres. Ces ouvrages extraordinaires émanaient du même génie qui avait écrit en vers sur la grammaire, sur la musique, sur l'histoire naturelle, sur les antiquités de plusieurs îles de la Grèce, sur l'interprétation des signes et des prodiges, et sur une foule d'autres sujets dont on peut voir le détail au commencement de l'argonautide d'Onomacrite, qui lui est attribuée.

Aux grands jours de sa splendeur , la Grèce a eu trois hommes éminents qui ont rempli le monde de leur renommée. Socrate le christ d'Athènes , Platon son fils intellectuel et Aristote fils intellectuel de Platon. Mais quelque fut leur génie , il en est un plus éminent qui les a précédés de deux siècles. Venu avant le temps , il n'a pu, malgré son immense supériorité , mettre à exécution ses grands

desseins. Il a été dans l'ordre moral, au milieu des siens, ce que serait dans l'ordre physique un soulèvement qui, après avoir fait émerger un monde nouveau, s'affaisserait sur lui même, n'offrant plus aux yeux que des cratères de soulèvement et des cônes d'éruption battus par les vagues.

Oui Pythagore est sans contredit le premier des philosophes de la Grèce. Par la pureté de sa morale, la grandeur de sa science, la profondeur de sa philosophie et même par son importance politique, il laisse bien loin derrière lui Socrate, Platon et Aristote. On lui attribue de grands et de nombreux miracles, bien qu'il n'y crut pas lui-même et qu'il professât au contraire dans ses enseignements, l'harmonieuse invariabilité des lois de la nature.

Son histoire, comme celle de tous les révélateurs et des demi-dieux de l'antiquité, se trouve rehaussée d'un grand nombre de fables, au milieu desquelles il est difficile de découvrir toujours la vérité.

A l'âge de 18 ans, il se présenta aux jeux de la Grèce. Sa grande taille, sa beauté, sa magnifique chevelure, la robe de pourpre dont il était revêtu, attiraient tous les regards. Il voulut concourir avec les jeunes gens de son âge, mais les juges des jeux s'y opposèrent. Admis à lutter avec les hommes, il sortit vainqueur des épreuves et conquit de suite une grande célébrité. Disciple du savant Thalès, le chef de l'école ionienne, il ne tarda pas à quitter sa patrie pour aller, à l'exemple de son maître, dans les contrées étrangères puiser à toutes les sources du savoir. Grand nombre d'écrivains recommandables, s'accordent à reconnaître qu'il voyagea pendant une partie de sa vie pour se mettre en rapport avec les hommes les plus savants de son époque. S'il faut en croire leur témoignage, il aurait visité les Egyptiens, les Kymri de la Thrace, les Juifs, les Arabes, les Chaldéens, les Perses et les Indiens eux-mêmes ; lisant en Phénicie les livres de Moschus, approfondissant en

Egypte la géométrie, et l'astronomie en Chaldée; puis en Perse il aurait reçu de Zabratus, l'un des disciples de Zoroastre, la doctrine des nombres et l'explication des principaux phénomènes de la nature. En Arabie, il aurait appris à pénétrer le langage des animaux; dans l'Inde, les Brahmanes lui auraient enseigné à communiquer avec les esprits et les dieux, ce qui revient probablement à dire qu'ils lui auraient révélé les faits les plus surprenants de l'extase et du magnétisme animal. En Judée il aurait étudié les livres de Moïse, de manière à revenir dans sa patrie à l'âge de quarante et quelques années à l'état d'encyclopédie vivante, capable d'instruire et de diriger les autres hommes.

Pythagore, à son retour, trouva Samos sous le joug d'un tyran. Egalement ennemi de la dictature d'un seul et de la dictature des masses ignorantes, ne voulant dépendre ni du caprice d'un individu, ni de celui de nations trop peu éclairées pour agir sagement; voulant avant tout la souveraineté de la raison, il n'hésita pas à quitter la vieille Grèce pour s'établir sur la côte d'Italie où l'on remarquait déjà grand nombre de cités puissantes par la richesse de leur agriculture et l'étendue de leur commerce. Crotone fut celle qu'il choisit pour y fixer son séjour. La pureté de l'air, la sagesse de quelques-uns de ses habitants, les avantages que présentait cette ville pour l'exécution de ses grands desseins, furent sans doute les motifs qui déterminèrent son choix.

La renommée avait déjà porté à Crotone le nom de l'illustre philosophe. L'on savait de lui ses succès aux jeux de la Grèce, son adresse, sa force, sa beauté, l'élégante simplicité de sa mise, la distinction de ses manières, choses si importantes aux yeux des masses; et l'on avait entendu parler de ses nombreux voyages, de sa vie sobre et frugale, de son immense savoir. Peu de temps après son arrivée, il se fit entendre dans le gymnase, dans les temples et dans les assemblées du sénat. Partout, cette haute éloquence, avec laquelle il

parlait de la vertu et des devoirs que nous avons à remplir dans la vie envers les autres hommes, produisit une profonde impression. Les chefs du peuple le remercièrent publiquement et le chargèrent de faire aux dames de la ville des instructions religieuses. Telle fut son influence, que les hommes mariés quittèrent leurs maîtresses et que les plus grandes dames firent le sacrifice de leurs bijoux dans le temple de Junon. Les jeunes gens eux-mêmes, laissèrent de côté les plaisirs faciles pour se livrer au travail, à l'étude des sciences et de la philosophie. Utilisant son grand savoir en médecine, Pythagore obtint dans un autre ordre de nouveaux succès. Dès lors l'opinion publique se partagea sur son compte. Les uns le regardèrent comme un adroit ambitieux, les autres comme un être divin. Quelques-uns même, arrivèrent à penser qu'il n'était autre que l'Apollon hyperboréen descendu sous une forme humaine parmi les hommes, pour les améliorer et les conduire au bonheur.

Après plusieurs années du séjour de Pythagore à Crotone, cette cité se trouva le centre d'une école célèbre, dont les disciples avaient accepté la règle du philosophe de Samos. Bientôt des affiliations nombreuses, vinrent lui donner la plus grande autorité morale dans toutes les autres villes des pays voisins, dans la Grèce, dans les îles ; Cyrène et Carthage même, subirent par quelques-uns de leurs personnages les plus distingués son attractive influence. Ainsi se forma ce noyau d'hommes vertueux, d'amis de la science et de la vérité, avec lesquels Pythagore espérait conduire le monde à de nouvelles destinées.

La règle pythagoricienne embrassait à la fois l'esprit et le corps, elle était la conséquence de l'unéitéisme de la doctrine du maître que nous allons exposer aussi complétement que le permettent les divers documents sur lesquels on peut s'appuyer à tant de siècles de distance.

Il y a dans le monde deux choses : les âmes et les substances matérielles. Les subtances matérielles se mani-

festent à nous selon les lois régulières qui gouvernent toute la nature, lois invariables et partout les mêmes. L'homme étant le résultat de l'incarnation d'une âme dans un corps, est soumis à leur action par la partie matérielle de son être.

Les quantités s'expriment au moyen de nombres ; par conséquent les nombres servent à témoigner de l'ordre et de l'harmonie de tout ce qui existe.

L'unité représente l'être immuable toujours égal à lui-même, la cause première de tout ce qui est l'auteur de la conservation et de l'harmonie des mondes. — Les autres nombres, au contraire, ne peuvent représenter que des choses changeantes, inégales et divisibles. Les chiffres 2 et 3 ont une signification philosophique à côté de leur signification numérique et se rattachent aux plus grands phénomènes de la nature. L'être, unique résulte d'une constante dualité. Le chiffre 3 correspond aux qualités des choses et 4 à leur essence.

La cause efficiente, le destin résultat des impulsions données par cette cause, et l'action humaine forment un grand trinaire que représente le chiffre 3. Il y a quatre grandes vies, quatre grands mouvements dans la nature : la vie minérale, la vie végétale, la vie animale et la vie sociale.

Les planètes ou terres habitées qui tournent autour du soleil, sont au nombre de cinq, comme les sens, comme les doigts de la main.

Si l'on ajoute aux planètes la lune et le soleil, l'on obtient le chiffre 7 qui correspond à toute œuvre parfaite aux sept jours de la semaine, aux sept cordes de la lyre. — Il est probable qu'entre leurs distances relatives il y a une relation analogue à celle des tons de l'heptacorde entre eux.

Les nombres 1, 2, 3 et 4 réunis forment le chiffre 10 qui est aussi lui très-parfait et jouissant de qualités symboliques.

Le mot *cosmos*, qui exprime l'idée *d'être principe* d'ordre

admirable, convient pour désigner l'univers, ce tout animé dont font partie toutes les intelligences rangées chacune selon leur perfection.

L'unité, la dualité, la trinité, sont les attributs de l'être humain et comme la nature est identique avec elle-même ces trois modes sont aussi les attributs de la nature et et de la vie universelle.

La Lune, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne possèdent des habitants. La terre et les planètes se meuvent autour du soleil, comme le soleil qui est une grande étoile, et les autres soleils, se meuvent autour d'un feu immobile qui est le centre de l'univers. — Les comètes sont des planètes qui ne sont pas toujours visibles. La voie lactée n'est qu'un assemblage d'étoiles, que leur grande distance nous fait confondre, ou qu'un embrâsement produit dans une partie du Ciel.

L'astronomie et la musique sont sœurs ; la musique, peut être soumise aux règles absolues des nombres ; elle doit être étudiée par le législateur comme moyen de civiliser les peuples, d'exciter ou d'apaiser les passions.

Une matière subtile et pénétrante remplit et anime l'espace, c'est l'éther ; les âmes en sont formées. Au moment de la naissance, elles s'incarnent dans les corps, mais après la mort, elles reçoivent peine ou récompense selon la manière dont elles ont vécu. C'est alors qu'elles vont peupler les solitudes des planètes qui roulent comme la nôtre autour du Soleil et qu'elles commencent leurs migrations.

L'on se perfectionne de trois manières : en honorant les dieux, en faisant le bien à leur imitation, en quittant la vie terrestre pour les rejoindre. C'est à dire par la foi en dieu, par la pratique des bonnes œuvres et par l'union à la divinité.

C'est une erreur des hommes, de considérer la mort comme un mal ; ce n'est autre chose, pour notre âme, que la libération des liens qui l'enveloppent. Qui sait même, si ce que nous appelons la mort, n'est pas la vie et si la vie n'est pas la mort.

Notre corps n'est-il pas le tombeau de notre âme ? Qui de nous aurait donc le droit, en faisant cesser son existence, de faire violence à la divinité qui a emprisonné notre âme dans le corps qui la renferme?

Au dessous du principe un, il y a entre Dieu et nous les dieux inférieurs et les esprits de ceux qui ont bien mérité sur la terre par leurs vertus; aussi leur devons nous nos hommages.

La philosophie, est le moyen que la divinité nous offre pour nous élever à elle; elle est à la fois l'amour et le désir de la sagesse, et la sagesse doit s'entendre de la science des choses éternelles et impérissables.—Dégager l'exercice des entraves du corps, des passions animales, de vos épouvantant pour les choses terrestres, pour l'assimiler le mariage esprit des mondes et l'unir entièrement à lui, pour vous de cette science.

salutaire acquérir la philosophie, il est indispensable de quelques par un exercice journalier toutes ses bonnes qualités, et de comprimer au contraire tous ses mauvais penchants. La méthode, l'exemple et l'habitude, voilà les moyens d'arriver au but.

Hors du sommeil, tous les moments de la vie doivent être exactement remplis, toutes les actions doivent être prévues autant que possible. Les plaisirs et les biens ne sauraient être appréciés au-delà de leur valeur.—Les pythagoriciens doivent se réunir entr'eux, se rapprocher le plus qu'ils pourront; c'est le moyen d'assembler une masse considérable de forces destinées à travailler au bonheur général.— Plus l'on observe les lois de la morale, c'est-à-dire les règles de la philosophie, plus l'on devient digne de conduire ses semblables et de consacrer ses biens et sa vie à sa patrie.

La manière de se vêtir en impose à tous. Que le choix de vos vêtements, que leur simplicité, que leur élégance, que leur exquise propreté, soient l'image de vos vertus intérieures.

Pourquoi ne préférerai-t-on pas les toiles peintes

d'Egypte aux étoffes de laine?—Soignez votre barbe et vos cheveux, et lavez-vous tous les jours. La propreté du corps, est le symbole de la chasteté et de la pureté du cœur. — Garnissez vos lits avec des toiles de coton, que les mêmes étoffes vous servent aussi à ensevelir les morts.

Levez-vous de bonne heure, et dès le matin repassez dans votre mémoire vos actes de la veille et des jours précédents. Prenez votre lyre et qu'elle vous serve par ses sons harmonieux à préparer convenablement votre esprit pour un travail utile.

Ne vous entretenez avec personne, avant de vous être entretenu avec vous-même, avant d'avoir fait votre examen de conscience pendant une courte promenade. — Que les premières heures de la journée soient ensuite employées à éclairer votre esprit, à conquérir des connaissances nouvelles, une moralité plus forte et plus élevée. Après les exercices de l'esprit, passez aux exercices du corps. Luttez, courez, lancez au loin des corps pesants; ne craignez pas d'étudier les danses les plus difficiles. Que votre premier repas soit un simple morceau de pain avec du miel. L'homme ne vit pas pour manger, mais il mange pour vivre.—Après ce repas fait sans vin, occupez-vous des affaires publiques. Faites une promenade, prenez un bain froid et soupez avant le coucher du soleil. Dans vos soupers ne soyez jamais plus de dix afin que la confiance devienne plus intime. Mangez des mets assez variés, des légumes cuits, rarement de la viande, et buvez du vin pour rendre la digestion plus facile. Que le chef de la table propose une lecture, qu'elle soit faite par le plus jeune et semée de réflexions et de discussions utiles. Avant de vous séparer, rappelez-vous les devoirs importants de la vie, et n'oubliez pas avant de vous mettre au lit, de repasser dans votre esprit vos actes de la journée. Non-seulement vous arriverez par cet examen à vous connaître, mais encore à ordonner dans votre intelligence et à classer avec méthode, les faits qu'il vous importe de ne pas oublier.

La tempérance est le premier moyen de faire des hommes sains de cœur, d'esprit et de corps. Toutes les maladies sont en général la suite d'irrégularités dans les habitudes, de faiblesses vis-à-vis des passions. S'il faut pour devenir fort contre vous-même vous exercer à la lutte morale, n'hésitez point : faites vous servir à diverses reprises des repas succulents et livrez-les à vos domestiques après en avoir respiré le parfum. La gourmandise et l'abus des viandes et du poisson, conduisent les hommes à l'oubli de la chasteté. La volupté est la source d'une foule de crimes de toute nature, elle jette le désordre dans les familles et conduit souvent à trahir la patrie. Vivez donc sobrement, exercez votre moral comme vous exercez votre corps ; évitez les courtisannes, soyez fidèles à vos épouses, soyez même réservés dans les plaisirs que le mariage vous permet, que la volupté ne soit jamais pour vous, l'état d'un animal en rut, mais un penchant salutaire soumis à la voix de la raison. N'oubliez jamais que le bonheur, c'est la science de la perfection des vertus de l'âme humaine. Eloignez les jeunes gens de l'amour sensuel, craignez pour eux toute précocité sous ce rapport. Non seulement elle altérerait le moral, mais elle ne pourrait donner à la patrie que des enfants débiles et difficiles à élever. Que les hommes ne se marient pas avant l'âge de vingt ans et qu'une fois mariés ils soient encore extrêmement sobres dans leurs plaisirs. Quel bonheur un homme peut-il trouver dans les bras de celle qui n'est point son épouse légitime? A défaut de cette affection qui consacre le bonheur, faudra-t il qu'il demande des excitations aux sentiments brutaux ; par exemple à des aliments préparés exprès? Consultez aussi l'hygiène et soyez plus sobres en été qu'en hiver. Où trouverez-vous la force d'âme nécessaire pour les grandes affaires de la vie, si vous l'avez usée par les sens? Votre âme ne s'attachera-t-elle pas trop fortement à ce corps passager qui n'est qu'une chrysalide, si vous ne cherchez le bonheur que dans les plaisirs sensuels? — Insouciants

que vous êtes ! quand il s'agit de vos chiens et de vos chevaux, vous vous informez avec le plus grand soin de l'époque et du lieu de leur naissance, de leur père et de leur mère, de la race à laquelle ils appartiennent ; mais quand il s'agit de la propagation de l'espèce humaine, vous obéissez en aveugles à la passion du moment, aussi irréfléchis quand vous donnez la vie à un homme, que vous le serez plus tard quand il s'agira de faire son éducation. Préparez-vous donc à la procréation comme à une œuvre vraiment sainte.

L'homme doit être le guide de son âme, le pilote de ce navire intellectuel. Sachez donc réprimer chez-vous les accès immodérés de la colère, les exaltations de joie et l'excessive tristesse ; point de supplications humiliantes, jamais de basses flatteries. Que celui qui n'est pas encore maître de lui sous tous ces rapports, se retire dans la solitude pour s'y rendre aussi digne que possible d'être homme dans toute l'acception du mot. De toutes les qualités qui nous distinguent, de toutes les vertus qui contribuent à notre supériorité, nulle n'égale la sociabilité. Y a-t-il harmonie dans notre âme si nous ne possédons cette affabilité, cette douceur, cette bienveillance, ce désir de servir nos amis, d'être agréable aux étrangers, de nous réconcilier avec nos ennemis, qui donnent tant de valeur au commerce de certains hommes, si nous n'aimons tous nos semblables avec une sincère amitié ? Conduisez-vous avec vos amis, comme s'ils devaient l'être toujours, et avec vos ennemis comme gens qui espèrent se réconcilier. Ne brisez jamais une plante mal-à-propos, ne frappez jamais les animaux, afin d'arriver à traiter vos semblables comme ils le méritent.

Occupez-vous de tous les âges, enseignez aux enfants les lettres et les autres sciences. Soumettez les jeunes gens aux mœurs et aux lois de leurs pays. Que les hommes faits s'occupent de l'économie publique et de l'administration de la cité ; les vieillards, du soin de rendre la justice et de donner des conseils. Ce qu'il faut éviter

avant tout, c'est que les enfants restent enfants ignorants, que les jeunes gens à leur tour ne soient que des enfants, que les hommes ne conservent les défauts d'un autre âge, que les viellards ne fassent des folies. — L'ordre et la méthode partout, voilà l'infaillible moyen d'arriver au bien individuel pour chacun, au bien général pour tous.

Telles étaient les doctrines de Pythagore, doctrines que nous avons soigneusement séparées de celles de quelques philosophes, qui venus bien longtemps après lui, se sont dits pythagoriciens. L'ouvrage allemand de Christophe Meiners, et surtout les nombreux extraits des anciens, qu'il a publiés à la fin de son second volume, nous ont été d'une grande utilité pour la rédaction de ce résumé. — C'est par la mise en pratique de cette philosophie si élevée dans laquelle le corps n'était point sacrifié à l'intelligence, qu'il parvint, comme le dit Jamblique (paragraphe 214), à chasser partout les tyrans, à ramener à l'ordre les républiques qui se livraient à l'anarchie. Il était assez puissant pour rendre la liberté à celles qui l'avaient perdue, pour faire respecter les lois, pour réprimer l'insolence des grands, pour abaisser ceux qui voulaient tyraniser leurs concitoyens. Implacable pour les gens sans politesse, il était au contraire d'une exquise urbanité pour les hommes doux et probes.

De si grands succès ne pouvaient passer pour inaperçus. L'ancienne Grèce, la Grèce italienne et la Sicile ne tardèrent pas à reconnaître que Pythagore avait fondé une école de législateurs, et qu'ils s'emparaient sans bruit dans toutes les villes, de la direction des affaires. Bientôt peut-être l'on redouta cette société puissante, à laquelle les initiés ne craignaient pas de donner tout ce qu'ils possédaient ; société qui pratiquait une sorte de communauté des biens, sans toutefois l'imposer à personne, et qui, sans rejeter aucune religion, aucune philosophie, était assez habile pour intervenir partout et placer le mieux à côté de ce qui existait ; procédant par évolutions, par améliorations progressives, au lieu de procéder par révo-

lutions immédiates. Une grande conspiration fut donc organisée contre les pytagoriciens, que probablement on accusait de vouloir créer à leur profit une république universelle. A Crotone, un homme riche et vicieux que Pythagore n'avait pas voulu admettre dans son institution; ailleurs sans doute d'autres adversaires de la même espèce, formèrent une conjuration puissante; elle éclata tout-à-coup dans la plus part des villes où se trouvaient des Pythagoriciens. A Crotone, le chef et ses disciples furent attaqués vivement; la maison où ils étaient à souper fut incendiée, et deux d'entre eux parvinrent seuls à s'échapper. Ainsi finit cette forte création qui avait rallié en quarante années tous les hommes d'élite de la partie la plus civiliséè du monde, et dirigé les principaux gouvernements de la Grèce, par ses membres ou par ses adhérents.

Nous n'avons aucun document positif sur la puissance des Pythagoriciens lors de leur chute, et sur la conspiration qui s'organisa contre eux. Evidemment leur doctrine qui conduisait à créer une redoutable unité, à substituer une religion morale et philosophique au polythéisme grec, en fut la principale cause.

Pythagore a t il survécu, comme l'ont écrit quelques auteurs, au massacre de ses disciples; est-il mort avec eux; avait-il soulevé la question brûlante de l'esclavage; avait-il touché à la question presqu'identique de la propriété du sol; pourquoi et comment cette colère des aristocrates de la Vieille-Grèce, plus terrible à la civilisation que la Saint-Barthélemy? A toutes ces questions, l'histoire ne répond qu'en bégayant quelques mots qui ne sont pas une explication, qui laissent mille doutes et mille nuages dans l'esprit.

Ainsi commença et finit le plus grand des hommes de son temps. Il avait importé dans sa patrie la croyance à une âme immortelle, à l'unité de l'univers, à un seul Dieu; il avait prêché que l'éducation doit avoir pour but de développer toutes les facultés physiques, intellectuel-

les et morales de notre être en les subordonnant à la sociabilité ; il s'était placé si en avant des hommes de son siècle, qu'il y a trois cents ans à peine, il eut encore été en Europe le plus éminent des savants et des philosophes. Prenant la science pour guide, il avait voulu gouverner ses semblables au moyen d'une doctrine scientifique en religion, en philosophie, en morale, en politique ; et cependant tel sera longtemps encore le sort des sages qui comme lui négligeront les intérêts matériels des peuples, que les fils de ces ignorants qui le massacrèrent au lieu de le défendre contre les conservateurs de son temps, se rueront souvent sur ses continuateurs, avant que la paix universelle soit constituée dans ce monde, sur la base inébranlable de l'unité du genre humain.

Parmi les disciples de Pythagore échappés au massacre général, se trouvait Lysis, auquel nous devons les vers dorés qui résumaient la doctrine de son maître et du corps entiers des Pythagoriciens Hiéroclès qui nous les a transmis, y a joint un commentaire dans lequel il assure que tout Pythagoricien devait les lire deux fois le jour, le matin en se levant et le soir en se couchant. Fabre d'Olivet en a fait une traduction très élégante que nous croyons devoir reproduire :

VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS.

PRÉPARATION.

Rends aux dieux immortels le culte consacré ;
Garde ensuite ta foi : révère la mémoire
Des héros bienfaiteurs, des esprits demi dieux.

PURIFICATION.

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.
Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruit toi par sa vie,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais ;

Si tu le peux du moins, car une loi sévère
Attache la puissance à la nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions : apprends à les dompter.
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.

Ne parles et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis, sont faciles à perdre.
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le destin,
Juges-les ce qu'ils sont : supporte-les, et tâche,
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits :
Les Dieux, aux plus cruels, n'ont pas livré les sages.
Comme la vérité, l'erreur a ses amants :
Le philosophe approuve, ou blâme avec prudence ;
Et si l'erreur triomphe, il s'éloigne ; il attend.
Ecoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même :
Consulte, délibère et, choisis librement.
Laisse les fous agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent, contempler l'avenir.
Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.
Instruits-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.
Veille sur ta santé : dispense avec mesure,
Au corps les aliments, à l'esprit le repos.
Trop ou trop peu de soins sont à fuir ; car l'envie
A l'un et l'autre excès, s'attache également.
Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.
Il faut choisir en tout, un milieu juste et bon.

PERFECTION.

Que jamais le sommeil ne ferme jamais ta paupière,

Sans l'être demandé : qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?
Si c'est mal, abtiens-toi : si c'est bien, persévère.
Médite mes conseils ; aime-les ; suis les tous ;
Aux divines vertus ils sauront te conduire,
J'en jure par celui qui grava dans nos cœurs
La Tétrade sacrée, immense et pur symbole,
Source de la nature et modèle des Dieux.
Mais qu'avant tout, ton âme, à son devoir fidèle,
Invoque avec ferveur ces Dieux, dont les secours
Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.
Instruit par eux, alors rien ne t'abusera :
Des êtres différents tu sonderas l'essence,
Tu connaîtras le tout, le principe et la fin.
Tu sauras, si le ciel le veut, que la nature,
Semblable en toute chose, est la même en tout lieu :
En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
Ton cœur de vains désirs ne se repaitra plus.
Tu verras que les maux qui dévorent les hommes,
Sont le fruit de leur choix ; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
Peu savent être heureux : jouets des passions,
Tour à tour ballotés par des vagues contraires,
Sur une mer sans rive, ils roulent aveuglés,
Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.
Dieu ! vous les sauveriez en désillant leurs yeux...
Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
Homme sage, homme heureux respire dans le port.
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien ;
En laissant sur le corps régner l'intelligence :
Afin que, t'élevant dans l'éther radieux,
Au sein des immortels, tu sois un dieu toi-même.

Pythagore paraissait destiné à compléter l'œuvre d'Orphée, a être le Jésus de cette contrée dont Orphée avait été le Moïse. L'unité de la Grèce, du monde peut-être semblait la conséquence nécessaire de ses travaux, mais à sa mort tous les liens qu'il avait réunis et resserrés se relachèrent. La Grèce n'était point comme l'Egypte un seul état dont toutes les parties se trouvaient liées à à un même centre, mais elle se composait d'états divers séparés par la mer ou par de hautes montagnes, ayant chacun leur forme particulière de gouvernement et leur culte en quelque sorte spécial; aussi n'y voyons-nous aucun de ces monuments d'utilité générale qui attestent une haute direction, une pensée d'ensemble et la persévérance de plusieurs générations dans les mêmes doctrines. Sparte, Athènes, Thèbes et Corynthe, les principales villes de la Grèce, formaient autant d'individualités rivales et peu puissantes; rien d'homogène dans leur gouvernement; rien de semblable dans leur vie. Sparte était un couvent de soldats „ une république communiste et aristocratique; elle avait des rois héréditaires; des lois somptuaires s'y opposaient au développement de l'industrie. Athènes était la ville démocratique par excellence: aujourd'hui des honneurs, des statues aux grands hommes, et demain, ô mobilité populaire! l'exil pour Aristide, la ciguë pour Socrate. Thèbes, gouvernée par des béotarques, modifia plusieurs fois sa constitution. A Corynthe, séjour du luxe et des plaisirs, le pouvoir était oligarchique. Le terrain lui-même, coupé de mers qui formaient sur les côtes un nombre infini de golfes et de promontoires, était aussi varié que les institutions. De ce morcellement, des lois diverses et de la configuration du pays, devaient naître et naquirent des guerres fréquentes dont chacune a illustré quelques hommes et quelques cités, en servant à débarrasser les divers grands centres de l'excédant de leur population. Cependant après les guerres contre les Perses, il y eut quelques années de paix générale; mais les hommes ne sauraient

manquer aux circonstances, et Périclès, l'orateur le plus éloquent de son temps, qui parvint à s'emparer du pouvoir dans la ville d'Athènes, fut le résumé vivant de cette époque d'arts et de colonies civilisatrices à laquelle il a laissé son nom. Son génie sut deviner et prévenir les écueils de la paix. — Athènes, puissante par son industrie, demandait de nouveaux débouchés ; sa population trop nombreuse ne semblait pas en harmonie avec les produits de son sol ; tout faisait pressentir ces désordres qui naissent de la misère et de l'oisiveté, lorsque par ses soins des établissements coloniaux, habilement créés, vinrent offrir des débouchés au trop plein des fabriques, à l'excédant de la population, et à tous ces hommes remuants qui, dans un pays démocratique, sont extrêmement utiles ou extrêmement nuisibles, selon que l'absence d'occupation les jette sur le place publique ou que le pouvoir sait user de leur activité dans un but d'intérêt général. Mais le peuple était artiste, et des entreprises utiles ne pouvaient satisfaire à tous ses besoins ; aussi Périclès fut-il entraîné forcément à favoriser extrêmement les poëtes, les peintres, les musiciens, les architectes, les philosophes, et à s'en servir comme d'un moyen de gouvernement. Dans ses salons, se réunissait autour de sa maîtresse (la célèbre Aspasie), tout ce que la Grèce renfermait de plus distingué ; c'étaient Anaxagore, l'un des premiers philosophes qui aient professé l'absurdité du polytéisme et l'existence d'une intelligence divine et créatrice ; le sculpteur Phydias, dont il avait fait son ordonnateur des fêtes et son directeur des travaux publics ; Socrate et son disciple Alcibiade, esprit si délié et si inconstant dans ses goûts, homme à la mode par excellence, et tant d'autres enfin dont l'histoire a oublié les noms. Dans ces réunions, où Périclès consultait chacun suivant sa spécialité, se discutaient les affaires publiques. L'entraînement général étant, comme je l'ai signalé, vers les arts ; il ne fit qu'administrer et gouverner dans cette direction ; aussi dans l'espace de

quelques années s'élevèrent une foule de monuments admirables sous le rapport de l'exécution, au milieu desquels on remarquait surtout les embellissements du Pyrée, le temple de Minerve et l'Odéon, où le peuple put jouir pour la première fois de concerts publics. Riches par Périclès, énivrés par lui d'arts et de poësie, les Athéniens ne pouvaient que s'abandonner à la direction de celui qui sacrifiait ses intérêts propres au bien public et savait appeler toutes les capacités à remplir les fonctions réservées à leur talent. La Grèce elle-même ne pouvait échapper à l'influence d'un aussi habile administrateur: de toutes parts l'on venait à Athènes pour assister à ses cérémonies publiques, pour entendre ses musiciens, pour étudier auprès des poëtes, des artistes, des savants qui s'y étaient fixés, pour admirer ses monuments, chefs d'œuvres de goût de de génie, et bientôt Eleusis, Orchomènes, Thèbes, Chéronée, Corynthe, Sicione, Olympie, Mycène, Argos, Trézennes, Corcyre, Leucade, Scyros, Egine, Andros, Naxos, Piros, couvrirent leurs rivages de ces temples et de ces statues dont Pausanias nous a laissé la description. Mais cette splendeur n'eut pas de durée: quelque temps après la mort de Périclès, Athènes fut prise par Lysandre, chef des Spartiates, et perdit son ancien éclat. Plus tard, Thèbes fut rasée par Alexandre; Sparte succomba sous les coups de Philopémen, *le dernier des Grecs*, et Corynthe prise par le Romain Mummius, vit passer en Italie les ornements de sa splendeur. Ainsi s'éteignirent successivement les quatre vies des principaux états de la Grèce, sans qu'elle se soit jamais montrée industrielle, sans qu'elle ait jamais fait autre chose que des œuvres d'intelligence. Je dois ajouter que ce fut sous Périclès que Socrate renversa le polytéisme qui servait à lier religieusement les différents états de la terre classique, et qu'après lui, l'anarchie religieuse vint ajouter encore à l'anarchie politique. Exemple instructif et qui ne doit pas être perdu pour nous, de peuples impuissants par

suite des croyances épuisées et des lois mortes, qui les entouraient et les enchaînaient en quelque sorte aux débris d'institutions vieillies. Le triomphe de Pythagore eut avancé la Grèce de plus de deux siècles en lui créant une unité fédérale plus forte que celle des Amphyctions, basée sur des croyances sociales philosophiques et religieuses parfaitement identiques ; peut-être eut-il rendu le christianisme inutile. Sa mort et surtout le massacre de ses disciples retardèrent tout progrès ; Lysis, esprit calme et contemplatif, n'avait rien de cette bouillante ardeur, de ce généreux dévouement qui permit au pharisien Saül de s'immortaliser et de se sanctifier aux yeux de l'avenir en faisant vivre la pensée et la doctrine du Christ. Lorsque la direction de la philosophie grecque échut à Socrate et à Platon, ces deux hommes si éminents, moins puissants cependant et moins encyclopédiques que Pythagore, ne trouvèrent pas les sociétés qui les entouraient à cet état naissant où la combinaison d'un peuple et d'une doctrine s'effectue avec la plus grande facilité ; aussi ne firent-ils que hâter le travail de décomposition qui s'effectuait dans leur patrie en préparant des armes pour les premiers disciples de Jésus.

ODIN.

Soixante ans environ avant notre ère vers cette époque où Mytridate, roi de Pont, était vaincu par les armées romaines. Odin devenait célèbre dans cette portion de l'Europe qui forme aujourd'hui la partie nord de l'Almagne, la Prusse, le Danemarck, la Norwège, la Suède, les anciennes provinces suédoises dont la Russie, s'est emparée, et la Pologne. Avait il quitté les rives du Tanaïs avec une partie des peuples vaincus par les armes romaines ? Etait il au contraire originaire du lieu dans

lequel il a établi son empire, nous laissons cette question à discuter aux érudits ; pour nous, Odin, de quelque part qu'il vint, sera le grand chef qui sut comprendre qu'il fallait rajeunir le druidisme et opposer une digue aux Romains, par l'organisation de peuples guerriers. Il parlait à des intérêts puissants, à des passions vives, les passions et les intérêts se grouppèrent autour de lui pour l'appuyer et lui donner cet immense ascendant qu'il sut bientôt mériter.

Le paradis d'Odin, l'idéal de son empire, était un lieu de délices. Les femmes les plus belles, les Walkyres y remplisaient sans cesse les coupes des bienheureux, et ces bienheureux étaient autant de guerriers morts dans les combats, dont l'occupation, dans le séjour du Dieu, était d'entendre chanter leur gloire, de se ranger autour du Père des batailles, de combattre dans des tournois sans fin, et de faire délicieuse vie avec la chair du sanglier Sérimer qui reparaissait en entier tous les matins comme si l'on n'y avait pas touché.

Odin admettait un dieu Wôd ou Gôth, l'ancien, le vieux. C'était l'Ormudz de Zoroastre, dont il était évidemment le disciple. Il admettait aussi un principe du mal appelé Lok qui correspondait à Arhiman.

Guerrier et souverain pontife tout ensemble, il sut impressionner les peuples auxquels il s'adressait par l'éclat de ses armes, par le luxe de ses cérémonies religieuses, par la poésie de ses fêtes et par les chants qui servaientà les embellir.

Il s'adressait aussi aux femmes dont les plus belles devaient avoir pour but de se faire aimer des plus braves.

Odin voulant consacrer sa religion par sa mort à la manière usitée depuis longtemps en Orient, par les chefs du peuple, ne se déroba point à ses amis pour aller mourir secrètement, mais les ayant réunis, il se fit neuf blessures en forme de cercle, avec le fer d'une lance et quitta l'existence en leur annonçant qu'il allait prendre sa place dans le Walhalla, à l'éternel festin des autres dieux.

RÉVÉLATION DE JÉSUS-CHRIST.

Depuis plusieurs années que je médite sur ce livre des *Transformations dans le Monde et l'Humanité*, je me suis souvent demandé si j'y parlerais de Jésus-Christ, de celui que du plus profond de mon cœur j'appelle aussi moi notre divin maître. Les uns me disais-je, ne t'accuseront-ils pas d'être un blasphémateur si tu te permets de croire en dehors de leur foi, de révoquer en doute ce qu'ils tiennent pour suffisamment démontré, de mettre de côté des croyances que tu regardes comme très-insignifiantes. A leurs yeux ne seras tu point un misérable impie, digne pour le moins, des saints bûchers de la dévote inquisition! Et les autres à leur tour, les matérialistes et les philosophes hébertistes, ne te reprocheront-ils pas, quoique bien à tort, d'avoir eu peur de blesser le clergé de ta patrie; ne te suspecteront-ils pas de crainte ou de faiblesse, lorsque tu n'aurais fait que remplir loyalement ton devoir; que répondre au cri de ta conscience, en confessant publiquement ce que tu penses du Christ? Si j'écrivais ce livre pour tout autre motif que celui qui m'anime, ah! sans doute je me tairais, mais j'ai si souvent pensé dans ma vie à celui qui s'est dit le Verbe de Dieu et qui dans mon opinion l'a été vraiment, que je me crois obligé d'expliquer ici comment je comprends cette existence qui a commencé dans l'étable de Bethléem, pour se dénouer sur le calvaire.

Depuis longtemps il était reçu dans la Judée, qu'un Christ devait naître parmi les Juifs pour les appeler à de nouvelles destinées. Comme de nos jours les profonds penseurs du siècle; longtemps et à diverses reprises les poëtes ou prophètes du peuple Juif, s'étaient évertués à ranimer la foi par l'espérance d'une vie nouvelle: mais les masses sont surtout éblouies par les qualités physiques; pour elles le Christ, arrière petit-fils de David, n'était rien moins qu'un guerrier, qu'un prince belliqueux dont

la vaillante épée devait conquérir l'indépendance de son peuple, en le faisant dominer sur ses voisins par lesquels il avait été si souvent vaincu. Les Juifs donc, rêvaient la gloire, les honneurs, les combats, un empire dans l'Asie, une puissance toute de richesse et de biens matériels ; et cependant, au milieu de ces marchands et de ces laboureurs, au sein de ces populations opprimées, un grand travail philosophique s'effectuait sans cesse, avec cette admirable activité que le vulgaire peut prendre pour le calme de la la léthargie, mais que les philosophes comparent volontiers au cours rapide d'un grand fleuve dont les eaux paraissent immobiles, tant elles coulent avec vîtesse.

C'était en vain que les sadducéens s'évertuaient à rappeler les vrais croyants à la lettre des livres de Moïse, dont le sens était perdu pour la masse des Hébreux. Déjà l'on avait dans le cœur cette pensée que saint Jean, l'apôtre de la fraternité, devait exprimer plus tard avec tant de bouheur : « Il sera donné à chacun, dans le temps, la nourriture intellectuelle qui lui convient. » Les livres de Moïse étaient bien pour tous la source des croyances et de la foi, mais dans ces eaux salutaires les uns, ceux qui avaient plus grand soif, buvaient davantage et à merci ; et puis la Judée, avait eu de mauvais jours providentiels, son infortune où son bonheur l'avait appelée des bords du Jourdain sur les rives de l'Euphrate, là elle avait accordé sa lyre et chanté à Ninive et à Babylonne. Moins romantique, que dévote et que mystique en sa nature, merveilleusement préparée par ses penchants à l'étude des choses méthaphysiques et des sciences surnaturelles, elle n'avait pu se trouver au contact des mages, renouveler connaissance avec les fils des anciens voisins d'Abraham, avec les savants renommés de l'Arianne, avec les pieux disciples de Zoroastre, sans s'éprendre d'un vif amour pour cette mystérieuse mythologie qui enveloppe Dieu et les hommes d'une armée d'anges destinés à chanter les louanges du Seigneur, et à nous aider

ici bas dans la pratique difficile des devoirs et de la vertu.

Quelle douce consolation pour des exilés que d'avoir chacun leur ange tutélaire, aimé de Dieu, choisi par Dieu, préposé par Dieu pour nous soutenir dans l'infortune en adoucissant les chocs et les revers ! Où trouver plus doux charme, loin des bonheurs de la patrie, loin des champs de ses pères et de ces mille souvenirs qui de Samarie à Jérusalem, d'un bout à l'autre de la Terre Sainte rappelaient les promesses du Tout-Puissant. Les Hébreux ne purent voir dans le culte des mages une idolâtrie condamnable. Arhiman, c'était Satan, le mauvais esprit ; Ormudz, au contraire, c'était le Jeovha (10 A) de Moïse, le Tout-Puissant de Jacob. Ils s'enivrèrent à cette poësie qui allait si bien à leurs cœurs, à leur amour des choses surnaturelles et du culte des anges, de ces doux anges de la vie qui devaient écraser le démon, servir de protecteurs aux pauvres exilés et les ramener en Canaan, était née, sans qu'on y prit garde, l'école des pharisiens, secte docte et savante s'il en fut, discutant à ravir sur les choses de religion, mais forcée souvent et vaincue dans sa foi par la sévère logique quand on la pressait de retrouver en Moïse, dont elle n'entendait plus la langue, le point de départ de sa liturgie nouvelle et de son dogme sur les esprits, les anges et la résurrection. A côté des pharisiens, c'étaient d'autres philosophes, qui honoraient Moïse, qui partaient de sa loi, qui possédaient et savaient comprendre le Sepher, et qui s'étaient fait un devoir de ne pas s'arrêter dans la pratique des améliorations, à réaliser en Dieu et par Dieu. Frères de doctrines, les esséniens l'étaient encore plus par leur vie commune et leurs secours mutuels. Tout le monde leur rend cette justice qu'ils étaient les plus loyaux, les plus purs, les plus fraternels et les plus chastes des hommes. D'autres s'occupaient pour eux d'aimer les femmes et de faire des enfants, livrés à une vie toute esthétique, embrâsés du saint amour de leurs semblables et de la divinité, ces

stoïciens de la Judée, ces religieux philosophes vivaient dans un monde idéal, pratiquant non-seulement la fraternité, mais encore la communauté la plus absolue; ne se mariant pas, mais élevant les enfants qu'on leur donnait et les façonnant dès le jeune âge aux règles de leur vie. Comme les pharisiens, ils croyaient aux esprits et aux anges, à la chûte du premier homme, à l'efficace de la grâce de Dieu, à la résurrection. Possesseurs de cette tradition orale que Moïse avait confiée aux plus dignes du peuple hébreu, les esséniens connaissaient le véritable sens du Sepher, aussi allaient-ils beaucoup plus loin que les pharisiens dans les conséquences de leur foi. Leurs banquets étaient de véritables orgies spirituelles, où l'on ne mettait en discussion que les plus grandes questions de la philosophie, où l'on s'excitait sans cesse à dépasser la pratique du strict devoir par un dévouement de toutes les heures et de tous les instants. Par leur sainteté, par leur profond savoir dans les choses religieuses, par leur vertu, les esséniens exerçaient une grande influence, et pour eux le Messie promis ce n'était ni un guerrier, ni un roi, ni un chef puissant, ni même un prophète à la manière de Samuël ou d'Elie. Jacob, Joseph, Josué, Moïse lui-même, David et Salomon c'étaient des formes passées et Dieu devait se révéler de nouveau par des manifestations appropriées aux siècles à venir. Des esséniens de nouvelles croyances arrivaient donc au peuple sous la forme de vagues pressentiments. L'évangile nous montre à chaque page que la venue d'un nouveau prophète et que la prédication d'une transformation religieuse n'avaient rien qui fut en dehors du mouvement des esprits. C'est ainsi que se formait silencieusement et à l'insu de la société elle-même cette opinion qui devait plus tard présenter à l'adoration des hommes le Verbe incarné.

Les peuples ont toujours été influencés par ces puissances du ciel, qui toutes les nuits brillent en silence au-dessus de nos têtes. Des horoscopes nombreux étaient tirés

chaque jour au pays des Chaldéens, l'astronomie avait engendré l'astrologie, plusieurs nations avaient voulu personnifier leurs divinités dans les figures qui servent à dessiner la disposition des étoiles, et forment les signes célestes. Les Juifs n'ignoraient pas plus que leurs voisins, qu'une partie de leurs communes idées se trouvaient écrites au ciel; comment donc ne pas accepter un complément d'espérances, qui leur promettait que d'une vierge naîtrait un enfant vainqueur du mal, un céleste sauveur qui serait un agneau sans tache, et la pâque nouvelle d'une nouvelle humanité. De toutes ces croyances qui, douteuses pour les érudits, étaient encore plus indécises pour le vulgaire, et flottaient mystérieuses entre le ciel et la terre, il résultait un fond commun d'idées, de désirs, de pressentiments, une de ces fugitives espérances que l'ambition pouvait décevoir, le génie réaliser à demi et que le verbe de Dieu seul pouvait entièrement satisfaire. C'est alors que Jésus naquit. Si le roi Hérode ne fit point massacrer les enfants au-dessous de deux ans pour se défaire de lui, si la brillante étoile de sa destinées ne conduisit les mages ni à Jérusalem, ni même à Bethléem, ne rejettons point cependant ce mythe que nous trouvons aux premières pages de l'évangile de saint Mathieu et quoi qu'il ne s'appuie que sur un massacre imaginaire et une étoile nouvelle, qui n'a jamais existé, sachons rechercher et comprendre ce qu'il signifie. Hérode, c'est évidemment l'ancienne loi, c'est le vieux mosaïsme, c'est l'esprit des sadducéens; il ne veut pas plus élargir son cœur à l'amour des hommes qu'il n'entend reculer les frontières de sa patrie; seul, il veut jouir à toujours du privilége d'adorer le vrai Dieu à l'exclusion de ceux qu'il ne regardera jamais comme des frères, puisque Moïse lui a permis de les avoir en servitude, sans qu'existe, pour eux étrangers, le bénéfice annoncé chaque 49me année dans la Palestine par les éclatantes fanfares des trompettes du jubilé de la liberté.

Les mages qui viennent adorer le Verbe, ce sont les dis-

ciples de Zoroastre, se pressant autour du berceau de celui qui doit réaliser leurs plus chères espérances, c'est la vérification de l'horoscope du Messie. C'est l'arianne entière s'inclinant devant celui qui pourra guider les hommes, les saints et les anges à la victoire sur Arhiman. Zoroastre n'était qu'un prophète écoutant, comme Moïse, la parole de Dieu et la repétant aux hommes. Jésus sera le divin *Aum*, le *Hom*, le *Verbe* de Dieu, Dieu lui-même qui se donnera en un grand banquet de fraternité à tous les fidèles réunis, à tous, de quelque classe, de quelque pays, de quelque race, de quelque couleur qu'ils soient ! Jésus sera pour les Ariens le développement logique et la consécration de leur foi.

Comment s'est accomplie la vie de Jésus ? L'histoire nous le montre à 12 ans plus savant, plus religieux, plus précoce encore que ne l'ont été les Origène et ses autres grands disciples, discutant avec les docteurs au temple de Jérusalem. Plus tard il dut vouloir connaître la sagesse des savants et des philosophes. Il est difficile de croire qu'il n'ait pas visité l'Egypte, la Chaldée, l'Inde elle-même. Une vieille tradition rapportait qu'il avait étudié le bouddhisme et les anciennes croyances des disciples de Brahma dans une pagode de Bombay. L'un de nos amis, M. Boulanger, qui s'est longtemps occupé de matières religieuses, apprit un jour dans l'Inde qu'il devait exister un manuscrit racontant les quatre années qu'un juif aurait passées dans cette contrée, avec de grands détails sur sa vie et ses travaux. L'on s'y étendait longuement sur son savoir, sa bonté, sa bienveillance et même sur sa beauté, disant qu'il faisait l'admiration et le bonheur de tous ; mais ce manuscrit serait devenu la proie des missionnaires anglais et au dire de M. Bruiex, agent consulaire français, il n'aurait été acheté que pour être détruit. — C'est ainsi qu'une théologie aussi intolérante qu'ignorante aurait méconnu la distinction qui s'établit de plus en plus chaque jour entre la personne réelle et la personne mystique, entre Jésus et le verbe de

Dieu, distinction qui donnera sur cette terre au Christianisme un règne universel et une vie indéfinie, en ramenant à l'unité les croyances de la religion de la science et de la philosophie. — A son retour en Judée, pénétré de cette pensée que la belle, la vraie, l'unique science, c'est l'amour des hommes ; convaincu que sa patrie et l'humanité toute entière attendaient une révélation nouvelle, persuadé que son existence se mariait aux prophéties de son pays, que Dieu ne devait plus être le Jéhova des Juifs, mais le Dieu de la terre entière; Jésus se sentant au cœur assez d'amour pour réaliser ce que depuis l'on a appelé la sublime folie de la Croix, se regarde comme le Christ, comme le Messie promis aux Juifs, comme le verbe, comme la parole de Dieu; et ne l'était-il pas en réalité, puisqu'il avait pour l'être ce que Dieu demandait pour qu'il le fût? — Jésus a donc été le résultat fatal et nécessaire des lois de la nature qui sont la volonté divine, comme avant et depuis à des degrés inférieurs, Moïse, Bouddha, Pythagore, Aristote, Leibnitz et Newton se sont montrés les expressions les plus élevées de leurs temps.

Les lois qui gouvernent le monde sont immuables, admettre leur suspension possible, c'est accepter le désordre et l'anarchie y croire serait offenser Dieu Il n'y a donc pas de miracle dans le sens que le vulgaire attache à ce mot. Nous avons montré dans un autre ordre comment toutes ces merveilles et ces monstruosités que l'on regardait comme des protestations contre les lois générales de l'univers n'en sont au contraire que des vérifications. Le même principe domine évidemment les faits moraux, il n'y a nulle part d'exception. Nous ne nous arrêterons donc nullement à discuter les faits extrà-naturels que nous racontent les légendes évangéliques, nous avons d'ailleurs entièrement passé sous silence les nombreux et brillants miracles de Brahma, de Zoroastre et de Pythagore. Ce qu'il nous importe, c'est de prouver que le nouveau testament renfermait une religion, une po-

litique et une sociabilité nouvelles, qu'il est la principale base morale sur laquelle devra désormais s'appuyer l'humanité.

DU VÉRITABLE SENS DES ÉVANGILES.

Le nouveau testament commence par l'évangile selon saint Mathieu. Au chapitre V, nous trouvons le sermon sur la montagne. — Heureux, dit Jésus, les pauvres en esprit, heureux les affligés, heureux les débonnaires, heureux ceux qui savent pardonner, heureux ceux qui ont faim et soif de justice. Heureux ceux qui ont le cœur pur, heureux ceux qui procurent la paix, heureux ceux qui sont persécutés pour la justice. — A tous il promet le bonheur en Dieu ; malheureux en cette vie, ils auront donc après la mort un ample dédommagement. Jésus, en tenant un semblable langage, dépassait de beaucoup la croyance enseignée dans les synagogues.

Plus loin il défend de venir faire offrande à Dieu, si préalablement l'on ne s'est réconcilié avec son frère.

Plus loin il attaque vivement l'adultère; il ne veut pas que lon regarde avec convoitise la femme de son voisin. Il attaque et proscrit le divorce, traitant d'adultère l'homme qui épouse une femme divorcée. Cet admirable chapitre se termine par cette prescription : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent, soyez parfaits comme est parfait votre père qui est aux cieux. — Ce dernier paragraphe était à lui seul la négation de toutes les traditions, l'abolition virtuelle de toutes les religions du passé. Avec une pareille doctrine plus de guerre possible, plus d'exploitation de l'homme par l'homme, plus de persécution, plus de réaction.

Au chapitre VI se trouve la prière suivante, enseignée par Jésus-Christ :

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre royaume nous arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. — Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. — Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. — Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal, vous à qui appartiennent dans l'éternité le règne, la puissance et la gloire; Amen. »

Cette prière a-t-elle besoin de commentaires? Quest-ce pour nous que la sanctification du nom de Dieu, sinon l'exercice et le développement des facultés spéciales à l'homme, et par suite la pratique des vertus. Quest-ce que le règne de Dieu sur la terre si ce n'est quelque chose de la perfection céleste dans le gouvernement de l'humanité, dans la direction des peuples, des familles et des individus. — La volonté de Dieu a pour expression dans le ciel l'ordre, l'harmonie, la perfection dans tous les rapports des choses des cieux; la volonté de Dieu sur la terre, c'est donc l'ordre et l'harmonie, dans tous les rapports des choses terrestres, c'est l'idéal après lequel courent tous les gens de bien, tous les esprits élevés, tous les cœurs purs, c'est le rêve des véritables socialistes. — Demander à Dieu le pain de chaque jour, et se croiser les bras ensuite, riche ou pauvre, ce serait vouloir une rétribution sans l'avoir méritée. Et puis cet ordre de demander à Dieu le pain quotidien, renferme encore cette pensée que nous ne sommes point les propriétaires de nos fortunes privées, que nous n'en sommes même légitimement usufruitiers devant Dieu, qu'à condition de gagner par le travail ce qu'il a eu la bonté infinie, si nous sommes riches, de nous accorder par avance. L'on peut encore admettre que Jésus, rejetant toute idée de fortune préexistante, veut que tout homme soit salarié ou associé dans la grande famille humaine. Pardonner à ceux qui

nous ont offensés, quoi de plus sublime ! ! ! Avec ce précepte, mis en pratique, tout devient facile dans le monde, l'organisation sociale n'est plus qu'un jeu, les haines et les guerres civiles disparaissent. — Où trouver dans l'antiquité toute entière quelque chose qui approche, même de loin, de cette sublime prière? En étudiant Pythagore, l'on se sent subjugué et dominé. Jésus vous prend par le cœur. Le philosophe de Samos vous contraint à l'admiration. Jésus vous entraîne. Le républicain grec vous élève à l'idéal. Il semble que le Christ, avec ses onctueuses paroles, fasse descendre en vous quelque chose de la perfection céleste. Après avoir étudié le savant de Crotone, on est rempli pour lui du plus profond respect. Mais pour peu qu'on médite sur les évangiles, on se trouve déjà comme meilleur en soi, et la grâce s'en fait sentir, car ce livre admirable est comme une véritable eucharistie, par lui, l'on peut communier avec Jésus-Christ, à toutes les heures, à tous les moments du jour.

Les règles de Pythagore trahissent les calculs de l'homme d'étude, la règle du Christ n'est pas moins savante, n'est pas moins physiologique, bien qu'elle ne paraisse que l'œuvre d'un bon cœur; elle a donc été dictée par une bonté supérieure.

« Et quand tu prieras, dit Jésus, ne fais pas comme » les hypocrites, ne te donne pas en spectacle, mais » renfermes-toi dans ton cabinet, n'use pas de vaines » redites comme les païens qui croient qu'ils seront » exaucés en parlant beaucoup, car votre père sait » de quoi vous avez besoin avant que vous le lui » demandiez. »

Jésus veut encore que l'on soit charitable en secret, que l'on méprise les richesses et les biens de ce monde et qu'on les néglige pour s'amasser des trésors dans le ciel, car où sera votre trésor, dit-il, là aussi sera votre cœur.

On lit encore au chapitre VI de St Mathieu, dans le sermon sur la montagne :

« Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne » moissonnent, ni n'amassent rien dans les greniers et » votre père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas plus » excellents qu'eux.

» Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa » justice et tout le reste (le vêtement, la nourriture et » l'abri) vous sera donné par dessus »

Le royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire une organisation sociale basée sur la morale de l'évangile, voilà donc cette justice divine entre les hommes qui doit assurer à tous le pain de l'âme et le pain du corps.

« Quiconque entend ces paroles et les met en pratique » est un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc, » la pluie, les vents, les torrents ne sauraient ébran- » ler sa demeure; mais celui qui entend ces paroles » sans en tirer parti, est un insensé qui a bâti sa maison » sur le sable. »

L'église chrétienne s'est crue dans la vérité évangélique en admettant les peines éternelles, cependant il est écrit chapitre IX en St Mathieu :

« Apprenez ce que signifie cette parole : je veux la » miséricorde et non pas le sacrifice. »

Plus loin faisant allusion aux dissensions nombreuses, aux luttes violentes que soulèvera sa doctrine, le Christ dit :

« Je ne suis point venu apporter la paix sur la terre » mais l'épée.

» Je suis venu mettre la division entre fils et le père, » la fille et la mère, la belle-fille et la belle mère, et » l'on aura pour ennemis ses propres domestiques.

Est-il possible, de pronostiquer plus nettement les résultats infaillibles d'une réforme sociale basée sur la fraternité entre les serviteurs et les maîtres, entre *Rome* et *Spartacus*, entre le prolétaire et le chef d'atelier, entre le laboureur et le propriétaire-foncier, entre le travail et le capital ! ! !

Au chapitre XV de St Mathieu se trouve ce précepte

de morale : ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme mais ce qui en sort. Et dans la crainte qu'on ne se méprenne, Jésus l'explique en disant, ce qui souille l'homme ce n'est pas sa nourriture, ce sont les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larçins, les faux témoignages et les blasphèmes.

Les collecteurs d'impôts ayant demandé au Christ les dix drachmes « que t'en semble, dit-il à Simon Pierre? » de qui les rois retirent-ils leurs impôts, de leurs enfants » ou des étrangers? des étrangers, dit Pierre. — Jésus » lui réplique, les enfants en sont donc exempts. »

Cette phrase qu'il importe de bien comprendre résume toute l'économie sociale enseignée par le Christ, économie que nous croyons devoir reproduire de nouveau.

Les enfants des rois ne paient pas d'impôts à leur père, les hommes sont les enfans de Dieu, quand ils auront le règne de Dieu sur la terre, ils ne paieront donc plus d'impôts.

De là cette conséquence que ceux qui écrasent le peuple d'impôts sont en grand désaccord avec l'évangile qui prescrit le gouvernement paternel. Au chapitre XX, voulant expliquer aux apôtres ce que doit être le gouvernement dans la société chrétienne le Sauveur leur dit:

« Les princes des nations les dominent et les grands » leur commandent avec autorité, mais il ne doit pas en » être ainsi parmi vous, au contraire quiconque voudra » être le plus grand parmi vous qu'il soit votre serviteur, » et quiconque voudra être le premier entre ses frères, » qu'il soit leur esclave. »

L'on a souvent mal compris la résurrection. Jésus ne dit point que nous devons ressusciter en corps et en âme, mais il explique que les hommes seront alors comme les anges de Dieu. Le jour où il enseigna cette doctrine il dit aussi: Voici le premier commandement: tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et il ajouta :

« Voici le second commandement qui est semblable » au premier; tu aimeras ton prochain comme toi-même; » ces deux commandements résument la loi et les pro- » phètes. »

D'où cette conséquence :

On sert Dieu par la fraternité, on remplit la loi et les prophètes par la fraternité, l'on est assuré de tout sur cette terre, nourriture, abri, vêtement, par la fraternité qui nous oblige tous au travail. L'on obtient par la fraternité le règne de Dieu dans ce monde et la vie des bienheureux dans une seconde existence.

Avez-vous le moindre doute sur cette conclusion, lisez le chapitre XXIV où Dieu dit à ses élus au jour du jugement : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, » j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais » étranger et vous m'avez recueilli, j'étais nu et vous » m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'êtes venu voir, » j'étais prisonnier et vous m'avez visité. Alors les justes » diront, quand est-ce Seigneur que nous vous avons » vu souffrir de toutes ces misères? Et le roi des cieux » répondant, leur dira : Lorsque vous avez fait ces » choses à l'un des plus petits de vos frères, vous me les » avez faites à moi-même. »

L'évangile selon St Marc contient exactement les mêmes règles que l'évangile selon St Mathieu, mais le récit en est moins remarquable.

Dans l'évangile selon St Luc, les anges ou envoyés de Dieu qui annoncent la bonne nouvelle s'expriment ainsi : Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre et bienveillance parmi les hommes.

Cette formule est très-remarquable, elle résume l'évangile ou bonne nouvelle annoncée aux peuples.

La terre était alors soumise à l'idolâtrie, l'on adorait Jupiter adultère, Vénus impudique, tous les vices avaient des représentants dans le ciel des païens. — Au lieu de cela l'évangile ou bonne nouvelle, nous apprend qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

Le monde venait d'être ravagé par les grandes guerres de Rome et l'Evangile annonce la paix. A cette époque tous les hommes de nations différentes se traitaient en étrangers, en ennemis. Sous ce rapport l'Evangile c'est la bienveillance parmi les hommes, le texte grec va même plus loin. *Eudochia* se dit d'une bienveillance basée sur le savoir, sur une instruction utile à tous.

Au récit des quarante jours passés par le Christ dans le désert, l'on trouve le précepte suivant :

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu.

Jésus étant entré le jour du sabbat dans la synagogue de Nazareth où il avait été élevé, on lui présenta le livre d'Isaïe ; l'ayant ouvert, il trouva l'endroit où il est écrit :

L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint. Il m'a envoyé pour annoncer l'évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier la liberté aux captifs et faire recouvrer la vue aux aveugles, pour renvoyer ceux qui sont dans l'oppression et pour annoncer l'année favorable du Seigneur. Ayant replié le livre et l'ayant rendu au ministre, il s'assit et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient arrêtés sur lui.

Alors il commença à leur dire : « Cette parole de « l'écriture est accomplie aujourd'hui et vous l'en- » tendez. »

Rien, on le voit, de plus précis que ce texte. Jésus se déclare le Messie promis aux juifs et caractérise la mission de ce messie en promettant le bonheur à ceux qui sont dans le chagrin, la liberté aux prisonniers et aux esclaves et la cessation des misères physiques représentées par les aveugles.

Au chapitre VI de saint Luc, Jésus explique ce qu'il faut entendre par la sanctification du jour du Seigneur et il ajoute : Le fils de l'homme est maître même du sabbat qui selon la loi de Moïse était bien autrement sacré que notre jour du dimanche.

Plus loin il enseigne qu'il faut aimer ses ennemis, faire le bien, prêter son argent sans rien espérer en retour. Votre récompense, dit-il, sera grande et vous serez les enfants du très-haut parce qu'il est bon même envers les ingrats et les méchants.

Puis il ajoute: soyez donc miséricordieux comme aussi votre père est miséricordieux.

Au chapitre X se trouve la fameuse parabole du samaritain : « Un homme descendit de Jérusalem à Jérico » et tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent ; et après l'avoir blessé de plusieurs coups, ils » s'en allèrent, le laissant à demi-mort.

» Or, il se rencontra qu'un sacrificateur descendait » par ce chemin-là, et ayant vu cet homme, il passa » outre.

» Un lévite étant aussi venu dans le même endroit, et » le voyant, passa outre.

» Mais un samaritain, passant son chemin, vint vers » cet homme et le voyant, il fut touché de compassion.

» Et s'approchant, il banda ses plaies, et il y versa » de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa monture, et » le mena à une hôtellerie, et prit soin de lui.

» Le lendemain en partant, il tira deux deniers d'argent et les donna à l'hôte, et lui dit : Aie soin de lui, » et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai » à mon retour.

» Lequel donc de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des » voleurs? »

Cette parabole est bien significative. Le samaritain glorifié par Jésus, était à la religion de Moïse ce que sont à la religion catholique les musulmans, les protestants, les philosophes et les excommuniés. Le sacrificateur et le lévite étaient à cette même religion, ce que sont au catholicisme les religieux et les prêtres. Il était donc impossible de poser en termes plus clairs le précepte de la fraternité universelle, sans distinction de croyances

et de religion, et de mieux établir que la charité seule suffit pour le salut.

On lit au chapitre XIX : étant entré dans le temple, il se mit à chasser les acheteurs et les revendeurs, en leur disant : il est écrit, « Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »

Au chapitre XXI nous trouvons l'histoire du denier de la veuve.

« Comme Jésus regardait ce qu'on mettait dans le tronc, » il vit des riches qui mettaient leurs offrandes,

» Il vit aussi une pauvre veuve qui y mettait deux pites;

» Et il dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre » veuve a plus mis que tous les autres.

» Car tous ceux-là ont mis, dans les offrandes de Dieu, » leur superflu ; mais celle-ci y a mis de sa disette tout ce » qu'elle avait pour vivre. »

Ce passage n'est il pas la justification de ceux qui ont voulu l'impôt progressif, et de la déclaration des droits de Robespierre?

L'évangile selon saint Jean contient les mêmes enseignement que les trois autres, on y trouve au début les phrases suivantes :

« La parole était au commencement, la parole était » avec Dieu, et cette parole était Dieu.

» Elle était au commencement avec Dieu.

» Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce » qui a été fait, n'a été fait sans elle.

» C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière » des hommes. »

Plus loin, nous trouvons la conversation du Christ avec la Samaritaine ; plus loin, le pardon accordé à la femme adultère, avec cette remarquable parole : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Puis au chapitre XV. Nous lisons ce verset qui est si bien à sa place, surtout dans l'évangile selon saint Jean : « Je vous commande de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Pour ceux qui savent comprendre, ce verset renferme les quatre évangiles ; c'est le christianisme tout entier.

ACCORD DE L'ÉVANGILE ET DE LA PHYSIOLOGIE.

Philosophie des siècles passés, j'entends ta voix ; je me suis laissé entraîner par la poësie des grandes choses ; l'admirable morale de l'évangile m'a séduit, et je viens de sacrifier la science au sentiment. Voilà tes objections, voici ma réponse, que je repêterai jusqu'à saturation.

L'homme a des facultés cérébrales, représentées par des organes matériels qui lui sont communs avec les animaux, et d'autres qui lui appartiennent en propre. — Il est donc animal par un côté de son être, comme il est homme sous un autre rapport. Nous ne voulons pas qu'il tue en lui l'animal, mais nous voulons avant tout qu'il réalise son idéal, qui est d'être aussi homme que possible, aussi développé que possible sous le rapport des facultés qui lui sont personnelles ; ainsi ont pensé Brahma et surtout Zoroastre, Moïse, Pythagore et les sages. Jésus-Christ a fait un pas de plus dans cette voie. Résumant dans sa charité la plus haute règle de socialisme et de philosophie, il a établi une distinction jusques parmi les facultés propres à l'homme. Pythagore avait ordonné de soumettre tous les organes intellectuels à la sociabilité, c'était immense. Jésus a prêché l'ardeur, l'héroïsme de la sociabilité, la perfection de cette qualité, à laquelle il a donné le nom de Charité. Avec cette vertu tout marche au bien, tout se dirige vers l'idéal ; la science devient devient excellente parce qu'elle n'a plus qu'un but, celui de notre vénéré Geoffroy Saint-Hilaire, qui avait pris pour épigraphe *utilitati*. La philosophie entre dans la même voie, les arts deviennent une source d'inspirations

fécondantes et généreuses ; l'esprit de destruction ne s'exercera plus que sur les plantes et les animaux nuisibles, le courage physique aura une grande et noble mission de secours au lieu d'une mission de guerre et de carnage ; l'amour de la progéniture sera éclairé, l'amour physique épuré, toutes les passions sanctifiées, convergeront vers le bien, répétons le mot propre, vers l'idéal. Voilà l'œuvre que la charité peut accomplir et la charité si elle n'est pas largement innée chez tous, peut être développée par l'éducation. — Il est donc vrai de dire qu'en Jésus-Christ le règne de Dieu devient possible ; et la physiologie, continue cet enseignement de saint Paul qui faisait de la charité la nécessité sociale, de la foi et de l'espérance, les satellites de la charité, c'est-à-dire des vertus secondaires. La morale trouve donc dans l'organisation cérébrale une confirmation, une preuve scientifique ; elle sera donc désormais de tous les temps et de tous les lieux. C'est dans ce sens que la physiologie peut promettre avec certitude, le gouvernement du monde au véritable christianisme, à cette partie de la doctrine de Jésus qu'il regardait comme la seule qui fut complètement essentielle.

L'OEUVRE DES APOTRES.

Jésus-Christ, avait révélé la bonne nouvelle, c'était le règne de Dieu par la pratique de la charité, c'est-à-dire de l'amour intelligent et dévoué des autres hommes; c'était encore une nouvelle et seconde vie des âmes, plus brillante et plus heureuse, accordée par Dieu à ceux qui auraient cru dans sa promesse, dans sa parole incarnée et qui auraient manifesté cette croyance par des actes de fraternité. Nous allons voir maintenant cette

parole transmise par ses apôtres, se transformer en une religion nouvelle.

Depuis longtemps Rome, la Grèce et la Judée s'étaient réciproquement pénétrées. La Judée, depuis deux siècles, au dire des actes des apôtres, avait en pays étranger ses synagogues où l'on enseignait la loi de Moïse, où l'on prêchait l'unité de Dieu, non-seulement aux Juifs, mais aussi à tous les infidèles qui en sollicitaient l'entrée. Ce courant religieux ne se reportait pas seulement à l'Orient vers le pays des mages, vers ces royaumes de l'ancienne Arie avec lesquels le mosaïsme avait déjà communié, il existait aussi d'Orient en Occident. La Grèce asiatique, l'ancienne Grèce, l'Italie elle même comptaient de nombreuses colonies de commerçants juifs, implantées dans leur sein. Tous comme au pays natal, se réunissaient le jour du sabbat pour lire les saintes écritures et discuter sur les grandes questions du monde et de l'humanité. De son côté, la Grèce, par ses colonies, par ses armes et par ses philosophes s'était mise en rapport avec la plupart des contrées connues. Son commerce lui avait ouvert les portes des pays gaulois. Elle avait civilisé la Sicile, crée dans l'Italie des cités riches et puissantes, elle avait semé ses enfants sur les rivages de l'Asie, comme autant de pionniers destinés à guider un jour sa civilisation ; enfin le moment était venu où par Alexandre le fameux guerrier, l'habile organisateur de la cavalerie macédodonienne, elle s'était élancée le sabre à la main sur l'Asie et sur l'Afrique elle même, conduisant Aristote, la plus haute personnification de sa science et de sa philosophie, à l'examen des langues, des lois, des religions, des antiquités, des usages, des peuples de la majorité du monde connu; à l'étude de leurs plantes, de leurs animaux sauvages et domestiques, de leurs philosophies et de leurs sciences. Quand à Rome, les armées redoutaient depuis longtemps ses guerriers et les peuples l'avidité de ses proconsuls. Aussi dans toutes les villes d'Egypte, de Syrie, de Grèce et d'Italie, bien des hommes parlaient le

latin, le grec et l'hébreu. Dans toutes, les philosophes des diverses contrées, discutaient entre eux sur les questions les plus ardues de la religion, de la science et de la philosophie. Ainsi s'était établie, déjà longtemps avant le Christ, un terrain nouveau préparé par le rationalisme dans lequel sa parole ne pouvait que germer et fructifier.

Le Christ n'eut point d'abord pour disciples les riches et les puissants de son siècle ; à quelques rares exceptions près, tous appartenaient aux classes laborieuses. Beaucoup aux portions les plus infimes du peuple. Pouvait-il en être autrement, lorsque sa doctrine abrogation virtuelle de la loi de Moïse, telle qu'on l'expliquait dans les synagogues, proclamait l'égalité spirituelle entre les juifs et les gentils, et tendait aussi à proclamer l'égalité civique entre les riches et les pauvres, entre les grands et le menu peuple, entre les maîtres et les esclaves, entre les oppresseurs et les opprimés.

Sous ce rapport, le socialisme manifeste le progrès des temps, puisqu'il est surtout prêché par les hommes éclairés, par ceux qui ont reçu ce que l'on a l'habitude d'appeler de l'éducation; instruction bien variable cependant, et qui conduit à des résultats très-divers, selon que le savoir se trouve au service de bons ou de mauvais penchants.

A l'époque où saint Paul écrivait, les choses n'avaient pas changé. Sa première épître aux Corinthiens nous donne de curieux renseignements sur les premiers Chrétiens. Il y avait alors parmi eux beaucoup d'hommes et de femmes ayant abusé des jouissances et faisant un retour en Jésus-Christ aux espérances d'une vie nouvelle, après les fatigues et les déréglements d'une existence agitée. Il y avait beaucoup de pauvres, beaucoup de misérables ; c'était surtout le prolétariat de l'époque qui se donnait à Jésus-Christ dans la personne des employés

les plus subalternes, des ouvriers des corps de métiers et des esclaves. Aussi le grand apôtre disait-il : Dieu a choisi les fous et les faibles pour confondre les sages et les forts. — Aux conseils qu'il adresse aux veuves, il est permis de croire qu'un grand nombre se livraient au libertinage, surtout dans les classes inférieures, cherchant alors, comme de nos jours, par une prostitution clandestine, à se dérober aux obligations du travail dicté par les exigeances de la vie. — Aux conseils qu'il donne aux évêques, il est permis de penser aussi que les mauvaises mœurs et l'ivrognerie étaient alors chose plus commune que de nos jours. Leur eut-il si recommandé d'être les époux d'une seule épouse, si la polygamie tacite, celle qui ne s'écrit pas dans la loi, mais qui se pratique trop souvent au grand jour, n'avait été l'usage habituel d'un bon nombre des habitants des villes de l'empire romain. C'était donc au milieu d'une société profondément divisée, religieusement réglée par un polythéisme stupide, soumise à des divinités méprisables ; au milieu d'un monde spirituellement travaillé par les philosophes, les sages, et par Moïse lui-même, matériellement livré aux débauches les plus dégoûtantes, à des vices contre nature, à ces hideuses et criminelles orgies que décrit avec tant de complaisance le roman de Pétrone, c'était dans une société à esclaves et à prolétaires de toutes les sortes et de tous les dégrés, que les apôtres devaient travailler à la vigne du Seigneur. Il y avait, on ne peut se le dissimuler, de grands éléments de succès, pour des hommes chargés de déposer dans cette terre, dans cet humus formé des débris de tant de peuples et de civilisations passées, l'idée de l'unité sous toutes les formes et sous tous les aspects ; unité de Dieu, unité de salut, unité de baptême ou de rachat en Jésus-Christ des fautes passées, unité de croyances, unité d'espérances, unité de sympathies et de charité, unité de morale, unité des petits et des grands tous égaux devant Dieu, unité des peuples de la terre transformés en une seule famille humaine, communiant en Jésus-Christ.

La pratique sociale des premiers chrétiens nous est parfaitement connue, même en ce qui concerne le temps des apôtres.

Tous ceux, disent les actes, qui croyaient en Jésus-Christ vivaient ensemble dans un même lieu, ayant toutes choses communes.

Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens de toute nature et les distribuaient à tous, selon les besoins de chacun.

Tous les jours ils allaient au temple où ils étaient en mutuel accord; rompant le pain de maison en maison, prenant leur repas avec joie et simplicité de cœur.

Louant Dieu et étant agréables à tout le peuple. Aussi le Seigneur ajoutait-il tous les jours à l'église de nouveaux prosélytes pour le salut.

Ainsi se termine le deuxième acte des apôtres et de nombreuses citations viendraient appuyer au besoin ce qui précède, l'expliquer même et le commenter si toutefois un texte aussi clair avait besoin le moins du monde d'interprétation.

Le travail était une obligation pour tous les chrétiens. Non-seulement le grand apôtre St Paul nous dit dans l'acte XX^e^ qu'il n'a désiré ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne, qu'il a toujours travaillé pour vivre et pour faire vivre ceux qui étaient avec lui, mettant en pratique cette parole de Jésus, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir; mais il ajoute en diverses circonstances à ce qui précède, allant même jusqu'à dire qu'il faut travailler pour avoir droit à la nourriture. — Maintes fois dans ses épîtres, St Paul recommande encore de faire dans chaque ville une bourse pour les saints, pour ceux qui s'occupent spécialement de prêcher la parole de Dieu, allant de ville en ville par esprit de dévouement et d'apostolat.

L'évangile touchait trop à la grande question de l'esclavage, pour que St Paul, le principal organisateur de la chrétienté, ne prévit pas les difficultés qu'elle ferait

surgir. Aussi recommande-t-il aux maîtres de ne pas oublier que leurs esclaves sont leurs frères en Dieu, d'être bons et affectueux à leur égard ; prêchant d'une autre part aux esclaves, le respect et la soumission, les engageant à se prémunir contre l'orgueil que pourraient leur causer une foi commune avec leurs maîtres, l'égalité devant Dieu le roi de tous, l'égale participation à la grâce donnée par le Christ. — Il s'occupe peu d'ailleurs de l'affranchissement du corps, l'âme est la principale chose en nous et c'est avant tout, de sa liberté et de son bonheur qu'il a souci, les corps devant être tout-à-fait transformés à la résurrection. St Paul est principalement l'homme du dogme, cependant il ne laisse pas que de s'occuper fréquemment dans ses épîtres de la vie matérielle. A part les viandes consacrées aux idoles et les animaux tués par suffocation, il permet de manger de toutes viandes et de toute espèce de nourriture, en vertu de ce précepte du Christ : ce n'est pas ce qui entre dans le corps de l'homme qui le souille mais ce qui en sort. Toutefois, ajoute-t-il, (épître aux Romains XIV) si en mangeant de quelque viande tu affliges ton frère, tu ne te conduis plus selon la charité. C'est ainsi que tout en permettant à chacun d'être son guide personnel en pareille matière (verset 5), il subordonne cette liberté à celle d'autrui.

L'état social des premiers chrétiens était donc pour eux la chose secondaire, cependant il dérivait naturellement de leurs principes, il était la conséquence de leur doctrine sur la charité et la fraternité.

Quand nous parlons de charité, nous autres modernes, nous ne prenons point cette belle expression dans le sens élevé qu'elle avait autrefois, et que lui donnaient les premiers chrétiens. Notre charité à nous c'est l'aumône, guère plus, guère moins. La charité antique c'était quelque chose de plus que la fraternité elle-même. elle ré-

veillait les idées d'affection, de bienveillance, d'amour, de prévoyance et surtout d'attraction pour les autres hommes. Etre charitable c'était se faire tout à tous, comme saint Paul le dit de lui-même, pour rendre le christianisme aimable et attrayant. — La charité se disait non-seulement du pain du corps, mais aussi du pain de l'âme. L'on était charitable en donnant à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, en veillant avec sollicitude sur le sort des pauvres, en visitant les malheureux et les prisonniers, en vendant sa fortune pour soulager ses frères dans le besoin, en prêchant aux orphelins, aux jeunes veuves et à tous, l'ordre, les bonnes mœurs, la paix de l'âme; en pratiquant le dévouement de la manière la plus absolue pour les choses corporelles et pour les choses spirituelles, en priant pour les payens, pour les tyrans et même pour les bourreaux des chrétiens. Aussi, la charité était-elle à proprement parler, toute la religion.

Jésus-Christ avait eu la charité de donner sa vie pour l'humanité; tout chrétien, à son exemple, devait vivre et mourir pour ses frères, si malheureux, si infimes, si pauvres ou même si moralement dégradés qu'ils pussent être. C'est dans ce sens que saint Paul explique cette vertu dont il veut faire la grande passion de ses co religionnaires, cette ardente soif de tout ce qui est noble et généreux, qui ainsi comprise, n'était pas seulement la base d'une religion nouvelle, mais encore la base d'un état social *nouveau*. Saint Paul, qui ne voulait pas d'une révolution des esclaves contre les maîtres, d'une lutte armée entre ceux qu'il appelait, les uns comme les autres, à sortir du paganisme, avait trop sérieusement médité sur les choses sociales pour ne pas savoir que de l'affranchissement moral sortirait l'affranchissement matériel; que l'évolution de l'esprit et que la liberté de l'esprit entraîneraient des évolutions et des libertés d'un autre ordre; aussi voyez comme il recommande la charité. — Il y a trois vertus, dit-il aux Corinthiens, à la fin de son

XIII^me^ chapitre, à savoir la foi, l'espérance et la charité; mais des trois, la plus grande c'est la charité.

Ailleurs il dit encore :

« Quand même je parlerais la langue des anges, si je » n'ai point la charité je ne suis que comme l'airain qui » raisonne, ou comme une cymbale qui retentit.

» Et quand même j'aurais le don de prophétie, et que » je connaîtrais tous les mystères et la science de toutes » choses; et quand même j'aurais toute la foi, jusqu'à » transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, » je ne suis rien.

» Et quand même je distribuerais tout mon bien pour » la nourriture des pauvres, et que même je livrerais » mon corps pour être brûlé; si je n'ai point la charité, » cela ne me sert de rien.

» La charité est patiente; elle est pleine de bonté; la » charité n'est point envieuse; la charité n'est point in- » solente; elle ne s'enfle point d'orgueil.

» Elle n'est point malhonnête; elle ne cherche point » son intérêt; elle ne s'aigrit point; elle ne soupçonne » point le mal.

» Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se » réjouit de la vérité.

» Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, » elle supporte tout. »

D'où nous devons conclure que la charité selon le grand apôtre, c'était l'ensemble de ces qualités morales qui forment la sociabilité, mais toutes exaltées et développées par l'éducation de la religion, de manière à subalterniser complétement les passions animales de l'homme, celles qui lui sont communes avec des êtres inférieurs aux passions intellectuelles et généreuses qui sont le propre de son espèce. Et à ce point de vue la charité c'est tout, puisque c'est la règle la plus propre à élever les hommes en moralité et à combiner ensuite dans des associations diverses ces êtres perfectionnés par une moralité supérieure. La charité de saint Paul c'est donc

physiologie sociale en action dans le monde. Aussi les moralistes pourront ils mieux expliquer, mieux développer que lui la question pour les savants, mais ils ne seront jamais plus clairs pour les faibles d'esprit et tout progrès se trouve désormais accompli dans cette voie où il n'y a plus qu'à généraliser, qu'à verser sur tous cette richesse morale qui n'est encore que le partage de quelques élus, de quelques hommes richement dotés de la nature.

C'est surtout dans les épîtres de saint Paul que le dogme se dessine. Ce dogme nous l'examinerons d'abord dans les enseignements politiques. Voici les huit premiers versets du chapitre XIII de l'épître aux Romains :

« Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne vienne » de Dieu ; et les puissances qui subsistent ont été établies par Dieu.

» C'est pourquoi celui qui s'oppose à la puissance, » s'oppose à l'ordre que Dieu a établi ; et ceux qui s'y » opposent, attireront la condamnation sur eux-mêmes.

» Car les princes ne sont pas à craindre lorsqu'on ne » fait que de bonnes actions ; ils le sont seulement lorsqu'on en fait de mauvaises. Veux-tu donc ne point » craindre les puissances ? Fais bien et tu en seras loué.

» Car le prince est le ministre de Dieu, pour ton bien; » mais si tu fais mal crains, parcequ'il ne porte point » l'épée en vain ; car il est le ministre de Dieu, et vengeur pour punir celui qui fait mal.

» C'est pourquoi il est nécessaire d'être soumis, non » seulement par la crainte de la punition, mais aussi à » cause de la conscience.

» C'est aussi pour cela que vous payez les tributs, » parcequ'ils sont les ministres de Dieu, qui s'appliquent » sans cesse à leur emploi.

» Rendez-donc à chacun ce qui lui est dû ; le tribut à » qui vous devez le tribut; les impôts à qui vous devez les » impôts ; la crainte à qui vous devez la crainte ; l'honneur à qui vous devez l'honneur.

» Ne soyez redevable à personne, si ce n'est de vous » aimer les uns les autres, car celui qui aime les autres » a accompli la loi. »

L'on a beaucoup usé et beaucoup abusé de ce texte, mais n'oublions pas que Paul écrivait cette épître à Rome même, au milieu des Chrétiens soumis à la domination impériale. Il leur défend la révolte, il leur prêche la pureté, le dévouement, la charité, la soumission; mais si les chefs de Rome avaient été chrétiens, que leur eût-il dit? Ne leur eut-il pas rappelé cette autre parole, que c lui qui veut être le premier parmi ses frères devienne leur serviteur? Il ne faut donc voir dans la prédication de saint Paul que ce qui s'y trouve, soit implicitement, soit explicitement. On peut, sans l'altérer, la traduire sous cette autre forme.

Ne modifiez pas la société par des révolutions, obéissez aux puissants de la terre, mais transformez les par le christianisme, afin qu'ils soient dans l'obligation de se faire vos serviteurs.

Pour apprécier maintenant la partie essentiellement religieuse du dogme prêché par saint Paul, nous croyons devoir emprunter tout d'abord au chapitre XVII des actes, son discours à l'Aréopage d'Athènes, discours prononcé à la demande de quelques stoïciens et de quelques disciples d'Epicure, devant un public nombreux.

« Hommes athéniens (dit-il, en présence de l'élite de la société de cette ville célèbre, qui renfermait tant d'étrangers, tant de curieux, tant de gens avides de doctrines nouvelles), j'ai remarqué qu'en toutes choses » vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès.

» Car en passant et en regardant vos divinités, j'ai » trouvé même un autel sur le quel il y a cette inscription : » AU DIEU INCONNU. Celui donc que vous honorez, sans le » connaître, c'est celui que je vous annonce.

» Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui

» y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite » point dans les temples bâtis par la main des hommes.

» Il n'est point servi par les mains des hommes, comme » s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à » tous la vie, la respiration et toutes choses.

» Il a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, » pour habiter toute l'étendue de la terre, ayant déter- » miné les temps précis et les bornes de leur habitation;

» Afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils puissent » comme le toucher de la main et le trouver, quoiqu'il » ne soit pas loin de nous.

» Car c'est par lui que nous avons la vie, le mouve- » ment et l'être; selon que quelques-uns de vos poëtes » ont dit, que nous sommes aussi la race de Dieu.

» Etant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas » croire que la divinité soit semblable à de l'or ou à de » l'argent, ou a de la pierre taillée par l'art et l'industrie » des hommes.

» Dieu donc ayant laissé passer ces temps d'ignorance, » annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, » qu'ils se convertissent;

» Parce qu'il a arrêté un jour, auquel il doit juger le » monde avec justice, par l'homme qu'il a établi pour » cela, de quoi il a donné à tous les hommes une preuve » certaine, en le ressuscitant des morts.

» Et quand ils entendirent parler de la résurrection » des morts, les uns s'en moquèrent et les autres dirent: » Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.

» Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. »

Il y a dans ce remarquable enseignement, que nous avons voulu reproduire dans son entier, deux parties distinctes; l'une qu'il n'y a qu'un Dieu, seigneur du ciel et de la terre, créateur et père des hommes qui sont ses enfants, vérité enseignée aussi par les sages de la Grèce, par Pythagore et Socrate dans des termes nullement inférieurs; l'autre, que Dieu venant en aide à l'ignorance des hommes, les appelle à une meilleure vie dans ce

monde et dans un autre, où ils seront jugés par un homme dont il a fait son verbe, ce qu'il a témoigné en le ressuscitant d'entre les morts. Ici commence la partie exclusive et particulière aux chrétiens.

En maints passages, St Paul explique, commente et développe cette seconde partie. Voici ses arguments principaux :

Comme Abraham crut à Dieu, et que cela lui fut imputé à justice, tous ceux qui ont la foi sont les enfants d'Abraham.

La loi de Moïse ne justifie pas devant Dieu par la foi en Christ, mais elle dit que l'homme qui l'aura accomplie vivra par ses actes.

Christ, nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous, car il est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois.

Les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité qui est Christ.

La loi postérieure à cette promesse n'a pu ni l'annuler ni l'abolir.

A quoi sert la loi de Moïse? elle a été ajoutée à la promesse, elle a été notre conducteur pour nous amener à Jésus Christ afin que nous soyons justifiés par la foi.

Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous ce conducteur, car nous sommes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus Christ.

Ceux qui ont été baptisés en Christ, sont revêtus de Christ.

Il n'y a plus de Juif, ni de Grec, ni d'esclave, ni de libre, ni d'homme, ni de femme, nous ne sommes tous qu'un en Christ.

Que si nous sommes tous en Christ, nous sommes la postérité d'Abraham et les héritiers selon la promesse.

C'est avec une même subtilité d'argumentation que St Paul en maint autre endroit établit la promesse d'un rédempteur, l'intervention d'une loi entre cette promesse et la rédemption, puis la rédemption par la naissance de Jésus, verbe incarné, et par sa mort sur la croix.

C'est à tort selon nous, que l'on a cherché à établir une différence entre la doctrine prêchée par Jésus Christ et celle prêchée par St Paul. Le grand apôtre a été admirable de logique ; il a déduit de la parole du Christ tout ce qui s'y trouvait en le rattachant aux traditions du mosaïsme. Plus vous y réfléchirez, plus vous trouverez avec nous qu'il était utile que l'on adorât Jésus-Christ avant d'arriver par la science à le mieux comprendre et à l'expliquer entièrement.

Ce travail, serait incomplet, si nous n'y ajoutions ce que les actes renferment de plus précieux sur le sacrement de l'Eucharistie. Voici ce que dit St Paul, 1er épître aux Corinthiens, chapitre XI :

« Lors donc que vous vous assemblez tous dans un » même lieu, ce n'est pas manger la cène du Seigneur ;

» Car lorsqu'on vient à manger, chacun se hâte de » prendre son souper particulier; en sorte que l'un a » faim et l'autre est rassasié.

» N'avez-vous des maisons pour manger et pour » boire? ou méprisez-vous l'église de Dieu, et faites-» vous honte à ceux qui n'ont pas de quoi manger? que » vous dirai-je? vous louerai-je? je ne vous loue point » en cela.

» Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné; » c'est que le seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit » du pain;

» Et ayant rendu grâces, il le rompit et dit : prenez, » mangez ; ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; » faites ceci en mémoire de moi.

» De même aussi, après avoir soupé, il prit la coupe » et dit : cette coupe est la nouvelle alliance en mon » sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois » que vous en boirez.

» Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain, » et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la » mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

« C'est pourquoi, quiconque mangera de ce pain, ou » boira de la coupe du Seigneur indignement, sera » coupable du corps et du sang du Seigneur.

» Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il » mange de ce pain et boive de cette coupe;

» Car celui qui en mange et qui en boit indignement, » mange et boit sa condamnation, ne discernant point » le corps du Seigneur.

» C'est pour cela qu'il y a parmi vous plusieurs infirmes » et malades, et que plusieurs sont morts.

» Car si nous nous jugions nous même, nous ne serions » point jugés.

» Mais quand nous sommes ainsi jugés, nous sommes » châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons point » condamnés avec le monde.

» C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous assemblez » pour manger, attendez-vous les uns les autres.

» Que si quelqu'un a faim, qu'il mange dans sa maison » afin que vous ne vous assembliez point pour votre » condamnation. A l'égard des autres choses, j'en » ordonnerai quand je serai arrivé chez-vous. »

Cette citation, la plus importante de toutes celles que les apôtres nous fournissent sur cette matière, est assez explicite. Dans la pensée de saint Paul, le banquet fraternel des chrétiens est un acte commémoratif et une communion sous les deux espèces. Cette interprétation nous semble la seule logique conséquence que l'on puisse déduire du texte que nous avons cité.

Nous ne quitterons point ce grave sujet sans faire remarquer que parmi les idées qui avaient alors cours dans le monde chrétien, se trouvait celle de la fin prochaine des choses. On doit lui attribuer le médiocre souci qu'ont eu les apôtres de réglementer la société matérielle, par des associations régulières de travail, entre tous ceux qui acceptaient leur parole et voulaient se procurer les béné-

fices prochains de la foi, c'est-à-dire le bonheur dans une existence nouvelle qui n'allait pas tarder à se présenter par la fin du monde et le jugement dernier. Nous ne citerons aucun texte à l'appui de cette assertion qui se présente si souvent dans le Nouveau-Testament, et qu'il est si facile de vérifier. — Maintenant si la main sur la conscience, pénétré de la haute mission que nous accomplissons en ce jour, nous reprenons le christianisme pour le juger définitivement au point de vue d'une religion éclairée par la science et par la philosophie, ne nous apparaîtra-t-il pas comme la plus grande inspiration sentimentale qu'ait jamais eue l'humanité. Laissant de côté sa mythologie sur Adam, sur Eve, sur la tentation du serpent, sur le fruit défendu, sur l'arbre de la science du bien et du mal, sur l'arbre de vie, ne dirons-nous pas avec saint Paul, que Dieu donne des enseignements divers à l'humanité, dans les diverses phases de sa vie, acceptant ces enseignements comme bons et utiles à l'époque où ils ont été répandus? conduit par suite à faire abstraction de la nécessité de la rédemption, c'est-à-dire à supprimer la majeure partie du dogme que nous venons d'exposer par la bouche de l'apôtre, aurons-nous pour cela dépouillé le christianisme de sa grandeur à venir; lui aurons nous enlevé cette poësie des choses spirituelles, qui répand un si doux parfum de charité; aurons nous détruit son dogme moral par notre manière d'envisager le dogme théologique. Jésus ne sera-t-il plus pour nous l'incarnation de la divine parole et des plus divines pensées; Abandonnerons-nous l'idée de son règne? Voudrons-nous cesser d'être frères en lui, et de réaliser en lui la grande unité des hommes? Sa loi de charité ne sera-t-elle plus pour nous le modèle le plus parfait des enseignements? Prétendra-t- on que nous l'abaissons, que nous réduisons sa grandeur, que nous amoindrissons sa mission!!! ô gens de petites pensées, qui croyez la vérité plus élevée parce qu'elle est plus confuse! Le soleil est-il donc plus brillant quand il nous paraît à

l'aurore terni par la réfraction? Verse-t-il autant de chaleur aux premières heures du jour qu'en plein midi? — Le ciel, dépouillé de ses religieuses personnifications en a-t-il perdu quelque charme, et la grandeur des enseignements de vérité que nous versent chaque nuit, avec leur lumière, les astres qui brillent sur nos têtes, ne compense-t-elle pas, et bien au-delà, tous les récits poëtiques qui peuvent se rattacher aux histoires fabuleuses dessinées par les constellations?

Homme petit et mesquin dans ta philosophie, quand donc, comprendras-tu que si Dieu a écrit sa Genèse lui-même, dans les mondes où tu passes, plus faible devant eux, que devant toi le plus misérable insecte, c'est dans ces mondes, que tu dois étudier ton créateur et ses créations et ces lois immuables, ces grandes pensées sur les conditions des êtres, les seules révélations positives qu'il t'ait faites; afin de transporter au milieu des tiens quelque rayon de cette véritable lumière que tu auras empruntée à l'éternelle sagesse qui gouverne le grand univers. A Dieu ne plaise que nous cherchions, comme Dupuis et Strauss, à dépouiller le Christ de son existence réelle, à en faire un mythe fabuleux, à le priver de ses souffrances et de sa gloire pour le représenter comme une création mythologique. Qui donc après avoir lu les évangiles et les actes des apôtres, voudrait déchirer la vie du plus beau type des hommes. La parole s'est fait chair nous dit St Jean, elle a habité parmi nous sous le nom de Jésus, pleine de grâce et de vérité. — Non les enseignements de la Judée, la douloureuse et sublime épreuve du jardin des Oliviers, cette lutte admirable de l'homme et de la charité divine, ce ne sont point là les inventions de cœurs dévoués et généreux. La croix a eu réellement sa grandeur, la couronne d'épine son prestige et Jésus lui-même a magnétisé la Judée par sa parole et par son exemple; versant à flots les excitations spirituelles et la vie sur tous ceux qui l'entouraient, avant que cette inspiration religieuse, dont il était la source, s'épanchât sur

le monde en prédications, en extases, en guérisons surprenantes, en admirables dévouements de toute nature, en mysticisme consolateur, en charité régénératrice. Si nos pères, dans un âge moins avancé de l'humanité, lui ont dressé des autels, s'il est devenu le *Hom* des chrétiens, à Dieu ne plaise que les fils, dans leur reconnaissance, cessent de vouloir des temples pour parler de lui et pour propager sa morale, des prêtres pour expliquer les transformations des enseignements que Dieu nous donne, pour réchauffer les faibles, pour enseigner et pour organiser l'œuvre de fraternité. Que le dogme s'éclaircisse donc, que le culte s'épure et se simplifie ; que Jésus nous soit montré dans toute sa perfection. Vu de plus près, comme ces marbres purs que l'on a recouverts d'une gaze transparente et dont toutes les perfections apparaissent aussitôt qu'on l'enlève, le Christ grandira encore en admiration ; il ne sera pas Dieu, mais il sera la parole de Dieu dans la bouche du fils de Marie, et il vivra désormais et à toujours dans le cœur des hommes, les conduisant au règne de Dieu sur la terre, par le travail et par cette charité brûlante de dévouement et d'amour qui résume toutes les vertus.

Entre deux soulèvements, toujours la géologie nous montre une série de formations ; c'est ainsi que les 28 principaux terrains d'Europe se sont produits et intercalés entre les douze soulèvements qui ont créé nos montagnes et creusé nos mers. Le même phénomène a lieu dans l'ordre moral. A cette crise, à ce soulèvement que l'on peut appeler révolution et révélation, parce qu'il est l'un et l'autre, succède naturellement une époque organique caractérisée par des manifestations d'ordres divers. Entre le Christ et la révolution française il y a dix-huit siècles dont chacun a son caractère tranché.

PREMIER SIÈCLE.

Au premier siècle, Rome achève l'unité politique de ce qui est aujourd'hui l'europe civilisée; Appollonius de Thiane y répand les croyances de Pythagore semant à pleines mains la science et la philosophie, usant au besoin de ce que nous appelons des miracles pour le triomphe de ses doctrines Il disparaît après une longue existence comme les législateurs des Spartiates et des Hébreux, sans que personne puisse affirmer sa mort. Tout d'abord il obtient de bien plus grands succès que les Chrétiens, surtout dans le monde des penseurs et dans la société riche Ses disciples sont les phalanstériens du temps, ceux de Jésus en sont les communistes.

Néron et Domitien se dessinent dans cette époque si cruelle aux sommités aristocratiques, mais bien meilleure pour le peuple des plébéiens et des esclaves, que ne l'ont dit un grand nombre d'historiens, y compris Tacite. Il convient toutefois de dire ici l'économie politique de cet empire, où le christianisme devait jouer un si grand rôle.

Dès les premiers temps de la république, Rome est divisée en deux camps : d'un côté les plébéiens, de l'autre les patriciens ou nobles. (Il ne saurait être ici question des esclaves, les malheureux n'étaient pas considérés comme des hommes, mais comme des choses). Les premiers ruinés par des prêts usuraires, étaient belliqueux par suite de leur éducation et des institutions militaires de l'état, braves par habitude, indifférents à la vie comme gens endettés et ne possédant rien que des quantités négatives, ou ce qui est pis encore, le souvenir et les habitudes d'une fortune perdue. Les seconds, avides de pouvoir et de richesses, ayant des terres supérieurement cultivées, désireux comme tous les riches d'ajouter encore à leur fortune, insatiables dans leurs désirs, et se servant du peuple pour dépouiller à leur profit les autres nations, considérant la guerre comme la spoliation

légale du vaincu par le vainqueur, comme le moyen d'acquérir, sans bourse délier, des terres fertiles, de nombreux troupeaux, de grandes quantités d'esclaves, et de se procurer tous les plaisirs. S'il ne s'était trouvé à Rome un prolétariat misérable, ruiné par la noblesse, et une noblesse sans frein dans son ambition, jamais elle ne fut devenue la ville éternelle, jamais elle n'eut conquis l'univers. Les grands voulaient toutes les jouissances du luxe, ce qu'il était impossible d'obtenir sans absorber l'activité morale et physique des prolétaires. Aussi depuis la fondation de Rome jusqu'à Sylla, le sénat a toujours eu soin d'avoir quelque nouvelle guerre à entreprendre. C'était un moyen d'émonder l'arbre. Si la population des esclaves est trop nombreuse, comme en Grèce, on en immole une partie dans les temples. Mais le sang des citoyens ne peut être versé qu'au profit de la République et par les ennemis. Cependant, malgré les guerres, des dissentions éclatent, le peuple est las d'être pressuré, de donner ses sueurs et son sang à d'avides protecteurs; d'autres fois il a des velléités d'être admis au partage des terres conquises. Les Gracques réclament pour lui le droit de vivre en labourant le sol enlevé aux vaincus; mais les patriciens qui veulent profiter seuls de la spoliation des peuples étrangers, leur dressent des embûches dans lesquelles ils perdent la vie. Voilà l'histoire des beaux jours de la République Romaine. Les travaux de l'industrie sont encore peu de chose, parce que la guerre suffit à occuper le peuple. Cependant ceux qui existent ont ce caractère de grandeur, de force et d'utilité, qui était en harmonie avec les mœurs d'une nation à laquelle ses maîtres promettaient sans cesse l'empire du monde.

Lorsque le peuple romain se trouva assez fort pour entreprendre des guerres lointaines, sans qu'elles occupassent tous les bras et tous les esprits des plébéiens, la république périt. Les ambitions rivales tendirent à l'unité dans la forme du gouvernement comme l'empire tendait

lui-même à l'unité dans le monde, en s'assimilant chaque jour de nouvelles provinces. Bientôt Marius et Sylla mirent en présence le principe aristocratique et le principe populaire. Sylla fut vainqueur, et par lui les nobles acquirent le droit d'exploiter librement et les peuples conquis et les plébéiens de Rome, qui formaient ces armées, dont la présence servait à maintenir dans l'oppression les étrangers et leurs frères. Son gendre Scaurus bâtit d'immenses palais ; leur description seule a épuisé la vie d'un de nos savants les plus distingués. Dans le même temps, Lucullus et d'autres généraux faisaient venir à grands frais, de Grèce et d'Egypte, les marbres les plus précieux pour orner leurs splendides demeures. Plus tard, Octave se revêtit de la pourpre impériale, la guerre cessa presqu'entièrement, les travaux des nobles ne furent plus suffisants pour occuper les masses ; on craignit d'abandonner les troupes à l'oisiveté, et des œuvres immenses furent entreprises.

A côté de ces palais tant vantés dont on admire encore les vestiges, nous devons citer comme ayant une toute autre importance, les égoûts de la ville, les aqueducs et grandes routes de l'empire. Sous toutes les rues de Rome l'on pouvait aller en bateau dans les égoûts. La hauteur de ces souterrains était suffisante pour laisser passer des chariots chargés de foin. Le gendre d'Auguste, Agrippa, y fit parvenir sept conduites d'eau si abondantes, qu'elles entraînaient tout sur leur passage comme de véritables torrents. Les auteurs qui ont décrit ces voies souterraines, ne peuvent taire leur étonnement et n'en parlent qu'avec un mélange de surprise et d'admiration. Les aqueducs, et surtout ceux de Rome, nous donnent une juste idée de cette profusion avec laquelle on distribuait les eaux dans les grandes villes de l'empire et des obstacles qu'on savait vaincre pour leur en procurer. Montagnes à percer, collines à aplanir, arcades gigantesques à jeter sur les vallées, tout dans ces ouvrages hydrauliques, avait quelque chose d'assez grand pour captiver

les imaginations, d'assez vaste pour employer une immense quantité de main d'œuvre. Rome a possédé jusqu'à quatorze aqueducs ; leurs voûtes étaient si élevées qu'un homme pouvait s'y tenir à cheval, et quelquefois des ponts merveilleux, qui joignaient deux montagnes, suspendaient les eaux à plus de 100 pieds d'élévation. Quand aux routes, elles méritent qu'on s'arrête un peu plus longuement à leur description.

Ici comme pour les aqueducs, c'étaient encore les ponts qui formaient la partie la plus saillante. Les auteurs latins citent surtout en Italie le pont de Narni, situé sur la voie flaminienne ; le pont de Téveron, ruiné par les Goths et rétabli par Narsès, lieutenant de Justinien ; le pont d'Auguste, à Rimini ; ce dernier joignait cette ville à la voie flaminienne. Genève, Lyon, Vienne, Avignon, dans les Gaules, possédaient des ponts magnifiques dus aux travaux des armées romaines. En Espagne, le pont du Guadalquivir, celui de Trajan près Salamanque, dont les voûtes, au nombre de vingt six, avaient 72 pieds d'ouverture ; celui d'Alcantara, sur le Tage, qui offrait six arcades de 84 pieds chacune et une élévation de 200 pieds au-dessus du fleuve, excitaient au plus haut dégré l'admiration. Nous savons aussi qu'il existait des constructions de ce genre, extrêmement remarquables en Afrique et en Asie ; enfin l'histoire nous a conservé le souvenir du pont que Trajan avait établi sur le Danube, et qui devait avoir 20 piles de 60 pieds de largeur et des arcades de 170 pieds.

Le long des voies romaines on trouvait des pierres pour s'asseoir, d'autres pour servir à monter à cheval ; de distance en distance des colonnes milliaires indiquaient le chemin parcouru. D'une ville à l'autre, il y avait des auberges et des relais fixés par ordonnance. Dans chaque relai le maître de poste devait avoir 20 chevaux et 40 dans les auberges. Aussi la rapidité des voyages était extrême sur ces chemins, dont toutes les pentes étaient adoucies et la surface unie et parfaitement dure. Au dire

de Pline, l'empereur Tibère, allant de Lyon en Allemagne, aurait parcouru 100 lieues en 24 heures, en changeant trois fois de char Nous savons, du reste, que les Romains avaient 20 à 25 routes principales qui conduisaient aux extrémités de l'empire, que toutes étaient construites avec une incomparable solidité Partout des ports servaient à lier ces voies aux îles voisines. L'Angleterre, bien que située à une immense distance de Rome, comptait onze cents lieues de chemins pavés ; la Sicile 600 ; l'Asie et l'Afrique, chacune près de cinq mille qui traversaient des contrées aujourd'hui barbares ou désertes. Lyon était le centre de la distribution des chemins dans notre patrie, que parcouraient quatre routes principales ; l'une allant de Lyon en Aquitaine, la seconde se dirigeant vers l'embouchure de la Meuse, la troisième traversant la Bourgogne, la Champagne, la Picardie, la quatrième servant à lier Lyon à Marseille ; d'autres chemins secondaires se réunissaient à ceux-ci.

Il est inutile, après ce qui précède, d'insister sur l'emploi que l'on faisait à Rome des troupes soldées pour protéger l'empire, et les moyens mis en usage pour occuper les prolétaires ; mais je rappellerai que des chefs d'armée avaient entrepris sous Néron de faire communiquer la Méditerranée et la mer d'Allemagne par un canal de la Saône à la Moselle ; que d'autres avaient voulu couper l'isthme de Corinthe ; que Drusus et Corbulon avaient fait construire par leurs légions sur les bords du Rhin d'immenses tranchées consacrées à la navigation, dont Tacite lui-même a conservé le souvenir, et que par suite des travaux publics qui la mettaient en relation avec le monde entier, Rome était devenue le centre de l'univers.

Comment s'est affaissée sa puissance? comment a-t-elle cédé la place à l'empire chrétien? Cette question, l'une des plus capitales de l'histoire, peut être traitée en quelques lignes et nous ne pouvons la passer sous

silence. Gardons-nous bien de croire avec la masse des écrivains que l'empire de Rome ait succombé aux coups des barbares. Le morcellement du territoire, le colonat et les abus indignes exercés par les propriétaires sur les laboureurs ou colons, les patrocinia, les curies, les priviléges et surtout le fisc voilà les maladies intérieures qui ont fait mourir de langueur l'empire de Rome après l'avoir complétement énervé. Presque partout après sa chûte les institutions romaines lui survécurent, ce qui prouve que les barbares n'avaient pas eu pour but de les détruire, et que les peuples vaincus s'en fussent accommodés, si elles avaient été loyalement appliquées dans l'exercice de l'administration. Il serait difficile d'assigner aujourd'hui la date précise de l'envahissement des diverses provinces dont se composait l'empire d'Occident. Tantôt cet envahissement se faisait les armes à la main, tantôt il avait lieu par un accord de gré à gré entre les barbares et les habitants des provinces qui voulaient secouer le joug de l'empire de Rome. Cet accord, les empereurs affaiblis se trouvaient plus tard dans la nécessité de le sanctionner, et cependant l'on peut affirmer que les barbares n'attaquaient point l'empire pour s'en emparer, mais seulement pour s'y faire une place, se trouvant heureux d'accepter son alliance et sa domination. Tel était l'ascendant de l'organisation romaine, que ceux des peuples nouveaux qui s'établissaient dans les provinces malgré les empereurs, ne tardaient pas à se convertir aux institutions de Rome et à se transformer. L'exemple des bretons, des visigots, des ostrogots, des francs, des burgondes et des vandales, nous prouve que tous ces peuples avaient plus à cœur de s'agrandir aux dépens de Rome et même de faire partie de son empire que de se soustraire à ses lois.

Ces propositions très hardies en apparence, deviennent de la dernière évidence quand on étudie un peu sérieusement les premiers siècles de notre ère. N'est-ce point avec Maxime que Conan Meriadech traversa la Manche

et qu'il entra dans la Petite-Bretagne ou armorique à la tête de ses celtes bretons? N'était il point en réalité le lieutenant d'un futur empereur? Rome depuis cette invasion n'a-t elle point maintenu par plusieurs actes sa suzeraineté sur l'Armorique, et en particulier sur la ville de Nantes? Conan Meriadech, en organisant immédiatement la féodalité dans cette partie de la France, fit-il autre chose, qu'y soumettre le pays à une organisation militaire? Les esclaves ne restèrent-ils pas esclaves sous le nom de serfs de main morte? Les colons ne restèrent-ils point colons sous le nom de serfs proprement dits? La hiérarchie des nobles et barons ne fut-elle point celle même de l'armée de Meriadech? Les francs à leur tour, ne furent ils pas longtemps en relations amicales avec Rome avant de s'établir dans les Gaules? N'ont-ils pas eu souvent des corps de troupes au service de Rome, non-seulement dans notre pays, mais encore en Asie et en Afrique? Leurs premiers établissements n'eurent-ils pas lieu à titre de soldats de l'empire et avec la permission des empereurs? N'y a-t-il pas des actes historiques qui prouvent que la tribu de Clodion, après avoir passé le Rhin au V^e^ siècle, finit par accepter l'alliance romaine? Chilpéric et la troupe de francs, dont il était le chef, n'ont-ils pas été au service de l'empire et contre les goths qui occupaient alors Toulouse et contre les saxons qui, après s'être établis à l'embouchure de la Loire, avaient remonté le fleuve et ravageaient les départements actuels de la Loire Inférieure, de Maine et Loire (ancien Anjou), d'Indre et Loire (ancienne Touraine)? Clovis lui-même, après la dislocation de l'empire d'Occident et son démembrement, ne tint il pas compte des prétentions de l'empereur d'Orient? N'est ce pas comme héritiers des droits de Rome sur la Petite-Bretagne ou Armorique, que Clovis et ses successeurs regardèrent toujours les chefs ou ducs des Bretons, comme des lieutenants de leur empire?

Passons maintenant aux autres preuves de nos assertions. Ecoutons Lactance :

« Dioclétien a ruiné l'univers par son avarice et sa timidité. En se donnant trois collègues à l'empire, il l'a partagé en quatre parts. Les armées ont été multipliées dans la même proportion..... Le nombre des fonctionnaires publics était devenu tellement considérable, proportionnellement à celui des contribuables, que les laboureurs, écrasés par l'énormité des charges, abandonnaient leurs terres dont les cultures se changeaient en forêts ; la terreur existait partout, chaque contrée, chaque ville voyaient s'abattre sur leur territoire des nuées de gouverneurs et d'officiers subalternes. L'on ne rencontrait partout que procureurs du fisc, que maître des finances, que vicaires des préfets, gens à qui la modération d'un gouvernement juste était inconnue et qui ne savaient que condamner et proscrire. Pour faire produire l'impôt, ils extorquaient non pas occasionnellement mais toujours, non pas une chose mais toutes, et chaque extorsion était accompagnée de violences morales, d'injures intolérables. »

Voilà le langage de Lactance. Quoi d'étonnant en pareille occurrence que le peuple, si pressuré par les agents de Rome, leur préférât les barbares qui avaient moins de besoins, des habitudes moins luxueuses, et qui se contentaient d'un impôt moins ruineux, sans dépouiller entièrement le producteur.

Mais il faut entrer entièrement dans la situation pour la bien connaître, écoutons de nouveau Lactance :

« Les champs étaient mesurés jusqu'à la dernière » motte, les ceps de vigne et les pieds d'arbres étaient » comptés ; les animaux de toute espèce étaient inscrits; » chaque tête d'homme était marquée. Le pauvre peu- » ple des villes et des campagnes était rassemblé dans » les villes, pendant qu'au-dehors se pressaient d'innom- » brables troupeaux d'esclaves. Chaque propriétaire » était là avec ses hommes libres et ses serfs ; la torture » et le fouet retentissaient de tous côtés. Les fils, appe- » lés à déposer contre leurs pères, étaient appliqués au

» chevalet ; les esclaves les plus fidèles étaient contraints » par les tourments de témoigner contre leurs maîtres, » les femmes contre leurs maris. S'ils n'avaient ni esclaves ni proches, ils étaient eux mêmes torturés contre » eux mêmes ; et lorsqu'ils étaient enfin vaincus par la » douleur, on les inscrivait pour des biens qu'ils ne possédaient pas. Nulle excuse pour l'âge, nulle pour les » infirmités. Les malades et les infirmes n'en étaient pas » moins portés sur les régistres. L'âge de chacun était » soigneusement supputé ; on ajoutait des années à celui » des petits enfants, on en ôtait aux vieillards. Tout » était plein de deuil et de tristesse. Ce que les anciens » faisaient autrefois à l'égard de ceux que la guerre avait » livrés entre leurs mains, le tyran Galère se l'est permis à l'égard des Romains et des sujets des Romains; » sans doute parce que ses aïeux avaient été soumis » autrefois au tribut que Trajan vainqueur imposa jadis » aux Daces pour les punir de leurs continuelles révoltes (1). »

» Et pourtant on n'avait pas foi entière dans les premiers opérateurs *(Censitoribus)* ; mais on en faisait » partir d'autres après ceux-là, pour tâcher de trouver » plus de matière imposable. Et chaque fois l'impôt était » augmenté ; non parce qu'on avait trouvé quelque chose » qui n'eût pas été encore imposé ; mais parce que les » nouveaux envoyés ajoutaient toujours, pour qu'on ne » pût pas dire qu'on les avait envoyés inutilement. Cependant les animaux diminuaient, les hommes venaient » à mourir; mais on n'en payait pas moins le tribut pour » les morts ; de telle sorte que l'on ne pouvait plus ni » vivre ni mourir sans payer. Il n'y avait plus que les » mendiants dont on ne pouvait rien exiger, parce que » leur misère et leur dénuement les mettaient à l'abri » de toute injure. Ah ! l'homme sans pitié eut pitié de » leur détresse, et ne voulut pas qu'ils fussent malheu-

(1) Galère était né dans la nouvelle Dace, en Illyrie.

» reux plus long temps. Il donna l'ordre de les rassem-
» bler tous, de les entasser sur des navires, et de les
» précipiter au fond de la mer. L'âme compatissante! il
» n'a pas voulu qu'il y eût un seul misérable sous son
» gouvernement. Ainsi, dans la crainte qu'un seul con-
» tribuable n'échappât au cens sous prétexte de pau-
» vreté, il a tué contre toute justice et toute humanité
» une foule de malheureux. »

Doutez-vous de ce récit? Prenons Salvien; voici ce qu'il nous raconte:

« Et toutefois, cette situation, quelque dure et inhu-
» maine qu'elle soit, serait pourtant moins cruelle et
» moins horrible, si tous portaient en commun le far-
» deau imposé à tous. Mais ce qu'il y a de plus indigne
» et de moins tolérable, c'est que tous ne portent pas
» la charge commune sur les épaules. Bien plus, le
» tribut des riches lui même retombe sur les pauvres
» gens, et ce sont les plus faibles qui supportent
» le fardeau des plus forts. Qui pourrait estimer
» à sa juste valeur une telle iniquité? Les malheu-
» reux! ils ont à supporter en même temps les im-
» positions de ceux qui possèdent et le dénuement de
» ceux qui n'ont rien. Et pourtant je dirai quelque chose
» de plus fort encore: ce sont les riches qui parfois ajou-
» tent de leur propre mouvement à la charge du tribut,
» et ce sont les pauvres qui paient pour eux!.... Ainsi
» il arrive sans cesse de nouveaux envoyés, de nouveaux
» porteurs d'ordres de la part des hautes puissances,
» qui les adressent à un petit nombre de personnages
» illustres pour la ruine du plus grand nombre. On
» vote pour les misérables de nouveaux impôts, on vote
» des indictions nouvelles: oui! les puissants votent
» ce que les pauvres seuls sont appelés à payer. Pour
» eux, ils ne sont pour rien dans les sommes dont ils
» surchangent les autres. — Mais, direz-vous, on ne
» peut se dispenser d'honorer et de recevoir avec libé-
» ralité les envoyés du pouvoir. — En ce cas, ô riches,

» soyez les premiers à contribuer, puisque vous êtes les
» premiers à voter. Toi qui donnes du mien, donne aussi
» du tien ;—quoiqu'il fut beaucoup plus convenable que
» qui prétend seul à toute la faveur, en fît seul aussi tous
» les frais.. Et cependant, le tout retombe à la charge des
» plus misérables, qui paient sans savoir pourquoi et à
» quel titre ils sont obligés de payer. Car à qui fut il jamais
» permis de discuter pourquoi il paie ? Qui eut jamais la
» permission de s'enquérir de ce qu'il doit payer? Mais au
» moins ceux qui se montrent iniques en cela, sont justes
» et modérés en d'autres circonstances, et compensent
» l'improbité de leur conduite en un point par leur pro-
» bité sur un autre. Ainsi, de même qu'ils font retom-
» ber sur les pauvres la surcharge des indications nou-
» velles, ils réservent aussi pour les pauvres la faveur
» des nouveaux dégrèvements..... Non, l'injustice
» est la même dans les deux cas. Les pauvres sont les
» premiers, lorsqu'il s'agit d'augmentation, et les der-
» niers lorsqu'il s'agit de dégrèvements. Car si parfois,
» comme naguère, les hautes puissances croient devoir
» diminuer en quelque chose les contributions des villes
» en détresse, les riches seuls se partagent un bienfait
» qui est offert à tous. Qui alors se souvient des pau-
» vres ? Qui songe à appeler les petits et les nécessiteux
» au partage de cette grâce? Quel est celui qui étant le
» premier sous le fardeau, obtient d'être admis, même
» après tous les autres, à participer au remède?... Et
» nous croyons encore que nous n'avons point mérité
» les jugements de la colère divine, lorsque nous deve-
» nons nous-mêmes un supplice perpétuel pour les pau-
» vres ; ou parce que nous sommes toujours injustes,
» nous imaginons nous que Dieu ne doive pas être com-
» plètement juste à notre égard ? Où donc, et chez
» quels autres peuples que les Romains, trouverons-
» nous de pareils maux ? Car les Francs ne savent même
» pas ce que c'est qu'un tel crime. Les Huns sont étran-
» gers à de pareils forfaits. Rien de semblable chez les

» Vandales, rien chez les Goths. Tant s'en faut que les
» Barbares aient à souffrir de pareils tourments chez
» les Goths, que les Romains mêmes qui vivent au mi-
» lieu d'eux en sont exempts. Aussi ne forment-ils tous
» qu'un seul et même vœu ; c'est de ne jamais être ré-
» duits à passer de nouveau sous la domination romaine.
» Oui, toute cette plèbe romaine ne demande qu'une grâce
» au ciel, celle de pouvoir passer au milieu des Barbares
» cette vie telle quelle dont il leur est permis de vivre.
» Et nous nous nous étonnons que les Goths ne soient
» pas vaincus par nos armées, lorsque les Romains ai-
» ment mieux se ranger de leur côté que du nôtre! C'est
» pourquoi, non seulement nos frères ne songent point
» à les quitter pour passer à nous comme transfuges ;
» mais ils désertent nos provinces pour se réfugier au-
» près d'eux. Je pourrais m'étonner du reste, que tous
» les tributaires pauvres et ruinés n'en fassent pas au-
» tant, si je ne connaissais l'unique motif qui les arrête,
» l'impossibilité de transporter avec eux leur petit patri-
» moine, leur chétive cabane et leur pauvre famille. Car
» puisque nous voyons le plus grand nombre d'entr'eux
» abandonner leurs champs et leurs habitations, pour se
» soustraire à la violence des exactions; pourquoi n'em-
» porteraient-ils point aussi, s'il était possible, ce qu'ils
» n'abandonnent que parce qu'ils y sont forcés ? Aussi,
» comme ils ne peuvent prendre le parti qu'ils préfére-
» raient peut-être, ils prennent le seul qui leur reste : ils se
» donnent aux riches pour que les riches les défendent
» et les protègent ; ils se mettent à la discrétion des
» forts et passent en quelque sorte sous leur puissance
» et leur domination. — Et pourtant, loin de voir en
» cela un malheur ou un abus, j'applaudirais au con-
» traire à cette magnanimité des riches, s'ils ne ven-
» daient pas leur patronage, si la protection prétendue
» qu'ils accordent aux petits était un tribut payé à l'hu-
» manité, et non une des embûches de la convoitise. Ce
» qu'il y a de cruel et de profondément triste, c'est qu'ils

» ne paraissent se mettre en peine de défendre les pauvres
» que pour les dépouiller, de protéger les misérables
» que pour les rendre plus méprisables encore par leur
» protection. En effet, tous ceux qui paraissaient jouir
» de cette protection, aliènent, avant de la recevoir,
» entre les mains de leurs protecteurs, presque tout ce
» qu'ils possèdent; et ainsi, pour qu'il soit permis aux
» pères de se ménager un appui, les fils sont privés de
» leur héritage. Et voilà la protection, voilà le patro-
» nage des grands! Ils ne donnent rien à leurs protégés
» mais bien à eux mêmes. Ils vendent donc et vendent
» à très haut prix, ce qu'ils paraissent accorder. Et
» quand je dis qu'ils vendent, plût au ciel qu'il vendis-
» sent au moins à la manière accoutumée! Il resterait au
» moins quelque chose aux acheteurs. Mais c'est ici une
» espèce toute nouvelle de vente et d'achat. Le vendeur
» ne donne rien et reçoit tout; l'acheteur ne reçoit rien
» et perd tout, jusqu'à sa dernière obole.—Mais que
» dire de cette insupportable, de cette monstrueuse in-
» justice? Le plus grand nombre des pauvres et des
» malheureux, dépouillés de leur petit patrimoine, ex-
» pulsés de leur coin de terre et privés de tout, ne lais-
» sent pas de payer le tribut des biens qu'ils ne possè-
» dent plus. Ils n'ont plus de possessions, et ils conti-
» nuent d'être soumis à l'impôt! Ils ont perdu leurs
» propriétés, et ils sont écrasés sous le poids de leurs
» redevances! Après la mort du père, les fils qui lui sur-
» vivent n'ont pas un champ qui leur appartienne, et pour-
» tant ils périssent sous le fardeau des taxes territoriales!
» Le brigandage leur a enlevé leurs biens, et l'exacteur
» leur enlève la vie! C'est pourquoi il en est qui, dépouillés
» par ces rapines de leur maison et de leurs terres, ou
» chassés par les exacteurs, vont s'établir sur les terres
» des grands et deviennent colons des riches. Et sem-
» blables à ces malheureux que la terreur des ennemis
» force à chercher un refuge dans les châteaux, ou
» qui, après avoir perdu leur liberté, se réfugient déses-

» pérés dans quelqu'asile, les misérables, dépouillés » en même temps et de leur héritage, et de la dignité » de l'homme libre, sont réduits à se vouer au joug et à » l'abjection du colonat. — Et pourtant leur condition, » quelque misérable qu'elle soit, paraîtrait encore sup- » portable, puisqu'enfin la rigueur et la misère de leur » sort les y obligent, s'il n'y avait pas encore au delà » une misère plus grande. Ce qu'il y a de plus cruel et » de plus triste, c'est qu'un mal plus affreux encore vient » s'ajouter à ce mal; en effet on les reçoit comme des au- » bains *(advenæ)*, et bientôt, par le fait même de leur » habitation, ils deviennent des serfs attachés à la » glèbe. Et de même que cette déesse malfaisante, dans » la fable antique, avait le pouvoir de changer les hom- » mes en bêtes; de même tous ceux qui sont reçus sur » les terres des riches se voient métamorphosés comme » par l'effet du breuvage empoisonné de Circé. Tous » ceux qui y entrent à titre d'étrangers et d'aubains, » commencent dès ce moment même à faire partie de la » propriété du maître, et ceux qui sont venus libres se » transforment en esclaves. Et nous nous étonnons » si les Barbares nous réduisent en servitude, quand » nous réduisons en servitude nos propres frères! Il » n'y a donc rien d'étrange dans la dévastation et la » ruine de nos cités; il y a longtemps qu'en opprimant » et asservissant les autres, nous travaillons à notre » propre asservissement. Nous avons enfin éprouvé, » plus tard il est vrai que nous ne le méritions, mais » enfin nous avons éprouvé ce que nous avons fait nous- » même; et selon le langage de l'Ecriture, nous avons » mangé l'ouvrage de nos mains, et nous avons payé, » au juste jugement de Dieu, ce que nous devions. »

Cette citation est longue, mais quel tableau! Comme il confirme toutes nos assertions! Il y a déjà 18 ans que nous avons professé pour la première fois, à Nantes, et en public, les jugements que nous portons dans ce livre, **sur la chute de Rome, sur celle des Mérovingiens et sur**

les succès de Charlemagne ; au nombre de nos auditeurs se trouvait M. le Huérou, élève de Guizot, professeur d'histoire, qui depuis en a fait le sujet d'une grande étude, qu'il a intitulée *les Institutions Mérovingiennes*.

De ce qui précède et de ce que nous savons déjà nous devons nécessairement conclure qu'aux premiers siècles de notre ère il y avait au sein de l'empire de Rome des riches, capitalistes ou propriétaires, des employés de l'état formant une masse puissante et nombreuse, des chrétiens qui étaient les socialistes de l'époque, de petits propriétaires dont la position devenait intolérable, des laboureurs qui n'étaient guère plus considérés que les animaux des fermes, des masses de bas peuple qui lassées de souffrir se réunissaient, surtout dans les Gaules, en grandes assemblées sous le nom de bagaudes et formaient de véritables fédérations contre les exactions de Rome et les envahissements des peuples étrangers, puis des barbares prétendus, dont les mœurs et les idées religieuses valaient mieux que celles des Romains, et en différaient essentiellement.

Les grands propriétaires et les grands capitalistes avaient la prétention d'être les civilisés par excellence. Adonnés à l'ivrognerie, pratiquant l'adultère, la sodomie et les voluptés les plus obscènes, ces hommes cependant accusaient les chrétiens d'être les ennemis de la religion, de la famille et de la propriété. Voulez-vous connaître les mœurs de leurs filles, écoûtez cette servante de Crotone qui s'adresse de la part de sa maîtresse à un esclave prétendu et lui donne un rendez-vous galant :

Si vous vendez ce que je cherche, lui dit-elle, j'ai une acheteuse prête, si plus honnête vous vous prêtez sans intérêt aux plaisirs des femmes, consentez à ce que ma maîtresse soit votre obligée. L'esclave prétendu lui ayant objecté sa condition ; n'importe répond la servante : moi je ne veux pour amants que des hommes de position élevée, que des chevaliers ; mais nos maîtresses n'y

regardent pas de si près. Une humble condition semble au contraire exciter leurs désirs. Il en est qu'enflamment les haillons ; d'autres ont besoin pour satisfaire leur passion de faire relever leur robe à des esclaves jusqu'au-dessus de la ceinture; d'autres aiment les gladiateurs, les muletiers et les histrions livrés aux plaisirs du public. Ma maîtresse irait au théâtre, 14 bancs derrière l'orchestre pour y trouver un amant.

Le même ouvrage où nous avons pris cette citation, le livre du chevalier Pétrone, triste peinture des mœurs du siècle de Néron, contient la description ordurière de la manière dont une vieille œnothée rend la virilité au héros du roman. Il s'y trouve sur les usages du temple de Priape de curieuses mais bien sales révélations. L'on y remarque surtout le récit d'une orgie qui a lieu chez Trimalchion, l'un des riches du temps; c'est une peinture de mœurs s'il en fut, car elle révèle à la fois la décrépitude de la noblesse romaine, les immenses richesses acquises par les affranchis, leur vie avec leurs esclaves et leurs habitudes de luxe et de luxure. Trimalchion n'est pas le premier venu, c'est un ami de César, c'est le type des affranchis enrichis par des legs de leurs maîtres et par le commerce ; de ces individus qui nés dans la servitude et doués de quelque adresse et de quelque beauté, s'élevaient dans la hiérarchie sociale en servant successivement aux plaisirs du maitre et de la maîtresse de la maison Faire crucifier un esclave sous prétexte qu'il avait blasphémé contre le génie tutélaire de Trimalchion, en affranchir un autre pour le récompenser d'une sauce bien faite, cela se voyait à la même heure et au même instant chez lui.

Trimalchion, le juif-roi de cette époque, ne sait pas l'histoire et fait des anachronismes épouvantables; il demande naïvement quelle différence l'on peut établir entre Publius et Cicéron. Il estime surtout les combats de cailles et les sauteurs de corde. Son palais compte trois portiques de marbre, vingt salles et cent chambres

d'amis. On y remarque des peintures admirables; à chaque service ce sont des prodiges de cuisine ou de luxe, et chaque dîner splendide engloutit en un jour des milliers de journées de travail. Trimalchion ne croit pas à la pauvreté; il demande ce que c'est qu'un pauvre. Si c'est un fait réel, ce n'est pas, dit-il, matière à discuter; si ce n'est pas un fait réel, ce n'est rien du tout.

Le barbare, n'a rien de commun avec Trimalchion que l'amour du vin. Peu délicat sur l'article de la qualité, il ne tient qu'à la quantité; mais il est rempli de vertus personnelles, chaste dans son langage, pur dans ses mœurs, respectueux pour les idées religieuses, plein d'égards pour les femmes. Habitué à vivre de peu et facile à contenter, il a cette générosité que donne le courage, et ce dévouement qui résulte des facultés naturelles à l'homme lorsqu'elles sont développées par une bonne éducation. C'était donc un maître plus désirable pour le colon romain, que le maître de sa race, aussi l'adopte-t-il, il va au-devant de lui, il se met de lui-même sous sa protection.

Les chrétiens de leur côté, comprenant qu'un socialisme nouveau doit sourdre de leurs doctrines, et qu'il anéantira Trimalchion et les adorateurs d'idoles, s'adressent avec confiance aux barbares. N'y avait-il pas entre eux un fonds commun de croyances qu'il suffirait d'épurer, disaient plusieurs des grands écrivains religieux de l'époque et notamment Salvien? N'allaient ils pas même jusqu'à pardonner à ces barbares d'être des chrétiens ariens, quelle que fut d'ailleurs leur inimitié pour l'hérésie d'Arius, hérésie si naturelle en Orient dans les contrées où les doctrines magdéennes de l'Arie avaient si longtemps exercé leur empire.

Le mariage de Clovis à la seule princesse barbare qui fût catholique, a été de leur part un acte de la plus haute politique; ils contribuèrent donc, non pas à ruiner l'empire d'occident, mais à substituer en occident à l'empire

de César, un royaume qu'ils voulaient, selon le Christ. Leur règne ne pouvait sitôt venir sur cette terre, aussi ne réussirent ils qu'à organiser un partage du pouvoir entre les barbares et une théocratie démocratique et catholique.

Revenons maintenant à l'examen des œuvres de chaque siècle de notre ère.

DEUXIÈME SIÈCLE.

Le deuxième siècle donne la paix aux classes supérieures de l'empire romain, mais l'agitation est plus grande que jamais dans les classes inférieures et dans le monde des intelligences. Les croyances de l'Arie, plus ou moins défigurées, sont apportées à Rome en 101. — En Judée, un juif nommé Elzaï Osseen devient le chef spirituel des ébionites et des nazaréens, secte à laquelle Jésus avait appartenu avant d'être essénien. Il réunit aussi beaucoup d'esséniens. Il soutient entre autres choses que Jésus n'a jamais été qu'un simple mortel, mais il laisse de côté le sens mystique des écritures pour s'attacher au sens littéral. — Une autre secte, celle des fantastiques, soutient que Jésus ne s'est incarné qu'en apparence. Les cérinthiens forment une secte de circoncis qui professe que Jésus n'est qu'un ange, qu'un prophète, né de Joseph et de Marie. Les Gnostiques ou contemplateurs des choses immatérielles, se répandent dans le monde, et greffent sur la doctrine de Zoroastre, les idées de Pythagore et de Platon, aussi donnent-ils naissance à des variétés nombreuses. L'on se ferait difficilement l'idée de toutes les choses étranges qui sont enseignées Le Gnostique Basilide mêle les idées de Pythagore et de Simon le magicien à celles de Zoroastre Saint Saturnin condamne le mariage et la génération ; Papiès le Millénaire enseigne que les saints régneront mille ans sur la terre avec Jésus-Christ, avant d'entrer dans leur gloire. Des anti-trinitaires reprochent aux chrétiens de s'être emparés du dogme de la trinité de Platon ; tandis que le peuple d'Alexandrie

se livre à une sédition, au sujet de la découverte d'un nouveau bœuf Apis. Pauvre humanité ! ! ! Les cabalistes sont en grand nombre, surtout chez les Juifs. Le but de la cabale était d'expliquer à l'aristocratie intellectuelle le sens des mystères et des cérémonies qui devaient n'avoir pour le vulgaire qu'un aspect matériel. Les juifs ont eu longtemps une cabale spéciale, mais plus tard la philosophie cabaliste naquit de l'essénianisme et des croyances égyptiennes. Le sochar de Siméon Schetachides, renferme quelques documents sur cette doctrine qui n'est autre chose que l'art d'expliquer le sens caché des anciennes écritures. La philosophie cabaliste possédait un alphabet dit astronomique que certains visionnaires ont depuis rendu célèbre. — Le juif Barcoquebas se prétend le messie, Julien le fait mettre à mort. — Non seulement les quatre évangiles que nous possédons se répandent, mais encore l'on trouve dans l'empire romain, l'évangile des Hébreux, l'évangile des Nazaréens, l'évangile des douze apôtres, l'évangile de Pierre qui renfermait des choses très-curieuses et de haute philosophie ; celui des Egyptiens, écrit par les chrétiens d'Egypte antérieurement à celui de saint Luc, les trois évangiles de la naissance de la Vierge, l'évangile grec et latin attribué à Jacques-le Mineur, celui de l'enfance de Jésus très célèbre aux premiers siècles, celui de Thomas qui passe pour le même, celui de Nicodème ; les évangiles d'André, de Bartholomé, condamnés par le pape Gelaze ; cinq évangiles des ébionites et de sectaires analogues, les deux évangiles des Gnostiques, les évangiles de Marius et de Paul qui ne seraient qu'une altération de celui de Luc ; les petites et grandes interrogations de Marie ; le livre du trépas de la Vierge, l'évangile des simoniens, attribué aux disciples de Simon-le-Magicien ; l'évangile de Thadée ou de Jude, condamné par Gelaze ; l'évangile de vie des manichéens ; celui de Barnabé, condamné par Gélaze ; les évangiles de Luésus, Luésanus, Selenus et une foule d'autres, mais les Sociniens prétendaient que tous sans exception avaient été écrits plus d'un siècle après Jésus-Christ.

Ajoutons que le Gnostique Valentin forme une nouvelle doctrine en mariant ensemble l'évangile de Saint-Jean, Platon et la théogonie d'Hésiode, et nous aurons le mouvement intellectuel des quarante premières années du siècle. Cependant la fin du monde annoncée par les apôtres n'arrive pas, mais quoi de plus facile que de la remettre, c'est ce que l'on fit. Cette question n'interrompit point le mouvement théologique. L'on voit apparaître des Sethiens qui disent que le Christ et Seth, c'est tout un. Des Caïnites qui considèrent Caïn comme le premier des sages et comme l'œuvre du principe supérieur. Des quatuor décimans, qui célèbrent la pâque le même jour que les Juifs. L'on discute sur les miracles de Pythagore, d'Appollonius et du Christ. Les Fatianites traitent le mariage de débauche. Les Montanites ont leurs extatiques et leurs convulsionnaires. Judas, dit le Saint-Père, publie la Mysna ou recueil des constitutions juives. Les Hermiens soutiennent que le monde est éternel, que Jésus n'est pas ressuscité, que la ressurrection c'est simplement la génération. Epictète, Marc-Aurèle, Apulée Tertulien, voilà les philosophes célèbres de la fin de ce siècle. Pendant que les esprits divaguaient ainsi dans leur métaphysique, l'école d'Alexandrie brillait encore d'un vif éclat, grâce surtout à Ptolémée dont nous possédons les principaux ouvrages. Quelques mathématiciens étudiaient les courbes et principalement les sections coniques. Mais l'art était peu de chose; les Grecs ne faisaient plus que de la critique, et Pausanias composait ce livre si intéressant où sont décrits les chefs d'œuvre des siècles précédents.

TROISIÈME SIÈCLE.

Le troisième siècle, est encore comme le premier et le deuxième, en mal de religion. Le monde romain court après une pensée commune. Au nord les empereurs avaient détruit les Druides et leur culte, Velleda était

venue captive à Rome, et les chants de la Voluspa avaient cessé chez les Scandinaves. Dans l'empire proprement dit, les disputes ontologiques continuent, l'art s'éteint, l'on fait peu de science, mais en revanche, énormément de théologie métaphysique. Tertulien et les Montanistes annoncent la fin du monde pour la fin du siècle, Jules l'Africain pour l'an 500. Berille soutient que Jésus n'existait pas avant l'Incarnation; les arabiens professent que l'âme et le corps doivent mourir et ressusciter ensemble; Novatien proscrit les secondes noces; Cyprien annonce l'arrivée de l'Antechrist comme prochaine; Sabellius de Ptolomaïde nie la Trinité et ne reconnaît en Dieu qu'une personne; Manès prêche son hérésie qui n'était ni du magdéisme, ni du christianisme, ni de Zoroastre, ni de Jésus. Il considérait le bien et le mal comme co-éternels, la chair était le mal, et en haine de la chair il proscrivait le mariage, il niait l'Incarnation et par suite la Rédemption, il admettait deux âmes, l'une bonne, l'autre mauvaise. Les Hiéracites d'Egypte condamnaient aussi le mariage au nom de Melchisedech et du Saint Esprit.

A côté de ces émanations religieuses nous trouvons la philosophie éclectique d'Alexandrie, habit d'arlequin sans unité aucune, mais parfaitement approprié au temps. Saint Marc avait fondé une école de prédication chrétienne à Alexandrie, cette école s'empara des doctrines de Platon et de Pythagore pour les marier à celle de Jésus; Clément d'Alexandrie et Origène en sont issus. Jean Reynaud a publié sur ce dernier une très-belle étude que nos lecteurs pourront au besoin consulter.

L'importation de la soie en Europe, la plantation de la vigne dans les Gaules, voilà les principaux faits industriels de cette époque qui n'avait plus ni peinture, ni sculpture, ni poésie.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Le Christianisme s'arrêtait dans ses progrès, peut-

être eut-il eu le sort de la religion d'Apollonius de Thiane, mais la persécution le raviva. Dioclétien et Maximien-Hercule lui donnèrent une vie nouvelle. En l'an 311, la croix apparut, dit-on, à Constantin, qui, l'année suivante se convertit. En 316 il accorda la liberté aux esclaves qui embrasseraient la religion du Sauveur ; deux ans plus tard il établissait une juridiction épiscopale. L'année suivante vit paraître le schisme d'Arius, qui prétendait que le verbe n'est point co-éternel à Dieu, qu'il a eu un commencement et qu'ayant possédé un libre arbitre, il a été susceptible de vices et de vertus. Ce schisme ranime les querelles métaphysiques. Bientôt apparaît la secte des antropomorphites, qui attribuent à Dieu un corps et une figure humaine. Enfin en 325 eut lieu à Nicée le premier concile général des chrétiens, où fut décidée, à la majorité des suffrages, la divinité du Christ, niée par les Ariens. Grégoire de Naziance, saint Cyrille, saint Athanase, saint Basile, saint Martin de Tours, saint Epiphane ont illustré ce siècle. Mais déjà la vie politique abandonnait Rome, les barbares devenaient les maîtres de l'empire et Constantin portait à Byzance les souvenirs et les œuvres d'une civilisation épuisée, pendant que le christianisme devenu puissant manifestait çà et là sa force récente par des actes d'intolérance bien opposés à l'esprit de son fondateur.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Voici l'époque d'Attila, le jour des grandes guerres de races. Ce sont les barbares ou peuples du Nord qui prennent une revanche sur les peuples du Midi, et veulent leur part au soleil et à la terre. En religion, le siècle commence par un acte éclatant du christianisme ; Jean Chrysostôme fait sortir de l'église l'impératrice Eudoxie qui s'était emparée du bien d'une veuve.

De tous les schismes il n'en est point de plus important à nos yeux que celui du moine anglais Pelasge qui

se produisit à cette époque. Soit qu'il connut soit qu'il ne connut pas la doctrine de Pythagore telle que l'expliquent certains de ses disciples, notamment Hiéroclès et telle que nous l'avons exposée, toujours est-il qu'il tenta de l'introduire dans le christianisme. Voici les points fondamentaux de son enseignement :

Adam a été créé mortel.

Donc son péché n'a pu nuire qu'à lui.

Donc il n'y a pas de péché originel.

Le péché d'Adam n'est point la cause de la mort du genre humain.

Donc la résurrection de Jésus-Christ ne saurait être considérée comme la cause de la résurrection générale ni de la vie future.

Puisque l'homme est né libre, il est né responsable.

Sans liberté pas de responsabilité.

Celui qui prétend justifier les vices par la faiblesse de la nature est dans l'erreur.

Le péché peut-il être évité, oui ou non ? S'il peut être évité, il y a du mal à le commettre, et alors il existe. Son existence est une preuve de la liberté de l'homme.

Si vous admettez qu'on ne puisse éviter le péché, vous niez le libre arbitre.

Le dogme du péché originel est absurde et injurieux à Dieu. — Une créature qui n'existe pas, ne saurait être complice d'une mauvaise action, et c'est outrager Dieu de prétendre qu'il veuille la punir comme coupable de cette mauvaise action.

Le moine anglais allait encore plus loin, il prétendait que l'homme naissant avec la liberté de faire le bien et le mal, reçoit de la nature et réunit en lui toutes les conditions naturellement nécessaires pour le bien et pour le mal.

L'école physiologique qui dérive de Pythagore ne saurait accepter une doctrine aussi absolue. Nous admettons nous, la perfectibilité c'est à dire le développement de notre race selon le plan providentiel, en d'autres termes,

selon la polarité morale de l'homme. Nous croyons donc que si le catholicisme s'est montré très-ignorant dans cette question, le moine anglais a oublié toute l'influence de l'éducation qui peut et doit développer en nous les tendances naturellement nécessaires pour faire le bien. Le moine anglais ignorait encore que cette faculté de rechercher et d'aimer le bien une fois acquise par l'éducation, se transmet héréditairement par la génération.

Quoiqu'il en soit, sa doctrine fut condamnée par l'autorité ecclésiastique, et St Augustin contribua pour beaucoup à cette condamnation. Accepter Pélasge, à cette époque c'était en effet nier et détruire le christianisme. Aux disciples de Pélasge, saint Augustin répondit que l'homme ne peut rien sans la grâce. Pressé sur ce mot il ne sut s'expliquer, et cependant au fond il avait raison, il était dans la vérité physiologique, toutefois il alla aussi lui beaucoup trop loin. Nous autres nous disons la grâce c'est la science comme nous disons aussi la prière c'est l'étude, mais saint Augustin n'en était pas là, aussi ne put-il expliquer le moins du monde la nature, l'essence de la grâce, pourquoi Dieu l'accorderait plutôt à un homme qu'à un autre. S'il avait plus étudié Pythagore, il eut compris ces trois choses : la providence, la fatalité et la spontanéité humaine, ne sachant point ce qui les caractérise et partant ce qui les distingue, il arriva à des conséquences absurdes comme celles-ci: Dieu peut accorder la grâce à un homme plutôt qu'à un autre, sans y être conduit par la différence de leurs mérites. Dieu n'ayant aucun besoin des hommes, et étant tout-puissant, fait grâce à qui bon lui semble, sans que ceux à qui il ne donne point la grâce aient droit de se plaindre, rien n'arrivant que par une suite de sa volonté qui a d'avance tout prévu, tout déterminé. — Evidemment, c'était confondre la Providence et la fatalité :

Un autre schisme apparut bientôt après celui de Pélasge, celui de Nestorius dont voici la base :

Marie n'est point mère du verbe de Dieu, mais seule-

ment de Jésus. Créature, elle n'a pu enfanter le créateur; mère elle n'a pu donner le jour qu'à un fils de sa nature, c'est-à-dire mortel; donc le verbe s'est incarné en s'unissant à la chair de Jésus, mais il n'est point mort et il a ressuscité le Christ. Il y a deux personnes en Christ, le Dieu et l'homme auquel le verbe a bien voulu s'unir et dont il a fait l'instrument de la rédemption du genre humain, tandis que les chrétiens admettent deux natures et une seule personne.

Survient Eutichès qui enseigne à son tour que la divinité de Jésus et son humanité ne sont qu'une nature depuis l'incarnation.

C'est à cette époque que Gélaze sépara, au dire des catholiques, les livres vraiment saints des écrits apocryphes de la façon suivante: il les fit tous placer sur une table et ceux qui étaient apocryphes tombèrent d'eux-mêmes à terre.

Que penser maintenant des arts, des sciences et de l'industrie du V^e^ siècle. Ah! si nous n'avons rien à en dire nous pouvons et devons du moins constater que les prêtres du Christ commençaient à dévier de la voie tracée par les apôtres. Il leur convient souvent d'être riches et puissants, de posséder des terres, des colons et même des esclaves. Constantin avait affranchi ces derniers au nom de Jésus pourvu qu'ils fussent chrétiens, mais c'était bon dans un moment donné et cette pratique ne devait guère se renouveler; la politique l'avait dictée, l'égoïsme la supprima.

SIXIÈME SIÈCLE.

Le bilan de cette époque est facile à faire. Science néant, beaux-arts néant, industrie néant. La religion et la philosophie abandonnent les faits pour les mots, toutefois voici le peu qui mérite d'être cité: Un disciple de Manès, Masdeck prêche en Perse, dans un pays de polygamie, la communauté des biens et des femmes. — Le

concile de Calcédoine condamne Eutychès. — Les agnoïtes dénient à Dieu la prescience et la connaissance des mystères D'autres sectes nombreuses apparaissent en Orient. Un cinquième concile général est tenu à Constantinople, il condamne la doctrine d'Origène et celle de Nestorius.

En 572 l'Arabie donne naissance à Mahomet. Vers la fin du siècle, la Bretagne, l'Angleterre et quelques parties de la France se couvrent de monastères, le christianisme semble aboutir a la négation de la famille, de la science, des arts, de l'industrie ; l'on dirait qu'il veut faire du monde entier une vallée de pleurs et couvrir le genre humain d'un silice. Ainsi se transforme la grande religion des saint Paul, des Origène et des Bazile.

RÉVÉLATION DE MAHOMET.

Nous n'avons peut-être pas assez insisté, dans le cours de cet ouvrage, sur la c nstance du dualisme dans les phénomènes de toute existence, sur ce que l'on pourrait appeler à bon droit la polarité universelle, et cependant que de faits curieux produits et facilement explicables par cette cause. Il y a polarité quand on applique l'une sur l'autre deux plaques de métaux différents, ou deux plaques du même métal diversement chauffées, quand on rapproche des substances qui paraissent éminemment pacifiques, quand on superpose des rondelles de troncs de choux a des rondelles de carottes ; il y a polarité dans l'aiguille aimantée, dans une foule de cristaux, dans l'axe de la terre. Les couches diverses du globe forment nécessairement des piles à grandes surfaces. Nous retrouvons la polarité dans les racines et le feuillage du végétal, dans les deux côtés des feuilles, dans la peau et le tube intestinal des

animaux, dans les sécrétions acides de la peau et les sécrétions alcalines de la muqueuse, dans les deux vésicules qui produisent l'embryon de l'homme, dans sa tête et son bassin, dans son côté droit et son côté gauche, ses membres supérieurs et ses membres inférieurs. La polarité se trouve encore dans les deux substances du cerveau, dans le MOI et le NON-MOI, dans les impressions et les propensions, dans l'homme et la femme, dans les races supérieures, qui sont positives par rapport aux inférieures dont elles absorbent généralement les types lorsqu'il y a reproduction de Métis. L'école Saint Simonienne, frappée des aspects divers de l'Orient et de l'Occident, en avait formé un couple dont elle avait fait habilement saillir les caractères opposés ; d'un côté la vie matérielle, de l'autre la vie spirituelle. Ici la supériorité selon la race ; là au contraire, la supériorité selon l'éducation. En Orient les castes, en occident l'égalité. D'un côté la prédominance de la famille, de l'autre la supériorité de la chose publique. Chez les orientaux la jouissance, chez les occidentaux le travail. Bien posé, ce dualisme permet de mieux comprendre la religion de Mahomet, comparée à celle de Jésus, et d'expliquer cette influence qu'elle a exercée, qu'elle exerce encore beaucoup plus que le christianisme sur les peuplades africaines et sur les habitants de l'ancienne Asie. Cependant, quoique cette manière de préjuger la question ait fourni à d'Eichtal d'éloquentes pages sur l'islamisme, dans son livre sur les deux mondes, nous suivrons une voie différente dans notre appréciation de la religion des Arabes, dans la crainte d'arriver à Mahomet avec une conception pour ainsi dire *à priori* sur sa doctrine.

A peine les califes avaient-ils fondé la ville de Bagdad, qu'aussitôt des savants de toute espèce s'empressaient d'aller habiter la cité musulmane. Les chrétiens n'avaient pas encore de grandes institutions charitables, que déjà dans cette cité des hospices, des pharmacies, des dispensaires s'élevaient à l'envi pour fournir aux besoins des

différentes classes de la société Ici, l'internat du malade, et la surveillance continue ; ailleurs, les soins externes avec don des médicaments ; sur d'autres points, des officines reservées à ceux qui pouvaient payer, préparant les substances médicinales sous la surveillance la plus sévère et selon le codex du temps, le premier qui ait été rédigé. Puis les savants se partageaient entre-eux les diverses spécialités de la philosophie, de la physiologie, de la médecine et de l'astronomie. L'administration répondait, par son habileté, au savoir des hommes d'études.

En Espagne, vers la même époque, Elsemagh, le lieutenant des califes, embellissait Cordoue, où il appelait les savants à jouir de sa puissante protection. Sa statistique, si elle existait encore, nous montrerait quelles avaient été les grandes œuvres de ses prédécesseurs, car elle renfermait une description complète de l'Espagne, et de tout ce qui pouvait intéresser les sciences, l'industrie, le commerce et l'administration. Abderame Ier, roi de Cordoue marche dans la ligne de son devancier, il crée des écoles de grammaire, d'astronomie, de mathématiques et de médecine, et fait commencer cette grande mosquée, longue de 600 pieds, large de 250, qui renfermait 29 nefs dans sa longueur et 19 dans sa largeur ; plus de 300 colonnes d'une richesse féerique, et dans laquelle on entrait par 24 portes de bronze, couvertes de sculptures dorées.

Au Xe siècle, Abdérame III nous montre ce que peut un homme de mérite lorsqu'il dirige un peuple intelligent et religieux. L'Espagne alors plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui, arrive sous son règne à une prospérité que le christianisme ne lui a jamais donnée, même sous Charles-Quint. Sa marine grandit, son agriculture devient admirable, ses savants, ses penseurs et ses artistes prennent dans le monde la première place. Ses institutions charitables s'élèvent à la hauteur de la prévoyance sociale, et pendant 25 ans 75 millions sont

dépensés chaque année à la construction d'une ville nouvelle ; moyen puissant de créer du travail et de soustraire le prolétariat à la misère et aux influences qui tendent incessamment à l'exploiter.

Voilà les actes de l'islamisme qui a brillé d'un si vif éclat pendant cinq cents ans. Et si nous devons juger l'arbre à ses fruits, pourrons-nous refuser d'étudier sérieusement une religion qui a fait de si grandes choses ?... — N'accorderons-nous pas le titre de civilisateurs à ceux qui nous ont conservé les arts, les sciences et la philosophie de la Grèce.

Quand Mahomet parut, le judaïsme était déchu de son ancienne influence et le christianisme livré à mille discussions plus ou moins importantes, à mille luttes plus ou moins déplorables. Arius et Nestorius avaient déjà divisé l'église par leurs schismes, suites naturelles d'opinions qui régnaient depuis longtemps au sein des peuples et que le christianisme cherchait plutôt à détruire qu'à transformer. Au contact de ces luttes intestines et de subtiles discussions, les Arabes qui n'avaient point pour attacher aux schismes chrétiens la même importance que les Occidentaux les traditions nécessaires, se sentaient disposés à faire retour à l'idolâtrie. Leur nature pouvait s'accommoder d'une existence pénible, d'une vie toute ascétique, mais c'était bien le moins, que leur ardente imagination supprimant le simoun et les nuages de sable, put rêver en liberté, pour l'avenir, de parfums de femmes adorables, de maisons délicieuses, d'ombrages magnifiques, rafraîchis encore par les brises de la mer ou des fleuves. Et puis n'étaient-ils pas les descendants du fils d'Agar, n'avaient-ils point conservé naturellement avec les traditions émanées d'Abraham, le souvenir de la dureté de leur premier père pour la mère de cet Ismaël dont ils étaient issus. C'est au contact journalier de ces sentiments et de ces opinions que Mahomet conçut l'idée d'un retour à une religion grande et forte, qui fut comme un lait

nutritif pour les populations qui devaient en user, et qui offrit un moyen de conciliation aux déistes nombreux que désolaient les dissidences chrétiennes. Quelque fut son génie, Mahomet cependant ne comprit pas que des questions débattues avec l'entêtement de la secte et de grands talents de parole ne sauraient être écartées quand elles sont arrivées à passionner les masses. Aussi n'a-t-il été que l'apôtre de l'Arabie, que le prophète du pays dont il personnifiait les mœurs, les convictions et les besoins ; mais ce rôle n'était il pas immense et digne à lui seul de la plus grande ambition Sa religion n'est point une religion nouvelle, sa théologie n'est autre que celle des juifs, sa liturgie est empruntée aux livres du peuple de Dieu, sa législation est la fille directe de celle des Hébreux ; beaucoup de ses réglements sur les faits les plus importants de la vie sont, à de légères modifications près, ceux de Moïse. Il a été chrétien dans ses enseignements sur le jugement dernier et la rénumération selon les œuvres, il l'a été encore dans la fraternité prescrite aux musulmans, dans son incessante prédication de quiétude en la volonté de Dieu et de charité pour les fidèles. Il n'a supprimé ni les sacrifices d'animaux, ni la circoncision, ni l'antique forme du gouvernement des nomades ; il n'a créé ni temples ni corps religieux, sa mosquée n'étant qu'un lieu de prières et de recueillement. Mais qu'y a-t-il en tout cela qui réduise le moins du monde son mérite ; n'est ce donc rien que de donner à un grand peuple l'idéal qui va le mieux à sa nature, à ses inspirations habituelles, à ses traditions et à ses mœurs ?

L'on appelle l'islamisme le christianisme d'Orient, le schisme de Mahomet ; c'est une erreur. Voici l'ordre des filiations dans les révélations que nous croyons devoir reproduire encore :

De Brahma sont issus Zoroastre, les Brahmanes et Bouddha.

De Zoroastre, soit directement, soit par influence,

les mages, les druides et les patriarches ; de Brahma et Zoroastre réunis, et de sa vitalité propre est née l'Egypte.

Moïse est la réapparition des patriarches instruits aux rives du Nil.

Le Christ est issu de Moïse et encore plus de Zoroastre, auquel le christianisme a pris tout ce que la secte des pharisiens lui avait emprunté et Jésus l'eucharistie.

Mahomet, n'est comme Moïse, que la réapparition des patriarches, mais de même que Moïse avait subi l'influence de l'Egypte, de même il a subi l'influence chrétienne. Nous croyons en Dieu, dit le Coran, à ceux qu'il nous a envoyés, à ce qu'il a révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux douze tribus. Nous croyons aux livres saints que Moïse et Jésus ont reçus du ciel. Mais le Coran ne met aucune différence entre eux.

L'Arabie qui croyait aux prophètes, parce qu'elle était fille d'un prophète, pouvait accepter Jésus à ce titre, mais rien de plus. Aussi refuse-t-elle de s'immiscer le moins du monde, dans ces questions qui agiteront si longtemps la chrétienté. Aussi l'islamisme, a t il le droit de se regarder comme la pousse la plus verticale de ce grand arbre dont Brahma est la racine, dont Abraham est la tige. Nous venons de voir en effet qu'il n'en était que la continuation ; que Mahomet était un restaurateur bien plus peut-être qu'un révélateur. Les faits sociaux engendrés par sa doctrine religieuse parlent très-haut en sa faveur.

Dans tous les pays musulmans, les propriétés ou terres sociales sont extrêmement considérables. Elles sont le fait général, la propriété individuelle étant plustôt l'exception De ces terres beaucoup sont consacrées à des établissements de charité dont elles alimentent les secours. Le vrai croyant, lorsqu'il est riche, s'efforce d'être agréable à Dieu en creusant un puits sur une route aride, en établissant un réservoir près d'une mosquée, en alimentant un village ou une ville au moyen d'un

canal, d'un aqueduc, en sacrifiant sa fortune pour les établissements publics. L'eau est le premier besoin des pays déserts si communs dans ces contrées où règne la religion de Mahomet, aussi semble-t-il l'avoir prise sous sa protection.

Le costume, auquel les Européens n'attachent pas assez d'importance, est très différent chez les musulmans de ce qu'il est chez nous. Le turban est infiniment plus commode que notre chapeau ; il redoute moins le sable et le vent. Malgré la variété des habits selon les rangs et les professions, les vêtements ont un principe commun: l'ample largeur de toutes les parties, qui emprisonnent ainsi beaucoup d'air, de manière à les rendre moins chauds et beaucoup plus élégants N'est-ce donc rien, dans une vie qui passe si vîte, que de n'avoir pas outre les nombreuses misères semées en Europe à chaque pas devant nous, les ridicules et mesquines habitudes d'un costume étriqué, sans grâce et sans art, trop froid en hiver, trop chaud en été?

L'esclavage des contrées d'Orient n'a aucun rapport avec le nôtre. La servante se marie encore avec le maître comme au temps de l'Ecriture. Souvent un musulman donne à sa fille pour mari, un esclave qu'il a acheté, mais élevé dans sa propre maison ; sans que cela blesse en rien les mœurs et coutumes du pays.

Plus hardi dans la question sociale que le Christ et que saint Paul, Mahomet a osé toucher de son vivant et directement à la question de l'esclavage. Ces actes joints aux mœurs acquises des Arabes, ont fait en Orient de la servitude une simple domesticité, et puis les musulmans plus religieux que nous, savent qu'il est bon d'affranchir ceux qui sont en esclavage, et se font un devoir de pratiquer exactement sous ce rapport comme sous tous les autres la règle du Coran. L'esclave affranchi, n'est point traité comme inférieur ; ici encore, les mœurs diffèrent de celles des pays chrétiens à esclaves, et leur sont infiniment supérieures. N'a-t-on pas vu quelques-uns des

hommes distingués de l'Orient, achetés dans leur bas âge en Circassie et vendus à des beys, arriver aux premières positions sociales ?

La polygamie, qui a toujours été permise en Orient, comme elle a toujours été prohibée en Occident, a une raison d'être très-politique et très-légitime, dans des pays qui mettaient au contact les uns des autres des blancs, des jaunes et probablement deux à trois races de noirs. N'était-ce pas le seul moyen d'établir entre elles quelque fraternité, que de les traiter également, et puis, comment croire que Moïse, si tolérant pour la polygamie, que Mahomet qui permet d'avoir quatre femmes, n'avaient pas observé, ou reçu par tradition, que les métis sont toujours très-supérieurs à leur parent de race colorée, surtout si le père est un blanc et si c'est la mère qui appartient à la race inférieure ? Mieux vaudrait dans nos colonies chrétiennes à esclaves, la polygamie orientale avec ses réglements, que la promiscuité qui en est la règle habituelle.

L'on voit quelquefois des chrétiens se convertir à l'islamisme. Les uns après l'avoir étudiée, trouvent la religion de Mahomet plus raisonnable que la leur que souvent ils ne connaissent pas, ou qu'ils jugent par l'idolâtrie catholique si commune dans toutes nos campagnes et même dans nos villes. D'autres se font musulmans, parce qu'il y a grand avantage quand on habite l'orient à n'être pas isolé sous le rapport religieux. Mais il n'y a pas d'exemple de mahométan qui se fasse chrétien. Pour eux, nos images, nos statues et nos statuettes de saints, rappellent trop l'idolâtrie qu'ils méprisent profondément, et nos habitudes religieuses n'ont rien de cette gravité qui préside à leurs prières. Nos cérémonies catholiques malgré leurs pompes sont bien loin d'égaler quelques-unes de celles qui sont un des luxes des orientaux, et comme ils ont une partie de nos croyances, ils s'en servent pour rejeter impitoyablement les autres qu'ils regardent comme entachées de superstition.

Dans tout l'intérieur de l'Afrique, partout où la civilisation se manifeste, c'est toujours sous l'influence de l'islamisme. Les musulmans Iolofs, Mandigues, Foula ou Fellata, Toucolors, sont infiniment supérieurs aux autres nègres; ils ont été réellement émancipés par le Coran, tandis que le christianisme n'a jamais eu grande prise sur eux. Nos prêtres ne peuvent obtenir aux pays d'outre-mer aucun adoucissement au sort des esclaves, et le christianisme grec, oublie en Russie le sort des malheureux serfs; les émancipations y sont extrêmement rares; rien de plus commun en Afrique, surtout à la fête du Bairam, ou encore à la mort des maîtres. Chez les Iolofs, les esclaves mangent souvent avec leur propriétaire et ceux qui sont nés dans la maison ne sont jamais vendus à moins de quelque faute capitale. Chez les Fellas ou Fellatas riches, tous les esclaves apprennent à lire et à écrire; arrivés à l'âge de force, ils ont pour eux la moitié de la journée. Dans le Mourzouk, la négresse qui a eu un enfant de son maître ne peut être vendue et cet enfant est libre; aussi les malheureux parlent avec amour de Mahomet.

La conquête religieuse de l'Afrique centrale, s'effectue doucement sous l'égide du prophète; par lui les mœurs s'épurent et s'adoucissent, par lui la langue arabe se superpose aux misérables dialectes des autocthones. De l'unité religieuse, naîtra quelque jour l'association ou fédération politique, et l'Afrique arrivera peut-être à nous donner des leçons, non de science, mais de pratique sociale. Déjà sur quelques points, l'on a cherché à rendre le travail attrayant, non pas pour les hommes libres, mais pour de misérables esclaves. Caillié rapporte qu'il est des contrées africaines où ils ne font rien qu'au son de la musique. Clapperton, raconte qu'il a vu dans le Yarriba, des troupes d'esclaves des deux sexes, accompagnés de tambours et de flûtes et chantant en chœur, aller chercher de l'eau au fleuve pour détremper la terre.

C'est à l'islamisme que Mungo-Parck, Clapperton,

Landers, Lyon et Caillé ont dû la protection qu'ils ont trouvée parfois dans l'Afrique centrale, et tous lui ont rendu témoignage. Dans un mémoire très important, digne de l'attention des hommes politiques, d'Eichtal a traité de l'état actuel de l'islamisme dans l'Afrique centrale et proposé d'encourager la conquête religieuse de ces contrées inconnues, par les missionnaires musulmans. Organe de la grande loi religieuse de la conciliation, la diplomatie, dit il, est appelée à réaliser pour l'unité du globe, ce que les ordres religieux du moyen-âge ont imparfaitement accompli pour l'unité de l'Europe. C'est elle vraiement aujourd'hui qui a charge d'âmes; il y a en elle le germe d'un sacerdoce nouveau, et déjà peut être, plus qu'on ne le croit, elle a conscience de sa mission. — Hélas! malheureusement, les faits ont donné un démenti sévère à cette bienveillante appréciation. L'Europe est durement exploitée par ses chefs, et la diplomatie de notre époque toute couverte du sang des martyrs, a besoin d'une rude pénitence pour devenir digne d'une initiation si féconde et si glorieuse.

SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est principalement à cette époque qu'il faut faire remonter, dans une grande partie de l'Europe, l'organisation féodale ou militaire de la propriété. Les premiers germes de la puissance temporelle des papes sont de 606, ils provinrent de concessions faites aux évêques de Rome par Phocar, empereur d'Orient. Les Mexicains étaient alors un peuple civilisé. Leur cosmogonie ressemblait singulièrement à celle de la bible, ce qui tendrait à prouver, selon l'opinion de Fabre d'Olivet, que les atlantes ont exercé jadis une grande influence sur l'Amérique et même sur l'ancien continent, et que le récit de Platon n'est pas une fable. — Quelques Juifs, Batylas, moine Jacobite et Sergius, moine nestorien, furent dans ce temps les aides auxquels Mahomet eut recours pour la composition de sa

bible ou alcoran. L'apparition des monothelites, c'est-à-dire des chrétiens qui n'accordaient à Jésus qu'une seule volonté, à la fois divine et humaine, eût lieu en 633. Pendant que les lumières semblaient s'éteindre en Occident, la Chine établissait des greniers publics de prévoyance, et dressait des cartes géographiques. Bientôt ses empereurs fondèrent de magnifiques bibliothèques et de brillantes écoles. Toutes fois, à la même époque, Eloi, trésorier de Dagobert, faisait en France de beaux ouvrages d'orfèverie, et Sigebert créait l'université de Cambrige. En 640, fut brûlée la bibliothèque d'Alexandrie. Pendant six mois, elle servit à chauffer des bains. A la même époque, le canal de la mer Rouge au Nil fut rétabli par le mahométan Amrou. En 650, les commerçants français inventèrent les foires pour se soustraire aux vexations des nobles. Dans les églises, sept ans plus tard, la France commençait à se servir d'orgues. La réinvention des moulins à vent, par les Arabes, est de la même date. L'invention du feu grégeois date de 670.— Jusqu'en 680, le Christ avait été représenté sous la forme d'un agneau, le synode de Constantinople décida à cette époque qu'on le représenterait sous celle d'un homme en croix, ce qui fut pour la peinture et la statuaire une source d'études.

HUITIÈME SIÈCLE, DIT DE CHARLEMAGNE.

En 712, Rodrigue, roi d'Espagne, oblige les prêtres à se marier. L'année suivante, l'islamisme est apporté par les Maures dans la péninsule. En 720, les Arméniens fondent leur église nationale qui croit à l'unité de nature en Jésus-Christ, elle admet que le Saint-Esprit ne procède que du Père, que les justes et les damnés n'entreront en paradis et en enfer qu'après la fin du monde. Elle célèbre la messe en vieil arménien. En 721, un juif syrien séduit un grand nombre de personne qui le prennent pour le Messie. La querelle des inconoclastes occupe toute la

chrétienté, les uns se déclarent pour, les autres contre les images. En 735 Jean de Damas s'occupe de concilier la philosophie d'Aristote avec la religion chrétienne; il est le fondateur de la scholastique, science dont on a bien abusé. Qui voudrait croire aujourd'hui que les hommes regardés comme les plus savants de l'Europe, se sont occupés de savoir comment le corps de Jésus-Christ est placé dans la gloire à côté du père, s'il est assis ou debout, si Paul fut ravi avec son corps au troisième ciel, si les vêtements de Jésus, après sa résurrection, étaient réels ou apparents, etc., etc. En 748, un poëte nommé Vigile fut condamné à mort pour avoir soutenu qu'il peut y avoir des hommes aux Antipodes. Grégoire III, évêque de Rome, voyant les maires du palais marcher en France à la conquête du pouvoir souverain, comprit qu'il pourrait arriver par leur intermédiaire à se créer un pouvoir temporel, et qu'il avait tout intérêt à faciliter leur élévation. Il vint donc en France, supposa une lettre de saint Pierre adressée du ciel à Pépin et à ses fils, et consacra à Saint-Denis, par une onction religieuse, la royauté du chef des Francs.

Le règne de Charlemagne, remplit à lui seul la fin du siècle et le commencement du neuvième. Mais pour le bien comprendre, ainsi que l'histoire de France, il importe de saisir la filiation philosophique des idées et de se la graver dans l'esprit. Nous allons donc l'esquisser.

Les Gaules, avons-nous dit, étaient occupées avant la conquête de César par un peuple dont les chefs spirituels n'étaient autre que les frères d'Abraham, et des mages, que les patriarches d'occident! Si la république des Gaulois au lieu d'être fédérative, avait été unitaire comme celle des Hébreux, leurs co-religionnaires, en un Dieu unique, jamais Rome ne l'eut conquise. Sa division produisit sa faiblesse et sa ruine. Arrivée au fédéralisme par l'oligarchie, elle est morte, parce qu'elle avait été infidèle à son principe d'unité si profondément gravé par Moïse dans son Sepher, principe qui était celui de l'organisation religieuse des Gaëls et des Kimry.

Les Romains, introduisirent dans les Gaules, ce qu'ils appelaient leur civilisation. L'idée de l'unité dans l'empire ou dans une nationalité, des routes magnifiques, un système d'impôts qui d'abord furent modérés, mais qui ne tardèrent pas à devenir très oppressifs. Avec eux le socialisme chrétien pénétra aussi dans cette contrée, dont la capitale devait devenir la Jérusalem de l'avenir.

Les Bourguignons ou Burgondes, les Ostrogots, les Visigoths, les Francs et les Bretons qui vinrent se partager notre contrée, se préoccupaient beaucoup moins, comme nous l'avons déjà dit, de renverser l'empire de Rome que de s'y faire leur part, leur bien-être, que d'y chercher le confortable ; prenant en général le tiers des terres en échange des services militaires qu'ils pouvaient rendre, ils se considéraient comme des hôtes, des associés, des alliés, toujours armés, faisant cultiver à leur profit par des colons les terres qui leur appartenaient, aussi comprimèrent-ils souvent l'idée d'affranchissement lorsqu'elle venait à surgir. Cependant cette idée, qui était le germe de l'avenir, gravitait et faisait sa route. Réduction d'impôts, amélioration du sort du colon, fraternité chrétienne, telles étaient ses formules. A diverses reprises elle arma les campagnards sous le nom de bagaudes, mais leurs premiers essais de liberté des communes ne furent pas heureux. Les barbares, alliés de Rome, écrasèrent ces insurgés, par la raison toute simple qu'en émancipant les colons ils détruisaient ou attaquaient au moins très-profondément la propriété telle qu'elle était alors constituée. Ce fut surtout près de Toulouse, que les bagaudes eurent à souffrir des peuples du nord. Toutefois, parmi les barbares, les Francs acquirent une grande suprematie. En s'alliant au Christianisme dans la personne de Clovis, ils parurent contracter vis-à-vis du clergé gaulois qui représentait réellement le peuple, l'engagement de gouverner chrétiennement, mais l'amour de l'usurpation si commun chez les hommes, conduisit les successeurs de Mérovée à se faire les continuateurs de l'empire de Rome

pour la perception et la quotité des tributs, dont ils ne changèrent même point les rôles de contributions. La Gaule qui s'était donnée aux barbares en haine de l'impôt, ne pouvait accepter ce retour à une intolérable position C'était pour la masse, reculer de deux siècles et perdre le fruit de guerres sanglantes. Une lutte s'établit dans laquelle les Mérovingiens succombèrent. Leurs vainqueurs, c'étaient la masse des serfs ou colons et des petits propriétaires, les bagaudes, tous ceux qui avaient profité de la faiblesse du pouvoir pour s'affranchir ; les Francs eux mêmes qui avaient pu craindre de perdre leurs droits. Le clergé et les maires du palais furent les chefs de cette grande entreprise, qui porta Pépin-le Bref et Charlemagne à l'empire.

Les barbares sont arrivés chrétiens dans les Gaules ou disposés à le devenir L'on ne saurait contester que le schisme d'Arius ne fut très près du catholicisme. Le druidisme des vieux Druides et même celui d'Odin, étaient aussi très voisins par leur poésie, par leur idéal, par leur tendance à la catholicité, de la catholicité chrétienne. C'est là ce qui explique l'alliance qui s'établit immédiatement entre les évêques des Gaules, et ces hommes jeunes de cœur et d'esprit, souvent ivrognes mais pleins de poésie et d'idées élevées que l'on appelait les barbares. Quelle différence entre ces guerriers et les trimalchions de la vieille Rome, comment s'étonner qu'ils aient de suite rencontré partout de nombreuses sympathies. Maintenant n'était-il pas naturel qu'en présence de l'organisation romaine et de la supériorité qu'elle donnait à tous ceux qui la possédaient, les barbares à leur tour fussent conquis par l'empire, comme l'empire était conquis et démembré peu à peu par eux. Les mérovingiens avaient trouvé dans les Gaules l'impôt impérial, c'est à-dire l'impôt par arpent de terres cultivées et l'impôt par tête d'esclave ou de bétail, connu sous le nom de capitation. Leurs comtes furent chargés de le percevoir sous leur responsabilité. Il y avait même des

cette époque des juifs, véritables banquiers ou usuriers qui leur faisaient au besoin des avances : témoin un certain Armentarius dont nos annales nous ont conservé le souvenir.

Au-dessous des comtes se trouvaient les vicaires ou vicomtes, ils étaient chefs de cette portion de comté que l'on appelait un pagus, venaient ensuite les centeniers, les dizainiers et les tribuns ; mais nous ne saurions trop le répéter, l'invasion des barbares n'a été qu'une transformation, et surtout qu'un changement de maîtres, nullement une destruction. L'administration impériale de Rome, lui a survécu en France dans ses principaux éléments et surtout dans le mode et la perception de l'impôt; et les mérovingiens sont tombés, pour n'avoir songé qu'à se servir d'un rouage gouvernemental vieilli, au lieu d'avoir réfléchi aux modifications qu'il devait subir.

Il est bien commun que pareil fait se passe dans l'humanité. Henri IV n'a point favorisé l'idée qui l'avait porté au pouvoir. Le directoire est tombé pour avoir déserté les principes révolutionnaires. Napoléon, pour n'avoir pas compris que l'idée d'émancipation dont le premier consul avait été l'organe, devait être la directrice de sa vie politique. Les bourbons ont été vaincus en juillet dans un duel avec la pensée des français des premiers siècles évolvée et grandie par les progrès des âges. Louis-Philippe, à peine sur le trône, se retourne contre cette pensée d'émancipation qui l'y avait porté. Il emploie avec une extrême habileté le talent incontestable des Thiers, des Molé, des Guizot, à comprimer le développement de ce germe social que rien ne saurait détruire, mais il échoue, et ses 18 années de luttes, n'aboutissent qu'à une défaite déshonorante. La République existe à peine depuis deux ans, que les hommes, que dans son erreur elle a portés au pouvoir, s'occupent déjà de réduire ses effets, d'amoindrir ses résultats. Plus habile, parce qu'il était d'une nature plus généreuse et plus élevée, Charlemagne, se donna pour mission d'être

conservateur, non point à la manière de ceux qui veulent résister à la pensée qui vient de leur donner une position nouvelle, mais en régularisant l'action de cette pensée, en l'utilisant comme base d'organisation. Il désire aussi lui que la puissance des Francs succède à celle de Rome, mais il se garde bien de l'emprisonner dans le vieux rouage administratif d'un Etat en ruine, et de rejeter, à l'exemple des Mérovingiens, les doléances du peuple. Parvenu par le clergé, il organise la dîme pour le clergé, mais de quelle manière? il veut qu'elle soit divisée en quatre parts: une pour les pauvres, une seconde pour payer les frais d'éducation du peuple, une troisième pour lui bâtir des églises, seules maisons communes qu'il pût posséder à cette époque, une quatrième pour faire face aux frais du clergé.

S'il ne réussit à organiser que l'unité des monnaies, il n'en n'est pas moins constant, qu'il comprit l'importance de l'unité des poids et mesures.

Aux fêtes romaines, il substitua les fêtes chrétiennes de Pâques, de l'Ascencion, de la Pentecôte, de l'Assomption, de la Circoncision, de l'Épiphanie, de la Purification et de la Dédicace. Il établit dans les villes et les monastères des écoles très-variées, et l'université française le regarde, à bon droit, comme son créateur. A l'exemple des révélateurs des peuples du Nord, il fit composer des poèmes et des chants populaires, destinés à conserver parmi nos ancêtres, les souvenirs glorieux des premiers jours de la France.

L'agriculture respectée dans les droits sacrés de son travail, et protégée par la sécurité dont jouissait l'empire, ne tarda pas a redevenir prospère. Le commerce trouva dans les foires nouvelles, dans la réparation des routes, dans la protection accordée partout aux voyageurs, abrités sur les côtes par une marine puissante contre les incursions des Normands, des éléments de prospérité. Il fit rétablir à Bologne, dont il avait fait un immense arsenal, le phare construit jadis par Caligula.

Charlemagne, songea même à joindre la Méditerranée à la mer d'Allemagne par une grande canalisation dont le Rhin eut été la principale artère. Ce prince ne négligea point non plus le luxe des arts ; il construisit à Aix-la-Chapelle des bains immenses et un palais magnifique pour lequel il mit à contribution toutes les richesses artistiques de son empire. Il ne créa pas plus la féodalité qu'il n'avait créé le clergé ; mais de même qu'il avait cru devoir régler les obligations et les droits des gens d'église, il jugea convenable de régulariser les obligations et les droits des hommes d'armes. De lui datent à bien dire la chevalerie, la foi ou inféodation, l'hommage et l'investiture ; il attacha aussi au sol et à l'argent l'obligation du service des armes. Des assemblées provinciales, tenues trois fois par an, furent chargées de rendre la justice ; les assemblées nationales et les envoyés royaux complétèrent ses moyens de réorganisation. De grands travaux publics, la guerre au nom de la civilisation chrétienne, l'organisation du protectorat militaire et de l'éducation, l'agriculture et le commerce fécondés par la sécurité, une consulte générale organisée sur une grande échelle, des consultes plus restreintes correspondant à des contrées spéciales, voilà en quelques mots le système de Charlemagne.

Il a eu deux résultats immédiats, l'un de créer la puissance de hauts barons en France et en Germanie ; le second, de développer dans les communes l'esprit de liberté et la tendance à l'affranchissement définitif. A partir de ce règne trois pouvoirs entrent aussitôt en lutte. La royauté, la féodalité et la démocratie qui ne paraît d'abord qu'en troisième ligne, bien qu'elle doive devenir la puissance une et absorbante ; toutes fois, que nos lecteurs veuillent bien prendre garde à cette série intéressante qui exprime, sous des noms différents, les besoins et la volonté des masses, et qui résume toute notre histoire moderne.

Socialisme chrétien et révolte contre le fisc et le colonat.

Bagaudie, ou création révolutionnaire de communes indépendantes.

Jacquerie, ou retour à la bagaudie dans des conditions moins favorables.

Création embryonaire des communes sous les Carlovingiens, ou constatation légale d'un affranchissement tel quel qui existait déjà.

Concessions municipales successives presque toujours débattues entre le peuple et l'autorité, presque toujours payées argent comptant.

Conceptions philosophiques et socialistes de Campanella, de Thomas Morus, de Morelly, succédant aux guerres socialistes et religieuses des Albigeois, des Vaudois, des Hussites et des Anabaptistes.

Révolution de 89.

Révolution plus radicale de 93, conception vague encore d'une commune nouvelle et d'un socialisme nouveau.

Elaboration des idées de 93, de 1802 à 1848 et principalement de 1824 à 1848, surtout en ce qui concerne la commune.

Arrêtons-nous là pour le moment : nous aurons plus tard occasion de signaler les grandes fautes commises en 1848, et surtout cette faute capitale de n'avoir pas admis les communes à voter directement les affaires les plus importantes de la nation, sans l'intermédiaire de délégués.

Le IX^e^ siècle, nous rappelle encore les progrès de l'astronomie, de la médecine et de la chimie chez les Arabes, l'invention des horloges à roues par Pacificus, archidiacre de Véronne, la construction de la cathédrale de Rheims par Rumalde, et la fondation de l'université d'Oxford.

DIXIÈME SIÈCLE.

Le X^me^ siècle, vit établir dans toute l'Europe le système féodal. La puissance des rois diminue au fur et à mesure qu'augmente celle des hauts barons. Au début du siècle,

la papauté se trouve à la discrétion de trois dames romaines, qui en disposent selon leurs passions. La Russie puis la Hongrie acceptent le christianisme. L'Islamisme accomplit de nouveaux progrès de toute nature. Les assharites introduisent la philosophie grecque au sein des doctrines des sectateurs de Mahomet. Dans l'Occident, les savants sont souvent accusés de magie. Vers le milieu du siècle, apparaissent les langues nationales de l'Europe; toutes semblent formées de Grec, de latin et de la langue du peuple envahisseur. Le pape Gerbert, que l'on avait accusé de magie à une autre époque, introduit en Europe l'usage des chiffres arabes, propage les horloges et encourage la science. Dans sa jeunesse, ce prélat respectable avait étudié chez les Maures. — La noblesse de France et d'Allemagne bâtit des châteaux et des donjons, mais les républiques de Gènes et de Florence se livrent au commerce, à l'industrie et arrivent ainsi à une grande prospérité.

ONZIÈME SIÈCLE.

Le XI[e] siècle nous rappelle la conversion de la Suède au christianisme, l'introduction du manichéisme en France, la construction de l'église de Notre-Dame, la conversion de la Pologne, l'hérésie de Gandulfe, qui rejetait tout culte extérieur et ne reconnaissait pas la nécessité des sacrements, l'institution de la fête des trépassés (1032), la conversion des Turcs à l'islamisme, celle de l'empereur de Chine à la religion de Foë, la corruption la plus grande chez les habitants de la ville de Rome, la réforme de l'église catholique par Léon IX et l'hérésie de Bèrenger, archidiacre d'Angers, qui prétendait que l'eucharistie n'est qu'une figure du corps et du sang de Jésus-Christ.

Le même siècle nous rappelle encore: la conversion de la Norwège, la confirmation du schisme grec, l'extension du christianisme en Angleterre, la décision d'Alexandre II qui ne veut plus reconnaître comme légitimes les élec-

tions des évêques par le peuple ou par les princes, à moins qu'elles n'aient été sanctionnées à Rome, la secte des Berborites qui niaient la réalité du jugement dernier, les tendances de Grégoire VII, qui s'efforce de superposer la papauté aux différents pouvoirs européens, l'origine des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (1091), le concile de Clermont, où fut prêchée la première croisade, l'institution de couvents juxta-posés d'hommes et de femmes par Robert d'Arbrissel, et la conquête de la Palestine par les croisés.

Dans un autre ordre de faits, le XI^e^ siècle nous rappelle la science médicale et philosophique de Rhasès et d'Avicenne, la querelle des réaux et des nominaux. Oudart de Tonnei prétendait que les choses et non pas les mots sont l'objet de la logique; Rainbert de Lile disait au contraire, qu'il n'y a point de science des choses, mais seulement des noms. — C'est vers cette époque (1096 à 1100) qu'eurent lieu la publication de l'abrégé du Talmud, celle des lois de Jérusalem et que parurent les francs-maçons, continuateurs d'une secte de gnostiques, qui provenait elle-même d'une secte de pythagoriciens.

Le français n'a commencé à exister comme langue, qu'au XI^e^ siècle, les arts alors reparaissent en Italie; on s'y occupe de peinture et d'architecture. Guy-Aretin, invente en partie notre notation musicale; plusieurs contrées s'occupent de la réforme du calendrier, des relations commerciales s'établissent entre les européens et les peuples de l'Asie.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Les papes continuent à vouloir se superposer aux puissances temporelles. Le concile de Troye interdit le mariage aux prêtres catholiques. Saint Bernard fonde l'abbaye de Clairvaux, il entre bientôt en lutte avec Abeilard qu'il accuse de regarder l'esprit saint comme

l'âme du monde. Il lui reproche de faire un chrétien de Platon, et de professer que l'univers est d'autant plus parfait que l'intelligence qui l'anime est parfaite. Les Manichéens sont condamnés comme hérétiques. Un concile général des catholiques se tient à Saint Jean-de-Latran. La fête des fous était alors célébrée dans beaucoup d'églises catholiques, ainsi que celle de l'âne. Innocent II attribua au clergé de Rome le droit d'élire le pape. Le manichéisme s'introduit chez les Albigeois et devient l'occasion de persécutions odieuses.

Les hérétiques du Languedoc professaient que le corps de Jésus Christ n'est pas dans l'eucharistie, qu'il ne faut adorer ni la croix ni les reliques, que les enfants ne doivent pas être baptisés, qu'il est inutile d'avoir des églises, etc. — Le Pape donne l'Irlande au roi d'Angleterre, à la condition de lui payer le denier de St Pierre. La robe de Jésus Christ est retrouvée au monastère d'Argenteuil, près Paris. Des ordres religieux militaires s'établissent dans plusieurs contrés. Valdo, bourgeois de Lyon, devient le chef de la secte des Vaudois, il leur distribue ses biens et prêche la pauvreté volontaire ; les Vaudois méprisaient l'autorité du clergé. Alexandre III déclare au nom d'un concile que tous les chrétiens doivent être exempts de servitude, (1167). — Les Manichéens apparaissent en Flandre sous le nom de Poplicains ou Publicains. Une autre secte de Manichéens apparait en Nivernais ; son chef, Terric, est brûlé vif.

Parmi les découvertes les plus importantes de ce siècle, et les progrès dans les sciences et dans les arts, nous devons signaler l'unité des poids et mesures établie en Angleterre par Henri Ier, l'accroissement considérable de l'Université française de Paris, la construction à Venise d'un hopital général par Marco Juliano, la fondation de l'école de Bologne pour le droit civil, la publication en France du code Justinien, la représentation en Angleterre, par les élèves de l'abbé de Saint Alban, d'une tragédie intitulée les miracles de Sainte-Cathe-

rine, l'invention de l'art de saler les harengs, l'invention du papier de chiffons (1170) par des grecs réfugiés à Bâle, la construction de la cathédrale de Paris et de l'église de Saint-Marc à Venise, l'invention des lettres de change par les juifs de Lombardie, le remplacement par Philippe-Auguste des milices seigneuriales, auxquelles il substitua des troupes régulières et soldées, la création de l'université de Montpellier par des disciples d'Averroès et d'Avicenne, la fondation de l'université de Salamanque et la découverte des propriétés de l'aimant.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Cette période commence par une croisade contre les Albigeois qui partageaient quelques unes des opinions des Manichéens. L'abbaye de Port-Royal est fondée à six lieues de Paris, par Mathieu de Montmorency. En 1204 l'inquisition est établie en Europe, et l'Islamisme fait la conquête de la Malaisie. En 1208, l'Angleterre est mise en interdit, parceque le roi Jean s'était emparé des biens de l'église de Cantorbery. En 1209, Raymond, comte de Toulouse, reçoit l'absolution à la porte de l'église. Il était en chemise et pieds nus, on le traîna sur le tombeau de Pierre de Châteauneuf, avec une étole au cou, en présence de vingt archevêques et d'une multitude de peuple ; puis, 7000 Albigeois furent massacrés dans l'église de Bezier. La même année, Jean sans-Terre est excommunié. L'année suivante, l'empereur Othon IV est excommunié aussi lui, ainsi que le comte de Toulouse, et 140 Albigeois, l'élite de leur parti, sont brûlés vifs. L'on brûle aussi le clerc Amauri de Paris qui avait professé une doctrine panthéistique. En 1215, apparaît la secte des Joachimistes, qui attachaient une grande importance au nombre trois et à l'aspect trinaire des choses. En 1216, Louis, fils de Philippe-Auguste, est excommunié pour avoir règné à Londres malgré le pape. Trois ans plus tard, Honorius III défendait d'en-

seigner le droit civil à Paris. En 1229, Louis IX institue par ordonnances les libertés de l'église gallicane, il prescrit aussi de rechercher et de punir les hérétiques. La même année, l'inquisition s'établit à Toulouse, mais le roi de France défendit à ses sujets de comparaître devant ce nouveau tribunal. En 1239, Louis IX envoie retirer des mains des Vénitiens la couronne d'épines, une portion de la croix, la robe du Christ et les instruments de la passion; il fait bâtir la Sainte Chapelle pour les y déposer. — L'histoire de cette époque est remplie d'assassinats juridiques, commis au nom de la religion.

En Champagne, on brûle 185 manichéens, 200 autres hérétiques sont brûlés à Toulouse, au concile général de Lyon l'on accorde le chapeau rouge aux cardinaux, pour les avertir qu'ils doivent toujours être prêts à répandre le sang pour la défense du catholicisme. — Huit Messies apparaissent à la fois en Arabie, en Perse, en Espagne et en Moravie. L'université de Paris déclare la guerre aux frères prêcheurs, auxquels elle défend de confesser. Innocent IX à son tour proscrit l'enseignement des lois séculiaires. En 1257, le pape excommunie toute l'Angleterre. Il n'est alors question partout que d'établissements religieux et de fondations pieuses. La création d'Augustins, de Frères-Prêcheurs, de congrégations d'Hermites, de Jacobins, de Cordeliers, de Blancs-Manteaux, de Célestins, occupe les classes riches de la société; une secte de *Flagellants*, née en Italie, se répand en Europe et fait de très-grands progrès. — L'année 1259, voit fonder les Quinze Vingts. En 1263, l'empereur grec et le pape négocient pour la réunion des églises grecque et latine. En 1281, Roger-Bacon est persécuté par le clergé comme magicien. Diverses sectes apparaissent, ce sont celles des apostoliques, des bisoques, des fratricels ou petits frères. De nombreux miracles ont lieu, une hostie saigne, puis voltige dans une chambre, chez un juif de la rue des Billettes, qui ne fut cependant pas converti; les anges enlevèrent à Nazareth la maison où le Christ

avait été conçu, et la transportèrent d'abord en Dalmatie, puis en Italie dans un bois appartenant à une veuve appelée Lorette. Boniface XIII, fait son entrée solennelle à Rome, deux rois tenaient la bride de son cheval, les mêmes princes, la couronne sur la tête, le servirent à table, en guise de valets. — Des faits de l'ordre religieux, passons maintenant à ceux qui concernent les arts, les sciences et la philosophie. Les livres d'Aristote sont apportés en France et traduits du grec en latin, mais bientôt leur lecture est défendue. L'empereur Frédéric II fait traduire les meilleurs ouvrages scientifiques des anciens, et fonde l'université de Naples. D'autre établissements de ce genre ne tardent pas à être formés dans les principales villes d'Europe. Marc Paul, vers le milieu du siècle, rapporte de ses voyages une foule de documents géographiques et une aiguille aimantée. A la même époque, Roger-Bacon prévoyait un grand nombre des découvertes de l'avenir, et Albert-le-Grand, en Allemagne, enseignait la physique et l'astrologie. Les républiques d'Italie encouragent beaucoup les beaux-arts. Les œuvres de Cimabué, l'introduction en France des actes notariés, la fondation du collége de chirurgie de Paris, La découverte d'un passage pour aller aux Indes-Orientales, occupent un grand nombre d'espritsdans le dernier tiers du siècle.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Les Templiers avaient acquis de grandes richesses, poursuivis en France, en Allemagne et en Espagne, ils furent condamnés. La secte de Dulcin prêche la communauté des biens; elle admet, avec bon nombre de sectes antérieures que nous avons passées sous silence, que le règne de Dieu se divise en trois parties, celui du Père, celui du Fils et celui du Saint-Esprit. Celui du Père s'est terminé à la naissance du Christ, et celui du Christ en 1300. Marguerite Porette, chef des Béguines, émet sur

les libertés de l'être ravi en Dieu, les opinions les plus extravagantes ; cette extatique a été brûlée vive en 1511. — Ubertin de Cassal, soutient que l'âme seule peut mériter ou démériter, que les enfants ne reçoivent au baptême que la rémission du péché originel, nullement la grâce et les vertus qui découlent de ce sacrement. Condamnés au concile de Vienne, en Dauphiné, les fratricels se répandent en Allemagne. — Arnaud de Villeneuve, Henri de Céva et plusieurs autres chefs de sectes attaquent vivement les abus du catholicisme. Les censures se multiplient, mais le peuple, surtout en France, en fait l'objet de ses plaisanteries. — Un schisme déchire bientôt la papauté. Il ne surgit jusqu'à la fin du siècle, dans l'ordre religieux, aucun autre événement de quelque importance.

C'est ici le lieu de faire remarquer que les études théologiques du moyen âge ont eu un grand résultat, celui de faire comprendre la Trinité, telle qu'elle est enseignée par le catholicisme. Mais elles n'en ont pas eu d'autre, et reste à savoir, si cet aperçu métaphysique nouveau valait tout le sang humain qui a été versé pour le conquérir et pour assurer son triomphe. Reste à savoir encore, si la philosophie n'eut pas mieux accepté Dieu un et trinaire, Dieu puissance, verbe et amour, père fils et Saint-Esprit, sans violences, qu'avec toutes les coercitions qui ont accompagné l'enseignement de ce grand dogme. Nous croyons à la providence, et nous pensons qu'elle arrive toujours à ses fins, mais nous regrettons aussi de temps à autre que la volonté humaine n'exerce pas suffisamment cette part d'action que la providence lui a réservée. La Trinité divine, telle que l'enseigne la théologie catholique, ne se trouve qu'en germe et implicitement exposée dans le Christ et ses apôtres, mais il est équitable de reconnaître que les docteurs du moyen-âge n'ont cependant rien innové à cet égard, qu'ils n'ont été que logiques. La Trinité de l'homme fait à l'image de Dieu, impliquait nécessairement comme corelative la Trinité chré-

tienne. Et maintenant que nous avons fait la part à l'intolérance, que nous l'avons sévèrement blâmée et flétrie, pourquoi ne reconnaîtrions nous pas tout ce que le dogme de la Trinité, tout ce que surtout l'étude du Saint-Esprit, la troisième personne de Dieu, a fait accomplir au monde européen de progrès réels, dans la vie du mysticisme, du sentimentalisme, de la moralité, et surtout de la charité. Saint Paul n'avait il pas fait de cette dernière vertu toute la religion chrétienne. Saint Jean n'a-t-il pas dit : Aimez-vous les uns les autres ; et autre part encore : aimer c'est connaître Dieu. L'église enfin, chaque fois qu'elle a été fidèle à ses enseignements primitifs, n'a-t elle pas beaucoup moins accordé à l'espérance et à la foi qu'à la charité, qu'à la cet amour dont le Saint Esprit était la personnification et qu'elle a constamment recommandé à l'adoration des fidèles, comme son perpétuel inspirateur.

Que la papauté serait grande, si pour faire admettre le règne de pareilles idées, elle n'avait jamais parlé aux hommes que le langage digne et élevé de la religion, de la sociabilité, de la philosophie et de la sainte poésie qui s'y rattache, poésie à laquelle nous devrons l'idéal de l'avenir.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Le XV^e^ siècle est cette époque, où par la découverte des armes à feu et de l'imprimerie, par le reflux de nombreux savants et littérateurs grecs sur l'Europe occidentale, par des progrès de toute nature dans les arts, les sciences et les lettres, par la découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, l'Europe se met en mesure d'arriver à de plus grandes libertés, à un plus grand bien-être, se préparant ainsi aux réformes des siècles suivants. Au commencement de cette période la situation des ouvriers des villes se dessine ainsi : de grandes corporations les protègent contre la concurrence, mais elles entravent singulièrement la liberté individuelle. En général en France les ouvriers maçons, charpentiers,

couvreurs, tailleurs ou cordonniers gagnent en une semaine une somme d'argent susceptible d'acheter un hectolitre et demi de blé, c'est à-dire moitié plus qu'aujourd'hui. La différence entre les salaires des manœuvres et celle des ouvriers des corporations est du tiers, souvent de moitié, ce qui porte parfois à douze journées, la quantité de travail nécessaire à un manœuvre pour acheter un hectolitre et demi de blé; d'où la preuve qu'ils étaient matériellement aussi heureux que la plupart des ouvriers d'états de notre époque. En revanche toutes les institutions leur faisaient profondément sentir leur infériorité sociale. Il y avait telle ville de France, Nantes par exemple, où il leur était défendu, sous peine de recevoir le fouet en public, de boire du vin de Bordeaux ou de manger du gibier. La petite bourgeoisie n'avait alors d'autre importance réelle que celle du nombre; les magistrats intérieurs du temps et les bourgeois jouissaient à peine de ce confortable que possèdent aujourd'hui, dans les années où le travail donne, les ouvriers de l'horlogerie, de la mécanique et grand nombre d'imprimeurs. Quelques bourgeois enrichis par le commerce faisaient seuls exception à cette règle.

Jacques Cœur était assez riche pour avoir 300 facteurs à l'étranger et pour prêter au roi de France la somme nécessaire pour la conquête de la Normandie. Le confortable des nobles les plus puissants, et même celui des princes, ne valait pas souvent, à cette époque, celui que l'on peut se procurer actuellement à Paris avec 40000 livres de rente, ou dans nos villes départementales avec le tiers ou moitié de cette somme; ce qu'expliquent l'imperfection des arts, l'absence de machines et l'inintelligence complète de cette solidarité qui de jour en jour rapproche et féconde davantage les industries.

Les idées religieuses, la philosophie, les progrès dans les sciences, les arts et les belles-lettres et quelques observations sur les maladies générales de l'époque, tels sont les principaux chefs sous lesquels nous classerons ce qui nous reste à dire sur le XV^e^ siècle.

La découverte des Canaries fit connaître les Gouanches. Ce peuple, qu'il est assez naturel de considérer comme un débris des Atlantes de Platon, appelait Dieu le créateur et conservateur unique et tout puissant. Sa théologie était très avancée et se rapprochait beaucoup de celle de l'Egypte, mais les documents que nous possédons sur sa cosmogonie sont trop incomplets pour nous permettre d'en parler et paraissent contredire l'origine que nous lui prêtons. — A l'Orient, les idées religieuses émises par les Vaudois et par Viclef trouvaient un interprète éminent dans le célèbre Jean Hus et dans son disciple Jérôme de Prague. Ces deux hommes essayèrent en vain de ramener le christianisme aux sources pures de son origine. Entendu dans le concile de Constance, Jean Hus fut dégradé, déclaré laïque et brûlé vif. Jérôme de Prague eut le même sort, il parla à ses juges, dit le Poggio, comme Socrate et marcha au bûcher avec autant de calme que le philosophe d'Athènes lorsqu'il buvait la ciguë pour s'être attiré l'inimitié des prêtres et des sophistes de son temps. — Indignés de ces cruautés atroces, les Hussites de Bohême se révoltent au nombre de 40,000 contre un clergé profondément corrompu, prêchant partout la réforme et préludant à cette révolution religieuse que Luther devait faire réussir. Toutefois, les Hussites étaient bien autrement radicaux que les luthériens. Comme les Vaudois, ils voyaient dans la société trois abus dont il importait qu'elle se débarrassât. C'étaient les prêtres, les nobles et les riches, dont l'existence leur semblait contraire à celle du véritable christianisme.

Le concile de Constance, où les doctrines de Viclef et de Jean Hus furent condamnées, où Jean XXIII se démit du pontificat, où Jean Hus, lui-même, fut condamné dans sa personne, malgré le sauf-conduit de l'empereur Sigismond, où l'on déclara que tout le corps et tout le sang de Jésus-Christ sont réellement contenus dans une hostie, où l'on proclama la supériorité des conciles sur

les papes, est l'un des plus importants que nous trouvions dans l'histoire religieuse du catholicisme. — Les progrès des Hussites, en Bohême, appelèrent le pape à prêcher une croisade contre eux en 1420, mais leur énergique résistance amena les évêques d'Europe à entrer en composition avec les rébelles; ils envoyèrent des députés au concile de Bâle et on leur permit de communier sous les deux espèces, à condition qu'ils reconnaîtraient que le Christ est tout entier dans chacune d'elles. — Nous ne passerons point en revue toutes les autres disputes religieuses du siècle, il nous suffit de signaler les principaux faits. En 1440, l'église d'Ethiopie se réunit à l'église Romaine; l'année suivante, les Jacobites, et en 1444, les Eutychéens de Syrie se soumirent au pape. En 1445, les Nestoriens, les Eutychéens ou Monothélites de Judée, de Syrie et de Chaldée demandèrent aussi à se réunir. Un concile de la même date défend les mascarades dans les églises, et condamne ceux qui donnent à la vierge des noms particuliers, tels que Notre-Dame-de-Recouvrance, de Pitié, de Consolation, etc. En 1453, Mahomet II consacre à son culte l'église Sainte-Sophie. En 1479, Jean de Wésel, docteur en théologie à Worms, attaque l'infallibilité de l'église et et des conciles, nie le péché originel et rejette les cérémonies catholiques. Trois ans plus tard, Jean d'Angeli prêche à Tournay contre la confession et le pouvoir des curés. — Aux cruautés de l'inquisition en Espagne, les Hussites répondent en chassant tous les prêtres de la Bohême. En 1492, le cardinal Ximénès fait baptiser par force 50,000 Maures et chasse d'Espagne 30,000 familles juives. Il y avait loin de cette manière de procéder à celle de Nanek, chef des Seik de l'Inde. Ce philosophe, prêchait un Dieu un et indivisible, proscrivait les images de la divinité, les prières adressées à d'autres qu'à Dieu, prêchait la tolérance et le vide des disputes religieuses, disant que la persuasion et l'exemple de la vertu suffisent pour propager la vérité.

Les philosophes du XV^me^ siècle n'ont été, pour la pluspart, que de simples traducteurs des philosophes grecs. Théodore Gaza enseignait la doctrine des Péripatéticiens, le cardinal Bessarion celle de Platon, François Philelphe faisait des traductions nombreuses, Ange Politien contribuait à faire connaître Platon, Marcille Ficin marchait dans la même voie, quant à Pic de la Mirandolle, il s'éleva beaucoup au-dessus de ses contemporains, aussi l'accusa-t-on de recourir à des explications naturelles pour faire comprendre les mystères. On lui reprocha de s'occuper de la cabale des Juifs, et d'avoir pensé que les écritures renfermaient un sens mystérieux dont elle pouvait donner la clef. Les 900 propositions scientifiques et philosophiques, publiées par lui, ont été la source de grands progrès.

C'est en 1401 que Van-eyck, dit Jean de Bruges, fonde l'école flamande; de nombreuses universités continuent à s'établir dans les grandes villes d'Europe. En 1407 fut constituée la banque de Saint-Georges à Gênes; trois ans plus tard, l'on réinventait la gravure, et la peinture sur verre faisait de grands progrès. A la même époque, Georges Purbach donne l'exemple du retour à l'étude des sciences positives. En 1412, la culture du café, objet aujourd'hui d'un si grand commerce, est importée de Perse en Arabie. En 1421, les frères Belin fondent l'école de peinture vénitienne que le Titien a rendue si célèbre. En 1426, un Léonard de Vinci fait creuser le canal qui porte à Milan les eaux de l'Adda. Ulugh-Beg, prince tartare, cultive les sciences avec un grand succès dans la ville de Samarcande. En 1436, les armes à feu s'introduisent en Europe. En 1450, Pierre Scheffer, Jean Fust et Jean Guttemberg inventent l'imprimerie. La grande prospérité de Vénise date de la même époque. Il existe aussi sous la même date un traité de Maurolicus, dans lequel se trouve une assez bonne description des organes internes de l'œil, ainsi que l'explication des moyens qui peuvent remédier à la myopie et à la presbitie.

L'invention de la gravure au burin, la découverte des îles du Cap-Vert, et l'impression des œuvres d'Hippocrate datent de 1460 Trois ans plus tard, Louis XI établissait les postes en France. Le premier almanach publié en Europe, le fut en 1470. En 1478 Albert Durer, et en 1480 Léonard de Vinci, livraient leurs tableaux à l'admiration publique. A la même époque, Bernard Walter, observant la planète Vénus remarquait la réfraction de la lumière. Le Titien florissait à Vénise en 1490. L'année suivante l'on appliqua la gravure sur bois aux ouvrages d'anatomie et de botanique. La découverte de l'Amérique date de 1492 En 1497, Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance. En 1499, Jean-Baptiste Porta découvrit la chambre obscure. L'année suivante ont lieu d'importantes découvertes dans les sciences, et Bovilas étudie la courbe appelée Cycloïde. — Le plus léger examen suffit pour constater dans ce siècle une progression rapide vers le mieux.

Trois affections qui effraient et infectent toute l'économie, trois affections auxquelles la science et la charité de notre époque ne font pas assez attention, abâtardissent en Europe l'espèce humaine, surtout depuis que les progrès de la médecine prolongent l'existence d'une foule d'êtres d'un physique très-inférieur et peu propres à la reproduction de l'espèce. Chef d'un service de femmes de 100 lits que l'on pourrait appeler l'*avale tout* de la population misérable de la ville de Nantes, créateur d'un d'un dispensaire où 14 à 15,000 malades se sont succédés depuis 10 ans ; j'ai vu de près ces souffrances qui attaquent la société dans sa constitution physique et dans ses germes d'avenir, j'ai parlé, j'ai prêché sur les toits ; j'ai beaucoup écrit, mais jusqu'à ce jour ma parole et mes écrits sont restés sans influence et sans retentissement. La pudeur et l'honnêteté de la presse ne lui ont pas permis de s'occuper de questions qui dominent de si haut cependant les plus graves intérêts de l'humanité.

Les scrofules, la psore, la syphilis, voilà les trois ma-

ladies qui rongent l'Europe, qui dépeuplent les grandes villes, qui appauvrissent le sang de nos populations, et qui menacent sérieusement l'avenir.

Les scrofules, sont connues de toute antiquité ; Zoroastre voulait que l'on s'occupât de les combattre. Le rachitisme, le carreau et les affections ganglionaires sous-cutanées ; voilà leurs formes les plus communes et les plus dangereuses. Elles se transmettent avec le sang, et sont un mal héréditaire; mais il est possible, avec de l'air, de la lumière, avec une bonne et nutritive alimentation, avec une exquise propreté, d'en atténuer singulièrement les effets. Sous ce rapport, les cités agricoles et les cités ouvrières seraient d'un grand secours.

Il n'y a rien, à notre sens de plus ridicule et de moins philosophique, que tout ce qui a été écrit par Alibert et par son école sur les maladies de la peau. Ces maladies sont indiquées pour la première fois dans Moïse avec quelques détails circonstanciés. L'Egypte a été leur berceau; et de même que le rachitisme appartient plus spécialement aux races blanches, la psore ou maladie cutanée, aux mille formes, semble dériver de la race noire. — La psore peut attaquer non-seulement la peau qui possède un épiderme, celle qui a une sécrétion acide, mais aussi l'autre peau, la muqueuse, cette enveloppe dont la sécrétion est alcaline; alors elle s'exprime d'une autre manière et produit des désordres différents. Le plus souvent elle active singulièrement la secrétion muqueuse, et cela au point d'arriver a produire une matière purulente, dont l'action sur une muqueuse saine, sera de reproduire la même maladie et souvent de créer des granulations. Les maladies psoriques cutanées et les maladies psoriques muqueuses, ne sont donc pour nous, que les deux formes naturelles et logiques de la même action perturbatrice. Par suite, l'épidémie de gonorrhées oculaires ou d'ophtalmies égyptiennes qui a ravagé l'Europe dans ces dernières années, en sévissant si cruellement sur la Russie et la Belgique, ne serait qu'une forme de la psore, analogue

dans son genre à cette lèpre qui a si fort tourmenté le Moyen-Age.

Des soins locaux, une grande propreté, des habitations aérées, une nourriture substantielle et surtout la suppression de la misère ; voilà le grand remède des maladies psoriques. Ne me faites pas dire que toutes les maladies de peau tiennent à la psore, mais croyez bien que cet élément inconnu que j'appelle ainsi en est la principale cause.

La psore peut être très dangereuse, si elle ne l'est pas elle peut le devenir. Soit qu'elle attaque la peau, soit qu'elle attaque les muqueuses, sa suppression subite peut produire des rhumatismes musculaires et articulaires, et beaucoup d'autres maladies qui font si souvent le désespoir des malades, en prouvant l'insuffisance d'une médecine qui ne sait pas, et qui quelquefois est assez imprudente, pour ne vouloir pas être préventive. Dans notre opinion, et nous avons quelque autorité pratique pour l'émettre, le virus psorique est souvent, le plus souvent même, la cause des écoulements gonorrheiques si répandus aujourd'hui, et qui par des métastases ou changements de place peuvent devenir si graves.

Quand à la syphilis, nous avons publié, en 1846, sur la possibilité de la supprimer, une brochure qui se trouve maintenant épuisée. L'on nous pardonnera d'en reproduire le commencement.

« A cette époque de rénovation sociale, où la bous-
» sole, la poudre à canon, l'imprimerie et le nouveau
» monde, promettaient à l'humanité des jours meilleurs
» et des gloires nouvelles, évolution brillante et radieu-
» se, après tant de siècles passés dans la crysalide du
» moyen-âge, l'Europe tout entière fut rapidement affli-
» gée et décimée par une peste inconnue. Plusieurs au-
» tres maladies contagieuses, avaient produit de plus
» grands ravages : un siècle auparavant, la peste noire
» avait fait périr un plus grand nombre d'hommes ; mais
» la nouvelle épidémie, en touchant aux sources de la

» vie, en mêlant aux plaisirs et aux joies de l'amour les
» plus vives inquiétudes, en attaquant les grands comme
» les petits, les riches comme les pauvres, devait néces-
» sairement jeter un voile de deuil sur l'Europe entière
» et répandre partout l'effroi et la consternation.
» C'étaient d'abord, des pustules et des ulcères rougeâ-
» tres, à bords indurés, au fonds gris, qui se communi-
» quaient avec la plus grande facilité, par le coït, sou-
» vent même par des contacts non vénériens. Bientôt, à
» ces accidents primitifs, succédaient avec une bien plus
» grande rapidité que de nos jours, les accidents consé-
» cutifs; ou plutôt, le mal marchait, marchait gagnant
» toujours, couvrant le corps de petites tumeurs, les
» unes naissantes, les autres ulcérées, de l'aspect le plus
» immonde; puis, survenaient des ulcères à la gorge,
» au nez, aux yeux, qui entraînaient à leur suite la mort,
» où tout au moins les difformités les plus dégoûtantes.
» En peu d'années, cette maladie nouvelle, dont la date
» la plus précise remonte vers 1493, se répandit dans le
» monde entier. Alexandre Benedict, Maynard, Torella,
» Steber, Gruenbec, Cataneus, Leonicenus et quelques
» autres savants nous ont laissé dans leurs écrits les
» souvenirs contemporains de la première apparition de
» ce fléau si redoutable, et s'accordent passablement sur
» la description qu'ils nous en donnent. Cependant, si
» l'on en croyait Astruc, la syphilis aurait eu ses phases
» et ses formes différentes : pustuleuse aux premiers
» jours de son apparition, mais aggravée bientôt par
» d'atroces douleurs ostéoscopes, elle ne s'accompagnait
» encore, selon lui, ni des tumeurs des os, qui n'auraient
» paru qu'en 1514, c'est-à-dire vingt un ans plus tard,
» ni de l'alopécie, qui daterait de 1538, ni des bubons,
» qui parurent en 1540, ni de la blennorrhagie, qui,
» postérieure encore, ne daterait que de 1545. Hâtons-
» nous, toutefois, d'ajouter que ces assertions ne sont ni
» prouvées ni probables; qu'il était physiologique, et par
» suite nécessaire, que la cause syphilitique produisit

» dès son apparition des bubons, tout aussi bien que les » accidents simplement vénériens, et qu'il faut attribuer » le silence des auteurs, bien plus à la préoccupation des » formes ulcéreuses et surtout pustuleuses de la vérole, » qui devaient absorber leur attention, qu'à l'absence » absolue d'un symptôme plus rare, sans doute, que de » nos jours, mais qui devait nécessairement se présen- » ter de temps à autre à l'observation. Quoi qu'il en soit » nous devons remarquer que près de cinquante méde- » cins ont écrit sur la syphilis, dans les premières an- » nées de son apparition.

» D'où venait cet horrible fléau, était-ce par hasard » une maladie bien connue de toute antiquité (Jourdan » et l'école physiologique,) décrite déjà dans la Bible et » les anciens auteurs qui se sont occupés des accidents » simplement vénériens? Etait ce une dartre particu- » lière, sporadique au moyen-âge (opinion d'Hensler, » thèse de 1801), devenue épidémique et très conta- » gieuse au XV^e^ siècle, sous l'influence de la corruption » morale et de déréglement des mœurs? Etait ce une » dégénérescence du yaws ou du pian (Sprengel Syden- » ham Haller)? Etait elle originaire des Indes-Orien- » tales comme le pensent plusieurs auteurs, et notam- » ment mon habile collègue, le docteur Sallion, de Nantes, » qui a réuni sur cette question de précieux matériaux » encore inédits; ou bien devons-nous admettre, avec » la plupart des médecins et l'opinion vulgaire, qu'elle » nous a été importée d'Amérique et n'a paru en Eu- » rope qu'en 1493? Toutes ces opinions ont été longue- » ment débattues: toutes, excepté la première, sont ap- » puyées sur des raisons très spécieuses; mais nous pen- » chons cependant pour l'origine américaine.

» Des documents authentiques, affirmant que les » compagnons de Colomb, partis de Cadix le 25 sep- » tembre 1493 et réduits en 1498 au nombre de 150, » auraient été décimés par la syphilis dans l'espace de » trois années, comment croire à une pareille destruc-

» tion, si cette maladie n'avait existé préalablement à » St-Domingue a l'état endémique, surtout lorsque les » 150 hommes restants étaient vénériens ? Comment » croire encore que le fils de Colomb, qui nous a rap- » porté ce fait, eût oublié de mentionner l'importation » de la vérole en Amérique par les navires espagnols ; » si toutefois elle avait eu lieu ? Comment penser encore » qu'Oviédo, qui visita St-Domingue 20 ans après l'in- » vasion de la syphilis et qui avait eu des relations avec » les compagnons de Colomb, se fût trompé sur cette » question si importante, surtout lorsqu'il déclare que » la syphilis était bien moins grave à St-Domingue que » partout en Europe ? De nos jours, nous voyons encore » les vénériens qui ont contracté la syphilis dans les » pays équatoriaux du Nouveau-Monde, rapporter sou- » vent les symptômes les plus graves, bien que partis, » quelques mois auparavant, avec des maladies en appa- » rence peu sérieuses Parfois, les femmes avec lesquelles » ils communiquent, sont atteintes de symptômes plus » graves que les symptômes habituels, représentant » même de temps à autre la syphilis du XV^e^ siècle, de » manière à rapprocher les faits qui concernent le virus » syphilitique de ceux qui sont constatés pour le virus va- » rioïque et le vaccin ; disons enfin que les doctrines si » habilement présentées et soutenues dans ces derniers » temps, par Ricord, seraient le dernier complément » des preuves de cette opinion. »

D'autres faits viennent à l'appui de ce qui précède : comment admettre, que les Egyptiens, ou bohémiens, ou Gitanos, ou Tzengaris, car c'est tout un; nous aient apporté la syphilis des Indes ou de l'Egypte, puisque ce fléau a suivi une marche tout-à fait opposée à celle de ces vagabonds, qui se trouvaient en Bohême, en Pannonie, en Pologne, en Grèce, plus de 60 ans avant son apparition.

Quoiqu'il en soit, la syphilis mal guérie, ou dégénérée, altère profondément une race et les enfants des personnes atteintes de syphilis sont exposés aux scrofules et à la psore.

Ainsi, trois maladies générales, trois diathèses, devraient préoccuper l'humanité, surtout dans les pays européens, et ces trois maladies auraient appartenu primitivement : les scrofules aux races blanches, la psore aux races noires, la syphilis aux races cuivrées. Cette dernière, plus redoutable que les deux autres, pourrait se manifester chez des jeunes gens, par des symptômes consécutifs, sans affection primitive, et comme suite d'un vice originel. Elle peut aussi se transformer en scrofules et en maladies de peau ou maladies dartreuses, c'est-à-dire psoriques, et c'est ce qui se voit journellement. A Dieu ne plaise que je raconte ici les douleurs et les souffrances dont je suis chaque jour témoin, les désordres sociaux que je vois de si près ; mais telle est surtout l'insouciance française des administrateurs, pour la vie et la santé des hommes, que je n'ai jamais pu obtenir complètement ces mesures de prudence, qui ont considérablement amélioré la santé publique en Belgique. L'ignorance de nos chefs est bien profonde, et c'est le plus grand des maux.

Combien de jeunes gens, les plus beaux de ma patrie, combien de filles bonnes et belles, n'ai-je pas vu périr de ce mal que l'on traite si légèrement, combien n'en n'ai-je pas vu devenir tout-à fait impropres à la reproduction de l'espèce, combien d'enfants rachitiques, scrofuleux, couverts de pustules et de dartres, qui expient les fautes de leurs pères, et surtout l'insouciance sociale, combien de femmes respectables qui ont trouvé dans le lit conjugal, ou la mort, ou de longues et douloureuses souffrances ? ...

Quant donc nos hospices s'ouvriront ils pour tous les malades, sans acception de maladie, quand donc cesseront ils d'être des prisons insupportables pour les vénériens! Hommes du siècle, que ceux de vous qui ont quelque prévoyance, songent aux races futures, qu'ils aient quelque souci de nous débarrasser du fléau qui date en Europe de 1493, qu'ils organisent la police des véné-

riens, qu'ils leur ouvrent partout des lieux de guérison, et qu'ils créent des maisons spéciales placées à la campagne, où par des travaux agricoles, les filles publiques actuellement incurables dans nos villes, puissent revenir par le travail, à la santé et même à la vertu.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Depuis plus de 1400 ans, s'élevaient de siècle en siècle, les voix de penseurs sérieux, qui tout en acceptant la morale chrétienne, protestaient contre un grand nombre des dogmes du catholicisme. L'intolérance de Rome, qui avait détruit déjà des centaines de milliers de créatures humaines et qui devait arriver plus tard au chiffre de plusieurs millions, devenait une digue impuissante, même avec l'organisation de l'inquisition, contre les efforts de la raison; et puis les grandes richesses du clergé, sa corruption profonde, les abus si graves qui naissent nécessairement de l'oisiveté, demandaient une réforme. De nos jours, les esprits superficiels, sont loin de comprendre la portée des doctrines socialistes et les transformations utiles à tous qu'elles feront subir à la société. A cette époque aussi, les hommes à courte vue, ne pouvaient comprendre cet immense mouvement de réformes religieuses qui allait bientôt se manifester. Luther avait moins de réputation que Viclef; bien moins connu dans le monde que Dulcin, que Jérôme de Prague et que Jean Hus; considéré comme très-inférieur à ces grands hommes, il fut regardé comme rêveur dans toutes ses prédictions, et lorsqu'on le prit au sérieux la partie la plus intelligente de l'Europe avait abandonné le catholicisme. C'est un grand spectacle que celui des premières années du XVI^e^ siècle; la féodalité disparaît par la découverte des armes à feu, l'imprimerie vivifie les esprits et les cœurs, la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance devient une source de richesse, l'Amérique ouvre à l'activité du vieux monde

un continent nouveau et partout la pensée humaine se repliant sur elle-même, s'efforce d'arriver au progrès en se demandant le pourquoi et le comment des choses. Mais la philosophie n'avait point encore découvert les lois de l'histoire ; l'on avait très-peu de données sur la physiologie des quatre grandes vies de la nature et d'affreuses catastrophes ont été dans toutes les directions la conséquence naturelle et nécessaire de l'ignorance de l'humanité. Toutefois, parmi tous les grands événements qui commencent le XVI^e^ siècle, la réforme luthérienne est le plus important. Peut-être Luther a-t il dû ses triomphes beaucoup plus à la prédisposition des esprits qu'à son talent naturel ; l'on serait souvent tenté de croire qu'il y avait chez lui plus d'irréflexion que d'audace réelle. Tel fut, du reste, le succès de sa doctrine, qu'en moins de 30 ans elle avait affranchi du papisme plus de la moitié de l'Europe ; mais l'école luthérienne manqua bientôt d'unité, chacun, les écritures à la main, voulut se faire son dogme. Zuingle, en Suisse, traduit à sa manière la protestation de Martin Luther, et bientôt une guerre religieuse s'allume entre les cantons. Storch et Muncer, aussi radicaux que possible, deviennent les chefs des anabaptistes, et l'on vit apparaître alors une épidémie d'extase analogue à celle des premiers temps du christianisme, maladie morale, dont l'histoire n'a pas encore été faite. Entre ces réformateurs et leurs adversaires, s'allume une guerre furieuse, dans laquelle chaque parti descend aux cruautés les plus féroces. Cependant, la réaction fut plus cruelle encore que les novateurs, ce qui s'explique par la terreur que Muncer lui avait inspirée. Mais aussi quel langage que le sien ! Doué d'une grande éloquence, il s'en sert pour dire au public que tous les hommes sont frères, que les uns ne doivent pas avoir pour lot toutes les misères et les autres toutes les délices de la vie. — Au nom du christianisme il demande aux riches de faire participer les pauvres à leur bien-être, seul moyen pratique qu'il put proposer à cette époque où la

science sociale n'existait pas, où l'économie publique des peuples était ignorée des gouvernés et même des gouvernants. Muncer s'attaqua aussi à l'impôt et à tous les autres abus dont gémissait la société. Les paysans étaient profondément malheureux ; ils entendirent sa voix, prirent les armes et furent vaincus. Alors apparaît sur la scène, Calvin, homme austère, mais dur et bilieux, qui se sépare immédiatement de Luther, de Zuingle, de Mélanchton, de Muncer, pour rattacher la doctrine évangélique aux formes républicaines ; mais cet homme sans cœur, qui fit lâchement assassiner son ami Servet, ne comprenait rien à la liberté ; orateur médiocre, écrivain distingué, il fut un législateur sans grandeur et sans poésie.

Pendant que les questions religieuses agitaient ainsi les esprits, la philosophie continuait ses progrès. Au commencement du siècle parut une secte nouvelle, celle des Théosophes. La plupart étaient des chimistes, ils enseignaient que l'intelligence du même homme peut tantôt briller du plus vif éclat, tantôt au contraire ne manifester en rien les facultés par lesquelles il s'est rendu remarquable. Au lieu de croire à la raison humaine, ils croyaient à une série de moments d'exaltation dans la vie des individus et des sociétés. — Sous le pontificat de Léon X, les universités d'Italie avancèrent, les unes, que l'on ne peut prouver l'immortalité de l'âme par les lumières naturelles, les autres qu'il n'y a qu'une âme universelle se manifestant dans tous les hommes. A la même époque, Pierre Pomponace, voulut faire admettre que l'on pouvait assurer comme philosophe ce que l'on devait nier comme chrétien. — Machiavel vivait aussi dans le même temps. Nous lui devons cet ouvrage profond, dans lequel il montre aux peuples les crimes auxquels les princes sont nécessairement conduits par leur position. Son livre ne fut pas compris de son temps, Bacon seul en sentit toute la portée. Erasme, Paracelse, Van-Helmont, Jordanus, Guillaume Potel, Montaigne, André Césalpin,

Bacon, voilà les principaux philosophes de la fin du XVI[e] siècle. — Erasme ne voyait dans la philosophie, que la recherche du vrai bonheur et l'étude des moyens d'y parvenir ; les moyens, selon lui, c'étaient la vertu, la modération, l'amour de l'ordre. — Paracelse a été un homme étonnant en théologie, en métaphysique, en médecine. Selon lui, toutes choses ont été créées en même temps, parce qu'elles existaient en puissance d'être dans le principe incréé ; il ne peut rien se produire dans le monde en dehors des lois de la nature. Il pense encore que l'homme se compose de deux corps : l'un visible, l'autre invisible. Tous les êtres ont leur esprit invisible, qui est plus ou moins élevé et qui produit leur essence, leurs impulsions, leurs répulsions. Quant à ses idées sur la physique, la chimie et la médecine, elles ne peuvent plus subir le moindre examen, et cependant il avait pressenti et deviné la polarité universelle. — Van-Helmont est l'un des créateurs de la chimie, il a obtenu comme médecin praticien d'immenses succès ; ses profondes recherches le conduisirent à retrouver les phénomènes d'extase. — Jordanus est le premier qui ait osé s'affranchir dans les écoles du despotisme d'Aristote, il soutint des opinions moins avancées que Pythagore, mais analogues à celles de ce grand homme. — Guillaume Potel a publié un ouvrage sur la concordance de toutes les opinions. — Montaigne, gentilhomme périgourdin, n'était point un homme de doctrine, mais il est difficile d'avoir plus d'esprit, plus de bonne foi et de mieux raconter l'âme humaine. — André Césalpin a été avec beaucoup moins de talent le précurseur de Spinosa. — Bacon est le père de la philosophie expérimentale, ils veut que l'on soumette au creuset de la science, afin de les vérifier, toutes les idées acquises, il n'a point créé la méthode scientifique de saint Simon et d'Auguste Comte, mais il l'a sensiblement préparée.

Si maintenant, nous passions en revue les découvertes du XVI[e] siècle, ne nous faudrait-il pas un volume pour

les énumérer avec quelques détails. En 1502 les Vénitiens veulent couper l'isthme de Suez. En 1503, l'on emploie les mines à la guerre. En 1504, Michel Ange se révèle au monde ; en 1507, Raphaël commence ses grandes études sous la direction du Perrugin. En 1514, l'on invente en France les carrosses. En 1520, un Français inconnu invente un métier pour tisser des bas. En 1527, Copernic revient au système du monde de Pythagore et des chaldéens, il soupçonne l'attraction. François 1er établit l'imprimerie royale française en 1531. L'année suivante Schot découvre la déclinaison de l'aimant. Les mines du Potose sont découvertes en 1545. Deux ans plus tard les orangers sont apportés de Chine en Portugal. Tycho-Braé fait bâtir en 1559 son observatoire et Morolicus étudie les courbes coniques. La découverte de la Sibérie, faite vers cette époque, semble indiquer qu'elle est la patrie première des céréales. En 1564, l'année vulgaire est fixée au 1er janvier au lieu du 1er mars. La construction des Tuileries et des principaux monuments de Venise remonte à la même époque. En 1577, Drack fait le tour du monde, et vers 1580, Viète fait faire de grands progrès à l'algèbre. En 1582, sous Grégoire XIII, l'on réforme le calendrier ; deux ans plus tard don Pèdro Ponce, moine espagnol, découvre une méthode pour l'éducation des sourds et muets. A cette date les états du Nord de l'Europe n'avaient pas encore de banque, mais il en existait en Italie et la ville de Venise fondait sa banque nationale. Shakespear en Angleterre, l'Arioste et le Tasse en Italie ne tardent pas à illustrer leurs patries. En 1590, Kepler commence à faire connaître des découvertes astronomiques qui devaient révolutionner la science. La même année Henri IV établit en France des pépinières de mûriers pour accaparer le commerce des soies. En 1597, les Anglais s'emparent de la pêche de la baleine. La réforme de la notation musicale date de 1600.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le christianisme renfermait un socialisme nouveau, et c'est en vain qu'associés aux nobles, les hauts barons du clergé s'efforçaient de comprimer la pensée d'avenir. Elle continuait à marcher dans le peuple, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre; çà et là l'on pouvait noyer dans le sang ses plus éminents interprètes, mais l'idée est insaisissable; aussi après avoir animé les Albigeois, les Vaudois, les Hussites, les Anabaptistes et les frères Moraves, le socialisme continua-t-il sa route. Au commencement du XVII^e^ siècle il obtint un succès important. L'un des hommes les plus influents de l'Europe par ses vertus publiques et privées, par la pureté de ses mœurs et de sa vie, le chancelier d'Angleterre Thomas Morus, se fit son interprète dans un roman philosophique qu'il a publié sous le nom d'*Utopie*.

Retranchez aux idées de Fourier tout ce qu'elles offrent de contraire à la morale du Christ et de Pythagore, les concessions trop grandes que le socialiste moderne a faites au capital; et vous entrerez dans la conception de Thomas Morus sur l'organisation de l'avenir. Ce grand philosophe, aimerait beaucoup mieux qu'au lieu de pendre et d'emprisonner les voleurs, l'on s'occupât de détruire en eux le besoin de commettre des actes nuisibles à la société. Le moyen, c'est la suppression de la misère; or la misère a pour cause, la mauvaise répartition des richesses sociales et la fainéantise d'une foule de nobles, *de frélons oisifs* qui vivent uniquement du travail d'autrui, exploitant leurs fermiers de la manière la plus impitoyable et traînant à leur suite des troupes de valets, gens d'oisiveté comme leurs maîtres, qui dans un âge avancé ne sont plus bons à rien.

De quelque manière qu'il envisage la question, Thomas Morus regarde l'oisiveté d'un grand nombre de membres de la société comme, la cause des souffrances des autres. Combien de malheureux, dit-il, sont obligés souvent de

vendre à vil prix les effets dont ils ont le plus besoin ! cette ressource épuisée, il ne leur reste que le vol et la pendaison, ou le vagabondage et la mendicité. Quel est leur crime, ajoute il? C'est de ne savoir que travailler la terre, et de ne trouver personne qui puisse les faire vivre en payant leurs services. En conséquence, Morus veut que l'on mette un frein à l'égoïsme des riches, qu'on les empêche d'accaparer et de monopoliser, qu'on supprime l'oisiveté et que par le développement de l'industrie et surtout de l'agriculture, l'on arrache à la misère et au vagabondage le plus possible de malheureux. Si vous ne portez remède aux maux que je vous indique, votre justice, dit il, ne sera qu'un mensonge; ne faites point des voleurs pour avoir le plaisir de les emprisonner et de les pendre, mais préparez à la société des générations nouvelles par une bonne éducation. Prévenez le mal, étouffez-le dans son germe par des institutions bienfaisantes, et si vous ne savez gouverner qu'en créant la misère, avouez que vous êtes indignes et incapables de commander à des hommes libres

Ici, le droit de posséder en propre est individuel, et s'oppose à la justice et à la prospérité de l'état. Pour arriver à une société bien organisée, il faut que la propriété perde son caractère actuel, qu'elle appartienne à tous. Conduit par cette doctrine Morus ne s'étonne pas que Platon ait dédaigné de faire des lois pour les peuples qui refusaient d'accepter le communisme: Platon malheureusement n'en n'était pas arrivé à comprendre une société sans esclaves. Le grand réformateur du XVII^e^ siècle, celui qui en participant au gouvernement Anglais avait vu de si près les hommes et les choses, n'y va pas de main-morte dans les réformes qu'il propose, et de nos jours, s'il écrivait en France dans les journaux, il serait indubitablement poursuivi devant les tribunaux. Chacun, dit-il, voulant se prévaloir de ses titres, pour attirer tout à lui, la richesse publique finit par devenir le domaine d'un petit nombre, qui ne laissent aux autres que

l'indigence ; aussi, est-il convaincu que l'abolition de la propriété territoriale individuelle est le seul remède aux misères sociales ; que son maintien sera continuellement pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, une source de disette, de désespoir et de tourments. Morus n'accorde aucune confiance aux remèdes palliatifs. Une loi défendant de posséder plus de tant d'acres de terres, ou plus de telle somme en capital, des précautions, si grandes soient elles contre le despotisme et l'anarchie, lui paraissent puériles. Supprimez, dit-il, le faste donnez les places aux plus dignes, ces moyens sont d'excellents palliatifs qui endormiront la douleur, mais la force et la santé ne renaîtront que par la suppression de la propriété individuelle.

La république d'Utopie que Thomas Morus considère comme la meilleure de toutes, se compose d'un territoire dans lequel on rencontre des villes spacieuses et magnifiques à 24 mille (environ huit lieues) les unes des autres. Les campagnes sont semées d'habitations agricoles où les laboureurs se renouvellent fréquemment. L'on en trouve environ quarante par chaque habitation. Au temps des récoltes, toute la population se porte dans les champs, et les travaux sont exécutés avec une ardeur incomparable. Thomas Morus veut pour les enfants à la mamelle des lieux sains, aérés et bien chauffés, de l'eau chaude à profusion Ce grand homme avait deviné tout ce que l'on devait écrire un jour sur les crèches et les salles d'enfance. Quant à l'éducation, il regarde la connaissance de l'agriculture comme obligatoire pour tous, il désire qu'en outre chaque homme sache un état, que les arts, les sciences et les lettres soient poussés aussi loin que possible. Persuadé que six heures par jour du travail de tous, suffisent pour procurer à tous le luxe du confortable, il veut que chaque homme puisse se délasser des travaux manuels par ceux de l'esprit, et il fait pressentir en quelques mots, sous ce rapport, tout ce que nos socialistes modernes ont dit de mieux ; mais il

s'en faut cependant de beaucoup qu'il ait résolu, dans son livre, les principaux problèmes que présente actuellement la question sociale. Morus n'avait pas compris la commune sociétaire comme nous la comprenons, et nous ne voyons pas qu'il ait bien résolu la conciliation du communisme avec la spontanéité et la liberté individuelle.

Le XVII^me^ siècle, dont nous allons maintenant raconter la science, la religion, la philosophie, les arts et l'industrie, est cette époque importante de la vie européenne, et surtout de la vie française, qui porte le nom de siècle de Louis XIV. Elle a vu naître de nombreuses guerres de religion, mais en général les idées religieuses en étaient tout autant le prétexte que la cause. Nous devons même constater un affaiblissement considérable dans les croyances prescrites au nom de la foi. La secte des molinistes se fait remarquer dès les premières années du siècle, elle professe entre autre doctrine que Dieu ne prédestine les hommes qu'en raison de leur mérite; changez les termes de cette assertion et vous trouverez : la prédestination est en raison des attractions, ce qui conduit à cette autre forme de la même pensée : les destinées sont proportionnelles aux attractions. De là, une violente querelle qui 50 ans plus tard devait porter Pascal à prendre la plume; et qui nous a valu ses immortelles *Provinciales*. — En 1603, la religion réformée s'établit en Ecosse. L'année suivante le roi de Suède perd sa couronne pour avoir embrassé le catholicisme. En 1605, la république de Venise défend d'établir de nouvelles communautés religieuses, de bâtir de nouveaux monastères et de donner des fonds au clergé. Le pape, fulmine des monitoires contre le sénat de la république, mais on n'en tient aucun compte; il alla même jusqu'à mettre la république en interdit, mais le temps des excommunications était passé. Le sénat défendit d'y avoir égard, et l'affaire s'arrangea l'année suivante par l'intermédiaire de Henri IV. En 1609 se forme l'union protestante des princes d'Allemagne. — En 1614, le clergé de France refuse de reconnaître que

le roi tient de Dieu sa couronne. Le parlement proclame l'indépendance du trône, mais la cour supprime cet arrêt. — En 1615, les juifs sont chassés de France, le prince de Condé fait une ligue avec les calvinistes, et l'enseignement religieux protestant s'établit en Hesse dans le Brandebourg et la Saxe. — Louis XIII, en 1617, enlève aux Huguenots du Béarn les biens éclésiastiques qu'ils possédaient depuis soixante ans. — L'année suivante les troubles religieux recommencent en Bohême et le jésuite Marianna publie son apologie du meurtre des rois. — En 1621 les Huguenots, fatigués des persécutions, veulent faire de la France une sorte de république et la guerre religieuse recommence, mais elle se termine par la confirmation de l'édit de Nantes. — En 1623, la secte des illuminés, persécutée en Espagne, s'introduit en France, elle est connue aussi sous le nom de frères de la rose-croix, ou frères invisibles. En 1628, le parti des calvinistes français est détruit par la prise de La Rochelle. C'est en 1634 qu'Urbain Grandier fut brûlé vif à Paris, comme convaincu de magie et d'avoir ensorcelé les ursulines de Loudun. — En 1640 parut le fameux livre de Jansénius. — En 1644, la faculté de théologie de Paris, refusa d'enregistrer la bulle d'Urbain VIII contre cet écrivain; à la même époque Hubert et Arnauld discutèrent la doctrine de la grâce. L'établissement des écoles de Port Royal date de 1646, et les troubles du jansénisme de 1647. — En 1649, Georges Fox éta lit la secte des quakers ou trembleurs. Le fond de leur doctrine c'est que le véritable christianisme n'existe plus sur la terre, que la pratique des vertus et un culte purement spirituel suffisent à l homme, que Jésus avait aboli toutes les pratiques extérieures, et que les inspirations des cœurs élevés peuvent remplacer les saintes écritures. En 1658, les sociniens, qui prétendent que Jésus n'est le fils de Dieu que par adoption, sont chassés de Pologne. En 1666, le bruit se répand que le monde doit finir ou qu'une grande révolution doit avoir lieu.

Les chrétiens se fondant sur ce nombre 666, qui se trouve dans l'Apocalypse, attendent l'Antéchrist et les juifs le Messie. — En 1678 l'assemblée de l'Oratoire défend à ses sujets d'enseigner les doctrines de Jansénius et de Descartes. — Les calvinistes de France, en 1683, sont livrés aux tribunaux, sous divers prétextes, et la révocation de l'édit de Nantes a lieu deux ans plus tard. — En 1687, Mme Guyon est mise au couvent et son directeur Lacombe est enfermé. Le pape condamne la doctrine des quiétistes ou mystiques, qui n'étaient autre chose que des extatiques du genre de ceux qui prêchent et enseignent encore dans l'Inde l'union en Dieu. — En 1695, le tzar Pierre s'empare des richesses du clergé russe. — En 1698, Mme Guyon est mise à la Bastille pour ses opinions sur le quiétisme, sur le rapport de Bossuet et Louis XIV demande au pape de condamner l'ouvrage de Fénélon, dans lequel il développait les idées contemplatives, sous ce titre : *Explication des Maximes des Saints*.

Parmi les philosophes de cette époque, Thomas Morus, Hobbes, Campanella, Gassendi, Descartes, Spinosa, les écoles des hôtels de Rambouillet, de la rue des Tournelles, Penn, Locke et Bayle ont exercé la plus grande influence. Ils ont créé le mouvement philosophique du XVIIIe siècle, et par conséquent celui du nôtre.

Hobbes est l'auteur d'un livre intitulé le Léviathan, dans lequel il professe que les réunions humaines sont le produit du hasard, nullement de la justice ni de la nécessité. Il ne reconnaît à bien dire d'autre droit que la force ; les sens sont l'origine des idées, la religion doit être subordonnée à la législation. Ces doctrines dangereuses conduisaient droit à l'égoïsme. — Campanella, moine calabrais, est l'un des premiers qui aient professé le communisme, dans un ouvrage intitulé *la Cité du soleil*. Son dévouement à l'humanité lui a valu de nombreuses persécutions. — Pierre Gassendi restaura et modifia la philosophie d'Epicure. L'âme était pour lui une flamme sub-

tile. Elle donne la vie au corps qui meurt lorsqu'elle s'éteint. Chapelle, Molière, Bernier, l'abbé de Chaulieu, le grand prieur de Vendôme et plusieurs autres hommes très-remarquables furent de près ou de loin ses disciples. — Descartes débuta par se faire une méthode particulière pour l'étude, ne voulant adopter comme vrai que ce qui lui était nettement démontré. Il détruisit immédiatement toute la philosophie scholastique Il commença aussi par rejeter la révélation, mais il y avait alors une telle obligation de la respecter, qu'il se tut. Après avoir imaginé de considérer comme des songes, ses pensées, ses croyances, ses sensations, il en vint à conclure qu'il fallait nécessairement que l'être qui agissait et pensait ainsi fut quelque chose, de là ce premier principe de sa philosophie : je pense donc, je suis.

D'autres raisonnements l'amenèrent à croire qu'il pouvait prendre pour règle générale de certitude que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement, sont toutes vraies. Sa méthode le conduisit ensuite à reconnaître les imperfections de sa nature et la possibilité de concevoir un être parfait. Arrivé à des connaissances positives sur Dieu, l'âme humaine et les corps, et n'ayant pour appui que la science de son temps, il se fait une cosmogonie à lui, doctrine beaucoup plus méthaphysique que positive, mais qui prouvait une grande puissance de réflexion. Ses méditations parurent en 1641. Descartes y soutient l'existence de Dieu, il y définit l'âme, une chose qui pense. Pour lui c'est un esprit dont la nature nous est inconnue, mais qui produit toutes les opérations et tous les actes de l'intelligence. Son siège est dans le cerveau, il la regarde comme distincte du corps, et il expose les erreurs des sens ainsi que les moyens de les éviter ; ajoutons que ce grand philosophe fut obligé de chercher loin de sa patrie la liberté de penser et d'écrire. — Spinosa, fils d'un juif portugais, a professé le panthéisme. Son système, que l'on a dit emprunté à la cabale des juifs, n'est

autre chose que la restauration incomplète des doctrines du passé sur la vie universelle. Sa doctrine peut être résumée dans les propositions suivantes : Le néant ne peut rien produire ; tout ce qui existe est éternel. Il n'y a qu'une seule substance existant par elle même et nécessairement. Cette substance c'est Dieu, qui se modifie en mille manières dans la diversité des êtres. Les corps et tout ce qui concerne l'espace, les pensées, les âmes et tout ce qui est du domaine de l'intelligence, sont ses manifestations.

Le reste de la doctrine était en harmonie avec de telles prémices. Mais Spinosa n'alla pas loin, il s'arrêta comme l'Inde à la contemplation ; il ne comprit pas l'utilité et par suite la nécessité de ces trois modes de Dieu que les chrétiens ont dénommés le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Que Dieu soit un pur esprit, ou le monde animé d'une ame universelle, si ce qui est, est bon, il a dû le vouloir de toute éternité, donc il a dû vouloir aussi de toute éternité les rapports des choses. C'était par suite une faute, surtout après les grands travaux de l'école chrétienne que de comprendre Dieu comme puissance et de ne pas le comprendre nécessairement comme manifestation, c'est-à-dire comme verbe et comme amour. — Il y a donc lieu de critiquer le livre que Spinosa a publié sous le titre d'éthique. Il conduit à la négation du sentiment et de l'idéalité, il glace l'imagination, il éteint la vie ; mais ce n'est nullement comme on l'a prétendu très à tort, l'œuvre d'un athée, d'un matérialiste, d'un homme abominable. Ceux qui l'ont ainsi jugé ne l'ont pas compris et ne savaient rien ou feignaient de ne rien savoir de la vie si pure, si pauvre, si laborieuse et si désintéressée de Spinosa. Ce livre de l'éthique se divise du reste en cinq parties, sous les titres suivants : de Dieu, de l'esprit, des affections, de la servitude humaine et de la liberté humaine.

L'ouvrage de théologie politique de Spinosa n'est point supérieur à son livre de philosophie spéculative, mais il

traite de questions plus usuelles et renferme peu d'erreurs. Il parut en 1670, c'est à-dire du vivant de l'auteur, tandis que ses autres écrits ne furent publiés qu'après sa mort. Il a exercé une très grande influence sur le monde des penseurs, aussi croyons-nous devoir résumer en quelques propositions les idées fondamentales qui en forment la base.

Dieu intervient sans cesse dans la vie de l'humanité, non pas qu'il ait recours, à des actes, à des manifestations passagères, mais par une action continuelle, par une pression véritable qui est de tous les jours et de tous les instants. Spinosa pense avec saint Jean que Dieu nous a donné de son esprit, qu'il est en nous et que nous sommes en lui; de là le panthéisme, dont il s'est fait l'expositeur, de là aussi ses croyances sur la constance d'action de la Providence, manifestée d'une manière sensible par les lois de la nature.

Les religions, ne sont pas un don direct de la divinité, mais la conséquence nécessaire des facultés qu'elle a mises en nous. L'esprit humain a donc dû les produire naturellement comme il a produit son langage, selon les conditions diverses d'existence des peuples, d'où il résulte que toutes sont bonnes, sans l'être d'une manière absolue, pourvu qu'elles conduisent les hommes à la vertu.

Il n'y a point de dérogation aux grandes lois qui gouvernent le monde et l'humanité. Les miracles peuvent exister en tant que choses peu connues, que faits singuliers ou qu'appréciations fautives et erronées de la part de ceux qui les rapportent, mais ils n'existent pas comme suspensions des lois éternelles et immuables qui régissent l'univers. Ces trois propositions nous paraissent inattaquables et font aujourd'hui partie du credo d'un grand nombre d'hommes éclairés.

Nous ne suivrons point Spinosa dans les détails de son livre, nous ne parlerons pas non plus de ses lettres; que ceux qui en voudraient savoir davantage consultent l'analyse de notre ami Jean Raynaud *Encyclopédie Nouvelle*,

33me livraison), ou mieux encore l'auteur lui-même, car il en est bien digne par la grande portée de ses œuvres.

Il s'était formé, à l'hôtel de Rambouillet, une école de platonisme Le duc de Larochefoucault, Mmes de Lafayette, de Gourville, des Yvetots, qui en étaient les habitués, l'abandonnèrent pour l'école d'épicuréisme de la rue des Tournelles, que fréquentaient Ninon de l'Enclos, Mme de Scaron, la comtesse de la Suze, la comtesse d'Olonne, la duchesse de Bouillon, Mancini et St-Evremont, Bernier, Chapelle et Molière. Cette école philosophique se transporta plus tard à Auteuil, Bachaumont, le baron de Blot contribuèrent à en faire le charme et lui donnèrent une certaine célébrité dans le monde élégant. — Celle de Neuilly lui succéda pour se fondre ensuite dans les réunions d'Anet et du Temple. Ces associations ont exercé la plus grande influence sur les mœurs françaises.

Penn regardait la tolérance politique et religieuse comme le premier devoir des hommes ; il appela au droit de cité tous ceux qui croyaient à l'existence de Dieu. Pour participer à l'autorité, il fallait professer la morale chrétienne. Il n'admit ni église dominante, ni contributions forcées ; il établit des tribunaux et des lois pour prévenir les procès, et sa république, conquête de la raison, créée sans guerre et sans armée, excita l'admiration du monde entier. — Loke a fait un livre pour développer cette pensée que toutes les idées nous viennent des sens. Il croit que la matière peut secréter la pensée ; il a eu raison de rejeter les idées innées, mais il a eu grand tort de ne pas admettre les propensions. — Bayle a beaucoup écrit, sa doctrine c'est le doute. Moins spirituel, mais plus savant que Montaigne, on dirait qu'il s'est formé à l'école de ce grand écrivain. Il a opposé les philosophes les uns aux autres pour se railler également de leurs doctrines. Sous prétexte de défendre le protestantisme, il a attaqué et démoli tous les systèmes religieux. Il a combattu le panthéisme de Spinosa, et longuement écrit pour prouver que la corruption des mœurs

n'est pas la conséquence de l'athéisme, qu'une nation d'athées pourrait vivre aussi calme qu'une communauté religieuse.

D'immenses découvertes vinrent correspondre au XVII^e^ siècle dans l'ordre scientifique aux efforts des philosophes.

Un hasard heureux venait de donner à la science le télescope. Galilée en eut à peine connaissance, qu'il s'attacha à le perfectionner. En le tournant vers les astres, il reconnut les phases de Mercure et de Vénus, et dès-lors il ne douta plus de leur mouvement autour du soleil. Les satellites de Jupiter qu'il découvrit encore, lui montrèrent une nouvelle analogie de la terre avec les planètes; enfin il reconnut les taches du soleil et les apparences occasionnées par l'anneau de Saturne. En publiant ces découvertes, il fit voir qu'elles prouvaient incontestablement le mouvement de la terre, mais la pensée de ce mouvement fut déclarée hérétique par une réunion de cardinaux, et Galilée, cité au saint tribunal de l'inquisition, n'échappa à la prison qu'en se rétractant.

Entraîné par sa croyance scientifique et vaincu par son amour de la vérité, Galilée ne put se résigner à garder le silence. Il publia donc ses découvertes, mais sous la forme d'un dialogue entre trois interlocuteurs, dont l'un défendait le système de Copernic. Malheureusement pour lui l'inquisition le surveillait. Le succès prodigieux de ses dialogues excita l'ardeur intolérante du clergé et la protection du grand duc de Toscane ne put l'empêcher d'être appelé à comparaître devant ce redoutable tribunal par lequel il avait été condamné. Le plus grand savant de l'Europe fut alors mis en prison et l'on exigea de lui l'abjuration de ses prétendues erreurs, en lui faisant signer la déclaration suivante ;

« Moi Galilée, à la soixante et dixième année de mon » âge, constitué personnellement en justice, étant à » genoux et ayant devant les yeux les saints évangiles » que je touche de mes propres mains; d'un cœur et

» d'une foi sincère, j'abjure, je maudis, je déteste l'ab-
» surdité, l'erreur, l'hérésie du mouvement de la
» terre, etc. »

Quel spectacle, dit éloquemment Laplace, que celui d'un vénérable vieillard, illustré par une longue vie consacrée toute entière à l'étude de la nature, abjurant à genoux, contre le témoignage de sa propre conscience, la vérité qu'il avait prouvée avec évidence! — Un décret de l'inquisition le condamna à une prison perpétuelle. Il fut élargi après une année par les sollicitations du grand-duc, mais pour l'empêcher de se soustraire au pouvoir de l'inquisition, on lui défendit de sortir de Florence.

Copernic et Galilée, avaient fait marcher la science, mais de nouveaux progrès ne se firent pas attendre; en 1626 Kepler publiait les tables rudolphines, fondées sur les véritables lois du mouvement des planètes. Successeur de Ticho-Brahé, qui avait fait d'immenses observations, Kepler reconnut que le mouvement de la planète Mars ne peut s'expliquer qu'en admettant qu'elle parcoure une ellipse dont le soleil serait l'un des foyers et de telle manière que le rayon vecteur, mené de son centre à celui du soleil décrive des aires proportionnelles aux temps. Kepler professa aussi que la pesanteur n'est autre chose qu'une attraction véritable entre des corps de même nature; que les corps pesants ne tendent pas à tomber au centre du monde, mais au centre du corps rond dont ils font partie: que l'attraction de la lune est la cause du flux et du reflux de la mer, et il soupçonna que les actions combinées du soleil et de la terre sont la cause des irrégularités du mouvement de la lune.

Jusqu'alors les calculs astronomiques avaient été d'une longueur désespérante. Képler eut en mourant la consolation de les voir singulièrement réduits et simplifiés par l'invention des logarythmes, machine intellectuelle admirable, due au génie du baron Neper d'Ecosse. Ce grand savant mourut pauvre et la misère a été le lot d'une existence si utile à l'humanité.

Nous arrivons à une époque où les grandes découvertes vont se rapprocher les unes des autres. Huyghens applique le pendule aux horloges, découvre l'anneau de Saturne, perfectionne la géométrie, la mécanique et l'optique. Jusqu'alors les savants étaient restés isolés et cet isolement avait singulièrement entravé les progrès de toute nature. Louis XIV, en 1666, les associa en créant l'académie des sciences et attira en France des hommes éminents. Huyghens et Cassini furent de ce nombre; ce dernier pendant 40 années fut l'une des illustrations de l'astronomie. Nous lui devons la théorie des lunes ou satellites de Jupiter, la découverte de quatre satellites de Saturne, celle de la rotation de Jupiter et de Mars, celle de la lumière zodiacale. Il avait trouvé à très-peu près la parallaxe du soleil et laissa en mourant la théorie complète de la libration de la lune, travail publié depuis sa mort.

Pendant que l'académie des sciences appliquait le télescope au quart de cercle, inventait le micromètre, l'héliomètre, découvrait la marche de la lumière, mesurait la grandeur de la terre, son applatissement aux pôles et la diminution de la pesanteur à l'équateur, la société royale de Londre, plus ancienne de date que la société savante de France, marchait avec la même ardeur dans la voie que le génie des Galilée et des Kepler lui avait ouverte. Là se distinguaient Flamsted, grand observateur s'il en fut; Halley, connu par ses voyages et son travail sur les comètes, par sa prédiction du retour de la comète de 1759; Bradley, qui a découvert l'aberration des fixes, et la nutation de l'axe de la terre, mais tous furent éclipsés par l'immortel Newton, auquel nous devons la découverte de la gravitation. Aidé de la mesure du degré du méridien faite en France par Picard, il reconnut que la lune était retenue dans son orbite par le seul pouvoir de la gravité, supposée réciproque au carré des distances. Il trouva que la ligne décrite par les corps dans leur chûte est une ellipse dont le centre de la terre

occupe l'un des foyers. Considérant ensuite que les orbes des planètes sont pareillement des ellipses au foyer des quelles se trouve placé le centre du soleil, il eut la satisfaction de voir que sa solution s'appliquait à ces grands corps de la nature. Etudiant les sections coniques, il démontra qu'un projectile peut se mouvoir dans l'une d'elles quelle qu'elle soit, en vertu d'une force dirigée vers son foyer, et réciproque au carré des distances. Il prouva que le mouvement de rotation de la terre a dû l'applatir à ses pôles, il vit que l'action combinée du soleil et de la lune sur le sphéroïde terrestre doit produire un mouvement dans son axe de rotation, faire retrograder les équinoxes, soulever les eaux de l'océan et produire le flux et le reflux. Enfin il s'assura que les inégalités du mouvement de la lune sont dues aux actions combinées du soleil et de la terre, mais la plus part de ces découvertes ne furent qu'ébauchées par Newton; le XVIII^me^ siècle les a confirmées et complétées.

Nous sommes loin d'avoir énuméré les progrès des sciences au XVII^e^ siècle. Nous n'avons rien dit des importants travaux mathématiques de Descartes, de la première académie ou société de physique et de mathématiques qui se tenait à Paris chez le père Mercène, minime, où se réunissaient Descartes, Gassendi, Roberval, les Pascal, Fermat, Pachet, Desargues, Hobbes, Holdembourg, Bülle, Stenon et d'autres étrangers célèbres.

Nous avons passé sous silence les expériences de Galilée, Toricelli et Pascal sur les propriétés de l'air (1650); l'arithmétique des infinis, de Wallis, conduisant à déterminer la surface et la solidité de tous les corps dont les éléments forment une progression à différences successives infiniment petites; les découvertes de Grimaldi sur la lumière; les études de Vauban sur les fortifications; la construction de l'observatoire de Paris en 1665; la découverte du calcul différentiel, par Leibnitz et par Newton. Ce calcul si utile a pour but de trouver les différences infiniment petites et variables d'une quan-

tité finie. Il rend par suite très-facile la solution d'une foule de problèmes.

Quoique la médecine ait fait moins de progrès dans ce siècle que les sciences mathématiques, nous avons cependant à noter la découverte de la circulation du sang par Harvey (1608), l'introduction du quinquina en Europe, la restauration de la botanique par Pierre Richier (1619), les expériences de Sanctorius sur la nutrition et la transpiration (vers 1622), la publication de la *Gazette de France* par le médecin Renaudot, la création du jardin des plantes, à Paris, par les soins des médecins Bouvard et Guy de la Brosse, la fondation de la maison de santé de Charenton, par Sébastien le Blanc, l'anatomie des plantes par Malpighi, la tentative de Borelli pour appliquer les sciences exactes aux corps organisés, les études de Boïle sur la chimie, l'établissement de l'hôpital-général de Paris en 1666, l'invention de la machine pneumatique, par Otto de Guérick (1673), le voyage de Tournefort en Turquie (1684), la découverte du réservoir de Péquet et beaucoup d'autres concernant l'anatomie humaine.

L'industrie, les beaux-arts et les lettres n'ont pas moins prospéré que les sciences au XVII[e] siècle. En 1603, Henri IV fait établir en France des fabriques de soie, de tapisseries, de faïence, de verrerie et de cristal. En 1604, le canal de Briare est commencé, Olivier de Serres, soupçonne alors l'existence du sucre dans la betterave, et les Anglais arrivent à une grande perfection dans la fabrication des draps. — Pluvinel établit en 1606 la première école d'équitation que la France ait possédée. Runuccini de Florence invente l'opéra en 1607 ; l'année suivante Amsterdam établit sa banque nationale, Paris et les principales villes d'Europe s'embellissent. En 1613, Marie de Médicis fait commencer l'aqueduc d'Arcueil. L'année suivante fut placée sur le Pont-Neuf la statue équestre de Henri IV. — Le règne de Louis XIII a vu construire à Paris les ponts au

Change et St-Michel, les églises St-Louis, St-Eustache, de la Sorbonne, le quai Conti, le Jardin des Plantes, le Luxembourg, le Palais Royal et le Cours la-Reine. — Le règne de Louis XIV nous rappelle les places Vendôme et des Victoires, les portes St-Martin et St-Denis, la colonnade du Louvre, l'hôtel des Invalides, l'observatoire, le jardin des Tuileries, les Champs-Elysées, le palais des Beaux-Arts, l'hospice des Quinze-Vingts, de nombreuses églises, de nombreux quais, les fortifications de nos places-fortes, la création du port de Brest et la royale folie de Versailles. Les étrangers qui venaient alors en foule à Paris admiraient toutes ces merveilles et la France donnait le ton à l'Europe; mais c'était bien autre chose encore sous le rapport de la peinture, de la sculpture et surtout de la littérature.

En 1627, Rubens donne une grande célébrité à l'école flamande; l'année suivante, Simon Vouet fonda l'école de peinture française, quelques années plus tard, le Dominicain, le Guide, Lanfranc et l'Albane jouissaient d'une grande réputation. En 1632, Jean Toutin réussit à faire de belles peintures sur émail, et Giles Gobelin trouve le secret de teindre en écarlate. Les premières séances de l'Académie française datent de 1635. l'année suivante, Corneille donna sa pièce du *Cid*; l'influence de ce grand écrivain doit être signalée, ses pièces, qui plaisent médiocrement au vulgaire, parce qu'elles sont remplies d'inégalités dans le style, séduisent et entraînent par l'élévation de la pensée tous les hommes de quelque valeur. En 1646, commence, à bien dire, ce que l'on appelle le siècle de Louis XIV. L'opéra est introduit en France par le cardinal de Mazarin; Corneille publie de nouveaux chefs d'œuvre; le Poussin dans la peinture, Girardau dans la sculpture et Mansard comme architecte, acquièrent de la célébrité. En 1650, Keller perfectionne l'art de mouler en bronze. — L'Italie soutenait toujours sa grande réputation dans les arts, Daniel de Volterre venait de peindre sa magnifique descente de

croix, l'école florentine continuait à être célèbre; Bernini était très-connu comme architecte, aussi Louis XIV créa-t-il à Rome l'école française de peinture (1565). Deux ans plus tard il créait la manufacture des Gobelins. L'académie royale de musique date de 1669. — En 1675, Perrault dessina la façade du Louvre. En 1686, le bénédictin Mabilon déposa à la bibliothèque royale plus de trois mille volumes, apportés d'Italie. En 1687, le château de Versailles est achevé, c'est alors que Le Nôtre se fait connaître par sa spécialité dans l'art de dessiner les jardins. En 1698, Pierre-le Grand voyage en Europe pour son instruction. Ils n'ont point été non plus sans influence tous ces hommes du siècle de Louis XIV que nous n'avons pas encore cités : leur nombre dépasse une centaine. Leurs noms se trouvent dans tous les ouvrages historiques.

DIX-HUITIÈME SIÉCLE.

La pensée socialiste avait suivi deux routes au 17^{me} siècle, d'un côté, par Thomas Morus, elle avait formulé les désordres sociaux et les moyens d'y apporter remède en proposant une nouvelle organisation des sociétés. La plus part des savants et des philosophes avaient suivi l'autre route. Dans le 18^{me} siècle, ces deux voies de l'esprit humain se rapprochent, sans cependant se confondre encore comme de nos jours. Tout d'abord c'est Morelly qui faisant accomplir un progrès à la pensée de l'exploitation sociétaire des républiques, trace le programme de la commune nouvelle Il y a loin de son étude à la commune sociétaire, telle que nous la concevons aujourd'hui, mais il faut cependant lui rendre cette justice, qu'il avait eu conscience nette de la solidarité qui relie entre eux tous les faits humains Il a écrit deux ouvrages qui nous sont connus, l'un *le Naufrage des Iles flottantes*, c'est un livre médiocre de style, mauvais de forme, dans lequel nagent, comme perdues au milieu des pages,

quelques bonnes idées. Il se termine en quelque sorte par cette pensée qui en est le résumé :

Le monde est la patrie de l'humanité, les biens de la nature doivent être communs à tous les hommes qui se partageraient en groupes de familles pour en tirer le meilleur parti possible.

Son second écrit, *le Code de la Nature*, longtemps attribué à Diderot, est bien supérieur au roman philosophique dont nous venons de parler. On peut le résumer ainsi :

Les moralistes anciens et modernes auraient dû se proposer ce problème : trouver une position dans laquelle il soit presque impossible que l'homme soit méchant ou dépravé. Alors, ils eussent vu que l'on peut tirer bon parti des passions qui actuellement nous conduisent au mal, que la nature a fait ce qu'il fallait pour nous préparer à la vie sociale, que l'homme n'a ni idées ni penchants innés (cette seconde assertion est une erreur), que nos besoins sont la source des attractions morales et du développement de la raison.

La sociabilité, dit il ensuite, réclame 1° la substitution de la propriété sociale à la propriété individuelle ; 2° des produits dépassant nos besoins ; 3° l'égalité de droits et de conditions, le travail commun, la variété dans les occupations ; 4° des fonctions selon l'âge, la force et le talent ; 5° l'intelligence des avantages de la mutualité.

Morelly ne reconnait qu'un vice dans la société, c'est l'individualisme, mais il pense qu'une bonne éducation pourrait conduire les hommes au bonheur. La plupart des législateurs, en rompant les liens de la sociabilité, ont occasionné ou entretenu les suites fâcheuses de cette rupture. Il ne regarde point la paresse comme un vice inhérant à l'homme, elle est la suite de l'oisiveté et des préjugés ; les riches eux-mêmes ont besoin d'une activité en rapport avec leurs penchants. Il apprécie ensuite à sa manière les institutions des anciens puis le christianisme et l'islamisme, mais il était loin de les avoir suffisamment

étudiés ; c'est tout autre chose lorsqu'il émet cette opinion qu'il n'y a point de hasard dans l'ordre moral, lorsqu'il affirme que les incertitudes et les irrégularités, ne peuvent cadrer avec le plan de la nature, que sa marche est constante, et qu'un peuple, gouverné par des lois physiologiques, vivrait comme une véritable famille au sein de la plus heureuse démocratie. Alors il est complètement dans le vrai, mais il ne s'arrête pas là, il va plus loin, il admet une grande analogie entre l'ordre physique et l'ordre moral, il va même jusqu'à nommer gravitation la loi générale qui lie et entraîne tous les êtres moraux, rachetant ainsi par de grandes aspirations les imperfections de son livre. Alors l'on ne connaissait pas la différence qui sépare la gravitation des affinités, l'on ne connaissait rien ou bien peu de chose de la polarité, il était donc naturel qu'il commit cette faute, qu'après lui Saint Simon et Fourier devaient répéter, de regarder l'attraction comme la seule grande loi de la Providence, tandis qu'elle n'est qu'une des trois lois, dont la Providence, qui est la cause première, l'énigme à deviner, le grand inconnu à étudier, se sert sans cesse pour arriver à ses fins.

Morelly ne saurait démontrer la loi des transformations, mais il en a le pressentiment. Il consacre tout un chapitre à développer ce thème que tout dans l'univers, soit au physique, soit au moral, se perfectionne par gradation. Après avoir étudié le mal moral, après avoir cherché à établir que la propriété individuelle est la source de toutes nos misères, ce qui est beaucoup trop absolu, il arrive à cette conclusion : la suprême sagesse ne saurait punir, elle perfectionne ou anéantit. Il était impossible de toucher à pareille question sans faire de la théologie. Morelly s'occupe donc d'examiner comment chez l'homme se forme, se développe et se perfectionne l'idée de la divinité. Selon lui, cette idée naît de nos réflexions sur les sentiments naturels ; le spectacle de l'univers la grandit. En poursuivant cette étude, il est

conduit naturellement à proposer un modèle de législation conforme à la volonté de la providence. Voici l'esprit de ce code de la nature.

La propriété individuelle est supprimée, excepté pour les objets d'un usage personnel. Tout citoyen devient un fonctionnaire public, entretenu par l'état, contribuant, selon son âge, son talent et ses forces à l'utilité générale.

Toute nation sera dénombrée et divisée par familles, tribus et cités, au besoin par provinces. Le nombre 10 et ses multiples seront les formes de toute division civile des choses et des personnes. — Rien ne se vendra ni ne s'échangera, mais tout se donnera selon les besoins des demandeurs.

Chaque cité, a une grande place de figure régulière, autour de laquelle se trouveront des habitations belles, salubres, régulières aussi. Chacune aura sa maison de vieillards invalides, son infirmerie, ses écuries pour le bétail, ses ateliers divers pour l'agriculture et l'industrie. —Chaque famille aura son logement spécial, et les réunions de familles ou tribus logeront dans le même quartier.

Inutile de redire ici le reste de ce livre avec quelque détail. Morelly veut tout ce qui peut garantir les bonnes mœurs, mais il ne comprend pas qu'une éducation complémentaire doive dans la plupart des cas, remplacer la répression. Son œuvre renferme d'excellents germes ; elle était ce qu'elle pouvait être alors. Evidemment St-Simon et Fourier en ont largement profité.

Mably vient après Morelly ; Paul Rochery a réuni en 1849, en un volume très intéressant, les théories socialistes de cet auteur, qui était un grand écrivain. Malheureusement, il manquait de ces connaissances physiologiques, sans lesquelles il est impossible d'arriver au juste et au vrai, aussi très fréquemment ne fait-il autre chose que divaguer ou déclamer avec éloquence contre les désordres sociaux, sans trouver leur véritable remède.

Pour les esprits superficiels, trois hommes éminents remplissent le 18me siècle, ce sont : Montesquieu, Voltaire et Rousseau, mais ceux qui attachent moins d'importance aux têtes de colonnes et qui ne se bornent pas à regarder l'étiquette d'un sac pour en juger le contenu, ceux là demandent à la religion, à l'industrie, à la science, aux arts du 18me siècle, ce qu'ils ont fait, seul moyen d'apprécier sainement le rôle de cette époque de transition.

Le XVIIIme siècle commence en religion par la persécution des protestants et se termine par la réaction du philosophisme, contre un clergé qui, depuis quatorze cents ans, avait oublié sa mission. Entre ces deux persécutions, que l'esprit de liberté condamne, nous trouvons: la suite des disputes des jansénistes et des molinistes (1702), la persécution des religieuses de Port-Royal (1706), l'épidémie d'extase des protestants des Cévennes, qui a duré plusieurs années ; la persécution du cardinal de Bouillon pour cause de quiétisme (1710) ; la persécution des jansénistes en 1715, dont beaucoup sont jetés dans les prisons par ordre du jésuite Letellier. Mais l'édit contre les protestants de 1724 devait rappeler par ses violences les plus grandes persécutions du moyen-âge, aussi causa-t-il de nombreuses émigrations. En 1727, mourut le diacre Pâris qui devint l'occasion d'une nouvelle épidémie d'extase. En 1740, Swedenborg, après avoir publié des ouvrages sur les sciences physiques, devient extatique, arrive à croire qu'il a été transporté dans le monde spirituel et céleste, et que Dieu le charge de rétablir l'église chrétienne. Cet illuminé est devenu le fondateur d'une secte célèbre, pleine de tolérance et de religion vraie, dont Edouard Richer, de Nantes, à fait connaître les doctrines en 1830, dans un ouvrage intitulé : la *Nouvelle Jérusalem*. En 1761, le clergé de France s'oppose, dans son intérêt privé, à l'établissement d'un impôt territorial. Vers la même époque, se forme dans l'Arabie la secte schismatique mahométane

des wahabites. Pendant une période de plus de trente années, le clergé et les parlements se font la guerre pour des refus de sacrements dont la bulle *unigenitus* était l'occasion. En 1759, les jésuites sont expulsés du portugal et en 1760, les juges-consuls de Paris les condamnent à payer les dettes contractées en leur nom par le père Lavallette, leur procureur-général à Lamartinique. En 1762, Jean Calas, accusé d'avoir assassiné un de ses fils qui voulait se faire catholique est exécuté à Toulouse.

En 1767, les jésuites sont expulsés, non sans de graves motifs, de France, d'Espagne et du royaume de Naples. Leur société est supprimée en 1773 par le pape Clément XIV. L'année suivante Louis XVI rend aux protestants les droits civils En 1775, les prêtres catholiques du Canada refusent la communion aux américains qui combattent pour l'indépendance de leur pays. L'année suivante les écrivains persécutés pour avoir écrit contre le catholicisme, obtiennent de rentrer en France. En 1781 l'inquisition brulait encore, pour cause de sorcellerie. Une femme accusée à Séville, d'avoir eu commerce avec le diable, fut ainsi juridiquement assassinée par son ordre. En 1783. Georges Withfield fonde la secte des méthodistes. En 1787, le grand inquisiteur de Rome est pendu par le peuple ; l'année suivante les notables de France refusent d'accorder les droits civils aux différentes sectes chrétiennes. L'année 1788, voit apparaître les théophilantropes. En 1789, les dimes, le casuel, les dispenses de Rome, les annates et la pluralité des bénéfices sont supprimés en France, les juifs sont mis sous la sauve garde de la loi, le sequestre est posé sur l'argenterie des églises. Le 2 novembre l'assemblée nationale française déclare les biens de l'église propriété de l'état et se charge de pourvoir aux besoins du clergé. Le 13 février 1790, l'assemblée nationale, casse les vœux monastiques et les défend à l'un et à l'autre sexe. Le 12 juillet, la constitution civile du clergé place un évêque dans chaque département, divise le royaume en

dix arrondissements, confiés à autant d'archevêques, et restitue au peuple le droit de nommer ses curés et évêques. Le 4 janvier 1791, la France ordonne aux prêtres catholiques de prêter serment aux constitutions de l'état, mais la plupart se cachent ou émigrent à l'étranger. Le 7 mai 1791, l'assemblée nationale proclame la liberté des cultes. Viennent ensuite les guerres civiles auxquelles le clergé prend une grande part dans l'ouest de la France. Voilà pour les faits de l'ordre religieux, remarquons avant de passer outre, que les protestants persécutés en France, au commencement du siècle ne demandaient pas mieux que d'obéir aux lois, tandis qu'à la fin du siècle les prêtres catholiques étaient réellement rebelles aux institutions du pays.

Dans le siècle précédent, les littérateurs les plus distingués, réunis à quelques uns des personnages les plus éminents de la noblesse, formaient une école pratique d'épicuréisme qui donnait le ton à la fashion de Paris. Chaulieu, le prieur de Vendôme, M^me^ de Bouillon, le marquis de Lafare, Jean-Baptiste Rousseau, Campistron, Lafosse, Palapra, le baron de Breteuil, le président de Mesmes, le président Ferrant, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, le duc de Lafeuillade, Reigner et beaucoup d'autres remplacèrent dans ces réunions les célébrités du siècle précédent, l'on y faisait beaucoup d'esprit, l'on y causait très-agréablement de toutes choses, et l'on n'y professait d'aversion que pour l'absolutisme, et surtout pour l'absolutisme religieux.

L'école d'épicuréisme du temple, exerçait trop d'influence pour ne pas être imitée, il s'en forma deux autres, l'une dite de Sceaux, la seconde du Caveau; la première plus aristocratique que celle du Temple, était fréquentée par le cardinal de Polignac, M. de Saint-Aulaire, l'abbé Génet, Voltaire, Fontenelle, Lamotte, plusieurs académiciens, d'autres beaux esprits et des femmes à la mode. La société du Caveau réunissait la démocratie littéraire, on y trouvait les Crébillon, Gresset, Piron, Gentil-Ber-

nard, le comédien Lanoue, Saurin, le chansonnier Gallet, et beaucoup d'autres, mais elle ne subsista guère qu'une dixaine d'années.

A la même époque, l'Angleterre avait ses libres penseurs, et l'écossais Thomas Burnet y développait son système cosmogonique, basé sur cette supposition, que l'axe de la terre aurait été primitivement parallèle à celui du soleil, et qu'il se serait plus tard brusquement incliné par rapport à sa position primitive. — Leibnitz, fortement imprégné de Pythagore et de Platon, aussi profond dans l'étude de l'histoire que dans celle des sciences, devenait de son côté le chef d'un grand enseignement, où l'Europe entière a puisé. Méthaphysicien très habile, il n'est pas une idée sur laquelle il n'ait émis des vues neuves, il est le premier qui ait dit que Dieu, de qui tout dépend, et ce qui existe, et ce qui est possible, a dû faire avec la plus grande économie, ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait. Il avait conçu le projet d'une langue philosophique qui aurait réuni tous les peuples dans une grande unité. Boerhaave, médecin célèbre, professait dans le même temps que les lois qui gouvernent le monde inorganique, gouvernent aussi le monde animé. Prédécesseur de Saint Simon et de son école, il voulait expliquer la circulation par les lois de l'hydraulique ; le mouvement musculaire, la digestion et les autres fonctions de la vie, ne pouvaient qu'être le produit des grandes puissances de la nature. 140 ans plus tard, c'est-à dire en 1850, il eut partagé toutes les opinions des physiologistes modernes.

L'éclectisme fut restauré en 1715 par Thomasius de Leipsick ; l'année suivante, Stahl publia un traité de l'autocratie de l'âme sur le corps, dans le but de prouver que la nature vivante n'est pas asservie aux lois de la physique. — En 1737, Fréret, homme très savant, était persuadé avec Irénée que Jésus avait plus de 50 ans quand il est mort sur la croix, il enseignait conformément au targum des juifs que Jésus était né du

temps du roi Jannée, fils d'Hircan ; il prétendait aussi que les évangiles n'ont été écrits que plus de 40 ans après la mort de Jésus-Christ. Il se rendait compte de la pluralité des évangiles de cette manière: tous, disait il, ont été faits dans des langues étrangères et dans des villes très éloignées de Jérusalem, telles que Corinthe, Ephèse, Alexandrie, Théssalonique. Dans ces villes, se trouvaient des esséniens, des disciples de Jean, des juifs de diverses sectes et des nazaréens. Chaque société voulut avoir le sien. Il ajoutait que les quatre évangiles canoniques on dû être écrits les derniers, les premiers pères de l'église ne les ayant pas cités. Il affirmait que Justin est le premier qui cite expressément nos évangiles, cent ans après l'ère vulgaire. Après avoir combattu ce qu'il appelle les fraudes pieuses du pape Gélase, il concluait à l'adoration d'un seul Dieu à l'indulgence et à la tolérance. Passant en revue tous les crimes commis au nom du christianisme, les massacres juridiques de l'inquisition, les schismes et les guerres de pape contre pape, d'évêque contre évêque, les empoisonnements, les assassinats, les rapines des Jean XI, Jean XII, Jean XVIII, Boniface VIII, Alexandre VI, et toutes ces persécutions qui ont duré 14000 ans; il soutenait que tout cela n'eut pas eu lieu, si réellement Dieu fait homme était mort en Palestine pour bannir le péché de la terre. — En 1743, l'abbé de Saint-Pierre, publia son projet de paix universelle. Vauvenargue (le marquis de) a publié vers la même époque, sous le titre d'*Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*, un livre très bon pour son temps. Vers 1750 de la Métrie, de Saint-Malo, élève de Boerhave, fit l'histoire naturelle de l'âme, en montrant ses rapports intimes avec le corps. Il a publié depuis quelques livres où l'on trouve beaucoup d'esprit et de paradoxes. — Il faut reporter à 1759 la publication de l'encyclopédie dont d'Alembert écrivit le discours préliminaire. — Que dirons-nous de Diderot? Combien n'a-t-il pas erré ; mais que de bonnes, que d'excellentes choses dans tous ses

écrits ; ses lettres sur les aveugles et les sourds et muets sont excessivement remarquables, et cependant elles lui coutèrent la liberté Nous ne passerons pas en revue ses divers ouvrages, il nous suffit de rappeler, qu'avec des mœurs pures, il est allé aussi loin que Fourier dans sa manière de comprendre la liberté des amours. — Nous laisserons de côté bon nombre d'ouvrages secondaires, mais nous rappellerons que de 1760 à 1780, parurent en France d'importants écrits économiques, Quesnai, Gournai, Turgot, Raynal, se distinguèrent dans cette direction.

Nous ne citerons, que pour mémoire, le marquis d'Argent et d'Holbach ; quand à Helvétius, il reconnut dès cette époque que l'homme est guidé par ses attractions, en d'autres termes qu'il obéit à ses intérêts, et il arriva sur la voie de cette grande vérité, que la physiologie sociale doit avoir pour but de combiner l'intérêt général avec les intérêts particuliers. Sans doute, il n'a pas compris cette question comme nous la comprenons actuellement, parce que la science n'était pas encore assez avancée ; mais n'était-ce pas beaucoup, que d'avoir fait sentir ce que c'est que l'égoïsme bien entendu.

Le fameux Buffon, Condillac le frère de Mably, le physionomiste Lavater, Francklin, Kant, Adam Smith, le créateur de l'économie politique, Dupont de Nemours, Cabanis, voilà quelques uns des principaux philosophes qui ont précédé la révolution française.

Il nous reste à dire maintenant les immenses progrès des arts et des sciences dans le XVIII[e] siècle.— Neuwton perfectionne le télescope et donne au thermomètre ses deux points fixes. Halley, fait une carte de la déclinaison de l'aimant. Quelques physiciens pensent que la forme primitive des molécules pourrait correspondre à celle des cristaux. Leibnitz fonde les académies des sciences de Vienne et de Berlin. Le portuguais Jean Péreira, vient à Paris enseigner les sourds et muets. Le tzar Pierre bâtit Saint-Pétersbourg, ouvre les mines de Sibérie et

s'occupe de faire communiquer ensemble, la Caspienne, la Baltique et la mer Noire. L'on déblaie les ruines d'Herculanum. Rameau réforme la musique. Tels sont les progrès des dix premières années. — La publication du voyage de Chardin, l'introduction à Constantinople de l'inoculation de la petite vérole, pratiquée de tout temps en Circassie, la création de nombreuses académies, la formation de nombreuses compagnies de commerce, la guerre des musiques italiennes et françaises, les grandes et malheureuses conceptions financières de Laws de Lauriston, la première publication des lettres édifiantes, le début de Voltaire dans la carrière théâtrale, l'invention de la machine de Lombe pour la filature de la soie, la première figure exacte de la terre (par Jacques Cassini), le discrédit d'un grand nombre de banques, l'introduction du Cafier aux Antilles, les découvertes astronomiques de Bradley, l'étude des antiquités étrangères, le commencement des travaux du canal de Picardie remplissent les vingt années suivantes.

En 1732, Paris voit créer son académie de chirurgie. Les savants français s'occupent alors de déterminer géométriquement la figure de la terre. Maupertuis, Camus, Clairault et Lemonnier se rendirent en 1735 dans le nord; Lacondamine, Bouguer, Godin et Jussieu étaient partis déjà trois ans auparavant pour l'Amérique du sud. En 1736, l'on se plaint beaucoup des abus de la compagnie française des Indes. L'année suivante, Vaucanson commence sa réputation comme mécanicien. En 1739, Buffon prend la direction du jardin des plantes, l'audace de son génie a singulièrement contribué au progrès de cette philosophie dont notre siècle s'est fait plus tard l'interprète. La première exposition de peinture et de sculpture dans les salles du Louvre date de 1740, ainsi que la découverte du platine. En 1742, Lieberkuhn invente le microscope solaire; quatre ans plus tard la découverte de la bouteille de Leyde fait faire de nouveaux progrès à l'étude de l'électricité. L'année suivante Euler

imagine les lunettes acromatiques. En 1748 l'on découvre en Suède le sulfure d'antimoine, appelé régule. L'année suivante Buffon publie son histoire naturelle et Poivre naturalise à l'île de France le poivrier, le canelier et plusieurs autres arbres. En 1750, la chimie, par la découverte des gaz, se prépare à d'immenses progrès et l'on perfectionne en Angleterre l'impression des tissus. L'organisation de l'administration des ponts et chaussées, date en France de 1751, ainsi que la fondation de l'école militaire, créée en faveur des fils de nobles. En 1755, le français Gallien propose de remplir un grand ballon d'un air plus léger que l'air atmosphérique. Venel de Montpellier invente les eaux minérales factices. Cassini, Camus et Montigny sont chargés de la confection d'une grande carte de France, Helvétius invente les soupes économiques. Les belles études physiologiques de Haller datent de l'année suivante. Franklin invente les paratonnerres en 1757. Il faut rapporter aussi à la même date la fabrication des toiles dites de Jouy.

En 1760, les mérinos d'Espagne sont introduits en Allemagne et en France, et l'on s'occupe de sociétés d'agriculture, à Paris, dans la Bretagne, la Touraine, le Lyonnais, l'Auvergne et quelques autres provinces. L'établissement d'une école vétérinaire d'économie rurale, a Lyon, par Bourgelat, date de 1762. Quatre ans plus tard Bourgelat créait une école semblable à Alfort, près Charenton. Nos lecteurs remarqueront que le nombre des créations utiles a beaucoup augmenté depuis le milieu du siècle. C'est ainsi que l'école gratuite de dessin de la ville de Paris date encore du même temps. La caisse d'escompte y est établie en 1767 En 1769, Paris subit de grand s améliorations. Ses reverbères datent de 1770 ; cette ville, n'avait auparavant la nuit que des lanternes. La même année, Lavoisier devient le créateur de la chimie moderne, par ses belles expériences sur l'air et sur l'eau. Inutile de dire la vive impression qu'elles produisirent. En 1772, l'Anglais Knight

invente la fabrication des aimants artificiels. Les études de Guyton-Morveau sur le chlore, que l'on appelait alors acide muriatique oxigéné, datent de 1773. Buret de Longchamp énumère, ainsi qu'il suit, les monuments du règne de Louis XV :

Le Panthéon, Saint-Sulpice, les écoles Militaire, de Médecine et de Droit, le Champ-de Mars, 7,2008 mètres de Boulevards, les premiers bâtiments du Jardin-des-Plantes, le collège de France, l'hôtel des Monaies, la place Louis XV, la halle au Blé, le pont de Neuilly et son avenue, la fontaine de Grenelle, le Garde Meuble, la manufacture de Sèvres, la Savonnerie, 6,000 mètres du grand égoût — Le système des plantes de Linné, date de 1775, ainsi que l'ouverture du cabinet d'Histoire-Naturelle de Madrid, dirigé par le marquis Davila. L'année suivante, Cavendish publia une belle étude sur le gaz hydrogène, l'abbé de l'Epée organisa l'école des sourds muets, et Turgot rétablit la caisse d'escompte qui avait été supprimée. En 1777, Pigalle construit le mausolée du Maréchal de Saxe ; Paris voit établir le Mont-de-Piété ; les communautés d'arts et métiers sont supprimées et rétablies, et l'on découvre la nature du diamant. En 1779 le physicien Blanchard promet de faire un bateau volant. Nous voici à 1780, et jusqu'à la fin du siècle la science et les arts, par d'incessants progrès, préparent l'époque actuelle. Werner classifie les roches, le frère Côme invente la taille suspubiènne et le lithôtome, Nivers les fourneaux économiques, Didot le papier vélin. L'année suivante, Herchel découvre Uranus ; on accorde à chaque malade de l'Hôtel-Dieu de Paris un lit séparé ; les salles sont classées par genres de maladies ; Margraff découvre le suc de betterave, Bailly publie son histoire de l'astronomie. En 1782, Mongolfier fait le premier ballon. Olbers découvre de nouvelles planètes, Samuel Tayler imagine la sténographie. En 1783 le marquis de Jouffroy veut employer la vapeur à la navigation. Bertholon étudie l'électricité des végétaux et des animaux. Volnay part

pour son voyage en Orient. En 1784, Faujas de Saint-Fond publie la minéralogie des volcans, et Mesmer retrouve le magnétisme animal. En 1785 l'on découvre les mines de charbon du mont Cénis. Argand et Quinquet imaginent les lampes à doubles courants d'air. En 1786 la France construit le port de Cherbourg, l'Angleterre établit une caisse d'amortissement. Hauy, crée l'éducation des enfants aveugles, Louis XVI établit la ferme expérimentale de Rambouillet et Leorier (de Lille) fait du papier avec des végétaux. En 1787 l'on s'occupe du canal de l'Ourcq, Lyon emploie 15,000 métiers, la classification minéralogique fait des progrès, Bertholet applique le chlore au blanchissement, la nomenclature chimique est inventée, et Saussure fait un voyage scientifique au sommet du Mont-Blanc. En 1788 Barthelemy fait connaître à l'Europe l'ancienne Grèce par la publication de son voyage d'Anacharsis. Lacépède continue l'histoire naturelle de Buffon. — Une société Anglaise se forme pour fournir aux frais d'une étude géographique de l'Afrique. En 1789 Monge, Guiton de Morveau, Lavoisier et Bertholet fondent les annales de chimie ; Cette science et la minéralogie font de nouveaux progrès, et Jussieu publie sa classification des plantes en familles naturelles.

Tels sont les principaux faits qui ont précédé cette glorieuse époque où la France s'élevant au rôle d'initiatrice et devenant le cerveau du monde, a pris la direction des affaires de l'humanité.

RÉVÉLATION FRANÇAISE.

Depuis plusieurs siècles, les progrès de la science, les innovations de l'industrie, l'adoucissement des mœurs

et surtout le développement de la raison humaine marchaient d'un pas rapide et faisaient prévoir en France une grande révolution sociale, commotion violente qui dessinerait le monde moral de l'avenir, et formerait la société des âges futurs, tout comme le soulèvement des Alpes, a donné à notre Europe la configuration qu'elle possède encore, en creusant le bassin des mers, en déchirant les continents et surtout en faisant émerger des terres fertiles que l'âge précédent couvrait de ses eaux lacustres ou marines. Dans cette manifestation phénoménale de la vie sociale, qui a commencé dès avant 89 et qui ne finira point d'ici 30 années; manifestation que nous considérons comme le passage de la vie embryologique de l'humanité à sa vie réelle, comme l'accouchement, comme la terminaison de cette période de gestation dans laquelle le placenta terrestre a porté des hommes qui n'avaient nulle conscience de leur solidarité, nulle connaissance de la vie humanitaire dont chaque jour nous rapproche davantage; il n'y a rien qui ressemble complètement aux révélations du passé. La science, l'art et le socialisme nouveau ne se personnifient point dans un seul homme, mais dans une masse d'hommes éminents qui tous à leur manière, avec des tendances plus ou moins scientifiques, interprètent la Providence ou protestent anarchiquement au nom de leurs souffrances contre la doctrine qui les gouverne. La France entière devient un volcan. A la lueur de ce terrible Vésuve, le vieux monde illuminé se trouve saisi d'effroi. Amené par Moïse au pied du Sinaï, le peuple d'Israël recevait en tremblant le décalogue; c'est ainsi que la société profondément émue du spectacle qu'elle a sous les yeux, s'incline dans sa frayeur, et pour que rien ne manque à la métaphore, cette montagne ignivome qui terrifie le monde social, c'est au sein même de la convention qu'elle existe.

Il y a dans les réunions nombreuses une, sorte de magnétisme des intelligences qui les élève jusqu'à une nature

idéale ; de même au sein des orages révolutionnaires, les puissantes excitations des masses électrisent tous les esprits ; et dans cette fièvre de l'âme universelle, tant d'hommes dépassent leur nature habituelle, tant d'hommes participent à la grande communion des intelligences et des cœurs, que ce serait à désespérer l'historien s'il fallait les mettre en saillie ou simplement même les énumérer. Arts, sciences, religion, socialisme, tout s'empreint de la couleur dominante et paraît sous un jour nouveau pour le vulgaire. Ce jour c'est celui de la révélation qui s'effectue ; alors, les yeux voient ce qu'ils n'avaient pas vu, les oreilles comprennent un langage que la veille elles n'entendaient pas encore ; les langues se délient, et véritable Pentecôte, un souffle émané de Dieu même embrâse tous les hommes pour les conduire visiblement à travers les temps et les choses, à la grande unité de la famille humaine, but évident de ces mille attractions qui de toutes parts et en tous lieux nous sollicitent même à notre insu. C'est ainsi qu'il en a été pour la France de cette grande initiation, qui sous mille formes diverses, a révélé l'avenir. Les sciences les plus positives elles mêmes, profondément influencées par l'œuvre encyclopédique de la révolution, se sont faites ses auxiliaires. Est ce le hasard, est ce la providence qui a dit à Laplace, à Lavoisier, à Lamarck, à Geoffroy Saint-Hilaire, à Gall, à Bichat, à Broussais, à Bertrand et à toute cette pléïade d'hommes éminents qui les entouraient : il faut à la société nouvelle une science nouvelle qui serve de base à ses conquêtes, pour qu'elle s'approprie le globe, pour qu'elle y fasse régner quelque chose de cette merveilleuse harmonie que nous admirons dans les cieux et dans l'organisation des êtres. L'humanité a besoin de savoir comment s'exprime la volonté divine et par quelles lois invariables elle conduit les choses à leur destinée. Si l'homme individuel a ses extases, pourquoi donc l'homme général n'aurait-il pas aussi les siennes. Pourquoi dans cette grande exaltation des pensées que l'on appelle

révolution, toutes les forces de l'intelligence humaine ne participeraient-elles pas à l'entraînement commun ?

C'est au sein des luttes intellectuelles, des agitations populaires, au bruit du forum, au milieu même de la capitale et presque en présence de ces quatorze armées que la première république lançait à la frontière, qu'a été conçue la science nouvelle ; que l'astronomie, la chimie, la zoologie et la physiologie se sont révélées au bruit du canon et à la lueur des torches. La science s'est évolvée pendant la lutte ; elle s'est mêlée à la bataille des partis, elle a pris fait et cause pour la révolution. A quoi bon la mécanique céleste de Laplace et son système du monde s'il ne devait arriver à cette conclusion : *l'ordre social doit reposer uniquement sur la connaissance de nos vrais rapports avec la nature ;* VÉRITÉ, JUSTICE, *voilà ses lois immuables.*

A quoi bon la création de la chimie par Lavoisier, si la science des arts industriels devait être défendue, proscrite même dans les ateliers par de puissantes corporations, et si elle ne devait nous conduire un jour à la gratuité presqu'absolue de la force mécanique, du chauffage et de la lumière, à une grande réduction de frais dans la préparation du fer, du cuivre, du platine, de l'or, de l'argent et des autres métaux utiles par la découverte de nouveaux procédés, et par l'application de nos connaissances en électro chimie. A quoi bon les découvertes des Lamarck, des Geoffroy Saint-Hilaire, des Gall, des Bichat, des Broussais et de leurs continuateurs, si la société ne devait être réorganisée de manière à en tirer parti pour la réforme de ses constitutions, de son éducation, de son système pénitentiaire et des mille institutions qu'elle renferme dans son sein.

La physiologie moderne que nous avons résumée dans les deux premières parties de cet ouvrage, a fait son œuvre et l'a faite bonne et sérieuse. Le grand mérite de saint Simon ça été de comprendre de prime abord que si les peuples dans leur enfance se laissent bercer par la

poésie, que si plus tard dans leur adolescence ils acceptent à défaut de mieux les utopies de la métaphysique, leur virilité réclame partout la substitution de la physiologie, à toutes ces connaissances qui portent le nom de théologie, de philosophie, de morale même et de législation, et qui sont si incomplètes, souvent si erronées dans nos enseignements officiels.

Nous dirons plus tard sa valeur et les services qu'il a rendus à la société, mais nous devons suivre l'ordre logique. Laissant à d'autres le soin de narrer les événements, nous nous bornerons à faire connaître la pensée de ceux qui ont été les résumés vivants de leurs concitoyens, les chefs de colonne, de ceux dont les actes ou les écrits auront quelqu'influence sur les croyances des peuples et les destinées futures de l'humanité. Il ne s'agit pas dans ce livre du drame social de l'Europe moderne, mais de l'étude de l'évolution des croyances et des faits sociaux.

Voilà pourquoi nous allons examiner successivement les doctrines nouvelles et leurs transformations, dans le marquis de Condorcet, Robespierre, Saint-Simon, les Saint-Simoniens, Pierre Leroux, Fourier, les Fouriéristes, Cabet, Louis Blanc et les autres socialistes de notre époque.

Ce n'est qu'après avoir analysé les écrits de ceux qui ont été ou qui sont encore les plus hautes personnifications des idées civilisatrices, que nous essayerons à notre tour de formuler et de résoudre le problème en nous laissant guider par les lois que nous avons exposées.

CONDORCET.

Ami de Voltaire, de Turgot et des encyclopédistes, Condorcet a été en France le lien vivant du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle. Imprégné des idées de d'Alembert et de

Diderot, dans la société intime desquels il avait vécu, il a continué leur œuvre avec cette virtualité puissante dont il était doué. A l'âge de 26 ans il entre de plein droit à l'académie des sciences, par suite de ses belles études comme mathématicien; bientôt il ajoute à ses titres celui de littérateur et de philosophe. Ses éloges historiques de Buffon, de d'Alembert, de Linné, de Franklin et de plusieurs autres hommes éminents en lui imposant l'obligation d'étudier toutes les branches des connaissances humaines, lui donnèrent aussi d'arriver à cette élévation qui permet seule de formuler nettement sur les faits sociaux, dans cette sphère élevée, où les petites passions des coteries et des partis ne sauraient avoir d'accès. Député de Paris à la législative, député de l'Aisne à la convention, il eut l'honneur en 1792 de présider cette héroïque assemblée. Enveloppé dans l'accusation portée contre les Girondins et décrété d'arrestation le 5 octobre 1793 il se cacha quelque temps et composa dans sa retraite, à l'âge de 51 ans, un testament politique sous le titre d'*Esquisse historique des Progrès de l'esprit humain*. Jetons un voile sur l'affreux malheur qui priva la patrie de ce sage, digne des temps antiques et bornons-nous à reproduire ici ses croyances.

L'histoire, nous dit-il, nous conduit à reconnaître que chaque jour fournit aux hommes de nouveaux moyens d'accélérer la marche des peuples vers un plus grand bonheur. Les faits et leurs déductions nous apprennent qu'il n'a été assigné aucun terme au perfectionnement des facultés humaines. La perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie. — Les progrès de cette perfectibilité désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe sur lequel nous a placés la nature. — Sans doute ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde, du moins tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers et que les lois générales de ce système ne produi-

ront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver et d'y déployer les mêmes facultés, d'y trouver les mêmes ressources.

L'histoire du progrès de l'esprit humain comprend neuf époques. Les trois premières pour lesquelles Condorcet, privé des documents que nous possédons aujourd'hui s'est montré très-faible, sont antérieures à la Grèce. Dans ces trois périodes il invente plutôt qu'il ne raconte la réunion des hommes en tribus et les autres progrès accomplis, jusqu'à l'invention de l'écriture. — La quatrième époque concerne les progrès de la Grèce jusqu'à la division des sciences. — La cinquième, le perfectionnement des études scientifiques jusqu'à leur décadence. La sixième va jusqu'au retour des sciences en Europe, c'est-à-dire jusqu'au temps des croisades. La septième nous conduit à l'invention de l'imprimerie. La huitième à Descartes qui inventa le doute philosophique, proclamant ainsi les droits sacrés de la raison. La neuvième nous amène à l'inauguration de cette république qu'il a si dignement servie et par laquelle il fut immolé.

Ne lui reprochons point d'avoir laissé de côté l'Inde, l'Arie, l'Egypte et Moïse. Caché quand il charpentait cette belle œuvre que nous avons appelée son testament, où donc eût il pu prendre les matériaux nécessaires à ses recherches, ceux-là surtout qui ne nous sont bien connus que depuis quelques années.

Placé au point de vue d'une forte sentimentalité religieuse, Reynaud le blâme de s'être exclusivement occupé du progrès des lumières. Nous exprimerions volontiers un autre regret, c'est de ne pas trouver dans ce livre, sur les transformations des classes laborieuses et sur les heureux développements de l'industrie toutes les considérations que l'on avait droit d'attendre d'un esprit aussi élevé. Toutefois s'il eut évité ces deux reproches, s'il eut su rendre justice à l'industrie, et faire comprendre son rôle nouveau sans sacrifier en rien la gloire de la philosophie, il n'eut

plus été Condorcet, mais Condorcet et Saint-Simon tout ensemble ; il eut réalisé en 1793 ce progrès dans l'intelligence des faits sociaux qui n'a été réellement acquis à la France et à l'Europe que dans les dernières années de la restauration et qui n'est devenu populaire que depuis 1848.

Sans conclure d'une manière aussi absolue que nous à la République universelle, Condorcet admet le perfectionnement de l'homme individuel, le progrès de l'égalité entre les citoyens d'une même patrie, et le progrès de l'égalité entre les peuples.

« Si l'homme peut prédire, dit-il, avec une assurance » presque entière les phénomènes dont il connait les lois; » si lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, » d'après l'expérience du passé, prévoir avec une grande » probabilité les événements de l'avenir, pourquoi regar- » derait-on comme une entreprise chimérique celle de » tracer, avec quelque vraisemblance, le tableau des » destinées futures de l'espèce humaine, d'après les » résultats de son histoire? Puisque des opinions formées » d'après l'expérience du passé sur des objets du même » ordre sont les seules règles de la conduite des hommes » les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe » d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu » qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à » celle qui peut naître du nombre, de la confiance et de » l'exactitude des observations? »

Sans s'expliquer d'une manière précise sur la communauté, sur l'égalité des salaires, et sur les questions soulevées par ce que l'on appelle depuis peu le *socialisme*, Condorcet vise à l'égalité sociale.

« Il est aisé, dit-il, de prouver que les fortunes tendent » naturellement à l'égalité, et que leur excessive dispro- » portion ne peut exister, ou doit promptement cesser, » si les lois civiles n'établissent pas de moyens factices » de les perpétuer et de les réunir ; si la liberté du com- » merce et de l'industrie fait disparaître l'avantage que

» toute loi prohibitive, tout droit fiscal donnent à la » richesse acquise ; si des impôts sur les conventions, » les restrictions mises à leur liberté, leur assujettis- » sements à des formalités gênantes, enfin l'incertitude » et les dépenses nécessaires pour en obtenir l'exécution, » n'arrêtent pas l'activité du pauvre et n'engloutissent » pas ses faibles capitaux ; si l'administration publique » n'ouvre point a quelques hommes des sources d'opu- » lence, fermées au reste des citoyens; si les préjugés et » l'esprit d'avarice propres à l'âge avancé ne président » point aux mariages, et enfin si par la simplicité des » mœurs et la sagesse des institutions, les richesses » ne sont plus des moyens de satisfaire la vanité ou » l'ambition. »

Partisan de l'égalité d'instruction, tout ce qu'il dit à ce sujet est bien peu de chose auprès de cette admirable formule, que nous trouvons dans son rapport à la Convention sur cette importante question, à savoir: *que toutes les institutions doivent avoir pour but l'amélioration physique, morale et intellectuelle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

Les opinions de Condorcet sur les droits des femmes sont celles que partagent aujourd'hui tous les esprits éclairés, il va même plus loin en ce qui les concerne, car il admet que par leur perfectionnement elles pourront arriver dans leur relations intimes de nourrices avec les enfants, à des découvertes importantes sur les moyens de hâter et de perfectionner les progrès de l'esprit humain.

Cette même pensée s'est retrouvée depuis chez les disciples de Saint-Simon ; Fourier l'a développée avec supériorité dans son *Séristère des Marmots*, et nous croyons l'avoir présentée sous une forme facilement exécutable dans notre dernier chapitre sous le nom de *Crèche-Modèle*. Toutefois Condorcet attribue aux nourrices une importance à laquelle tous les socialistes n'ont pas accordé la même valeur.

Sa démonstration des progrès nécessaires de l'homme

ne laisse rien à désirer, l'on est forcé de convenir après l'avoir lue, qu'il n'y a aucune proportion entre les moyens qui nous ont conduits où nous sommes, et toutes ces ressources des sciences, des arts et de l'industrie, dont l'avenir pourra disposer. Ses idées sur les sciences morales doivent surtout trouver place ici. Nos lecteurs, habitués à sentir partout l'action de la providence, comprendront ce qui manquait au philosophe de l'institut.

« Sommes nous parvenus, dit il, au point de donner » pour base à toutes les dispositions des lois, la justice » ou une utilité prouvée et reconnue, et non les vues » vagues et incertaines de prétendus avantages poli- » tiques? Avons nous fixé des règles précises pour choi- » sir avec assurance les combinaisons qui assurent le » mieux la conservation des droits naturels, qui lais- » sent à leur exercice la plus grande étendue, qui as- » surent davantage le repos et le bien être des individus, » la force et la prospérité des nations? — Le perfec- » tionnement des lois et des institutions publiques, suite » du progrès de ces sciences, n'a-t-il point pour effet » d'identifier l'intérêt commun de chaque homme avec » l'intérêt commun de tous? Le but de l'art social n'est- » il pas de détruire cette opposition apparente? Le pays » dont la constitution et les lois se rapprocheraient le » plus des vœux de la raison et de la nature, ne serait- » il pas celui ou la vertu sera la plus facile, où les ten- » tations de s'en écarter, seront les plus rares et les » plus faibles? Quelle est l'habitude vicieuse, l'usage » contraire à la bonne foi, quel est même le crime dont » on ne puisse montrer la cause première dans la lé- » gislation, dans les préjugés du pays où l'on observe » cet usage, cette habitude ou ce crime? Enfin le bien » être qui suit le progrès que font les arts utiles, en s'ap- » puyant sur une saine théorie ou celui d'une législation » juste qui se fonde sur les vérités des sciences politiques, » ne dispose t-il pas les hommes à l'humanité, à la bien- » faisance, à la justice! Les peuples plus éclairés, se

» ressaisissant du droit de disposer eux-mêmes de leur
« sang et de leur richesse, apprendront peu à peu à re-
» garder la guerre comme le fléau le plus funeste,
» comme le plus grand des crimes. Les peuples sauront
» qu'ils ne peuvent devenir conquérants sans perdre leur
» liberté ; que des confédérations perpétuelles sont le
» seul moyen de maintenir leur indépendance, qu'ils
» doivent chercher la sureté, et non pas la puissance.
» Peu à peu les préjugés commerciaux se dissiperont,
» un faux intérêt mercantile perdra l'affreux pouvoir
» d'ensanglanter la terre, et de ruiner les nations sous
» prétexte de les enrichir. Des institutions mieux com-
» binées que ces projets de paix perpétuelle qui ont con-
» solé l'âme de quelques philosophes, accéléreront les
» progrès de cette fraternité des nations; et les guerres
» entre les peuples, comme les assassinats, seront mis
» au nombre de ces atrocités extraordinaires qui humi-
» lient et révoltent la nature, et qui impriment un long
» opprobre sur le siècle ou le pays dont les annales en
» ont été souillées. »

Condorcet est le père intellectuel de Comte avec lequel il présente de nombreux rapports, aussi supprime-t-il le sentiment et la rêverie; nous admettons avec lui, que conduit par l'hygiène à une heureuse vieillesse, l'homme de l'avenir s'éteindra sans souffrances et sans chagrins, par suite de l'amoindrissement de toutes les facultés de son être, mais nous regrettons qu'il veuille supprimer toutes ces choses mystérieuses pour lesquelles nous avons des propensions innées. Homère, Hésiode, Orphée et tous les grands poètes contemplatifs de l'Asie, nous sont une preuve que l'on pourra, que l'on devra chercher à transformer l'amour de l'homme pour le surnaturel, mais sans jamais atteindre le positivisme absolu qui est contraire à notre nature. Les écrits de saint Augustin et l'*Imitation de Jésus Christ*, qui n'en est que l'application, nous seraient encore au besoin une preuve nouvelle de notre assertion, si toute la théologie de Jean

Reynaud, les études psycologiques et la renaissance dans l'humanité de Pierre Leroux, les enseignements d'Enfantin, et l'état aromal de Fourier ne nous étaient une nouvelle garantie de la persistance du sentiment qui a crée l'âme universelle, la métempsycose et la résurrection chrétienne. Transformons donc l'action du sentiment qui nous porte vers les inconnus de l'infini. Qu'elle devienne de plus en plus utile. Quand à ce sentiment lui-même, respectons le comme l'une des plus nobles fonctions de notre être, qu'il soit le précurseur de nos investigations socialistes et philosophiques, et tout sera dans l'ordre.

ROBESPIERRE.

Il y a deux Maximilien Robespierre; l'un, celui des contes populaires et de quelques historiens, homme de sang et de boue, ennemi de toute grandeur, de toute élévation de cœur et d'esprit, jaloux, haineux, sans talent réel et visant à la dictature; que l'on peut juger par les œuvres de ses accolytes et de ses proconçuls, tels que les Hébert et les Carier. L'autre, le Robespierre véritable, le Robespierre du *Moniteur* et des pièces authentiques, l'éloquent stoïcien dont la mort a été suivie d'une série de contre-révolutions qui ne se sont arrêtées un instant qu'en 1848, l'homme désintéressé qui ne possédait que *cinq francs* quand il est mort. — C'est en vain que la réaction a voulu le salir à tout jamais de sa bave empoisonnée. Chaque jour nous fait mieux connaître le grand homme qui flétrit les Hébert et les Chaumette, qui fit rappeler Carier pour le mettre en jugement, qui eut fondé en France la véritable République, si les Fouché, les Tallien, les Barras et tous ces thermidoriens corrompus qui l'ont condamné à mort, n'avaient redouté

le règne d'une ère nouvelle, et ne s'étaient opposés à sa venue par l'immolation du seul homme qui était assez fort à cette époque pour réaliser le juste et le vrai.

Laurent (de l'Ardèche), dans sa réfutation de Montgaillard, en 1828, a vulgarisé cette appréciation et fait justice de toutes les misérables calomnies répandues et publiées à profusion contre les montagnards. Son livre qui a paru sous la restauration est un plaidoyer calme, dicté par la plus stricte équité. Depuis lui, bien d'autres ont apporté des preuves nouvelles à l'appui du respect mérité que nos pères témoignaient aux malheureuses victimes du 9 thermidor.

L'histoire parlementaire de la Révolution française contient une foule de documents en faveur de Robespierre, et cette œuvre si consciencieuse de Buchez et Roux n'en renferme pas un seul qui lui soit défavorable.

Fils intellectuel des anciens et de Jean-Jacques, ce grand citoyen avait sur le gouvernement les idées les plus élevées; son projet d'éducation publique, sa déclaration des droits de l'homme, son discours sur les fêtss publiques et sur l'Être-Suprême, voilà les documents dans lesquels nous puiserons pour le faire connaître à nos concitoyens.

Son projet d'éducation est du 13 juillet 1793. Nous en reproduirons les articles généraux :

« Article premier — Tous les enfants seront élevés aux » dépens de la République, depuis l'âge de cinq ans à » douze ans pour les garçons, et depuis cinq ans jusqu'à » onze ans pour les petites filles. (Cet article est impra- » ticable dans nos campagnes, sans le rapprochement » des habitations.)

» 2. L'éducation nationale sera égale pour tous, tous » recevront même nourriture, mêmes vêtements, même » instruction, mêmes soins.

» 3. L'éducation nationale étant la dette de la Répu- » blique envers tous, tous les enfants ont droit de la » recevoir, et les parents ne pourront se soustraire à » l'obligation de les faire jouir de ses avantages.

» 4. L'objet de l'éducation nationale sera de fortifier » le corps des enfants, de le développer par des exercices » de gymnastique, de les accoutumer au travail des » mains, de les endurcir à toute espèce de fatigue, de » les plier au joug d'une discipline salutaire, de former » leur cœur et leur esprit par des instructions utiles, et » de leur donner les connaissances qui sont nécessaires » à tout citoyen, quelque soit sa profession. (Qu'a t on jamais dit de mieux?)

» 5. Lorsque les enfants seront parvenus au terme de » l'éducation nationale, ils seront remis entre les mains » de leurs parents ou tuteurs, et rendus aux travaux » des divers métiers et de l'agriculture, sauf les excep- » tions spécifiées ci après, en faveur de ceux qui annon- » ceraient des talents et des dispositions particulières.

» 6. Le dépôt des connaissances humaines et de tous » les beaux-arts, sera conservé et enrichi par les soins » de la République; leur étude sera enseignée publi- » quement et gratuitement par des maîtres salariés par » la nation. Leurs cours seront partagés en trois dégrés » d'instruction : les écoles publiques, les instituts, » les lycées.

» 7. Les enfants ne seront admis à ces cours qu'après » avoir parcouru celui de l'éducation nationale.

» Ils ne pourront être reçus avant l'âge de 12 ans aux » écoles publiques.

» Le cours d'étude y sera de quatre années; il sera » de cinq dans les instituts, et de quatre dans les » lycées.

» 8. Pour l'étude des belles-lettres, des sciences et » des beaux-arts, il en sera choisi un sur cinquante. » Les enfants qui auront été choisis, seront entretenus » aux frais de la République auprès des écoles publiques » pendant le cours d'étude de quatre ans.

» 9. Parmi ceux-ci, après qu'ils auront achevé ce » premier cours, il en sera choisi la moitié, c'est-à-dire » ceux dont les talents se seront développés davantage;

» ils seront également entretenus, aux dépens de la » République, auprès des instituts pendant les cinq » années du second cours d'étude.

» Enfin moitié des pensionnaires de la République, » qui auront parcouru avec plus de distinction le dégré » d'instruction des instituts sera choisie pour être entre- » tenue auprès du lycée, et y suivre le cours d'étude » pendant quatre années.

» 10. Le mode de ces élections sera déterminé » ci-après.

» 11. Ne pourront être admis à concourir ceux qui, » par leurs facultés personnelles, ou celles de leurs pa- » rents, seraient en état de suivre, sans les secours de » la République, ces trois dégrés d'instruction.

» 12. Le nombre et l'emplacement des écoles pu- » bliques, des instituts et des lycées, le nombre des » maîtres et le mode de l'instruction seront déterminés » ci-après. »

Nous trouvons dans l'exposé des motifs les considérations suivantes :

« La naissance d'un enfant est un accident chez les » pauvres. Les soins que la mère lui prodigue sont » mêlés de regrets et du mal-être de l'inquiétude. » A peine les premières nécessités sont-elles accordées » à cette malheureuse créature, car il faut que le besoin » qui partage soit parcimonieux. L'enfant est mal » nourri, mal soigné, mal traité; et souvent parce qu'on » souffre, il ne se développe point, ou il se développe » mal; et à défaut de la plus grossière culture, cette » jeune plante est avortée.

» Quelque fois même, le dirai je, un spectacle plus » déchirant m'a navré; je vois une famille affligée, » j'approche, un enfant venait d'expirer, il était là!.... » Et d'abord la nature arrachait à ce couple infortuné » quelques pleurs; mais bientôt l'affreuse indigence lui » présentait cette consolation plus amère encore que » ses larmes..... C'est une charge de moins,

» Utiles et malheureux citoyens, bientôt cette charge » ne sera plus pour vous un fardeau; la République » bienfaisante viendra l'alléger un jour; peut-être ren- » dus à l'aisance et aux douces impulsions de la nature, » vous pourrez donner sans regret des enfants à la patrie. » La patrie les recevra tous également, les élevera tous » également sur les fonds du superflu de la richesse, » les nourrira tous également, les vêtira tous égale- » ment; et lorsque vous les reprendrez tout formés de » ses mains, ils feront rentrer dans vos familles une » nouvelle source d'abondance, puisqu'ils y apporte- » ront la force, la santé, l'amour et l'habitude du » travail.

» Voici donc comme je propose de doter nos établis- » sements d'institution nationale:

» 1° Le produit du travail des enfants;

» 2° Les revenus personnels des enfants qui y seront » élevés, pendant tout le temps de leur éducation;

» 3° Le surplus sera fourni par les produits d'une » taxe imposée sur tous les citoyens du canton, chacun » dans la proportion de ses facultés.

» Aucun domestique ne sera employé dans les maisons » d'institution: les enfants les plus âgés donneront aux » plus jeunes les secours dont ils pourront avoir besoin; » ils feront, chacun à leur tour, le service commun; ils » apprendront, tout à la fois, à se suffire à eux-mêmes, » et à se rendre utiles aux autres.

» Il n'existera donc, à proprement parler, que trois » articles de dépense:

» Les appointements des instituteurs et institutrices, » le vêtement, la nourriture des enfants.

» Quant aux vêtements, les étoffes les plus communes » y seront employées, et vous pourrez concevoir que les » frais n'en seront pas considérables.

» A l'égard de la nourriture, les aliments les plus » simples et les plus communs, à raison de leur abon- » dance, seront préférés.

. . . . . .

» Nous regardons comme une dette de la société » l'obligation de nourrir les vieillards et les infirmes » hors d'état de gagner leur vie ; déjà vous en avez » reconnu le principe, et vous vous occupez des moyens » d'exécution. Pourquoi élever dispendieusement de » nouveaux édifices? Formons une réunion doublement » utile ; je voudrais que les vieillards à la charge des » communes d'un canton trouvassent leur asile dans une » partie des établissements destinés à l'institution » publique.

« Là, presque sans frais, ils partageraient une frugale » nourriture ; là, presque sans frais, ils recevraient les » assistances journalières qui leur sont nécessaires : les » enfants les plus âgés et les plus forts seraient successi- » vement employés à l'honneur de les servir.

» Quelle utile institution! quelle leçon vivante des devoirs sociaux!

» Il me semble qu'il existe quelque chose de touchant » et de religieux dans le rapprochement du premier et » du dernier âge, de l'infirmité caduque et de la vigueur « de l'enfance.

» Ainsi le saint respect pour la vieillesse, la compas- » sion pour le malheur, la bienfaisante humanité, péné- » treront dans l'âme de nos élèves avec leurs premières » sensations et s'y graveront profondément; leurs habitu- » des mêmes deviendront en eux des vertus. (qui donc a jamais tenu plus noble langage?)

» Ainsi se formera une race renouvelée, laborieuse, » réglée, disciplinée, et qu'une barrière impénétrable » aura séparée du contact impur des préjugés de notre » espèce vieillie.

» Ainsi la pauvreté est secourue dans ce qui lui manque, » ainsi la richesse est dépouillée d'une portion de son » superflu : et sans crise ni convulsion, ces deux maladies » du corps politique s'atténuent insensiblement.

» Depuis longtemps elle est attendue, cette occasion

» de secourir une portion nombreuse et intéressante de » la société ; les révolutions qui se sont passées depuis » trois ans, ont tout fait pour les autres classes de citoyens, » presque rien encore pour la plus nécessaire peut-être, » pour les citoyens prolétaires, dont la seule propriété » est dans le travail.

» La féodalité est détruite, mais ce n'est pas pour eux; » car il ne possèdent rien dans les campagnes affranchies.

» Les contributions sont plus justement réparties ; mais » par leur pauvreté même, ils étaient presque inaccessibles à la charge : pour eux, le soulagement est aussi » presque insensible

» L'égalité civile est rétablie, mais l'instruction et » l'éducation leur manquent : ils supportent tout le poids » du titre de citoyen, ont-ils vraiment aptitude aux honneurs auxquels le citoyen peut prétendre?

» Jusqu'ici, l'abolition de la gabelle est le seul bien » qui ait pu les atteindre, car la corvée n'existait déjà » plus, et momentanément ils ont souffert par la cherté » des denrées, par le ralentissement du travail, et par » l'agitation inséparable des tempêtes politiques.

» Ici est la révolution du pauvre....., mais révolution » douce et paisible, révolution qui s'opère sans alarmer » la propriété et sans offenser la justice. Adoptez les » enfants des citoyens sans propriété, et il n'existe plus » pour eux d'indigence. Adoptez leurs enfants, et vous » les secourez dans la portion la plus chère de leur être. » Que ces jeunes arbres soient transplantés dans la pépinière nationale, qu'un même sol leur fournisse ses sucs » nutritifs, qu'une culture vigoureuse les façonne, que » pressés les uns contre les autres, vivifiés comme par » les rayons d'un astre bienfaisant, ils croissent, se développent, s'élancent tous ensemble et à l'envie sous les » regards et sous la douce influence de la patrie. »

Le projet de Robespierre était bien supérieur aux idées que l'on avait alors. Il faisait revivre l'antiquité et la transportait au sein de la France. Il ménageait aussi

les transitions entre le présent et l'avenir et cependant il laissait beaucoup à désirer au point de vue de notre science sociale actuelle. C'est depuis la naissance jusqu'à cinq ans que les enfants de la campagne et des classes laborieuses donnent à leurs parents le plus d'embarras ; ce projet n'y rémédiait point, de plus il privait les mêmes parents du secours qu'ils en retirent à l'âge où ils commencent à pouvoir faire quelque chose. — Il ne remédiait en aucune façon à la dispersion des populations sur le sol par suite de la division et de l'éloignement des habitations rurales. Notre siècle plus avancé, a compris que du rapprochement des demeures naîtraient la crèche, la salle d'enfance et l'éducation professionnelle, que ce rapprochement produirait aussi des relations nouvelles entre tous les producteurs, comme nous l'expliquerons en son lieu.

Voici maintenant la déclaration des droits, telle que Robespierre la lut aux Jacobins, à la séance du 21 avril 1793, présidée par Marat :

» Les représentants du peuple français, réunis en convention nationale,

» Reconnaissant que les lois humaines qui ne découlent » point des lois éternelles de la justice et de la raison » ne sont que des attentats de l'ignorance ou du des » potisme contre l'humanité ; convaincus que l'oubli, le » mépris des droits naturels de l'homme sont les seules » causes des crimes et des malheurs du monde ;

» Ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle » ces droits sacrés et inaliénables, afin que tous les » citoyens, pouvant comparer sans cesse les actes du » gouvernement avec le but de toute institution sociale, » ne se laissent jamais opprimer et avilir par la tyranie ; » afin que le peuple ait toujours devant les yeux les bases » de sa liberté et de son bonheur ; le magistrat, la règle » de ses devoirs ; le législateur, l'objet de sa mission.

» En conséquence, la convention nationale proclame, » à la face de l'univers et sous les yeux du législateur » immortel, la déclaration suivante des droits de l'homme » et du citoyen :

« Art. 1er. Le but de toute association politique est le » maintien des droits naturels et imprescriptibles de » l'homme, et le développement de toutes ses facultés.

» 2. Les principaux droits de l'homme sont celui de » pourvoir à la conservation de son existence, et la » liberté.

» 3. Ces droits appartiennent également à tous les » hommes, quelque soit la différence de leurs forces » physiques et morales.

» L'égalité des droits est établie par la nature : la » société, loin d'y porter atteinte, ne fait que la garantir » contre l'abus de la force, qui la rend illusoire.

» 4. La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme » d'exercer à son gré toutes ses facultés. Elle a la justice » pour règle, les droits d'autrui pour bornes, la nature » pour principe, et la loi pour sauvegarde.

» Le droit de s'assembler paisiblement, le droit de » manifester ses opinions, soit par la voie de l'imprimerie, » soit de toute autre manière, sont des conséquences si » évidentes de la liberté de l'homme, que la nécessité de » les énoncer suppose ou la présence ou le souvenir » récent du despotisme.

» La loi ne peut défendre que ce qui est nuisible à la » société; elle ne peut ordonner que ce qui lui est utile.

» 6. Toute loi qui viole les droits imprescriptibles de » l'homme est essentiellement injuste et tyranique, elle » n'est point une loi.

» 7. La propriété est le droit qu'a chaque citoyen de » jouir et de disposer de la portion de biens qui lui est » garantie par la loi.

» 8. Le droit de propriété est borné, comme tous » les autres, par l'obligation de respecter les droits » d'autrui.

» 9. Il ne peut préjudicier, ni à la sûreté, ni à la » liberté, ni à l'existence, ni à la propriété de nos sem- » blables.

» 10. Toute possession, tout trafic qui viole ce prin- » cipe, est essentiellement illicite et immoral.

» 11. La société est obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres, soit en leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler.

» 12. Les secours nécessaires à l'indigence sont une dette sacrée du riche envers le pauvre : il appartient à la loi de déterminer la manière dont cette dette doit être acquittée.

» 13. Les citoyens dont le revenu n'excède pas ce qui est nécessaire à leur subsistance sont dispensés de contribuer aux dépenses publiques. Les autres doivent les supporter progressivement, selon l'étendue de leur fortune.

» 14. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique, et mettre l'instruction publique à portée de tous les citoyens.

» 15. La loi est l'expression libre et solennelle de la volonté du peuple.

» 16. Le peuple est le souverain : le gouvernement est son ouvrage et sa propriété ; les fonctionnaires publics sont ses commis.

» 17. Aucune portion du peuple ne peut exercer la puissance du peuple entier ; mais le vœu qu'elle exprime doit être respecté, comme le vœu d'une portion du peuple qui doit concourir à former la volonté générale.

» Chaque section du souverain, assemblée, doit jouir du droit d'exprimer sa volonté avec une entière liberté ; elle est essentiellement indépendante de toutes les autorités constituées, et maîtresse de régler sa police et ses délibérations.

» Le peuple peut, quand il lui plaît, changer son gouvernement et révoquer ses mandataires.

» 18. La loi doit être égale pour tous.

» 19. Tous les citoyens sont admissibles à toutes les fonctions publiques, sans aucune distinction que celle des vertus et des talents, sans aucun autre titre que la confiance du peuple.

» 20. Tous les citoyens ont un droit égal de concourir » à la nomination des mandataires du peuple et à la » formation de la loi.

» 21. Pour que ces droits ne soient point illusoires, » et l'égalité chimérique, la société doit salarier les » fonctionnaires publics, et faire en sorte que les cito- » yens qui vivent de leur travail, puissent assister aux » assemblées publiques, où la loi les appelle, sans com- » promettre leur existence ni celle de leurs familles.

» 22. Tout citoyen doit obéir religieusement aux ma- » gistrats et aux agents du gouvernement lorsqu'ils sont » les organes ou les exécuteurs de la loi.

» 23. Mais tout acte contre la liberté, contre la sûreté » ou contre la propriété d'un homme, exercé par qui » que ce soit, même au nom de la loi, hors des cas dé- » terminés par elle et des formes qu'elle prescrit, est » arbitraire et nul; le respect même de la loi défend de » s'y soumettre, et si l'on veut l'exécuter par violence » il est permis de le repousser par la force.

» 24. Le droit de présenter des pétitions aux dépo- » sitaires de l'autorité publique appartient à tout indi- » vidu. Ceux à qui elles sont adressées doivent statuer » sur les points qui en sont l'objet, mais ne peuvent » jamais ni en interdire, ni en restreindre, ni en con- » damner l'exercice.

» 25. La résistance à l'oppression est la conséquence » des autres droits de l'homme et du citoyen.

» 26 Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un » seul de ses membres est opprimé.

» Il y a oppression contre chaque membre lorsque le » corps social est opprimé.

» 27. Quand le gouvernement viole les droits du peuple, » l'insurrection est le plus saint des devoirs.

» 28. Quand la garantie sociale manque à un citoyen, » il rentre dans le droit naturel de défendre lui même » tous ses droits.

» 29. Dans l'un et l'autre cas, assujettir dans des

» formes légales la résistances à l'oppression est le der-
» nier raffinement de la tyrannie.

» 30 Dans tout état libre, la loi doit surtout défendre
» la liberté publique et individuelle contre l'abus de
» l'autorité de ceux qui gouvernent.

» Toute institution qui ne suppose pas le peuple bon et
» le magistrat corruptible est vicieuse.

» 31. Les fonctions publiques ne peuvent être consi-
» dérées comme des distinctions ni comme des récom-
» penses, mais comme des devoirs publics

» 32. Les délits des mandataires du peuple doivent
» être sévèrement et *facilement* punis. Nul n'a le droit
» de se prétendre plus inviolable que les autres ci-
» toyens.

» 33. Le peuple a le droit de connaître toutes les
» opérations de ses mandataires ; ils doivent rendre un
» compte fidèle de leur gestion, et subir son jugement
» avec respect.

» 34 Les hommes de tous les pays sont frères, et les
» différents peuples doivent s'entre aider, selon leur
» pouvoir, comme les citoyens du même état.

» Celui qui opprime une seule nation se déclare l'ennemi
» de toutes.

» 36. Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter
» les progrès de la liberté et anéantir les droits de
» l'homme, doivent être poursuivis par tous, non comme
» des ennemis ordinaires, mais comme des assassins et
» des brigands rebelles.

» 37. Les rois, les aristocrates, les tyrans quels qu'ils
» soient sont des esclaves révoltés contre le souverain de
» la terre, qui est le *genre humain*, et contre le légis-
» lateur de l'univers qui est la *nature*. »

Cet écrit est le plus important de tous ceux qu'a produit notre première République. On exprimerait aujourd'hui les mêmes pensées dans d'autres termes, mais on ne ferait pas mieux pour le fond.

Le droit au travail, le droit à l'assistance, l'abais-

sement de l'intérêt de l'argent, la subalternisation du capital au travail, l'éducation gratuite, en un mot l'amélioration physique morale et intellectuelle des hommes, cette déclaration comprend tout.

Remarquons aussi qu'elle implique l'idée d'une Providence et de lois générales dont les lois humaines doivent dériver. C'est ainsi que Robespierre, fidèle aux grandes initiations des sanctuaires, aux traditions de Pythagore et Jésus-Christ, faisait émaner le socialisme nouveau du socialisme passé, préparant la voie à ces transformations successives et progressives qui amèneront un jour l'unité du genre humain.

Remarquons encore que Robespierre, ici comme partout, a constamment évité de trop accorder à la Providence ou à l'éducation, voulant laisser à l'homme sa spontanéité entre ces deux grands facteurs qui le façonnent et le dirigent.

Le 7 mai 1794, quelques mois avant sa mort, au moment où il se trouvait au faîte de la gloire et de la puissance, Robespierre, au nom du comité de Salut-Public, lut un discours à la Convention sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales. Nous y retrouvons cette philosophie élevée, cette religion positive, ce sentiment de la vie universelle et de l'avenir de l'humanité qui animaient les plus grands hommes des temps anciens. Les fragments que nous allons reproduire, suffiront pour achever de faire comprendre celui qui a été la plus haute personnification des jours héroïques de 93.

» Citoyens, c'est dans la prospérité que les peuples,
« ainsi que les particuliers, doivent pour ainsi dire se
« recueillir pour écouter dans le silence des passions, la
« voix de la sagesse. Le moment où le bruit de nos vic-
« toires retentit dans l'univers, est donc celui où les lé-
« gislateurs de la République française, doivent veiller
« avec une nouvelle sollicitude sur eux-mêmes et sur la
« patrie; et affermir les principes sur lesquels doivent

» reposer la stabilité et la félicité de la République. Nous » venons aujourd'hui soumettre à votre méditation des » vérités profondes qui importent au bonheur des » hommes, et vous proposer des mesures qui en découlent » naturellement.

» Le monde moral, beaucoup plus encore que le » monde physique, semble plein de contrastes et d'é- » nigmes. La nature nous dit que l'homme est né pour » la liberté, et l'expérience des siècles nous montre » l'homme esclave ; ses droits sont écrits dans son cœur, » et son humiliation dans l'histoire ; le genre humain » respecte Caton et se courbe sous le joug de César ; la » postérité honore la vertu de Brutus, mais elle ne la » permet que dans l'histoire ancienne ; les siècles et la » terre sont le partage du crime et de la tyrannie ; la » liberté et la vertu se sont à peine reposées un instant » sur quelques points du globe. Sparte brille comme » un éclair dans des ténèbres immenses.

» Ne dis pas, cependant, ô Brutus, que la vertu est » un fantôme ! et vous, fondateurs de la République » française, gardez-vous de désespérer de l'humanité, » ou de douter un moment du succès de votre grande » entreprise !

Gardons-nous de croire que Robespierre soit un fataliste et qu'il ignore la loi du developpement progressif de l'humanité. « Le monde a changé, dit-il : il doit » changer encore. Qu'y a t-il de commun entre ce qui » est et ce qui fut ? Les nations civilisées ont succédé » aux sauvages errants dans les déserts ; les moissons » fertiles ont pris la place des forêts antiques qui cou- » vraient le globe ; un monde a paru au-delà des bornes » du monde ; les habitants de la terre ont ajouté les » mers à leur domaine immense ; l'homme a conquis la » foudre et conjuré celle du ciel. Comparez le langage » imparfait des hyéroglyphes avec les miracles de l'im- » primerie ; rapprochez le voyage des Argonautes de » celui de Lapeyrouse ; mesurez la distance entre les

» observations astronomiques des mages de l'Asie et les » découvertes de Newton.

« Tout a changé dans l'ordre physique ; tout doit » changer dans l'ordre moral et politique. La moitié de » la révolution du monde est déjà faite ; l'autre moitié » doit s'accomplir.

.....

« Les rois qui font le destin de la terre, ne craignent » ni les grands géomètres, ni les grands peintres, ni les » grands poètes, et ils redoutent les philosophes rigides » et les défenseurs de l'humanité.

« Cependant le genre humain est dans un état violent » qui ne peut être durable. La raison humaine marche » depuis longtemps contre les trônes à pas lents, et par » des routes détournées, mais sûres ; le génie menace le » despotisme alors même qu'il semble le caresser.

« Le peuple français semble avoir devancé de deux » mille ans le reste de l'espèce humaine, on serait tenté » même de le regarder au milieu d'elle comme une espèce » différente. L'Europe est à genoux devant les ombres » des tyrans que nous punissons.

» En Europe, un laboureur, un artisan, est un » animal dressé pour les plaisirs d'un noble ; en France, » les nobles cherchent à se transformer en laboureurs » et en artisans, et ne peuvent pas même obtenir cet » honneur.

» L'Europe ne conçoit pas qu'on puisse vivre sans » rois, sans nobles, et nous qu'on puisse vivre avec » eux.

» L'Europe prodigue son sang pour river les chaînes » de l'humanité, et nous pour les briser.

» Nos sublimes voisins entretiennent gravement l'uni- » vers de la santé du roi, de ses divertissements, de ses » voyages ; ils veulent absolument apprendre à la pos- » térité à quelle heure il a dîné, à quel moment il est » revenu de la chasse, quelle est la terre heureuse qui » à chaque instant du jour eut l'honneur d'être foulée

» par ses pieds augustes, quels sont les noms des es-
» claves privilégiés qui ont paru en sa présence au
» lever, au coucher du soleil.

» Nous lui apprendrons, nous, les noms et les vertus
» des héros morts en combattant pour la liberté ; nous
» lui apprendrons dans quelle terre les derniers satellites
» des rois ont mordu la poussière ; nous lui apprendrons à
» quelle heure a sonné le trépas des oppresseurs du
» monde.

» Oui, cette terre délicieuse que nous habitons, et
» que la nature caresse avec prédilection, est faite pour
» être le domaine de la liberté et du bonheur ; ce peuple
» sensible et fier est vraiment né pour la gloire et pour
» la vertu. O ma patrie ! si le destin m'avait fait naître
» dans une contrée étrangère et lointaine, j'aurais
» adressé au ciel des vœux continuels pour ta prospé-
» rité ; j'aurais versé des larmes d'attendrissement au
» récit de tes combats et de tes vertus ; mon âme atten-
» tive aurait suivi avec une inquiète ardeur tous les
» mouvements de ta glorieuse révolution ; j'aurais envié
» le sort de tes citoyens ; j'aurais envié celui de tes
» représentants ! Je suis Français, je suis l'un de tes
» représentants..... O peuple sublime ! reçois le sacri-
» fice de tout mon être : heureux celui qui est né au
» milieu de toi ! plus heureux celui qui peut mourir pour
» ton bonheur ! »

Reportons nous un instant en France, à Paris, au sein de la Convention, le 7 mai 1794, dix-sept jours après cet éloquent rapport dans lequel Billaud-Varennes avait esquissé la théorie du gouvernement démocratique et parlé de l'utile vigueur qu'il doit savoir développer pour tempérer l'élan de l'esprit militaire et contenir les ambitions ; — rappelons-nous ce qui avait été dit déjà sur le but politique de la guerre et sur l'utilité des fêtes publiques comme moyen d'éducation nationale ; songeons à cette France si chère entourée d'un cercle de bayonnettes ennemies et luttant avec une admirable ardeur

contre les ennemis du dehors et du dedans, alors nous comprendrons tout ce qu'il y avait d'austère, d'élevé, de susceptible d'impressionner l'élite de la France dans le discours dont nous reproduisons les fragments les plus importants :

« Il y a deux sortes d'égoïsme, dit Robespierre : » l'un, vil, cruel, qui isole l'homme de ses semblables, » qui cherche un bien être exclusif acheté par la misère » d'autrui ; l'autre, généreux, bienfaisant, qui confond » notre bonheur dans le bonheur de tous, qui attache » notre gloire à celle de la patrie. Le premier fait les » oppresseurs et les tyrans, le second, les défenseurs » de l'humanité. Suivons son impulsion salutaire ; — » chérissons le repos acheté par de glorieux travaux ; » ne craignons point la mort qui les couronne, et nous » consoliderons le bonheur de notre patrie, et même le » nôtre.

» Le vice et la vertu font les destins de la terre : ce » sont les deux génies qui se la disputent. La source de » l'un et de l'autre est dans les passions de l'homme : » selon la direction qui est donnée à ses passions, » l'homme s'élève jusqu'aux cieux, ou s'enfonce dans » des abîmes fangeux ; or, le but de toutes les institu- » tions sociales, c'est de les diriger vers la justice, qui » est à la fois le bonheur public et le bonheur privé.

» Le fondement unique de la société civile, c'est la » morale. Toutes les associations qui nous font la guerre » reposent sur le crime : ce ne sont, aux yeux de la » vérité, que des hordes de sauvages policés et de bri- » gands disciplinés. A quoi se réduit donc cette science » mystérieuse de la politique et de la législation? A » mettre dans les lois et dans l'administration les vérités » morales reléguées dans les livres des philosophes, et » à appliquer à la conduite des peuples les notions tri- » viales de probité que chacun est forcé d'adopter pour » sa conduite privée, c'est-à-dire à employer autant » d'habileté à faire régner la justice que les gouverne-

» ments en ont mis jusqu'ici à être injustes, impuné-
» ment ou avec bienséance.

» Les chefs des factions qui partagèrent les deux
» premières législatures, trop lâches pour croire à la
» République, trop corrompus pour la vouloir, ne ces-
» sèrent de conspirer pour effacer du cœur des hommes
» les principes éternels que leur propre politique les
» avait d'abord obligés de proclamer. La conjuration se
» déguisait alors sous la couleur de ce perfide modé-
» rantisme qui, protégeant le crime et tuant la vertu,
» nous ramenait par un chemin oblique et sûr à la ty-
» rannie.

» Quand l'énergie républicaine eut confondu ce lâche
» système et fondé la démocratie, l'aristocratie et
» l'étranger formèrent le plan de tout outrer et de tout
» corrompre; ils se cachèrent sous les formes de la
» démocratie pour la déshonorer par des travers aussi
» funestes que ridicules, et pour l'étouffer dans son
» berceau.

» On attaqua la liberté en même temps par le modé-
» rantisme et par la fureur. Dans ce choc de deux fac-
» tions opposées en apparence, mais dont les chefs
» étaient unis par des liens secrets, l'opinion publique
» était dissoute, la représentation avilie, le peuple
» nul, et la révolution ne semblait être qu'un combat
» ridicule pour décider à quels fripons resterait le pou-
» voir de déchirer et de vendre la patrie.

» Que voulaient-ils, ceux qui, au sein des conspira-
» teurs dont nous étions environnés, au milieu des
» embarras d'une telle guerre, au moment où les
» torches de la discorde civile fumaient encore, atta-
» quèrent tout-à-coup tous les cultes par la violence,
» pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du
» néant et en missionnaires fanatiques de l'athéisme!
» Quel était le motif de cette grande opération tramée
» dans les ténèbres de la nuit, à l'insu de la Convention
» Nationale, par des prêtres, par des étrangers, par

» des conspirateurs ? Etait ce l'amour de la justice ? La
» patrie leur a déjà infligé le supplice des traîtres.
» Etait-ce la haine des prêtres ? Les prêtres étaient
» leurs amis. Etait-ce l'horreur du fanatisme ? C'était
» le seul moyen de lui fournir des armes. Etait-ce le
» désir de hâter le triomphe de la raison ? Mais on ne
» cessait de l'outrager par des violences absurdes et
» par des extravagances concertées pour la rendre
» odieuse ; on ne semblait la reléguer dans les temples
» que pour la bannir de la République.

» Ne consultez que le bien de la patrie et les intérêts
» de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui
» console et qui élève les âmes doit être accueillie ;
» rejetez toutes celles qui tendent à les dégrader ou à
» les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentiments
» généreux et toutes les grandes idées morales qu'on a
» voulu éteindre ; rapprochez par le charme de l'amitié
» et par le lien de la vertu les hommes qu'on a voulu
» diviser. Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au
» peuple que la Divinité n'existe pas, ô toi qui te pas-
» sionnes pour cette aride doctrine et qui ne te passion
» nas jamais pour la patrie ? Quel avantage trouves-tu à
» persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à
» ses destinées, et frappe au hasard le crime et la
» vertu, que son âme n'est qu'un souffle léger qui
» s'éteint aux portes du tombeau ?

» L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des senti
» ments plus purs et plus élevés que celle de son immor-
» talité ? lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses
» semblables et pour lui même, plus de dévouement pour
» la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de
» de mépris pour la mort ou pour la volupté ?

.....

» Eh ! comment ces idées ne seraient-elles point des
» vérités ? je ne conçois pas du moins comment la na-
» ture aurait pu suggérer à l'homme des fictions plus
» utiles que toutes les réalités, et si l'existence de Dieu,

» si l'immortalité de l'âme n'étaient que des songes,
» elles seraient encore la plus belle de toutes les concep-
» tions de l'esprit humain.

.....

» Aux yeux du législateur tout ce qui est utile au
» monde et bon dans la pratique est la vérité.

.....

» L'idée de l'être suprême et de l'immortalité de l'âme
» est un rappel continuel a la justice ; elle est donc so-
» ciale et républicaine.

.....

» Ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité hu-
» maine c'est le sentiment religieux qu'imprime dans les
» âmes l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la
» morale par une puissance supérieure à l'homme : aussi
» je ne sache pas qu'aucun législateur se soit jamais
» avisé de nationaliser l'athéïsme.

.....

» Vous vous garderez bien de briser le lien sacré qui
» unit les hommes à l'auteur de leur être : il suffit même
» que cette opinion ait régné chez un peuple pour qu'il
» soit dangereux de la détruire, car les motifs des de-
» voirs et les bases de la moralité s'étant nécessaire-
» ment liés à cette idée, l'effacer c'est démoraliser le
» peuple. Il résulte du même principe qu'on ne doit
» jamais attaquer un culte établi, qu'avec prudence et
» avec une certaine délicatesse, de peur qu'un change-
» ment subit et violent ne paraisse une atteinte portée à
» la morale, et une dispense de la probité même. Au
» reste, celui qui peut remplacer la Divinité dans le
» système de la vie sociale est à mes yeux un prodige
» de génie ; celui qui, sans l'avoir remplacée, ne songe
» qu'à la bannir de l'esprit des hommes me paraît un
» prodige de stupidité ou de perversité.

.....

» Dès longtemps, les observateurs éclairés pouvaient
» apercevoir quelques symptômes de la révolution ac-

» tuelle : tous les événements importants y tendaient ;
» les causes mêmes des particuliers susceptibles de quel-
» que éclat, s'attachaient à une intrigue politique ; les
» hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence
» sur l'opinion, commençaient à en obtenir quelqu'une
» dans les affaires ; les plus ambitieux avaient formé dès-
» lors une espèce de coalition qui augmentait leur im-
» portance ; ils semblaient s'être partagés en deux
» sectes, dont l'une défendait bêtement le clergé et le
« despotisme : la plus puissante et la plus illustre était
» celle qui fut connue sous le nom *d'encyclopédistes*. Elle
» renfermait quelques hommes estimables, et un plus
» grand nombre de charlatans ambitieux ; plusieurs de
» ses chefs étaient devenus des personnages considéra-
» bles dans l'état : quiconque ignorerait son influence et
» sa politique n'aurait pas une idée complète de la pré-
» face de notre révolution. Cette secte en matière de po-
» litique resta toujours au dessous des droits du peuple;
» en matière de morale elle alla beaucoup au delà de la
» destruction des préjugés religieux ; ses coryphées dé-
» clamaient quelque fois contre le despotisme, et ils
» étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt
» des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux
» rois, des discours pour les courtisans et des madrigaux
» pour les courtisanes ; ils étaient fiers dans leurs écrits
» et rampants dans les antichambres Cette secte pro-
» pagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme
» qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux
» esprits. On lui doit en grande partie cette espèce de
» philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en sys-
» tême, regarde la société humaine comme une guerre
» de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'in-
» juste, la probité comme une affaire de goût ou de
» bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons
» adroits. (Ce jugement, trop sévère pour quelques-uns
» est cependant juste pour le plus grand nombre.)
» .....

» Parmi ceux qui au temps dont je parle se signalè-
» rent dans la carrière des lettres et de la philosopie,
» un homme (J.-J. Rousseau), par l'élévation de son
» âme et par la grandeur de son caractère, se montra
» digne du ministère de précepteur du genre humain : il
» attaqua la tyrannie avec franchise ; il parla avec en-
» thousiasme de la Divinité ; son éloquence mâle et
» probe peignit en traits de flamme les charmes de la
» vertu ; elle défendit ces dogmes consolateurs que la
» raison donne pour appui au cœur humain. La pureté
» de sa doctrine, puisée dans la nature et dans la haine
» profonde du vice, autant que son mépris invincible
» pour les sophistes intrigants qui usurpaient le nom de
» philosophes, lui attira la haine et la persécution de
» ses rivaux et de ses faux amis.

.....

» Fanatiques, n'espérez rien de nous ! rappeler les
» hommes au culte pur de l'Être Suprême c'est porter
» un coup mortel au fanatisme. Toutes les fictions dis-
» paraissent devant la vérité, et toutes les folies tombent
» devant la raison. Sans contrainte, sans persécution,
» toutes les sectes doivent se confondre d'elles-mêmes
» dans la religion universelle de la nature. *(On ap-*
» *plaudit.)*

.....

» Qu'y a-t-il de commun entre les prêtres et Dieu ? Les
» prêtres sont à la morale ce que les charlatans sont à la
» médecine. *(Nouveaux applaudissements.)* Combien le
» dieu de la nature est différent du dieu des prêtres ! *(Les*
» *applaudissements continuent.)* Je ne connais rien de si
» ressemblant à l'athéïsme que les religions qu'ils ont
» faites ; à force de défigurer l'Être Suprême, ils l'ont
» anéanti autant qu'il était en eux ; ils en ont fait tantôt
» un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre,
» tantôt un homme, tantôt un roi ; les prêtres ont créé
» un Dieu à leur image ; ils l'ont fait jaloux, capricieux,
» avide, cruel, implacable ; ils l'ont traité comme jadis

» les maires du Palais traitèrent les descendants de Clo-
» vis, pour régner sous son nom et se mettre à sa place :
» ils l'ont relégué dans le ciel comme dans un palais, et
» et ne l'ont appelé sur la terre que pour demander à
» leur profit des dîmes, des richesses, des honneurs, des
» plaisirs et de la puissance. *(Vifs applaudissements.)*
» Le véritable prêtre de l'Être Suprême c'est la nature ;
» son temple, l'Univers ; son culte, la vertu ; ses fêtes,
» la joie d'un grand peuple rassemblé sous ses yeux
» pour resserrer les doux nœuds de la fraternité univer-
» selle, et pour lui présenter l'hommage des cœurs sen-
» sibles et purs.

« ....."

» L'homme est le plus grand objet qui soit dans la na-
» ture, et le plus magnifique de tous les spectacles,
» c'est celui d'un grand peuple assemblé. On ne parle
» jamais sans enthousiasme des fêtes nationales de la
» Grèce ; cependant elles n'avaient guère pour objet que
» des jeux où brillaient la force du corps, l'adresse ou
» tout au plus le talent des poètes et des orateurs : mais
» la Grèce était là ; on voyait un spectacle plus grand
» que les jeux ; c'étaient les spectateurs eux-mêmes,
» c'était le peuple vainqueur de l'Asie, que les vertus
» républicaines avaient élevé quelquefois au-dessus de
» l'humanité ; On voyait les grands hommes qui avaient
» sauvé et illustré la patrie ; les pères montraient à leurs
» fils Miltiade, Aristide, Epaminondas, Timoléon, dont
» la seule précence était une leçon vivante de magna-
» nimité, de justice et de patriotisme. *(Applaudisse-*
» *ments.)*

» Combien il serait facile au peuple français de donner
» à ses assemblées un objet plus étendu et un plus grand
» caractère ! Un système de fêtes nationales bien en-
» tendu serait à la fois le plus doux lien de la fraternité
» et le plus puissant moyen de régénération.

» Ayez des fêtes générales et plus solennelles pour
» toute la République ; ayez des fêtes particulières

» pour chaque lieu, qui soient des jours de repos, et » qui remplacent ce que les circonstances ont détruit.

» Que toutes tendent à réveiller les sentiments généreux qui font le charme et l'ornement de la vie » humaine, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la » patrie, le respect des lois; que la mémoire des tyrans » et des traîtres y soit vouée à l'exécration; que celle des » héros de la liberté et de l'humanité y reçoive le juste » tribut de la reconnaissance publique.

.....

» Toutes les vertus se disputent le droit de présider à » nos fêtes. Instituons les fêtes de la gloire, non de celle » qui ravage et opprime le monde, mais de celle qui » l'affranchit, qui l'éclaire et qui le console; de celle » qui, après la patrie, est la première idole des cœurs » généreux. Instituons une fête plus touchante, la fête » du malheur, les esclaves adorent la fortune et le » pouvoir, nous, honorons le malheur, le malheur, que » l'humanité ne peut entièrement bannir de la terre, » mais qu'elle console et soulage avec respect!

.....

» Asseyez-vous donc tranquillement sur les bases » immuables de la justice, et ravivez la morale publique; » tonnez sur la tête des coupables, et lancez la foudre » sur tous vos ennemis! Quel est l'insolent qui, après » avoir rampé aux pieds d'un roi, ose insulter à la majesté du peuple français dans la personne de ses représentants? Commandez à la victoire, mais replongez » surtout le vice dans le néant! Les ennemis de la » République ce sont tous les hommes corrompus. (*On applaudit.*) Le patriote n'est autre chose qu'un homme » probe et magnanime dans toute la force de ce terme. » (*On applaudit.*) C'est peu d'anéantir les rois, il faut » faire respecter à tous les peuples le caractère du » peuple français. C'est en vain que nous porterions au » bout de l'univers la renommée de nos armes, si toutes » les passions déchirent impunément le sein de la patrie.

« Défions nous de l'ivresse même des succès. Soyons » terribles dans les revers, modestes dans nos triomphes, » (*on applaudit*) et fixons au milieu de nous la paix et le » bonheur par la sagesse et par la morale! Voilà le » véritable but de nos travaux; voilà la tâche la plus » héroïque et la plus difficile. Nous croyons concourir à » ce but en vous proposant le décret suivant. (*Les applau-* » *dissements se sont renouvelés et se prolongent*).

« Article premier. Le peuple français reconnaît l'exis- » tence de l'Etre Suprême et l'immortalité de l'âme.

» 2° Il reconnaît que le culte de l'Etre Suprême est » la pratique des devoirs de l'homme. »

(Suivent les 13 autres articles de ce décret).

Les fragments qu'on vient de lire n'ont pas besoin de commentaires. Celui dont la bouche éloquente avait laissé tomber au sein de la convention de si grandes paroles a su mourir comme les stoïciens et depuis le 9 thermidor, jour où il succomba, jusqu'en 1848, la liberté française a porté son deuil. Non-seulement Robespierre était un grand théoricien pour son temps, mais encore il eut le talent pratique d'appuyer ses doctrines sur des intérêts qui devaient contribuer à les faire triompher. Disciple des stoïciens et par suite de Pythagore, il a succombé comme ses maîtres, mais il avait contribué avant sa mort à créer des éléments de rénovation qui lui ont survécu et qui servent aujourd'hui de base au socialisme.

Quelle que soit notre estime pour Robespierre, nous ne saurions accepter qu'il représentât seul à son époque cette aspiration vers l'avenir dont il était la plus haute expression. L'armée du progrès se partageait alors en quatre groupes. L'un, nombreux et puissant, vivant de la vie de Jean-Jacques; un autre, moins nombreux, mais plus radical, représentait la pensée des Albigeois, des Vaudois, des Hussites, des Morelly. St-Just, Babœuf et Buonarotti en ont été les personnifications les plus sail-

lantes. Robespierre était l'âme de ces deux groupes, et l'on ne saurait trop admirer l'art avec lequel dans la déclaration des droits, tout en se bornant à proclamer des principes positifs, il laisse la porte ouverte aux intuitions, à ces rêves qui sont l'utopie de la veille et la réalité du lendemain. Ces deux groupes manquaient de science réelle. Robespierre était plus métaphysicien que physiologiste ; il parlait beaucoup de la nature ; ce mot dans sa bouche et sous sa plume avait une grande valeur d'inspiration, mais cette admirable nature, si profonde dans ses enseignements, il ne l'avait pas étudiée et n'en connaissait pas les lois. — Voltaire, d'Holbach, Diderot, Grimm avaient alors leurs représentants dans la société. Les dantonistes et les hébertistes étaient leurs fils légitimes ; ils ont rendu de grands services et commis de grandes fautes. Quelques autres, comme Condorcet, avaient cultivé avec un égal succès la science et la philosophie, mais c'était le bien petit nombre, et puis s'ils avaient eu de grandes aspirations vers la liberté de l'individu, poussant ces aspirations jusqu'au délire, nul d'entre eux n'avait étudié sérieusement le socialisme, et n'avait réfléchi sur les choses de ce monde qui doivent être communes, sur celles qui doivent rester individuelles. Le quatrième groupe se composait des astronomes, des physiciens, des anatomistes, des botanistes, des géologues, en un mot des naturalistes ou physiologistes de l'époque. C'est à ce grouppe, dont Condorcet faisait encore partie, que nous devons les bases positives du socialisme moderne, de lui nous viennent les idées nettes que nous possédons sur l'ordre sériaire, la gravitation, les affinités et la polarité, sur l'unité de plan, sur les analogies, sur le balancement et la solidarité des organes, mais il n'y avait alors dans ces quatre groupes personne qui eût conscience de leur valeur respective, du rôle que chacun devait remplir. Napoléon qui a été pendant quelques années, et surtout en Egypte, l'inspirateur des physiologistes, Napoléon, qui eût pu mener si loin l'humanité,

ne tarda pas à dévier de sa conduite philosophique et civilisatrice, laissant à d'autres le rôle élevé qu'il pouvait conserver.

Une pareille époque réclamait évidemment trois choses: la connaissance des traditions, seul moyen pour l'humanité de s'éclairer au flambeau du passé et de marcher sûrement vers l'avenir; l'association de la religion, de la science et de la philosophie; l'étude de la commune nouvelle. En d'autres termes il importait d'unir pour l'œuvre d'avenir les fils des socialistes, les disciples de Jean-Jacques et de l'encyclopédie, et les physiologistes sous l'inspiration des traditions. Trois hommes entre tous ont eu les premiers le mérite de cette grande œuvre. Fabre d'Olivet nous a fait connaître Moïse, Pythagore et les sanctuaires. Fourier nous a dit, bien mieux que Morelly, les lois économiques du travail et l'organisation de la commune de l'avenir. St-Simon a été un lien encyclopédique. Après s'être replacé par la force de son génie, au point de vue de la vie universelle, il a fait comprendre la liaison de la religion, de la science et de la philosophie, et signalé la nécessité d'associer et de combiner les intérêts. En eux se trouvent en germe à un dégré bien plus éminent que chez leurs prédécesseurs toutes les vérités auxquelles se rallient en ce jour les intelligences les plus puissantes de l'Europe.

D'OLIVET.

D'Olivet a écrit sur les langues à l'occasion de la restauration de la langue hébraïque, sur l'histoire philosophique du genre humain, sur l'essence et la forme de la poësie, sur les vers dorés de Pythagore, sur la musique des anciens. des ouvrages très-systématiques, surtout le second, mais marqués au coin d'une haute philosophie

et d'une véritable érudition. Il n'était point physiologiste et ne savait rien des communistes ni des socialistes, aussi existe-t il une immense lacune dans ses œuvres. Cette lacune, Saint-Simon et Fourier devaient la combler ; mais il est le premier qui ait fait ressortir des traditions antiques la croyance à la tétrade sacrée, c'est à-dire la pensée de nos pères sur les quatre grands mouvements, sur les quatre grandes vies de la nature, sur les quatre règnes, minéral, végétal, animal et social ; toutes fois, il a négligé de montrer que les quatre vies qui forment la tétrade peuvent se réduire à trois, les végétaux et les animaux ne formant en réalité qu'un seul règne que l'on pourrait appeler organique; il a aussi expliqué avec plus de clarté encore qu'on ne l'avait fait avant lui, ce qu'il faut entendre et ce qu'entendaient les anciens par ces trois termes la *Providence*, le *destin* ou fatalité, et la *volonté humaine ;* mais il a omis de montrer que ces trois forces, sont l'un des aspects généraux de la Trinité, qu'elles forment une unité que renferme la conception panthéistique de Dieu. Il a négligé de signaler ce fait que cette Trinité et la vie universelle des Egyptiens c'est une seule et même chose, que cette Trinité peut être réduite à deux termes, et devenir alors l'une des manières d'être du dualisme physiologique universel ; enfin il a été souvent trop subtil et trop nuageux dans sa métaphysique, trop hardi à présenter ses rêves poëtiques comme des faits probables. D'Olivet a souvent touché de près cette vérité que toutes les philosophies du passé sont plutôt incomplètes qu'inexactes, qu'elles sont même vraies au point de vue auquel leurs auteurs se sont trouvés. Celui qui s'élève sur une colline peut décrire les paysages qui l'entourent, mais il ne voit qu'une bien petite partie de notre terre ; celui qui s'élève sur une haute montagne en apperçoit d'avantage. Les âges successifs, sont cette élévation de plus en plus considérable qui nous permet de mieux comprendre le cosmos, tel que Pline l'a défini (voir page 298). D'Olivet savait, dit-on, sur l'extase,

énormément de choses dont il n'a point parlé dans ses livres ; c'est un penseur original, souvent très-élevé ; quelques hommes de notre époque ont eu à son égard le grand tort de mettre à profit ses écrits, sans indiquer la source où ils avaient puisé.

SAINT-SIMON.

La vie de St-Simon se divise en trois périodes ; l'une d'études physiologiques, la seconde d'études industrielles et politiques, la troisième d'études religieuses et philosophiques. D'un bout à l'autre de sa carrière il a toujours été l'un des plus grands initiateurs qui aient honoré sa patrie. Quelques lignes prises dans ses mémoires permettront de suite d'apprécier son immense valeur.

» Je descends de Charlemagne. Mon père s'appelait » le comte de St Simon, j'étais le plus proche parent du » duc de St Simon. Je suis né le 17 octobre 1760 ; je » suis entré au service en 1776 ; j'ai quitté, en 1779, » une compagnie de cavalerie que j'avais obtenue pour » passer en Amérique, où j'ai servi sous les ordres de » M. de Bouillé et sous ceux de Washington.

» A la paix, j'ai présenté au vice roi du Mexique le » projet d'établir entre les deux mers une communication » qui est possible en rendant navigable la rivière » *in partibus*, dont une branche verse dans l'Océan, » tandis que l'autre se décharge dans la mer du Sud. » Mon projet ayant été froidement accueilli, je l'ai » abandonné.

» De retour en France, je fus fais colonel ; je n'avais » pas encore vingt-trois ans. Le désœuvrement où je me » trouvai, ne tarda pas à me déplaire ; faire l'exercice » pendant l'été, faire ma cour pendant l'hiver, était un » genre de vie insupportable pour moi. Je partis pour » la Hollande en 1785.

» M. le duc de la Vauguyon, ambassadeur de France » en Hollande, avait soustrait ce pays à l'influence » anglaise. Il avait déterminé les états-généraux à com- » biner, avec la France, une expédition contre les colo- » nies anglaises de l'Inde. M. le comte de Bouillé devait » commander cette expédition, dans laquelle ma place » était honorablement marquée. J'ai poursuivi pendant » un an l'exécution de ce projet, qui a manqué par la » maladresse de M. de la Vauguyon.

» Revenu en France en 1786, je ne tardai pas à » m'ennuyer du désœuvrement dans lequel j'étais rentré. » Je partis pour l'Espagne en 1787. Le gouvernement » espagnol avait entrepris un canal qui devait faire com- » muniquer Madrid à la mer; cette entreprise languis- » sait, parceque le gouvernement manquait d'ouvriers » et d'argent. Je me concertai avec M. le comte de » Cabarrus, aujourd'hui ministre des finances, et nous » proposâmes au gouvernement le projet suivant :

» M. le comte de Cabarrus proposait au nom de la » banque St-Charles, dont il était directeur, de fournir » au gouvernement les fonds nécessaires pour l'exécu- » tion du canal, si le roi voulait abandonner le droit de » péage à cet établissement. De mon côté, j'offris de » lever une légion de six mille hommes, qui aurait été » composée d'étrangers, dont deux mille hommes auraient » tenu garnison, tandis que les quatre autres mille » auraient été employés aux travaux du canal. Les seuls » frais d'habillement militaire et d'hôpitaux auraient été » à la charge du gouvernement; la paie des travailleurs » aurait suffi à tout le surplus de la dépense de ce corps; » de manière qu'avec une somme extrêmement modique, » le roi d'Espagne aurait confectionné le plus beau et le » plus utile canal qu'il y eut en Europe; il aurait aug- » menté son armée de six mille hommes, et accru la » population de ses états d'une classe qui serait devenue » laborieuse et industrieuse.

» La révolution française qui est survenue a empêché » l'exécution de ce projet.

» La révolution était commencée lorsque je vins en » France. Je ne voulus pas m'en mêler, parce que, d'un » côté, j'avais la conviction que l'ancien régime ne » pouvait pas être prolongé, et que, d'un autre côté, » j'avais de l'aversion pour la destruction, et qu'il » n'était possible de se lancer dans la carrière politique » qu'en s'attachant au parti de la cour qui voulait » anéantir la représentation nationale, ou au parti » révolutionnaire qui voulait anéantir le pouvoir royal. » Mon activité se porta du côté des spéculations finan- » cières; je me livrai à des spéculations sur la vente » des domaines nationaux; je m'associai un Prussien » nommé le comte de Rédern.

» Je désirais la fortune seulement comme moyen. » Organiser un grand établissement d'industrie, fonder » une école scientifique de perfectionnement, contribuer » en un mot au progrès des lumières et à l'amélioration » du sort de l'humanité, tels étaient les véritables » objets de mon ambition.

.....

» Nous nous brouillâmes, M. de Rédern et moi, en » 1797.

» Aussitôt que j'eus rompu avec lui, je conçus le » projet de frayer une nouvelle carrière à l'intelligence » humaine, la carrière *physico-politique*. Je conçus le » projet de faire faire un pas général à la science, et » de rendre l'initiative à l'école française.

» Cette entreprise exigeait des travaux préliminaires; » j'ai dû commencer par étudier les sciences physiques, » par constater leur situation actuelle, et par m'as- » surer, au moyen de recherches historiques, de l'ordre » dans lequel s'étaient faites les découvertes qui les » avaient enrichies. Pour acquérir ces connaissances, » je ne me suis pas borné à des recherches dans les » bibliothèques; j'ai recommencé mon éducation, j'ai » suivi les cours des professeurs les plus distingués et » les plus célèbres; j'ai pris domicile en face de l'Ecole

» Polytechnique ; je me suis lié d'amitié avec plusieurs » professeurs de cette école : pendant trois années, je » me suis uniquement occupé de me mettre au courant » des connaissances acquises sur la physique des corps » bruts.

» J'ai employé mon argent à acquérir de la science ; » grande chère, bon vin, beaucoup d'empressement » vis-à-vis des professeurs, auxquels ma bourse était » ouverte, me procurèrent toutes les facilités que je » pouvais désirer.

» J'avais de grandes difficultés à surmonter. Déjà » ma cervelle avait perdu de sa malléabilité ; je n'étais » plus jeune. Mais d'un autre côté je jouissais d'un » grand avantage : de longs voyages, la fréquentation » d'un grand nombre d'hommes capables que j'avais » recherchés et rencontrés, une première éducation » dirigée par d'Alembert ; éducation qui m'avait tressé » un filet métaphysique si serré, qu'aucun fait important » ne pouvait passer à travers, etc.

» Je m'éloignai, en 1801, de l'École Polytechnique ; » je m'établis près de celle de Médecine ; j'entrai en » rapport avec les physiologistes. Je ne les quittai » qu'après avoir pris une connaissance exacte de leurs » idées générales sur la physique des corps organisés.

» En cessant l'étude de la physiologie, je partis pour » les pays étrangers ; la paix d'Amiens me permit » d'aller en Angleterre. L'objet de mon voyage était de » m'informer si les Anglais s'occupaient d'ouvrir la car- » rière que j'avais entrepris de frayer. Je rapportai de » ce pays la certitude que ses habitants ne dirigeaient » point leurs travaux scientifiques vers le but physico- » politique ; qu'ils ne s'occupaient point de la réorgani- » sation du système scientifique, et qu'ils n'avaient sur » le chantier aucune idée capitale *neuve*.

» Peu de temps après j'allai à Genève, et je par- » courus une partie de l'Allemagne. Je rapportai de ce » voyage la certitude que la science générale était

» encore dans l'enfance en Allemagne ; mais elle y fera » certainement de grands progrès avant peu de temps, » parce que toute cette grande nation est passionnée de » cette direction scientifique. Elle n'a pas encore trouvé » la bonne route ; elle finira par la trouver, et quand » une fois elle y sera, elle fera beaucoup de chemin.

» J'ai d'abord fait imprimer deux volumes ayant pour » titre : *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e^ » siècle.* J'ai abandonné cette entreprise, parce que je » me suis aperçu que j'avais mal commencé l'exposition » de mes idées. Cette expérience m'ayant prouvé que je » n'étais pas encore mûr pour contexturer et rédiger » l'ouvrage que j'avais conçu, j'ai pris le parti de pu- » blier des lettres où j'ai traité séparément les questions » dont les solutions partielles sont les principes que » j'emploierai à l'organisation du système scientifique.

» Les lettres que j'ai imprimées n'ont pas déterminé, » comme je l'avais espéré, une discussion générale ; » mais ce travail m'a été très utile, d'abord parce qu'il » a été pour moi une occasion d'élaborer mes idées, » ensuite parce qu'il a fixé l'attention de quelques per- » sonnes qui ont bien voulu me communiquer leurs » observations. »

Nous voici maintenant en 1812 ; Saint-Simon a dépensé sa fortune. « Depuis quinze jours, dit-il, je mange » du pain et bois de l'eau ; je travaille sans feu, et j'ai » vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des » copies de mon travail. C'est la passion de la science » et du bonheur public, c'est le désir de trouver un » moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable » crise dans laquelle toute la société européenne se » trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état » de détresse. Ainsi, c'est sans rougir que je puis faire » l'aveu de ma misère, et demander les secours néces- » saires pour me mettre en état de continuer mon » œuvre. »

« N'y a-t-il pas lieu de dire, avec Pierre Leroux : » N'est-ce pas que cela est véritablement beau, cette » vie qui commence par : *Je descends de Charlemagne,* » et qui finit par : *Je demande les secours nécessaires* » *pour me mettre en état de continuer mon œuvre ?...* »

Le fait le plus éclatant de Simon, celui qui a dominé sa vie, c'est la découverte de l'attraction universelle. Newton n'avait reconnu l'attraction que pour les corps inertes et leur action les uns sur les autres en raison directe des masses, en raison inverse du carré des distances. Saint-Simon va plus loin. Il veut que l'on s'occupe de rattacher toutes les branches du savoir par l'idée de la pesanteur universelle. Mais quoiqu'il eut vécu dans la société des chimistes et des physiciens, il laisse de côté les affinités et la polarité ; les affinités, lois de combinaison des atômes placés au contact les uns des autres ; la polarité, loi de distribution d'arrangement des atômes simples ou composés dans une direction donnée et selon un plan déterminé par et pour leur spécialité. Toutefois nous allons voir que sans en avoir nettement conscience, il va corriger son erreur.

« Nous sommes, dit-il, des corps organisés. C'est » en considérant comme *phénomènes physiologiques* nos » relations sociales, que j'ai compris le moyen de les » rattacher à la loi d'attraction, de pesanteur. » Voici le développement de cette pensée :

» Les premiers phénomènes que l'homme ait observés » d'une manière suivie, ont été les phénomènes astronomiques. Il y a une bonne raison pour qu'il ait commencé par ceux-là : c'est qu'ils sont les plus simples. » Dans le commencement des travaux astronomiques, » l'homme mêlait les faits qu'il observait avec ceux qu'il » imaginait ; et dans ce galimatias élémentaire, il faisait » les meilleures combinaisons qu'il pouvait pour satisfaire toutes les demandes de prédiction. Il s'est successivement débarrassé des faits créés par son imagination ; et, après bien des travaux, il a fini par adopter

» une marche certaine pour perfectionner cette science. » Les astronomes n'ont plus admis que les faits constatés » par l'observation ; ils ont choisi le système qui les » liait le mieux, et depuis cette époque ils n'ont plus » fait faire de faux pas à la science. Produit-on un sys- » tême nouveau, ils vérifient, avant de l'admettre, s'il » lie mieux les faits que celui qu'ils avaient adopté ; » Produit-on un fait nouveau, ils s'assurent, par l'ob- » servation, si ce fait existe.

» L'époque dont je parle, la plus mémorable que » présente l'histoire du progrès de l'esprit humain, est » celle à laquelle les astronomes ont chassé les astro- » logues de leur société. Une autre remarque qu'il faut » que je vous fasse, c'est qu'à partir de cette époque » les astronomes sont devenus modestes, bonnes gens, » ne cherchant plus à paraître savoir ce qu'ils ignorent, » et que, de votre côté, vous avez cessé de leur faire la » demande impertinente de lire votre destinée dans les » astres.

» Les phénomènes chimiques étant plus compliqués » que les phénomènes astronomiques, l'homme ne s'en » est occupé que longtemps après. Dans l'étude de la » chimie, il est tombé dans les fautes qu'il avait com- » mises dans l'étude de l'astronomie ; mais enfin les » chimistes se sont débarrassés des alchimistes.

» La physiologie se trouve encore dans la mauvaise » position par laquelle ont passé les sciences astrolo- » giques et chimiques. Il faut que les physiologistes » chassent de leur société les philosophes, les mora- » listes et les métaphysiciens, comme les astronomes » ont chassé les astrologues, comme les chimistes ont » chassé les alchimistes.

» Je n'ai pas l'intention de dire que les philosophes, » les moralistes et les métaphysiciens n'ont pas rendu » des services à la physiologie ; mais il est bien connu » que les astrologues ont été utiles à l'astronomie, que » les alchimistes ont fait une grande partie des décou-

» vertes chimiques, et cependant tout le monde pense
» que les astronomes ont fait une bonne opération en se
» séparant des astrologues, et les chimistes une égale-
» ment bonne en se séparant des alchimistes.

» Il reste une idée à éclaircir. Les occupations prin-
» cipales des philosophes, des moralistes, des méta-
» physiciens, sont d'étudier les rapports qui existent
» entre les phénomènes appelés physiques et ceux ap-
» pelés moraux. Quand ils ont du succès dans cette
» partie, leurs travaux doivent s'appeler physiologi-
» ques; mais ils cherchent aussi à lier tous les faits
» observés par un système général. Il m'est démontré
» que cela sera impossible jusqu'à l'époque à laquelle la
» physiologie (comprenant la morale) se sera mise dans
» l'ordre que j'ai détaillé au sujet de l'astronomie. »

Nos lecteurs comprendront sans peine que nous n'avons fait que continuer et compléter Saint-Simon, en signalant dans ce livre la pesanteur ou attraction comme loi des masses, les affinités comme loi des molécules, et l'orientation spéciale de ces molécules, d'où dérive la polarité, comme cause seconde du plan providentiel. Ainsi donc, les lois générales et spéciales de tout ce qui existe sont : la gravitation, les affinités, la polarité, trinité mystique aujourd'hui, sur laquelle la métaphysique s'exercera, et dont bientôt sans doute la science fera mieux connaître encore chacun des termes.

Des documents inédits de Saint-Simon et d'autres, récemment publiés par Pierre Leroux, prouvent que ce grand philosophe était complètement au point de vue de la vie universelle, telle que Pline l'a définie, et que nous devons voir en lui le continuateur du panthéisme égyptien.

Saint-Simon ne se borne pas aux considérations qui précèdent, il veut que les intérêts soient combinés. La science de ces combinaisons, voilà pour lui la morale physiologique; elle a pour but de mettre chacun dans une position telle que son intérêt personnel et l'intérêt général se trouvent toujours dans la même direction.

» La conservation des corps organisés, dit-il, tient à » l'égoïsme, tous les efforts pour combiner les intérêts » des hommes, sont des tentatives faites dans une bonne » direction ; toute la partie des raisonnements des mora- » listes qui dépasse la combinaison des intérêts présente » une série d'erreurs dont il est facile de reconnaître la » cause. Les moralistes prennent souvent des mots pour » des choses.

Comprenant toute la portée de sa découverte, mais encore jeune dans l'art d'exprimer ses pensées, Saint- » Simon la généralise ainsi :

» Est-ce une apparition ? n'est-ce qu'un rêve ? Je » l'ignore ; mais je suis certain d'avoir éprouvé les sen- » sations dont je vais vous rendre compte :

» La nuit dernière, j'ai entendu ces paroles :

» Rome renoncera à la prétention d'être le chef-lieu » de mon église : le pape, les cardinaux, les évêques et » les prêtres cesseront de parler en mon nom ; l'homme » rougira de l'impiété qu'il commet en chargeant de tels » imprévoyants de me représenter.

» J'avais défendu à Adam de faire la distinction du » bien et du mal, il m'a désobéi ; je l'ai chassé du Paradis, » mais j'ai laissé à sa postérité un moyen d'appaiser ma » colère ; qu'elle travaille à se perfectionner dans la » connaissance du bien et du mal, et j'améliorerai son » sort ; un jour viendra que je ferai de la terre un paradis.

» Tous ceux qui ont établi des religions en avaient » reçu de moi le pouvoir, mais ils n'ont pas bien com- » pris les instructions que je leur avais données ; ils ont » tous cru que je leur avais confié ma divine science ; » leur amour-propre les a conduits à tracer une ligne de » démarcation entre le bien et le mal dans les actions les » plus minutieuses de la vie de l'homme, et ils ont tous » négligé la partie la plus essentielle de leur mission, » celle de fonder un établissement qui fit suivre à l'intel- » ligence humaine la route la plus courte pour se rap- » procher indéfiniment de ma divine prévoyance ; ils ont

» tous oublié de prévenir les ministres de mes autels que
» je leur retirerais le pouvoir de parler en mon nom quand
» ils cesseraient d'être plus savants que le troupeau
» qu'il conduiraient, et qu'ils se laisseraient dominer
» par le pouvoir temporel.

.....

» Une réunion de 21 élus de l'humanité prendra le
» nom de conseil de Newton ; le conseil de Newton me
» représentera sur la terre ; il partagera l'humanité en
» quatre divisions, qui s'appelleront anglaise, française,
» allemande, italienne. Chacune de ces divisions aura
» un conseil en chef. Tout homme, quelque partie du
» globe qu'il habite, s'attachera à une de ces divisions,
» et souscrira pour le conseil en chef et pour celui de sa
» division.

» Les femmes seront admises à souscrire ; elles pour-
» ront être nommées.

.....

» Tous les hommes travailleront : ils se regarderont
» tous comme des ouvriers attachés à un atelier dont les
» travaux ont pour but de rapprocher l'intelligence hu-
» maine de ma divine prévoyance. Le conseil en chef
» de Newton dirigera les travaux ; il fera ses efforts pour
» bien comprendre les effets de la pesanteur univer-
» selle. Elle est la loi unique à laquelle j'ai soumis l'U-
» nivers.

.....

» C'est Dieu qui m'a parlé : un homme aurait-il pu
» inventer une religion supérieure à toutes celles qui ont
» existé ? Il faudrait supposer qu'aucune d'elles n'a été
» instituée par la Divinité. Regardez comme le précepte
» est clair dans la religion qui m'a été révélée, voyez
» comme son exécution est assurée. L'obligation est im-
» posée à chacun de donner constamment à ses forces
» personnelles une direction utile à l'humanité. Les bras
» du pauvre continueront à nourrir le riche ; mais le
» riche reçoit le commandement de faire travailler sa cer-

» velle ; et si sa cervelle n'est pas propre au travail, » il sera bien obligé de faire travailler ses bras. Car » Newton ne laissera sûrement pas sur cette planète, » une des plus voisines du soleil, des ouvriers volontai- » rement inutiles dans l'atelier.

.....

» Nous ne verrons plus la religion avoir pour ministres » des hommes pourvus du droit de nommer les chefs de » l'humanité : ce seront tous les fidèles qui nommeront » leurs guides, et les qualités aux quelles ils reconnaî- » tront ceux que Dieu a appelés à le représenter ne se- » ront plus d'insignifiantes vertus, telles que la chasteté » et la continence ; ce seront les talents, ce sera le plus » haut dégré du talent.

» Je ne m'étendrai pas davantage à ce sujet : tout » homme qui croit à la révélation, sera nécessairement » convaincu que Dieu seul a pu donner à l'humanité le » moyen de forcer chacun de ses membres à suivre le » précepte de l'amour du prochain. »

Telle est la première forme religieuse de la pensée saint-simonienne, tel est son premier jet et pour que rien n'y manque de ce qui caractérise l'intelligence complète des pensées que l'on exprime ; pour qu'on ne le considère point comme un enfant qui a trouvé un diamant brut et qui n'en connaît pas la valeur, Saint-Simon ajoute :

« En cas que force majeure m'empêche de faire le » travail de rédaction des idées intermédiaires avec un » peu de méditation, tout homme pour lequel la concep- » tion de la pesanteur universelle sera une sensation » claire, et qui sera au courant des connaissances phy- » siques, les observations sur les progrès de l'esprit » humain comprises, pourra facilement les établir. »

C'est ainsi que depuis 1802 Saint-Simon professait que la physiologie doit remplacer la morale et la psycologie métaphysique enseignées de nos jours. Dès cette époque il professait encore que la même loi qui dirige les

cristallisations de la matière, préside aussi à son organisation et même à l'organisation de nos société ; pressentant longtemps à l'avance toutes les études de notre siècle et prophétisant cette union de la science, de la religion et de la philosophie, qui consacrera l'inauguration d'un culte rationnel. Toutefois la pensée de Saint-Simon en était encore à sa première évolution, elle avait besoin de ces nombreuses élaborations, que depuis elle a subies et que nous allons raconter.

Les lettres de Genève, les lettres au bureau des longitudes, l'introduction aux travaux scientifiques du XIX^e^ siècle, des mémoires encore manuscrits sur la gravitation et la science de l'homme, voilà les travaux de la première phase de la vie de Saint-Simon ; nous y trouvons de nombreux germes ; partout nous y voyons le continuateur de Vico, de Montesquieu, de Kant, de Lessing, de Turgot, de Morelly, de Condorcet, de Robespierre. Déjà nous comprenons que l'humanité, comme tout être vivant, a une existence qui lui est propre et une loi régulatrice ; mais pour arriver à démontrer cette loi nouvelle il était nécessaire de comprendre l'industrie, le prolétariat, le christianisme, toutes choses sur lesquelles Saint-Simon n'était pas encore suffisamment éclairé. 1814 arrive et le petit-fils de Charlemagne s'imagine que l'introduction en France du parlementarisme anglais et de ses trois pouvoirs pourra être d'un grand secours à l'humanité ; mais il ne tarde pas à revenir de son erreur. Trois ans plus tard, mieux édifié sur la valeur des monarchies constitutionnelles, il ne voit en elles qu'une transition entre le système féodal et le régime industriel. A cette époque, c'est-à-dire en 1817, Saint-Simon s'efforce de faire comprendre la nécessité d'une institution politique commune à tous les peuples européens, ayant un parlement supérieur à tous les gouvernements de cette partie du monde. Il voulait que cette institution fut chargée des grandes colonisations, des colonisations générales du globe, de l'organisation d'une

éducation unitaire et très-perfectionnée ; voulant rétablir ainsi dans l'Occident quelque chose de cette unité détruite par Luther, et substituer au traité de Westphalie une base plus solide pour l'union et la bonne entente des peuples. Il n'hésita pas non plus à prêcher l'union la plus intime entre la France et l'Angleterre, foulant aux pieds, avec le dédain d'un homme de génie, les préjugés populaires.

Ce fut à la même époque que Saint-Simon professa la nécessité d'introduire la méthode scientifique dans l'étude de la politique, mais il fut peu compris. Quoi cependant de plus clair et de plus rationnel que des propositions comme celles ci :

« Il viendra sans doute un temps où tous les peuples » de l'Europe sentiront qu'il faut régler les points d'in- » térêt général avant de descendre aux intérêts na- » tionaux. Alors les maux commenceront à devenir » moindres, les troubles à s'apaiser, les guerres à s'é- » teindre ; c'est là que nous tendons sans cesse ; c'est là » que le cours de l'esprit humain nous emporte ! mais » lequel est le plus digne de la prudence de l'homme, ou » de s'y traîner ou d'y courir ?

» L'imagination des poètes, a placé l'âge d'or au ber- » ceau de l'espèce humaine, parmi l'ignorance et la » grossièreté des premiers temps : c'était bien plutôt » l'âge de fer qu'il fallait y reléguer. L'âge d'or du genre » humain n'est point derrière nous ; il est au devant, il » est dans la perfection de l'ordre social ; nos pères ne » l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour : c'est » à nous de leur en frayer la route. »

Il s'en faut de beaucoup que Saint-Simon ait professé sur le pouvoir et les attributions que l'on doit accorder aux gouvernements, les mêmes opinions qu'une partie de l'école saint-simonienne.

« Les gouvernements, dit-il, ne conduiront plus les » hommes, leurs fonctions se borneront à empêcher que » les travaux utiles ne soient troublés. Ils n'auront plus

» à leur disposition que peu de pouvoir et peu d'argent ; » car peu de pouvoir et peu d'argent suffisent pour at- » teindre ce but. »

En 1819 Saint Simon publia l'*Organisateur*. La seconde livraison de ce recueil, aujourd'hui très-rare, contient un essai de l'histoire des industriels et des savants depuis le IIe siècle ; essai fait au point de vue de la méthode saint-simonienne. Les faits y sont rangés en séries de termes homogènes qui font apercevoir leur loi de manière à faire pressentir l'avenir scientifico-industriel de l'humanité.

En 1821, parut le système industriel, avec cette épigraphe : « Dieu a dit : Aimez-vous les uns les autres. » L'auteur y explique comment toutes les institutions actuelles sont appelées à revêtir le caractère industriel, comment les savants doivent y être chargés de l'instruction publique, et les industriels de la formation du budget.

.....

En 1823, notre philosophe publia des lettres aux députés, deux brochures sur les Bourbons et les Stuarts, dans la dernière desquelles il démontrait très-brièvement le caractère le plus général de la doctrine de la vie universelle, et, presque en même temps un écrit très-court sous ce titre : *Travaux philosophiques, scientifiques et poëtiques, ayant pour objet de faciliter la réorganisation de la société européenne.* Dans quelques pages, Saint-Simon y expose avec chaleur les principes de sa doctrine, qui dès lors se sépara entièrement de toutes celles qui l'ont précédée et préparée.

Cependant Saint-Simon n'avait encore d'autre témoignage de sa valeur que sa conscience. Il n'était point chef d'école, il ne possédait aucun enseignement public. Augustin Thierry, son disciple, le reniait ; Comte l'abandonnait, et la misère la plus profonde était son partage. Fatigué de ses 34 années de luttes, incertain, doutant de l'avenir, le philosophe faiblit un instant. Sa main s'arma contre lui-même, une balle sillonna son front,

mais son heure n'était pas encore venue. Un commerçant, un juif, homme versé dans les questions industrielles et religieuses, et de plus mathématicien très-habile, Olinde Rodrigues, recueillit son maître et sa dernière phase, la phase religieuse commença. Saint-Simon revint aux idées qu'il avait sommairement exposées dans les lettres de Genève, et les développa dans son *Nouveau Christianisme*.

Saint-Simon est mort le 19 mai 1825, léguant à Olinde Rodrigues, le seul disciple qui ne l'eut pas abandonné dans sa misère, ses manuscrits et sa pensée.

SAINT-SIMONISME.

Le saint-simonisme a présenté trois phases comme la vie de Saint-Simon. Dans la première, il s'est appelé le *Producteur*; dans la seconde, il s'est organisé en couvent religieux pour répandre la parole du maître; dans la troisième, il s'est bifurqué. Les uns, avec Enfantin, ont cru à une morale nouvelle; tandis que d'autres, sous la direction ceux-ci de Jean Reynaud, ceux-là de Pierre Leroux, se sont efforcés de créer la physiologie générale et de relier l'avenir de l'humanité aux traditions antiques de sa vie.

LE PRODUCTEUR.

Le producteur avait réuni un grand nombre d'adhérents. Ses principaux collaborateurs étaient Enfantin, dont plus tard nous apprécierons l'œuvre; Bazard, l'un des fondateurs de la charbonnerie, homme éminent, logicien fort habile, qui exerçait une très-grande influence sur les plus énergiques des révolutionnaires; Buchez, docteur médecin, condamné à mort dans la conspiration de Bedfort, travailleur infatigable, qui a produit depuis une introduction à la science de l'histoire, *une Philosophie*, *l'Européen*, *l'Histoire parlementaire de la Révolution française*, et qui présidait la Constituante en mai 1848; Dugied, homme énergique, qui avait aussi joué un rôle

important dans la charbonnerie ; Laurent de l'Ardèche, l'auteur de la *Réfutation de Montgaillard*, aujourd'hui représentant ; Dubochet, publiciste, que sa position mettait à même de bien connaître les faits ; Rouen, Cerclet, Armand Carrel, qui devait plus tard se faire un grand nom au *National ;* Joseph Rey de Grenoble, ce vieillard si vénéré dans sa ville, où il est à la tête de toutes les institutions de bienfaisance ; Blanqui l'économiste, Senty, Peisse, Artaud de Caen, Halévy et quelques autres de nos célébrités modernes OEuvre d'hommes inexpérimentés, le *Producteur* sent le travail et l'incertitude ; il est diffus et confus, il manque de formules.

LE COUVENT SAINT-SIMONIEN.

Lorsque le producteur cessa de paraître, Cerclet, Dubochet, Rouen, Blanqui, Senty, Peisse, Garnier, Halévy, Armand Carrel, se retirèrent de la société St-Simonienne. Buchez, Alisse, Rouland, L'Herminier, Margerin quittèrent le jour où se fonda la hiérarchie et cependant l'œuvre du couvent St-Simonien est bien supérieure à celle du producteur. Toute société est dirigée par quelqu'un ; celle-ci l'était en nom par Bazard et par Enfantin réunis, mais en réalité par ce dernier qui conduisait avec une prodigieuse habileté tous les travaux de ses co-religionnaires vers le but qu'il voulait atteindre. Ancien élève de l'école polythecnique, cet adorable satan, (je me sers à dessein de ce mot d'une femme très-spirituelle) avait tout ce qu'il faut pour entraîner. D'une société charmante, doué d'une tête admirable, d'un regard fascinateur, d'un calme à toute épreuve et toujours maître de lui ; Enfantin que distinguait encore un esprit très-subtil et très-adroit en dialectique, un sentiment religieux fort élevé et de grandes connaissances en économie publique, ne négligea rien pour faire poser de telle sorte les prémisses de l'œuvre St-Simonienne qu'elle vint aboutir nécessairement à cette religion qu'il a voulu fonder.

Il était de bonne logique que ceux qui se réunissaient pour enseigner l'aspect trinaire de l'homme et ses manifestations, comprissent et fissent comprendre non-seulement la loi du développement de l'humanité mais aussi celle de l'homme lui-même. Evidemment les aspects instinctif ou physique, moral ou religieux, intellectuel ou scientifique, constituent déjà en eux-mêmes une série qui représente les progrès de l'espèce, d'où ces parités si faciles à établir:

Physique	Morale	Intelligence
Instinct	Religion	Science
Despotisme	Théocratie	République

Pourquoi donc en pareille occurrence vouloir revenir d'une façon définitive au papisme? Pourquoi faire du chef de la doctrine un homme Dieu? Pourquoi formuler ainsi sa hiérarchie, *le supérieur élève à lui l'inférieur*, au lieu d'appeler les égaux à se choisir ceux qui doivent être les premiers *inter pares*, selon ce que St-Simon lui-même avait indiqué.

Les séries des diverses classes du passé étaient un autre enseignement dont on eût dû profiter.

Dans les civilisations antérieures, la société avait eu plusieurs formes distinctes: l'Inde avait présenté ses prêtres et ses guerriers issus de la tête de Brahma, puis ses commerçants, laboureurs et parias. — L'Egypte avait remplacé les parias par des esclaves. La Judée avait eu ses prêtres, le peuple juif, la domesticité et l'esclavage; la Grèce, des citoyens et des esclaves; Rome, ses nobles, ses plébéiens, ses colons et ses esclaves; le moyen-âge, ses nobles, ses bourgeois, ses serfs et ses main-mortables; le temps présent nous offre une aristocratie du capital, des bourgeois et des prolétaires. D'où cette conclusion que l'avenir sera l'élévation du peuple à la bourgeoisie et l'abaissement de l'aristocratie capita-

liste par le moyen de l'association; mais où trouver dans cet enseignement si loyalement formulé, la preuve pour l'avenir d'un corps de prêtres, d'une tribu quelconque de lévites, chefs politiques des nations, recrutés soit par appel des supérieurs, soit même par l'élection des inférieurs.

St-Simon voulait que la morale fut absorbée par la physiologie, mais que dit la physiologie? L'axe du cerveau ne pose-t-il pas le moi, la personnalité humaine, comme pivot de cet aimant sur lequel on lit à l'un des pôles, religiosité, sociabilité, esprit philosophique, amour du beau; et à l'autre, amour physique, amour des enfants et instincts conservateurs de l'individu, communs à l'homme et aux animaux; de manière à faire des attractions intellectuelles, morales et passionnelles de notre être une boussole véritable, constamment oscillante autour de son pôle frontal, qui est l'idéal assigné à notre nature par la Providence?

Entraîné par une étude incomplète de l'homme, Enfantin, qui eut dû continuer la ligne de Pythagore, traça de suite le sillon suivi par son collègue Bazard et par leurs disciples jusqu'à la séparation. De leurs travaux résultèrent une science de l'humanité, une économie sociale, puis une forme de gouvernement que les républicains du Saint-Simonisme eussent dû rejeter immédiatement, puis enfin la morale nouvelle, cause de leur division. Ces quatre grandes manifestations sont trop importantes pour être passées sous silence, mais nous devons le dire, la réunion des Saint-Simoniens en une société conventuelle, en a singulièrement hâté l'élaboration.

LOI RÉGULATRICE DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ D'APRÈS LES SAINT-SIMONIENS.

Quoique Bazard ne connut point la polarité intellectuelle de l'homme, quoiqu'il ne connut pas davantage la

parité qui existe entre les développements successifs et progressifs de toutes les grandes manifestations de la nature, et leur oscillation, indéfinie autour d'un état moyen qui est leur virilité, il a cependant exposé en 1829 la loi du développement de l'humanité, de telle sorte que ses leçons ne sauraient vieillir. Nous aimons à rappeler ici que ces enseignements si élevés ont été redigés d'une façon bien remarquable par Carnot, le premier ministre de l'instruction publique de la République française de 1848. En voici le résumé :

« La société européenne, est dans la position la plus douloureuse, plus d'affection nulle part entre les gouvernants et les gouvernés, partout des regrets, des défiances, des craintes. En politique, il y a lutte entre l'autorité et la liberté ; le même désordre, sous le nom de concurrence, produit une meurtrière anarchie pour bon nombre de producteurs ; le vol et la fraude sont les sources de la fortune. L'art, impuissant à créer, s'occupe presque exclusivement de critique, et cependant il est un grand nombre d'hommes qui sentent le besoin d'un lien qui les conduise avec ordre, avec amour, vers une commune destinée, de manière à compléter l'harmonie universelle des mondes par l'ordre, la sagesse et la beauté de notre globe embelli par le génie de l'association humaine. »

Cet avenir n'est pas un rêve : Le livre des *Révélations* nous raconte que d'organisations en organisations, de crises en crises, de civilisations en civilisations, la société s'avance sans cesse vers cet âge d'or promis par Saint-Simon (1). Marchant ainsi à travers des époques d'ordre et de désordre, détruisant chaque fois de ses propres mains l'édifice de plus en plus parfait dans lequel s'élaborent et se préparent ses pacifiques destinées. L'anarchie,

(1) Il eut fallu ajouter ici, pour être complet, tantôt par une seule, tantôt par plusieurs séries parallèles, ce qui a eu lieu aussi dans les autres manifestations phénoménales de l'univers.

l'égoïsme et l'athéisme sont donc des faits transitoires que remplaceront une hiérarchie, un dévouement, une foi, en un mot l'*ordre nouveau*.

Enseignée à la manière des sciences naturelles, l'histoire peut donc devenir aussi positive dans ses déductions que l'astronomie, la botanique, la zoologie; elle peut aussi elle classer les faits par séries de termes homogènes, de manière à montrer leur loi de croissance et de décroissance, l'origine et la fin de chaque série.

Familles, castes, cités, nations, humanité, ces cinq termes représentent une série qui raconte l'histoire générale des hommes entre les deux termes extrêmes, la sauvagerie la plus absolue et l'association générale. (Cette série oublie la tribu et la commune, elle est incomplète, elle avait besoin d'être étudiée à nouveau.)

Un tableau de l'espèce humaine, embrassant le monothéisme juif, le polythéisme grec et romain, et le christianisme, fait ressortir avec évidence cette loi du progrès.

Jérusalem, Rome des Césars, Rome chrétienne, voilà les trois grandes cités initiatrices de l'Europe.

Moïse, Numa, Jésus, ont enfanté des peuples morts ou mourant aujourd'hui. (Ici encore l'on voit qu'avant 1830, personne en France ne connaissait l'arbre généalogique des croyances sociales.)

Maîtres, esclaves, patriciens, plébéiens, seigneurs, serfs, propriétaires, fermiers, oisifs, travailleurs, voilà l'histoire de l'antagonisme passé. Association universelle, voilà l'avenir, à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres Voilà le droit nouveau, droit du travail, qui remplace celui de la conquête et de la naissance. (La physiologie nous dit : A chaque organe social selon ses besoins, justifiés par son travail.)

L'humanité est un être multiple et collectif, vivant au sein de la vie universelle d'une vie qui lui est propre. C'est une association d'individus qui se développent en une série continue de générations. Sa destinée liée en Dieu à celle du globe qu'elle habite, s'accomplit progres-

sivement. Dieu a successivement défendu aux aînés de la famille humaine d'avoir à leur service des parias, des esclaves et des serfs. Les jours du prolétariat s'achèvent et le travail va devenir la loi de tous. (Que dire de mieux? Cependant il est important de remarquer encore que l'humanité ne se développe point toujours par une seule série, mais souvent par des séries parallèles fait analogue à celui que nous avons signalé dans l'études des transformations des espèces animales).

Hommes, formez une armée pacifique, et ne dites pas : cela est impossible; vous avez été braves dans les camps, naguère vous saviez tous vous ranger sous un chef, vous classer hiérarchiquement, reconnaître des guides, marcher avec ordre, économie, et surtout avec enthousiasme; et où courriez-vous ainsi? Ravager le monde, porter partout des larmes, du sang, la mort! Suivez-moi, rangez-vous, reconnaissez de nouveaux guides, soyez courageux encore, car vous avez de grands et nobles travaux à faire; suivez-moi, j'apporte la vie. Ainsi parlera le pontife-roi. (Pourquoi ne serait-ce pas plutôt le grand peuple initiateur qui tiendrait ce langage)

Eh! que viennent nous dire aujourd'hui nos légistes, publicistes, économistes? leur science nous prouvera-t-elle qu'à jamais la richesse est l'inséparable apanage de l'oisiveté? nous prouvera-t-elle aussi que le fils du pauvre est libre comme le fils du riche? — Libre! quand on manque de pain! Qu'ils sont égaux en droits? — Egaux en droits! lorsque l'un a le droit de vivre sans travailler, et que l'autre s'il ne travaille pas, n'a plus que le droit de mourir!....

Ils nous répètent sans cesse que la propriété est la base de l'ordre social; nous aussi, proclamons cette éternelle vérité. Mais qui sera propriétaire? est-ce le fils *oisif*, *ignorant*, *immoral* du défunt? ou bien est-ce l'homme capable de remplir dignement sa fonction sociale? Ils prétendent que tous les privilèges de la naissance sont détruits : Eh! qu'est-ce donc que l'hérédité, dans le sein

des familles? Qu'est-ce que la transmission de la fortune des pères aux enfants, sans autre raison que la filiation du sang, si ce n'est le plus immoral de tous les privilèges, celui de *vivre en société sans travailler*, ou d'y être récompensé au-delà de ses œuvres.

Triste science, qui aurait maintenu le servage, qui aurait défendu à Jésus de prêcher la Fraternité humaine, dans la crainte que sa parole ne retentit à l'oreille d'un esclave; triste science qui, dans une époque plus reculée, encore, aurait célébré la justice de l'anthropophagie!

Le développement de l'humanité n'est que le perfectionnement des associations humaines, sa loi repose

1° Sur la nature du travail à accomplir,

2° Sur la répartition de ce travail,

3° Sur la répartition des produits.

L'éducation qui embrasse la vie entière de chaque être, sa destination générale et sa profession particulière, ses affections sociales comme celles du foyer domestique; l'éducation, qui ne consiste plus, de nos jours, que dans une instruction sans but précis, désordonnée, indépendante des dispositions individuelles et des besoins généraux, est l'aspect le plus important du réglement social; l'avenir nous demande de poser les bases de la sienne.

.....

Tous les membres du corps social sont hommes, mais tous sont artistes, savants ou industriels, en d'autres termes tous *sympatisent*, *raisonnent* ou *agissent*, et ce triple aspect de l'existence humaine donne lieu à une division trinaire dans l'éducation générale et professionnelle. (Ce paragraphe proposait de grandes réformes, mais il laisse encore à désirer. Pierre Leroux a dit et fait mieux.)

Si l'éducation était ce qu'elle devrait être, si elle préparait tous les hommes à contribuer, chacun selon son amour, son intelligence et sa force, au progrès social, la législation serait sans objet; mais il n'en est pas ainsi. Trouver, selon l'expression de Saint-Simon, la ligne de

démarcation qui sépare les actions en bonnes et mauvaises, est une des parties les plus élevées de la fonction du législateur ; appliquer cette règle morale, est l'un des actes principaux du gouvernant, la législation et l'ordre judiciaire sont donc les compléments indispensables de l'éducation et du corps à qui elle est confiée. Les peines et les récompenses ne sont même, à proprement parler, que l'un des aspects de l'éducation.

La législation, comme tous les faits humains, est variable, progressive, suivant l'état de civilisation des sociétés ; c'est-à-dire qu'elle est soumise à l'alternative des époques organiques et critiques que nous avons signalées dans tout le passé. Dans les premières, le chef politique est législateur et juge, il conçoit le réglement d'ordre et en détermine l'application ; il est la loi vivante, il est l'organe de la louange et de la réprobation sociales ; c'est lui qui décerne la gloire ou imprime la honte. Dans les époques critiques, au contraire, la loi est une lettre morte, sans puissance morale ; la justice et l'équité sont deux choses distinctes dans l'opinion des hommes.

.....

La législation et l'ordre judiciaire sont alors ou des armes pour résister à l'oppression de la vieille hiérarchie, ou des moyens d'oppression contre le peuple ; il sont, en d'autres termes, une perpétuelle manifestation de l'antagonisme qui existe entre les gouvernants et les gouvernés, lutte qui caractérise à nos yeux l'époque critique ou de désassociation.

Pour nous, la législation est le réglement d'ordre ; le législateur est donc l'homme qui aime et connait le mieux l'ordre social, et par conséquent le but de l'association ; c'est l'homme qui est le plus capable de diriger la société vers l'accomplissement de sa destinée. Et comme, d'après Saint-Simon, le but de l'activité humaine est triple, comme il s'agit pour elle d'un progrès moral, intellectuel et physique, le réglement d'ordre doit embrasser ce triple aspect du développement social, de même que le

corps judiciaire se compose de trois dégrés spéciaux de juridiction qui ont pour objet de régulariser le mouvement moral, scientifique et industriel.

Ainsi quelque soit l'ordre de travaux qu'on envisage, quelque soit leur degré d'importance, c'est toujours le chef qui approuve et condamne, loue et blâme, excite et retient; c'est lui qui ordonne et qui juge. (donc, il faudrait que le chef fut parfait. Aussi n'y a-t-il, dans ce dernier paragraphe que de nobles pensées, sans application possible.)

Nous connaissions assez les préjugés des hommes de notre siècle, pour savoir qu'il eut été inutile et dangereux de faire simplement, ou du moins tout d'abord, un appel à leur *sympathie;* ils veulent de la raison, de la science, ils demandent ce qu'ils appellent des démonstrations, des preuves, nous devions leur en donner, au risque même de leur faire dire de nous, que nous étions des théoriciens, des idéologues, au risque de les fatiguer de nos formules, et d'être même insaisissables, incompréhensibles pour ceux qui croiraient pouvoir nous lire sans travail. Nous nous serions bien gardés de dire : Quand vous ne voudrez plus qu'une partie de la famille humaine vive, dans l'oisiveté, du travail de l'autre partie de la famille; quand vous ne voudrez plus que les enfants de cette portion privilégiée soient les seuls qui puissent jouir des bienfaits de l'éducation, et développer ainsi leurs facultés; quand vous ne voudrez plus qu'une quantité considérable de cœurs généreux, d'intelligences supérieures, d'hommes forts et habiles soient démoralisés, abrutis, affaiblis, ici par l'oisiveté, là par un travail forcé et contre nature; quand vous ne voudrez plus avoir sous les yeux un pareil spectacle, il disparaîtra. Notre langage aurait été sans doute plus clair; et cependant il aurait aujourd'hui bien moins commandé la conviction. Nous avons dû faire abstraction, autant que possible, des sympathies que nous ressentions pour l'avenir que nous annoncions, et présenter cet avenir comme une consé-

quence *nécessaire*, comme un effet *inévitable*, comme un résultat *fatal* du passé. (Nos lecteurs remarqueront que le saint-simonisme a parfaitement distingué la Providence de la fatalité, mais qu'il a trop oublié la liberté humaine et l'initiative individuelle.)

L'humanité a un avenir religieux, la science n'est pas athée; Dieu et un plan providentiel, voilà le lien de toutes les branches du savoir humain. Il y a constance, ordre, régularité dans l'enchaînement des phénomènes. Les sciences racontent la gloire de Dieu en nous découvrant de plus en plus l'harmonie de toutes les fonctions. A son plus haut dégré d'exaltation, l'inspiration scientifique est un hymne religieux. (Ce paragraphe est certes l'une des plus belles pensées que l'humanité ait imprimées depuis 50 ans.)

Les phases du sentiment religieux sont le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme. (La série des révélations contredit cette opinion et prouve qu'elle est historiquement inexacte.) — En faisant Dieu pur esprit, l'église catholique plaçait en dehors de lui la matière; de là ce mot de saint Augustin, la chair c'est le péché. — Dieu pur esprit, tout perfectionnement matériel était jugé inférieur et appartenait de droit au mal, à Satan; l'industrie était pompe et œuvre du démon.

Le Dieu de l'avenir ne sera donc pas un pur esprit, il ne sera pas non plus matériel comme les divinités païennes, il embrassera l'ensemble de l'univers sous sa double manifestation. L'idée que Dieu aurait laissé faillir sa créature, sera remplacée par la foi en un progrès constant, accompli par les efforts de l'homme et selon la volonté d'une providence toujours bienveillante.

A ce Dieu universel *correspond* l'association universelle.

Voilà le dogme saint-simonien tel qu'il ressort des écrits que nous avons sous les yeux et des enseignements auxquels nous avons participé.

ÉCONOMIE SOCIALE DES SAINT-SIMONIENS.

La suppression de l'héritage et sa transformation, ont été traitées avec une grande supériorité par Fournel, dans une courte brochure qui renferme, sous une forme saisissante, tout ce qui avait été dit avant lui et tout ce que plus tard Proudhon a dit de bon contre l'état actuel de la propriété. Dans l'économie saint-simonienne, tout homme est fonctionnaire public et toute fonction va de droit au plus capable de la remplir. — Le budget et l'assiette de l'impôt ont été présentés sous un aspect nouveau par Péreire, qui a brisé les voies du vieux libéralisme pour frayer au socialisme une route alors inconnue, en plaçant toujours en regard, les intérêts opposés de l'exploité et de l'exploitant, du travailleur et de l'oisif. — A la même époque, Decourdemanche signala d'une manière très-remarquable pour le temps, les réformes réclamées par le système hypothécaire et la possibilité de mobiliser le sol. Sevin du Mans traita aussi avec talent les mêmes questions, mais ni l'un ni l'autre ne comprirent alors que la banque de France pouvait devenir le moyen de la création de la réforme hypothécaire en abaissant à 2 ou 2 1/2 le taux de l'intérêt et en créant à la nation un nouveau revenu de quatre à cinq cents millions. C'est du reste à Enfantin que la nouvelle économie politique doit ses plus belles pages ; ses écrits renferment implicitement tout ce qui a été dit de bon depuis lors, sur l'impôt, l'emprunt, l'intérêt de l'argent et les banques.

Lié d'amitié avec un grand nombre de Saint-Simoniens, nous crûmes devoir leur signaler les lacunes de leurs travaux. Dans leur système, la solidarité des industries ne se faisait pas suffisamment sentir ; la marche subie par les salaires n'était pas étudiée, la position du prolétariat n'était pas convenablement établie, et la constitution de leur commune, dirigée par un maire-banquier, laissait beaucoup de vague dans l'esprit. Sur leur prière, nous avons étudié successivement ces divers problèmes, ce qui

nous a conduit à publier une histoire des progrès de la ville de Nantes, une statistique de cette ville et un traité d'économie sociale, annexé à la bibliothèque populaire, qui a paru à la fin de 1832 ou dans le courant de 1833. Quelques idées empruntées à ce petit volume, vont compléter ce que nous avons à dire sur ce sujet si important.

L'homme ne peut être heureux qu'en satisfaisant ses besoins et ses goûts. Mais ses besoins, ses goûts s'exercent sur des objets dont la possession constitue la richesse; partant, plus l'homme est riche, plus il a de moyens de bonheur à sa disposition.

La richesse ne saurait s'entendre seulement des choses matérielles que l'homme sait s'approprier, en modifiant par son action quelques parties de cette matière qui constitue notre globe ou qui croit à sa surface, et en donnant naissance à ce que l'on appelle des produits. Mais elle doit s'entendre également des créations les moins matérielles.

.....

« Savoir se procurer de la richesse et en user de la manière la plus utile pour être toujours heureux, c'est ce que l'on appelle, ou plutôt ce que l'on devrait appeler, avoir de l'économie.

.....

» Le bonheur des hommes a deux limites : l'une inférieure, qui correspond à l'état de barbarie de quelques tribus sauvages de la Papouasie et de la Nouvelle-Hollande; l'autre supérieure, c'est l'état idéal rêvé par les philosophes. »

Pour passer du terme actuel de cette progression que parcourt l'humanité, au terme prochain, il est nécessaire de savoir comment se produisent, se consomment et se distribuent les richesses. Il faut organiser la société de manière à tirer le meilleur parti de ses forces physiques, intellectuelles et morales. Il faut connaître la loi d'ordre de la société, c'est-à-dire l'économie sociale.

La nourriture, l'abri, le vêtement, voilà nos besoins

physiques. Le travail y satisfait : 1° par l'agriculture et l'industrie minière, en créant les denrées alimentaires et les matières premières ; 2° par l'industrie manufacturière, en donnant une nouvelle façon à ces matières ; 3° par le commerce, en les mettant à la portée de tous ceux qui en ont besoin. — L'agriculture réclame l'étude de faits nombreux. La vaine pâture, les arrosements, les forêts, la grande, la moyenne et la petite culture, les machines agricoles, les assolements, les baux et leur durée, l'état des fermiers anglais, des domaniers, des tenanciers, des domaniers bretons à domaines congéables, des cultivateurs propriétaires, la mobilisation du sol, le système hypothécaire, les améliorations historiquement successives du sort des laboureurs, la position des fermiers commandités, des manœuvres, la création de fermes sociétaires, voilà les grandes questions que nous crûmes devoir exposer sommairement de manière à arriver à cette conclusion, loi véritable de la société de l'avenir :

Il faut socialiser de plus en plus la propriété foncière qui a pris un caractère féodal et individuel.

Le commerce étant cette fonction sociale qui a pour mission de distribuer le crédit, les capitaux et les produits, c'est-à-dire les moyens de production et de consommation, son étude comporte l'examen des faits et des questions suivantes :

Télégraphes. — Chemins de fer. — Voitures à vapeur sur les routes ordinaires. — Canaux, navigation à vapeur sur les fleuves. — Routes ordinaires. — Prix moyen des frêts, comment l'abaisser? — Nouvelles communications à créer. — Péages des voies de communication. — Intervention du gouvernement dans les travaux publics. — Accumulation des capitaux. — Effet des machines commerciales. — Navigation maritime, entrepôts, colonies d'entrepôts, docks éclusés, maison commerciale de Londres. — Spéculation, sa réduction et sa régularisation dans l'avenir. — Moniteur commercial universel. — Statistique industrielle, annuelle. — Monnaies. —

Valeur des monnaies à diverses époques. — Banques de dépôt. — Banques de commerce. — Crédit, lettre de change. — Promesse. — Escompte. — Décroissance de l'intérêt de l'argent. — Origine et effet des banques en Angleterre. — Banques d'escompte et de commandite.

L'étude de ces faits et de ces questions nous conduisit aux conclusions suivantes :

« Sans doute, tel qu'il existe aujourd'hui, le crédit est bien supérieur à ce qu'il était autrefois. Le mouvement des capitaux est immense ainsi que leur masse ; la distribution s'en fait avec facilité, et l'intérêt paraît minime. Si nous cherchons cependant à nous rendre compte de ce qui pourrait avoir lieu, nous trouvons partout le désordre de l'anarchie. Ainsi, en France, par exemple, rien ne lie les principales banques ; le pouvoir n'a qu'une action très-indirecte sur le mouvement des fonds. Cette action est complètement séparée en deux branches ; il y a des receveurs et des payeurs ; les premiers, hommes isolés, ne réagissent sur les affaires que par leur industrie spéciale, les libéraux dans leur défiance du pouvoir ayant détruit sous la restauration le syndicat des receveurs-généraux, germe heureux d'une organisation qu'il eut fallu au contraire féconder et développer. Cependant quand on jette les yeux sur la France, et quand on étudie sa situation industrielle, son amour de l'unité, ses germes d'institutions fécondantes, on reconnaît facilement qu'elle est appelée à de nouvelles destinées. »

« Notre division par départements existe de fait, et de plus elle est écrite dans la loi. Mais il en est une autre qui existe aussi, latente encore il est vrai, et inappréciée des esprits qui ne pensent pas, quoiqu'elle soit nettement tracée. Ainsi, au nord, Rouen, Lille, Mulhausen sont les centres d'autant d'arrondissements industriels ; au milieu, Nantes, Bourges et Lyon ; au midi, Marseille, Toulouse et Bordeaux. Par suite, il pourrait exister une banque centrale à Paris, faisant les paiements et

les recettes du pouvoir, l'escompte et la commandite. Neuf succursales situées à Rouen, Lille, Mulhausen, Nantes, etc. lui serviraient d'intermédiaires avec les banques des départements qui partout feraient aussi les paiements et les recettes, l'escompte et la commandite. Ces dernières enfin auraient des succursales dans les sous-préfectures, au besoin dans les cantons, même dans les communes par les receveurs. Alors la circulation des capitaux serait complète et parallèle à celle des produits; de plus, l'association qui existera un jour entre les banques de Londres, Paris, Madrid, Lisbonne, Berlin, Vienne, etc. complétera le parallélisme, et fera le pendant des chemin de fer qui ne tarderont pas à lier toutes les capitales de la vieille Europe. »

(Le saint-simonisme ne comprenait pas d'une manière assez nette, à cette époque, que les banques européennes pourront et devront un jour être chargées partout des assurances et des opérations hypothécaires, quoiqu'il eut enseigné des choses très nouvelles pour la France, sur le crédit foncier par la mobilisation du sol. Cette question devait donc faire un pas et se vulgariser. C'est ce qui a eu lieu sous l'influence des fouriéristes et de Proudhon.)

« Nous avons indiqué dans le résumé des divers paragraphes de ce chapitre sur le commerce : 1° Que les moyens de communication tendent à se généraliser et à resserrer, par leur action, tous les peuples en un seul peuple, tous les hommes en une seule famille, à faire jouir toutes les contrés, au plus bas prix possible, des denrées naturelles à chaque pays et de toutes celles encore que l'industrie peut créer. 2° Que la distribution des produits, qui se fait même en France d'une manière individuelle et désordonnée, est déjà devenue en Angleterre beaucoup plus perfectionnée par le moyen de ses docks (bassins des entrepôts) et de la maison commerciale de Londres. 3° Que la monnaie, après avoir été variable suivant les lieux et les caprices des grands, est devenue

plus unitaire et a revêtu un caractère social. 4° Que le papier, que nous avons appelé la monnaie de crédit, tend à subir les mêmes phases, à passer de la multiplicité à l'unité, de la forme individuelle qu'il a aujourd'hui à une forme plus sociale, et que les banques peuvent recevoir des gouvernants, dans leur intérêt et dans celui des gouvernés, une organisation nouvelle. Nous pouvons donc affirmer que l'avenir des transactions et des progrès qu'elles devront subir est renfermé dans cette formule :

« Il faut socialiser les moyens de communication, les moyens de distribution des produits, les titres de crédit et les banques, »

L'étude du crédit public nous conduisit aux conséquences suivantes copiées presque littéralement dans Enfantin.

» Il vaut mieux, en général, demander de l'argent à l'emprunt qu'à l'impôt.

» L'impôt pèse le plus souvent sur ceux qui n'ont pas; l'emprunt s'adresse directement aux détenteurs des capitaux.

» Un état agit plus sagement en ajoutant à ses ressources qu'en payant ses dettes.

» Nos neveux seront trop heureux de ne payer qu'un faible intérêt pour des machines industrielles, telles que des ports, des docks (bassins des entrepôts) des canaux qui auront grandement augmenté la richesse sociale.

» L'amortissement n'a pas la propriété vermeilleuse qu'on lui attribue, et l'argent qu'il absorbe serait beaucoup mieux employé à encourager des entreprises utiles ou à supprimer des impôts onéreux.

» La réduction de la rente est toute dans l'intérêt des producteurs. »

Examiner les forces motrices actuelles, signaler les forces motrices que l'homme pourrait utiliser, celles qu'il pourra découvrir; faire l'inventaire des richesses minérales du globe; étudier le ménage, l'atelier, les associa-

tions industrielles, la nourriture, les vêtements, les logements des ouvriers ; examiner en regard la position des ouvriers et des employés de l'état ; étudier la liberté du commerce, les reformes à faire dans les tarifs, apprécier les résultats des emprunts, des impôts, examiner ce qui concerne les salaires, les fermages, les greniers d'abondance et les assurances ; c'était faire le possible dans un manuel à 25 centimes.

La conclusion de ce chapitre, c'était qu'il faut faciliter cette tendance qui pousse l'homme, de l'individualisme vers le socialisme (tout en respectant la liberté et la spontanéité), dans le ménage, dans l'atelier, dans les associations industrielles, de manière à produire mieux et à meilleur marché, la nourriture, l'abri, le vêtement.

Ce livre contenait encore la pensée des Saint-Simoniens sur les transitions réclamées par l'éducation et les beaux-arts, par la charité administrative. Rome, disait-il, a eu ses gladiateurs, le moyen-âge ses tournois, l'empire ses revues ; mais notre époque industrielle, mais notre siècle de travailleurs, réclament et doivent obtenir davantage. C'est la paix riche et féconde, c'est le travail producteur, c'est l'industrie glorieuse, c'est la science marchant à pas de géant, c'est l'esprit d'association, guide de nos conquêtes commerciales et manufacturières, qu'il faudrait savoir fêter.

Transformer toujours et ne jamais détruire, tel est le principe civilisateur par excellence. Cette doctrine dominait tout ce petit volume.

Tel était ce travail qui comblait par des exposés très-sommaires de nombreuses lacunes et qui concluait à des associations agricoles et industrielles analogues ou semblables à celles qui tendent à s'organiser partout en France. Une seule question y était soigneusement évitée, celle de l'idéal de la répartition des produits, pour laquelle je trouvais la formule Saint-Simonienne erronée, sans en avoir encore une autre à mettre à la place.

LA PENSÉE D'ENFANTIN.

La doctrine du couvent Saint-Simonien telle que nous l'avons exposée, n'était autre chose qu'un communisme théocratique ; aussi Bazard, Jean Reynaud, Pierre Leroux, Jules Le Chevalier, et bon nombre d'autres, comprirent-ils bientôt la pente glissante sur laquelle ils se trouvaient placés. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier une brochure très-remarquable publiée sous le titre d'*Enseignement-Central*, et dont voici la substance :

« La religion c'est l'amour, la loi c'est l'association, la vie c'est le bonheur.

» L'homme affranchi trouvera dans la femme libre une épouse digne de lui.

» *Artiste*, il aimera à sentir et à exprimer la vie des mondes ; *savant*, à la connaître et à l'expliquer ; *industriel*, à modifier la forme du monde et de l'humanité.

» Tu aimeras Dieu, dit le poëte Saint-Simonien, et tu aimeras l'humanité et le monde, car l'humanité et le monde sont en Dieu, et alors tu auras la religion et tu sentiras la présence réelle de Dieu.

» Et alors l'humanité ne formera plus qu'une famille aux innombrables enfants,

» Et alors la vie du monde, harmonisée avec ta vie, servira à la développer et à l'embellir.

» Tu aimeras à gouverner et à diriger la vie de l'humanité vers son but, et tu seras le pontife-roi, le couple générateur de la famille humaine, l'inspiration d'amour et de paix.

» Et alors, chaque pas accompli sous l'empire de ton amour sera un progrès de l'humanité dans l'amour de Dieu, c'est-à-dire dans la religion. »

Après avoir dit, en style magnifique, la loi de l'humanité qui est l'association générale, l'éducation, la fonction, la retraite pour tous, le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, et la hiérarchie théocratique; le poëte explique la paternité, la fraternité

et la filiation sociales, la paternité, la fraternité et la filiation selon le sang. Ce poëme trop peu connu se termine ainsi :

« Et alors il n'y aura plus ni l'égoïsme jaloux de la famille israëlite ; ni, comme chez les chrétiens, la renonciation à la famille du monde pour la famille spirituelle ; mais il y aura la piété de la famille individuelle, vivifiée par l'amour social.

» Tu aimeras à vivre dans le présent en développant ton corps, aussi bien que ton esprit, et tu aimeras à te ressouvenir de ta vie passée et à préparer ta vie à venir;

» Et alors dans les diverses générations de la double famille, tu croitras en amour, en sagesse et en beauté ; et ta vie, toujours nouvelle, à chacune de ses phases, voyage d'initiation, à travers les siècles et au milieu des mondes, ta vie, à la fois individuelle et collective ; n'aura de limite que l'immensité, n'aura de fin que l'éternité ;

» Et alors il n'y aura plus ni l'esprit mortifié par la chair, ni la chair mortifiée par l'esprit, ni le royaume de la terre séparé du royaume du ciel, ni la douleur dans le temps, pour la joie dans l'éternité ; mais il y aura la sainte harmonie de tous les désirs humains ;

» Et alors il n'y aura plus ni l'enfer, ni le paradis, ni le repos éternel et la damnation éternelle du christianisme, ni la mort absolue du matérialisme ; mais il y aura l'évolution progressive de l'homme dans l'humanité, et de l'humanité en Dieu.

» Humanité ! voici ta religion, voici ta loi, voici ta vie! »

Toutefois le saint simonisme d'Enfantin ne devait pas s'arrêter à ces prémisses. Bientôt il prêcha la réhabilitation de la chair, de l'industrie, de la femme, trois termes qu'il considère comme parallèles dans le christianisme et dont il voulut le progrès parallèle dans sa religion. Alors il fut facile de comprendre qu'au lieu de vouloir la restauration et le développement de la doctrine, des druides et des scandinaves, en ce qui con-

cerne la femme, Enfantin ne visait rien moins qu'à l'associer à un ministère d'amour, élevant les plaisirs sensuels à la hauteur des conceptions les plus idéales.

Une éclatante rupture fut la conséquence de ces tendances sensualistes qui se présentèrent enveloppées de nuages mystiques, gaze légère, analogue à ces robes transparentes que portèrent aux bals du directoire les plus célèbres des Aspasies et des Ninon de cette époque de corruption morale et de déchéance politique. Le prêtre alors cessa d'être un dans la croyance saint simonienne, pour se transformer en un couple amoureux en une androgyne chargée de présider à la réhabilitation de la matière, de l'industrie, de la beauté; d'établir l'égalité de l'homme et de la femme et de sanctifier aussi bien les amours changeantes et les natures mobiles, que les amours durables et les natures constantes dans leurs affections. Voici, disait-on dans le secret du sanctuaire, un jeune homme bon, dévoué, d'une intelligence supérieure, d'une excessive timidité, chez lequel une déplorable habitude sera la suite de ces attractions diverses. Quel mal, qu'une prêtresse initiée aux secrets de la vie, qu'une demoiselle, des belles cousines, qu'une madame de Warens préoccupée du sort de ce jeune homme qui s'étiole et se flétrit, se fasse toute à lui dans sa charité brûlante pour l'initier à la vie d'amour comme Jean de Cintré, pour l'arracher comme Jean-Jacques aux dangers qui entourent son âge et sa position.

L'on attribuait aussi au pape de l'église nouvelle ce mot caractéristique, bien vraisemblable s'il n'est pas vrai : le lit, madame, sera le confessionnal de l'avenir.

Garotté longtemps à l'avance par Enfantin dont il avait accepté sans y prendre garde les prémisses perfides et trompeuses, lié à ses écrits par la logique serrée dont il avait fait preuve; Bazard voulut en vain résister. Alors eut lieu entre Enfantin et lui, tous deux à cette époque les deux hommes les plus éminents de la société nouvelle, un duel terrible, lutte admirable d'intelli-

gence, de savoir et de philosophie, qui eut pour témoins quelques-uns des hommes les plus distingués de notre temps. Bazard frappé à mort tomba comme un taureau. Une attaque d'apoplexie l'enleva à cette foule nombreuse, à cette masse d'anciens conspirateurs, de Jacobins et d'hommes transformés par le saint-simonisme, qui le considéraient comme leur chef. Blessé aussi à mort dans cette lutte morale, Enfantin n'a pas joui longtemps de son triomphe ; mais, il faut être juste : l'audacieuse tentative de ce nouveau Mahomet a été pleine de grandeur. Elle a échoué parce qu'elle n'était pas en harmonie avec les mœurs, les habitudes, les préjugés, les croyances et la science d'occident ; mais elle a marché digne et calme dans les revers et la pauvreté, semant sur sa route l'exemple du dévouement, la pratique de l'association et d'immenses trésors de science et de poësie, frappant au cœur tous les hommes généreux et les enrôlant pour l'avenir.

Rien en vérité de plus remarquable comme style et comme élévation de pensée, que les dernières pages de l'*Economie Politique* d'Enfantin. Impossible de présenter sa croyance avec plus de charme, avec plus d'art, de tact et de bon goût. Si l'espace ne nous manquait, nous en citerions volontier huit à dix pages, à leur défaut voici du moins quelques fragments :

« Plus fier et plus ardent que le prêtre du Dieu des armées de Jéhovah, que le ministre du culte sanglant de Mars et de Bellonne ; mais aussi plus tendre, plus compatissant qu'un apôtre de la loi sévère du Christ, de cette loi qui a des peines éternelles, et qui menace sans cesse l'homme de lui ôter jusqu'à l'espérance ; embrassant dans son amour, non un seul peuple, une seule race, mais l'humanité entière ; non un seul aspect de l'être, l'esprit, mais aussi la chair, sanctifiée par la paix dans le monde, comme l'esprit le fut par la paix dans l'église ; plus glorieux que César, plus humble que l'infaillible vicaire du Christ ; plus aimant qu'eux, car

il est le père spirituel et temporel de tous les hommes, voilà le pontif-roi de l'avenir, voilà le prêtre, *ecce homo* !

.....

» Le prêtre lie le spirituel et le temporel, l'esprit et la chair, c'est-a-dire qu'il unit la science et l'industrie dans un même désir de progrès pour l'humanité. Il veut que le champ des connaissances humaines s'étende, que l'intelligence de tous soit cultivée, élevée ; et il veut aussi que le globe et l'homme s'enrichissent et s'embellissent.

» Le clergé a donc pour mission de rappeler aux hommes de la pensée comme à ceux de l'action, qu'ils sont incomplets l'un sans l'autre ; de faciliter leur union, de les rapprocher ; d'harmoniser les travaux théoriques et les travaux pratiques. Le prêtre est un enseignement vivant de l'alliance définitive par laquelle cette éternelle guerre des deux mondes doit cesser. »

AUX FEMMES.

« Et voilà pourquoi, femmes, nous vous disons que vous avez place dans le temple, que l'heure de votre affranchissement définitif a sonné, que votre seigneur est devenu votre époux.

.....

» Saintes traditions, vous ne serez jamais épuisées ; vous grandissez sans cesse pour le prophète. Gloire à saint Simon ! par lui l'humanité sait ce que Moïse ne pouvait dire aux Hébreux, ce que les apôtres du Christ eux-mêmes ne pouvaient porter.

» Femmes, votre seigneur, l'homme fort, jaloux et vengeur, l'homme des armées, vous tenait en servitude. Pour vous sauver de la brutalité de votre maître, le mystique époux, l'agneau de Dieu, vous sépara l'un de l'autre. « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair, nous sommes deux dans une seule chair » avait dit votre maître, et cependant à cette dure communion de la force

et de la faiblesse vint succéder l'extatique communion de l'esprit. « Je pardonne, mais je ne commande pas l'union, dit l'apôtre, je crois même, à cause des nécessités de la vie présente, qu'il est avantageux à l'homme de ne point se marier. »

« Ces nécessités de la vie présente, les voici : il fallait se séparer d'un monde sanguinaire, livré à la brutalité, rompre avec ses passions, avec ses usages ; il fallait que l'élite de l'humanité donnât l'exemple de cette abstinence, de cette renonciation, et que, par une exagération sublime, elle brûlât ce que tous adoraient ; il fallait que la femme ne fut plus l'inspiratrice des combats, le prix de la victoire, la parure du cirque, le jouet du guerrier ; il fallait enfin que le feu purifiant, allumé par Vesta dans Rome, fut porté par Marie sur tous les points de la terre. »

.....

« Prêtresse du Dieu vivant, le temps de l'avenir s'ouvre, l'homme n'est plus seul à l'autel ; reine d'amour, un trône nouveau s'élève, assieds-toi à la droite de ton époux et non de ton seigneur, la sainte famille humaine est fondée ; mère, épouse et fille, le lien sacré de l'égalité t'unit au père, à l'époux et au fils.

» Couple saint, divin symbole de l'union de la sagesse et de la beauté, amoureuse Androgine, tu donneras la vie à l'esprit et à la matière, aux travaux de la science et à ceux de l'industrie. Par toi plus de guerre dans le monde, car tu l'embrasses tout entier dans ton amour ; par toi plus de despotes et d'esclaves, car tu ne commandes pas plus que tu n'obéis, tu es aimé et tu aimes ; couple saint, tu as cueilli le fruit de l'arbre de vie ; pour toi plus de faute originelle, mais aussi pour toi tous les priviléges de naissance sont abolis, car c'est par l'amour seul que tu t'es formé, c'est par lui seul que se sont cherchées et unies les deux moitiés de ton être, et partout ce sera selon leur amour et non plus selon leur naissance que l'homme et la femme seront unis ! Vivante image de tout ce qui est, de Dieu, couple du progrès, un et mul-

tiple à la fois. tu portes dans ton sein et tu répands sur le monde le calme de ton puissant amour : tu sais modérer l'ardeur et réveiller la patience, joindre l'intelligence à la force, et la grâce à la raison ; d'une main tu pèses sur l'orgueil, de l'autre tu élèves l'humilité ; tu écoutes le bruit des siècles passés, nulle tradition ne frappe en vain ton oreille ; et tu proclames les destinées de l'humanité et du monde, tu chantes l'éternelle prophétie. »

Pierre Leroux, Jean Reynaud, Carnot, Jules le Chevalier, Charton, Cazeaux, Laurent et d'autres encore se séparèrent d'Enfantin, mais il conserva près de lui Emile Barrault, le plus éloquent des prédicateurs saint-simoniens, Fournel, ingénieur très-distingué, d'Eichtal, auquel nous devons un bel ouvrage sur l'Orient, Auguste Chevalier, le secrétaire du président de la République, Duveyrier, dont les écrits étaient si riches de poésie, les frères Flachat, auxquels nous devons de bonnes études sur les travaux publics, sur les entrepôts éclusés et la maison commerciale de Londres, alors complétement ignorée dans notre patrie, Hoard et Bruneau, ces dignes frères d'armes si aimés, si estimés de ceux même qui s'étaient séparés d'eux. Lambert, aujourd'hui directeur de l'observatoire égyptien d'Alexandrie, les Pereire, économistes très-habiles, Tourneux, ingénieur du chemin de fer de Nantes à Tours, Urbain, interprète arabe connu par des études de philosophie élevée ; Michel Chevalier, qui se fit alors une si grande réputation comme journaliste, et qui depuis s'est placé dans un rang très-élevé comme publiciste, Rogé, Paul Justus, Toché, Lamaillauderie et bon nombre d'autres.

La retraite à Menilmontant, le départ pour l'Orient, la dispersion, telles furent les phases de l'Enfantinisme qui commit de grandes fautes, mais auquel ne manquèrent ni les sarcasmes, ni le ridicule, ni l'odieux des persécutions. L'histoire du saint-simonisme racontera quelque jour ce long drame où de nobles natures trouvèrent la mort au sein de la misère et des souffrances ; ce drame à

la Sakespeare, dans lequel les brillants écrits de Michel Chevalier, les poësies de Duveyrier, le cauchemar d'Enfantin sur la morale nouvelle, les éloquentes inspirations de Barrault, de bonnes études politiques sur les chemins de fer et leur rôle méditerranéen, furent si souvent précédées ou suivies par des scènes et des attaques grotesques du vieux monde, de ce vieux jésuite au cœur flétri, aux sens usés, à la morale si facile et si fausse, aux relations sociales si pleines de mensonge, qui voulait continuer à exploiter comme par le passé, la terre, le prolétaire et la femme. Tartuffe de liberté, il mit sa cocarde à son chapeau, il lut et relut le journal Véreux des épiciers enrichis et s'en vint bravement un jour, cracher au visage des novateurs. Mais laissons ce triste sujet : Si la doctrine d'Enfantin était pleine de séductions et de dangers, aussi doucereuse que la célèbre Armide, la vie des saints-simoniens qui se prétendaient orthodoxes, à part quelques très-rares exceptions, méritait l'estime de tous.

Le couvent saint-simonien avait créé de grandes espérances et rallié une foule d'hommes qui ne se connaissaient pas. La dissolution et les événements qui suivirent leur causèrent un chagrin mortel ; mais d'un côté Carnot en créant la revue encyclopédique, de l'autre, Michel Chevalier par une incessante correspondance créèrent quelques liens entre les fils émanés de St-Simon. Parlons d'abord de l'œuvre de Michel Chevalier.

Directement et indirectement, il prit une grande part à la rédaction et à la propagation du livre nouveau, œuvre curieuse qui eût pu avoir une très-grande influence, mais qui n'a jamais été achevée, et qui reproduite seulement par l'autographie, n'a été communiquée qu'à un petit nombre d'amis. — Michel en a rédigé la Genèse ; elle est pleine de poësie et cependant je doute qu'il soit lui-même satisfait d'une œuvre qui prête autant à la critique scientifique ; aussi nous ne la reproduirons pas.

Il fit copier à la même époque, pour ses amis intimes, une lettre au docteur Vérollot sur les races humaines, les civilisations passées et l'avenir de l'humanité. Ecrite un peu trop exclusivement au point de vue du dualisme constant dont l'homme et la femme sont les types; cette lettre était cependant très-remarquable pour 1833. Michel Chevalier pressentait alors les découvertes historiques qui ont eu lieu depuis par la traduction des Nackas.

Voilà l'œuvre d'Enfantin et de ses disciples; elle avait sa valeur, elle a eu sa gloire, mais elle a fortement dévié sur plusieurs points de la doctrine de St-Simon en laissant la physiologie pour la métaphysique, et la morale pour le sensualisme.

JEAN REYNAUD.

Après la dispersion des Saint-Simoniens, Pierre Leroux, Carnot, Jean Reynaud et leurs amis se chargèrent d'abord de la continuation de la *Revue Encyclopédique*, puis ils fondèrent l'*Encyclopédie pittoresque* ou, à deux sous la feuille, continuée depuis sous le titre d'*Encyclopédie nouvelle*.

Saint-Simon avait deviné notre science moderne, Jean Reynaud est un de ceux qui l'établissent. Depuis Bacon, nul n'a été plus complet. Théologien, il a fait comprendre Origène et saint Paul, montrant aux catholiques et aux philosophes le moyen de concilier leurs croyances. Nous lui devons aussi une excellente étude sur Zoroastre, un travail plus complet encore sur le druidisme et la vieille Gaule. Physiologiste, il a écrit sur la sensation un traité que nous regrettons de n'avoir pu résumer dans ce travail. Naturaliste, il a popularisé les notions les plus élevées de la science et surtout de la géologie. Chronologue, il s'est occupé avec une haute philosophie des âges rela-

tifs, des faits historiques, anté-historiques et de ceux que l'on a coutume d'appeler anté-diluviens. Historien, il a convenablement apprécié quelques-unes des plus grandes figures qui aient illuminé le monde par leur savoir, leur sagesse ou leurs actes. Organisateur, il a su se créer dans Serres, Geoffroy St-Hilaire fils, Charton, Reynier le comédien, Carnot, Fabas, Legouvé, Renouvier, Dussieux et bon nombre d'autres esprits d'élite, des collaborateurs pour son œuvre qui est une grande et digne œuvre; mais il ne conclut pas suffisamment. Malheureusement encore ses écrits ne vont souvent qu'à un petit nombre d'esprits d'élite et l'encyclopédie nouvelle qui les renferme est un ouvrage trop peu connu; il y a des départements où l'on n'en trouverait pas deux exemplaires. Ancien élève de l'école polytechnique, ancien ingénieur des mines, Reynaud est âgé de 45 ans; il a été sous-secrétaire d'Etat pendant le gouvernement provisoire. Si je n'étais l'un de ses amis, je voudrais dire ici tout ce qu'il y a de noble et d'élevé chez cet homme, chez ses amis Carnot et Charton, et chez tous ceux qu'ils ont associés à leur œuvre. Je ne leur fais qu'un reproche, c'est de n'avoir pas pour idéal d'un avenir, si éloigné qu'il soit, les communes sociétaires associées, acceptées aujourd'hui par la majorité des socialistes.

LEGOUVÉ.

Ce spirituel écrivain, bien supérieur à son père quoique beaucoup moins connu, est le moraliste dont les études ont été opposées par Jean Reynaud, dans son encyclopédie aux théories d'Enfantin comme leur véritable contre-poison. Il règne dans cette œuvre, intitulée *Histoire des Femmes*, un charme indicible, une science de bon aloi que déguise un art infini.

Plutarque, dit l'auteur en terminant, nous rapporte que nos aïeux, les Gaulois, appelaient au conseil, dans certaines circonstances graves, l'élite des femmes de la

nation ; Lycurge donne un rôle aux femmes de bien de Sparte dans les grandes délibérations publiques ; les fêtes de Proserpine et de Cérès à Athènes, réservaient certaines fonctions religieuses aux épouses et aux mères d'une renommée sans tache. Tel est notre modèle, et la pensée, rêvant un spectacle pareil à celui des Thesmophories athéniennes, se repose avec respect sur une réunion de femmes éprouvées qui, après vingt ans de vertus conjugales et maternelles, verront au moment où leur rôle de mère s'achève, une nouvelle carrière se r'ouvrir pour elles dans des offices publics appropriés à leurs vertus. Ainsi se remplira utilement leur âge mûr aujourd'hui si vide et si désolé ; ainsi les femmes deviendront citoyennes, non seulement sans cesser d'être femmes, mais parce qu'elles sont femmes ; ainsi se fortifieront tour à tour la famille par l'état, l'état par la famille ; ainsi, enfin, s'inaugurera cette règle de bon sens : les françaises doivent compter dans la France.

Notre tâche est achevée ; nous avons examiné les principales phases de la vie des femmes, dans leurs rôles de filles, d'épouses, de mères, de femmes, en comparant le présent au passé, et en cherchant à indiquer l'avenir, c'est-à-dire signalant le mal, constatant le mieux, cherchant le bien.

Quel principe nous a servi de guide ? l'égalité dans la différence.

Au nom de ce principe, quelles améliorations avons-nous demandées dans les lois et dans les mœurs ?

Pour les filles :

Réforme de l'éducation.

Loi sur la séduction.

Eloignement de l'âge du mariage.

Intervention réelle des fiancés dans la rédaction de leur contrat.

Abolition des sommations respectueuses qui pèsent sur les pères comme une injure, sur les enfants comme une injustice.

Pour les épouses :

Une majorité.

Administration et droit de disposer d'une partie de leurs biens particuliers.

Droit de paraître en justice sans le consentement de leur mari.

Limitation du pouvoir du mari sur la personne de la femme.

Création d'un conseil de famille, chargé de contrôler cette part de pouvoir.

Pour les mères :

Droit de direction,

Droit d'éducation,

Droit de consentement au mariage de leurs enfants.

Loi sur la recherche de la paternité.

Création d'un conseil de famille pour juger les dissentiments graves entre le père et la mère.

Pour les femmes :

Admission à la tutelle et au conseil de famille.

Admission aux professions privées.

Admission, dans les limites de leurs qualités et de leurs devoirs, aux professions publiques et sociales.

Les réformateurs absolus trouvent que nous demandons bien peu ; les adorateurs du passé, que nous demandons beaucoup ; cela nous fait espérer que nous demandons assez. Il ne s'agit pas ici de révolution, mais de l'œuvre éternelle et continue du progrès : *Posterior dies prioris est discipulus*, aujourd'hui est l'élève d'hier. Notre faible voix, en plaidant cette cause, n'est donc que l'écho de cette grande voix du genre humain qui retentit sans cesse à travers les siècles pour réclamer l'émancipation progressive des femmes, c'est-à-dire le perfectionnement de la famille. Leurs destinées, en effet, sont unies par un lien indissoluble. Plus la condition de la femme s'élève, plus la puissance de la famille se complète et s'épure. Affranchir l'une, c'est affermir l'autre. Aussi n'ambitionnons-nous pas de plus douce récompense de ce

long travail, que l'espoir d'avoir apporté notre pierre, si petite qu'elle soit, à cette institution éternelle, et cependant toujours perfectible, qui était avant les sociétés, et qui sera encore après elles, qui a fait la force de toutes les civilisations et qui a survécu aux plus terribles bouleversements des empires, arche sainte flottant au-dessus de tous les déluges comme le seul débris impérissable de nos périssables sociétés.

PIERRE LEROUX.

Pierre Leroux a fait ses études à Rennes, où il fréquentait la maison du tailleur Leperdit, ancien maire républicain, qui a laissé dans cette ville le souvenir d'une grande vertu. Sous la restauration il a pris part à la rédaction du *Globe*, de concert avec Dubois; le directeur de l'école Normale; le docteur Bertrand; MM. Jouffroi, Damiron, Duchâtel et quelques autres. Il a été aussi de de 1824 à 1829 l'un des organisateurs des banquets démocratiques des Bretons qui habitaient Paris. Il était en 1830 gérant du *Globe* qui jouissait alors d'un grand crédit. Peu connu avant cette époque, apprécié seulement par quelques amis ou quelques disciples, c'est surtout depuis la dispersion des Saints-Simoniens qu'il s'est fait sa réputation. Pierre Leroux a les défauts et les qualités de son talent; c'est avant tout un théologien et l'on peut ajouter, sans crainte d'erreur, le plus puissant théologien de notre temps. Toutefois, il a montré comme critique un talent de premier ordre dans son travail sur l'*Éclectisme* qu'il a ruiné à tout jamais; dans son analyse, souvent trop sévère et quelque fois fort acerbe, des œuvres de Fourier; dans sa polémique avec un autre athlète en dialectique, le citoyen Proudhon contre lequel, au nom du socialisme, il a prononcé une excommunication véritable. Pierre Leroux a beaucoup écrit sur le christia-

nisme et sur les questions religieuses ; plus que personne il a développé, continué, complété Saint-Simon en débarassant un grand nombre de questions de premier ordre des ténèbres qui les obscurcissaient. — Etudie-t-il les castes, il fait comprendre leur origine, leur formation, leur développement ; il leur assigne leur véritable rôle en montrant qu'elles ont mérité les éloges et le blâme des écrivains, selon les aspects sous lesquels ils les ont envisagées.— S'agit-il des saints et de la canonisation, il se demande d'où est venue cette noblesse du monde invisible dont les rangs environnent, dans l'imagination des catholiques, le trône du Très-Haut, comment s'est élevé tout ce panthéon d'êtres supérieurs à l'homme bien qu'ils en soient issus ; créatures à part qui n'attendent pas la fin des temps pour jouir d'une bienheureuse immortalité. Poussant plus loin sa terrible investigation, il se pose cette question :

N'avons-nous pas pris à la Perse ses anges et ses démons? N'avons-nous pas donné les uns pour ministres à Dieu, et n'avons-nous pas vu les autres rôder dans les ténèbres? Puis, conduits par l'idée de cette nature intermédiaire entre la nature divine et la nature humaine, n'avons-nous pas attribué la condition angélique à des hommes qui avaient vécu sur la terre? N'avons-nous pas continué cette grande chaîne des apothéoses qui avait fourni tant de dieux au paganisme? Nos saints canonisés par la papauté ne rappellent-ils pas l'apothéose des empereurs romains?

. . . . . .

« Un dévot qui prie son saint patron ou qui adore des reliques, une Italienne qui prie sa madone, un paysan qui se prosterne devant le saint de son église, un superstitieux qui consacre un *ex-voto* au protecteur qu'il s'est choisi dans le ciel, ne ressemblent-ils pas aux païens sacrifiant aux divinités secondaires? Est-ce vraiment Dieu qu'ils invoquent? n'est-ce pas plutôt une idole, l'ouvrage des hommes, le fruit de leur ignorance, le résultat de l'imposture? »

Refaisant l'histoire des sanctificateurs, Pierre Leroux n'omet rien. Saint Paul, dit-il, appelle saints tous les fidèles, tous ceux qui ont reçu l'initiation du baptême.

Au Ve siècle, saint Augustin entend encore par saints tous les fidèles, comme saint Paul. Il a fait un livre de la prédestination des saints; mais c'est de la prédestination des fidèles à la grâce de la foi et du baptême, qu'il s'agit dans ce livre.

Fort de son érudition, il établit qu'Origène est la première source du culte des saints, mais il n'a pas de peine à démontrer que les idées de ce savant sont issues de Zoroastre.

On était si éloigné, ajoute Leroux, de prier les saints dans les premiers temps du christianisme, qu'on priait au contraire pour eux. On croyait généralement, vers la fin du IVe siècle, que les âmes des justes étaient gardées en un certain lieu jusqu'à la résurrection, et on avait institué une prière pour les morts. Et non-seulement on priait pour ceux qui étaient ainsi renfermés en purgatoire, mais on priait même pour les patriarches, pour les prophètes, pour les apôtres, pour les évangélistes, pour les martyrs et pour la vierge Marie. Saint Epiphane, qui vivait à la fin de ce IVe siècle, en donne entr'autres motifs celui-ci, que c'était le moyen de bien distinguer ces créatures, quelques excellentes qu'elles fussent, du sauveur Jésus-Christ, « lequel on prie, dit-il, pour tous » les autres. »

Après avoir raconté la querelle de Vigilance et de saint Jérôme au commencement du Ve siècle, querelle vive dans laquelle Vigilance appelle origénisme le culte des saints, après avoir rappelé qu'au VIIe siècle aucun ordre ne réglait les canonisations et signalé au Xe les premières interventions des papes dans la nomination des saints, le philosophe saint-simonien conclut ainsi :

« On peut soutenir que le culte des saints a été justifiable et heureux pour l'humanité, de même que la des-

truction de ce culte, quand son temps fut accompli, a été légitime et nécessaire. L'art, sans ce culte, aurait péri ; c'est par lui que l'art s'est continué. On abattait les statues et tous les monuments du polythéisme : que serait-il resté d'art sur la terre, si le culte des saints ne s'était pas substitué au culte des idoles ? On repoussait les poëtes comme Homère, les philosophes comme Platon et comme Aristote ; quelle gloire nouvelle et légitime proposait-on aux divins esprits qui auraient pu marcher sur leurs traces ? Le besoin d'une sainte gloire est comme un fleuve qui coule au sein de l'humanité : si vous l'arrêtez d'un côté, il se versera d'un autre.

.....

« Plusieurs siècles se passèrent ainsi où il n'y eut en effet qu'une seule gloire. Aux couronnes des athlètes grecs, aux couronnes civiques des Romains, aux couronnes des artistes, aux couronnes des sages, aux couronnes des empereurs, on ne substitua qu'une seule couronne, celle des martyrs et des saints. Or l'esprit humain est un champ où des facultés diverses sont faites pour germer ; mais pour germer, il leur faut du soleil, il leur faut de la gloire. »

.....

« Loué soit donc le protestantisme pour avoir délivré le monde de cette épouvantable tyrannie. C'est grâce à lui que tant de facultés humaines étouffées ont enfin recouvré leurs titres. C'est grâce à lui que les travaux du génie, les travaux de l'intelligence ont leur gloire incontestée. C'est grâce à lui que les Galilée, les Descartes, les Newton sont pieusement vénérés de nous. C'est grâce à lui que les artistes sublimes, les Dante et les Shakspeare, les Raphaël et les Michel-Ange reçoivent le culte de notre admiration et de notre reconnaissance. Si le culte des saints avait duré dans toute sa ferveur, ces grands hommes ou ne se seraient pas produits, ou seraient restés obscurs, et leurs ouvrages anonymes. Il en était ainsi au profond du moyen-âge, et

il en devait être ainsi. Une seule gloire reconnue devait anéantir et faire avorter toutes les autres. »

Il nous serait bien difficile de resserrer en quelques lignes les idées de Pierre Leroux sur le culte, nous l'essaierons cependant :

« Les siècles avaient succédé aux siècles, et toujours l'homme s'était adonné à l'idolâtrie. Le christianisme, venu après tant d'idolâtries, en avait encore été une. Les chrétiens avaient adoré le verbe de Dieu dans un homme, et non contents d'adorer cet homme comme une incarnation de Dieu, ils avaient fait de sa mère, de ses apôtres, de ses martyrs, de ses saints, des espèces de dieux secondaires, et un panthéon nouveau s'était substitué au panthéon du polythéisme. Toujours à la suite des sages il s'est trouvé des imbéciles et des fripons qui ont tourné la religion à la superstition et à l'idôlatrie. On leur avait montré le soleil matériel comme un symbole du soleil divin, et ils avaient adoré le soleil matériel. On leur avait montré dans toute génération l'attrait de deux principes mystérieusement unis, et ils avaient adoré le lingam, et les cultes orgiaques étaient sortis de là. Des sages leur avaient enseigné la doctrine de l'idéal, et ils avaient adoré ces sages comme étant l'idée même de Dieu incarnée. Enfin, au seizième siècle, après un combat long et acharné, le panthéon chrétien croula, et personne dans notre occident ne sut plus comment adorer Dieu. Et pourtant les sectes ennemies continuaient à se déchirer les unes les autres. Alors, sous le nom de philosophes, vinrent des hommes qui prêchèrent la tolérance, et qui, pour l'établir, arborèrent hardiment la négation de tout culte et de toute religion. »

La révolution française se fait déiste ; elle reconnait Dieu pur esprit, et alors se posa au sein des nations cette question, par des philosophes aux philosophes : « Un peuple doit-il avoir un culte et une religion? » A l'autorité de Bayle, Leroux oppose Montesquieu, l'histoire, la géographie puis, ce qui vaut mieux encore à nos yeux,

les traditions des stoïciens et des pythagoriciens. Il est prouvé que la loi n'a point été une invention de l'esprit humain, ni un réglement établi par les différents peuples, mais quelque chose d'éternel, c'est-à-dire une manifestation de la sagesse de Dieu dans le gouvernement du monde; que la loi ainsi conçue est non-seulement aussi ancienne que tout peuple et que le genre humain lui-même, mais qu'elle est co-éternelle du Dieu qui gouverne le ciel et la terre; qu'elle n'a pas commencé à être une loi quand on l'a écrite, mais qu'elle était loi dès son apparition, et qu'elle a pris naissance avec la pensée divine; en un mot que la loi véritable, la loi qui légitimement ordonne et défend, n'est autre que la droite raison du grand Jupiter.

Demandez, ajoute-t-il, à Leibnitz ce que c'est que le droit, il vous répondra que : « Si l'on veut donner une idée pleine de la justice humaine, il faut la tirer de la justice divine, comme de sa source. »

Ces prémisses posées, il devient évident que la distinction de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel est absurde et impratiquable, d'où nous devons conclure qu'il n'y a qu'une distinction à créer, celle de la religion individuelle ou privée, et du culte public ou national; celle qui conduit à dire que dans la société de l'avenir, l'universalité des citoyens sera à la fois son pape et son empereur, de même que chaque individu dans cette République sera aussi pour lui-même son pontife et son roi; formule nette et simple que nous avons nous-même déduite ailleurs, mais postérieurement à notre vieil ami, des séries historiques. Mais comment séparer la religion collective des religions individuelles? Ne voyez-vous pas, répond Pierre Leroux, que 1° ce que l'on a appellé assemblée constituante, convention, chambre des députés, serait un concile; que 2° les sciences réunies aujourd'hui à l'institut, sans lien commun et sans conclusion, deviendraient des dogmes qui engendreraient de fait un pouvoir éducateur; que 3° ce pouvoir éducateur s'appliquant aux générations

nouvelles et donnant à ces générations, comme la société en a le droit et la mission, une éducation unitaire, dogmatique, positive, religieuse, il en résulterait un peuple unitaire et religieux?

Et ne voyez-vous pas, par conséquent, que si ces trois suppositions étaient réalisées, la société laïque serait ce qu'elle doit être, une société complète? (Tout cela, on le voit, est bien autrement élevé que la doctrine du couvent saint-simonien.)

« Mais, en même temps, ces trois suppositions se réalisant par la démocratie, puisque le pouvoir législatif-religieux sortirait directement de la démocratie, et que le pouvoir éducateur en sortirait aussi, soit directement, soit indirectement, il est évident que la seconde condition du problème que nous avons posé pourrait également être remplie; c'est-à-dire que, même avec une religion nationale, l'individu pourrait être libre religieusement. »

» D'où cette conséquence que la société collective sera omnipotente dans l'éducation, tout comme l'individu devenu homme, sera libre de sa pensée et de l'expression de cette pensée. Il suit de là, que le prétendu principe de la liberté des cultes n'a qu'une valeur temporaire et que l'on arrivera fatalement à cette formule de Spinosa: »

« Un culte national, des cérémonies publiques commandées par le souverain; l'unité, pas de sectes; et puis l'individu libre au milieu de ce culte auquel il contribue lui-même comme membre du souverain. (Il est difficile, peut-être impossible, de mieux concilier le communisme religieux et la liberté individuelle.) »

Etudiant la confession dogmatiquement et historiquement, Pierre Leroux arrive aux conclusions suivantes:

CONCLUSIONS DOGMATIQUES.

Que la confession ne constitue en aucune manière l'expiation;

Que l'expiation consiste essentiellement dans le repentir et la satisfaction ;

Que la confession n'est pas davantage nécessaire à l'absolution ;

Que nous sommes capables par nous-mêmes de nous appliquer la doctrine religieuse, une fois que nous avons été initiés à cette doctrine ;

Que conséquemment la confession à un prêtre est non-seulement inutile, mais nuisible, puisque c'est pour nous un droit et un devoir de nous racheter nous-mêmes par l'application que nous nous faisons de l'idéal.

Que la confession par un prêtre viole la personnalité humaine, et ne fait du confessé qu'une sorte d'appendice du confesseur.

Que la confession par un prêtre, ne pouvant être raisonnablement fondée sur la supériorité personnelle d'un homme relativement à un autre homme, suppose par conséquent une action divine s'opérant par l'intermédiaire du prêtre, et que les conséquences de cette supposition sont les plus fatales à la vraie pénitence et à la véritable religion ;

Car il suit de cette hypothèse d'une opération divine, que cette opération doit être instantanée, radicale et complète ; d'où il résulte que la pénitence, au lieu de se répandre sur toute notre vie pour la transformer, nous quitte pour ainsi dire, et nous abandonne chaque fois que le prêtre nous absout ; en sorte que ce prétendu secours devient la source de nouvelles fautes, de nouvelles erreurs, de nouveaux crimes.

CONCLUSIONS HISTORIQUES.

Que la confession ne fut en aucune façon instituée par Jésus-Christ ;.....

Que les trois célèbres passages qu'on allègue en faveur de la confession par le prêtre signifient uniquement que tout homme qui comprendra la doctrine idéaliste de Jésus

deviendra un être moral et libre, tandis que tout homme qui rejettera cette doctrine restera privé de liberté morale;

Qu'en effet, pendant les trois premiers siècles le christianisme fut ainsi entendu ;

Qu'il n'y a eu pendant ces trois premiers siècles, aucune trace de confession sacramentelle ;

Que les préceptes de confession qu'on rencontre dans les Pères pendant ces premiers siècles, et même dans les siècles suivants, ont uniquement en vue la confession fraternelle, c'est-à-dire l'aveu de nos fautes à nos amis, ou en général aux autres hommes, pour nous humilier et resserrer entre nous les liens de la charité.

Que la confession par le prêtre a commencé dans des cas de justice ;

Que le prêtre alors était véritablement un magistrat judiciaire ;

Qu'il agissait au nom et comme représentant de la société chrétienne ;

Qu'il était chargé de réconcilier le coupable avec la société en le purifiant ;

Que de là est venue la confusion qui a fait appliquer à tout chrétien le traitement qui ne concernait d'abord que les seuls pénitents ;

Que cette pratique s'est introduite dans les temps d'ignorance du moyen-âge, et qu'elle a eu pour cause la supériorité du clergé sur les barbares ;

Qu'elle n'a été réellement formulée d'une manière nette qu'au VIII^e^ siècle ;

Que ni les pères, ni les conciles n'avaient entendu la pénitence comme elle fut entendue après le concile de Latran ;

Enfin, que la République protestante est venue abolir cette pratique, et que la moralité humaine n'a pas souffert, mais a gagné à cette abolition.

La justice sociale étant le seul domaine légitime de ce qu'on a appelé la confession, c'est-à-dire de l'idée d'absolution par un supérieur après aveu, repentir et satis-

faction, il en résulte que la justice sociale fut en effet, dans le christianisme, la véritable cause de cette institution ; et que réciproquement la societé laïque n'aura de justice véritable et complète que lorsque cette même idée sera réalisée dans son pouvoir judiciaire.

La marche suivie par Pierre Leroux, est facile à comprendre. Non-seulement il dogmatise, non-seulement il établit ce que devra êtrel'avenir, mais il s'attache encore davantage à signaler toutes les institutions du passé avec leurs éléments progressifs et rétrogrades, positifs et négatifs, de telle façon que l'expérience de l'antiquité ne soit pas perdue et que tous les germes utiles semés dans le monde par les révélations passées, profitent aux races actuelles et futures.

Nous ne suivrons point Pierre Leroux dans ses études sur le baptême, la confirmation, le catéchisme. Le lecteur n'y trouverait rien qu'il n'ait déjà en quelque sorte deviné. Notre époque du reste n'a point et ne peut avoir le catéchisme nouveau puisque nous assistons à la formation et à la prédication d'un nouvel évangile qui résumera toutes les civilisations passées. Mais s'il était permis au philosophe chrétien Octavius lorsqu'il dissertait platoniquement sur le rivage de la mer, d'entrevoir les dogmes qui, plus tard, réunis en un catéchisme purent être enseignés aux petits enfants, ne voyons-nous pas aussi, nous, en étudiant Saint-Simon, Fourier, les néocatholiques,Jean Reynaud, Pierre Leroux, Jules le Chevalier, Considérant et le peuple lui-même dans sa pratique de l'association ; qu'il est des vérités qui n'appartiennent encore qu'à l'aristocratie des intelligences et qui seront vulgaires avant la fin du siècle? De ces vérités, il n'en est point de plus élevée, de plus grande que l'histoire véritable de l'égalité et du christianisme dont elle donne l'explication ; aussi l'étude de Pierre Leroux sur l'égalité nous paraît-elle son œuvre capitale.

« Tout grand que soit Jésus,nous dit-il,il ne faut pourtant pas, si en veut le comprendre, le séparer de l'hu-

manité. Socrate et Platon n'ont point connu l'égalité humaine, de là les vices de leurs institutions républicaines; et l'antiquité, faute de ce principe, n'a pas eu de droit véritable, mais l'égalité existait dans les castes, il y avait donc un germe; c'est cet élément que Jésus féconda ne pouvant encore le développer librement dans la société même, il le sauva du moins, en le mettant dans une sorte de sanctuaire que l'on appela l'Eglise. Quand je dis Jésus, je n'entends pas que lui seul ait tout fait dans cette œuvre. Une multitude d'hommes dignes d'y coopérer avec lui, y ont pris part; et comme il avait eu des prédécesseurs, il eut des successeurs. »

» . . . . . .

« Cet homme qui a reproduit la pensée des anciens législateurs dans un milieu neuf, et qui, poussé par la même inspiration qu'eux, mais ayant affaire à une humanité nouvelle, a été à la fois, eux et différent d'eux, ancien et nouveau, copiste pour ainsi dire et original, c'est le législateur, ou si l'on veut, le révélateur Jésus. »

Le christianisme n'est autre chose que l'extension de la cité antique à tous les hommes, et son eucharistie n'est que le symbole de cette idée. L'eucharistie est donc le résumé du christianisme; mais ce repas mystique et religieux qu'est-ce autre chose que l'extension à tous, patriciens, plébéiens, colons et esclaves, des repas communs qui étaient la base spirituelle et temporelle de toutes les anciennes législations de l'occident; de ces repas qui avaient fait de Sparte la ville sainte aux yeux d'Aristote de Xénophon, de Zénon, de Platon, et de toute l'antiquité grecque. — A Sparte, si l'on était libre, l'on s'asseyait au repas commun, les esclaves en étaient exclus. Ces repas étaient donc le sacrement, la consécration de la liberté. Mais l'usage des repas communs n'existait-il pas aussi en Crète depuis les lois de Minos; en Italie depuis une antiquité bien plus reculée; dans la grande Grèce et l'Asie mineure? L'Egypte, cette source du mosaïsme, n'avait-elle pas aussi l'égalité selon

les castes, consacrée par une communauté qui dépassait de beaucoup les repas communs puisqu'elle existait aussi pour les habitations et les propriétés. Maintenant qu'est-ce que la pâque des Juifs? Cette institution n'a-t-elle pas le même sens que les repas communs de la Crète et de Lacédémone. N'est-elle pas la consécration de l'égalité, n'a-t-elle pas eu pour but de distinguer la nation juive entre les nations asiatiques entre les peuples circoncis, tout en reliant les Juifs entre eux? Le sabbat, l'année sabbatique et le jubilé n'ont-ils pas été pour Moïse le moyen de compléter la pâque en rétablissant, par leur intermédiaire, cette égalité dans les fortunes qui résultait à Sparte d'institutions différentes, et en Egypte du communisme théocratique auquel ce pays était soumis? Le développement spirituel du mosaïsme produisit les esséniens, et des esséniens aux chrétiens il n'y a qu'un pas. Les banquets des esséniens sont en tout semblables aux premiers banquets eucharistiques des premiers chrétiens; pour s'en convaincre, il suffit de relire les actes des apôtres. Ainsi se trouve démontrée cette grande proposition historique : Jésus, le Bouddha d'occident, a détruit les castes en acceptant tous les hommes aux banquets des égaux; il est le créateur de la Fraternité. — Cette belle démonstration, que nous avons appauvrie en la resserrant ainsi, a d'autant plus de valeur qu'elle est plus simple plus facile à saisir, cependant elle est incomplète. Pierre Leroux eût dû, tout en signalant la similitude de Bouddha et de Jésus, montrer aussi la filiation de l'Eucharistie, non seulement comme banquet égalitaire, mais encore comme introduction en nous de l'Esprit-Saint incarné dans les élements de la vie; éléments qui deviennent alors par une transformation mystique, le symbole du Verbe et de la vie universelle. Cette face de la question a été signalée par Jean Reynaud, et nous nous sommes attaché à la faire ressortir en la développant. C'est ainsi que nous sommes parvenu à relier, les unes aux autres, toutes les croyances humaines.

L'étude de Pierre Leroux sur l'égalité et les banquets des égaux a déja exercé une grande influence sur tous les hommes de la démocratie, qui ont été à même d'en profiter. Ils ont trouvé dans cette restauration historique du passé l'explication des repas eucharistiques des premiers chrétiens. Leurs croyances confuses, leurs vagues pressentiments d'avenir se sont alors dessinés d'une manière plus nette à leurs yeux. Arrivés à la fraternité par l'égalité, forts d'une tradition nettement interprétée, ils ont pu comprendre la route que l'humanité a parcourue depuis trois à quatre mille ans, de manière à reconnaître la direction qu'elle devra suivre dans les siècles destinés à nos neveux. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons insisté sur l'importance d'un travail qui jette la plus vive lumière sur les destinées sociales. Jésus ayant brisé les classes ou castes au profit de l'humanité, ce qui reste à faire à notre société moderne, c'est uniquement d'introduire dans la pratique de la vie des communes et des peuples un principe qui, par le Christ et ses collaborateurs, les docteurs de l'Église, s'est tenu trop étroitement, pendant des siècles, dans le domaine de la vie mystique des âmes. Ce travail de Pierre Leroux nous permet aussi de caractériser nettement sa valeur et son œuvre, il sera désormais pour nous le saint Paul de la véritable doctrine saint-simonienne, de cette doctrine qu'il a prise à l'état d'ébauche incomplète, et qu'il a développée en trouvant dans les institutions des anciens la démonstration scientifique de la légitimité de nos espérances.

Nous ne passerons point en revue de nombreux opuscules et d'autres ouvrages forts importants de Pierre Leroux. Notre but est moins de le glorifier que de faire comprendre comment il a complété, le christianisme en rendant palpables et visibles les éléments de progrès renfermés dans les anciennes doctrines, pour lesquels tant d'autres n'ont pas eu les yeux de l'esprit.

Sa théorie sur le sommeil résume sa doctrine sur la vie. Nous essaierons de la reproduire en quelques mots, bien qu'elle nous paraisse susceptible de controverse.

« On demandera toujours aux psychologues qui expliquent le sommeil par une intermittence de l'âme, ce que devient l'âme pendant le sommeil. On demandera toujours aux physiologistes comment, la vie organique constinuant si essentiellement notre être, l'âme apparaît pendant la veille, et prend le dessus. Les uns sont ainsi embarrassés par la lacune de l'âme, tandis que la présence de l'âme est la pierre d'achoppement des autres. Les uns ne sauraient s'expliquer le sommeil, les autres ne sauraient s'expliquer la veille.

» Les idées que l'on a eues sur l'âme pensée et le corps matière. ont conduit soit à un spiritualisme ridicule, soit à un matérialisme grossier. L'être qui est en nous n'est ni pensée ni matière, il est l'être, il est doué de vie, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle part ni pensée pure ni matière pnre. L'être peut être à l'état virtuel ou l'état de manifestation, L'être à l'état de manifestation c'est *le moi* en relation avec le monde extérieur.

» Le corps résulte de cette union du moi au non-moi de deux façons, par la nutrition et la sensation.

» La nutrition, qui fait la base de notre vie suivant les physiologistes et la sensation, qui fait la base de notre vie suivant les psychologues, ne sont pas, quant à l'essençe des choses, deux phénomènes absolument différents. Aussi voyez comme daus les premiers linéaments de l'animalité, ces deux phénomènes se confondent, et dans quel étroit rapport ils continuent d'être, même chez les animaux les plus parfaits.

» Qu'est-ce donc que le corps? C'est le résultat des manifestations antérieures du moi, le fruit de l'union antérieure du moi et du non-moi.

» Le corps, renferme donc à la fois le moi et le non-moi.

» Le corps n'est donc pas uniquement matière, comme on l'imagine. Il n'est pas uniquement matière, puisqu'il renferme le moi aussi bien que le non-moi. Les psychologues spiritualistes sont absurdes, lorsqu'ils disent que nos idées, notre mémoire, notre imagination, nos désirs,

nos passions, nos volontés, nos tendances, et j'entends même les plus nobles sentiments, et j'entends même les plus délicats, nos résolutions, et j'entends même les plus sublimes, ne dépendent pas de notre corps. Tous ces phénomènes de notre esprit sont de notre corps, comme de notre esprit.

» Mais le corps ne renferme pas seulement le moi, il renferme le non-moi : et voilà pourquoi, dépendant du corps, le moi, dans ses tendances, n'est pas uniquement spirituel ; voilà pourquoi nous ne sommes pas libres par notre corps, mais esclaves par lui, quoique ne pouvant pas exister sans lui, et ne pouvant pas non plus être libres sans lui.

» Notre vie actuelle, sort de notre vie antérieure représentée par le corps ; elle sort donc de notre corps, et y rentre alternativement. En d'autres termes, c'est par l'intermédiaire du corps que notre moi se manifeste et se met en relation avec le non-moi du monde extérieur. Donc dans ces manifestations mêmes, le moi n'est pas uniquement moi, mais non-moi. Donc, dans la sensation, il y a pour ainsi dire deux non-moi : le non-moi antérieur représenté par notre corps, c'est-à-dire par une sensation antérieure, une idée antérieure, et le non-moi de l'être avec lequel nous sommes en relation.

» Diminuons-nous la grandeur de notre destinée, et amoindrissons-nous notre nature, parceque nous en marquons les vrais caractères ? Eh non ! parceque l'âme prend sa virtualité dans sa vie antérieure, représentée par ce qu'on appelle le corps, l'âme n'en a pas moins sa virtualité ; et parceque cette virtualité est présentement finie, elle n'en a pas moins l'infini devant elle.

» L'état où le moi s'unit au non-moi du monde extérieur par l'intermédiaire du corps, s'appelle veille.

» L'état ou le moi ne s'unit pas au non-moi du monde extérieur s'appelle sommeil.

» Notre vie a donc deux faces par rapport au moi, la veille et le sommeil. Mais le sommeil est aussi bien un état du moi que la veille.

» Pour cesser de s'unir au non-moi du monde extérieur, le moi ne cesse pas d'être uni au non-moi qui entre comme élément dans notre être. Le sommeil est donc l'union continuée du moi et du non-moi qui constituent notre être à l'état virtuel. »

.....

« Cette union profonde du moi et du non-moi qu'on appelle sommeil est un travail comme la veille. C'est le moment où les sensations apportées du monde extérieur dans notre être par la vie de relation, et les éléments apportés également du monde extérieur dans notre être par la nutrition, se combinent plus intimement. C'est le moment de l'union plus profonde de ce qu'on appelle le corps et l'âme.

» Pouvons-nous pénétrer plus avant dans le mystère du sommeil? Pouvons-nous, au dégré où en sont aujourd'hui nos connaissances, affirmer quelque chose de plus sur sa nature? Nous est-il permis de dire jusqu'à un certain point en quoi consiste cette modification spéciale qui affecte à la fois ce qu'on appelle corps et ce qu'on appelle esprit?

» C'est ici que commencerait réellement un labeur dont tout ce que nous venons de dire ne serait que la préface. Après avoir montré que le sommeil n'est pas si peu de chose que l'ont imaginé jusqu'ici soit les philosophes, soit les médecins, après avoir montré que l'âme et le corps y contribuent, que ce n'est ni une intermittence de l'âme, ni une intermittence du corps, mais au contraire un travail en commun de l'âme et du corps comme la veille, c'est-à-dire un état où ce que l'on nomme vie de relation, se continue sous une forme différente de la forme que cette vie affecte pendant la veille, et où ce que l'on nomme vie organique, se continue également sous une forme différente de la forme que cette vie affecte pendant la veille, il faudrait entrer au fond de ce difficile et important sujet. Mais si nous le tentions, préalablement il nous faudrait parler plus que nous ne l'avons fait des

songes ; il nous faudrait considérer tout ce que l'état de songe a de remarquable en lui-même et de différent de la veille. Puis nous rencontrerions encore dans notre chemin les merveilleux phénomènes du somnanbulisme. »

Nous ne devons ni accepter ni combattre cette doctrine. Elle renferme un germe que la physiologie doit examiner sérieusement. Il ne s'y trouve rien de plus, l'étude du somnambulisme, de l'extase et du magnétisme animal n'étant pas encore assez avancée pour que l'on puisse nier ou affirmer quoique ce soit, à l'occasion d'une pareille théorie du sommeil.

Nous n'irons pas plus loin dans nos citations : Pierre Leroux sera considéré par l'avenir comme l'un des Pères de cette grande église qui se forme au sein de notre société. Ce que nous en avons dit, suffit pour faire apprécier la profondeur de sa pensée, la noblesse et l'élévation de son intelligence. Que n'eût-il pas fait si, au lieu d'avoir été cloué au travail typographique par les nécessités matérielles de la vie, il avait eu assez d'aisance pour étudier, selon son vœu le plus cher, l'histoire naturelle, l'anatomie, les maladies des différentes classes et des différents âges, de manière à devenir le rival des grands physiologistes dont il n'est, dont il n'a été que l'ami et le professeur de philosophie socialiste. Il est très-intéressant de lire ensemble Pierre Leroux et les confessions de saint Augustin, de manière à comparer ainsi deux des plus grands théologiens qui aient existé, en rapprochant leurs doctrines respectives comme symboles des époques où ils ont vécu. Je ne dirai pas que Pierre Leroux soit plus puissant, bien que ce soit là mon opinion, mais je remarque et je constate avec plaisir le progrès du temps jusque dans les choses de piété. Est-ce que saint Augustin ne reproche pas à Manichée d'avoir écrit sur l'astronomie? Qui l'obligeait, dit-il, de traiter ce sujet? La piété n'est-ce pas la sagesse? A quoi bon les sciences lorsque la piété seule suffit? Ce n'est point là, grand Dieu! ce que Saint-Simon, Pierre Leroux et les autres grands docteurs du

siècle ont enseigné à leurs disciples, lorsqu'ils ont voulu réunir toutes les vies en une vie pour faire comprendre qu'il n'y a qu'une science, comme il n'y a qu'une religion; qu'une science, qui est la connaissance de la vie universelle, qu'une religion, loi nécessaire entre toutes les existences qui forment l'universalité des vies.

Trois choses préoccupent en ce moment ce grand continuateur de Saint-Simon, ce profond penseur qui a été le maître d'un si grand nombre et dont nous nous efforçons de compléter les études: ce sont la solidarité, la triade et le circulus; elles ont été pour nous l'occasion de quelques réflexions que voici:

La solidarité, est écrite en gros caractères dans la physiologie de toutes les existences minérales, organiques et sociales. Si toute vie remonte à une émanation, toute existence individuelle tient à la vie générale, comme les feuilles à la plante dont elles sont issues, comme les organes d'un animal à l'être dont ils font partie, comme cet animal lui-même au milieu dans lequel il se manifeste. De là cette pensée que les hommes ne sont que des molécules sociales, les communes et les peuples des organes sociaux, l'humanité qu'un seul être dont toutes les parties sont solidaires. Les vues scientifiques les plus élevées justifient donc les appréciations métaphysiques de Pierre Leroux et des socialistes qui s'occupent de la solidarité.

La triade, cette dérivation de la trinité, se retrouve partout: dans l'homme qui est à la fois sensation, sentiment, connaissance;

Dans la sensation qui est impression, transmission et perception;

Dans le règne minéral, qui se compose de deux triades de cristaux;

Dans le règne végétal qui offre la division suivante: acotylédonés, monocotylédonés, dycotilédonés;

Dans le règne animal qui nous présente des êtres amorphes, rayonnés et binaires;

Dans les races humaines qui offrent trois séries, l'une de blancs, l'autre de noirs, la troisième de jaunes ou de cuivrés ;

Dans le règne social, où elle apparaît dans ces termes : Être, intelligence et volonté. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Art, science, industrie. — Production, distribution et consommation des produits. — Providence, destin et spontanéité humaine. — Nature, éducation, humanité. — Poësie, métaphysique et science. — Royauté, théocratie, république. — Individualisme, garantisme, association. — Liberté, égalité, fraternité.

Etudiée non plus seulement au point de vue métaphysique, à l'exemple de Pierre Leroux d'Enfantin, et de quelques autres socialistes, mais au point de vue scientifique, la triade peut toujours porter le nom de polarité. Elle est un phénomène constant dans les manifestations de la vie, et ce phénomène est d'autant plus appréciable que les manifestations vitales sont d'un ordre plus élevé. On la voit apparaître partout où deux éléments se trouvent réunis par un troisième, de manière à mettre en évidence la différence de leurs natures, exprimées habituellement par des états électro-chimiques différents et par une orientation de molécules qui peut créer un axe et des pôles.

Cette grande circulation de la vie générale de notre globe, à laquelle la société humaine est appelée à prendre part comme directrice et fermière de la planète, voilà le circulus de Pierre Leroux. Cette circulation est semblable à celle du corps humain ; elle est nutritive et excrétive, c'est-à-dire polarisée ; de plus, elle est double, se composant d'une grande circulation, celle des éléments naturels, l'oxigène, l'hydrogène, le carbone, l'azote, les sels et les détritus des végétaux, des animaux et des minéraux, et d'une petite circulation que l'on pourrait appeler sociale, créée par deux éléments la production et la consommation, éléments que réunit la distribution des produits. Le circulus se rattache aux pensées les plus philosophiques ; il est la négation de la mort,

Etrange erreur en effet que celle des philosophes qui croient à la suppression de la vie, là où se manifeste seulement le sommeil de l'existence, là où des molécules s'écartent du grand courant, comme pour se délasser des fatigues du mouvement, mais prêtes cependant à rentrer dans le cercle des actives manifestations, et possédant la virtualité phénoménale, sans en avoir l'actualité; est-ce que par hasard la graisse déposée dans les vésicules de notre tissu adipeux serait morte, parce qu'elle se trouve placée plus loin que les muscles des actes apparents de notre être. Nous avons dit ailleurs l'essence et les faits connus de ce que Pierre Leroux appelle le circulus, mais nous avons été trop rapide et surtout incomplet, car la science ne nous a point encore enseigné ce qui concerne l'électricité de notre globe, et la part que nous sommes appelés à lui faire remplir dans la vie sociale?Nous ne connaissons même que d'une façon très-élémentaire, les autres agents naturels que l'homme devra savoir utiliser un jour.

CABET.

Cabet est l'auteur d'une histoire de la Révolution française dans laquelle les faits sont toujours parfaitement appréciés. D'autres ont raconté les événements de cette époque avec un style plus brillant, mais personne ne les a mieux jugés.

Son *Véritable Christianisme* est une compilation intelligente et consciencieuse qui démontre, avec la dernière évidence que le communisme était la forme démocratique des premières sociétés chrétiennes.

Le *Voyage-en-Icarie* a eu pour but de décrire, en un roman philosophique, la possibilité et les moyens d'organisation du socialisme.

Ce livre un peu long, n'est pas à l'abri de la critique,

mais chaque ligne y trahit l'homme de bien, le véritable philantrope, le chrétien dévoué à ses frères. Cabet a le talent de populariser ses idées; il jouissait en France, avant son départ pour les Etats-Unis, d'une influence immense que son éloignement a pu diminuer, mais qui s'accroîtra nécessairement s'il réussit. Les principes de sa doctrine sont exposés sur la couverture même de son livre, sous une forme qui n'est pas sans valeur.

« Ses arguments pour la défense de la communauté agricole et manufacturière sont très-vigoureux. Continuateur de Morelly, il lui est bien supérieur. Regardez, dit-il, la création, l'univers, les grandes masses d'aliments donnés par la nature à l'homme, les grandes sources de la vie, l'air et l'électricité, la lumière et la chaleur, l'eau du ciel et la mer, tout cela n'est-il pas insusceptible de propriété individuelle et exclusive, si ce n'est pour la portion absorbée par chaque individu, appropriée par lui et identifiée avec son corps? La nature n'a-t-elle pas voulu que tous ces élements appartinsent au genre humain en commun, et fussent sa propriété commune? N'a-t-elle pas établi la communauté de l'air et de la lumière? Le soleil ne luit-il pas pour tout le monde? La raison n'indique-t-elle pas qu'il doit en être de même de la terre, dont les productions sont aussi nécessaires à la vie que l'air et l'eau? Tous les philosophes ne reconnaissent-t-ils pas une communauté naturelle, primitive, universelle (tout à tous) qui dura des siècles, jusqu'au premier partage et à l'établissement de la propriété? Ne reconnaissent ils pas que l'effet et le droit de cette communauté primitive existent encore aujourd'hui sous certains rapports; que le partage n'a pu être fait que sous la condition tacite qu'il n'empêcherait personne d'exister, et que dans ce qu'ils appellent les cas de nécessité, aucune loi humaine ne pourrait empêcher un homme de prendre dans la propriété d'autrui les fruits nécessaires pour l'empêcher de mourir?

» Voyez aussi ce qui s'est passé sur la terre pendant

les milliers d'années qui ont précédé l'agriculture et l'organisation des peuples cultivateurs, pendant beaucoup plus longtemps chez les peuples chasseurs ou pasteurs, et jusqu'à nos jours chez les peuples sauvages de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de toutes les contrées inconnues? Chez tous ces peuples et pendant ces milliers d'années, la terre n'était-elle pas possédée et exploitée en commun pour la chasse, le pâturage, l'habitation et les fruits? Chez tous les peuples, sur tout le globe, et pendant tout ce temps, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de l'existence du genre humain, celui-ci n'a-t-il pas eu la communauté de la terre comme la communauté de l'air? Pendant tout ce temps, tout n'était-il pas commun, la résidence et le déplacement, ou le voyage, le camp, le combat et le butin, même les femmes jusqu'à l'établissement du mariage?

» Remontez aussi du commencement des peuples cultivateurs, du prétendu partage dont parlent les philosophes, et de l'établissement de la propriété jusqu'aujourd'hui? Que de choses sont restées communes : de vastes terres nationales dans chaque pays; de vastes terrains communaux dans chaque commune; les grandes routes, les chemins, les passages, les rivières et les canaux, les rades et les ports, tous les lieux et les bâtiments publics, places, promenades, fontaines, fortifications, temples, théâtres, écoles, hospices, bains! Toutes les villes; tous les villages ne sont-ils pas autant de communautés, appelés pour cette raison communes? Les royaumes eux-mêmes ne sont-ils pas appelés communautés? Toutes les familles ne sont-elles pas de petites communautés? Que dirai-je de ces innombrables monastère appelés communautés religieuses et de ces innombrables associations industrielles, qui ne sont autre chose en réalité que des communautés? Parlerai-je de tous ces établissements pour le service du peuple (diligences, omnibus, poste aux lettres, marchés, boutiques, magasins, moulins, fours, pressoirs, fêtes, jeux et plai-

sirs publics), tous fondés sur l'esprit de la communauté? n'est-il pas aussi l'âme de toutes les servitudes légales établies sur les propriétés, de la mitoyenneté des murs et des passages, par exemple? N'est-il pas aussi l'âme d'une foule de dispositions législatives qui prescrivent que tout soit commun dans un naufrage, dans une inondation ou dans un incendie?

» Reconnaissons donc qu'une des grandes impulsions de la nature, plus puissante que les passions égoïstes, est celle qui porte l'homme vers l'association, la société et la communauté.

» Et remarquez que je ne vous parle pas de Jésus-Christ, recommandant et instituant la communauté, ni de son Eglise, formant une immense communion ou communauté!

» Et ne m'opposez pas que tous les peuples ont fini par adopter la propriété, et qu'aucun n'a préféré la communauté; car, d'abord, je vous en citerai plusieurs qui ont préféré la communauté et qui n'en ont été que plus heureux, comme les peuples de Sparte, du Pérou et du paraguay; et d'autre part, je vous répondrai que les autres peuples ont adopté la propriété comme ils ont adopté l'esclavage, par ignorance et par barbarie, et qu'ils n'ont pas eu l'idée de la communauté, comme ils n'ont eu ni celle de l'imprimerie, ni celle de la vapeur!

» J'irai plus loin : tout en croyant qu'il est fâcheux pour l'humanité qu'elle n'ait pas adopté dès le principe la communauté comme il est fâcheux qu'elle n'ait pas connu plus tôt la vaccine, et sans m'étonner de la lenteur de ses progrès, je pense que la communauté est plus facile chez les peuples civilisés que chez les peuples sauvages, dans les grands empires que dans les petits états, en France et en Angleterre ou en Amérique que dans les autres nations, et aujourd'hui qu'autrefois, comme elle sera plus facile encore dans vingt ans qu'aujourd'hui. »

Arrivant à la plus grave des objections faites à son système, celle d'être incompatible avec la liberté, Cabet fait remarquer que cette liberté dont on parle tant est limitée par la loi, par les mœurs, par l'opinion publique et par les conditions physiologiques de notre existence ; c'est-à-dire par la nature, la société et la raison. Comparant ensuite la liberté dans la communauté à la liberté dans une monarchie constitutionnelle possédant un sol morcelé, il retourne contre ses adversaires les arguments qu'on lui adresse. La question, en effet, n'est nullement de savoir si l'on sera dans un monde parfait au sein de la communauté, mais si l'on sera dans un monde meilleur que celui au sein duquel s'usent nos existences.

La communauté gêne la liberté ! et la monarchie vous laisse-t-elle la liberté de votre personne, de votre domicile, de vos enfants, de vos biens, de vos actions, de vos pensées mêmes ?..... La société laisse-t-elle à la masse des pauvres la liberté d'avoir le nécessaire et l'utile ? — Cabet passe ensuite en revue toutes les libertés que nous enlève, la police tracassière de nos grandes villes, et finit par se demander si la propriété individuelle n'est pas cent fois plus capricieuse, quinteuse, déraisonnable, vexatoire et tyrannique que pourrait l'être la communauté.

Quoique propriétaire, possédant au soleil quelques bons hectares, j'avoue que je n'ai rien à répliquer à ces arguments péremptoires. Nul doute qu'une communauté, même imparfaite, ne soit meilleure pour les 7 dixièmes des Européens, que l'état social sous lequel ils ont le malheur de vivre ; mais là n'est pas tout-à-fait la question, car l'on peut se demander encore quel sera le lot de celui dont une communauté ne voudra plus, et surtout quelle somme de spontanéité la communauté pourra laisser à chacun. A cette dernière objection, Cabet a répondu dix fois par l'exemple de nos malheureux ouvriers, qui sont obligés de prendre sur leurs nuits pour

lire ses livres, en faisant remarquer que dans la communauté le travail étant beaucoup mieux ordonné, tous une fois leur devoir accompli auront bien plus de temps pour se livrer aux tendances spéciales de leur intelligence. En somme, les raisons qu'il donne, excellentes pour les déshérités de la fortune, ne sont pas toutes de nature à séduire les riches, et surtout les conservateurs ignorants de la vieille Europe. Aux yeux des autres socialistes, ces raisons sont parfois insuffisantes. Cabet prouve parfaitement que sa société vaudra cent fois mieux pour la masse que la société actuelle, mais il n'établit pas de la même manière qu'elle tienne suffisamment compte de la variabilité des natures, qu'elle réponde à tous nos besoins. Quoi qu'il admette qu'elle respecte suffisamment la spontanéité humaine et la liberté, que rien ne s'y fera qu'après discussion, sous la direction de majorités éclairées par l'éducation, d'où la possibilité d'améliorations contiuues et progressives ; le respect des minorités n'est pas suffisamment écrit dans sa théorie. Des chapitres très-instructifs sur les progrès de la démocratie, sur les philosophes qui ont traité de la communauté, sur l'avenir de l'humanité et sur la propagande, terminent le voyage en Icarie. Ces chapitres ont converti tous les ouvriers de nos villes, mais si l'on y puise le courage moral nécessaire pour fonder une société nouvelle au-delà de l'Océan, l'on n'y découvre pas les moyens transitoires nécessaires pour amener la société européenne à se socialiser. Les transformations possibles n'y sont pas suffisamment mises en évidence. Cabet, au surplus, termine ainsi ce livre, qui a obtenu un si grand succès dans nos ateliers :

« Nous soutenons que notre système est le plus simple, le plus clair, le plus intelligible, et que sa simplicité, sa clarté, loin d'être un défaut sont une véritable perfection, une incalculable supériorité sur tous les autres systèmes. »

Si l'on nous demande :

Quelle est votre science ? La fraternité, répondons-nous.

Quel est votre principe ? La fraternité.

Quelle est votre doctrine ? La fraternité.

Quelle est votre théorie ? La fraternité.

Quel est votre système ? La fraternité.

« Oui, nous soutenons que la fraternité contient tout, pour les savants comme pour les prolétaire, pour l'Institut comme pour l'atelier ; appliquez la fraternité en tout, tirez en toutes les conséquences, et vous arriverez à toutes les solutions utiles.

» Il est bien simple, le mot fraternité, mais il est bien puissant dans l'application de ses conséquences ! »

LA COMMUNAUTÉ C'EST LE CHRISTIANISME.

« Jésus-Christ lui-même a non-seulement proclamé, prêché, commandé la communauté comme conséquence de la fraternité, mais il l'a pratiquée avec ses apôtres.

» Ses apôtres l'ont ensuite pratiquée entr'eux, puis avec les premiers chrétiens.

» Et pendant longtemps, les premiers chrétiens l'ont pratiquée à l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres.

» Si les communautés religieuses avaient été mieux organisées, si elles avaient réuni des familles, et si chacune avait compris un grand nombre de membres, elles auraient probablement établi la communauté sur la terre ; mais ces communautés ne comprenant que des hommes seulement, ou que des femmes seulement, et en petit nombre, c'est toujours une espèce d'individualisme, et le communisme s'est arrêté, au mépris du commandement de Jésus-Christ.

» Cependant, le patriarche de Constantinople, saint Jean-Chrysostôme, Pélasge et ses nombreux partisans, les Bagaudes en Gaule, les Vaudois et les Albigeois en France, une foule de sectes protestantes en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, et une foule de

philosophes, ont pratiqué ou prêché la communauté depuis Jésus-Christ jusqu'à aujourd'hui.

» Les communistes actuels sont donc les disciples, les imitateurs et les continuateurs de Jésus-Christ.

» Respectez donc une doctrine prêchée par Jésus-Christ.

» Examinez-là, étudiez-là.

» Dites si vous voulez, qu'elle est trop belle, que c'est un rêve, une utopie impossible à réaliser, et c'est déjà beaucoup de vous accorder un pareil langage quand Jésus Christ dit le contraire ; mais il ne vous est pas permis de dire qu'elle est immorale, méprisable, détestable.

» Ne dites pas que le communisme c'est la loi agraire, car c'est tout l'opposé, puisqu'ils ne veut pas de partage.

» Ne dites pas que le communisme c'est la spoliation, car il ne veut dépouiller ni appauvrir personne.

» Ne dites pas que le communisme c'est la violence, car il n'invoque que la discussion, la prédication, l'opinion publique et la volonté nationale.

» Ne méprisez pas le communisme, car c'est la doctrine la plus morale, la plus pure, et même la plus vraiment religieuse, parce que l'homme, heureux alors par l'intelligence et les richesses qu'il a reçues de la Nature ou de la Divinité, n'a plus pour elle que de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour.

» Ne haïssez pas surtout, ne repoussez par les vrais communistes, car ils ne désirent que la justice et l'ordre, le travail et la concorde, la fraternité et le bonheur de tous les hommes. »

LA COMMUNAUTÉ, C'EST UNE ASSURANCE INDIVIDUELLE.

« Rien n'est plus usité maintenant que l'assurance, soit par mutualité, soit par spéculation intéressée ; assurances contre l'incendie, contre la grêle, contre la

gelée ou la coulure, contre le service militaire, contre la maladie ou la mort, contre les naufrages, etc; on en compte un grand nombre d'espèces.

» Poussez plus loin. Créez des assurances contre les faillites, contre le chômage, contre la misère, etc.; supposez que le gouvernement ou la société soit l'assureur et vous arriverez à la communauté.

» Oui, la communauté est une assurance mutuelle et universelle, de tous pour tout. Moyennant un travail modéré, la communauté assure ou garantit à chacun l'éducation, la faculté de se marier, la nourriture, le logement; en un mot, tout. »

Il suffit de cette courte analyse pour reconnaître que Cabet est un chrétien instruit à l'école des philosophes et des saint-simoniens dont il a adopté toutes les croyances sociales, toutes les doctrines, moins la morale et la hiérarchie. Livré maintenant à la pratique, qu'il introduise dans son établissement quelques-uns des rouages sociétaires enseignés par l'école phalanstérienne, la science telle que nous l'avons esquissée dans les deux premières parties de ce livre, et la philosophie pythagoricienne rajeunie par d'Olivet, Leroux, Reynaud et nos philosophes modernes; de la sorte nous sommes convaincu qu'il triomphera des nombreux obstacles qu'il doit rencontrer encore. C'est ainsi qu'il obtiendra les succès que méritent son dévouement et sa persévérance, et qu'il recevra dans l'histoire la place qu'il a eu la noble ambition de chercher à conquérir.

Les dernières nouvelles de la colonie de Cabet, prouvent que s'il s'est montré homme de sens et de logique dans mille circonstances, que s'il a développé une activité incroyable chez un homme de son âge, il sait aussi ne point se parquer dans des idées préconçues, acceptant pour son œuvre toutes les réformes pratiques que l'expérience lui enseigne. Puisse ce compte-rendu impartial, et le témoignage de notre profonde estime contribuer à lui faire oublier pour quelques instants les amertumes

dont l'ignorance s'est plue à abreuver sa vie si apostolique.

LOUIS BLANC.

Les livres d'histoire de Louis Blanc sont aux mains de tout le monde. En lisant ces pages où la forme est si éloquente, si soignée, dont le style si pur est une séduction continuelle, les socialistes se félicitent de posséder dans leurs rangs un talent d'un ordre aussi élevé. Louis Blanc, leur enfant gâté, n'est rien moins pour eux que le premier des historiens du siècle et ce jugement sera probablement ratifié par l'avenir. Mais ses adversaires, oubliant mainte page qu'ils n'ont pas su lire ou comprendre, se rabattent sur son livre de l'organisation du travail, rapide esquisse dans laquelle il était impossible de tout dire, sur les séances du Luxembourg et sur les associations qui en ont été la conséquence. C'est donc sur ce nouveau terrain qu'il faut étudier la pensée du proscrit et la portée de ses doctrines. — Remarquons tout d'abord que Louis Blanc est issu du saint-simonisme. Comme la plupart des hommes éminents de notre époque il en a rejeté la hiérarchie, la doctrine morale et le langage ascétique, mais il a su prendre et s'assimiler tout le reste. Praticien, il a pu faire des fautes en 1848, mais qui donc n'avait pas été surpris par la révolution et puis si beaucoup de maîtres se sont plaints de ses réglements d'ateliers, qui tous n'étaient pas semblables, beaucoup d'ouvriers à leur tour les ont défendus, disant que les travailleurs y trouvaient les garanties nécessaires, que Louis Blanc était arrivé au mieux actuellement possible. Tel est le langage que m'ont tenu à Paris, en juin 1848, d'anciens ouvriers d'Indret, occupés chez Derosne et Caille. Toutefois l'égalité des salaires, cette

belle utopie que Louis Blanc a rendue si séduisante, était au moins très prématurée et fort peu en harmonie avec notre société actuelle. Mais laissons le passé : l'homme absurde est celui qui ne change jamais. Louis Blanc a trop d'esprit pour rester en mauvaise route. Il acceptera nécessairement un jour, pour les organes du corps social, cette rétribution : *à chacun d'eux selon ses besoins légitimés par son travail*, qui s'effectue à chaque instant dans la vie de tout être organisé ; cette rétribution qui sera dans l'avenir l'idéal et la règle de l'économie du corps social, parcequ'elle est la règle du corps humain. Voici du reste la dernière pensée gouvernementale de cet éminent publiciste, telle qu'elle a paru dans le numéro 3 de son nouveau monde.

« La formule présentée par le Luxembourg a évidemment pour elle la justice ; n'ayant pas encore été mise à l'essai, elle n'a pas contre elle l'expérience ; elle reste donc à l'ordre du jour de la République ! »

La voici :

« Article premier. Il serait créé un ministère du progrès dont la mission serait d'accomplir la révolution sociale, et d'amener graduellement, pacifiquement, sans secousse, l'abolition du prolétariat.

Art. 2. Pour cela le ministère du progrès serait chargé 1° de racheter, au moyen de rentes sur l'état, les chemins de fer et les mines ; 2° de transformer la banque de France en banque d'Etat ; 3° de centraliser, au grand avantage de tous et au profit de l'Etat, les assurances ; 4° d'établir, sous la direction de fonctionnaires responsables, de vastes entrepôts où producteurs et manufacturiers seraient admis à déposer leurs marchandises et leurs denrées, lesquelles seraient représentées par des récépissés ayant une valeur négociable et pouvant faire office de papier-monnaie : papier-monnaie parfaitement garanti, puisqu'il aurait pour gage une marchandise déterminée et expertisée ; 5° enfin, d'ouvrir des bazars correspondant au commerce du

détail, de même que les entrepôts correspondraient au commerce en gros.

Art. 3. Des bénéfices que les chemins de fer, les mines, les assurances, la banque rapportent aujourd'hui à la spéculation privée, et qui, dans le nouveau système, retourneraient à l'Etat, joints à ceux qui résulteraient des droits d'entrepôts, le ministère du progrès composerait son budget spécial : le budget des travailleurs.

Art. 4. L'intérêt et l'amortissement des sommes dues par suite des opérations précédentes seraient prélevés sur le budget des travailleurs ; le reste serait employé 1° à commanditer les associations ouvrières ; 2° à fonder des colonies agricoles.

Art. 5. Pour être appelées à jouir de la commandite de l'Etat, les associations ouvrières devraient être instituées d'après le principe d'une fraternelle solidarité, de manière à pouvoir acquérir, en se développant, un capital collectif, inaliénable et toujours grossissant ; seul moyen d'arriver à tuer l'usure, grande ou petite, et de faire que le capital ne fut plus un élément de tyrannie, la possession des instruments de travail un privilège, le crédit une marchandise, le bien-être une exception, l'oisiveté un droit.

Art. 6. En conséquence, toute association ouvrière, voulant jouir de la commandite de l'Etat, serait tenue d'accepter, comme bases constitutives de son existence, les dispositions qui suivent :

Après le prélèvement du prix des salaires, de l'intérêt du capital, des frais d'entretien et de matériel, le bénéfice sera ainsi réparti ;

Un quart pour l'amortissement du capital appartenant au propriétaire avec lequel l'état aura traité ;

Un quart pour l'établissement d'un fond de secours destiné aux vieillards, aux malades, aux blessés, etc. ;

Un quart à partager entre les travailleurs à titre de bénéfice, comme il sera dit plus tard ;

Un quart enfin pour la formation d'un fond de réserve dont la destination sera indiquée plus bas.

Ainsi, sera constituée l'association dans un atelier.

Resterait à étendre l'association entre tous les ateliers d'une même industrie, afin de les rendre solidaires l'un de l'autre.

Deux conditions y suffisent :

D'abord, on déterminerait le prix de revient. On fixerait, eu égard à la situation du monde industriel, le chiffre du bénéfice licite au-dessus du prix de revient, de manière à arriver à un prix uniforme et à empêcher toute concurrence entre les ateliers d'une même industrie.

Ensuite, on établirait dans tous les ateliers de la même industrie un salaire non pas égal, mais proportionnel, les conditions de la vie matérielle n'étant point identiques sur tous les points de la France.

La solidarité ainsi établie, entre tous les ateliers d'une même industrie, il y aurait enfin à réaliser la souveraine condition de l'ordre, celle qui devra rendre à jamais les haines, les guerres, les révolutions impossibles ; il y aurait à fonder la solidarité entre toutes les industries diverses, entre tous les membres de la société.

Deux conditions pour cela sont indispensables :

Faire la somme totale des bénéfices de chaque industrie, et cette somme totale la partager entre tous les travailleurs.

Ensuite, des divers fonds de réserve dont nous parlions tout à l'heure, former un fond de mutuelle assistance entre toutes les industries, de telle sorte que celle qui, une année, se trouverait en souffrance fût secourue par celle qui aurait prospéré. Un grand capital serait ainsi formé, lequel n'appartiendrait à personne en particulier, mais appartiendrait à tous collectivement.

La répartition de ce capital de la société entière serait confiée à un conseil d'administration placé au sommet de tous les ateliers. Dans ses mains seraient réunies les ré-

nes de toutes les industries, comme dans les mains d'un ingénieur nommé par l'Etat, serait remise la direction de chaque industrie particulière.

L'Etat arriverait à la réalisation de ce plan par des mesures successives. Il ne s'agit de violenter personne. L'Etat donnerait son modèle ; à côté vivraient les associations privées, le système économique actuel. Mais telle est la force d'élasticité que nous croyons au nôtre, qu'en peu de temps, c'est notre ferme croyance, il se serait étendu sur toute la société, attirant dans son sein tous les systèmes rivaux par l'irrésistible attrait de sa puissance. Ce serait la pierre jetée dans l'eau et traçant des cercles qui naissent l'un de l'autre, en s'agrandissant toujours.

Art. 7. Les colonies agricoles seraient fondées dans le même but, d'après les mêmes principes et sur les mêmes bases.

« Si la Révolution de 1848 n'eût porté au pouvoir que des hommes décidés à suivre cette voie ; si, au lieu d'une simple commission d'études, sans attributions déterminées, sans personnel administratif, sans argent, et à laquelle tout essai pratique était interdit d'avance, on eut créé un ministère du progrès, chargé d'agir dans le sens qui vient d'être indiqué, j'ose affirmer qu'à l'heure qu'il est, l'œuvre de la régénération par le socialisme serait au-dessus de tous les débats.

» Mais quoi ! c'est précisément parce que ce système était d'une application facile et d'une portée manifeste, qu'on a mis tant d'ardeur à en empêcher l'application. La théorie, loin de pouvoir être ici condamnée par la pratique, y aurait puisé sa justification la plus éclatante ; les défenseurs du vieux monde le comprirent bien, et ils reculèrent.

» Aux résultats produits par le Luxembourg, sourdement combattu, environné de pièges et d'obstacles, réduit à un complet dénûment ; calomnié, trahi ; au sillon qu'il a tracé, à cet immense et désormais invincible

mouvement d'association auquel il a servi de point de départ... il est aisé de juger combien son action eut été féconde, s'il n'eut pas été réduit aux seules ressources de la parole. Puisque le système du Luxembourg n'a pas été essayé, il reste à l'ordre du jour de la République.»

Ne nous laissons pas séduire par la magie du style de Louis Blanc, allons de suite au fond des choses?

Pour moi je nie le ministère du progrès, parce qu'il suffit de permettre aux éléments sociaux de se réunir et de se rapprocher pour qu'ils se combinent et s'associent.

J'accepte l'article 2, mais sous bénéfice d'inventaire; L'expérience a prouvé qu'il vaudrait mieux supprimer les péages de ponts, les droits sur les canaux, les frais des chemins de fer que d'employer leur produit à des œuvres si utiles qu'elle puissent être.

Il n'en est pas ainsi de la banque de France, transformée en banque nationale chargée des assurances, chargée des recouvrements et des paiements du trésor, chargée de l'organisation du crédit hypothécaire à un taux très-réduits, 1/3 p. °/₀ par exemple. Elle pourrait d'ici 10 ans, devenir la source d'un revenu de 3 à 400 millions à 1 milliard et permettre la suppression des impôts les plus onéreux.

Parmi les associations ouvrières, celles qui ont pour mission de livrer aux travailleurs le pain, le vin, la viande et les épices doivent se garder de chercher à faire des bénéfices. Leur voie naturelle, leur idéal, c'est de livrer des produits supérieurs en qualité, à prix réduit. Gardons-nous bien de battre monnaie sur l'estomac du pauvre, même pour le compte du socialisme.

Louis Blanc est un peu trop au point de vue de Morelly et des saint-simoniens, c'est-à-dire au point de vue gouvernemental. Son exil ne lui a pas permis de voir d'assez près le travail qui s'effectue aujourd'hui dans nos villes et dans nos campagnes. Gouverner les hommes, c'est croire à un privilège de l'intelligence qui n'existe pas; laissons-les se gouverner eux-mêmes en adoptant cette règle:

Au monde entier les intérêts généraux du globe ;

A l'Europe, à l'Amérique, à l'Afrique, à l'Asie, à l'Océanie leurs intérêts spéciaux ;

A chaque peuple ses intérêts nationaux ;

A chaque province, à chaque département leurs intérêts provinciaux ou départementaux ;

Aux cantons les intérêts cantonnaux ;

Aux communes les intérêts communaux.

Avec cette règle, avec une grande liberté d'action tout marchera parfaitement, parceque partout les faits seront engendrés par les attractions qui en auront créé le besoin. Toutefois inscrivons au plus vîte dans nos institutions et dans nos mœurs cette règle tutélaire si propre à prévenir les révolutions nouvelles.

Respect aux minorités.

Que partout, chaque homme soit protégé par les lois dans l'exercice légitime de sa spontanéité, et que la liberté, l'égalité et la fraternité cessent d'être des mots pour devenir des faits.

N'imposons aux associations qui poussent à la face du ciel comme des champignons, qui éclosent chaque jour au moment et dans des lieux où l'on était loin de s'en douter, aucune lisière gouvernementale. Laissons-les naître à la vie sociale, craignons la pression du maillot. N'oublions pas les associations de consommation qui dans les départements ont plus d'avenir que les associations de production.

Avec ces restrictions nous adoptons entièrement les doctrines de Louis Blanc qui, à part l'égalité des salaires, étaient les nôtres en 1848 et en 1849. Si nous avons changé depuis cette époque, c'est que nous nous sommes éclairé au contact des faits.

VILLEGARDELLE.

Villegardelle est, l'un de ces socialistes qui considèrent avec raison la commune de l'avenir comme l'une des

idées qui doivent constamment préoccuper l'humanité. ses ouvrages sont aux mains de tout le monde. Nous lui devons surtout d'avoir élucidé l'histoire des idées sociales, avec moins de largeur sans doute que les saints-simoniens, mais à un point de vue plus spécial et plus pratique, celui de l'association au sein de familles agglomérées. Quoiqu'il n'ait pas formulé la série suivante : Les albigeois, — les vaudois, — les hussites, — les anabaptistes, — les frères moraves, — Campanella, — Thomas Morus, — Morelly et les réformateurs actuels ; elle ressort à chaque instant de ses écrits, de manière à se graver dans l'esprit du lecteur. — Villegardelle écrit aujourd'hui dans la *Revue-Sociale*, où il a publié une curieuse appréciation des idées de Montesquieu sur l'organisation communautaire. Ainsi se grouppent chaque jour d'avantage tous les hommes qui regardent comme idéal la rétribution selon les besoins, et qui croient comme nous l'avons signalé pour le corps humain, comme nous l'expliquerons encore en son lieu, que les besoins sont proportionnels au travail. — Villegardelle est du petit nombre des auteurs qui en savent plus que leurs livres. Ses lettres sont écrites avec un esprit peu commun, et pleines de philosophie.

LAMENNAIS.

L'école catholique a donné aussi elle son contingent au mouvement, Lamennais, Buchez et depuis peu l'abbé Chantôme, voilà les chefs des chrétiens ralliés à la réforme sociale. Si l'on en excepte le quatrième volume de la philosophie de Lamennais, l'on trouve chez le grand poëte biblique et chez ses disciples, des aspirations

vers le mieux, plutôt qu'un idéal arrêté ; des intuitions, plutôt que des théories ; des sentiments plutôt que des formules. « Jamais, dit Lacordaire, l'un des élèves de » Lamennais, le genre humain n'a été sans doctrines, » c'est une part nécessaire de sa vie. Que quelqu'idiot ; » satisfait dans la débauche de l'orgueil et des sens, » passe à travers le monde sans se soucier de doctrines, » comme un grain de poussière emporté par le vent passe » et s'en va, on n'y contredit point. Mais l'humanité » a d'autres vouloirs et d'autres destinées ; il faut qu'elle » connaisse qu'elle cherche, qu'elle se rende compte » d'elle-même et de l'univers, qu'elle ait une foi, et jamais » dans la réalité elle n'a vécu sans cet élément spirituel. » Comme elle creuse la terre qui la porte ! Comme elle » fouille le ciel qui la couvre ! Ainsi remue-t-elle inces- » samment le sol fécond des doctrines pour y puiser un » aliment qu'elle estime divin. Ce travail n'est pas moins » vif en elle que le travail extérieur et le travail scien- » tifique, et tous ensemble forment le tissu d'une action » qui ne se décourage jamais. »

A lire cette déclaration si formelle et d'un style si magnifique, l'on croirait en vérité que les catholiques de la série laménaisienne ont fait quelque chose en socialisme, qu'ils ont cherché à relier ensemble la philosophie, la science et la religion ; qu'ils ont développé, fondé le dogme de la Trinité, refait l'histoire du catholicisme, étudié les fonctions des organes sociaux, recherché ce qui dans l'avenir sera encore d'ordre individuel, et ce qui devra tomber dans le domaine de la communauté ; malheureusement il n'en est rien, et le jour ou Lamennais a voulu développer et expliquer le dogme, un arrêt de la cour de Rome est venu le séparer de la communion des fidèles. Il y a dans le quatrième volume de la philosophie de cet écrivain des conceptions d'une grande portée, que nous devons faire connaître à nos lecteurs. Si la presse s'est abstenue d'en parler, ce n'est pas une raison pour que nous imitions un silence que rien n'excuse.

La science, dit Lamennais, a un autre fin que celle d'une curiosité stérile. Elle est la connaissance du but auquel doit tendre chaque être intelligent, et des moyens de l'atteindre. En se développant, les êtres doués de poësie et de liberté coopèrent au développement de l'univers ; ils créent en Dieu, et leur existence n'a pas d'autre raison d'être, mais cela suppose qu'ils connaissent leurs lois étroitement liées à celle de la création entière. A peine étudie-t-il l'être infini et absolu, qu'aussitôt un mystère l'arrête, c'est la question de la substance qu'il ne résout pas ; il en trouve ensuite un second, c'est la Trinité, *puissance* ou *force*, *intelligence* ou *forme*, *amour* ou *vie*. Cette distinction des propriétés essentielles de l'être constitue le fond de sa philosophie. Considérez attentivement ces trois choses, disait saint Augustin, *être*, *intelligence*, *volonté ;* elles sont bien éloignées de l'auguste trinité, mais je les présente seulement comme un sujet de méditation. Puis il ajoutait : Je *suis*, je *connais*, je *veux* ; je *suis* ce qui *connaît* et qui *veut* ; je *connais*, que je *suis* et que je *veux*; je *veux être* et *connaître*. Voilà dans le fils de sainte Monique, le point de départ de Lamennais, il est donc essentiellement chrétien. Poursuivant son étude, il reconnait dans l'entendement divin quelque chose qui détermine chaque idée divine, ce par quoi se produit la mutiplicité dans l'unité, ce principe de distinction qui représente le fini dans l'être infini, ce qui devient la trinité effective des êtres créés, ce que nous nommons la matière. (Cette dernière pensée est bien subtile, mais passons outre.) La matière, à son point de vue, est donc cette enveloppe des choses sous laquelle s'agite l'essence divine ; elle est à l'être absolu, ce que l'ombre est à la lumière. Quoique Lamennais ne nie pas la matière, l'on voit qu'il en est bien près, puisqu'il n'en fait pas quelque chose d'affirmatif, mais de négatif.

Au sein de Dieu, existe à l'état de pensée, la conception de tous, les types de tous les êtres finis. Quoique distinctes, ses idées sont cependant séparées par un principe

dont la réalisation est la matière qui n'existe pas plus en Dieu que l'ombre dans la lumière, mais qui s'y trouve en puissance de développement dans le principe de distinction des idées que Dieu possède, Dieu ne pouvant que se répéter dans la création, qu'imprégner ses œuvres de lui, comme l'homme imprègne de sa personnalité ses poëmes, ses statues, son langage. La substance créée a donc en soi un principe de force, un principe d'action, un principe de vie.— Lamennais raconte en style magnifique ce que dans ce livre nous avons dit en vile prose sur la formation des astres. « Perpétuellement ils naissent » et se développent dans les plaines éthérées qu'ils » émaillent comme des fleurs célestes de couleurs » variées. »

Au style près, le plus grand poëte du siècle ne raconte guère autrement que nous l'avons fait l'existence progressive de la terre et ses phases successives ; il se garde bien d'oublier la différence qui sépare la gravitation des affinités, les lois générales des propriétés spéciales, la physique de la chimie. Cependant l'on aimerait à le voir sortir des généralités, à l'entendre chanter l'épopée des transformations ; mais il développe davantage cette thèse : que la science s'occupe à la fois de tout ce qu'il y a de permanent et de l'infini, en même temps qu'elle étudie, classe et spécifie les êtres finis. D'où cette conclusion que la science est UNE, qu'embrassant l'être UN dans ses manifestations diverses, sous ses deux modes exclusifs le fini et l'infini, elle n'est subjectivement, quant à l'homme, que son initiation progressive à la connaissance de Dieu et de son œuvre, inséparablement unis, éternellement distincts. Avec un point de départ différent et une autre méthode que la méthode scientifique, Lamennais arrive à presque toutes les conclusions de la philosophie moderne. Comme nous il est donc conduit à conclure que religion, science et philosophie, c'est tout un, sous trois aspects ; comme nous il paraît souvent le continuateur de Pythagore.

Mais comment le grand poëte conçoit-il l'ordre logique de la génération des faits? Nous allons essayer de l'exposer; qu'il nous pardonne notre mauvaise traduction de son œuvre.

L'éther est cette substance primitive, ce fluide universel au sein duquel se réalisent tous les phénomènes de la nature, qui trouvent en lui leurs causes immédiates! L'électricité, la lumière, le calorique sont les trois propriétés essentielles de l'éther; elles correspondent aux trois propriétés essentielles de Dieu, la force, l'intelligence et la vie. L'éther, comme le fait remarquer M. Trouessart dans une excellente analyse du livre de Lamennais, serait donc la matrice universelle de tous les êtres finis qui y sont contenus en germe comme ils étaient en idée au sein de la divinité. Pour se développer, chaque germe aura besoin d'un principe de force, d'un principe d'union, d'un principe de vie qui réaliseront chaque être en se spécifiant. — Chaque organisme suppose l'existence antérieure des organes dont il n'est que le lien, comme l'état suppose la cité, la cité la famille; ainsi s'expliquent les créations successives d'organes de plus en plus parfaits et d'êtres aux organes de plus en plus multipliés. Le but de la création, qui est l'idéal de la perfection, nécessitait donc les transitions. — Les premières productions manifestées au sein de l'éther ont été nécessairement gazeuses, mais il est présumable que notre oxigène, notre hydrogène et nos autres gaz ne leur sont que postérieurs et qu'elles ont servi à les engendrer.

L'électricité se trouve dans les corps à l'état latent et à l'état dynamique; elle est le principe de force, de mouvement. Le magnétisme est donc un fait général (1); la lumière, est la semence des germes, elle les contient tous à l'état virtuel; c'est elle qui crée la

(1) Nos lecteurs remarqueront que Lamennais n'a point vu dans la polarité tout ce qu'elle produit.

forme ; elle se transmet par ondulation, mais l'électricité le fait par émission. Cependant comme ces deux propriétés sont unies, il est impossible que l'émission de la force n'entraîne pas avec elle des manifestations lumineuses qui pourraient faire croire à l'émission de la lumière. Le son, selon Lamennais, ne serait qu'un mode de la lumière, et cette vue philosophique, toute à priori, n'est nullement contredite par les phénomènes observés. Quant au calorique, il a deux modes, l'attraction et la chaleur proprement dites.

La tendance à l'union implique la tendance vers un centre commun, c'est-à-dire la gravitation. La chaleur est donc la source de la force centripète. Au premier abord, habitués que nous sommes à considérer la force calorifique comme dissolvante, nous avons peine à admettre l'idée de Lamennais. Mais il s'efforce de lever la difficulté qui existe dans notre esprit, en nous disant que la force est la première énergie ou manifestation de l'être, que la répulsion ne peut réaliser que le néant, que la force libre est expansive mais non répulsive, que le passage de la force de l'état latent à l'état d'expansion est ce qui produit l'écartement des particules des corps, attribué à la chaleur. — Si les corps, même les plus denses ne se sont compactés qu'après avoir fait partie de l'éther, l'univers est donc un laboratoire immense divisé en trois parties : l'éther, les atmosphères des corps célestes et ces corps eux-mêmes. — Il y a autant d'atômes divers que de formes différentes. Les atômes sont susceptibles de contiguité ou de cohésion ; de là, deux sortes de contacts : l'attraction produit l'un, les affinités déterminent l'autre. Les corps sont susceptibles de trois propriétés générales : force, forme, vie ; électricité, lumière, chaleur. Ils sont susceptibles de grand nombre de propriétés de second ordre : divisibilité, porosité. L'affinité est l'action propre de la forme, aussi a-t-elle un rapport tout spécial avec la chimie, dont le but final est de classer les corps en espèce définies, d'après l'ensemble de leurs propriétés respec-

tives. (Nous sommes loin d'accepter ce but final ; à notre sens, il y a autre chose à dire.) Il n'y a qu'un corps simple l'éther. L'oxigène, l'hydrogène et l'azote correspondent par leur nature aux trois propriétés essentielles. L'oxigène représente le calorique, l'hydrogène la lumière et l'azote l'électricité. Cette proposition est fort loin d'être démontrée, mais elle se prête à de curieux rapprochements, évidemment Lamennais fait ici de la théologie scientifique. En étant logique, Auguste Comte le condamnerait ; espérons, nous, que la métaphysique et la science ne tarderont pas à légitimer, en les corrigeant au besoin, ces remarquables aperçus. Nous disons en les corrigeant, car il y a évidemment des rapports connus entre certains corps, qui infirment ou qui affirment plus ou moins ce qui précède. C'est ainsi que la molécule d'hydrogène étant prise pour unité de poids, les poids des molécules d'oxigène, d'azote, de souffre, de phosphore, d'arsenic, de carbone en sont des multiples exacts, ce qui porterait à ne faire de tous ces corps qu'une famille provenant de l'hydrogène, à moins que l'on n'arrive à considérer toutes ces molécules comme des multiples d'une molécule encore plus simple. — Dumas a dit que les éléments organiques des plantes et des animaux ne sont que de l'air condensé ; Pythagore allait plus loin, l'éther, selon lui, se trouvait partout ; Lamennais reproduit cette proposition, en considérant tous les organes du règne organique comme produits par de l'éther rapproché, rendu compact.

Pour ce qui regarde l'apparition progressive, du règne organique, Lamennais nous donne la solution biblique telle qu'elle peut résulter de la traduction de d'Olivet, mais élaborée et développée par les études qui nous séparent de Moïse. Il rejette ainsi la transformation des espèces. Il y a beaucoup à dire pour et contre cette philosophie dont nous n'avons présenté qu'une esquisse incomplète. Enveloppée du style noble et majestueux de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, drapée ainsi dans la

robe des grandes œuvres que nous a léguées l'antiquité, elle charme et séduit, mais ce n'est cependant qu'un poëme ; nous devons même ajouter que le poëme catholique rajeuni pour la forme et pour l'expression. Rome l'a laissé passer sans comprendre qu'elle pouvait s'en emparer et se donner ainsi de nouveaux jours d'existence. Si la savante analyse du professeur de physique d'Angers, M. Trouessart, se trouvait dans tous les colléges, était discutée dans tous les cours de philosophie, nul doute qu'elle ne fit beaucoup de partisans aux doctrines dont Lamennais n'a été que le rééditeur ; mais Rome n'a pas su voir que ce grand démocrate était le premier des pères modernes de son Eglise.

Nos lecteurs sont trop au courant des idées que nous avons exposées dans ce livre pour ne pas faire leurs réserves sur les doctrines de Lamennais. Tout d'abord ils se demanderont comment il est possible que les espèces traversent les âges sans subir les modifications qui doivent nécessairement résulter des changements survenus dans leur milieu, eu égard à la lumière, à la chaleur, à la nourriture, à la respiration. L'humanité elle-même, en traversant les siècles, n'a-t-elle pas modifié ses langues, ses croyances et ses institutions ; en est-elle moins la même humanité ? les croisements des races produiront des modifications nouvelles et profondes, en sera-t-elle encore moins pour cela l'humanité passée, présente et à venir. — Les cataclysmes ont joué un grand rôle ; ils ont été probablement pour diverses espèces, ce qu'est l'accouchement pour le fœtus ; ils ont transformé bien des têtards en animaux plus développés. Nous ne nions en aucune façon cette manière de voir ; nous affirmons seulement qu'il n'est pas scientifique d'admettre qu'un germe puisse arriver de suite à l'état de perfection dans son organisme et nous ajoutons que tout animal parfait a eu son embryologie personnelle dans la série des âges, c'est-à-dire dans la série des animaux antérieurs. Quant à ces triades

Puissance	Intelligence	Amour
Force	Forme	Vie
Electricité	Lumière	Calorique
Azote	Hydrogène	Oxigène

il suffit de les présenter sous cette forme, pour voir quelle interruption d'idées il existe entre la seconde et la troisième, entre la troisième et la quatrième. Cependant il est bon d'étudier dans cette direction; les nombres sacrés de Pythagore n'ont pas été sans influence sur les découvertes modernes. Nous pourrions faire d'autres observations et la première question, celle qui domine toutes les autres, celle de l'essence divine, resterait encore entière. Lamennais, en faisant des corps les ombres de l'esprit, nous paraît bien loin dans le pays des intuitions, bien en avant ou en dehors de la science.

Essayer de faire concevoir Dieu, c'est s'élever à lui par la plus noble des prières, par celle qui a pour but d'être utile aux hommes en développant leur intelligence, leur amour du beau et de l'idéal. Nous devons donc savoir gré à l'auteur du *Livre du peuple*, des heures qu'il a si généreusement consacrées à l'éducation de ses concitoyens. Pour nous, la lecture de son livre est surtout un exercice d'intelligence, une affaire de gymnastique intellectuelle; quoique nous y trouvions une foule d'aperçus dont l'esprit profite sans y prendre garde; mais pour les catholiques, c'est une autre affaire: c'est le développement rationel et même orthodoxe de leur foi, c'est quelque chose de plus élevé que les confessions de saint Augustin, de plus complet, de plus propre à faire produire dans cette voie à la religion de Christ tout ce qu'elle est susceptible de donner à l'humanité.

BUCHEZ.

Buchez, dont nous avons énuméré les œuvres à l'occasion du producteur, a déployé pendant vingt-huit années

la plus louable activité. Ses qualités personnelles et sa foi ardente dans l'avenir en ont fait un chef d'école. On lui doit, outre les ouvrages que nous avons énumérés (voir page 550), d'avoir le premier formulé l'association telle quelle se pratique à Paris, et d'avoir été le créateur de la première association ouvrière. — Son œuvre historique sur la révolution est un monument durable. L'*Européen* a semé dans son temps beaucoup d'idées utiles et généreuses. L'introduction à l'étude de l'histoire renferme des assertions cosmogoniques que la science ne saurait nullement accepter, c'est un livre qui ne peut plus être défendu; quant à sa philosophie, elle est inférieure à l'œuvre de Lamennais et pour le fond et pour la forme, et pour le style et pour la pensée; somme toute, Buchez a pu faire des fautes politiques en 1848, et se tromper beaucoup dans ses appréciations, mais nul ne saurait lui contester d'avoir été, surtout de 1828 à 1848, l'un des hommes les plus intelligents, les plus dévoués, les plus vertueux, au sein de cette fournaise dans laquelle s'élabore la révélation française.

Parmi ses disciples nous devons surtout citer Corbon et Pascal, les rédacteurs de l'*Atelier*. Leur œuvre modeste a rendu de grands services; ils ont toujours été nets, pratiques et conciliants. L'exclusivisme de leur religion s'est rarement fait sentir dans leurs écrits. Leur journal a conquis bien des cœurs à la démocratie, beaucoup de démocrates à la réforme sociale. Les dix-huit années du règne de Louis-Philippe ont vu se produire bien peu de travaux aussi honorables.

Chevé, sorti de la même école, est l'auteur d'une brochure qui a pour titre *Le dernier mot du Socialisme*. Rédacteur actuel de la *Voix du Peuple*, cet écrivain distingué, très-instruit sur tout ce qui concerne le christianisme et les Pères de l'Eglise, veut arriver à de grandes réformes sociales par la suppression du prêt à intérêt, c'est-à-dire du loyer des capitaux. Quelque partisan que nous soyons en principe du crédit gratuit, nous croyons que les travailleurs ont surtout besoin dans ce siècle d'un

crédit facile ; que l'importance de la facilité l'emporte *actuellement* sur celle de la gratuité, et que l'intérêt ne descendra point brusquement de ce qu'il est, soit 5 à 10 °/₀ à 0, mais graduellement et par des oscillations successives qui dureront, non pas des années, mais des dizaines d'années et peut-être un siècle.

L'abbé Chantôme fonde en ce moment le journal le *Drapeau du Peuple*, où l'on trouve à chaque ligne de nobles et généreuses tendances, mais il ne s'est encore manifesté par aucune œuvre capitale, susceptible de grouper autour de lui des adhérents nombreux.

FOURIÉRISME.

Le fouriérisme a eu deux phases, l'une remplie par Fourier, l'autre accomplie par ses disciples.

La première commence à 1807 pour se terminer à la dissolution du couvent saint-simonien, époque à laquelle le fouriérisme, par l'intermédiaire de disciples dévoués et nombreux, s'est pris à briller d'un vif éclat.

L'on peut faire de Fourier l'analyse la plus séduisante en se bornant à une partie de ses études, on pourrait le rendre ridicule en ne prenant que le surplus ; nous essaierons de le faire complètement connaître avec ce qu'il a dit d'admirable, de faux et de hasardé.

Frappé du grand quaternaire de la nature, déjà signalé par les anciens, Fourier reconnaît que la vie est universelle, qu'elle se manifeste à des dégrés divers dans les quatre grands mouvements, dans les quatre vies principales de la nature qui sont le règne minéral, le règne végétal, le règne animal et le règne social. De là son livre des quatre mouvements.

Comme Saint-Simon, mais après lui, soit qu'il l'eut étudié, soit qu'il ne connût pas ses lettres de Genève, il n'hésite pas à dire que l'attraction est la règle universelle des existences. Leibnitz découvrait, en même temps

que Newton, le calcul différentiel et Fourier, ce fou sublime, était bien de taille à trouver seul la généralisation de la loi de Newton, indiquée d'ailleurs dans le siécle précédent par Morelly.

Comme Saint-Simon, Fourier entrevoit aussi le rôle de la polarité ; il émet même au sujet de l'aurore boréale un rêve magnifique qui pourra se réaliser en partie. Cependant il laisse cette découverte incomplète, l'orientation générale des quatre vies de la nature lui échappe, de là les erreurs de morale qu'il a commises en traitant de la vie sociale.

Frappé de l'ordre sériaire qui partout préside à la distribution des existences, et qui fait l'admiration des des sages et des naturalistes, Fourier ne se borne pas à dire l'*attraction est universelle*, les attractions sont proportionnelles aux destinées; il ajoute à ces deux propositions cette troisième qui lui appartient plus spécialement que les deux autres : *La série distribue les harmonies.*

C'est ainsi qu'il est conduit logiquement à rapprocher les hommes pour les soumettre à leurs attractions, et les distribuer en séries et par suite à créer la commune nouvelle, agglomération sociale dans laquelle les intérêts sont rapprochés, combinés et sériés.

Cette découverte est immense, elle contient tout le mécanisme social de l'avenir, aussi quelque soient les rêves, les folies, les fautes de logique que nous aurons à signaler dans l'utopie de Fourrier, nous ne l'en regardons pas moins comme l'un des plus grands génies qui aient jamais existé. Il est en réalité le Kœpler du socialisme, quoiqu'il ait encore beaucoup plus accordé que Kœpler aux puissances mystérieuses des nombres et qu'il soit bien moins scientifique dans sa manière d'étudier la nature.

On pourrait définir le phalanstère de Fourier, cette commune nouvelle qui résume tout un système, un grand village scientifiquement organisé d'après les lois de la nature. Mais avant d'arriver à son examen, nous passe-

rons en revue les principaux chapitres du poëme de Fourier sur le passé, le présent et l'avenir, la théologie, la cosmogonie, l'histoire et la prophétie.

Tout d'abord Fourier pose en principe que la science seule est en mesure de résoudre les problèmes sociaux, que c'est à elle qu'il faut s'adresser pour avoir une théorie propre à diriger les hommes, mais peu fidèle à ses prémisses, il ne tarde pas à dévier en faisant table rase des études scientifiques de son époque, sur les cieux, la terre, l'homme et l'humanité, mettant ainsi à néant le système du monde de Laplace, la physiologie, la géologie, l'histoire et substituant une psycologie nouvelle à cette physiologie que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de phrénologie, ou science de l'esprit.

Nous l'avons vu grand, s'élevant au niveau des plus hautes intelligences, nous allons le voir faible et rêveur, et cependant telle est la passion d'admiration qu'il a inspirée à un grand nombre de disciples, qu'il en est beaucoup, j'en citerais au besoin parmi mes meilleurs amis, qui trouvent très-plaisant, très-ridicule, que les catholiques croient au mystère de l'incarnation, à Marie vierge et mère, à la présence réelle dans l'eucharistie, lorsqu'eux mêmes ils croient de toutes les forces de leur âme à la mer dessalée et parfumée, ainsi qu'à ces créations nouvelles d'animaux charmants, anti-tigres, anti-lions, anti-requins, qui nous serviront un jour à faire des terres et des mers le domaine des SEIGNEURS HUMAINS.

Les lois des mouvements, nous dit Fourier, sont soumises à deux dépendances — Elles sont mathémathiques (il eut mieux valu dire physiologiques) et créatrices d'analogies. Ces propositions sont essentiellement vraies et nous en avons fourni mainte preuve dans les deux premières parties de cet ouvrage, mais s'en suit-il que les propriétés du cercle représentent celles de l'amitié ; les propriétés de l'amour ; celles de l'éllipse ; les propriétés de la parabole, celles de la paternité, les propriétés de l'hyperbole, celles de l'ambition et les propriétés collectives de ces quatre passions celles de la cycloïde?

Dirons-nous encore avec Fourier que les nébuleuses réductibles représentent les propriétés de l'ambition ; les groupes de planètes sur soleils, l'amour, et les groupes de satellites sur planètes, la paternité ; ou bien ne nous paraîtra-t-il p as plus logique, de faire deux parts de la théorie du grand socialiste, l'une de rêves et d'utopies qui méritent d'être racontés ne fut-ce qu'à cause de leur originalité ; l'autre de mécanisme social qui doit être sérieusement étudiée ?....

Le mouvement social n'est pas limité à notre terre, il est le même pour toutes les planètes. Il se compose pour la terre de quatre périodes dont la durée à 10,000 ans près, en plus ou en moins, sera de 80,000 ans. Ces quatre grandes périodes se subdivisent en trente-deux périodes secondaires que Fourier énumère ainsi :

1. Séries confuses.		
2. Sauvagerie	Cinq périodes malheureuses organisées en ménages incohérants.	Durée probable, 5,000 ans.
3. Patriarchat.....		
4. Barbarie.....		
5. Civilisation		
6. Garantisme		
7. Séries ébauchées.		

Les sept premières périodes forment, selon Fourier, l'enfance de l'humanité, mais son embryologie, son incubation, phénomène social indiqué par la physiologie, il n'en dit mot, il n'y pense pas, d'où cette conséquence, que l'humanité n'aurait pas eu d'embryologie, erreur bien grave pour qui admet la loi des analogies. Quoi ? vous indiquerez plus tard des organes sociaux, et vous commencerez par négliger l'étude de leur loi de formation et de développement ! Ou les analogies sont une règle fausse, et alors n'en parlez pas, ou elles sont une règle vraie, et alors il convient de comparer l'évolution et les fonctions du corps social à ce que la physiologie de l'homme nous enseigne pour le corps humain.

Fourier fixe à 5,000 ans la durée des sept premières

périodes de l'humanité ; pourquoi ? il n'en dit rien. Nous ne sommes arrivés qu'à la civilisation ; l'histoire possède des documents authentiques qui datent de plus de 10.000 ans ; qui se trompe de Fourier ou de l'histoire?

Viennent ensuite neuf périodes d'accroissement consacrées par la dessalaison et le parfum des mers, la naissance d'une couronne boréale, la production de nouveaux produits dans les trois règnes, la croissance antérieure de l'obliquité de l'écliptique.

De toutes ces assertions, Fourier ne donne aucune preuve, il semble même croire aux créations spontanées d'êtres aussi parfaits que des mammifères, ce qui n'est guère d'accord avec nos études actuelles. Ses disciples ont fort heureusement mis de côté pour la plus part ce rêve mal étudié et jeté dans le monde avant d'avoir été suffisamment élaboré.

Toute création, dit Fourier, s'opère par la conjonction d'un fluide boréal ou mâle avec un fluide austral ou femelle. Une planète, ajoute-t-il, a deux âmes et deux sexes ; elle procrée, comme l'animal ou le végétal, par la réunion de deux substances génératrices, mais les générations nouvelles ne peuvent avoir lieu avant la huitième période du globe. Toutefois la terre est en rut, elle le manifeste par la fréquence et l'intensité de ses aurores boréales, cependant le fluide de la planète ne pourra entrer en conjonction avec le fluide des autres planètes qu'après que le globe aura été suffisamment cultivé par 2 milliards d'habitants ; c'est alors que tous les hôtes malfaisants des mers seront détruits. L'on transportera dans la Caspienne et les autres grands lacs salés de l'intérieur les poissons utiles, ceux qui serviront plus tard à repeupler les mers après leur changement. De telle sorte que les mers arriveront à renfermer 7/8 d'animaux soumis à l'homme.

Toutes les considérations cosmogoniques qui suivent celles que nous venons de présenter sont de la même valeur. L'on y trouve au plus haut dégré deux choses :

l'absence réelle de science et le travail d'un solitaire rempli d'imagination ; d'un homme qui, avec le roman de son esprit a voulu suppléer aux lentes recherches de l'étude.

Passons à l'histoire. Voici comment Fourier la fabrique: Dans les premiers âges les hommes vivaient en moyenne 128 années, sur lesquelles ils en pouvaient consacrer cent à l'amour ; aussi étaient-ils portés, dit-il, aux pratiques les plus lubriques. L'on n'eût pu leur persuader, comme aux Benoits civilisés de notre époque, d'aimer une seule femme et de lui être fidèle. De la décroissance de la vigueur sont nés les réglements coercitifs de l'amour. Autant, comme on le voit, d'assertions sans preuves ; mais continuons : Après l'époque civilisée, qui est la nôtre, viendra l'époque de garantisme, dans laquelle l'humanité conservera encore la vie de ménage et le mariage, mais en réduisant de beaucoup leur influence et les misères sociales.

La première phase de la vie de la terre ne devait durer que cinq mille ans, mais Dieu en nous laissant le libre arbitre a permis à certains globes de se laisser égarer par les préjugés que les sciences incertaines répandent contre l'attraction.

Fourier n'admet ni les transformations de Lamarck, ni l'unité de plan de Geoffroy Saint-Hilaire, ni les lois de l'organogénésie. Sa page 58 de la théorie des quatre mouvements en est la négation la plus formelle. L'homme, dit-il ensuite, est provenu sur la terre de 16 souches différentes ; sa taille originaire était de 6 pieds 2 pouces. (Les faits connus sont formellement contraires à cette assertion.) Dans le classement des 16 races primitives, Fourier n'a recours à aucun fait géographique ; l'on voit même qu'il ne connaissait nullement les différences qui caractérisent les races humaines.

Les sociétés à séries, ajoute-t-il, transformeront l'humanité et seront bien supérieures aux sociétés à familles ; les enfants y travailleront sans cesse et rendront d'incal-

culables services. Entraînés par leurs attractions, ils s'instruiront sans l'instigation ni la surveillance de personne. (Page 95.) A 16 ans, ils auront des notions étendues sur toutes les branches des arts et des sciences et posséderont un petit pécule, fruit des nombreux travaux qu'ils auront exécutés en croyant se divertir. — Hors des séries passionnelles il ne peut exister aucune éducation naturelle. La taille humaine sous l'influence de l'ordre combiné produit par les séries, s'élèvera de 2 à 3 pouces par génération, jusqu'à la hauteur de sept pieds pour les hommes et la vie dans l'avenir durera 144 ans. Il n'est pas, on le voit, jusqu'à présent une seule de ces idées de Fourier qui puisse subir la critique; constamment il affirme en révélateur, mais sans jamais donner de preuves et sans s'inquiéter le moins du monde si ses assertions sont on ne sont pas d'accord avec les faits.

Tous les caprices philosophiques appelés devoirs, n'ont, ajoute Fourier, aucun rapport avec la nature; le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu. — Expliquant la différence qui existe entre l'affection des parents pour les enfants et celle des enfants pour les parents, Fourier en donne trois raisons:

1° Ignorance des enfants en bas-âge sur les titres qui constituent la paternité;

2° Dégoûts qu'ils éprouvent dans le moyen-âge par l'abus ou l'exercice mal entendu de l'autorité paternelle;

3° Contraste qu'ils remarquent dans l'adolescence entre les hautes prétentions des pères et les mérites imaginaires dont elles sont appuyées.

Fourier ne critique pas moins les idées reçues sur l'ambition et l'amour; il justifie l'ambition qui pourrait ou devrait être toujours justifiable et trouve tout à fait contre nature les idées de constance et de fidélité en amour (106).

Selon lui les passions humaines se divisent d'abord en trois grandes passions.

Le luxisme ou désir du luxe,

Le groupisme ou désir des groupes,

Le sériisme ou désir des séries.

De bonne foi est-il permis de présenter comme sérieuse cette étude dans laquelle on sépare ainsi l'homme des animaux, dans laquelle on le soustrait à sa série pour l'étudier méthaphysiquement en dehors des observations et des données de la physiologie.

Fourier divise ensuite son arbre passionnel en douze rameaux ou passions secondaires.

Cinq sont corporelles ou sensuelles ; sept animiques ou provenant de l'âme, de ces dernières, quatre sont affectives et trois distributives.

Sur quoi repose cette théorie? Derrière les cinq sens n'y a-t-il en effet que cinq facultés? Nous trouvons en examinant bien, pour le sens de la vue, les facultés de juger les formes, les grandeurs et les couleurs ; facultés distinctes qui peuvent être développées à des degrés très-divers chez le même individu ; facultés qui ne sont nullement le produit de l'œil et qui par suite réclament et possèdent au cerveau trois organes différents. Nous trouvons derrière le sens de l'ouïe, la faculté de juger les intonations, les accentuations, la mélodie, et celle d'apprécier l'harmonie; facultés distinctes encore et qui réclament et possèdent au cerveau deux organes différents. D'où cette première conséquence que les cinq facultés sensuelles de Fourier ne sont autre chose que huit facultés intellectuelles chargées de juger au moyen d'organes cérébraux les transmissions des cinq sens ; d'où cette seconde conséquence que les facultés dites corporelles ou sensuelles par Fourier sont très-mal dénommées puisqu'elles sont innées et qu'elles peuvent exister indépendamment des sens qui servent à les développer et à les produire au dehors.

Les quatre passions affectives de Fourier sont l'amitié, l'amour, l'ambition, la paternité. Les trois autres passions de l'homme sont la composite, la cabaliste et la papillonne

C'est-à-dire que de trois manières d'être que chaque organe cérébral peut manifester, Fourier fabrique trois facultés distinctes et spéciales, montrant ainsi à quels écarts peut se livrer le génie lorsqu'il a la prétention de faire dater de lui l'humanité et de se substituer orgueilleusement à toute la science du passé. Cette psycologie est pitoyable parce qu'elle est de la poësie, de la psycologie au lieu d'être de la physiologie, de la science réelle.

Divers accidents selon Fourier peuvent troubler la succession assignée aux 32 périodes sociales. Je suppose dit-il dans une note, qu'une grosse comète, égale à Jupiter, se trouve à son point de fécondation, au degré convenable pour devenir planète; elle chercherait à entrer en ligne et à se fixer dans un tourbillon. Si elle arrivait sur notre soleil parallèlement au plan des orbites planétaires, elle pourrait, au retour, se loger entre le soleil et Jupiter; au lieu de poursuivre sa marche parabolique, elle décrirait une spirale pour sonder le terrain et chercher un point d'équilibre entre Jupiter et le soleil. Dans le cours de sa spirale elle approcherait successivement toutes les petites planètes isolées, et les entraînerait en qualité de lune. La terre et Vénus, qui sont les plus grosses, sont encore beaucoup trop faibles pour opposer quelque résistance à un gros monde attrayant qui les approcherait; or la comète serait attrayante du moment où elle se fixerait sur notre soleil.

Dès lors notre petit globe serait entraîné et deviendrait une lune de cet intrus qui serait bientôt la planète la plus riche et la plus féconde de tout le tourbillon, à cause de sa proximité du soleil et de la multitude de ses lunes. L'intrus s'adjoindrait Vénus, Mars, la terre et tous les globules qui sont entre le soleil et Jupiter; il s'en composerait une brillante suite, de sept ou huit satellites, et produirait comme Saturne le double anneau équatorial ou la double couronne sur deux pôles, ces doubles parures étant affectées à toutes les planètes septilunaires lorsque leurs habitants ont formé l'ordre com-

biné. (Saturne n'a pas toujours eu ses deux anneaux, et il les perdra sur la fin de sa carrière, lorsque son mécanisme social retombera à l'ordre incohérent.)

Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur cette mécanique céleste, renvoyant nos lecteurs à notre première partie où ils trouveront ce que l'on sait sur nos planètes, sur leur formation, sur les lunes et anneaux de Saturne.

Depuis la première publication de la théorie des quatre mouvements Fourier a fait une nouvelle découverte; il a reconnu qu'*une comète ne peut pas entrer en plan tant que le soleil vicié et incomplet dans son quadrille d'arômes cardinaux n'aura pas rétabli l'intégrité qui lui est nécessaire pour fixer les comètes.* (Cette citation est textuelle).

Après avoir signalé la loi régulatrice du développement des sociétés humaines, Fourier attaque violemment le patriarchat et l'état social de la Chine; autant vaudrait attaquer de la même manière, en racontant les incubations du poulet dans l'œuf, deux des phases de cette vie fœtale. Du reste le tableau qu'il fait des chinois est singulièrement enlaidi et chargé, il n'a rien de vrai.

La résultante de toutes les passions humaines, voilà ce que Fourier appelle l'unitéisme qui est à ces passions ce que la lumière blanche est aux 7 rayons lumineux. C'est dit-il le penchant de l'individu à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure. C'est une philantropie illimitée, une bienveillance universelle. — Après y avoir bien réfléchi, nous croyons pouvoir affirmer que c'est une erreur. L'unitéisme, cette passion intellectuelle et généreuse dont nous parle Fourier, tient presque exclusivement au développement des quatre facultés cardinales propres à l'homme.

Si le Luxisme représente les passions sensitives, si les quatre affections dont deux sont en mode majeur et deux en mode mineur sont représentées par le groupisme, le sériisme qui renferme la cabaliste, la composite et la papillonne, sera chargé de tenir la balance entre le luxisme et le groupisme.

Souvent des périodes empruntent à celles qui les précèdent ou à celles qui les suivent. L'admission légale des faux poids est empruntée à la 3e période et l'affiliation des clubs est un janissariat civil, un engrénage en 4e période. — Ce n'est pas toujours un bien d'introduire dans une époque des institutions de celle qui suivra; souvent de cette manière on les dénature, témoin le divorce libre qui a produit tant de désordres et qui n'en produira aucun lorsqu'il viendra dans son temps. — Chacune des époques incohérentes éprouve plus ou moins le besoin des caractères de la période supérieure ; il n'en est pas qui l'éprouve plus que la civilisation ; elle se critique elle-même et ouvertement sur ses propres caractères. — A cette occasion Fourier regrette que la loi n'ait pas accordé aux femmes la liberté amoureuse. On eut vu, dit-il, de la sorte diminuer la fausseté dans les relations des sexes et l'on peut sans nul inconvénient rendre le divorce libre. Le ménage progressif ou la tribu à neuf groupes eût été, dit-il, une opération purement économiques, susceptible de produire ce résultat.

Chaque période de Fourier a son pivot mécanique dont le caractère est toujours tiré de l'amour ; C'est ainsi que la servitude absolue de la femme, le mariage exclusif et les libertés civiles de l'épouse, puis la corporation amoureuse correspondent à trois états différents. Par la réclusion des femmes la civilisation retomberait dans la barbarie. Par les garanties amoureuses, la civilisation trouverait une issue pour arriver à la sixième période.

Il y a toujours quatre phases dans chacune des 32 périodes du mouvement social, qui correspondent aux quatre âges. Enfance, Accroissement, Déclin et Caducité. Un perfectionnement social peut être une cause de déclin pour l'une des phases de la vie de l'humanité.

Peut-être le lecteur a-t-il trouvé nos dernières citations trop résumées, peu intéressantes, peut-être a-t-il beaucoup douté en les lisant, peut-être aura t-il flotté entre la défiance et la curiosité. Séduit à l'idée de péné-

trer les mystères de la nature, il aura souvent craint d'être le jouet d'une fiction tout-à-fait dénuée de preuves ; la raison lui dira de douter, peut-être plus; et cependant la passion pourra le porter à croire. Tel est le sentiment que Fourier nous paraît surtout avoir eu pour but d'exciter en déroulant les ingénieuses fictions de son roman des mondes. Ce grand homme connaissait à merveilles les misères de notre nature et les touches divers du piano cérébral ; aussi a-t-il agi de manière à avoir plus de prosélytes à modérer que de sceptiques à convaincre. Il lui fallait des mystiques et des dévôts, il en a créé.

Notre analyse pourrait voguer de rêve en rêve pendant longtemps sans que notre lecteur étourdi par le choc d'idées nouvelles, étranges, toujours, paradoxales, souvent fausses, souvent vraies, souvent l'un et l'autre, put arriver à une conclusion. Mais comme en définitive c'est bien moins de Fourier que de sa découverte réelle qu'il s'agit avant tout, revenons au fait principal.

DE L'ORDRE SOCIÉTAIRE.

La société ne saurait offrir que deux états quelles qu'en soient les variétés. L'un d'association ou sociétaire, l'autre de divergence dans touts les efforts, qui est non-sociétaire ou incomplètement sociétaire. L'industrie, c'est-à-dire l'exploitation du globe par les efforts désordonnés ou associés des hommes, étant en définitive le pivot matériel de tout ordre social, la production et la consommation seront pour tout esprit un peu sérieux les deux grandes questions de l'économie dans le ménage, dans l'atelier, dans la commune et au sein des peuples.

Pour être heureux nous avons besoin de satisfaire nos dèsirs, ces enfants de nos penchants et de nos goûts. Les penchants et les goûts s'exercent sur des produits intellectuels ou matériels; la jouissance de ces produits constitue la richesse; leur création est le résultat du travail, d'où il résulte que savoir produire à peu de

frais, ce serait résoudre le problème du bonheur facile, surtout si le travail devenait lui-même par ses attraits une source de plaisirs.

Les industries minière, manufacturière et agricole, la chasse et la pêche, voilà les faits qui concernent plus spécialement la production. Le commerce règle la distribution des produits, le ménage les absorbe et les consomme.

Dans l'état non-sociétaire, chez les Américains, les Anglais, les Français, les Russes, les Chinois, les Turcs, les Arabes et les Idolâtres, le travail est généralement forcé, monotone, ennuyeux, souvent dur, cruel et dangereux, souvent même fatalement meurtrier, comme dans les usines où l'on travaille le plomb et le mercure. Toujours il est anarchique, toujours il y a lutte entre le travailleur et le chef d'industrie, entre le maître et l'exploité, qu'il s'appelle esclave, serf, fermier ou prolétaire. — Presque partout le travailleur arrive dans la vie sans avoir aucune certitude d'éducation dans l'enfance, de travail dans l'âge de force, de retraite dans sa vieillesse. Les terres sont morcelées, privées des fumiers ou des arrosements qu'elles pourraient ou devraient recevoir. Où il suffirait des efforts combinés de quelques hommes, les longs efforts d'un ou de deux restent presque stériles.

Le nombre des individus qui travaillent à des choses inutiles à la société, avocats, avoués, huissiers, gens de loi et des ouvriers en trop dans des professions diverses est souvent considérable ; de là une petite production en partie consommée par des parasites et une part très-faible pour ceux dont les peines ont créé les richesses sociales. Encore si cette petite part était certaine, régulière, invariable ; si elle ne faisait jamais faute. Mais bien loin de là, soumise aux hasards de la concurrence disproportionnée par rapport aux besoins, mal assurée, soumise aux chances des révolutions politiques, elle est très-variable. — Il n'y a donc aucune liberté réelle pour

le travailleur dans un ordre non-sociétaire. Mais les autres sont-ils si heureux ? la propriété sociale n'est-elle pas mal administrée, livrée au pillage des cours, des états-majors, des bureaucraties. La propriété individuelle toujours attaquée, toujours enviée, toujours haïe, n'est-elle pas soumise à son tour à mille tourments? Les instruments de l'industrie ne s'acquèrent qu'avec de l'argent, c'est un capital que le propriétaire fait suer à son profit. Je me trompe, vieux langage, erreur d'habitude : C'est un capital, devons-nous dire, que l'acquéreur paiera de ses sueurs, qu'il remboursera souvent en dix années sans en devenir propriétaire, et sans que le capitaliste ait joui de cette quiétude qui lui eût permis de se livrer à ses attractions et d'être heureux.

La réforme industrielle a pour but de faire cesser toutes ces souffrances, de transformer peu à peu la société; d'assurer aux plus pauvres et aux moins habiles un minimum constant, bien supérieur à leur maximum d'aujourd'hui. De permettre aux gens que maintenant on appelle aisés, un luxe de jouissances dont les potentats du globe n'ont même pas l'idée. — Le monde industriel et producteur est comme une mécanique qui serait mal montée; les dents des roues n'engrènent pas ou engrènent mal; elle marche mais elle perd en force, elle perd en vîtesse; elle a mille frottements inutiles; elle a des arrêts, des secousses, des soubressauts, des dents cassées; il lui faut des raccomodages continuels, et cependant comme cette machine possède tous les éléments de réussite, tous les rouages nécessaires, il suffirait que ses pièces fussent bien ajustées, que leur solidarité fut comprise et bien établie, pour que tout marchât dans l'ordre et que la machine n'eut plus ni perte de force, ni perte de vîtesse, ni frottements inutiles, ni dents cassées, ni arrêts, ni soubressauts.

Changez les termes actuels; à l'inimitié substituez la solidarité, aux maîtres et aux prolétaires des intéressés; que l'association se présente sous forme de groupes réunis

par leurs penchants et leurs aptitudes, conservez l'individualité, l'indépendance, la distinction dans le travail afin d'y introduire l'émulation, la personnalité, l'attrait; reliez les intérêts individuels à l'intérêt collectif et vous aurez l'état sociétaire.

De même que le globe vous présente ses séries de minéraux, ses séries de végétaux et ses séries d'animaux, que le travail vous présente aussi ses séries d'ouvriers dans les grands chantiers de l'industrie. Là où il faudra un travail très-passionné, que les séances soient courtes; ailleurs au contraire qu'elles soient plus longues, si elles fatiguent moins l'esprit et le corps. Que le commerce cesse ses dangereuses spéculations, pour devenir un service d'échanges mutuels entre co-intéressés; qu'il se fasse directement et sans intermédiaires onéreux, sans commissions, courtage, plombage et frais inutiles; que la science et les arts se plaçant au point de vue de cette société nouvelle, introduisent partout la lumière, les plaisirs et la vie morale, ainsi se trouvera transformée cette société d'erreurs, de souffrances et de mensonges au sein de laquelle nous vivons. Voilà, si nous l'avons bien comprise, la pensée de Fourier sur l'ordre sociétaire. Elle renferme Saint-Simon, Morelly et tous les anciens philosophes dans ce qu'ils ont dit de mieux sur ce sujet.

COMMUNE SOCIÉTAIRE.

Fourier et ses disciples démontrent à merveille qu'une commune comme ils l'entendent doit avoir à sa disposition près d'une lieue carrée de surface; qu'elle pourra nourrir de 1200 à 1800 personnes, hommes, femmes et enfants; que le bourg, le village, la commune sont les circonscriptions primitives de l'association humaine; que les cantons les villes et les capitales ne sont que des centres de communication et d'unité, destinés en général à l'approvisionnement et à l'administration des communes. Mais faut-il en conclure que ce soit par la fondation de la

commune sociétaire que doive nécessairement et fatalement commencer la réforme industrielle? Non sans doute. Fourrier, qui saute à pieds joints par dessus l'embryologie sociale, n'a pu poser les règles de cette embryologie, qui sont celles du corps humain, et ne voyons-nous pas en effet que le travail sociétaire commence surtout aujourd'hui dans les capitales. Il aura bientôt une seconde phase, celle de l'organisation, de sa circulation propre, de son crédit et celle-ci déterminera la troisième, la création partielle et intégrale de communes sociétaires. — Cette importante rectification faite, nous devons admettre avec les fouriéristes que le phalanstère ou commune sociétaire est un tout, que c'est l'élément de l'existence sociale, un organe social véritable et complet, jouissant de toutes les fonctions qui constituent la vie. C'est ainsi que le phalanstère a ses écoles, sa science, son théâtre, ses beaux arts et ses fêtes; de même qu'il a ses ateliers agricoles et industriels, ses routes privatives, ses moyens de transport, sa cave, sa cantine, sa boulangerie et ses autres ateliers sociétaires, de manière à pouvoir vivre sur son propre fond qu'il a mission d'embellir et de féconder.

C'était peu que de résoudre le problème de l'organisation d'une communauté de 300 familles; il a été souvent essayé, souvent même victorieusement tenté, mais il fallait encore, et c'est là le caractère de la découverte de Fourier. trouver la loi selon laquelle une communauté peut exister avec tous les avantages possibles d'ordre, d'économie, de travail, sans que dans cette institution personne puisse perdre quelque chose de son droit d'initiative ni de sa liberté individuelle. En deux mots créer un vaste couvent qui ne soit pas un couvent, une caserne qui ne soit pas une caserne, et qui en possède cependant tous les avantages; telle était la question. Ajouter à cette institution comme conséquence naturelle, et même nécessaire de la forme nouvelle, non seulement une salubrité plus grande, une éducation

meilleure, plus de vérité dans les relations, une répartition proportionnelle à l'apport de chacun en travail, talent et capital, un mécanisme de nature à produire entre tous l'harmonie, puis encore des plaisirs nouveaux, des formes nouvelles dans le travail, une économie de main-d'œuvre, suite naturelle de la passion et du goût apportés dans tous les travaux, c'était introduire l'attraction dans la commune sociétaire et substituer l'action des passions naturelles à celles des obligations imposées ; le travail libre et librement choisi, à la contrainte ; l'émulation, à la concurrence ; la liberté à l'esclavage du laboureur et de l'ouvrier. Sous ce rapport Fourier n'est pas assez connu, il a besoin d'être étudié, et popularisé ; et puis, n'est-ce rien qu'une doctrine destinée à réduire de plus en plus le capital, tout en lui donnant la part à laquelle il aura longtemps droit, mais selon la progression toujours décroissante de son pouvoir et de son action utile, qui sera en raison directe de l'augmentation de production avec de moindres efforts. Les éléments généraux de la commune de Fourier moins la répartition, doivent donc être acceptés par touts les socialistes sous les réserves que nous avons faites ou que nous ferons.

PROCÉDÉ SOCIÉTAIRE OU SÉRIAIRE.

Il y a deux manière de travailler en ce monde : Dans l'une chacun compte sur soi, puis sur soi ; c'est la loi de l'individualisme, du morcellement, de l'égoïsme, de la lutte. Dans la seconde, les individus devenus solidaires et comprenant cette solidarité forment nn être collectif. — Pierre a soumissionné le creusement ou le remblais de 600 mètres cubes, voilà une œuvre en mode simple. — Un groupe de 20 terrassiers soumissionne un travail semblable, ce groupe forme un être collectif. S'il se compose d'hommes, de femmes, d'enfants, s'il anime son travail par des chants et des danses, s'il se distribue

les rôles, donnant à celle-ci le soin de préparer les vivres, à ces autres celui de les apporter; à Jacques la direction du travail, à Pierre le commandement dans la danse qui vient de quatre heures en quatre heures délasser les travailleurs; à Paul le choix et la direction des chants et des joyeux refrains ce groupe, sera un véritable atelier sociétaire, appelant sur une petite échelle les passions humaines et l'ordre sériaire au secours de ses efforts manuels. — Si maintenant au lieu de 600 mètres cubes de terrassements, il s'agissait de 600 mille; si au lieu de vingt ouvriers nous en avions 120 par exemple, distribués en cinq, six ou sept groupes; cette série des 120 serait complète et de nature à pouvoir présenter dans son organisation pour le travail, des améliorations bien plus nombreuses encore que celles qu'un petit groupe peut offrir.

La commune actuelle, est un atelier morcelé dans lequel chacun agit pour son propre compte sans pouvoir compter sur autrui, sans qu'il y ait union dans le but et dans les efforts. La Phalange ou commune sociétaire, est au contraire une petite armée industrielle, un corps organisé, mais ce n'est ni un couvent de trapistes, ni une caserne; ici point d'obéissance passive. —Le dernier des travailleurs peut-être le second chef des chanteurs, le premier des danseurs. L'ambition et la passion sont les seuls excitants au travail où chacun est conduit par sa vocation et par la connaissance qu'il a de l'intérêt général de la commune et de la solidarité qui l'y rattache. Dans un village sociétaire de 3 à 400 familles, chaque individu est intéressé, non-seulement à la bonne culture, mais encore à la récolte économique de tout ce qui peut servir d'engrais, à l'ordre des ateliers, à la bonne confection des instruments, à l'excellente tenue du ménage, à la réparation des murs qui se dégradent, des tables, des chaises et des bancs usés, à la propreté de tous les appartements, car dans un village sociétaire, chacun est tout ensemble *propriétaire, fermier et salarié.*

Si l'on a bien compris ce qui précède, il est naturel d'admettre que dans le phalanstère où chacun est à la fois *producteur*, *consommateur* et *associé* ou co-propriétaire de l'établissement, chaque individu se trouve engréné comme un rouage par son intérêt dans l'action générale du mécanisme de la commune sociétaire.— Consommateur, il n'a pas intérêt à exploiter le producteur, producteur, il n'en a pas non plus à exploiter le consommateur; co-propriétaire, il ne désire en aucune façon faire tort à ses fermiers et ouvriers; ouvrier et fermier il ne cherchera pas à se nuire à lui-même en nuisant au propriétaire collectif dont il est l'un des membres.

Aussi dans notre opinion le phalanstère, avec quelques modifications, serait-il une admirable transition.

Dans l'état actuel, chez les Icariens, la majorité règle d'une manière absolue tout ce qui concerne la consommation et la distribution des produits. Dans la commune sériée ou phalantère, il n'y a ni majorité ni minorité, mais des groupes et des séries auxquels correspondent toutes les variétés, tous les genres de produits destinés à la nourriture et au vêtement. Aussi rien ne se perd, etchaque produit trouve-t-il sa place assurée, sans qu'aucune individualité si spontanée, si originaleq u'elle puisse être, ait le droit de se dire opprimée par la masse. Dans l'ordre sériaire, le problème de la répartition n'est pas plus difficile à résoudre que celui de la consommation. C'est une pente facile qui conduit sans lutte, sans effort à la répartition physiologique.

Essayons maintenant par un exemple de faire ressortir les avantages des communes sociétaires. Une agrégation semblable existe. Elle possède un nombreux bétail, et elle a besoin de beaucoup de foins pour son hiver; mais l'été est pluvieux et sa récolte est compromise. Cependant la fauchaison a en lieu; le foin est sur le pré, il est sec, un soleil radieux va permettre de le réunir en meules. Aussitôt tout le phalanstère bourdonne comme une ruche d'abeilles prête à essaimer, et bientôt il en

sort une procession de groupes qui marchent en ordre et sans se confondre, vers le lieu du travail. Une force d'un millier de personnes, vieillards, hommes, femmes et enfants s'empare de la besogne à faire. Dans une commune morcelée, 250 personnes au maximum eussent pu s'en occuper spécialement, ici le nombre des travailleurs est quadruple et tous ont concentré leur intelligence et leur énergie morale sur le travail à produire, avec la triple passion de se surpasser les uns les autres dans leurs groupes respectifs, de donner l'avantage aux groupes dont ils font partie et de sauver une portion de leur fortune. Tout ce que l'on peut attendre de la dicipline d'un petit corps d'armée, le personnel du phanlanstère distribué en séries et divisé en groupes pourra le produire : mais il donnera de plus les résultats que donne la passion, et ceux-ci sont miraculeux. Il y a vingt ans, lors de la révolutisn de juillet, j'habitais Nantes ; révolutionnaire ardent et dévoué, je proposai de faire de l'Erdre et de la Loire deux lignes de défenses, de barricader les rues et de couper les ponts. Mon discours fut très-applaudi, mais lorsque nous quittâmes la place Graslin, pour mettre la main à l'œuvre, nous n'étions que deux. Cependant je ne me décourageai pas, je haranguai, j'entraînai quelques groupes de travailleurs, et une fois arrivés au pont de Pirmil, à trois kilomètres de la place Graslin, nous nous trouvâmes 150 à 200. Alors se passa un phénomène que je n'oublierai de la vie. A peine j'avais enlevé la première pierre et consacré l'insurrection par quelques paroles énergiques et religieuses, qu'aussitôt je cessai d'être le chef de ceux qui m'entouraient. Cette masse se partagea immédiatement en séries et en groupes, il se fit une admirable distribution du travail. En 35 minutes montre en main, deux arches furent dépavées, l'une d'elle entièrement coupée, tandis qu'une barricade s'était élevée à la tête du pont et que par derrière toutes les mesures avaient été prises pour arrêter et cerner l'escadron de cavalerie par lequel l'on pensait que l'autorité nous ferait attaquer.

L'ordre sériaire n'est donc pas une utopie, c'est au contraire cet idéal auquel les grandes passions populaires peuvent nous faire atteindre nous autres ignorants dans les moments d'exaltation générale, dans ces moments où l'âme universelle arrive aux conceptions les plus élevées, aux plus grandes improvisations. Fourier a donc été un révélateur véritable, un génie égal à saint Simon, à Newton, à Kœpler, à Odin à Mahomet, à Pythagore, le jour où il a compris qu'une commune pourrait devenir sociétaire et arriver aux plus merveilleux résultats industriels, lorsque, formée d'une grande famille d'environ 300 familles ordinaires, elle se diviserait en groupes et en séries de groupes, *engrénés* et *unitarisées*, utilisant même les rivalités et les contrastes en laissant à l'individu toute sa liberté.....

COSMOLOGIE.

Nous allons revenir maintenant sur quelques autres questions traitées par Fourier. Sa cosmologie ne serait nullement comprise si nous la laissions où nous l'avons abandonnée. Rappelons-nous que le grand socialiste assigne dans son rêve, 80 mille ans de durée à l'humanité. 5000 années appartiennent au chaos et forment la série suivante.

Séries confuses. — Sauvagerie, Patriarchat, Barbarie, Civilisation, Garantisme, Séries ébauchées.

La période suivante, aura 35 mille ans de durée et se composera de 9 périodes distinguées par autant de créations harmoniques. Le platine alors sera aimanté et se tournera vers le pôle boréal, tandis que l'apparition de la couronne boréale modifiera profondément la climature en réchauffant les contrées du Nord. Une période pivotale ou amphi-harmonique d'environ 8000 ans, signalera l'apogée du bonheur, qui décroîtra ensuite, d'abord par 9 périodes harmoniques. A la fin de ces neuf périodes signalées par autant de créations, la couronne boréale

s'éteindra et la terre sera privée de la rosée aromatique dont elle était la source. Le fer aimanté se tournera vers le pôle austral et la caducité de l'humanité qui durera 5000 ans comme son enfance, sera signalée par le retour en ordre inverse des sept périodes du chaos.

DE LA POSITION DES FEMMES.

En thèse générale, dit Fourier, les progrès sociaux s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences de l'ordre social ont lieu en raison du décroissement de leur indépendance.

Je n'entrerai point à cette occasion dans l'examen de tout ce qu'il a écrit sur le cocuage, sur l'avilissement des femmes dans notre état actuel qui est la civilisation, sur les ennuis des hommes dans nos ménages. S'il n'a pas raison pour ce qui concerne la liberté amoureuse de l'avenir, à coup sur c'est un terrible homme et il a mille fois trop raison en ce qui regarde la critique du temps présent. Mais laissons notre époque, et voyons ce qu'il nous promet : Tout d'abord il voudrait une majorité amoureuse fixée à dix-huit ans; à cette époque, une foule de belles femmes qui n'ont point trouvé et qui ne sauraient rencontrer de maris, parce quelles sont pauvres, pourraient ainsi se procurer le bonheur dont elles seront peut-être privées toute leur vie. Et puis ne voyons-nous point, dit-il, par les dames de haut parage, les courtisannes de bon ton et les petites bourgeoises non mariées chez lesquelles existe à un haut degré la liberté des amours, qu'elle produit d'excellents résultats?

Les dames de cour, ajoute Fourier, celles qui sont galantes, ont des manières franches, aisées, un ton expansif qui inspire l'amitié. Elles séduisent tout-à-coup celui qui les voit pour la première fois; il croit trouver des femmes au-dessus de la nature humaine, tant elles diffèrent des bourgeoises, qui sont des mécaniques à mensonge, des âmes étroites, où l'amour règne exclusivement et ne laisse

d'accès à aucune autre passion. Elles sont de glace pour l'amitié, et n'ont pas le goût des autres nobles affections. Sans doute les dames de cour ont aussi leur côté vicieux, mais elles donnent à l'intrigue des teintes variées, du naturel et de la maganimité. Eh ! peut-on les blâmer de savoir embellir le vice, puisqu'il doit seul régner en civilisation ?

Les courtisannes de bon ton, à part certain manège que nécessite leur genre de commerce, sont remplies de nobles qualités, obligeantes, charitables, cordiales; leur caractère serait sublime si elles avaient de bonnes rentes; témoin celui de Ninon. Elles perdent, par l'habitude du plaisir, cette esprit cauteleux, ces arrières pensées toutes charnelles qu'on remarque dans les bourgeoises pétries de morale, dans ces ménagères qui à travers leur étalage de sentiment, laissent percer à chaque instant une sensualité qu'elles s'obstinent à nier, sensualité qui ne dépare point une femme quand elle est en balance avec les affections de l'âme, comme il arrive chez les dames franchement galantes.

Les petites bourgeoises, boutiquières, ouvrières, etc., sont avant le mariage une classe de femmes entièrement libres, surtout dans les grandes villes. Elles ont des amants affichés à la barbe du père et de la mère, elles en ont à rechange en toute occasion, enfin elles jouissent à profusion de ce qui est refusé aux demoiselles d'un rang supérieur; elles passent leur jeunesse à voltiger d'homme en homme, elles n'en sont que plus intelligentes au travail et plus habiles à trouver quelque innocent qui les épouse quand elles sont sur le retour. On doit blâmer sans doute leur manie de dissimulation perpétuelle, manie qu'il faut attribuer au mauvais ton des hommes de classe moyenne qui les entourent. Du reste, elles ont d'heureuses dispositions; elles sont surtout d'excellentes ménagères, bien préférables aux Agnès du premier étage.

Voit-on se marier, ajoute plus loin Fourier, les filles

qui sont boursoufflées de préceptes et non d'argent? Non! Elles restent vacantes avec leurs vertus. Il n'y a que deux leviers qui décident les mariages en civilisation ; ce sont la fortune et l'intrigue.

LA SPLENDEUR DE L'ORDRE COMBINÉ.

Fourier n'y va pas de main-morte dans ses projets d'organisation pour l'avenir. Un centre d'art et de science inimaginable, des spectacles auprès desquels les nôtres ne sont rien sous le rapport du goût et de la perfection, une chevalerie errante merveilleuse; une gastronomie combinée et envisagée en sens politique, en sens matériel, en sens passionnel, une politique galante pour la levée des armées de l'avenir, Voilà ses promesses.

Toute phalange ou commune sociétaire, dresse chaque année la liste des compositions et des inventions qu'elle veut récompenser. Des communes les votes passent aux cantons où ils sont recensés ; des cantons à un centre supérieur et de ces centres les votes arrivent à la capitale du monde entier. Alors, s'il y a un million de phalanges donnant 50 centimes à l'auteur d'un opéra ou à l'inventeur d'un procédé pour rendre un art moins insalubre, il en résulte aussitôt que ces deux hommes, l'un créateur en fait d'art, l'autre en fait d'industrie, reçoivent un demi million chacun. De là, mille suppositions, mille combinaisons que l'ordre sociétaire seul permettra de réaliser.

Toute commune ayant sa salle de danse, de concerts, de fêtes et de spectacles, tous depuis les bambins jusqu'aux vieillards seront appelés à y prendre plaisir. Alors se transformeront merveilleusement nos comédiens ambulants ; au lieu d'être le rebut des artistes, ils deviendront l'élite de la société. Arrêtés, entraînés, choyés partout sur leur passage, ils n'auront nullement à s'occuper de la vie matérielle. On leur demandera d'être

aimables, spirituels, charmants, de faire plaisir, et en échange chaque phalanstère s'empressera de satisfaire à leurs besoins. — Au lieu d'une troupe d'artistes nous pouvons supposer une troupe d'ouvriers habiles, tous sur leur route seront on ne peut plus recherchés, tous trouveront l'hospitalité la plus dévouée, l'obligeance la plus grande; à force de prévenances et de soins, l'on s'efforcera de les retenir et de les faire renoncer à retourner aux pays où ils sont nés; plus ils seront habiles, plus chaque phalanstère désirera les retenir. — Aujourd'hui l'on verra arriver en France les bandes de la Rose dont le drame et l'opéra sont la spécialité; quelques jours après viennent les bandes Lilas du Japon, qui s'occupent de poësie, de littérature. Le passage successif de ces caravanes est pour tous une occasion de fêtes et de jouissances délicieuses; elles sont remplacés par d'autres troupes s'occupant de spécialités différentes; toutes dans les deux sexes sont on ne peut mieux composées; l'on n'y recevrait point de sujets inférieurs.

Entre temps, arrivent d'autres caravanes appartenant à d'autres contrées et désireuses de faire assaut de savoir, d'art, de politesse et de bon goût avec les troupes les plus célèbres de l'univers; des luttes délicieuses en sont la conséquence et c'est ainsi qu'en fait de spectacles l'homme le plus pauvre des phalanstères pourra se procurer gratuitement des jouissances bien supérieures à celles de nos rois actuels.

La bonne chère n'est que la minime partie des plaisirs de la table, elle n'est rien si elle n'est aiguisée par un choix judicieux de convives. Il est aujourd'hui matériellement impossible à l'homme le plus opulent d'assortir une compagnie comme le seront celles que présentera l'ordre combiné. Leur inconvenance actuelle est généralement si grande que les femmes ne sont pour rien dans les joies gastronomiques. La débauche ou l'ivresse sont très-souvent la suite de nos festins. Rien de semblable dans l'ordre combiné; les banquets du phalanstère réu-

niront tous les charmes d'une chère exquise, d'un service élégant, parfait et distingué, d'une composition piquante et variée de convives. Ici des femmes délicieuses d'esprit, de grâce et de beauté, des artistes qui chanteront ou qui improviseront à ravir; de temps à autre la plus suave musique, puis d'aimables causeurs, dont l'esprit moussera autant et plus que le champagne.

L'ordre combiné n'élèvera pas à cent grains l'épi qui n'en donne aujourd'hui que 30, mais il est encore quatre chances de perfectionnements pour les graminées dont la culture phalanstérienne saura profiter à savoir :

1° Le meilleur choix des semences et leur généralisation.

2° Le perfectionnement et l'aménagement des engrais et des irrigations.

3° La gradation régulière des températures dans tous les climats, qui sera la suite d'une meilleure agriculture du globe.

4° Les tentes volantes qui serviront à abriter de vastes surfaces, soit au profit des travailleurs soit dans l'intérêt des cultures. Cependant le produit des graminées ne fera guère que doubler, c'est à peine s'il pourra tripler; mais pour d'autres produits comme les bois, les fruits, les légumes et les troupeaux, l'ordre combiné pourra donner jusqu'à cinq fois plus que l'ordre incohérent, morcelé et civilisé sans être soumis aux mêmes chances d'accidents et de pertes. Les récoltes de l'ordre sociétaire ou combiné seront donc immensément supérieures aux moyens de consommation locale ou extérieure. il y aura donc abondance et luxe de produits tout comme il y a fatalement disette, souffrance et déficit dans l'ordre actuel.

L'annonce de la future liberté amoureuse nous dit Fourier, devant exiter la grande colère des bourgeois et des philosophes, il convient, pour les calmer, de leur faire envisager cette liberté sous le rapport de l'intérêt, qui est leur unique Dieu. L'amour, qui est en civilisation

un germe de désordre, de paresse et de dépenses, devient dans l'ordre combiné une source de bénéfices et de prodiges industriels. J'en vais donner une indication, et je choisis la démonstration sur une des branches d'administration la plus pénible parmi nous : c'est la levée des armées qui s'opèrera par la politique galante. *(sic.)*

L'amour produit dans chaque phalange deux grandes séries, qui sont le demi-caractère et le caractère plein. Celui-ci se divise en neufs branches : la première est la *vestalité*.

Dans chaque phalange, le cœur des jouvenceaux et jouvencelles, qui sont vierges, élisent tous les ans un quadrille de vestalité formé de deux couples de parades et de deux couples de mérite ; le choix est réglé pour les premiers sur la beauté, et pour les seconds sur le succès dans les sciences et les arts, ou le dévouement dans les travaux.

Les vestals et les vestales ont en tout lieu le rang de magnats et de magnates ; la plus pauvre fille, lorsqu'elle est élue vestale, roule en char à six chevaux blancs, couverte de pierreries de la réserve. On rend à ces jeunes gens toutes sortes d'honneur ; ils commandent les colonnes de l'enfance ; enfin, le système conservateur de la virginité tend à produire les jeunes filles au lieu de les isoler. Loin de les habituer à un rôle de buse, comme nos demoiselles emmiellées du monde, qui disent n'aimer personne et n'avoir d'autre volonté que celle du papa et de la maman, on développera leurs inclinations autant que possible, et l'on verra la vestale avoir des poursuivants titrés, et le vestal avoir de même ses poursuivantes qu'il aura titrées.

Cette jeunesse d'élite a le privilége d'aller aux armées industrielles, qui sont de magnifiques rassemblements ; c'est là que les vestals et vestales exercent leurs premières amours. Chaque jour l'armée donne, à la suite de ses travaux, des fêtes d'autant plus brillantes qu'elle réunit l'élite de la jeunesse en beauté et en talents : les préten-

dants et prétendantes suivant la vestalité qui fait ses choix dans le cours de la campagne. Ceux des jeunes gens qui veulent s'attacher un seul amant ou une seule amante passent au grade de damoiseau ou de damoiselle, et entrent dans les groupes de la constance, qui sont le deuxième des neufs caractères amoureux; d'autres qui ont le goût de l'inconstance, prennent parti dans les sept groupes suivants. Le résultat principal de ces amourettes, c'est qu'on forme d'immenses armées industrielles sans aucune contrainte, et sans autre ruse que d'avoir mis en évidence et honoré publiquement cette virginité que les philosophes veulent éloigner du monde, entourer de duègnes et de préjugés.

Pour rassembler une armée, il suffit de publier le tableau des quadrilles de virginité que chaque phalange y enverra; dès lors ceux qui se sont déclarés prétendants et prétendantes ne sauraient se dispenser de suivre les prétendus aux armées, où doivent se décider les choix, qui se font secrètement, sans la publicité scandaleuse qu'on apporte parmi nous aux cérémonies du mariage, où l'on avertit une ville entière que tel jour un libertin, un roué, va défiorer une jeune innocente. Il faut être né en civilisation pour supporter l'aspect de ces indécentes coutumes qu'on appelle les noces, où l'on voit intervenir à la fois le magistrat et le sacerdoce, avec les plaisants et les ivrognes du quartier. Et pourquoi? Parce qu'après de viles intrigues, après un maquerellage fait par le notaire et les commères, on va enchaîner pour la vie deux individus qui peut-être seront au bout d'un mois insupportables l'un à l'autre. Quel est donc le motif de ces fêtes de noces? L'espoir d'obtenir une postérité? Eh! sait-on si la femme ne sera pas stérile? L'espoir du bonheur des conjoints? Eh! qui sait s'ils ne se détesteront pas dans l'année, et si leur union ne fera pas le malheur de tous deux.

Dans ces fêtes, données sur une vague espérance, les familles sont comparables à un étourdi, qui en prenant

un billet de loterie, donnerait à ses voisins un grand repas en réjouissance de ce qu'il espère gagner un terne; on mangerait son repas en se moquant de lui et disant : Il ne tient pas encore le terne. N'imitez-vous pas un tel fou quand vous donnez des fêtes à l'occasion d'un mariage qui est un billet de loterie, et moins encore, car le mariage peut produire beaucoup de malheur, au lieu du bonheur qu'on en espère? Le seul cas ou les fêtes soient raisonnables, c'est lorsqu'un homme épouse une femme très-riche; alors il a lieu de se réjouir; mais d'ordinaire les femmes dépensent plus de revenu qu'elles n'en apportent, et si l'on remettait les réjouissances des noces à l'année suivante, à l'époque où le mari a tâté des embarras du ménage, des énormes dépenses et du cocuage qui arrive tôt ou tard, on trouverait bien peu de mariés disposés à festoyer leur fâcheuses union. Eh! combien d'entre-eux ont regret à la fête, dès le lendemain, où ils sont déjà confus de n'avoir pas trouvé ce qu'ils croyaient trouver!

Cette critique est sévère mais vraie; quant à la réglementation morale du phalanstère, nous la trouvons profondément en désaccord avec l'idéal et la morale physiologique de l'humanité.

Quelque longue que soit déjà cette analyse, ou plutôt cette indication des théories de Fourier, quelques détails sur les séries telles qu'il les comprend sont indispensables.

Une série passionnelle (considérée comme groupe) se compose de personnes inégales en tout sens, en âges, fortunes, caractères lumières, etc. Les sectaires doivent être choisis de manière à former un contraste et une gradation d'inégalités, du riche au pauvre, du savant à l'ignorant, du jeune au vieux, etc. Plus les inégalités sont graduées et contrastée, plus la série s'entraîne au travail, produit de bénéfices, et offre d'harmonie sociale.

Quand une masse nombreuse de séries est en mécanisme régulier, chacune d'entre elles, se divise en divers groupes dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. C'est ainsi qu'elle présente la composition suivante :

DIVISIONS.	PROGRESSION NUMÉRIQUE.
1° Avant-poste.....	2 groupes.
2° Aileron ascendant....	4 —
3° Aile ascendante.....	6 —
4° Centre de série.....	8 —
5° Aile descendante.....	6 —
6° Aileron descendant...	4 —
7° Arrière-poste.....	2 —

Toutes les séries de la nature sont bien loin d'être distribuées comme cette petite armée. Celle-ci est un modèle bon à consulter, mais il y a dans le règne minéral, dans le règne végétal et dans le règne animal d'autres séries qui devront aussi trouver des analogues dans la commune phalanstérienne ; fait important dont Fourier n'a tenu aucun compte. Il y a surtout dans le corps humain des organes et des séries d'organes qui devront être imités, copiés presque servilement dans la commune future et c'est à nous, les disciples et les continuateurs des révélateurs passés et modernes, qu'il appartient de n'oublier aucun des germes qui peuvent féconder l'avenir.

LE MONDE AROMAL.

Tout en professant pour une partie des doctrines de Fourier la plus vive sympathie, ne nous laissons point aller au fétichisme et n'adorons pas ses œuvres sans les avoir comprises et discutées.

Tous les génies qui ont entraîné les hommes, ont eu sur la vie future un idéal, un rêve, une pensée sentimentale. Les disciples de Brahma ont imaginé à cette occasion la consommation ou l'unification en Dieu et la transmigration des âmes. Nous avons dit déjà dans cette troisième partie quelle était sur cette importante question la croyance de Zoroastre, de l'Egypte, de Moïse et de Pythagore. Nous avons vu le Christ annoncer la transfiguration des corps et la renaissance en une vie future

des âmes réunies aux corps, ainsi métamorphosés. Son église, dénaturant sa pensée, l'a souvent matérialisée. Enfantin a enseigné Dieu corps et esprit, d'où pour l'homme une série de conséquences nécessaires. Pierre Leroux a professé la renaissance dans l'humanité; Fourier ne pouvait échapper à cette loi, car il y a peu d'hommes qui puissent, avec Comte, faire abstraction des deux fonctions cérébrales que nous avons dénommées l'idéalité et la religiosité. Fourier a donc eu sur la vie future ce que j'appellerais volontiers d'un mot populaire, sa *devinée*. Au début de sa carrière il est presqu'entièrement pythagoricien, il croit à la réapparition des âmes par de nouvelles incarnations, mais plus tard il s'est demandé ce que c'est que l'état aromal, et de là pour lui l'invention d'une grande et brillante poësie. Qu'il nous soit permis d'en donner une traduction en langue très-vulgaire.

Voici du musc, nous le plaçons dans un meuble, il y reste un an, un mois, une semaine, puis on le retire; il n'a point perdu de son poids, et cependant tout le meuble est devenu odorant, les étoffes sont véritablement imprégnées de son parfum. Qu'est-ce que cet arôme? Nous savons fort bien d'où il naît, dans quelles conditions il se manifeste; nous savons encore qu'il est nécessairement la partie la plus subtile de toute vie quelle quelle soit; mais que pouvons-nous dire de plus? Qui donc, à part Fourier et ses disciples, a jamais écrit sur l'état aromal? Un jour cependant, Barruel, le chimiste de l'école de médecine, imagine de verser de l'acide sulfurique sur du sang d'un animal quelconque jusqu'à ce qu'il se produise des vapeurs fortement chargées de matières odorantes et il arrive, après avoir exercé son odorat, à diagnostiquer et reconnaître d'une façon très-remarquable la provenance du sang soumis à cette expérience, par la nature des arômes que les vapeurs entraînent. Les espèces différentes ont donc dans la nature des arômes particuliers, mais les individus pourquoi pas? Est-ce que l'arôme du rouge, du

blanc, du jaune et du nègre auraient quelque chose de commun ? Dans la même race, les hommes à cheveux blonds, à cheveux châtains, à cheveux noirs ont-ils la même odeur ? Quelle impossibilité y a-t-il à ce que l'essence de la vie soit un arôme, à ce que cet arôme survive aux phénomènes de l'existence, aussi variable que les individus dont il provient. Voilà en vile prose la source du poëme de Fourier sur les arômes. C'est en suivant cette pensée qu'aux quatre mouvements matériel, végétal, animal et social, l'on en pourrait ajouter un cinquième, d'après Fourier, le mouvement arômal, et que l'on pourrait arriver à concevoir des âmes arômes, ipséités corporelles et incorporelles des individus qu'elles seraient destinées à perpétuer. Delà en vérité toute une mythologie nouvelle, tout un monde de créations charmantes et parfumées, craignant plus la réflexion sérieuse, que la dissection anatomique.

Nous ne nous étendrons point davantage sur cette intéressante question des arômes ; au point de vue psycologique, on peut la priser médiocrement ; au point de vue scientifique, elle peut devenir au contraire la source d'une série d'études nouvelles qui ne sont pas encore ébauchées à l'heure où nous écrivons.

Gens de bonne foi de toutes les opinions, lisez Fourier sans prévention, ne vous riez pas de ses rêves, car il n'y a pas quatre pages de ses livres où vous ne puissiez apprendre quelque chose, et, sans vous préoccuper de cette dévotion dont il est trop souvent l'objet, transportez dans la pratique de notre société moderne tout ce qui vous paraîtra susceptible d'application. Bonnes, médiocres et mauvaises, personne n'a plus semé d'idées que Fourier; à nous de faire un utile sarclage et de féconder celles qui peuvent servir à la nourriture des intelligences.

LES FOURIÉRISTES.

Au siècle dernier, les penseurs comprirent que tous les hommes doivent être appelés à faire partie du sou-

verain ; le nôtre a senti que tous ont le même droit à faire partie intégrante du révélateur. Ces deux idées, SOUVERAIN et RÉVÉLATEUR se sont donc socialisées; aussi que d'hommes parmi les saints-simoniens, que d'autres parmi les fouriéristes, que d'autres en dehors de ces deux écoles, en dehors de Cabet et de Louis Blanc qui se sont sentis appelés à dire leur pensée, à formuler leur avis sur les temps présents et sur l'avenir, sur le positif et sur l'idéal des sociétés, partant sur la série des moyens transitoires qui doivent rapprocher l'humanité de sa virilité, de son âge adulte, c'est-à dire de son idéal. Ne pouvant les signaler tous à la reconnaissance publique nous en indiquerons au moins quelques-uns, parmi ceux qui ont bien mérité du présent et de l'avenir.

Nous citerons en première ligne Considérant. Doué d'un esprit élevé, d'un cœur pur, d'une remarquable intelligence ; il n'a cependant point su rendre toujours justice aux doctrines rivales, et séparer dans la sienne le bon grain de l'ivraie. — Jules Le Chevalier, a été dans le fouriérisme comme dans le saint-simonisme, l'un des plus habiles professeurs de notre époque. — Renaud est l'auteur d'un excellent ouvrage intitulé *Solidarité* que l'on ne saurait trop répandre. — Julien Le Rousseau, comprenant que la phrénologie est une science importante à vulgariser surtout parmi les socialistes, a écrit un livre remarquable dans cette intention. — Sous le titre d'*Analogie de l'Homme avec l'Humanité*, le docteur Barrière, de Lyon, a publié une brochure dans laquelle il est entré dans une excellente voie, mais on doit lui reprocher quelques analogies forcées et sa croyance a un déluge dont l'universalité n'est plus acceptée par la science — Tamisier, a écrit une brochure remarquable sur les fonctions. L'on doit à l'ingénieur Lemoine et au docteur Baudet Dulary d'excellentes brochures propres à vulgariser quelques idées de leur maître. Victor Meunier s'est signalé par des études scientifiques d'un ordre élevé. Victor Hennequin a fait des enseignements remarquables

dans plusieurs de nos grandes villes, et rédigé de nombreux articles dans la *Démocratie pacifique*. Cantagrel a dirigé le même journal et publié des écrits estimés.

Un peu trop exclusif dans ses idées, Edouard de Pompery n'en n'est pas moins un écrivain original et méritant d'être lu ainsi que beaucoup d'autres de ses co-religionnaires, que nous avons omis dans cette énumération.

François Coignet, a écrit sur la réforme du crédit et du commerce, il est l'auteur d'une excellente brochure sur les applications du socialisme au commerce, à la production et à la consommation. — La refonte du budget, l'augmentation des recettes, la diminution des impôts, l'inutilité du capital dans la banque et le commerce, et son retour à la production ; la suppression de l'usure, de l'agiotage et de la spéculation, l'abolition de la faillite; la suppression du chômage par l'augmentation de la production et de la consommation, la hausse subséquente des salaires, la diminution du prix des produits ; voilà des sujets qui lui sont familiers et qu'il traite en praticien véritable avec une grande supériorité. Quoi de plus large que les réflexions suivantes placées en tête de la brochure dous nous venons de parler !

Les socialistes doivent toujours avoir présent à l'esprit *que ce ne sont pas les révolutions les plus radicales qui donnent le plus de résultats, que ce sont celles qui donnent satisfaction au plus nombreux intérêts.*

Il faut donc sortir de l'esprit de lutte et d'antagonisme, il faut cesser de croire que la révolution ne produira son effet que par le sacrifice de la classe contre laquelle elle s'accomplit.

Il faut que les socialistes sachent voir la situation telle qu'elle est.

La masse entière des Français, sauf une infime minorité, a besoin de réforme.

Le propriétaire, exploité par l'usure, veut la réforme du crédit.

Le producteur agricole et manufacturier, rançonné

par l'usure et la spéculation commerciale, veut aussi la réforme.

Le commerçant, écrasé par la concurrence, appelle le changement à grands cris, dût-il y périr.

Les réformes sont donc réclamées par la grande majorité, par l'immense majorité.

Mais c'est à la condition que ces réformes respecteront la propriété individuelle, QUE LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE SOIT DONC MISE HORS DE CAUSE, et, à l'instant, les réformes qui paraissent impossibles vont s'accomplir.

Il faut avant tout, et par-dessus tout, que les socialistes rassurent la possession ; ils doivent faire converger tous leurs efforts vers ce but ; le triomphe définitif du socialisme est à ce prix.

En effet, l'amour de la possession n'est point un sentiment de pur égoïsme ; il est le résultat de l'organisation même de l'homme. Dieu, en créant l'homme, lui a donné l'ordre de se conserver ; il lui a donné l'attrait pour le bien être ; il lui a donné l'intelligence pour prévoir les fâcheuses éventualités.

Or, la propriété n'a pas d'autre cause que cette nécessité de prévoyance. L'homme économise pour se garantir des malheurs de l'avenir ; il économise pour mettre ses vieux jours à l'abri de la misère ; il économise pour donner de l'éducation à ses enfants, pour les mettre à l'abri de ce qu'il a pu souffrir lui-même ; il économise pour prévoir les disettes, les faillites, les maladies ; pour augmenter son bien être.

Il est donc évident que l'économie, c'est la prévoyance ; mais cette prévoyance, dans l'état actuel de lutte, d'antagonisme et de morcellement de la société, ne pouvait se manifester que par la propriété.

Telle est la raison qui fait que celui qui possède préférerait la mort à la dépossession ; il sent que, sans propriété, il retombe sous le coup de toutes les souffrances, de toutes les mauvaises chances. Ce qu'il faut faire n'est donc pas d'attaquer la possession, c'est-à-dire la garantie contre l'avenir.

Les socialistes doivent avoir pour but de créer des garanties sociales qui rendent sans utilité les efforts individuels faits par chaque homme aux dépens de la société pour se garantir personnellement.

Il faut mettre la vieillesse à l'abri de la misère, et alors personne n'aura besoin d'économiser pour ses vieux jours.

Il faut donner l'éducation et la profession aux enfants, et alors il ne faudra pas économiser et accumuler dans ce but.

Il faut rendre le chômage impossible, et on n'aura pas besoin d'économiser afin de pourvoir à des éventualités qui ne se présenteront pas.

Il faut abolir l'agiotage, la spéculation, la faillite, la concurrence d'écrasement, alors l'économie accumulée afin de se garantir de ces vices actuels de la société deviendra inutile.

Le but du socialisme est de créer toutes ces garanties, que la propriété seule aujourd'hui peut donner à l'individu. La création de ces garanties amènera alors, sans obstacles et du consentement général, la réalisation des principes les plus absolus ; mais vouloir détruire la garantie avant de l'avoir remplacée, c'est lutter contre l'homme, contre la nature, contre Dieu.

Tout cela est parfaitement juste et ne vient pas trop tard ponr que nos frères puissent en profiter.

PROUDHON.

Le nom de Proudhon; rappelle à l'esprit les idées de crédit gratuit et généralisé, de suppression de l'intérêt, de suppression du fermage, de suppression de la propriété, de suppression du Gouvernement. Ce génie paradoxal et personnel n'a rien dit d'entièrement nouveau, mais il a rajeuni transformé et presque toujours exa-

géré toutes les idées auxquelles il a touché ; il est à la fois l'écueil et le phare du socialisme. C'est en voulant immédiatement c'est à-dire pour notre siècle, ce qu'il a demandé que se perdrait infailliblement la révolution. L'oubli de ses demandes, conduirait à une épouvantable jacquerie sans but et sans résultat utile. Proudhon a sa raison d'être, il est la personnification logique, éloquente et passionnée de la liberté humaine et de sa spontanéité. En faisant table rase de toute doctrine, de toute croyance, de toute philosophie, de toute tradition, en niant l'état, la propriété, Dieu lui-même; il a rendu un éminent service. Il a habitué les esprits à ne s'effrayer d'aucune idée, à secouer leur léthargie, à quitter les ornières frayés et les chemins battus, à penser par eux-mêmes, à croire au *moi* de l'homme et à sa virtualité. De tous les livres qu'il a publiés jusqu'à ce jour, peut-être restera-t-il peu de chose, mais la démocratie à laquelle il a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal, serait inintelligente et bien ingrate si elle méconnaissait les services qu'il lui a rendus et ceux surtout que chaque jour il lui rend encore. Qui donc a mieux fait saillir, qui donc a mieux fustigé les erreurs des fils de Fourier et de Saint-Simon, quoiqu'il soit issu directement de Fourier et même indirectement de saint Simon par l'intermédiaire de Comte; toutes fois Proudhon ne semble pas comprendre qu'il soit possible de concilier l'extension de la communauté actuelle, avec la liberté individuelle ; il a attaqué dans son journal les cités ouvrières et d'autres moyens transitoires du socialisme, avec plus de passion et de talent que de sagesse et de réflexion. Un autre reproche mérité que l'on est en droit de lui faire encore, c'est de nous avoir importé dans ses écrits le germanisme. Nul doute que la science d'outre Rhin ne contribue prochainement pour beaucoup aux progrès de la physiologie. Liébig, malgré quelques erreurs a déjà pris le rang le plus élevé parmi les chimistes dont les études sont de nature à fournir de larges applications ; mais

entre les chimistes, les naturalistes et les métaphysiciens de l'Allemagne, la distance est grande. Saint-Simon, Fourier, Comte, Pierre Leroux, Jean Reynaud et Vidal sont dans une voie bien meilleure que les philosophes psycologues de cette grande série qui commence à Kant et qui se termine à Ewerbeck. Leurs méthodes sont plus savantes, plus positives; leurs déductions vont plus directement au but, qui est d'éclairer l'humanité sur son présent par la connaissance de sa destinée.

Proudhon, qu'il me pardonne cette comparaison, Proudhon n'est pas le berger du troupeau démocratique, il manque pour cela des qualités nécessaires. Il est trop métaphysicien et pas assez physiologiste, il a trop peu de bienveillance et trop de causticité, mais il en est le chien vigilant; malheur à qui s'écarte de la bonne route, car il est mordu jusqu'au sang. Qui dit Proudhon, dit esprit voltairien et rabelaisien; dialectique habile, serrée embrouillée, passionnée; verve mordante et satyrique; sarcasme amer et moqueur. Quelle bonne lame que la plume de cet écrivain, et qu'il a fait faire de chemin aux idées!....

FRANÇOIS VIDAL.

François Vidal est l'un des hommes éminents de notre époque; son livre sur la justice distributive en économie sociale, est l'un des meilleurs ouvrages de ce genre qui aient été publiés depuis soixante ans. Il se divise en trois parties; dans la première, l'auteur expose ses principes; dans la seconde, il fait connaître la répartition selon les économistes; dans la troisième, la répartition selon les socialistes. Cette troisième partie, est suivie d'une conclusion théorique et d'une conclusion pratique; c'est-à-dire que Vidal établit ce qui est juste, ce qui est absolu, ce qui est vrai et qu'il pose à côté cette justice et cette

vérité relatives qui conviennent à notre époque, et que nous devrions nous estimer très-heureux de pouvoir introduire immédiatement au sein de la société. Un rapide aperçu va permettre à nos lecteurs de bien comprendre l'importance et la valeur de l'œuvre qui nous occupe.

L'homme, nous dit Vidal, a une destinée quelconque à remplir sur la terre. Le bien c'est ce qui en favorise l'accomplissement, le mal c'est l'obstacle à son accomplissement. — Connaître la destinée humaine, c'est avoir le moyen de discerner le bien du mal, le vrai du faux, le juste de l'injuste, l'utile du nuisible.

Pour celui donc qui n'a pas une solution sur la destinée humaine, il ne peut y avoir ni principes de morale, ni politique, ni philosophie, ni religion. L'on ne peut donc échapper à cette première question : Quelle est la destinée humaine ?

Le but de l'homme, de l'espèce humaine sur la terre (car nous ne parlons ici que de la destinée terrestre, qui, du reste, est étroitement liée à toute destinée ultérieure, de quelque façon que l'on comprenne cette autre destinée), c'est en un seul mot très-vague, il est vrai, — *Le bonheur*.

Et le bonheur, pour l'individu, pour l'espèce, c'est la satisfaction complète de tous les besoins naturels, et par conséquent légitimes, moraux et physiques; c'est, de plus, le développement progressif et harmonique de toutes les facultés, de tous les éléments qui constituent la nature humaine.....

Puisque Dieu a donné à l'homme des besoins, il a dû nécessairement lui donner les moyens de les satisfaire. Puisque Dieu a donné à l'homme des facultés, il a dû nécessairemet lui donner les moyens d'en tirer parti et de les développer.

Etudier les besoins moraux et physiques, et chercher les moyens de les satisfaire; étudier les facultés, et chercher les moyens d'en tirer le meilleur parti, de leur donner le plus complet développement, conformément

aux lois générales de notre destinées, c'est l'objet de la science-sociale.

La science-sociale est donc véritablement la science du bonheur de l'humanité, la première des sciences.

La philosophie, l'économie, la politique, ces trois branches d'une même souche, auront donc entre elles les rapports les plus intimes, bien qu'elles aient chacune un caractère particulier et un objet différent.

La philosophie cherche le *juste*, l'économie cherche *l'utile*, la politique cherche à réaliser le juste et l'utile.

L'économie sociale, est la science qui enseigne comment il faut organiser l'industrie et répartir les réserves, conformément au principe de l'utilité générale et de la justice distributive. Cette science ne peut donc accepter l'anarchie économique, prêchée par Smith, Say, malthus et leurs disciples, elle ne peut accepter les affreuses conséquences qui en découlent, et les doctrines antisociales de Malthus et de Duchâtel sur la charité. Au point de vue qu'elle crée, il devient évident que la liberté réelle du travail a besoin pour exister d'une organisation du travail et de l'industrie, comme la liberté civile et politique, a besoin d'une organisation civile et politique ; d'où il suit que la guerre de concurrence est un désordre, que le salariat en est un autre, car il est impossible d'admettre l'égalité entre l'affamé et le détenteur de subsistance, entre l'ouvrier et le chef d'industrie ? — L'on a organisé la guerre et la destruction, pourquoi n'organiserait on pas le travail et la production, pour multiplier la puissance, la richesse et le bonheur. — Accepterait-on dans une armée que chaque soldat, chaque officier eut son plan de campagne ? — faut-il donc laisser à chaque soldat à chaque officier des travailleurs la direction du travail.

Vidal établit ensuite que les économistes dits libéraux, poursuivent un but impossible à atteindre, celui de satisfaire tous les intérêts, en les maintenant en lutte, l'un ne pouvant être satisfait qu'aux dépens de l'autre. Il va

plus loin, il prouve qu'ils ne se font pas une idée nette et précise de leur science.

Arrivé à l'histoire de l'économie politique, il établit les classes suivantes.

1° Quesnay et les physiocrates dont le système avait pour but de faire produire le plus possible à l'agriculture.

2° L'école libérale qui accepte le désordre et l'anarchie économique se bornant à décrire ce qui se passe ou l'acceptant comme une fatalité inévitable.

3° L'école critique qui n'a point de conclusion et se borne à signaler les fautes des deux autres.

4° L'école éclectique dont le système est de n'en point avoir, mais de prendre partout ce qu'il y a de meilleur ou de moins mauvais.

5° L'école chrétienne, qui réduit l'économie sociale à une théorie sur la bienfaisance, sur l'aumône et la charité.

6° L'école socialiste qui admet l'association et l'organisation du travail.

Quesnay a très-bien démontré que l'or et l'argent ne sont pas la seule, la véritable richesse, mais il confond la circulation avec la consommation, il ne comprend pas qu'une nation vit de son revenu brut et que les propriétaires consomment le produit net; de là ses erreurs. Cependant il veut que le cultivateur soit rémunéré convenablement et très-protégé par les lois, et que le propriétaire paie la totalité de l'impôt. Vidal ne s'arrête pas longtemps sur cette école qui ne comprenait pas les phénomènes sociaux. Il résume ainsi ses doctrines :

» Aujourd'hui, naturellement le propriétaire s'efforce » d'imposer le fermage le plus élevé; le capitaliste de » percevoir le plus fort intérêt; l'entrepreneur de pré- » lever les plus gros profits; le commerçant de réaliser » les plus gros bénéfices; le travailleur d'obtenir les plus » forts salaires. Les uns et les autres défendent leurs » droits, et débattent de leur mieux leurs intérêts; —

» c'est la liberté. — Tant mieux pour les forts ; tant pis » pour les faibles ; chacun pour soi, et vive la concur- » rence ! — Voilà la répartition selon les économistes.

» Évidemment, ce n'est point la société ; c'est la » guerre ; et partout nous voyons des ennemis en pré- » sence. Oh ! non, telle ne saurait être la destinée de » l'humanité. La force et le hasard ne peuvent à tout » jamais triompher du droit et de la raison ; car ce n'est » pas en vain que Dieu a gravé dans nos cœurs le senti- » ment impérissable de la justice. »

Ce résumé malheureusement trop exact, est précédé et suivi des études les plus logiques sur les salaires et la rente, sur la situation des classes laborieuses, sur la concurrence.

Passant à l'étude de la rétribution chez les socialistes, Vidal, expose d'abord la pensée du couvent saint-simonien qui se formule ainsi : tous les priviléges de naissance *sans exception* sont abolis. A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. Il fait remarquer qu'il y a contradiction entre ces deux propositions, que les saint-simoniens maintiennent un privilége de naissance, celui de la capacité, que cela n'est ni juste ni moral ; passant aux difficultés de l'appréciation rigoureuse des œuvres et de la la capacité de chacun, il montre facilement que la formule du couvent saint-simonien n'était point pratiquable, qu'elle eut donné lieu à des difficultés insolubles. — En résumé ajoute-t-il, selon les économistes la répartition est ce quelle est, dans un lieu et dans un moment donné ; selon les saint simoniens, elle est ce qu'il plaît à la loi vivante, et la loi vivante c'est un seul homme, le pape, le père suprême. Cette critique si simple, est bien sévère, mais elle est vraie, elle ne diminue en rien la gloire et les œuvres du saint-simonisme, qui a été au dire de Vidal lui-même, le plus grand évènement du XIX^e^ siècle.

« C'est la démocratie qui règne, ou qui, tout au moins, » domine au phalanstère. Il y a des groupes libres et

» des séries de groupes, mais point de classes ou de
» castes déterminées par la loi, par l'autorité ; point de
» fonction arbitrairement assignée au travailleur, point
» de contrainte. Chacun suit ses goûts, ses penchants,
» sa vocation naturelle, obéit à ses attractions : *Trahit*
» *sua quemque voluptas*. Voilà le code du travail. On
» travaille par amour du plaisir, avec passion, et il n'y a
» point de paresseux. Libre essor au individualités, libre
» carrière à la fantaisie. Dieu, qui est économe de
» ressorts, n'a rien fait sans motif ; toute chose à sa
» raison d'être. »

La phalange est une réunion de 12 à 1800 individus associés entre eux pour leur bonheur, pour les joies et les douceurs de la vie. Le palais ou phalanstère qu'ils habitent, le sol cultivé, les instruments du travail, les capitaux de l'association forment une propriété collective, dont les titres peuvent être négociés et vendus. — Trois agents selon Fourier concourent à la production. Le capital, le travail, le talent. La part du capital est de 4/12, celle du travail est de 5/12, celle du talent s'élève à 3/12. Ces trois parts, sont partagées subdivisées entre les divers séries de capitalistes, de travailleurs de capacités. Il faut ajouter qu'avant toute répartition, tout membre de l'association a droit à un minimum comprenant un logement propre et salubre, des vêtements convenables, une nourriture saine et suffisante.

« La première chose, dit Vidal qui frappe dans ce
» système, tout aussi bien que dans le saint-simonisme,
» ce sont les garanties de bien-être assurées à tous les
» membres de l'association. Non-seulement le plus pauvre
» des associés est à l'abri des besoins, du souci de l'avenir,
» mais encore il est appelé à partager toutes les jouis-
» sances sociales, surtout les jouissances que l'on pourrait
» appeler *immatérielles*. Tout phalanstérien est admis
» aux fêtes, aux bals de la phalange, dans les salons,
» dans les bibliothèques, dans les musées, dans toutes
» les réunions. Il a sa place aux concerts et à l'opéra, et

» il y puise des plaisirs et des émotions selon la délicatesse » de son cœur, de ses sens et de son intelligence. Il a » droit à l'éducation la plus complète, au développement » intégral de ses facultés, et tous les moyens possibles, » comme dans le saint-simonisme, sont libéralement mis » à sa disposition.

» Ainsi donc, pour ce qui est des richesses dites » immatérielles, tous les phalanstériens sont vérita- » blement égaux en droits, c'est-à-dire que tous peuvent » jouir selon leurs besoins et selon leurs facultés. Si, » dans l'ordre matériel, tout homme n'est pas admis à » participer de même à toutes les richesses, c'est que » les richesses de cette espèce sont limitées et sont encore » *insuffisantes*. Mais le jour où les prévisions de Fourier » viendraient à se réaliser; le jour où la passion du » travail mettrait tous les bras en activité, s'emparerait » de tous les cœurs, réaliserait l'excessive abondance; » le jour où la production déborderait tous les besoins, » comme l'air excède les besoins de nos poumons; il est » bien évident que ce jour là les hommes n'auraient plus » à agiter la question brûlante de la répartition, à se » disputer au nom du travail, du capital ou du talent, à » se partager des richesses qui n'auraient aucune valeur, » par cela même qu'elles seraient inépuisables comme » l'atmosphère. »

Vidal fait remarquer avec raison, que Fourier n'osant pas attaquer la propriété directement a tourné le question en présentant des transitions faciles, avantageuses à tous et réellement séduisantes, il démontre parfaitement que par l'abaissement successif et progressif de l'intérêt de l'argent, le capital arrive à donner une rente de 0, et que partout l'égalité des conditions devra se superposer à l'aristocratie qui peut exister temporairement au phalanstère. Il fait remarquer encore quel sera le résultat nécessaire des droits égaux des associés, dont les votes seront exprimés par tête; d'où cette conclusion : la phalange est un idéal de transition et non pas un idéal absolu.

« Les communistes, nous dit Vidal, veulent réaliser » l'utopie chrétienne de la fraternité ; ils veulent installer ici-bas le règne de Dieu ; ils veulent que la » volonté de notre père, qui est dans les cieux, soit » faite sur la terre comme au ciel. Tous ceux qui récitent matin et soir l'oraison dominicale, ne se doutent » certainement pas qu'ils professent le symbole de ces » réformateurs, qu'ils adressent à Dieu des vœux ardents pour la communauté. — Le globe est peuplé de » communistes.

» L'école communiste a des traditions imposantes. » Sans remonter au delà de l'ère chrétienne, elle compte » au nombre de ses apôtres les disciples du Christ et les » évangélistes, les premiers chrétiens, tous les Pères » de l'Eglise d'Orient, la plupart de ceux de l'Eglise » d'Occident, les différentes sectes religieuses qui ont » successivement tenté de rétablir l'Eglise primitive, un » grand nombre de philosophes qu'il serait facile de » nommer ; enfin les plus vigoureux penseurs de tous les » siècles. »

La réforme communiste peut être réduite à ces conditions essentielles.

» Maintenir l'unité indivisible du fonds et de la demeure commune ;

» Etablir l'usage commun des instruments de travail ;

» Rendre l'éducation la plus complète accessible à » tous ;

» Distribuer les emplois ou les fonctions selon les » goûts et selon les aptitudes, les travaux selon les » forces, les produits selon les besoins ;

» Conserver autour de la cité un terrain suffisant pour » nourrir les familles qui l'habitent ;

» Réunir mille personnes au moins, afin que, chacun » travaillant selon ses forces et ses facultés, et consommant selon ses besoins et ses goûts, il s'établisse, sur un » nombre suffisant d'individus, *une moyenne* de consommation qui ne dépasse pas les ressources communes ;

» et une *résultante* de travail qui les rende toujours assez » abondantes ;

» N'accorder d'autre privilége au talent, que celui de » diriger les travaux dans l'intérêt commun, et ne pas » tenir compte, dans la répartition, de la capacité, » mais uniquement des besoins qui préexistent à toute » capacité et lui survivent ;

» Ne point tolérer la capitalisation entre les mains de » l'individu, 1° parce que le capital est un instrument » de travail qui doit toujours être à la disposition de la » société ; 2° parce que la capitalisation est inutile, dans » le cas où le travail librement choisi et librement » exécuté rendrait la variété et l'abondance de toutes » choses plus étendues que les besoins ; 3° parce qu'elle » est nuisible, dans le cas où la vocation et l'attrait ne » feraient pas remplir toutes les fonctions utiles ; car ce » serait donner aux individus un moyen de ne pas payer » leur dette de travail, de s'exempter des devoirs de la » société, sans renoncer aux droits qu'elle assure. »

Travailler selon ses forces, ses facultés, ses aptitudes naturelles, voilà le devoir ; consommer selon ses besoins, voilà le droit selon les communistes. Cette formule devient aussi scientifique que possible, si l'on admet que par suite du progrès de l'éducation, les besoins doivent devenir proportionnels au travail, comme nous le croyons personnellement, comme l'indique l'analogie.

Vidal se complait à décrire la cité communiste, le phalanstère de l'avenir. L'on voit que cet idéal est par dessus tout celui qui lui plait. L'on en jugera par la manière dont il le présente et le défend. Qu'on lise plutôt ce passage si fort de logique, de bon sens et si remarquable sous le rapport du style.

« Si vous disiez à un campagnard qui n'a jamais quitté » son village : Dans chaque maison de Paris logent au » moins dix familles. — Dix familles sous un même toit, » dirait cet honnête paysan : Quoi ! hommes, femmes, » filles et garçons, enfants vieillards, tout cela vit

» ensemble! mais c'est donc comme à Babylone et à
» Sodome? Quelle horreur! — Si vous ajoutiez : Il y a
» même une grande maison appelée Palais-National, où
» logent plus de cinq cent familles, et, dans cette maison,
» il y a des bains, des théâtres, des salons de lecture,
» des cafés, des boutiques et des magasins de toute
» espèce, où l'on trouve absolument tout ce dont on
» peut avoir besoin; au centre de cette maison, il y a
» un magnifique jardin ouvert à tous, parsemé de belles
» fleurs, planté de beaux arbres; et tout au tour de ce
» jardin, il y a d'immenses galeries pour les promeneurs,
» où l'on est à l'abri de la pluie, où l'on pourrait être
» facilement à l'abri du froid en hiver et de la chaleur
» en été; il y a encore, dans cette maison, des restau-
» rants, où le couvert est mis à toute heure, où la carte
» est des plus variées, où moyennant une faible rétri-
» bution, on peut choisir à sa fantaisie quatre ou cinq
» plats sur mille, tous les jours; et dans ces restaurants
» on peut dîner seul, on peut se grouper avec quelques
» amis autour d'une table, on peut même s'enfermer
» dans des salons particuliers et manger en famille; si
» l'on aime mieux, on fait prendre dans ces établis-
» sements le menu de son repas, et l'on ne quitte point
» le coin de son foyer, etc., etc..... — Assurément,
» le campagnard trouverait tout cela non seulement
» incroyable, mais impossible; il ne comprendrait pas
» qu'on puisse mener une pareille existence sans renoncer
» à toute pudeur, à tout respect humain, à toute dignité,
» à toute moralité; il dirait que, dans un pareil centre de
» corruption, il ne saurait y avoir ni vertus privées, ni
» vertus de famille, que tout est bouleversé, que les
» habitants de ce palais doivent vivre pêle-mêle, prati-
» quer la communauté des hommes, des femmes et des
» enfants, se livrer à une débauche effrénée! A ses
» yeux, ce ne seraient pas des humains vivant en société,
» mais des bêtes réunies en troupeau. Pour rien au
» monde le campagnard ne voudrait être condamné à

» passer sa vie dans une semblable galère... — Cepen-
» dant, s'il venait faire un voyage à Paris, le campagnard
» serait bientôt désabusé ; il comprendrait qu'on puisse
» vivre au Palais-Royal, et peut-être même désirerait-il
» y prendre un appartement et y finir ses jours.
» Le Palais-Royal, c'est un phalanstère mesquin,
» misérable ; c'est une cité communiste pauvre et mal
» distribuée, manquant d'air et de soleil, infestée de
» miasmes, et bornée de tous côtés par des moellons.
» Mais supposez à l'extérieur une vaste campagne et un
» bel horizon, des champs, des près, des bois, des
» coteaux ; supposez, au lieu de ces restaurants à prix
» fixe, un seul restaurant admirablement approvisionné
» et dirigé par quelque Vatel, par le prince des cuisiniers ;
» au lieu des milliers de boutiques où l'on rençonne les
» chalands, au lieu des milliers de marchands faisant
» profession d'acheter bon marché et de vendre cher,
» supposez un vaste bazar où tout est coté au prix de
» revient ; supposez enfin tous les habitants associés
» pour la production et pour la consommation, le travail
» rendu plus ou moins attrayant, et chaque sociétaire
» jaloux de faire son devoir ; supposez que, pour avoir
» droit d'aller au théâtre, d'entrer dans les salons de
» lecture, de prendre ses repas dans le restaurant, de
» s'approvisionner au bazar, il n'est pas besoin d'avoir
» toujours la bourse en main, mais qu'il suffit d'avoir
» rempli sa tâche, c'est-à-dire d'avoir travaillé deux,
» quatre ou six heures au maximum... et alors vous
» commencerez à avoir une idée de la vie que rêvent les
» socialistes. Mais peut-être que vous ressemblez au
» villageois qui n'a pas vu Paris, et comme lui vous
» dites : C'est absurde, c'est impossible ! Que de choses
» déclarées absurdes et impossibles par nos pères, qui
» ont été réalisées ! Nous rions de l'ignorance et de la
» simplicité de nos aïeux ; nos descendants riront de
» nous bien davantage encore ! Ceux qui, dans mille ans
» d'ici, liront notre Code de procédure, notre Bulletin

» des lois, qui compteront les millions d'arrêt, de jugements, de délits, et de crimes, causés par la division de la propriété, par les débats d'intérêts, se demanderont avec étonnement comment une pareille société a pu subsister, et douteront de notre bon sens; mais il s'étonneront bien davantage encore d'apprendre que l'association cette chose si simple, si naturelle, si facile à réaliser, a été considérée comme une chimère, comme une folie, par les grands esprits du dix-neuvième siècle, de ce siècle où l'on a tant parlé de progrès et de perfectibilité indéfinie ! »

Nos lecteurs ont deviné le reste du livre de Vidal. S'il compare les diverses écoles socialistes, c'est uniquement pour corriger leurs erreurs respectives. Mais quoiqu'il n'arrive pas à la même formule que nous par la même voie, il y arrive par une autre qui n'est pas moins sûre, celle du bon sens; il laisse parler chez lui les facultés humaines, les quatre facultés cardinales, dans le silence des facultés qui nous rendent querelleur, égoïste, avare et ambitieux, et cela seul suffit pour qu'il trouve le juste et le vrai. Puis, à côté de l'idéal absolu de l'avenir, il pose les transformations que le présent réclame, se montrant à la fois comme homme de pratique et de théorie, digne des suffrages que devait plus tard lui décerner l'élite de la population française.

ÉMILE DE GIRARDIN.

Cet éminent publiciste ne s'est point occupé ostensiblement dans son journal de l'idéal de l'humanité, mais en prêchant journellement la liberté absolue, il demande implicitement pour la science et pour la raison, le droit de triompher pacifiquement; il a proposé de plus une série de moyens politiques très-ingénieux pour adoucir toutes les transitions et donné d'excellents conseils à la démocratie.

LES TRAVAILLEURS DE PARIS.

Nous ne parlerons dans cet ouvrage, ni de Pequeur ni des rédacteurs de la *Revue-Sociale*, ni de ceux de nos amis qui dirigent les associations et les corporations ouvrières de la capitale. Tous ces hommes, tous ceux avec lesquels ils vivent en communion, sont comme nous les fils en esprit de la convention de Saint-Simon, de Pierre Leroux et de Fourier. A quelques nuances près, nous professons les mêmes opinions sur l'idéal de l'avenir, les mêmes croyances sur les moyens transitoires. Il n'en n'est pas un seul qui confonde l'utopie avec la pratique, le futur avec le présent, le parfait avec le possible, le mieux avec le bien, l'espérance du siècle prochain avec ce qui est actuellement réalisable. Ce livre n'est point notre pensée personnelle, c'est un effort dans la voie tracée par nos maîtres, et ce sera nous l'espérons, le compendium des doctrines des corporations ouvrières de Paris, qui sont pour nous, la tête et le cerveau des travailleurs français.

Le chapitre qui va suivre, l'exposé de la politique socialiste, l'étude des associations de production et de consommation, et la conclusion de cet ouvrage vont confirmer ce qui précède.

POLITIQUE SOCIALISTE.

Si des spéculations de la philosophie nous arrivons aux faits pratiques, tels qu'ils s'élaborent et se perfectionnent sans cesse, au sein des peuples, il nous sera facile de reconnaître, que les idées et les doctrines qui ne savent pas grouper autour d'elles des intérêts puissants, restent sans influence appréciable, tandis que le monde

appartient au contraire à ceux qui savent mettre en jeu les attractions passionnelles de notre être. Etudier à ce point de vue, Zoroastre Bouddha, Pythagore, Odin, Appollonius de Thiane, les chrétiens, l'islamisme et la première époque de notre révolution française, ce serait établir que les philosophes tels que Pythagore et son rénovateur, Appollonius de Thiane, ont été bien loin de rendre à l'humanité les services qu'elle pouvait et devait en attendre, parce qu'ils ont trop négligé l'éducation des masses, parceque leur fraternité a été plutôt de théorie que de pratique, de pure spéculation et d'idéal, que d'application; tandis que les autres révélateurs ont su capter de grands peuples, en s'adressant à leurs besoins, à leurs passions, à leurs intérêts.

Ce n'est pas ici le lieu d'accuser le gouvernement provisoire d'avoir commis pareille faute en 1848, malheureusement il ne savait pas, et ses préoccupations étaient ailleurs, cependant il eût alors suffi, pour que la France et le vieux monde fissent un grand pas, de quelques décrets réalisant les légitimes espérances de la majorité de la nation, en assurant des droits qui n'existaient qu'en germe, ou qui n'étaient pas suffisamment protégés. Le gouvernement provisoire, pour être équitable et juste, eut dû songer à tous les manœuvres de France, aux fermiers des campagnes, aux ouvriers des villes, au commerce et à l'industrie, pour ne faire qu'un tout du peuple et de la bourgeoisie, si pressés par les aristocraties financières, terriennes, industrielles et militaires.

Pourquoi encore, n'a-t-il su voir et comprendre la représentation directe que dans la nomination de députés? Pourquoi n'a-t-il pas terminé l'œuvre d'émancipation des communes, en les appelant à voter elles-mêmes, par *oui* ou par *non* sur les grandes affaires du pays, ne réservant au pouvoir qu'une action purement directrice et administrative? Entre une dictature et la liberté absolue, il n'y avait pas de milieu, il n'a pas osé être dictateur, et il a redouté de s'adresser directement au peuple réuni dans ses comices.

Cette mission, qu'il n'a pas su remplir, est échue au socialisme, c'est à lui d'enseigner l'idéal aux intelligences les plus élevées, tout en écartant l'absolu de la pratique. Au point où en sont les choses, nous voyons qu'il existe en France un fonds commun de croyances acceptées par tous les hommes éclairés sur lesquelles le progrès peut immédiatement s'appuyer pour satisfaire aux intérêts qui réclament légitimement.

Est-il donc si difficile de dire, en appliquant la loi des transformations progressives :

L'éducation est obligatoire et gratuite. Des sous-officiers instruits seront placés comme instituteurs dans toutes les communes qui en manquent encore.

De grands travaux publics vont être entrepris comme moyen d'assurer du travail aux bras inoccupés et d'empêcher ce que les économistes appellent la dépréciation des salaires.

Un fonds commun de vingt-cinq millions de rentes inscrites au grande livre, sera consacré à créer la caisse générale des retraites des travailleurs de l'agriculture et de l'industrie.

Dans toutes les adjudications, les associations fraternelles seront admises, sans cautionnement, à soumissionner.

Toutes les adjudications de travaux publics, porteront en regard de la qualité des matériaux, le minimum des salaires accordés à chaque classe d'ouvriers.

Il sera créé au plus vite dans chaque département, une ou plusieurs colonies agricoles-hospices, destinées à servir d'asiles aux veillards invalides ; à recevoir les enfants trouvés, les fous non dangereux, et les prostituées qui voudront revenir, par le travail agricole, à une vie plus honorable.

L'état, les départements et les communes, s'entendront pour établir dans chaque département, une cité ouvrière, de manière à enseigner la pratique de l'hygiène aux populations.

Ces maisons renfermeront des logements économiques, mais propres et salubres, chacune d'elle possédera une crèche et une serre pour les enfants, une salle d'enfance, une école d'adulte pour chaque sexe, un atelier de travail pour les hommes, un autre pour les femmes, un cabinet de lecture, un lavoir à eau chaude, une belle cour, un jardin, une boulangerie et une épicerie sociétaires, et des moyens de chauffage économiques.

Il sera créé dans chaque commune, par les soins du Conseil Municipal, un syndicat chargé d'organiser une banque communale et d'associer le plus possible les habitants, pour les ventes, pour les achats, pour la production et pour la consommation, sans toutes fois, qu'aucune contrainte puisse présider à ces organisations rudimentaires.

A chaque commencement et à chaque fin de bail, toute terre sera prisée par des experts. Le fermier devra la moins value au propriétaire, et par contre, si le propriétaire veut élever le prix de ferme, il devra rembourser au fermier la plus value produite par son travail.

Les monopoles d'imprimerie, de boulangerie, et de quelques autres industries qui existent encore, sont supprimés.

L'armée sera considérablement réduite, mais dans chaque commune il y aura un instructeur chargé le dimanche d'enseigner l'exercice aux jeunes gens, et tous les ans les citoyens de 18 à 24 ans de chaque canton seront soumis à quinze jours de grandes manœuvres.

La retraite, minimum, sera élevée à 350 francs pour les soldats ayant 25 ans de service, et à 450 pour les sous-officiers.

Le grade de sous-officiers deviendra une propriété qu'une condamnation d'un conseil de guerre pourra seule enlever.

Tous les sous-officiers seront tenus de passer un an dans une école normale militaire. Les écoles des sous-

officiers de l'artillerie, du génie et des pontonniers deviendront les écoles normales de l'armée.

Nul ne pourra devenir officier sans avoir été un an soldat, et un an sous-officier.

Les sous-officiers et les officiers pourront seuls concourir pour entrer dans les écoles dites de perfectionnement affectées aux corps spéciaux et à l'état-major.

L'organisation de l'armée de mer, sera parallèle à celle de l'armée de terre.

L'armée se recrutera par enrôlements volontaires.

Les officiers, sous-officiers et soldats, seront appliqués au besoin aux travaux publics, aussi chaque caserne aura-t elle son école théorique et pratique d'industrie.

Touts les grands ateliers des ports de l'état seront organisés militairement et sociétairement, de manière à devenir des colonies militaires, faisant à l'entreprise et sous l'inspection des ingénieurs du gouvernement les travaux de l'état.

Les ateliers de torture, les écoles de vice, connues sous le nom de prisons et de bagnes, seront successivement supprimées et remplacées par des colonies agricoles, où le traitement moral des coupable sera dirigé par un médecin spécial, comme celui des fous dans les maisons consacrées aux aliénés.

La banque de France sera liquidée et deviendra propriété nationale, elle sera chargée des recettes et des paiements du trésor, des assurances et du prêt hypothécaire qui ne devra jamais excéder 4 0/0 y compris les frais des notaires.

Les bénéfices de cette banque appartiendront au peuple et viendront en déduction de ses impôts.

Les frais et intérêts hypothécaires seront proportionnels aux sommes reçues par l'emprunteur et non progressifs comme aujourd'hui pour les petites sommes.

Un impôt sur le capital sera étudié et organisé de manière à remplacer touts les impôts actuels, moins ceux

perçus par les douanes, qui ne seront supprimés que progressivement afin de ne porter aucun désordre dans les grands ateliers du travail national.

La liberté la plus absolue, est garantie à chaque hommme dans l'exercice de ses droits de penser, de parler, d'écrire, de voter, de se réunir, ou de s'associer avec ses semblables.

La France s'appuyant sur ces données pratiques, proposera aux puissances européennes de les adopter et d'en faire la base d'une fédération occidentale du vieux monde.

Ramener à la bourgeoisie les classes qui veulent s'élever au-dessus d'elle, élever au contraire à la bourgeoisie les classes inférieures, voilà la pensée mère de la politique socialiste qui est conforme à la loi de gravitation. Nous appelons bourgeois, l'homme auquel des rentes sur l'état, des capitaux placés d'une manière quelconque, des terres ou une place assurée, permettent de donner de l'éducation à ses enfants, de vivre sans inquiétude sur le présent, sans souci sur l'avenir. Dans ce sens, les fonctionnaires publics les plus infimes, s'ils étaient plus indépendants, seraient réellement des bourgeois. La caisse générale des retraites des associations solidarisées, résoudra une partie du problème social. L'éducation publique et gratuite et l'organisation de plus en plus parfaite du travail achèveront cette grande œuvre. Il ne s'agit nullement, comme on le voit et comme le disait si pittoresquement Garnier-Pagès l'aîné, de raccourcir les habits mais bien d'allonger les vestes.

Cette politique si conciliante, si sage, si prudente, ne saurait admettre une spoliation quelconque, ou la suppression de la propriété individuelle. Fidèle à son principe des transformations successives et progressives, c'est en socialisant de jour en jour davantage toutes les jouissances, tous les privilèges qui sont individuels aujourd'hui, qu'elle résoudra les grandes difficultés de la rénovation des sociétés.

ASSOCIATIONS POUR LA PRODUCTION ET LA CONSOMMATION.

Le 10 mai 1850, Mme Pauline Roland qui a pris une si grande part à l'œuvre des associations parisiennes, nous écrivait la lettre suivante :

« Il y a quelques mois, assistant, sous les murs de cette vieille sorbonne, qui contient le tombeau de Richelieu, à la distribution des prix du grand concours, j'entendis, non sans étonnement, mais avec une joie profonde, l'homme le plus fanatique de la réaction ; M. de Falloux, alors ministre de l'instruction publique, confesser, en face de la jeunesse de France que, lorsqu'en Europe on dit aujourd'hui *la Révolution*, nul ne doute que ce ne soit de la révolution française qu'il s'agisse. Ce fait qu'il constatait, l'homme du passé n'en cherchait ni le sens, ni les conséquences ; il lui suffisait d'en pouvoir faire le thême d'une amplification patriotique.

» Quant à moi, en me demandant d'où vient qu'au milieu de tant de mouvements nationaux, celui-là soit devenu la révolution par excellence, je répondis, sans hésiter, que c'est parce que dans cette grande hécatombe où coule à flots, depuis plus d'un demi-siècle, le sang des nations, la France est la Nation-Christ, dont le crucifiement est le prix et le signe de l'universelle rédemption.

» Le monde de l'avenir est conquis par cette divine passion, par ce mystère de la mort et du renouvellement, dont nous accomplissons, avec tant de douleur et tant de foi les péripéties diverses. Sortie du tombeau où elle n'est restée que le temps nécessaire à la cicatrisation des plaies de son Calvaire, la France marche, et sa course difficile mais triomphale, nous la montre, encore couronnée d'épines, ceinte déjà de l'auréole, et portant en

main, non le roseau, sceptre dérisoire qu'elle a de longtemps brisé, mais les palmes de la victoire. Cette victoire qui a nom République, il s'agit aujourd'hui de l'organiser.

» Vous le voyez, ma digression n'a eu d'autre effet que de nous mettre bien en face du problème d'association ; car association et république sont deux termes identiques ; elle nous amène, cette digression, à reconnaître que la France qui doit donner au monde l'exemple de la république véritable, fournira aussi l'exemple de l'association.

» Parmi les faits qui, s'accomplissant simultanément ou d'une façon successive sous nos yeux, doivent nous mener à l'établissement de ce monde encore idéal que le peuple acclame *République démocratique et sociale*, le fait le plus en évidence aujourd'hui, c'est l'ASSOCIATION OUVRIÈRE. Ce mouvement, tel qu'il se manifeste, n'a pas une importance moindre que n'en eut, du XII^me^ au XIV^me^ siècle, le mouvement communal. Celui-ci détruisit la féodalité de l'épée, la prépondérance de la propriété terrienne ; il fonda la bourgeoisie : l'association ouvrière ne prétend à rien moins qu'à abolir la féodalité industrielle, les droits seigneuriaux de l'oisiveté capitaliste, à affranchir le prolétariat.

» Pour se rendre bien compte de la valeur réelle du mouvement de l'association ouvrière, il serait nécessaire d'examiner ce que fut, ce qu'est, ce que pourrait être l'association dans son idéal, de fouiller son histoire qui date, non d'hier, mais de l'origine des sociétés, qui ne sont elles-mêmes que l'association sur une grande échelle. Le temps, la science, me manquent également pour me livrer à cette étude, qui ne serait rien moins que l'histoire du progrès de la vie humaine dans son entier développement ; d'ailleurs une lettre ne saurait comporter tant de choses. Je n'essaierai donc point de remonter au-delà d'une vingtaine d'années. C'est une page de souvenirs que je vous envoie.

» Lorsqu'éclata le mouvement de juillet 1830, l'idée

d'association, identique avec l'idée de République, était déjà déposée au fond de bien des cœurs. Parmi les apôtres du socialisme, qui, jusque là resté à l'état de spéculation dans les livres et dans les journaux, commença, au milieu des barricades, à revendiquer sa part d'action, les uns se donnèrent la tâche d'élaborer les principes fondamentaux de l'association, et de les propager : d'autres plus impatients voulurent tenter immédiatement sa réalisation. Et tandis que les philosophes s'efforçaient de résoudre clairement, incontestablement, comme un problème de mathématiques, le problème du prolétariat, d'autres hommes, faits pour l'action, s'organisèrent en associations de genres divers; sociétés philanthropiques; sociétés de résistance; familles réunies par groupes, sur certains points, formant des centres qui pouvaient devenir le noyau de l'organisation communale; sociétés religieuses basées sur une théodicée ou cherchant cette théodicée; sociétés d'assurances, sociétés secrètes, organisées pour la lutte politique; autant de germes d'association. L'humanité espérait trouver sa voie, à travers tous ces tâtonnements.

» Quelques associations ouvrières, organisées comme celles qui se fondent aujourd'hui, apparaissent durant le règne de Louis-Philippe, en dépit des entraves apportées à leur établissement, en dépit des prescriptions de la loi, qui toutes leur sont défavorables. L'association des bijoutiers de la rue Saint-Martin, fondée sur les principes émis par Buchez, et essentiellement composée de catholiques républicains, date de 1835; celle des cordonniers de la rue Saint-Honoré, de 1840.

» Le mouvement saint-simonien auquel vous vous êtes mêlé comme moi, fut un immense élan vers l'association; les fouriéristes tentèrent à Condé-sur-Vesgres, à Citeaux, et sur d'autres points des essais dont il devra leur être tenu compte; enfin de 1844 à 1848, notre ami Pierre Leroux essaya de fonder à Boussac une commune associée, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir.

Je ne veux parler en ce moment que de ce qui sort de la théorie.

» La veille de février, les âmes républicaines se trouvaient donc, d'une façon consciente ou inconsciente, unies dans le désir de l'association. Le lendemain de la victoire, quelques hommes voulurent fonder l'association ouvrière. Certains essais tentés à cette époque subsistent encore aujourd'hui.

» D'autres socialistes, mus d'une foi puissante dans l'action collective, personnifiée par l'Etat, crurent que, pour être efficace, la transformation devait être générale, qu'elle s'accomplirait par un gouvernement sorti des masses, élu par elles, et de leurs généreuses poitrines s'échappèrent ces mots sublimes : *Trois mois de misère au service de la République !*

» Ce cri poussé d'instinct voulait dire : Trois mois d'isolement avant d'arriver à la grande association; trois mois dans le désert, où ne tombera point la manne céleste !

» Et au bout de trois mois une seule tentative d'association avait été provoquée, encouragée par un seul membre du gouvernement sorti des barricades ; l'atelier des tailleurs de Clichy, association égalitaire, fraternelle, était fondée. Quant aux ateliers nationaux, ils étaient le contraire de l'idée d'association.

» Les tailleurs de Clichy fonctionnaient avec un succès incontestable lorsqu'éclatèrent les terribles journées de juin 1848.

» Le Gouvernement, l'Assemblée constituante, un moment illuminés par les éclairs du combat, avaient pendant la bataille même, demandé et voté une somme de trois millions à distribuer entre les associations ouvrières fondées ou à fonder, la nécessité avait arraché ce vote qui, aux yeux de ceux qui le firent, n'était qu'un expédient. Il allait devenir un véhicule d'action.

» Dès le lendemain de la bataille, hommes et femmes, tous avaient à la bouche ce mot ASSOCIATION, symbole de

salut, qui semblait avoir en soi quelque vertu mystique. En criant : *Association ! association !* comme jadis les vilains criaient *Commune !* et les Croisés *Dieu le veut !* On restait incertain sur ceci : l'association s'exercerait-elle en vue de la consommation comme en vue de la production, ou bien en vue de la seule production ? Le dernier systéme l'emporta ; c'est lui qui prévaut encore aujourd'hui presque partout.

» Je ne juge pas, je raconte ; pourtant je dois le dire, ceci me paraît un malheur et une faute.

» Le mode de rétribution aussi donnait lieu à débat. Le travail serait-il à la journée ou aux pièces ? Dans le premier cas on établissait généralement un paiement égalitaire qui, basé sur un fait brutal. et ne tenant nul compte de la belle formule de longtemps trouvée pourtant : *De chacun selon ses forces ; à chacun selon ses besoins,* établissait entre les travailleurs, et aux dépens de la Liberté, une Egalité apparente, qui finissait à la porte de l'atelier. Dans le second cas, on laissait l'individu à ses propres forces ; la Liberté prévalait, au grand détriment de la Fraternité. Un système mixte s'établit sur beaucoup de points. Celui-là conservait le travail aux pièces, rétribué d'après un tarif reconnu et accepté par les travailleurs. Quant aux bénéfices, presque dans tous les cas, ils étaient répartis non au prorata des salaires, mais égalitairement entre tous. Dans certains ateliers, les travailleurs se groupèrent par trois : un fort, un moyen, un faible ; et ces trois hommes réunis perçurent et répartirent entre eux le fruit du travail fait en commun. Enfin, dans quelques corporations, dont les travaux admettent diverses sections, il arriva souvent qu'une section toute entière s'organisa unitairement, formant une association plus étroite au sein de l'association. On continue de marcher simultanément, tant bien que mal, dans chacun de ces systèmes, dont, à mon sens, aucun ne saurait résoudre la question.

» Un autre problème de solution non moins difficile,

reste également en débat : Celui de l'étendue de la nature, du rôle de l'action gouvernementale. L'association ouvrière représente en petit la grande société, la République. Or, de ce que la France a dans son passé treize siècles de monarchie, il découle naturellement que nos mœurs, comme nos institutions sont monarchiques, et de même que la Constitution nous a octroyé un président en guise de roi ; les associations ont remplacé le patron par un gérant. Notre code de commerce aussi exigeait au moins la fiction de la gérance.

» Beaucoup d'associations ont échoué par suite des abus de pouvoir de ce roi au petit-pied qu'on a vu à la tête de chacune d'elles. Dans le nouvel essor que prend aujourd'hui l'association les efforts tendent à neutraliser la gérance par un conseil d'administration ou de surveillance et surtout par les assemblées générales. Cet expédient n'a guère eu jusqu'ici d'autre effet que de paralyser l'action sociale. Le lien nécesaire entre la Liberté, l'Egalité et la Fraternité n'est point trouvé encore, et, je l'affirme, les difficultés matérielles et morales que rencontrent les associations ne disparaîtront que lorsque ce lien sera trouvé.

» Ce qu'il importe pour assurer le triomphe, c'est que les hommes de bonne volonté qui se trouvent en si grand nombre dans les associations, soient convaincus que le socialisme est une Religion, ou plutôt qu'il est la Religion dans son expression la plus élevée ; la Religion dont la science, portée au sein des masses, fera, à tout jamais, disparaître l'intolérance et la superstition.

» Cette vérité, proclamée par certaines écoles socialistes, est, par malheur, négligée et même niée par plusieurs. Mais ce n'est pas avec vous qu'il est nécessaire d'insister, pour vous faire comprendre que réduire le socialisme, ainsi que le font des dialecticiens matérialistes, à n'être qu'une économie politique, c'est non seulement rapetisser, mais paralyser son action. Pour faire de grandes choses il faut à l'être humain de

grands mobiles, et aujourd'hui, non plus qu'il y a dix-huit cents ans, l'homme ne vit pas seulement de pain.

» Par suite de l'erreur matérialiste que je viens de signaler, la plupart des associations regardent l'absence de capitaux, la presque impossibilité où elles se trouvent de les faire arriver à elles, comme une des plus grandes difficultés de leur établissemont. C'est prendre l'effet pour la cause, et il suffit de se rappeler comment furent fondés les couvents du moyen-âge, pour être assuré que lorsque l'association deviendra œuvre pie; lorsqu'elle sera considérée, ainsi qu'elle doit l'être, non plus comme utile à l'intérêt du moment; mais bien comme conforme à la Justice, lorsqu'elle assurera non seulement le salut égoïste et actuel; mais le salut universel et éternel, lors enfin qu'elle aura trouvé sa loi, qui est une loi religieuse, elle verra abonder tout ce qui peut servir à son développement. Cette parole de l'Evangile sera éternellement vraie : « à qui cherche avant tout le royaume de Dieu et la justice, le reste est donné par surcroît. »

« Un rapprochement qui se présente à mon esprit me confirme dans cette pensée que, l'idée religieuse se développant, les ressources matérielles ne tarderont pas de s'offrir d'elles-mêmes à l'association.

» Sans doute vous vous rappelez ce que l'histoire nous a transmis sur la grande terreur dont furent frappés les esprits, à l'approche de cet *an mil*, pour lequel des prophéties populaires annoncèrent jadis la fin du monde. Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que la société toute entière est aujourd'hui comme alors sous la préoccupation d'une catastrophe prochaine? Les signes précurseurs de la fin des temps, prédits par l'Evangile ne se présentent-ils pas de toutes parts.

» Nous sommes, dit notre ami Pierre Leroux, entre deux mondes : un monde d'inégalité qui finit, un monde d'égalité qui commence! » Et, sans doute, vous l'avez observé comme moi, riche ou pauvre, jésuite ou socialiste,

royaliste ou républicain, tous semblent frappés de cette pensée de la fin du monde, du renouvellement de toutes choses. Le caractère fatal, dont notre époque est frappée, pour les uns, providentiel qui la marque aux yeux des autres, la rend éminemment propre à l'association. Quand une catastrophe menace, les hommes sont naturellement portés à se rapprocher pour l'empêcher ou pour la subir ensemble. Le jour viendra, et ce jour n'est pas loin peut-être, ou l'association sera pour tous l'unique port de salut.

» Sans attacher au capital l'importance exagérée qu'y attachent les associations ouvrières je dois pourtant vous dire quelles ressources il leur a jusqu'à présent offertes. Le capital disponible pour elles, depuis juin 1848, date de leur véritable essor, s'est réduit, pour environ cinq cents associations qu'on peut compter, tant à Paris que dans les départements, à ces pauvres trois millions, dont je vous ai parlé plus haut, et qui ne font pas *un cent soixante-sixième* du budget annuel de la guerre. J'ajouterai que ces trois millions, qu'une administration sage et intelligente eût centuplés, ne sont pas après bientôt deux ans entièrement dépensés, et qu'on a entouré de tant d'entraves, de tant de dégoûts ceux qui en ont touché quelque parcelle, que, on peut l'affirmer, ce vain leurre a empêché plus qu'il ne l'a aidé, le développement de l'association.

» Les associations qui ont su se passer de ce secours perfide ont comblé, par le dévouement de leurs membres, l'abîme qui semblait les séparer de toute réalisation. Des ouvriers qui, sous le régime du patronnat, vivaient difficilement de leur salaire, ont consenti à réduire ce salaire, parfois de moitié, pour fonder la Cité du Peuple. Les détails de cette histoire sont beaux; touchants au-delà de toute expression. La religion repose en germe dans le sein de ces hommes qui souffrent d'un si grand cœur, pour établir sur la terre le règne de Dieu. La victoire est certaine le jour ou chacun d'eux reconnaîtra, confes-

sera cette religion, restée à l'état d'instinct pour le plus grand nombre.

» Les corporations qui ont fourni leur contingent pour la sainte croisade sont nombreuses. La nomenclature que je pourrais vous en fournir serait à la fois incomplète et superflue, incomplète parce que les associations manquant encore d'un lien qui les réunisse en un seul faisceau, ne se connaissent pas toutes entre elles, et que d'ailleurs chaque jour voit s'en élever de nouvelles; superflue, parce que c'est surtout, d'une façon philosophique et politique que doit être compris et exécuté un travail destiné à entrer dans votre livre. La nomenclature que j'omets sera donc remplacée. par quelques observations, dont je vous laisserai tirer les conséquences.

» 1°. Que les industries de luxe fournissent moins d'associations que les industries de première nécessité, et que ce n'est que difficilement, rarement qu'elles ont pu se soutenir.

» 2°. Que c'est du sein des corporations où s'exerce le labeur le plus pénible, où le gain est le moins élevé, où les chômages sont les plus fréquents que sortent surtout les associations.

» 3°. Que des associations d'artistes et de personnes vouées à la science commencent à se produire au sein d'un mouvement qui, à l'origine fut purement industriel. Je citerai à l'appui du fait que je constate, les associations médicales, celle des instituteurs et celle des artistes chanteurs. Ceci à mes yeux a cette signification : que les associations, société, rudimentaire de l'avenir, tendent à réunir dans leur sein tout ce qui est nécesaire à la vie sociale.

» L'organisation intérieure des associations est presque partout identique. Les membres qui les composent, partant tous des principes égalitaires, dont le niveau, qu'ils ont adopté pour emblême, est le symbole, ne songent même pas à poser en un antagonisme, dont le vieux

monde donne l'exemple, les trois branches du travail humain. Le savant et l'artiste sont les égaux de l'industriel ; tous doivent concourir simultanément au développement de la vie sociale, tous sont égaux et frères.

» Mais si je ne crois pas devoir vous parler en détail des diverses corporations, il en est deux qui ne peuvent manquer de trouver place ici, par le rôle qu'elles ont joué dans le mouvement socialiste : la corporation des cuisiniers et celle des coiffeurs.

» Par la nature même de leur exploitation, qui les met sans cesse en rapport avec le monde du dehors, les associations de ces deux corporations peuvent être considérées comme celles qui ont jusqu'ici rendu les plus grands services à la cause socialiste. La propagande qui s'est faite dans leur sein a été ardente, vigoureuse autant que constante, et nulle corporation ne fournit autant d'établissements que celles-ci. Chacune d'elles en compte de cinquante à soixante dans le seul département de la Seine, et, s'il en tombe un, il s'en relève quatre. Le succès matériel semble aussi être assuré, malgré les persécutions de la police, malgré le désordre financier qui marque d'un sceau fatal la plupart des entreprises démocratiques, enfin malgré les fautes nombreuses et souvent énormes commises par les sociétaires.

» Les premières associations qui se sont fondées, furent, à l'exception de celles qui ont été créditées par le gouvernement, généralement établies sans qu'il y eût ni acte passé entre les sociétaires ni règlement intérieur bien arrêté On partait de certains principes communs, insuffisamment explicités, on comptait sur la bonne foi les uns des autres, celà semblait devoir suffire. L'intrigue et les mauvaises passions ne tardèrent pas à se mettre de la partie, sur plus d'un point, et dans beaucoup de cas on put reconnaître aussi que certains troubles intérieurs, qui plus d'une fois menaçant de ruine les associations au sein desquels ils se manifestaient, étaient fomentés non seulement par l'ignorance ou la

passion, mais par quelque pouvoir occulte, dont de prétendus sociétaires furent les agents. On doit tenir compte de ceci pour apprécier à sa juste valeur la vitalité du principe d'association.

» L'action moralisatrice que ce principe contient en soi, est évidente, incontestable, quelqu'imparfaite que soit la manière dont on applique ce principe. Cette action s'est exercée non seulement à l'intérieur pour la corporation des coiffeurs, mais encore à l'extérieur par elle; il en a été de même pour les cuisiniers; et l'amélioration s'est étendue des membres de l'association à la clientelle qui fréquente leurs nombreux établissements.

» Je voudrais vous peindre le mouvement religieux dont les dernières ont été le théâtre, faire passer sous vos yeux les grandes fêtes eucharistiques qu'elles virent célébrer; vous montrer l'art nouveau se révélant au milieu de ces disciples d'une foi qui se cherche, en des chants qui, saintement inspirés crient au monde :

« L'amour est plus fort que la guerre! »

en d'éloquents discours, imprégnés de l'esprit nouveau, au milieu desquels est venue plus d'une fois prendre place la lecture de ce *Sermon sur la Montagne* qu'il y a plus de dix-huit siècles, prononçait dans des circonstances analogues à celles où nous nous trouvons, le divin socialiste du passé, Jésus de Nazareth.

» Ce nom que j'écris me rappelle qu'une méchante gravure, au point de vue de l'art, a longtemps montré dans les associations la belle tête traditionnelle du fils du charpentier, avec ces mots naïfs, qui suffiraient à marquer d'un caractère religieux le mouvement que j'essaie de vous peindre : *Jésus-Christ Premier Représentant du Peuple.*

» Dans ces seuls éléments que je viens d'énumérer, il y a toute une histoire, dont les plus précieux documents ne gîsent point dans les journaux, qui, pendant plusieurs mois, furent pleins pourtant du récit des fêtes socialistes. A qui voudra l'écrire, cette sainte histoire, il

faudra interroger le souvenir encore vibrant dans les âmes émues, aller de porte en porte, comme les anciens légendaires et interroger les fidèles sur les faits et gestes de ce grand confesseur des confesseurs de la foi, de ce grand martyr des martyrs : le Peuple !

» De certaines fautes commises au sein des associations, et que je ne prétends ni nier, ni déguiser, ni pallier, les ennemis du socialisme prétendent tirer des conclusions contre un principe, qu'ils sont d'autant plus pressés de condamner, qu'ils le craignent davantage. Pour vous qui, comme moi, ayant étudié l'histoire ecclésiastique, savez de combien de violences furent témoins les premiers couvents, vous vous effraierez moins de voir se produire au sein des associations de semblables désordres que vous ne vous réjouirez du progrès accompli. Le problème de l'association aujourd'hui posé d'une façon bien plus complète qu'il ne le fut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne est, par cela même plus difficile à résoudre ; cependant on peut l'affirmer, les désordres qui parfois ont surgi au sein des associations, les violences dont plusieurs furent le théâtre, sont moins grands, moins nombreux que les malheurs semblables qui désolèrent les monastères au temps de leur plus grande ferveur. N'allons donc point désespérer de l'avenir pour quelques convulsions qu'éprouve la société nouvelle à son berceau.

» Sans doute l'égoïsme, l'envie, la colère, la haine même qui jadis régnèrent dans les communautés fondées par les saint Basile et les saint Benoît, trouvent trop souvent accès dans le cœur des socialistes qui forment les associations, parce que l'ignorance est loin d'avoir complètement disparu. Mais, un degré d'intelligence de plus, et la Liberté, l'Egalité, la Fraternité étant enfin comprises et aimées, la justice règnera au fond du cœur de chaque homme, et dans l'ordre social tout entier.

» Cette marche primitive de l'association ouvrière que j'ai essayé de vous peindre, n'est considérée, par les

associations elles-mêmes que comme une première étape fournie sur la route qu'elles ont à parcourir. L'isolement où les associations ont longtemps vécu les unes des autres, isolement qui a pu aller jusqu'à une concurrence fratricide, les tuerait infailliblement s'il pouvait durer, et presque dès l'origine, les esprits les plus avancés qui se trouvent dans leur sein, prédirent la chûte, la ruine de l'association ouvrière, si on ne parvenait pas à solidariser entre elles les parties diverses de cette grande machine, à amener à l'unité cette catholicité véritable qui doit s'établir, plus complète et plus sainte sur les ruines de l'antique catholicité.

» On chercha le moyen d'empêcher l'association de disparaître en replongeant une fois encore le monde dans les limbes de l'individualisme, et lorsqu'échoua la tentative de la Banque du Peuple, des hommes dévoués au principe d'association prononcèrent les mots de mutualité, de solidarité, d'union, qui dans leur esprit, ne signifiaient rien moins qu'organisation du monde des associations.

» A côté des *Délégués du Luxembourg*, institués par Louis Blanc, on essaya de fonder la *Chambre du Travail*, sorte de justice de paix des associations, la *Mutualité* et la *Solidarité*. La première et la seconde se présentant avec un état-major, dont les ouvriers s'effarouchèrent; ils choisirent eux-mêmes, entre-eux, la commission provisoire qui devait poser les bases de la troisième. On en était là lorsqu'arriva le 13 juin.

» La déroute de cette journée des dupes déconcerta les plus fermes; mais deux mois étaient à peine écoulés, que publiquement dans cette salle Saint-Spire qui commence à avoir un nom dans les annales du Socialisme, cent quatre associations ouvrières, représentées par leurs délégués, nommèrent une commission de quinze membres, qui reçut mandat impératif :

» 1° De constituer une *Union des Associations Fraternelles*, ayant pour objet : de centraliser les opérations

d'intérêt général, d'établir le crédit gratuit, la mutualité du travail, la solidarité entre les associations ouvrières.

» 2° De fonder une Chambre du travail, formée de trois délégués par corporation, choisis dans les associations adhérentes à l'Union.

» 3° D'établir une caisse de solidarité, et d'organiser l'échange entre les associations. Les sommes versées dans cette caisse, et provenant de cotisations ou de prélèvements devaient être — tous frais d'administration prélevés d'abord — divisées en deux parts égales : l'une destinée à assurer le crédit gratuit, l'autre à donner l'éducation aux enfants, les soins aux infirmes et la retraite aux vieillards.

» La première commission centrale, ainsi nommée, devait jouer au sein des associations le rôle de la Constituante dans notre jeune République. Elle a rempli son mandat autant qu'elle l'a pu, en faisant un certain corps de réglements qui relient aujourd'hui les associations adhérentes à l'Union, lesquelles sont au nombre de soixante environ. De nouvelles adhésions arrivent chaque jour, tant de Paris que des départements, et sans doute la nouvelle commission centrale qui va être nommée, donnera une grande force aux associations dont elle est la tête.

» Cette seconde étape, qui n'est qu'une fédération, est regardée par beaucoup comme un pas immense dans la voie d'un solide établissement. Quant à moi, qui veux vous dire toute ma pensée, tout en préférant cet état à l'isolement dans lequel ont d'abord vécu les associations, je ne peux voir là encore un établissement durable et solide. L'association ouvrière n'est point à mes yeux la forme que prendra la société de l'avenir. Cette société s'établira dans l'Unité, elle sera *communale*, et les corporations seront des ateliers et non des associations ayant chacune leur vie propre et particulière. Enfin elle aura des bases religieuses et politiques qui aujourd'hui manquent à l'association ouvrière.

» Il y a danger, et danger fort grand à se payer de mots : la superstition des amulettes ne saurait convenir à notre temps ; et de ce fait que, s'étant réunis quelques uns pour travailler en commun, on a mis sur une enseigne le niveau égalitaire, le mot association, et même la formule du dogme républicain, il ne suit nullement qu'on soit saintement unis dans la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, hors desquelles il n'y a pas association.

» Pour qu'il y ait association il faut qu'entre les individus qui composent la commune, — quel que soit le nombre de ses membres, l'association est une commune, — la liberté ait son plein et entier développement pour tous, ce qui implique des limites pour chacun, un code vraiment égalitaire, c'est-à-dire souvent relatif, des droits et des devoirs des sociétaires.

» Pour qu'il y ait association il faut que l'Egalité la plus absolue règne entre les membres de la société, que la monarchie, aujourd'hui représentée par la gérance ou même par le capital, soit abolie ou du moins diminuée de telle sorte que jamais elle ne puisse dégénérer en patronnat. Il faut qu'aucune autre hiérarchie que celle qui est nécessaire au jeu des diverses fonctions ne soit imposée, acceptée, reconnue.

» Pour qu'il y ait association il faut que la Fraternité s'établisse réellement entre les divers membres de cette association; la Fraternité c'est-à-dire l'amour, le dévouement de chacun à tous et de tous à chacun, l'absence de l'égoïsme.

» Enfin, au-dessus de tout cela, le reliant, en faisant pour ainsi dire la synthèse, il faut que s'établisse une puissante unité de toutes les forces extérieures dont est doué chaque individu, l'unité d'aspirations morales, qui fait que ce que l'un aime les autres l'aiment également, que l'idéal poursuivi est le même pour tous. Enfin il faut que d'un même courage, et dans la limite de leurs forces respectives, chacun des associés soit à la recherche de la science unitaire, sans laquelle la grande communion,

la grande religion, qui doit embrasser l'industrie, l'art et la science, reste impossible.

» Je vous dirai donc que ce que nous avons tenté de faire à Boussac de 1844 à 1848, est à mes yeux bien plus dans la voie de l'avenir que tout ce qui a été essayé, soit par les fouriéristes, qui sur divers points ont des commencements de phalanstère, soit par les associations ouvrières, dont les membres n'ont trop souvent entre eux d'autre lien que l'instrument de travail autour duquel ils se rassemblent.

» Je m'abstiens de juger l'essai de Cabet, et tout en regrettant que les hommes apostoliques qui l'ont suivi n'aient pas compris que c'est en France qu'il fallait s'établir, parce que c'est de France que partira la lumière; je vous dirai qu'à mon sens la Liberté n'a pas assez de place dans le système icarien, où l'art et la métaphysique font également défaut.

» A Boussac nous fûmes surtout réunis par des idées, dont l'élaboration et la propagation furent notre but principal. Nous y associons la vie toute entière, par l'adjonction des familles et l'éducation des enfants. Cette éducation, nous la concevions surtout au point de vue de la justice absolue, nous la faisions pour le Royaume de Dieu, bien plus que dans l'intérêt matériel et du moment. La dispersion de notre colonie est à mes yeux un malheur public.

» Mais ce que nous avons tenté là, d'autres le tenteront demain, car le besoin du siècle nous y mène; des groupes semblables s'organiseront bientôt sur divers points de la France, non en se cloîtrant, en s'entourant de murailles, mais pour vivre devant tous, dans des maisons de verre; prêchant d'exemple en même temps que répandant la parole de vie. Mais écoutez bien ce que je vais vous dire : « Si avant de s'unir ils n'ont pas un symbole de foi — quelque restreint qu'il puisse être — accepté et signé par tous; s'il n'ont pas une règle intérieure, qui limite d'une façon incontestable les droits et les devoirs de

chacun ; s'ils n'ont pas des statuts d'association qui les lient les uns aux autres d'une manière formelle ; si enfin ils ne se placent pas à l'état apostolique, leur entreprise sera de nulle valeur, si même elle n'échoue complètement. »

» J'ai, dans une série de lettres écrites il y a tantôt deux années, à notre ami Pierre Leroux, tenté d'indiquer les bases sur lesquelles pourrait être assise une telle association. La publication de ce travail a été interrompue par ce terrible 13 juin, qui a amené de bien plus grands malheurs pour le Socialisme. Je compte la reprendre prochainement, et, là où se tentera dans le sens des principes que j'essaie d'exposer, une association communale, communiste, communioniste, religieuse j'y serai.

» J'ai voulu bien voir ce qu'il y a au fond de l'association ouvrière, et de mon examen il est sorti ceci, que j'aime d'un amour fraternel et profond les hommes qui se sont mêlés à ce mouvement et je peux le dire, la plupart d'entre eux sont de dignes confesseurs de la foi. Je me suis mêlée à ce mouvement, qui, je l'espère, ne fait que précéder et amènera l'autre ; je fais partie d'une association, fondée à la fois sur les bases que je viens d'indiquer, et sur celles de l'association ouvrière, et la plupart des amis qui ont avec moi contribué à fonder l'association des instituteurs pensent comme moi qu'il faut associer les cœurs plutôt que les bras ou les activités, et que le problème ne sera résolu que par l'association communale.

» J'ajouterai, qu'à mon sens, Paris n'est pas le lieu où s'établira d'abord l'organisation nouvelle. L'histoire du christianisme me semble une prophétie : ce n'est pas au sein des capitales que se fondent les religions, d'où sort un ordre social nouveau, une révolution, et, je le répète, le Socialisme est une religion, ou le Socialisme n'est rien. Avant de monter sur le trône avec Constantin, la civilisation chrétienne s'était élaborée, essayée au désert. Le désert où s'établira d'abord la commune socialiste ; ce

seront nos campagnes de France, si belles dans l'avenir, si désolées dans le présent, ce seront nos villes de provinces où l'association s'établit sur plusieurs points d'une façon plus normale qu'à Paris. L'association ouvrière telle qu'elle s'est produite, sort de cette fausse économie politique qui a exagéré le développement de l'industrie aux dépens de l'agriculture. En retournant à la terre, la société, comme l'antique Antée, retrouvera sa force épuisée.

» J'aurais beaucoup à dire sur cette matière, mais nous rentrerions dans la théorie, et c'est surtout des faits que vous m'avez demandés : Je m'arrête donc, en me promettant bien de reprendre quelque jour avec vous un sujet que je quitte à regret. Dans le peu de temps durant lequel il m'a été donné de causer avec vous, cette idée que vous devez être un des agents de la rénovation sociale, un des pionniers du nouveau monde, s'est profondément gravée dans mon esprit. N'est-ce pas vous dire que je désirerais vivement vous gagner à mon idée, et que je veux le tenter.

» Au revoir donc, et, en attendant, recevez mes salutations fraternelles. »

PAULINE ROLAND,

Membre de la Commission Centrale des Associations.

Paris, 13 juin 1850.

P. S. Il y a un mois et demi à peine que je traçais ces lignes que vous avez cru devoir reproduire. Depuis qu'elles sont écrites, la persécution a atteint les associations dont j'esquissais la vie. La nouvelle commission centrale, dont je ne fais pas partie, nommée dans le courant de mai, fonctionnait depuis quelques jours, et, pour la première fois, elle se réunissait avec les délégués des associations adhérentes à l'Union, lorsque le 29 mai, à onze heures du soir, la police, faisant irruption au siége même de l'Union, rue Michel-le Comte, a

arrêté quarante-huit hommes et neuf femmes, membres de la commission ou délégués.

Ces cinquante-sept personnes restent privées de communications avec le dehors; pendant que se poursuit l'instruction secrète; et, cruauté inutile autant qu'inouïe les hommes sont soumis au régime cellulaire. On semble vouloir faire une affaire politique, une conspiration, que sais-je? de réunions qui avaient pour but la constitution des associations; mais en réalité, c'est cette constitution qu'on veut empêcher. On recommence avec les différences qu'amène naturellement le cours des siècles, la grande persécution contre les chrétiens, ces socialistes d'il y a dix-huit cents ans.

Quelques courtes réflexions compléteront cette lettre.

Les associations les plus faciles à établir dans les départements ce sont les associations de consommation, c'est ainsi qu'il existe à Nantes une boulangerie sociétaire, qui avec une plus grande stabilité politique pourrait arriver à livrer à des consommateurs associés 16 à 20 mille kilogrammes de pain par semaine au lieu de 8,000 qu'elle produit actuellement. Dès 1832 nous avons voulu établir dans la même ville une maison dans laquelle l'on eût trouvé la chaussure, les chapeaux, les habits, et tout ce qui concerne les vêtements au meilleur marché possible. Un atelier de tailleurs créé dans ce but, fit de très-bonnes affaires, mais le gérant de l'établisssement trouva dans les replis du code civil le moyen de s'en emparer. Dans les campagnes il y a trois choses à créer; 1° des associations rurales avec banques communales; 2° des maisons d'éducation professionnelle pour les enfants des ouvriers et des laboureurs, petits phalanstères, vastes fermes, où l'on préparerait les sous-officiers et les officiers de l'armée socialiste de l'avenir, il est enfin très-possible de transformer quelques domaines agricoles en sociétés conventuelles, formant de petites communes; malheureusement si une grande agglomération de 12 à

1500 âmes, peut trouver dans sa population même le moyen d'échapper au dissolvant des rivalités par l'emploi qu'elle peut faire des passions, il n'en pas ainsi d'un tout petit établissement où les contacts sont trop directs et trop répétés où la règle doit être nécessairement plus rigoureuse, plus sévère, prenant beaucoup plus à la liberté de chacun. Nous avons incessamment sous les yeux la caserne des douanes de Nantes, espèce de phalanstère semi civil, semi militaire, dont nous sommes le médecin depuis dix-huit ans. Aussi pensons-nous, contrairement à l'opinion d'un grand nombre de socialistes, que rien ne serait plus facile, en certains pays, que d'arriver par le régime semi militaire à la commune de l'avenir; qu'il y a énormément à faire dans cette direction en Russie, en Pologne, en Algérie et dans quelques autres contrées, surtout si ce régime militaire était sensiblement celui des douanes de France qui, avec quelques améliorations, deviendrait très-avantageux dans la pratique. Quelles que soient les objections qu'on lui fasse, nous le préférons à cette anarchie de l'individualisme qui implante en ce moment une population nouvelle en Californie.

Lorsque le mouvement de 1848 nous donna la direction des affaires de Nantes, notre première pensée fut d'organiser sociétairement l'atelier d'Indret, d'y créer un syndicat d'ouvriers qui eût pris la direction de l'usine et se fut chargé d'exécuter à l'entreprise tous les travaux de l'Etat, sous l'inspection constante des ingénieurs du gouvernement. Les produits ussent été partagés en quatre parts; l'une pour la rétribution du travail, une seconde pour l'entretien de l'établissement et de l'outillage, une troisième pour la caisse des retraites et des secours mutuels; La quatrième eût été partagée au prorata. Cette association de producteurs de machines, composée d'ouvriers des ports aurait été organisée comme les douaniers, semi militairement, sous la direction d'un chef de bataillon d'artillerie ou d'un capitaine de corvette, elle eût eu sa boulangerie, son épicerie, sa boucherie, son atelier

sociétaire d'habillement, de manière à résoudre ce triple problème : réduire les dépenses de l'Etat, ne pas réduire les salaires, diminuer toutes les dépenses de vêtement et de nourriture. Une crèche, une salle, d'enfance, une grande école d'apprentissage, des cours scientifiques, un cabinet de lecture, des soirées de musique et de plaisirs, bien supérieures même à celles de la riche bourgeoisie ; tels étaient, dans notre pensée, les compléments de cette organisation.

Mais à cette époque le parti républicain n'était pas à la hauteur de sa mission. Les socialistes étaient traités en suspects au sein de la grande famille démocratique. Beaucoup de nos chefs n'entendaient rien ni aux besoins des campagnes ni à ceux des ateliers de l'industrie et la création d'ateliers sociétaires dans tous les grands ports de France, chose si facile à réaliser sans frais, sans dépense aucune, ne fut même pas tentée.

Laissant à d'autres cette tâche, nous nous abstiendrons de raconter ici le mouvement intellectuel crée par Louis Blanc au Luxembourg, les efforts des cités Lyonnaise et Rhémoise, et les tentatives faites en France, en Algérie sur le Sig, puis en Amérique par Cabet, pour organiser la commune nouvelle ou des associations importantes de travailleurs.

Deux livres, nous l'espérons, seront bientôt à faire. L'un, la Bible nouvelle ; cette Bible ne sera pas l'œuvre d'un homme, mais d'une association. Cet ouvrage en contient implicitement le programe : Elle aura sa cosmologie ; elle dira les développements passés de l'humanité, sa loi de formation, son avenir. Ce sera une œuvre de religion, de science et d'industrie ; elle brillera par la poësie du style, par la clarté scientifique des expositions ; elle aura ses cartes géographiques ses dessins artistiques archéologiques et physiologiques. Ce sera le Biblos, le livre du siècle. — L'autre livre sera l'Histoire des Actes. Celui-ci ne racontera pas la vie d'un peuple de Dieu, mais bien les efforts des peuples et des hommes de Dieu,

de ceux que le principe de vie a marqués au front pour guider leurs frères, par la science et l'amour, vers les destinées de l'humanité.

CONCLUSION.

Plus sage et plus éclairé que le passé, l'avenir instruit sur sa mission saura la comprendre et la remplir. — Il ne demandera pas à Dieu de parler d'une voix humaine, et les discussions qui pourront avoir lieu sur l'essence divine ne feront plus verser des flots de sang.

Le mage, le druide, le patriarche, le prêtre des temps qui vont se dérouler, laissant aux premiers âges du monde le fétichisme panthéistique, à la seconde phase de toute vie sociale, la métaphysique subtile et les discussions scolastiques, s'occuperont surtout de l'étude de la nature où se trouve écrite partout la volonté de la cause première, de cette cause mystérieuse qui a produit tout ce qui est, et qui produira tout ce qui doit être, de manière à engendrer, comme l'a dit Leibnitz, avec la plus grande économie ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait.

La pensée humaine s'est troublée chaque fois qu'elle a voulu sonder l'infini. Des sujets tels que l'immensité de la matière, de l'espace, des temps et des mouvements, sont au-dessus de sa portée; mais elle a pu observer les règles de ce qui existe entre des limites données, reconnaître un vaste plan d'ensemble, qu'elle a nommé plan providentiel, et le décrire pour l'appliquer à l'humanité. C'est là cette œuvre que toutes les révélations passées ont entrevue, et que la révélation francaise élabore avec une admirable patience, depuis soixante années.

Les naturalistes ont imaginé de figurer par des lignes un grand nombre de phénomènes. C'est ainsi qu'ils ont représenté le mouvement de points sur un plan ou dans l'espace, la solubilité des sels et en général touts les faits

susceptibles de se modifier en passant par des transitions liées les unes aux autres. C'est en prenant cette pensée pour point de départ que dans un travail inédit nous avons figuré par une série de courbes la marche des fièvres intermittentes dans l'ouest de la France pendant huit années, dessinant ainsi successivement huit cycliodes d'un genre tout particulier. La vie terrestre quoique bien mieux connue que par le passé, ne saurait encore être représentée graphiquement dans l'état actuel de nos connaissances, parce qu'elle est intimement liée à la vie du soleil que nous ne connaissons pas suffisamment, même entre des limites restreintes correspondant à quatre ou cinq mille ans, ne sachant au juste quelle est sa direction absolue ni quelle est la courbe qu'il décrit; d'où il résulte que nous ne connaissons encore scientifiquement qu'une très-petite partie du plan providentiel du monde, même pour le système solaire dont nous faisons partie.

La providence, car il est bon de s'entendre sur la valeur des expressions, c'est pour nous cette action de la cause première, qui produit l'ordre et l'harmonie, la perfection dans touts les êtres. Au premier abord elle ne nous paraît agir immédiatement que sur les faits généraux, mais l'étude ne tarde pas à nous montrer, que son pouvoir détermine non seulement les mouvements dus à gravitation, mais encore les actions moléculaires des affinités et de la polarité, de telle sorte qu'elle crée en réalité les plus petits détails des cristallisations, des organisations végétales et animales, et des actes sociaux eux-mêmes.

L'antiquité, malgré ses oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré ses diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se retrouve dans toutes les religions et qui est celle de la vie universelle. Comment nier en effet l'existence de tout ce qui est? il n'y a pas deux verbes être nous dit gramaticalement d'Olivet, donc toute vie tient à la vie générale de la nature.

Le plan providentiel et la vie universelle, voilà deux articles de foi qui n'en forment qu'un seul pour quiconque daigne réfléchir. Aussi eussions nous pu déduire métaphysiquement le premier de ces termes du second à la manière de Spinosa, et d'une façon plus nette encore.

Quoi qu'on dise et qu'on fasse, il n'y aura jamais qu'une science, qu'une religion, qu'une philosophie, comme il n'y a qu'une langue aux mille dialectes ; mais les trois aspects des croyances humaines continueront à suivre la marche physiologique de leur évolution, subissant des progrès constants chez tous les peuples, au fur et à mesure que l'humanité sera plus éclairée sur les lois de la vie.

Les races, les nations, les hommes ne marchent point du même pas. L'unité humaine est loin d'exister encore ; la religion, la science et la philosophie se présenteront donc longtemps sous des aspects très-divers en apparence; et cependant, au milieu d'une forêt de chênes, qui donc pourrait contester l'identité réelle du gland qui tombe, du gland qui s'est enfoncé dans le sol, du gland qui germe, du germe qui pousse sa racine et ses cotylédons, de la jeune plante qui rase la terre, de cet arbre élancé qu'un homme étreint sans peine, et de ce magnifique vieillard aux larges branches que cinq personnes ne peuvent entourer de leurs bras.

Dieu, le monde et l'humanité forment l'antique ternaire. Mettons ces trois termes à l'actif nous aurons la providence, la fatalité, l'action humaine. — Mais ces trois termes peuvent se réduire à deux : la cause nécessitante et les faits nécessités. Ce dualisme lui-même peut se réduire à un seul terme : L'infini des mondes, vivant de la vie universelle. L'unité, la dualité, la trinité ; ces aspects métaphysiques de l'être, sont donc les modes de tout ce qui existe.

La cause première a trois règles invariables dont elle ne s'écarte jamais dans la production de tout ce qui frappe nos sens, ce sont la *gravitation*, les *affinités*, la

polarité. Sous l'influence de ces trois lois toute vie a eu, a, ou aura ses diverses phases qui sont l'émanation, le développement, par transformations successives et progressives, l'oscillation autour d'un état moyen, la décroissance, le repos et la dissolution des parties, puis leur réapparition dans la vie active par des émanations nouvelles. Tout ce qui existe a vécu et vivra encore, rien ne meurt, mais tout se transforme et les phases que nous venons d'énumérer appartiennent à la fois aux vies sidérales, à la vie de la terre, à celle de ses continents ; à celles de son atmosphère et de ses eaux ; à celles des espèces végétales et animales et même à la vie de l'humanité.

Traduire en langage moderne la pensée des anciens sur la providence, la fatalité, l'action humaine ; cela suffira pour prouver une seconde fois que nous ne sommes autre chose que nos pères, évolvés, par le temps, comme le vieux chêne de la forêt n'est aussi lui que le gland qui a germé jadis dans le sol sur lequel il a poussé.

La providence disaient-ils infuse dans les mollécules de l'univers les propriétés respectives (attraction, affinité, polarité) ; qui font leurs destinées.

La fatalité est la conséquence aveugle et nécessaire des impulsions données par la nature, et des propriétés respectives qui sont la vie de tout ce qui existe. Entre la providence et la fatalité, entre la cause nécessitante et les faits nécessités, l'antiquité plaçait l'espèce humaine.

Voici un œuf, symbole de la vie prête à se manifester. — La puissance qui a spécifié cet œuf, germe d'oiseau et non germe de poisson ou de reptile, germe d'autruche et non germe d'aigle ou de corbeau, voilà la providence ; c'est elle qui a infusé dans le germe en question les propriétés qui présideront à son évolution.

Cette nécessité sous l'influence de laquelle une incubation régulière fera naitre une autruche, voilà la fatalité. elle n'a pas infusé le germe dans l'œuf, elle ne l'a pas spécifié germe d'autruche ou de tout autre animal, elle

n'est que le développement d'une impulsion donnée par la nature.

Ce pouvoir qui peut supprimer le germe, hâter ou retarder son incubation, qui a pu essayer d'infuser dans l'œuf la semence d'un être composé de deux espèces différentes, qui pourrait par son action produire un animal difforme ou monstrueux ; ce pouvoir c'est l'homme.

L'homme serait donc au point de vue des traditions, tout comme au point de vue de la physiologie générale, un germe divin semé en Dieu et par Dieu dans la fatalité des choses terrestres pour les dominer; une petite providence, destinée par la cause première à continuer la grande œuvre de la transformation des organes du globe selon le plan de la nature.

Si nous considérons qu'il résume en lui les trois grandes vies terrestres, à savoir : Les vies minérale organique et hominale ou sociale, précisément parce qu'il est le dernier résultat des transformations connues, que son embryologie raconte d'une manière si admirable; pourquoi s'étonner que les sages aient pu voir en lui une trinité.

S'il est animal par la partie postérieure de son cerveau, s'il est homme par la partie antérieure, l'intuition confuse de ce phénomène de polarité cérébrale n'était-il pas de nature à créer l'arbre de vie, l'arbre de la science du bien et du mal, la dualité des deux principes.

De même qu'il ne se produit pas dans le monde de matière nouvelle, de même l'on peut dire qu'il n'y a pas à proprement parler d'idée absolument nouvelle. Nos enseignements les plus élevés du siècle se trouvent en germe dans les Védas et les Nakas ; en germes plus évolvés dans Moïse, Orphée, Pythagore, Socrate, Platon, le Christ et ses disciples. Saint-Simon, Fourier, Pierre Leroux, Lamennais et les autres socialistes modernes ne font que développer les croyance de leurs prédécesseurs. — Nos neveux étudieront les mêmes questions que nous, remanieront et développeront nos doctrines ; car les idées sociales sont comme un arbre qui a

son germe, son accroissement, ses fleurs et ses fruits, ou comme un animal qui passe par diverses périodes pour arriver à son état parfait.

Les idées dominent les faits, le monde intellectuel organise le monde matériel; donc la pratique sociale de l'avenir ne sera en réalité que la croyance mystique des âmes chrétiennes sur l'eucharistie et que leur repas des égaux introduits dans le monde sous forme d'associations tendant de plus en plus à l'égalité, car le banquet eucharistique des chrétiens n'a été que la destruction spirituelle des classes et des castes, par la transformation de la pâque des juifs, des banquets des égaux des plus anciens législateurs et de l'eucharistie de Zoroastre.

Dans sa marche pratique vers le positivisme, l'Angleterre d'Europe et d'Amérique, dédaigne l'étude des doctrines qui animaient nos ancêtres, et se préoccupe fort peu des modifications qu'elles ont subies. La Slavie, encore enveloppée des ténèbres de l'ignorance rêve un rôle et une mission que nos sympathies lui souhaitent, mais qui sont bien au-dessus de sa science actuelle. La docte Allemagne suit une autre voie. Pénétrée de l'idée panthéistique elle aime la nature et sans se préoccuper du passé ni de l'avenir de toute doctrine, de sa filiation ni de sa paternité; conduite par Heine, par Hegel, manifestée tout récemment encore par Hermann Ewerbeck, laissant de côté l'enseignement si français de Lessing, elle prend corps à corps tout ce qui n'est pas la religion de la nature ou de la vie universelle. Voyez plutôt avec quelle vigueur elle s'attaque à l'absolu du spiritualisme chrétien.

Manger, *boire*, voilà dit elle le mystère de l'Eucharistie, manger et boire c'est reproduire la base naturelle sur laquelle l'esprit s'agite, détruisez-là, il tombe en démence. A chaque morceau de pain qui vous arrache aux tourments de la faim et à la torture de l'inanition, et à chaque verre de vin qui ranime vos membres et qui réveille votre âme, pensez à l'homme, à ce Dieu clément

qui vous fournit dequoi prolonger votre existence. Mais pensez aussi à la NATURE ; soyez-lui reconnaissants, vous êtes ses enfants, elle est votre ssinte mère. N'oubliez jamais que le vin est le sang de la plante et que la farine est sa chair ; cette chair et ce sang sont sacrifiés pour vous. Ouvrez-donc vos yeux, voyez comme la plante vous allégorise l'essence de la nature qui se donne à vous.

Ainsi parle la Germanie.

La France, elle, a terminé son œuvre de critique et de négation, elle ne se borne pas comme l'Allemagne à affirmer la vie universelle, à rappeler l'homme dans les bras de la nature, elle va plus loin, elle justifie le passé, elle l'explique, elle montre comment issu d'une période plus ancienne il a produit le présent, et de quelle manière le présent engendrera l'avenir.

Les croyances du passé peuvent s'expliquer ; elles n'impliquent aucune déviation des lois de la nature, elles correspondent à des âges divers de l'embryologie intellectuelle de l'humanité, tout comme certaines dispositions organiques correspondent à des âges différents de l'embryologie de l'homme ; mais la persistance de ces croyances constituerait une monstruosité. — Toutefois, les hommes qui rêvent la théocratie ou l'autocratie, au sein d'une République, sont, au point de vue intellectuel et moral, dans le même cas qu'au point de vue physique les êtres qui ont subi au sein de leur mère un arrêt de développement. Ce sont des monstruosités d'ordre philosophique, et cependant toutes les croyances du passé ont été dans leur temps des vérités ; l'autocratie et la théocratie ont eu leur légitimité, parce qu'elles avaient leur raison d'être ; c'est autre chose aujourd'hui que nous savons notre pouvoir et notre droit de servir Dieu en activant le développement de son plan providentiel, aujourd'hui qu'il nous est permis d'exercer une pression sur les destinées de notre terre en dirigeant les fonctions

de ses cinq organes : les continents ou placenta terrestre, les eaux, les airs, la substance végétale et la substance animale. N'est-ce pas un devoir rigoureux pour nous d'obéir aux ordres écrits par la Providence en gros caractères, dans cette grande Bible appelée monde ou Cosmos qui est ouverte à tous les yeux.

La physiologie générale qui nous a conduits à cette conclusion, par l'étude des transformations dans le monde et l'humanité, est donc à la fois la science de ce qui s'est passé avant nous, l'explication du présent, la prophétie de l'avenir. Nous allons en donner une dernière démonstration en étudiant le développement futur des organes sociaux.

Les hommes, avons-nous dit, sont des molécules sociales ; si ces molécules se rapprochent de manière à donner naissance à une vie commune, la famille est le résultat de cette combinaison intime.

La famille, étant le grand élément de toute organisation, sa constitution a une influence nécessaire sur la forme de la société. En Orient la famille polygame s'élève à une seconde puissance et devient une tribu ; puis elle s'élève à une puissance supérieure et forme des peuples, puis enfin elle s'élève encore davantage, alors elle embrasse tous les musulmans, d'où la famille universelle des vrais croyants très-nombreuse sur cette terre. Mais il est facile de comprendre que cette civilisation, exprimée par la religion de Mahomet, porte en elle nn arrêt de développement. Là où la femme est esclave, elle n'est pas associée et le foyer domestique pour éviter la promiscuité, se trouve nécessairement muré. De ce fait, une foule de conséquences morales et industrielles. La femme devenant un instrument de plaisir, la première servante de la maison, se trouve déviée de sa mission qui est de compléter le père en apportant dans le ménage, ou atelier domestique, les qualités qui lui font faute. Par suite, que de puissances morales et intellectuelles perdues pour la société ? Ce n'est pas tout ; chaque

famille formant une petite société complètement isolée, toutes les industries qui résultent du contact journalier des différents sexes se trouvent paralysée, la famille musulmane réalisant au sein de notre monde quelque chose de plus opposé à la sociabilité que la famille féodale, qui devait se suffire à elle-même, sans admettre aucune division, aucune spécialisation du travail, c'est-à-dire aucun élément de progrès industriel dans l'exploitation du globe.

La famille occidentale telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'est pas tout-à fait la famille chrétienne primitive. Jésus sans doute a brisé l'organisation de Moïse qui tolérait plus qu'elle ne permettait la polygamie, mais il a soumis l'épouse à son mari de la manière la plus absolue. Or ce que les mœurs consacrent actuellement dans les pays les plus civilisés de l'Europe, est quelque chose de plus noble et de plus digne pour la femme, quelque chose de plus chevaleresque qui rappelle les Scandinaves et les Cimbres, Odin et les Druides, ces véritables créateurs de la liberté de l'épouse et de la dignité de l'amante. Si la domination du mari se trouve détruite, l'association s'établit de toute nécessité; la famille occidentale, est donc une combinaison d'un ordre plus élevé, plus puissant, plus moral que la famille orientale puisqu'elle satisfait complètement aux deux natures *homme* et *femme*, que le mariage réunit ou devrait réunir en supprimant toute exploitation. Elle est nécessairement plus stable, plus capable de servir de base à l'organisation de l'humanité. L'on pourrait, empruntant une similitude aux corps inorganiques, comparer la famille polygame à une dissolution de sucre dans laquelle les deux corps, l'eau et le sucre, forment des rapprochements en mode multiple, mais non pas des combinaisons et la famille occidentale à ces combinaisons très-solides et très-intimes que produisent un équivalent d'oxigène et l'équivalent correspondant d'un corps quelconque.

Hâtons-nous d'ajouter que nous ne chercherons point

les types de cette familles dans la plupart de nos unions actuelles. Une association matrimoniale n'étant qu'une combinaison sociale, les associations de cette nature sont dictées par les attractions, par les affinités, par les sympathies, toutes choses que l'on consulte rarement en pareille matière au siècle où nous sommes et qui seules pourraient apporter remède aux désordres dont se plaignent les diverses opinions.

Fille de cette chevalerie qui dicta les romans de la table-ronde et les poësies du nord, la femme d'occident n'est pas appelée à devenir l'égale de l'homme ; il n'y a pas, il ne peut y avoir égalité, identité entre le positif et le négatif, la base et l'acide, l'étamine et le pistil, le mâle et la femelle, mais il y a nécessairement et naturellement des rapports d'un autre ordre, qui conduisent à cette intime fusion que l'on appelle combinaison chimique, organisation et association selon l'élévation de la série que l'on examine.

La famille d'Occident étant celle qui se dirige le plus vers l'idéal de l'humanité deviendra donc la pierre angulaire de l'édifice nouveau, la molécule sociale composée, base de toute organisation. Si des besoins ou des intérêts identiques rapprochent des familles de cette espèce, il en résulte une combinaison d'un ordre plus élevé encore que nous appellerons commune, organisation parallèle à la tribu, mais bien supérieure. Telle que nous la concevons déjà sous la forme d'un assemblage de familles composant un petit corps social, image parfaite de l'humanité et par suite image parfaite de l'homme qui est le petit monde, le reflet du grand, la commune est l'élément organique de l'avenir et se présente normale et complète avec son intelligence, sa circulation et ses fonctions diverses, analogues à celles du corps humain. Mais que les communes que nous avons sous les yeux sont loin de ce type que notre esprit conçoit et qu'il a si vif désir de réaliser? Qu'elles mettront d'années, de siècles peut-être avant d'y arriver intégralement, aussi

sont-elles simplement embryonnaires, vivant dans les lymbes en attendant la venue de ce messie nouveau, l'association, qui seule aura puissance de hâter leur développement. C'est triste à dire, mais c'est vrai; les communes actuelles ne sont malheureusement que de simples agglomérations de familles ou molécules sociales à des degrés divers d'organisation, tout comme l'embryon contenu dans l'œuf est une agglomération de molécules organiques formant des membres plus ou moins rudimentaires selon la date de l'incubation.

Il y a donc lieu de compléter Saint-Simon et Pierre Leroux, et de corriger Fourrier en disant :

L'humanité n'existe pas encore : Ce que l'on appelle l'histoire n'est autre chose que le récit des phases diverses de l'embryologie sociale, mais nous nous rapprochons chaque jour davantage par des transformations successives et progressives de cette époque dans laquelle les peuples divers auront intelligence et conscience de la solidarité. Alors cessera la période de chaos signalée par Fourier, alors cesseront les époque organiques et critiques de Saint-Simon, alors l'humanité créée par l'association entre les individus, les familles, les communes, les cantons, les départements et les peuples vivra de sa vie collective, avec toutes les merveilleuses manifestations dont elle est susceptible, et le magnifique tableau de l'ordre combiné de Fourier ne sera pas un rêve, ou ne sera qu'un rêve bien au-dessous de la réalité.

Mais l'embryologie de l'homme a trois phases. Dans la première, le développement porte sur le cerveau et sur le système nerveux; dans la seconde, sur le système circulatoire; dans la troisième, sur les organes glandulaires et le tube intestinal. Ces trois phases nous les observons dès aujourd'hui dans le développement des associations.

La première s'effectue dans les grandes villes, centre nerveux de l'humanité, où se forment les premières associations, où se manifestent les premiers rudiments

d'organisation. Une ou plusieurs banques centrales des associations déjà crées, réaliseront la seconde que signalent le monopole des capitalistes et nos banques privilégiées. La troisième aura lieu quand l'association pénétrera dans nos campagnes et enveloppera l'humanité comme la peau enveloppe les organes du corps humain. Ce triple travail terminé, l'humanité aura sa jeunesse puis sa virilité, et il en sera d'elle comme de notre système solaire qui oscille autour d'un état moyen. Elle jouira d'une vie parfaite, réellement indéfinie dans sa durée, sans que la science puisse actuellement prévoir ses périodes, la forme et le retour des séries terrestres qui consacreront sa déchéance, puis sa mort.

Le propre de la vérité absolue, c'est de conduire à l'explication de tous les faits dont les hypothèses erronées ou imcomplètement vraies ne peuvent donner l'interprétation. Soumise à cette épreuve notre manière d'envisager la famille suffit à expliquer tous ce qui concerne l'humanité.

Une agglomération de molécules inorganiques n'est ni une combinaison chimique ni un cristal. Une agglomération de molécules organiques n'est ni un être vivant ni même un simple organe. Une agglomération de molécules sociales n'est ni une famille ni une commune, ni une société. Pour qu'il y ait cristal, organe, commune, il faut plus qu'une agglomération il faut un rapprochement qui permette aux affinités de s'exercer. Ainsi s'explique l'infériorité actuelle dans notre France de toutes les communes rurales dans lesquelles il n'existe que des rudiments d'organisation représentés par les bourgs et les villages, de là leur état vraiment embryonaire, constaté trop souvent par des conseils municipaux peu éclairés, par des dévots quelques fois plus idolâtres que chrétiens, par l'absence ou l'insuffisance des instituteurs primaires et des moyens d'éducation, par le morcellement et l'éloignement des habitations, par la division parcellaire des propriétés, par l'absence de banques

agricoles, de syndicats ou associations pour les ventes et les achats, pour la production et la consommation, pour l'emploi des machines, pour les irrigations, pour la réduction de tous les frais généraux de leur industrie, pour la suppression de la concurrence entre fermiers, pour la location de toutes les terres de la commune au nom d'une commission prise dans son sein et chargée de la représenter successivement vis-à-vis des propriétaires et vis-à-vis des fermiers qui deviendraient tous de la sorte les fermiers de la commune devenue à son tour souveraine dans l'exercice de son agriculture et de ses industries.

Guidées par leurs besoins ou leurs attractions vers des fonctions diverses, les familles en se réunissant doivent naturellement donner lieu à des communes et à des tribus, chargées aussi dans le grand atelier social de fonctions différentes, et de même que les cristaux ont des axes qui servent à les classer, les communes auront toutes un axe, un pivot, une dominante qui permettront de les rapporter à six grandes séries, selon quelles seront composées plus spécialement de laboureurs, de pêcheurs ou de chasseurs, de mineurs, d'industriels ou fabricants, de commerçants voituriers par terre et par eau, ou magasineurs; de savants et d'artistes. Ces types primitifs, en se combinant entre eux, pourront donner naissance à un nombre infini de variétés.

Nous avons vu la famille orientale produire des tribus, des peuples et conduire à la grande unité musulmane. A son tour, la famille occidentale produira des communes, des peuples et la grande famille humaine. Ici comme dans la famille musulmane, l'unité du dernier ordre ne sera que la première élevée à une certaine puissance; d'où cette conséquence qu'une fois la commune républicainement instituée, selon la formule *Liberté, Egalité, Fraternité*, les communes supérieures, les nations et l'humanité devront avoir aussi la même organisation.

Notre point de vue excessivement fécond, pourrait

donner naissance à mille considérations très-intéressantes en histoire, en géographie, mais ce serait nous écarter du but que d'ouvrir de larges parenthèses pour les exposer. Revenons à notre thème.

La commune devant être faite à l'image du corps humain, étudions ses principaux organes. Le cerveau nous représente l'intelligence de l'homme, il est un et multiple ; il reçoit les impressions tant internes qu'externes et il en déduit ces conséquences que nous appelons volontés. Il a ses organes spéciaux pour les spécialités, il est le directeur de notre économie. La commune aussi a son cerveau représenté par toutes ses intelligences adultes et normales qui peuvent et doivent se partager le travail de sa direction selon leurs capacités diverses, de manière à ne former qu'une unité dans une multiplicité. Dans le cerveau de l'homme dominent la religiosité, la sociabilité, l'esprit philosophique et l'esprit artistique, qualités cardinales que la république des intelligences communales, doit avant tout prendre pour guides, de manière à se trouver toujours dans la direction du juste et du vrai en religion, en socialisme, en philosophie et même en esthétique et en idéal.

Soit une commune composée de mille intelligences adultes et normales, ces intelligences devront, pour s'organiser, se partager en séries correspondantes aux divers besoins de l'association, le même individu pour des intérêts spéciaux pouvant conseiller, délibérer et voter, agir même dans plusieurs d'entre elles. Toutes ces séries auront un centre commun vers lequel viendront converger et se résoudre les intérêts moraux, intellectuels, et physiques de l'association et les difficultés qu'ils pourraient faire naître.

La commune par suite de la similitude que nous venons d'établir aura : 1° sa chaire évangélique où sera prêchée la charité comme la voulait le Christ, 2° sa mairie, où seront réglés ses intérêts sociaux, 3° ses moyens d'instruction élémentaire et philosophique, 4° ses fêtes, ses

plaisirs destinés à semer de quelques fleurs le sentier de l'existence aujourd'hui si triste et si monotone.

Ainsi seront représentées dans son sein les quatre facultés qui donnent à l'homme son immense supériorité sur les autres animaux. La commune verra donc naître naturellement du principe même de son institution et pour ainsi dire sans frais pour elle, tous les éléments d'organisation si coûteux aujourd'hui, quoiqu'il soient encore rudimentaires dans son sein, tels que : 1° le culte ; 2° l'administration qui comprendra les faits de production, de consommation et la justice ; 3° l'éducation ; 4° les plaisirs et les fêtes.

Un animal quelconque se développe au moyen des molécules organiques que lui fournit l'alimentation. La commune se continue et se développe à son tour par les enfants ou molécules sociales que lui fournissent la génération et l'éducation. De là pour elle la nécessité de veiller à sa propre existence en perfectionnant ces deux grands facteurs de l'être humain. D'un côté elle surveillera les mariages qui ne devront être ni des marchés d'argent ni de brutaux accouplements et jugera en premier ressort les demandes de divorce. De l'autre, elle aura une crèche et une grande serre. L'été, les jeunes enfants y seront à l'abri d'un soleil trop ardent; l'hiver ils n'auront à y redouter ni le froid, ni la pluie. En tout temps ils y trouveront une température agréable, un air suffisamment renouvelé, des fleurs, quelques arbustes et le lait pur et substantiel de vaches bien portantes. C'est ainsi qu'à l'abri des intempéries, sous l'influence d'une excessive propreté, de soins incessants, d'une nourriture toujours convenable, l'on effacera chez les enfants les influences transmises avec le sang, régénérant les races et préparant à l'humanité des hommes plus beaux, plus vigoureux, plus capables d'atteindre l'avenir que nos races actuelles et surtout que les enfants abâtardis et dégénérés de nos cités populeuses. Viendront ensuite les salles d'enfance improprement appelées salles d'asile, les écoles

d'adolescents et l'apprentissage soit au sein de la commune, soit par échange, par rétribution ou de toute autre manière au sein de communes différentes ou dans des institutions spéciales créées aux frais de toutes les communes par leur association générale. Inutile de répéter que l'éducation aura constamment pour but de faire prédominer chez l'individu les tendances religieuses, sociables, philosophiques et artistiques en leur donnant la direction de toutes les intelligences, sanctifiant ainsi les passions et les faisant toutes converger vers le but social. Cette doctrine n'accepte on le voit, la souveraineté de l'individu que dans les limites posées par la morale. Tout homme qui s'y conforme est souverain dans ses actes, mais la liberté, loin d'être illimitée, se trouve naturellement bornée par l'action générale des quatre facultés qui doivent diriger les masses et les individus dans un sens et dans un ordre de faits utiles à tous. C'est là ce qui fait la supériorité de notre criterium sur celui des conventionels.

Nos molécules organiques subissent trois phases, elles entrent en nous et deviennent aptes à fonctionner, elles fonctionnent et sont reprises par les vaisseaux absorbants puis rejetées au dehors de l'économie quand leur mission est terminée. — De même dans la commune les êtres naissent et reçoivent de l'éducation, puis ils travaillent. Cette seconde période terminée, viennent la déchéance par vieillesse ou par infirmité, puis la mort. Nous trouvons donc entre ces deux moments singuliers de la vie humaine appelés naissance et mort, l'éducation la fonction et la retraite ; trois phases obligatoires pour tous les individus qui seront conduits chacun par leurs affinités aux travaux que leur vocation réclame.

La vocation ne peut s'entendre d'un désir plus ou moins vague, plus ou moins ambitieux, exprimé par la personnalité humaine, mais bien d'une tendance manifestée par des aptitudes spéciales et légitimée aux yeux de tous par des efforts persévérants et fructueux.

Ainsi chaque membre de la commune sera préparé par elle au travail ; tous recevront une éducation qui tiendra compte de leurs tendances, de leurs attractions, de leurs aptitudes. Tous pour compléter cette instruction première seront aidés à faire leur tour du monde et pourront s'enrôler dans un compagnonage nouveau qui ne sera plus le secours mutuel et la fraternité parmi les ouvriers français, mais le travail et la fraternité parmi tous les travailleurs de l'ancien et du nouveau monde. Conduit ainsi à la porte des ateliers artistiques, scientifiques et industriels, l'homme y fonctionnera jusqu'à l'heure du repos où ses vieux jours seront protégés par le respect acquis au vétéran blanchi sous les armes. C'est de la sorte que la commune s'associera à l'humanité avec laquelle elle s'identifiera chaque jour davantage par le contact des étrangers de toutes les races et de toutes les contrées.

Où trouver, direz-vous, ces deux pompes aspirantes et foulantes qui, sous le nom de cœur produisent dans le corps humain la distribution du sang artériel et par suite la nutrition ; où rencontrer dans le corps social ces deux puissances qui doivent régler et dominer sa vie, conduisant l'homme à l'école, à l'atelier, à la retraite, le prenant à une fonction pour le porter à une autre et développant ainsi la commune par le renouvellement des individus qu'elle renferme, par la nutrition de tous ses organes ou ce qui revient au même par l'emploi dans toutes ses fonctions de capacités appropriées.

Ces deux pompes aspirantes et foulantes, ces deux nécessités du corps social qui le dominent et l'entraînent, ce sont la production et la consommation. La production c'est le cœur gauche, le cœur aortique ou artériel, qui fournit soit directement, soit par échange avec d'autres communes tout ce qui peut servir à la nutrition physique, intellectuelle et morale du corps social. La consommation, c'est le cœur droit, le cœur veineux qui fait le vide devant la production, qui créé les besoins et pose les nécessités, causes et sources du travail.

Comment se fera la distribution des produits dans la commune nouvelle, idéal et type de la perfection? Physiologiquement, repondrons-nous, sans hésiter. — Dans l'économie animale, les besoins sont en raison du travail des parties et la distribution a lieu en raison des besoins. Le cœur ne demande pas au cerveau si son œuvre est plus noble que celle du foie, au foie si sa fonction est aussi utile que celle de la main. Mais il envoie à chacun de ces organes assez de sang nutritif ou artériel pour remplacer celui qui a été utilisé, pour combler le vide produit par la consommation, sans même s'inquiéter de savoir si le cerveau, le foie ou la main ont bien ou mal fonctionné, si par suite leur travail ou l'équivalent, leur consommation a été profitable à l'économie. — C'est ainsi que les choses se passeront dans la commune sociétaire. Tous ses membres auront été élevés de manière à ne pas confondre le besoin réel avec le caprice, le nécessaire avec le superflu, l'utile avec l'agréable; et cependant telle sera la richesse nécessairement produite par une industrie perfectionnée, par une science plus avancée que la nôtre, par des arts plus parfaits; que l'agréable d'aujourd'hui que même le superflu seront à la discrétion de tous.

Les communes qui n'auront point, après la naissance de l'humanité, d'agence spéciale de la production et de la consommation ne seraient donc que des anomalies ou des monstruosités si elles n'étaient des embryons susceptibles de se développer encore. Elles ressembleraient à toujours, dans l'ordre moral, aux animaux qui n'ont qu'une circulation très-incomplète si elles étaient condamnées au *statu quo* et n'avaient en elles-mêmes le germe d'avenir qu'elles pourront évolver. Toute commune aura donc son conseil, sa gérance pour la production et la consommation, et par suite ses magasins, ses ateliers rapprochés et solidaires les uns des autres, dans lesquels s'effectuera le travail.

Le cœur n'est pas seulement une double pompe aspirante et foulante, c'est encore un réservoir, un entrepôt

véritable du sang nutritif et du sang qui a nourri, des produits à consommer et des produits consommés. Ainsi doit être dans la commune l'agence de la production et de la consommation. C'est une force qui doit se manifester par des magasins, des entrepôts réels, par le comptoir communal de Fourier ou quelque chose d'équivalent, par la banque la plus complète et parfois par de grandioses créations, comme les docks de l'Angleterre ou des banques analogues à celle de France, telle qu'elle eut dû être améliorée par la révolution de 1848.

Maintenant ne me demandez pas de prévoir d'une manière absolue les nombreuses variétés de la commune. Ne savez-vous pas qu'elle offre six types distincts et que ces types peuvent se modifier à l'infini sous l'influence des mille caprices de la liberté humaine ou si vous aimez mieux, sous la direction des affinités et des attractions de notre espèce. Ne vous suffit il pas de savoir que les grandes lois qui la dirigent sont toujours celles de la vie? Ne voyez-vous pas chaque jour sous vos yeux s'organiser le cerveau de la commune qui, comme celui de l'homme, commence par quelques parties hypertrophiées pour se transformer en une assemblée délibérante des organes cérébraux? N'a-t-elle pas quelques rudiments de circulation dans ces banques agricoles et industrielles qui apparaissent çà et là, dans ces petites associations qui se forment pour des spécialités et qui embrasseront plus tard tous les faits de production et de consommation? N'a-t-elle pas plus que par le passé le besoin de la liberté, le sentiment de l'égalité, le désir de la fraternité? Ah! ne nous calomniez pas, vous qui jugez si souvent nos livres sans les lire ou sans les comprendre. — Notre liberté ce n'est ni la violence ni l'outrage, ni le droit odieux d'user et d'abuser, mais simplement le droit et la possibilité de développer ses facultés morales, intellectuelles et physiques, selon l'idéal de la nature humaine, en écoutant les besoins de son cœur, les tendances de son esprit, en calculant le parti que l'on peut tirer de son corps. A Dieu

ne plaise que notre égalité soit celle de la bétise, du crime ou de l'ignorance, elle n'est pour nous que le droit à l'éducation, au travail, au crédit, à la retraite. Quant à cette fraternité si souvent prostituée par l'impur langage des égoïstes et des fripons de tous les temps et de tous les régimes, c'est pour nous la providence sociale organisée sur cette terre par l'intelligence de la solidarité humaine et la constitution d'une assurance générale assez vaste pour embrasser tous les hommes, tous les âges, toutes les circonstances sociales, tous les temps et tous les lieux.

Nous avons signalé le développement de l'humanité comme analogue à celui de l'homme, nous eussions pu aller très-loin dans nos similitudes, mais nous n'avons voulu présenter aucune analogie qui eût pu paraitre forcée à ceux qui n'ont pas fait de l'étude l'occupation de toute leur vie, toutes fois il en est de trop importantes pour que nous les passions sous silence.

Il existe en ce monde quatre grandes familles spirituelles; la famille bouddhiste, la famille chrétienne, la famille musulmane et la famille scientifique; celle-ci quoique moins nombreuse que les trois autres, est de nature à les englober le jour où les peuples auront conscience de l'*humanité*, c'est-à-dire d'une association scientifique supérieure dans ses besoins, dans ses désirs, dans sa volonté, à touts les peuples divers qu'elle renfermera dans son sein. Ce jour là l'état embryonaire actuel aura cessé, la chrysalide où le nouveau monde se trouve emprisonné sera brisée, l'humanité aura paru.— Ce jour de glorieuse transformation, ce jour de résurrection véritable n'est pas loin, et la fin du siècle ne s'écoulera pas sans qu'il apparaisse. Déjà depuis soixante années, les hommes vivent à la lumière de son crépuscule; le soleil des nouvelles destinées ne va donc pas tarder à se montrer à l'horizon.

Alors se manifesteront des phénomènes de physiologie sociale qu'il est facile de prévoir, ils seront de trois

sortes : d'ordre *intellectuel*, d'ordre *circulatoire*, d'ordre *nutritif*. C'est-à-dire qu'ils correspondront aux trois séries du développement de l'embryon humain.

Dans l'ordre intellectuel, l'humanité se préoccupera d'une langue scientifique consacrée à tous les peuples, de telle sorte qu'en sachant cette langue et sa langue maternelle, tout homme puisse entrer en communion avec tous ses frères, de quelque race, de quelque contrée qu'ils soient. L'unité des poids et mesures sur toute la terre, sera la conséquence de cette langue dans laquelle seront immédiatement traduits les meilleurs ouvrages de science, d'art et d'industrie de toutes les contrées. — En même temps il se formera une association entre les savants pour réaliser les plus grandes études, et avant tout la statistique véritable; c'est-à-dire le plan cadastral du monde entier qui comprendra pour chaque pays : — Le plan cadastral proprement dit, la géologie, la minéralogie, la botanique, la zoologie, le résultat des observations sur le magnétisme et la chaleur, sur la mesure des montagnes, sur les sondages des côtes et des fleuves, sur la rapidité des cours d'eaux, sur les lignes crées ou possibles de navigation intérieure, sur les antiquités, les langues, la littérature, l'archéologie et le génie spécial des indigènes, sur la situation et l'organisation des travailleurs.

Alors il n'y aura plus de gouvernement dans le sens, que les peuples encore au maillot peuvent attacher à ce mot, mais la planète aura un conseil général d'administration composé d'une centaine de membres, choisis par toutes les nations et chargés par elles de présider à l'étude du perfectionnement dans les sciences, dans les arts et dans l'industrie. Les questions générales d'éducation et d'assimilation des peuples, de propagande scientifique; les armées industrielles destinées à conquérir à l'Humanité de grandes contrés, à créer partout la salubrité et la fertilité; la coupure des grand ithsmes, les lignes générales de chemins de fer, les puits artésiens

destinés a rendre à la fertilité les déserts d'Afrique et d'Asie, à créer aux voyageurs des routes sûres à travers les sables mouvants ; les grandes lignes télégraphiques terrestres et sous-marines; la navigation aérienne; les fêtes qui auraient pour but de rassembler en un jour donné sur un seul point jusqu'à un million d'étrangers pour communier ensemble en vivant de la même vie ; la création d'un moniteur et d'un annuaire multiples et universels, quoique variés dans leurs détails, imprimés en quelque sorte le même jour sur toute la surface de la terre; en deux mots l'unification du globe et de ses habitants, voilà l'objet des travaux du conseil planétaire.

Dans l'ordre circulatoire les phénomènes ne seront pas moins importants, car notre circulation actuelle, quelle que soit la branche que l'on étudie, est très incomplète, mais alors, sous l'influence de la paix, toutes les banques de l'univers seront unitarisées et solidarisées, puis associées de manière à n'avoir qu'un seul papier qui sera la monnaie du crédit dans le monde entier ; ainsi reviendront à l'industrie des masses considérables d'or et d'argent monnoyé. Tous les tarifs des douanes seront modifiés et progressivement annulés, de manière à créer le libre échange. La facilité et le bas prix de la circulation de toutes les denrées, sera l'une des grandes préoccupations du congrès central et de tous les états qui s'occuperont sans cesse de réduire les frais de transport. Une circulation mieux entendue des capitaux et de toutes les valeurs, conduira naturellement à faire de tous les gouvernements une vaste assurance mutuelle contre l'ignorance, l'absence de travail et les infirmités de la vieillesse. La perception même de l'impôt deviendra l'un des rouages du crédit.

Dans l'ordre nutritif, l'on verra créer de nouveaux organes destinés à développer et équilibrer la production et la consommation, afin surtout d'améliorer la distribution des produits. Ces organes ou éléments d'organes

seront ici des associations de production, ailleurs, des associations de consommation; toutes assigneront évidemment un minimum aux travailleurs, et ce sera là leur point de contact : mais chacune marchera dans sa liberté. Ici, la rétribution rappellera davantage le saint simonisme, ailleurs, l'école de Fourier, ailleurs, les égalitaires, ailleurs encore l'on essaiera la rétribution physiologique qui sera longtemps prématurée à savoir : à chacun selon ses besoins légitimés par son travail.

Evidemment, nous manquons des éléments nécessaires pour apprécier la durée probable de cette première période de l'enfance de l'humanité, pour laquelle la France elle-même est loin d'être suffisamment préparée, mais il arrivera dans le monde moral ce qui se passe journellement dans le monde physique : prenez une dissolution saline très concentrée, tout-à-fait prête à la cristallisation et il suffira d'un fil, d'un simple mouvement pour que la masse se cristallise. Une fois le monde moral saturé de l'idée d'association jusqu'à concentration, il suffira aussi d'un fil, d'un souffle pour que la masse des hommes ou molécules sociales se prenne à s'associer.

Développez les éléments de progrès de ce premier âge de la vie de l'humanité, n'aurez vous pas pour seconde période une assurance générale plus parfaite contre toutes les misères? Le minimum des salaires ne sera-t-il pas plus élevé? Une plus grande égalité entre toutes les classes et tous les hommes ne sera-t-elle pas la conséquence du développement moral et intellectuel de tous? Comment admettre ces améliorations si logiques sans admettre aussi la décroissance progressive de l'influence du capital? Alors, les communes auront toutes leurs syndicats pour la production et la consommation, les ventes et les achats, pour la location des terres et leur sous-location aux laboureurs solidarisés; quelques-unes rapprocheront leurs habitations comme dans une machine que l'on veut mettre en mouvement, l'on rapproche et met en contact les pièces mobiles qui servent à

faire engrener les rouages et par suite à transmettre à toute la machine l'impulsion reçue par un premier moteur.

La vie sociale étant plus élevée que les vies minérales et organiques et les résumant, ne saurait s'arrêter qu'après avoir réalisé un idéal qui est l'association intégrale. Elle déterminera donc des progrès constants dans les associations, aussi importe-t-il que tous nos co-religionnaires se pénètrent de cette vérité, que les saints-simoniens, les fouriéristes et les icariens n'ont pas suffisamment sentie, c'est qu'il y aura fatalement des époques transitoires entre ce qui est et ce qui doit être, et que chacune d'elles engendrera des progrès nouveaux, de telle sorte que vouloir immédiatement réaliser l'absolu sur une grande échelle avec des éléments imparfaits tels que les hommes de notre époque ; c'est se préparer des désillusions certaines, des insuccès assurés.

Mais il est permis à l'action humaine, à la petite providence de hâter l'avenir par des associations rudimentaires et surtout par l'éducation des générations qui doivent nous succéder. Donner à tous des garanties contre la misère et l'ignorance, assurer à chaque homme de l'éducation, du travail dans l'âge de force, une vie de repos dans la vieillesse ; déposer partout les germes du socialisme par des associations de toutes formes et de toute nature, voilà le mieux que puisse faire notre temps pour préparer les phases que nous venons de décrire. De grandes familles réunies en couvents socialistes soumis à des règles de vie très-diverses, représenteront alors par leur action les ordres monastiques du moyen âge et de nouveaux progrès conduiront l'humanité à une phase nouvelle caractérisée principalement par la transformation des communes agricoles. Leurs syndicats auront assez d'influence pour supprimer la culture individuelle et le morcellement des habitations, que remplaceront partout des maisons et une culture sociétaire. Chaque commune, sera physiologiquement organisée d'a-

près un type scientifique donné par des études théoriques et pratiques très-approfondies et une éducation perfectionnée conduira chaque homme à travailler selon ses forces aux bonheur social.

Chaque jour l'on verra davantage les besoins de chaque individu se proportionner exactement à son travail et la rétribution de chaque travailleur se proportionner à ses besoins. Les communes se solidariseront quelques unes même s'associeront entre elles. Le gouvernement s'occupera des communes, et très-peu comme aujourd'hui des individus, parce que chaque commune sera une petite providence sociale, un petit gouvernement pour les associés qu'elle renfermera dans son sein. Le pouvoir ne sera donc que la réglementation, que l'administration des intérêts communaux, et cependant il produira en réalité tout le bien être, touts les faits sociaux des communes, tout comme les grandes lois de la nature, la gravitation, les affinités, la polarité, qui ne paraissent agir que sur les faits généraux, produisent aussi les mille détails des cristallisations, des organisations végétales et animales et des associations industrielles, religieuses et scientifiques.

L'humanité sera arrivée à la virilité le jour où tous les peuples seront complétement associés comme le sont dans l'économie humaine les organes qui la constituent, c'est-à-dire sans que cette association détruise en aucune façon l'individualité d'une fonction ou d'un organe ni même celle des molécules organiques, de telle sorte qu'il y aura un équilibre parfait entre les intérêts divers par suite de cette combinaison scientifique dont Saint-Simon et Fourier ont eu les premiers nettement conscience, chacun se trouvant libre et indépendant au sein de la communauté générale. Que ces mots de commune et de communauté si exploités par les fripons, cessent d'effrayer les sots, car les communes et les communautés de l'avenir ne seront que le présent amélioré par des transformations progressives. Voilà l'idéal, le

paradis terrestre que les analogies de la physiologie promettent à nos neveux, voilà l'avenir qui découle logiquement de la croyance à la vie universelle, à une providence et au plan providentiel. Voilà l'avenir qui sera nécessité par la cause première ou nécessitante. Le nier, ce serait rejeter toute religion, toute science, toute philosophie pour accepter le hazard et le néant comme règle de ce qui existe. Ce serait nier les transformations successives de l'emryologie sociale, ces métamorphoses si faciles à étudier et à vérifier, dont l'histoire nous a légué le souvenir et que les Australiens, les Papouasiens, les Indous, les Colonies à esclaves, la Russie, l'Angleterre, l'Amérique et la France nous montrent encore aujourd'hui à la surface du globe en témoignage des procédés employés par la providence pour réaliser cette humanité que verra naître notre siècle.

Si la formation des sphères qui gravitent autour du soleil était dans la manière dont elle s'est produite, l'annonce des moyens que la nature devait employer plus tard pour amener à leur entier développement le placenta terrestre, les airs, les mers, les espèces végétales et les espèces animales, ne trouvons-nous pas aussi dans la vie passée de ces cinq organes de la nature qui se sont produits et évolvés selon la loi que suit l'humanité elle-même, une indication, une promesse réelle sur l'avenir des hommes? Tout nous confirme dans cette pensée, tout rapproche le développement du germe humain, du développement du germe social. Combien chez le fœtus de l'homme d'organes caducs destinés à disparaître aussitôt que se développent les organes sérieux ceux qui doivent remplir le rôle important. La même chose se voit au sein des peuples, car à Dieu ne plaise que nos villages, nos bourgs et nos villes elles-mêmes, ne soient aussi ridicules pour nos neveux que pour nous la hutte du Cafre ou du Hottentot. Des millions de créatures humaines ne seront pas toujours consacrées comme les peuplades de l'ouest de la France à passer leur vie dans une étroite demeure dont

l'âtre occupe une moitié dont l'autre est remplie par le porc et la vache ; pressés, les malheureux, par le propriétaire, qui demande sa rente, par l'état qui réclame l'impôt et sachant tout juste des félicités de l'existence que vivre c'est ne pas mourir.

Ne songeons à détruire aucun des éléments actuels d'organisation, tous ont leur fonction à remplir, mais transformons les, élevons les à la hauteur de leur rôle. L'église catholique lors de ses conquêtes ne détruisait pas les temples des payens, elle les consacrait au Dieu vivant. Voilà la grande politique que le socialisme doit inaugurer, s'il veut conquérir le monde, œuvre immense qui est fatale, nécessaire, mais qui suivra la loi de la nature.

Le rapprochement et la fusion des habitations si peu comprise par beaucoup d'hommes même très-éminents, permettront seuls à la commune rurale d'avoir comme la commune urbaine, une crèche, une école d'enfance, des écoles d'adolescents, un cabinet de lecture ; puis de supprimer le morcellement des écuries en les remplaçant par des écuries consacrées aux spécialités. Seul, ce rapprochement permettra d'utiliser au mieux les engrais et les irrigations, d'avoir des magasins appropriés et constamment soignés pour l'arrimage et la bonne conservation des blés, des racines, des fourrages, des boissons et des autres produits ; seul encore il permettra de faire mieux partout avec de grandes économies de main-d'œuvre, d'employer dans l'intérêt de tous les machines si redoutables aujourd'hui pour le travailleur par la rude concurrence qu'elles lui font, et d'arriver par leur secours à une réduction dans les frais de production qui paraîtrait aujourd'hui tout-à-fait fabuleuse, si l'on cherchait à l'apprécier. Ainsi seront ménagées les transitions entre l'état actuel et l'avenir.

De ce rapprochement naîtront aussi une éducation bien plus complète, l'adoucissement des mœurs et une notable diminution dans la mortalité des hommes et des

animaux eux-mêmes, qui recevront dès le début de leurs maladies et les premiers soins et les médicaments les plus convenables. Socialistes, entendez le bien ; la rente du capital ne disparaîtra point par la guerre des armes, mais par la paix, par le développement de toutes les facultés sociales, par la concurrence émulatrice des associations et souvent même par un véritable rachat. La Jacquerie n'a point émancipé les communes, elles seraient encore en servitude si elles ne s'étaient affranchies à beaux deniers comptants et par l'évolution de leur individualité. Ce n'est donc qu'après s'être substituée à titre de fermier, à tous les fermiers qu'elle renferme, pour remplacer le fermier vis-à-vis du propriétaire et le propriétaire vis-à-vis du fermier, que la commune pourra terminer l'œuvre de son organisation. De là pour elle et la possibilité de fêtes rurales, et la variété dans ses travaux et l'attrait des ateliers et ces joies, ces plaisirs, ces bonheurs indicibles qui nous paraissent un rêve. Alors plus de paupérisme et plus de prostitution ; plus de ces filles jeunes et belles que l'ignorance et la misère conduisent à quitter les champs pour venir au sein des grandes villes trafiquer de leurs corps et souiller leur âme à toutes les ordures morales que l'on y rencontre. Plus de riches oisifs séduisant la femme ou la fille du voisin ; plus d'enfants scrofuleux ou rachitiques, partout des mères au teint frais, une population saine de cœur et d'esprit, forte, vigoureuse et capable des plus grandes choses.

Il y aura peut-être des communes qui n'arriveront pas à leur parfait développement, mais ces cas seront exceptionnels. Relisez notre chapitre sur les monstruosités humaines et vous pourrez facilement vous rendre compte des monstruosités sociales que l'état de choses actuel peut préparer à l'avenir.

Les maisons d'ouvriers nous sont au sein des villes un moyen de transition du présent vers un état prochain. Nous en avons déjà parlé.

La cité bourgeoise serait mieux encore et d'un excellent exemple, mais il y a autre chose à faire, c'est d'associer toute une ville à l'œuvre de sa transformation, c'est de l'intéresser à hâter le développement de ses éléments d'avenir.

L'on commence par établir une boulangerie sociétaire ; six mois, un an s'écoulent à peine, si cette affaire est loyalement conduite, si elle n'est pas entravée par l'autorité, que tout le monde est désireux d'avoir pour le même prix du pain de qualité supérieure, préparé avec propreté, d'un goût parfait et sensiblement plus nutritif. La boulangerie fait bientôt sentir aux associés le besoin d'une meûnerie ; ces deux entreprises conduisent directement à créer un vaste entrepôt de grains, chose excellente pour les citadins, qu'elle garantit contre l'agiotage et les fraudes des marchands de blés ; institution plus utile encore aux laboureurs auxquels elle fournit un grenier très-peu dispendieux, des ventes assurées et l'escompte de leurs produits sans usure.

De la boulangerie l'on passe naturellement à la boucherie qui si souvent trompe et vend à faux poids par suite de la concurrence ; à l'épicerie, qui fraude tout, le poivre, le sel, les épices ; qui met de la fécule dans le chocolat, qui dénature toutes les substances dont nous faisons usage ; puis l'on arrive tout doucement et progressivement, soit par le rachat, direct soit par les autres voies transitoires, à la suppression de toutes les superfétations, de tous les parasitismes ; et la ville ne forme bientôt qu'une masse de consommateurs, associés pour se procurer à bas prix et le mieux possible, la nourriture, les vêtements et l'abri. Mais dans le corps social comme dans le corps humain tout est solidaire ; aussi bien le système de l'association est-il de nature à tout faire rentrer dans l'ordre. Où il y avait cent boulangeries faisant de mauvais pain, ne donnant jamais le poids, vendant des mélanges de riz, de maïs, de fèves et de féverolles pour du pur froment, mettant même par

fois dans le pain du peuple du sulfate de cuivre pour le blanchir, de la magnésie pour le faire lever, de l'argile blanche pour lui donner du poids, du sel de morue ou de sardine par une sordide économie ; cinq boulangeries sociétaires suffiront à faire mieux et à meilleur marché.

Ainsi pour les boissons, pour la viande, pour l'épicerie ; de telle sorte que nos enfants n'auront pas à retirer des campagnes les bras dont elles ont besoin, pour les appeler à faire du parasitisme dans les villes. L'association de ces établissements nouveaux leur donnera une invincible puissance, créera cette solidarité dont on parle tant, ce crédit gratuit ou presque gratuit qui a l'air d'une fable, ces banques nouvelles qui semblent un conte des mille et une nuits, tout comme à l'enfant qui s'organise au sein de sa mère, la vie dont il va jouir paraîtrait tout d'abord le plus étonnant, le plus irréalisable des rêves si sa faible intelligence avait la force de s'en occuper. Alors aura lieu en économie sociale ce grand fait du balancement des organes, découvert pour l'économie animale par le vénéré Saint-Hilaire. Nul besoin d'efforts d'imagination pour modeler chaque ville à l'instar de celles qui auront commencé les premières. L'économie sociale tout aussi bien que l'économie animale ne peut s'écarter de l'unité de plan.

Donnez des loisirs et du bien être à nos populations laborieuses et vous les conduirez naturellement à cultiver leur esprit. Alors, seront agitées non plus entre quelques privilégiés de l'intelligence, non plus entre quelques savants, mais réellement entre touts les homme ; les questions, les plus élevées d'histoire, de science et philosophie. Tous demanderont à connaître la nature. L'humanité ne voudra plus se payer d'explications vagues et méthaphysiques. Sa poésie deviendra le rêve des intelligences élevées sur les harmonies des mondes, la peinture des drames sociaux du passé, le chant des espérances de l'avenir. Sa religion plus puissante que le fétichisme ou que la contemplation panthéistique,

plus complète que la vie spirituelle des âmes, sera le lien des peuples grandis et le reflet de cette solidarité qui existe entre tous les éléments de notre globe, de cette circulation qui résulte de leur existence, de cette association grandiose qui emploie chaque être en son temps et dans son lieu selon les besoins de la vie universelle de la nature.

Amour, vérité, justice sur cette terre, organisation des travailleurs, équitable répartition des produits, suppression de l'ignorance, du paupérisme et de la prostitution, amélioration croissante des hommes sous le triple rapport moral, intellectuel et physique; progrès des arts, des sciences et de l'industrie, non plus au profit de quelques privilégiés de la fortune, mais au profit du monde entier. Voilà donc le sens de cette union en Dieu, prophétisée par tous les révélateurs, enseignée scientifiquement en France depuis soixante années par les diverses écoles socialistes, qui deviendra chaque jour davantage le credo de l'humanité.

Demander à chacun selon sa force, accorder à chacun selon ses besoins justifiés par son travail, employer chacun pour tous et tous pour chacun, créer une assurance mutuelle et générale contre les maux qui affligent notre espèce, en organisant sur la terre, au sein de l'humanité, une providence sociale, image de cette mystérieuse puissance qui se manifeste au sein des mondes par la solidarité universelle et la divine harmonie des corps célestes, ce n'est pas rêver une impraticable utopie, mais c'est accomplir la loi générale de la nature, qui est la volonté de Dieu en conduisant l'humanité par des transformations successives et progressives vers cette association des peuples, état de bonheur et de quiétude autour duquel il lui sera donné sans doute d'osciller des milliers de siècles.

Sentiment, douce vie de l'âme, tes révélations n'étaient pas des illusions mensongères et le cœur pressentait chez nos pères ce que la physiologie devait un jour

démontrer, comme la loi qui gouverne à la fois les mondes, notre planète et l'humanité.

Immortelles victimes de nos révolutions, vous n'aurez pas lutté contre l'égoïsme et subi votre glorieux martyre pour léguer à l'avenir des désirs saus but et des conceptions sociales sans application possible.

La vie universelle est comprise, tous les feuillets du grand livre de la nature sont aux mains des hommes et la science commence à épeler les pages qu'elle ne sait pas lire encore.

Jeunes gens, l'espérance de la grande patrie, la génération qui va disparaître vous a fait comprendre le Christ et Pythagore, l'amour et l'étude ; elle s'est fait poésie pour élever vos âmes, elle a été charité brûlante pour entraîner vos cœurs, elle a voulu être la science froide et sévère, pour vous léguer des enseignements irréfutables et irrésistibles, pour vous démontrer la gravitation, les affinités et la polarité dans les vies minérales, organiques et sociales et préparer ces grandes découvertes qui associeront de plus en plus les forces de la nature aux bras des travailleurs en abaissant le prix de toutes les choses utiles à la vie et surtout en créant les plaisirs du travail et les joies des ateliers. Elle a donné sa fortune et sa chair aux rois et à leurs bourreaux pour mériter vos sympathies et pour vous montrer la pratique du dévouement ; elle vous lègue le fruit de ses efforts, une tâche moins difficile, une mission moins ingrate et moins dangereuse. Ah ! méditez souvent sur vos devoirs et soyez dignes de l'avenir.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PRÉFACE. . . . . .

Première Partie.

Les cieux. 1
Formation des astres qui composent le système solaire. 2
Le soleil 9
Mercure. 13
Vénus 14
La terre 16
La lune. 17
Bolides, étoiles filantes, aérolithes. 20
Mars 22
Planètee télescopiques 24
Jupiter 25
Saturne. 28
Uranus. 31
Neptune 31
Série planétaire 32
Les comètes. 33
Des étoiles fixes. 35
Observation sur l'ordre des matières. 41
RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE 42

Deuxième Partie.

RÉSUMÉ OU INTRODUCTION. 45
LA TERRE et ses organes (résumé de la géologie). . 51
Tremblements de terre et volcans. 67
Fumarolles, Salzes, Jeysers et sources chaudes . . . 78
Des filons métalliques. 80
Aperçu sur nos ressources minéralogiques. 81

Des montagnes. 94
Les plateaux, les plaines, les vallées et leur agriculture 96
Quelques indications à l'occasion de la climature. . . 101
Les eaux 103
De l'air atmosphérique. 113
DE LA SUBSTANCE VÉGÉTALE. 117
Production, développement, embryologie des espèces animales. 130
Des monstruosités 149
De la distributiou des espèces animales à la surface du globe, et prinsipalement des races humaines. . 164
De la domestication des espèces animales et de la production de variétés et d'espèces nouvelles.—Des races humaines doivent-elles disparaître encore ! . 164
La vie et l'intelligence humaine doivent être étudiées physiologiquement 193
Nutrition, développement, conservation de l'homme. 194
Du principe physiologique sur lequel doivent reposer l'éducation et le système pénitentiaire. 201
De l'intelligence humaine. 206
De la pluralité des organes intellectuels. 213
Du mariage. 215
FORMATION DES LANGUES 219
Exposé de la doctrine de Gall. 222
DE L'EXTASE. 227
Des extatiques naturels. 231
Manifestations religieuses de l'extase chez les premiers chrétiens 232
Possédés, sorciers et magiciens. 235
Lycanthropes 238
Trembleurs des Cévennes. 240
Convulsionnaires de saint Médard. 241
Les Swedemborgistes. 244
Magnétisme animal. 248
BASES PHYSIOLOGIQUES DU SOCIALISME . . . 254

Troisième Partie.

RÉSUMÉ OU INTRODUCTION 260
RÉVÉLATION DES VÉDAS. 273
Dieu 277

La création. 277
Le monde. 278
Les hommes. 279
Le corps et l'âme. 279
Destination de l'homme. 279
Musique et nombres 284
RÉVÉLATION DE ZOROASTRE 286
Son antiquité. 286
La langue zend. 286
Dieu 287
Les esprits. 287
Arhiman 288
But de la vie. 290
Liturgie. 292
RÉVÉLATION ÉGYPTIENNE 293
Son antiquité 294
Son origine 295
Panthéisme égyptien. 296
Formule de ce panthéisme. 298
Travaux publics d'Égypte 299
Conclusion. 302
RÉVÉLATION DE MOISE. 303
Le Sépher. 304
La Genèse 305
Politique de Moïse 316
Le peuple juif au Sinaï 317
Lois civiles 320
Époques Sabbatique 324
Conclusion 329
LES DRUIDES 329
Leur théologie. 330
Les trois circulations 331
Perpétuité de la vie 332
Transformations dans le monde et l'humanité 333
Déchéance, enfer 334
Hu-Gardan. 334
Prêtres et papauté 335
Civilisation des celtes 338
Les celtes et les juifs 339
BOUDDHA. 341
LA GRÈCE 344

Orphée 344
Pythagore 348
Pythagore à Crotone 349
Règle pytagoricienne 350
Son influence 357
Revers des pythagoriciens 358
Traduction des vers dorés 359
Spartes, Athènes, Thèbes et Corinthe. 362
Périclès. 363
Socrate et Platon 365
ODIN 365
JÉSUS-CHRIST 367
Les sadducéens 368
Les pharisiens. 369
Les esséniens 369
Vie de Jésus 372
Miracles. 373
VÉRITABLE SENS DES ÉVANGILES 375
L'ÉVANGILE ET LA PHYSIOLOGIE 383
L'ŒUVRE DES APOTRES 384
Saint Paul 386
Socialisme crhétien. 388
La charité. 389
Le dogme politique 392
Dogme religieux 393
Sacrement de l'Eucharistie 396
Conclusion. 397
Formations géologiques comparées aux phases de la civilisation. 400
PREMIER SIÈCLE 401
Appollonius de Thiane. 401
Politique romaine 401
Travaux publics. 403
Chûte de Rome 405
Ce ne sont pas les barbares qui ont détruit l'empire Romain 405
Opinion de Lactance 408
Opinion de Salvien 410
Les diverses classes des Romains 415
Les mœurs de Rome, Trimalchion 416
Des chrétiens 417
DEUXIÈME SIÈCLE 418

Sectes religieuses et philosophiques 418
La cabale 419
Les évangiles dits apocriphes. 419
Décadence de l'art 420
TROISIÈME SIÈCLE 420
Eclectisme d'Alexandrie. 421
CINQUIÈME SIÈCLE 422
Pélage 423
Nestorius 424
Arts, sciences, industrie 425
SIXIÈME SIÈCLE 426
Révélation de Mahomet 426
Travaux des calife 428
Arbre généalogique des révélations 430
Socialisme musulman 431
Polygamie. 433
Civilisation de l'Afrique par l'islamisme 434
SEPTIÈME SIÈCLE 435
HUITIÈME ET NEUVIÈME SIÈCLE 436
Chrétiens arméniens 436
Jean de Damas. 437
Les bagaudes. 438
Pourquoi les Carlovingiens ont remplacé les Mérovingiens. 439
Organisation Carlovingienne. 440
Série des progrès dans l'émancipation populaire . . 442
DIXIÈME SIÈCLE 443
ONZIÈME SIÈCLE 444
DOUZIÈME SIÈCLE. 445
Albigeois et Vaudois 446
TREIZIÈME SIÈCLE 447
Persécution des Manichéens 448
Faits divers 449
QUATORZIÈME SIÈCLE 449
Secte religieuse et communiste de Dulcin. 449
Autres sectaires religieux 450
Théologie du moyen-âge 450
QUINZIÈME SIÈCLE 451
Position des ouvriers des villes 451
Jacques Cœur 453
Jean Hus et Jérôme de Prague 453

Expulsion des maures 454
Arts, sciences, industrie 455
Mal d'Amérique 456
SEIZIÈME SIÈCLE 463
Luther 463
Muncer 464
Philosophes divers 465
Arts, sciences, industrie 467
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE 468
Thomas Morus 468
Faits divers 471
Gassendi 473
Descartes 474
Spinosa 474
École de platonisme 477
Penn 477
Galilée 478
Kepler 479
Autres savants 480
Progrès dans la médecine 482
Industrie et beaux arts 482
DIX-HUITIÈME SIÈCLE 484
Morelli 484
Mably 487
Faits religieux 488
Epicuréisme 489
Libres penseurs 491
Fréret 491
Philosophes divers 492
Arts et sciences 493
RÉVÉLATIONS FRANÇAISE 497
CONDORCET 501
ROBESPIERRE 508
Son projet d'éducation 509
Sa déclaration des droits 515
Rapport des idées religieuses et morales avec les principes républicains 520
Les quatres groupes révolutionnaires 532
FABRE D'OLIVET 534
SAINT-SIMON 536
Nous sommes des corps organisés et nos actes sont des phénomènes physiologiques 541

Combinaison des intérêts 543
SAINT-SIMONISME 550
LE PRODUCTEUR 550
LE COUVENT SAINT-SIMONIEN 551
Lois régulatrice du développement de l'humanité . . 553
Economie sociale des saint-simoniens. 561
LA PENSÉE D'ENFANTIN 565
Aux femmes. 572
Michel Chevalier. 575
JEAN REYNAUD. 576
LEGOUVÉ. 577
PIERRE LEROUX 580
Ses études sur les castes 581
Des saints et de la canonisation. 581
Religion collective et individuelle. 585
Confession 586
Etude sur l'égalité 589
Théorie du sommeil 590
La solidarité 597
La triade 597
Le circulus 598
CABET. 599
LOUIS BLANC 608
VILLEGARDELLE 614
LAMENNAIS. 615
BUCHEZ 623
FOURIÉRISME 625
Histoire selon Fourier. 628
Passions humaines. 631
Perturbation des périodes sociales. 733
De l'ordre sociétaire. 637
Commune sociétaire 639
Procédé sociétaire 641
Cosmologie 645
Position des femmes 646
Splendeur de l'ordre combiné 648
Une série passionnelle 653
Le monde aromal. 654
LES FOURIÉRISTES 656
PROUDHON 660
VIDAL. 662

GIRARDIN 673
LES TRAVAILLEURS DE PARIS 674
POLITIQUE SOCIALISTE 674
ASSOCIATIONS 680
CONCLUSION . . . . . 701 à 732

ERRATA.

L'impression de ce livre a subi le contre-coup des événements politiques. M. Mangin père et ses deux fils, tous les trois travailleurs actifs dans leur établissemeut, ont été successivement condamnés à l'amende et à la prison, pour délits de presse. Forcé de me servir à moi-même de prote, j'ai apporté dans cette fonction l'inexpérience la plus grande, et les préoccupations d'un homme livré dix heures par jour à la médecine-pratique. Trop souvent j'ai relu mes épreuves à plusieurs reprises, lisant ce qui était dans mon esprit, ce que j'avais eu l'intention d'écrire, au lieu de lire ce qui était imprimé. Mes lecteurs voudront bien me pardonner les erreurs légères; il en est de plus graves, telles que celles-ci : *Le West-Moreland et le Hondsruck en Ecosse,* au lieu de Le Hondsruck et le West-Moreland en Ecosse (voir page 53). *VIII^me^ siècle, siècle de Charlemagne,* au lieu de VIII^me^ et IX^me^ siècle (page 486). 1/3 *pour* 0/0 au lieu de 3 à 4 pour 0/0 (page 613), qui ont échappé malgré tout, pour lesquelles je sollicite toute l'indulgence désirable en pareille matière. J'ose, du reste, compter sur le bon sens de mes lecteurs pour les rectifications que je n'ai pas faites.

BIBLIOTHÈQUE POITIERS UNIVERSITAIRE